



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



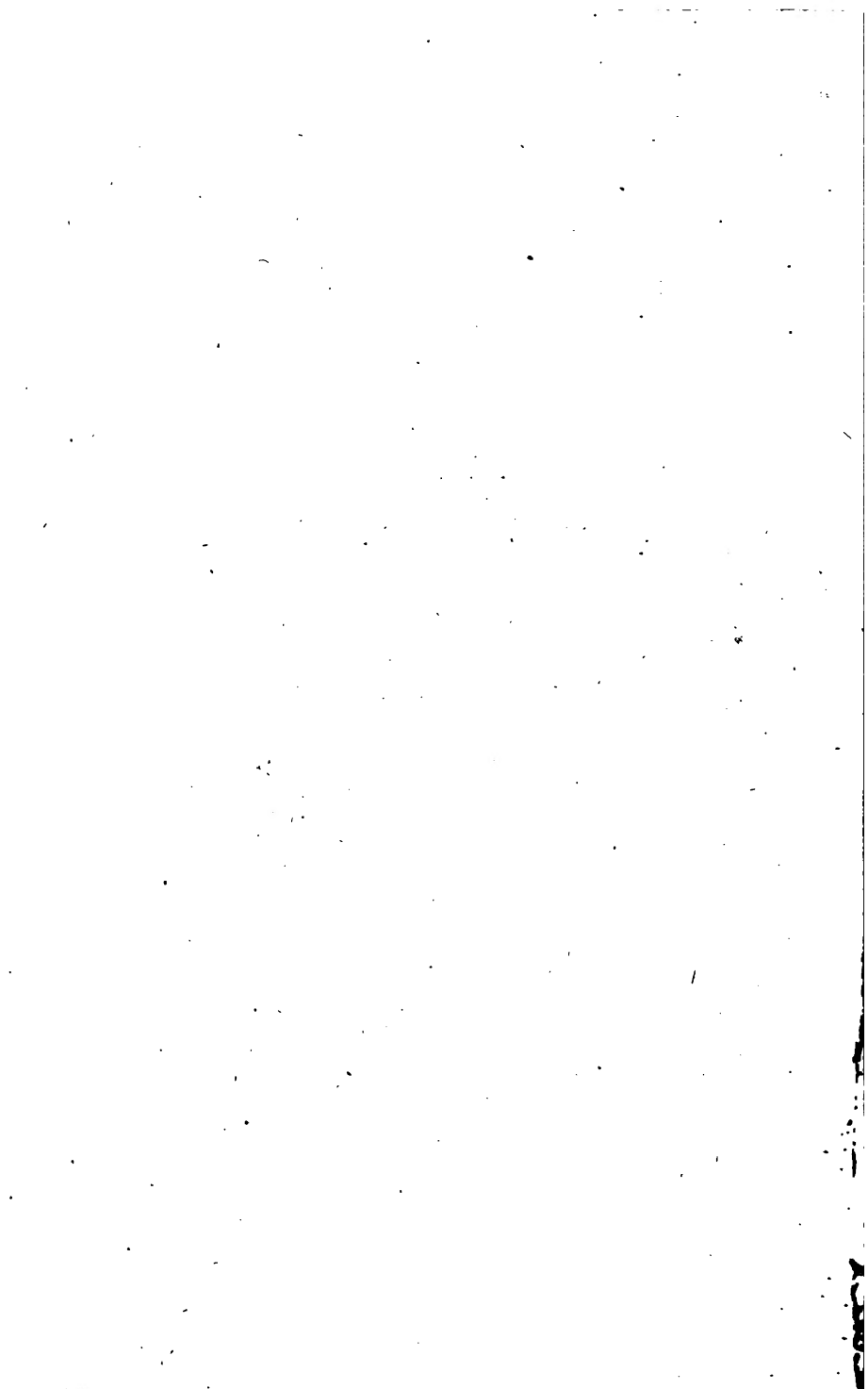


Vet. Fr. II B. 1640

→ e/163<sub>3</sub>

by J.-J. Bonnaud





LE  
TARTUFFE ÉPISTOLAIRE  
DÉMASQUÉ,  
OU  
ÉPITRE TRÈS-FAMILIÈRE

A M. LE MARQUIS CARACCIOLI,  
*COLONEL (in partibus), ÉDITEUR, &  
comme qui diroit AUTEUR des Lettres  
attribuées au Pape Clément XIV (Ganganelli), &c.*



A L I E G E.

---

M. DCC. LXXVII.

( 1777 )

---

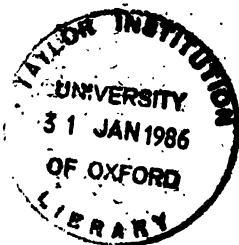
*Vagus primùm & incertus rumor; mox, ut IN MAGNIS  
MENDACIIS, ... se .... vidisse affirmabant, credulâ  
sanâ inter gaudentes & incuriosos.*

TACIT. Hist. I, 34.

*VERITAS visu & morâ, FALSA festinatione & in-  
certis valescunt.*

Idem, Annal. II, 39.

---





ij

---

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

**M**ONSIEUR KOKERBOURN, Bas-Breton, ancien Curé de *Kerledec*, Diocèse de *Quimper-Corentin*, est Auteur de cet Ouvrage. Ayant abdiqué ses fonctions pastorales depuis long-temps, il profitoit de son loisir pour se plonger dans la lecture. Avidé de toutes les nouveautés littéraires dont nous sommes chaque jour inondés, il se faisoit un amusement de lire tout ce qui paroissoit en ce genre; bien entendu qu'il ne lisoit rien de trop profane & de trop mondain.

C'étoit alors la mode d'avoir *les Lettres de Ganganelli*, de l'édition de *Loitin le jeune*. Les Français étoient engoués de cet Ouvrage: ils étoient enchantés de voir un Pape habillé, coëffé, chauffé à la Parisienne, & qui dans ses Lettres avoit saisi à ravir, sans être jamais sorti de son pays, le ton du jour, & toutes les gentilleses de la langue française. M. Kokerbourn voulut donc aussi avoir un exemplaire des fameuses *Clémentines*. A peine eut-il ouvert le premier tome, qu'il reconnut non-seulement l'imposture, mais même la main du faiseur.

Comme j'avois l'honneur d'être l'ami de

M. le Pasteur émérite de Kerledec , il me fit une petite confidence en ces termes : « Vous » avez sans doute lu les prétendues *Lettres de* » *Clément XIV* ? J'ai découvert au premier » tact , que ce Pape - là n'est autre chose » qu'un certain M. Caraccioli. Je l'ai vu au- » trefois à *Tours* , où j'ai prêché un Carême , » & à *Bourges* , où j'ai prêché un Avent. Je » vais vous le peindre en cinq ou six traits. » Il est mielleux , douxereux : il a la tête » meublée d'une infinité d'anecdotes relatives à l'Italie , où il a voyagé : il parle avec » facilité ; il se délecte à narrer dans les tables d'hôtes & dans les cafés. Il a un goût » particulier pour les réfectoires des Communautés de Religieux ; il est au courant » de tout ce qui se passe chez eux : il est à l'affût de tous les petits événemens & des » petites nouvelles de la librairie : il est Auteur de je ne sçais combien de livres , tous » dans le genre moral , bardé de proverbes , de néologismes , de pasquinades & de pointes. » Il n'est dans le fond de l'ame ni *Philosophiste* , » ni *Janséniste* , ni *Moliniste* : mais comme il » a des raisons pour redouter l'indignation philosophique , il ne manque jamais de dire , » quand il attaque les *Philosophes* , qu'il ne » veut parler que de la *fausse* philosophie , » & non de la *bonne*. On sent la valeur de » cette formule. N'ayant plus à craindre la » plume des *Journalistes de Trévoux* , il est

» devenu ce qu'il appelle *Augustinien*. Com-  
» me il sçait un peu de tout, il parle quelque-  
» fois théologie dans ses livres. Il en a fait un  
» cours chez les Peres de l'Oratoire, où il a  
» passé quelques années. Ils firent cette recrue  
» dans le *Maine*, qui est le véritable lieu de  
» son origine. Le Pape Ganganelli étant venu  
» à mourir, M. Caraccioli crut devoir don-  
» ner la *Vie* de ce Pontife. Ce sujet rayonna  
» à son imagination, parce qu'il étoit inté-  
» ressant, à raison des circonstances. C'étoit  
» d'ailleurs une belle occasion pour dire cer-  
» taines petites malices, & pour placer beau-  
» coup d'anecdotes de la Cour de Rome: ( je  
» vous ai dit que c'étoit là le fort de M. Ca-  
» raccioli. ) L'idée de la *Vie* de Ganganelli  
» fut une idée féconde. Son Historien ima-  
» gina de faire en même temps des Lettres  
» Ganganelliques. Il en joignit quelques-unes  
» à la fin de la *Vie*, pour sonder le goût du  
» public. Nous n'étions pas sur nos gardes, &  
» nous y fûmes pris. On lut la *Vie*, sans atta-  
» cher trop d'importance aux Lettres qui l'ac-  
» compagnoient. Sur le champ M. Caraccioli  
» prend la balle au bond : interprétant l'in-  
» différence du public sur la *Vie* de Ganga-  
» nelli, comme une approbation du talent  
» épistolaire de Clément XIV, l'Historien de sa  
» *Vie* devint brusquement l'Editeur de ses Let-  
» tres ; & nous fumes régalez de deux volu-  
» mes d'Epîtres. Pour nous causer une sur-



» prise agréable, M. Caraccioli, qui peu de  
 » temps avant, venoit de nous donner *la Vie*  
 » de Ganganelli, avoit affecté de ne pas même  
 » nous prévenir qu'il préparoit le recueil de  
 » la correspondance épistolaire. Vous ne de-  
 » vineriez pas comment il s'y est pris pour  
 » forger celle qu'il nous a donnée. Il a tout  
 » simplement mis ses propres Ouvrages en  
 » forme de Lettres, qu'il suppose avoir été  
 » écrites par Ganganelli, Cordelier ou Car-  
 » dinal. Sçavez-vous bien que l'idée de mas-  
 » quer, à l'aide de ce manège, une seconde  
 » édition, est plaisante, & très-plaisante ?

» Etant allé, il y a quelques années, aux  
 » eaux du *Mont-d'or*, en Auvergne, vraie  
 » Sibérie pour les livrés, le Chirurgien-Bar-  
 » bier du lieu, à qui je fis part de mon goût  
 » pour la lecture, me prêta quelques volu-  
 » mes des *Œuvres* de M. Caraccioli. Faute  
 » de mieux, je me mis donc au *Caraccioli*  
 » pour toute nourriture. Je me rappelle que  
 » rien ne me frappa comme le style burles-  
 » quement précieux & amphigourique de cet  
 » Auteur.

» Jugez de la piece par l'échantillon. *No-*  
 » tre vie est un livre, dont la PRÉFACE est  
 » l'enfance, & chaque FEUILLET que nous  
 » tournons, un jour qui passe..... La vie  
 » est en PLUSIEURS TOMES pour ceux qui  
 » ont de belles actions..... Les vieillards sont  
 » de vieux bouquins, qu'il est bon de FEUIL-

„ L'ETER (a). Toutes ces expressions me fai-  
 „ soient crever de rire ; ce qui faisoit diver-  
 „ sion à une vilaine sciatique dont j'étois  
 „ tourmenté.

„ M. Caraccioli a cru dire *mirabilia* avec  
 „ tout ce langage recherché ; mais il n'avoit  
 „ pas prévu qu'il se jouoit à lui-même un mau-  
 „ vais tour ; car précisément ce sont toutes  
 „ ces belles expressions qui ont servi à me le  
 „ faire deviner , quoique caché sous le ca-  
 „ puce de Ganganelli , & ceint du cordon de  
 „ S. François. Retrouvant les mêmes termes ,  
 „ les mêmes tournures , la même manière , la  
 „ même encolure , j'ai dit : *Voilà mon homme ;*  
 „ & je ne me suis pas trompé „

J'écoutois tranquillement M. Kokerbourn ;  
 & je me disois en moi-même : *Il faut avouer*  
*que si tout ce qu'il me raconte de l'Auteur de*  
*ces Lettres est bien vrai , ce M. Caraccioli est*  
*un personnage bien intrépide & bien inébran-*  
*table.*

Quelque temps après , notre ancien Curé  
 ayant acquis une maison de campagne aux  
 environs de Paris , il entendit dire que mal-  
 gré les caractères frappans de fausseté que  
 portent les Lettres de Ganganelli , comme  
 l'ont démontré lumineusement quelques Jour-  
 nalistes , ainsi qu'un sçavant Religieux Do-  
 minicain , Auteur de plusieurs excellentes  
 brochures publiées à ce sujet , un nombre

.. (a) Voyez les différens Ouvrages de M. Caraccioli.

infini de personnes, sur-tout de femmes, séduites par le coloris de ces Lettres, paroïsoient encore entichées de cet Ouvrage. M. Kokerbourn entreprit donc de rompre le charme, & prit la plume. Des motifs d'un ordre supérieur animèrent son zele contre l'imposeur. Observant que ces Lettres renfermoient une apologie adroitement présentée de la *tolérance* philosophique, des erreurs réprouvées souvent par l'Eglise, des imputations d'une malignité & d'une noirceur ténébreuse, des propositions d'une fausseté palpable, des réflexions épigrammatiques sur le Corps Episcopal, des plaisanteries bouffonnes sur la dévotion, & généralement un ton des plus lestes sur les matières les plus sérieuses; & qu'un pareil recueil étoit capable d'accréditer l'erreur, l'incrédulité, l'irréligion, le mensonge; de scandaliser les foibles, & d'affoiblir le respect dû à la mémoire du feu Pape; M. Kokerbourn crut que c'étoit à un Prêtre à venger la Religion, le Saint Siege, la vérité & la décence.

Dans l'origine il ne se proposoit que de faire une réfutation abrégée des *Clémentines* apocryphes: mais M. Caraccioli ayant successivement donné plusieurs éditions des premiers volumes de ses Lettres, en ayant ajouté aux deux premiers un troisieme en forme de supplément, menaçant d'en donner encore d'autres; de plus, ayant mis le comble à son



audace , en publiant deux volumes italiens fabriqués à Paris , pour servir d'originaux aux Ganganelliques ; notre Pasteur , outré de ce procédé , jugea qu'il étoit expédient d'entreprendre une critique détaillée de toutes les Lettres données sous le nom de Ganganelli ; & comme la Vie même de ce Pape n'avoit été publiée que pour être le germe de la correspondance épistolaire , M. Kokerbourn voulut frapper du même coup & la Vie , & la première , & la seconde , & la troisième , & la quatrième édition des Lettres , & le troisième volume , & les Lettres italiennes. Ainsi M. Caraccioli , malgré toute son adresse & son ton doucereux , pleinement démasqué , devoit être traduit au tribunal du public comme un insigne imposteur , & prouver qu'il est des *Tartuffes* de plus d'une espèce.

M. Kokerbourn venoit d'achever sa critique , lorsqu'il reçut une lettre de *Pembroke* , ville de la Principauté de *Galles* , qui l'appelloit en Angleterre pour y recueillir la succession d'un de ses parens. On sçait que les habitans de cette contrée de l'Angleterre sont un reste des anciens Bretons , dont ils ont conservé la langue : ainsi il n'est pas étonnant que notre Curé Bas-Breton ait eu des rapports de parenté dans ce pays. Obligé de partir sur le champ , il me laissa son manuscrit , après m'en avoir fait la lecture : il me pria de le mettre au jour , lorsque je l'aurois exa-

miné scrupuleusement. Avant de me charger de la commission, je priai mon ami de me permettre de lui faire faire quelques observations sur ce qu'on trouveroit peut-être à redire ;

1°. Qu'un personnage revêtu d'un caractère sacré qui exige de la gravité, eût employé, pour des fins aussi nobles que celles qu'il se proposoit, le ton de la plaisanterie, & eût intitulé son Ouvrage, *Épître très-familière*.

2°. Qu'en démasquant M. Caraccioli, il eût lancé contre lui des traits capables de blesser son amour-propre, & de le chagriner amèrement.

3°. Qu'il parût parler avec affectation & en homme de parti, des Jésuites & de leur Société, ainsi que de certaines matières délicates.

4°. Qu'il eût compromis sa propre tranquillité en agaçant les Jansénistes, qu'il est toujours dangereux d'attaquer, & qui ne manqueroient pas de récriminer.

A ma première objection M. Kokerbourn répondit ;

1°. Que son but principal étant de convaincre de la fausseté des Lettres les femmes entre autres, les jeunes gens, & les personnes peu éclairées sur ces matières, il étoit pour lui de toute nécessité de se faire lire par cette classe d'enthousiastes des Ganganelli-

ques. Or comment , sur-tout en France , se faire lire par les femmes & les jeunes gens sans les amuser & les faire rire ?

2°. Que *S. Jérôme* , personnage d'un caractère peu jovial , ayant entrepris *Vigilance* , qui s'étoit avisé de faire le bel esprit contre le culte des saintes Reliques , avoit composé contre lui une Lettre où il avoit employé le ton du persifflage ; que certainement cette Epître , qui est *la trente-septieme* parmi celles du saint Docteur , pouvoit être appelée & étoit en effet une *Epître très-familier* , quoiqu'elle n'en portât pas le titre : que *S. Jérôme* ridiculisant *Vigilance* , avoit si bien agi , & méritoit si bien d'être imité , que précisément sa diatribe est une des leçons insérées dans le bréviaire de *M. le Curé*. Donc , concluoit *M. Kokerbourn* , on peut licitement employer la plaisanterie même en vengeance la Religion.

A ma seconde représentation il opposa que quand on a la hardiesse de se servir d'un nom sacré , du nom d'un Pape , pour en imposer à toute l'Europe , à son siècle , & à l'Eglise entière , c'est s'en tirer à très-bon marché que de n'effuyer que des *coups de plume* , ce glaive des Ecrivains fût-il même enfoncé jusqu'à la garde ; & au lieu d'un fiel amer à avaler , de n'avoir à supporter que l'acrimonie de l'encre d'un Auteur : .... Que *M. Caraccioli* étoit fort heureux que le Gouvernement n'eût pas daigné proscrire son

Ouvrage, comme tendant à favoriser l'ultramontanisme le plus outré, ainsi qu'on le verra : car ces Lettres ayant été supposées par M. Caraccioli, ce qu'on y trouve de destructif de nos précieuses libertés, ne peut plus être imputé à Ganganelli, qui naturellement devoit être ultramontain ; mais au véritable Auteur, qui est un Français :... Que M. Caraccioli n'avoit pas moins à bénir la clémence de M. le Nonce, de ce qu'au nom du Pontife régnant, il n'a pas sollicité qu'on fit du faux-faire une justice exemplaire : Que si les Lettres ne sont pas flétries juridiquement, la postérité citera le témoignage d'un Pape qui a dit du ton le plus cavalier, que l'incrédulité n'est pas blâmable, *parce qu'au bout du compte la foi est un don de Dieu* ; d'un Pape qui a prêché la *tolérance* indéfinie, & par conséquent l'*indifférence* religieuse ; d'un Pape qui témoigne une *passion décidée* pour les Anglais qui *pensent fortement*, & leurs *grands Philosophes* (a) ; d'un Pape qui blâme les *petits Ecclésiastiques* qui, avec moins d'esprit & de sçavoir que les incrédules, osent les attaquer ; d'un Pape qui sans cesse répand le ridicule à pleines mains sur les *dévots* & la *dévotion*, & met des épigrammes dans la bouche la plus sacrée. L'Eglise des âges à venir reconnoîtra-t-elle dans ce style celui de *Saint Grégoire* & de *S. Léon*, dont Ganganelli fut le successeur ?

(a) Voyez *Lettre VI* française, & la *XCIII* italienne.

M. le Curé réfuta ma troisieme objection en me disant qu'ayant entrepris de ne rien passer à M. Caraccioli , & celui-ci parlant fréquemment des Jésuites, il avoit bien fallu, pour le suivre pied à pied, parler aussi souvent des Jésuites : Qu'on n'avoit fait mention d'eux dans ces Lettres, que pour démontrer que l'imposteur s'étoit adroitement servi des événemens arrivés à la Société, afin qu'en les enchâssant dans ses Lettres, il les rendit plus intéressantes, & qu'il piquât la curiosité du public.

Notre Pasteur, à cette raison, qui n'est pas sans force, en joignit une autre; c'est que si, en traitant cette matiere, il s'étoit étendu sur un certain point fort délicat, il l'avoit fait non-seulement par un motif de charité chrétienne, mais même par un sentiment d'honnêteté naturelle. Qui ne sera, en effet, révolté de voir M. Caraccioli, assis tranquillement dans son cabinet, composer de sang froid & *la Vie & les Lettres* de Ganganelli, pour intenter contre une multitude de Prêtres infortunés, dispersés, dénués de défenseurs & d'appui, une accusation majeure, sans preuves, contre toute vraisemblance; l'accusation la plus grave, la plus atroce, & d'une telle nature, que si le dernier des hommes, le plus obscur des citoyens avoit été calomnié d'une maniere aussi outrageante, il ne balanceroit pas à traîner M. Caraccioli



devant les tribunaux , & à provoquer toute la sévérité de leur justice contre lui ? Ainsi l'Auteur de cet Ouvrage , en défendant l'innocence , en vengeant d'une aussi noire calomnie des Prêtres qui tous les jours , avec l'approbation des premiers Pasteurs , montent en chaire & à l'autel , rend service à la Religion , & mérite les suffrages de toutes les âmes honnêtes , dans un siècle où l'on parle tant d'humanité.

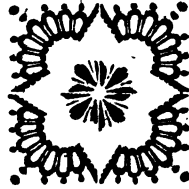
A ma quatrième observation l'ancien Curé de *Kerledec* répondit que ce qui l'avoit déterminé à s'appesantir sur la doctrine des partisans de *Jansénius* & de *Quesnel* , n'avoit pas eu pour objet d'échauffer les esprits & d'exciter de nouvelles contestations , mais uniquement de faire voir qu'il y avoit une contradiction souverainement ridicule de la part de M. Caraccioli à crier à tue-tête contre les gens de parti , tandis qu'il arboroit lui-même visiblement l'enseigne d'une secte qui a mérité le nom de *parti* par excellence. “ *Et la preuve* , continua M. le Curé , la „ preuve que M. Caraccioli a composé ces „ Lettres par esprit de parti , & dans le dessein „ d'achalander , sous le nom de Clément XIV , „ des sentimens réprouvés par les décisions „ de l'Eglise consignées dans des Bulles , „ acceptées par les deux Puissances , c'est „ que tous ceux , même d'un Ordre très-peu „ Jésuitique , qui ont attaqué les Lettres , ont

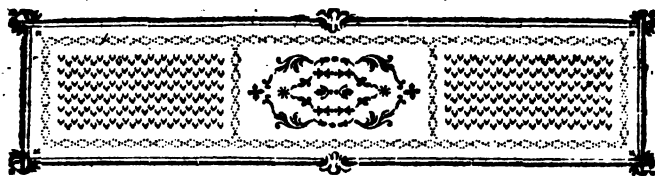
„ été insérés dans la *Gazette Ecclesiastique* par  
 „ ordre de M. Caraccioli ; & qu'il ne man-  
 „ quera certainement pas de m'y faire cou-  
 „ cher tout du long moi-même. Par l'importan-  
 „ tance que le parti de l'erreur attache aux  
 „ prétendues Lettres , jugez de l'idée que  
 „ doivent en avoir ceux qui sont attachés  
 „ à la foi de l'Eglise. Qu'avez-vous à répli-  
 „ quer à cela ? „

Convaincu par la solidité des réponses de M. Kokerbourn , je me chargeai bien volontiers d'être l'Editeur de son manuscrit. Pour satisfaire à ma promesse, je donne l'Ouvrage tel qu'il m'a été confié. J'ai lieu de croire qu'il a surabondamment de quoi dessiller les yeux des aveugles , guérir les préjugés des entêtés ; à moins que l'aveuglement & l'entêtement ne soient volontaires ; enfin démontrer que jamais il n'y eut une imposture plus évidente , plus méchante tout à-la-fois & plus mal-adroite que les Lettres attribuées au Pape Ganganelli.

J'ai à prévenir les Lecteurs de n'être pas étonnés si un Curé Bas-Breton paroît aussi bien posséder la langue italienne que M. Kokerbourn. Depuis la démission de sa Cure , ayant eu la dévotion d'aller *ad limina Apostolorum* pour y gagner le dernier Jubilé , il a fait un assez long séjour à Rome : il s'y est même trouvé pendant le Conclave où précisément Clément XIV fut élu. Ensuite la

curiosité ayant retenu M. Kokerbourn pendant plus de deux ans à Rome & dans les autres villes d'Italie, il y a appris l'italien. Il ne prévoyoit pas l'usage qu'il en feroit un jour pour l'honneur du Souverain Pontife qu'il venoit de voir élire. Telle est la chaîne des événemens de ce monde. Bref, notre Curé sçait aujourd'hui assez passablement l'italien pour draper les mauvais Auteurs qui l'écorchent, comme a fait M. Caraccioli, & pour le traduire en notre langue.





LE

# TARTUFFE ÉPISTOLAIRE

DÉMASQUÉ,

OU

ÉPITRE TRÈS - FAMILIERE

A M. LE MARQUIS\* CARACCIOLI,

*Colonel (in partibus\*\*), Editeur & comme qui diroit  
Auteur des Lettres politico - mathématique - physico-  
géographico - botanico - médico - théologico - historico-  
critico - pittorico - poético - bibliographico - philosophico-  
métaphysico - économique - philologico - épigrammatico-  
& par dessus le marché, prophético-INTÉRESSANTES,  
attribuées au Pape Clément XIV (GANGANELLI),  
& données, mais pour rire, comme TRADUITES  
DE L'ITALIEN ET DU LATIN.*

**E**N BIEN, MONSIEUR LE MARQUIS ! on  
peut donc maintenant en toute sûreté vous  
faire cette apostrophe, *Tu es ille vir !* Car  
c'est vous qui êtes le *Pere GANGANELLI*, le *Car-  
dinal GANGANELLI*, le *Pape GANGANELLI*, écri-

\* M. Caraccioli, dans la Lettre CXXII, première édition,  
page 260, se qualifie de *Marquis*.

\*\* M. Caraccioli est *Colonel au service du Roi & de la Répu-*

vant à Paris & datant de Rome. Vous voilà *transparent* (a), &, pour m'exprimer à la grecque, vous voilà *diaphane* & très-*diaphane*. Il n'a pas fallu (pour me servir d'une expression capucinale (b) par vous consacrée) braquer nos yeux comme des *télescopes* (c), pour vous découvrir à travers les *étoiles* (d) fermées dans ce monde *épistolo-planétaire* que vous avez créé.

Il est constant que votre tête a été le *vrai laboratoire* où s'est *filtré* (e) l'excellent pot-pourri que vous venez de nous débiter.

Il n'y a pas jusqu'au Frere François (f) qui ne s'en soit aperçu. Il ne lui a fallu, pour se convaincre de votre imposture, que le gros bon sens que Dieu lui a donné. Aussi boude-t-il rudement contre vous. Il dit tout haut qu'il renonce à *cuisiner* des réponses pour Monsieur Caraccioli, & que comme en l'attrapant, vous lui avez servi un plat de votre métier, il est tenté de vous en donner un de sa façon, & des plus salés, quoique par amour pour la santé de feu son pauvre maître, il eût renoncé depuis long-temps au système des épices.

Voilà ce que c'est, Monsieur le Marquis ! Quand vous avez communiqué ces Lettres à ce bon François,

*blique de Pologne. Titulus sine re. . . ce qui vaut l'in partibus.*

(a) M. Caraccioli dit que les hommes, aux yeux de Ganganelli, étoient *transparents*. ( V. de Clém. XIV, page 241, première édition. )

(b) Le Capucin que vous avez vu, ne voyage pas comme un homme ordinaire ; SES YEUX sont des TÉLESCOPES, ET SA TÊTE UN LABORATOIRE où SE FILTRENT LES PLUS EXCELLENTEs choses. ( Lettre insérée à la fin de la Vie de Clément XIV, page 354, première édition. )

(c) Terme capucinal de la Lettre ci-dessus.

(d) Plusieurs Lettres sont adressées à des personnes désignées par des *étoiles*.

(e) Autres capucinalités de la Lettre ci-dessus.

(f) Cuisinier de Ganganelli.

il n'a pas sçu entendre à demi-mot votre secret ; & plus il y avoit de bonhomie dans son fait , plus aujourd'hui sa rancune contre vous est profonde.

Quoi qu'il en soit , ce cuistre-là est un nigaud. Il feroit bien mieux de ne pas se fâcher , & de se ranger de notre côté , pour augmenter le nombre des rieurs. Frere *François* , qui n'ignore pas les anecdotes plaisantes de la Cour de Rome , devroit se rappeler l'histoire du singe qui , revêtu de la robe rouge & couvert de la barrette du Cardinal son maître , qui étoit dans son lit à toute extrémité , fit tant rire le moribond , qu'il en recouvra la santé.

Affublé des livrées de Ganganelli , vous êtes , Monsieur le Marquis , le singe qui nous a divertis. C'est un talent. Mais quand le singe fait des malices un peu trop fortes , vous sçavez bien ce qu'on lui fait. Convenez que vous méritez d'être traité comme lui ; car tout en nous amusant , vous avez contrefait si bien Ganganelli , que peu s'en est fallu que les badauds ne vous aient pris pour *Clément XIV*. Or induire les bourgeois de la bonne ville de Paris à se ranger sous l'obédience de l'*anti-Pape Caraccioli* , vous m'avouerez que cela passe les bornes de l'espièglerie : c'est un péché grief , un vrai scandale dont vous devez faire amende honorable , un crime de *lese-Papauté*.

Et n'en est-ce pas un , en effet , que d'avoir outragé la mémoire de Ganganelli , en lui attribuant une production indigne de lui , & qu'il désavoueroit certainement si , du fond de son tombeau , il pouvoit encore parler ?

Voilà des délits graves : mais comme ils sont *épistolaires* , la pénitence , pour être proportionnée , doit être *épistolaire*. Aussi , pour remplir toute justice , vais-je vous infliger une *correction* qui ne consistera que dans une *Lettre* , un peu longue , il est vrai , mais que vous n'aurez pas la peine de traduire de l'*italien*

ou du latin ; car je vais vous parler français , & très-français ; correction bénigne où en multipliant Monsieur le Marquis & en le couvrant d'une confusion salutaire , je démontrerai à quiconque n'est pas encore aveuglé par le préjugé , qu'il n'y a pas la plus légère vraisemblance que les Lettres que vous avez publiées sous le nom de Ganganelli , soient son ouvrage ; qu'au contraire les traits ressemblans de cette production rapprochée de toutes les vôtres , ne peuvent laisser de doute sur le nom du pere véritable à qui elle doit la naissance.

En effet , il ne faut que des yeux & une once de bon sens , avec une teinte du goût même le plus superficiel , pour s'appercevoir que les manieres pleines de gentillesse de cette progéniture nullement organisée à l'italienne , indiquent nécessairement que l'auteur de ses jours ne peut être qu'un Français , & un Français dont le génie prolifique porte un caractère frappant d'originalité.

Pour établir ma preuve , je vais vous mettre sous les yeux , 1<sup>o</sup>. toutes les bévues inénarrables , les conséquences grossières , les invraisemblances choquantes , les inepties ridicules , les faussetés palpables dont fourmillent ces Lettres.

2<sup>o</sup>. Je dévilerai la fin ténébreuse que s'est proposée Monsieur le Marquis dans la rédaction de ce Recueil bizarre : d'où résultera cette assertion , qu'il y a des faussaires qui ont moins de mal-adresse & moins de méchanceté que M. Caraccioli.

Comme je n'ai encore lu que votre premiere édition , elle seule fournira matière à notre conversation. Si j'ai le bonheur de me procurer votre seconde édition , nous en causerons ensemble de bonne amitié.





## PREMIERE PARTIE.

**Q**UI le croiroit , Monsieur le Marquis ? Pour faire la fortune des Lettres , vous préludez par les décréditer vous-même : car c'est vous qui me fournissez la preuve que Ganganelli n'est point l'Auteur de celles que vous lui attribuez.

1°. Dans votre Discours préliminaire ( p. 17 , prem. édit. ) vous dites qu'elles portent toutes la même empreinte que celles qui sont écrites à Madame Louise de France , & dont on ne contestera sûrement point l'authenticité. Je n'en veux pas davantage : vous êtes d'une candeur charmante. Ce que vous appelez les Lettres adressées à Madame Louise , sont des Brefs , & ne seront jamais que des Brefs. Or l'univers Catholique sçait que tout Bref du Pape n'est qu'une expédition de la Chancellerie Romaine , & n'est pas plus l'ouvrage du Souverain Pontife en personne , que les Edits du Roi de France ne sont de la plume de Louis XVI ; à moins que vous ne veuilliez faire de tous les Souverains autant d'écrivains qui ne sortent de leur Conseil que pour enrichir la littérature. Donc, puisque vous consentez qu'on juge des Lettres familières de Ganganelli d'après celles à Madame Louise , il s'ensuivroit que les premières sont également émanées de la Secrétairerie des Brefs. C'est , pour vous faire plaisir , tout ce que je puis vous accorder de plus favorable : mais alors le Secrétaire Benoît Stay seroit le héros véritable de la correspondance.

Que diriez-vous d'un homme qui, tracassé sur l'authenticité des lettres qu'il prétendrait avoir écrites , diroit au public : *Vous doutez , Messieurs , qu'elles soient*

de moi ? Allez chez Prault (a), qui tient recueil de toutes les Lettres-patentes qui sortent de la grande Chancellerie ; comparez, & vous verrez. N'est-il pas vrai que ce personnage-là seroit un étonnant raisonneur ? Tirez la conséquence, Monsieur le Marquis.

Voulez-vous que, glissant sur l'impossibilité de la comparaison proposée entre les Lettres du recueil & celles écrites à Madame Louise, nous examinions si elles portent toutes la même *empreinte* ? Soit ; je vous prends au mot.

Je pourrois me contenter de vous rappeler que l'idiome de la Chancellerie Romaine consiste dans un tissu de périodes fort longues, qui tiennent en haleine le lecteur le plus intrépide ; & qu'au contraire quiconque a lu les Lettres de Ganganelli, n'y a trouvé qu'un style coupé & antithétique.

Mais citons des exemples ; prenons quelques phrases extraites des Brefs & des Lettres.

#### BREF A MADAME LOUISE.

Je m'arrête à la première page qui me tombe sous les yeux.

*L'EXCELLENTE nouvelle que nous avons apprise à votre sujet, notre très-chère Fille en Jesus-Christ, nous a causé un plaisir si vif & une joie si incroyable, qu'il nous a semblé que nous étions merveilleusement soulagés & même entièrement délivrés des pénibles soins & des grandes sollicitudes dont le poids nous accable au milieu des fonctions du suprême Apostolat : car soit que nous envisagions l'excellence de l'héroïque entreprise qui vous fait changer la pompe d'une Cour Royale pour la pauvre & chétive maison des Carmélites ; soit que nous*

(a) Libraire, quai de Gèvres, à Paris, & chez qui se trouve tout ce qui sort de l'Imprimerie Royale.

*considérons la pieuse condescendance de notre très-cher Fils en Jésus-Christ Louis, le Roi très-Chrétien, votre auguste père ; soit enfin que nous pensions les avantages qui en doivent revenir à l'Eglise ; ces différentes considérations nous fournissent les sujets les plus abondans d'une joie extrême & d'une satisfaction sans bornes. (Prem. édit. tome 2, p. 357 & 358.)*

Vous m'avouerez que voilà deux périodes d'une riche taille.

Voyons maintenant quelques phrases extraites des autres Lettres.

#### LETTRE A MADAME \*\*\*.

*LA vraie dévotion ne consiste ni dans un air négligé, ni dans un HABIT BRUN. La plupart des dévotes s'imaginent, & je ne sçais pourquoi, que les couleurs obscures plaisent davantage aux ESPRITS CÉLESTES que les couleurs vives ; cependant on nous peint toujours les Anges en blanc ou en bleu. (Tome 1, prem. édit. page 57.)*

N'est-il pas vrai qu'il est clair que le style de cette Lettre, jovialement ascétique, est le même que celui de la précédente ?

Voici quelques autres citations.

#### BREF A MADAME LOUISE.

*QUOIQUE nous ne doutions nullement que vous n'observiez avec fidélité les saintes loix de votre Institut, en les embrassant comme un joug plein de suavité & un fardeau léger, néanmoins, comme il arrive quelquefois que cela occasionne des perplexités & des craintes excessives qui agitent l'esprit, nous donnons volontiers à votre CONFESSEUR présent & futur, pour le temps, notre pouvoir, en vertu duquel il pourra adoucir votre*

*Règle à votre égard , & à vous en dispenser , selon qu'il le jugera expédient & convenable au bien de votre ame & de votre conscience. ( p. 365 & 366. )*

LETTRE CXXV, A UN RELIGIEUX  
DE SON ORDRE.

*( NOTRE ami commun ) . . . . a le suprême talent de diriger , sans avoir les petiteesses DE LA PLUPART DES DIRECTEURS. Car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent , auroient eux-mêmes besoin d'être dirigés : & ce sont presque toujours LES FEMMES qui les perdent , en ayant pour eux des attentions QU'ON NE DOIT QU'A DIEU. Il leur semble , lorsqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance , que c'est au moins l'Archange Gabriel.*

*Ainsi voilà la plupart , c'est-à-dire les trois quarts des Directeurs dénoncés par un Pape , comme remplis de petiteesses , & presque toujours perdus par les femmes ; & de ce Pape plein de décence & de charité , Monsieur le Marquis en fait son héros , & il veut que ce soit Ganganelli !*

*Quelle surprise pour une multitude de dévotes , qui , croyant être sincèrement à Dieu , ne sont qu'à leur Directeur ; & qui , au moment de leur mort , entendront de la bouche suprême qui prononcera les derniers arrêts : Comme ce n'est pas moi que VOUS AVEZ AIMÉ , retirez-vous , je ne vous connois pas ! ( Tome 2 , prem. édit. p. 283 & 284. )*

LETTRE XCII.

*S. JÉRÔME disoit qu'il ne conseilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur la nuit , afin d'avoir une compagne qui pût les rassurer ; & que comme il n'étoit pas*

*timide , il n'avoit jamais voulu se marier. ( Prem. édit. tome 2 , p. 72. )*

Admirez combien cela est papal ! Je parie que Monsieur le Marquis est célibataire. Voulez-vous encore un petit échantillon ?

LETTRE XXVIII , A MADAME \* \* \* , ABBESSE.

*JE n'ai nul talent pour diriger , & des Religieuses sur-tout. Je pense comme notre Pere Saint François ( vous me pardonnerez mon ingénuité ) ; il disoit : DIEU NOUS A PRIVÉS DES FEMMES , EN NOUS INSPIRANT LE DESIR D'ENTRER EN RELIGION ; MAIS JE CRAINS BIEN QUE LE DÉMON NE NOUS AIT DONNÉ DES SŒURS POUR NOUS TOURMENTER. Il sçavoit combien les Religieuses en général sont difficiles à diriger. ( Tome 1 , prem. édit. p. 138. )*

Voyez combien ce ton ressemble à celui d'un diplôme apostolique !

BREF A MADAME LOUISE.

*COURAGE , notre très-chère Fille en Jesus-Christ ! Regardez comme le plus beau , comme le plus grand de vos jours , comme un jour auquel toutes les fêtes du siècle n'ont rien de comparable , celui où , docile aux inspirations de la grace , vous vous abandonnerez toute entière à la conduite de Dieu , & vous vous engagerez à son service par des vœux solennels qui feront toute votre vie un assujettissement continuel à sa volonté. Plût au Ciel qu'il nous fût possible d'assister à cette auguste cérémonie , & d'être non-seulement le témoin , mais encore le ministre d'un si héroïque sacrifice ! Mais quoique ce bonheur nous soit refusé , nous ne laisserons pas d'en*

*jouir autant qu'il est en nous , en nous faisant représenter par notre vénérable frere l' Archevêque de Damas , notre Nonce ordinaire : nous le chargeons de vous accorder des indulgences plénieres. ( Tome 2, prem. édit. p. 402 & 403. )*

#### LETTRE AU CARDINAL SPINELLI.

*ON aime en général tout ce qui ne tend point à la réforme du cœur , & l'on est charmé de vieillir sans déraciner de mauvaises habitudes , à l'aide de quelques ORAISONS qu'on récite à la hâte , & qu'on croit suffisantes pour mener au ciel.*

*Les Pharisiens sont de tous les temps , & il y en aura jusqu'à la fin du monde. Ils bâtissent des sépulchres blanchis , au lieu d'ériger des temples à l'Eternel ; & ils endorment les Fidéles en les amusant avec des PRATIQUES qui n'influent ni sur l'esprit ni sur le cœur.*

*Muratori disoit que les PETITES DÉVOTIONS ressembloient à la plupart des pierres à détacher , qui n'ôtent les tâches , en apparence , que pour les élargir. ( Tome 1 , prem. édit. p. 303 & 304. )*

*Jugez maintenant , Monsieur le Marquis , si après avoir comparé les Lettres écrites à Madame Louise avec les autres , on peut , sans extravagance , avancer quelles portent toutes la même empreinte !*

*De tout ceci que résulte-t-il ? Que d'après votre invitation à comparer les Lettres & les Brefs , votre preuve ( car ce n'est pas la mienne ) votre preuve contre l'authenticité des premieres est chagrinante pour les partisans des Ganganelliques.*

*2°. Vous nous présentez ces mêmes Lettres comme traduites de l'italien ou du latin ; traduction d'autant plus fidelle , qu'on a regardé comme une chose sacrée les productions d'un Pontife tel que Clément XIV. ( Disc. prél. p. 21 & 22 , prem. édit. )*

On ſçait, Monſieur le Marquis , que le génie de ces deux langues eſt totalement différent de celui de la langue françoïſe. Quelque habile que ſoit un traducteur , il laïſſera toujours entrevoir malgré lui , tant qu'il ne ſera que traducteur , le génie de la langue de ſon Auteur & ſa maniere , ſans quoi il ne traduiroit plus. Appliquons ce principe. Les Lettres attribuées à Ganganelli portent-elles le moindre veſtige , la trace la plus légère du génie de la langue latine ou italienne ? Je ſoutiens que l'homme le moins verſé dans la connoiſſance des deux langues , ſ'en appercevra dès la première lecture.

Faut-il , en effet , avoir le tact d'un critique bien ſagace , pour ſentir , par exemple , que toutes ces expreſſions , *caſer des idées* (Lett. 59 , au Comte \*\*\* , t. 1 , prem. édit. p. 293. ) , *pourvu qu'on ait l'épiderme des ſciences* (Lett. 18 , tome 1 , prem. édit. p. 97. ) , *enter la gaieté Italienne ſur la gaieté Françoïſe* (Lett. 4 , prem. édit. p. 39. ) , *électriſer les Académies* (Lett. 13 , prem. édit. p. 80. ) , & mille autres ſemblables , n'appartiennent point au génie des deux idiomes dans leſquels écrivoit Ganganelli ? Je mets en theſe que ces termes ridiculement amphigouriques , à l'aide deſquels Ganganelli ſ'amuſe à faire ou à faire faire tantôt une partie de *trictrac* ſur les *idées* , tantôt une *diſſection anatomique* ſur les *ſciences* , tantôt une *opération de jardinage ſur la gaieté* , ou une expérience *de phyſique expérimentale ſur les Académies* , décelent l'Auteur François qui compoſoit , & qui ne traduïſoit pas. Qui peut y méconnoître la trempe de notre littérature moderne , qui ne ſ'exprime plus qu'à l'aide des figures & des mots techniques ?

Il eſt fâcheux , Monſieur le Marquis , qu'en faiſant votre *caſe d'idées* , vous ayiez fait une *école* : & vous avez beau dire ; toutes vos raiſons en faveur de la vérité des Lettres , n'effleureront pas chez moi l'*épiderme* de la conviction.



3°. On remarque qu'il n'y a pas une seule de ces Lettres (au nombre de 132) qui soit adressée à un personnage actuellement vivant. (Il faut en excepter les deux à M. *Stuart*, & celle à *vous*, Monsieur le Marquis. On verra la raison de ce privilege en faveur de ces deux vivans, qui vivent on ne peut pas mieux ensemble.) Comment se peut-il que Clément XIV, mort peu de mois avant l'époque de la publication des Lettres, n'ait écrit, pendant l'espace de plus de 30 ans, qu'à des gens qui se trouvent tous morts avant la fin de 1775, époque de l'apparition des Lettres? Il est aisé de concevoir, Monsieur le Marquis, que vous n'avez pas voulu qu'on ait eu la tentation d'aller demander à ces défunts si les Lettres leur avoient été véritablement écrites. Les morts sont discrets; ils ne trahiront pas votre secret; mais le public l'a deviné.

En vain, pour détruire mon assertion, Monsieur le Marquis diroit que plusieurs de ces Lettres étant adressées à des personnes uniquement désignées par leurs qualités, comme à un *Religieux*, à une *Abbesse*, à un *Gentilhomme*, à un *Ministre Protestant*, &c. il est singulier de vouloir que ces personnes, dont on n'a pas vu les *extraits mortuaires*, puisqu'on ignore même leurs noms, ne soient pas vivantes.

Mauvaise raison, Monsieur le Marquis. Voici pourquoi. Ayant trouvé plusieurs noms dont ceux qui les portoient, avoient ou pouvoient avoir eu quelque relation avec Ganganelli, ce qui suffisoit pour donner au moins un air de vraisemblance à la possibilité d'une correspondance épistolaire avec lui, vous avez senti l'embarras de trouver assez de noms réels pour remplir les titres de 132 Lettres, de manière à leur ménager à toutes le même degré de probabilité.

Qu'avez-vous fait? Vous avez pris le parti de

vous en tenir, pour la plupart des Lettres, à des titres vagues, sans désigner les individus par leurs noms propres. Cette tournure n'est pas des plus heureuses.

Car en supposant avec vous que plusieurs de ces derniers n'ont pas voulu être connus nommément, parce que des *considérations humaines* les ont arrêtés (Disc. prél. p. 18, prem. édit.), quelles raisons tant soit peu plausibles pouvoient avoir de garder l'*incognito* ceux à qui Ganganelli est supposé n'avoir écrit que des réflexions banales sur la *littérature*, des *plans d'éducation*, des *exhortations* pour exciter un *Religieux* à se bien comporter en *Amérique* ?

Sont-ce là des sujets, je vous le demande, qui puissent compromettre l'homme même le plus imprudent ? Aussi les *étoiles* auxquelles vous vous accrochez en ce moment, ne peuvent qu'éblouir les fots.

4°. A propos de vos *étoiles*, elles m'ont en vérité bien amusé. Vous dites (*Disc. prélim. prem. édit. p. 18 & 19.*), que pour rendre la *collection* des Lettres moins *volumineuse*, vous n'avez pas voulu y insérer celles qui se réduisent à de *simples complimens* ; &c. que quant à celles qui n'étoient pas de cette espèce, vous les avez omises, *d'après des considérations humaines* qui ont arrêté ceux qui pouvoient augmenter votre recueil. *Voilà pourquoi*, ajoutez-vous, *on trouve dans ce recueil quelques noms uniquement désignés par des étoiles.*

Vous n'y avez pas pensé, Monsieur le Marquis. Si ces personnes ont refusé, par prudence, d'augmenter le recueil, elles n'ont donc point communiqué les Lettres qu'elles avoient en main. Or si elles ne les ont pas communiquées, ce n'est plus le cas de s'excuser de ne les avoir pas désignées par leurs noms

propres. Donc vous n'aviez plus aucune raison de les désigner, même par des *étoiles*. Donc, malgré les *étoiles* de Monsieur le Marquis, le nuage le plus épais couvre l'authenticité de toutes les Lettres.

5°. On vient de jouir de votre embarras sur les noms : les dates ont dû également vous donner de la tablature : elles font la pierre d'achoppement de tout faussaire. La moindre méprise, en fixant ces redoutables *dates*, pouvoit donner lieu à quelque anachronisme. L'absence de Ganganelli des lieux d'où on le faisoit écrire, pouvoit prouver l'*alibi*. On ne répond pas aisément à ces *alibi* bien démontrés.

Vous avez prévu le *periculosæ plenum opus alex.* Pour y parer, vous nous avertissez (*Disc. prél. p. 22.*) que vous avez même poussé l'exactitude de la traduction jusqu'à laisser des omissions de dates .... telles qu'elles se trouvoient dans l'original.

Que vous êtes rusé, Monsieur le Marquis !

6°. Pourquoi nous avoir privés du texte italien & latin ? Que ne le joigniez-vous à la traduction française ? Vous avez été au devant de la difficulté ; vous en donnez la solution en ces termes :

*C'est que cela eût mis l'Ouvrage à un trop haut prix, & qu'en France la langue italienne est absolument étrangère au plus grand nombre, & que c'eût été multiplier les frais sans nécessité.* (*Disc. prél. prem. édit. p. 21.*)

Défaite impayable ! *Cela eût mis l'Ouvrage à un trop haut prix !* Pourquoi donc, par une suite de votre bienveillance pour la bourse du public, n'avoir pas retranché tous les *Brefs*, *Bulles*, *Discours consistoriaux* mis à la fin du dernier volume ? Jamais une Bulle de *Jubilé* a-t-elle été regardée comme du genre épistolaire ?

*Cela eût mis l'Ouvrage à un trop haut prix !* Si vous nous donnez un *Supplément*, comme vous nous en flattez, & comme vous l'exécutez en ce moment,

Dit-on ; Supplément avec d'amples marges encore , & d'un caractère aussi gros ; croyez-vous que trois volumes du même format se vendront à meilleur marché que deux ?

*La langue italienne est absolument étrangère à la plupart des Français !* Je m'imaginois que c'étoit une langue fort cultivée aujourd'hui même par un grand nombre de Français. Mais si cette langue est absolument étrangère aux Français , l'italienne l'est-elle aux Italiens ? Cette nation , & Rome entre autres , pouvoit-elle voir sans intérêt des lettres d'un Pape qui doit y avoir eu des admirateurs plus qu'ailleurs ?

Vous-même , Monsieur le Marquis , qui jouissez de la plus grande célébrité dans ces contrées (*patrie de vos illustres ancêtres*) , pourquoi avez-vous eu la cruauté de priver vos amis de lire en italien les Lettres de Ganganelli de l'édition de M. Caraccioli ?

*La langue italienne est étrangère aux Français !* Mais une partie de la traduction étant faite du latin , comme vous l'annoncez , est-ce qu'il n'y a pas un Français qui entende le latin ? Êtes-vous bien sûr que la plupart des gens de lettres en France , qui donnent des éditions de Tacite , Cicéron , Perse , Juvénal & de Pline , n'entendent pas la langue de ces Romains ?

Quand à votre traduction vous n'eussiez joint qu'une partie du texte latin , n'étoit-ce pas ménager déjà un préjugé favorable à l'authenticité du texte italien ? Par-là vous eussiez fermé la bouche à ceux qui ne veulent pas croire que les Lettres soient de Ganganelli. Plus leur obstination vous a scandalisé , & plus vous êtes coupable de n'avoir pas employé un moyen aussi simple , aussi naturel de dompter leur entêtement.

Ces réflexions ne vous sont pas échappées. Cependant vous n'avez pas joint à la traduction les deux textes , qui eussent couronné le succès de votre

ouvrage. Donc votre excuse sur l'omission de ces deux textes , est un leurre grossier , dans lequel vous trouverez bon que nous ne donnions pas.

Si donc vous croyez , Monsieur le Marquis , nous en avoir imposé , rayez cela de vos papiers ; car vous allez voir que nous n'ignorons pas les raisons que vous avez eues de priver le public du texte italien.

Vous vouliez vous faire lire sans courir le risque d'être démasqué. En cas de doute de la part des Français sur l'authenticité des Lettres , vous comptiez renvoyer ceux-ci aux Italiens , qui seuls seroient en état de juger de l'*original* , que vous promettiez de faire imprimer. En cas de doute de la part des Italiens qui n'auroient pas vu le texte italien , puisqu'il n'existe pas , & qui n'entendroient pas le français , vous comptiez les renvoyer aux Français , qui seuls pourroient juger de ce que vous diriez *en français* pour prouver qu'elles ne sont qu'une *traduction* , à l'aide du faux air italien que vous auriez l'art de leur donner. Par ce manège vous sauviez au moins les Lettres françaises. Il faut convenir que cet expédient est merveilleusement imaginé.

Vous n'êtes cependant pas à vous repentir de l'avoir employé. Il m'est revenu que vous êtes fort intrigué de ne rencontrer par-tout que des gens qui vous prennent pour Ganganelli : en conséquence vous avez résolu tout de bon cette fois-ci de donner au public le texte italien tant demandé , tant attendu. Voulez-vous que je vous indique un petit moyen qui facilitera l'édition des deux textes dont vous dites ne nous avoir donné qu'une copie ? Traduisez , ou priez quelqu'un de vos amis de traduire votre recueil français en italien ou en latin ; ( Que le français soit traduit du latin ou de l'italien , ou que sur le français , après coup , on traduise en italien & en latin , cela ne revient-il pas au même ? )  
imprimez

imprimez bien vite le tout chez Lottin , & vous verrez la figure s'allonger à tous vos adverfaires. Comme les Pariſiens ſont de fort bonnes gens & pleins d'équité , ils s'écrieront : *On avoit donc eu tort d'accuſer ce pauvre Marquis ; car voilà bien UN texte italien & latin !* Ne trouvez-vous pas mon idée ingénieufe ?

J'apprends en ce moment qu'on vient d'imprimer à Florence la traduction italienne , faite *ſur le français* , de l'édition que vous nous avez donnée ( *Voyez le Journal de Luxembourg , Novembre 1776.* ) : pourquoi n'en feriez-vous pas autant pour vous procurer l'édition d'un texte que vous feriez paſſer pour celui de l'Auteur ?

7°. On lit dans votre texte français des proverbes mis en italien ; ils ont fait naître ce petit dilemme : Ou ces proverbes ſont de l'eſſence de l'original , ou ils n'en ſont pas. S'ils en ſont , pourquoi donc , après nous avoir enlevé la ſatisfaction de poſſéder l'*italien* en entier ( parce que c'eſt une langue *abſolument étrangère aux Français* ), nous donnez-vous des proverbes dans cette même langue ? S'ils ne ſont pas du texte primitif , vous les avez donc ajoutés. Si vous avez altéré quelque partie du texte en l'interpolant , quel eſt notre garant pour le reſte ?

Tous les jours on met à la marge d'un livre ou au bas des pages des remarques , des notes : mais inférer dans le corps de l'ouvrage des phraſes entières & étrangères à l'Auteur , dans une autre langue , en caractères différens ; qui a jamais vu un pareil procédé dans un traducteur ? Si ces proverbes italiens ſont véritablement de Ganganelli , il a donc dû mettre deux fois textuellement & littéralement la même phraſe ; ce qui eſt inconcevable. Un homme qui écrit , par exemple , en français , peut citer dans une autre langue un proverbe où il puſe ſa penſée : mais un Italien , après avoir rapporté en italien précifé-

ment ce proverbe dans la langue où il écrit , ne s'avise pas , après ce proverbe donné comme une réflexion de lui , d'aller répéter le même dicton comme proverbe , dans les mêmes termes individuels ; & c'est , Monsieur le Marquis , ce qui me prouve que les proverbes italiens sont de votre façon.

Au sujet de ces *proverbes* , je ne dois pas laisser ignorer au public une petite anecdote , qui lui donnera une idée du degré de confiance qu'il doit vous accorder.

Dans la Lettre 87 , à l'Abbé Nicolini ( Tome 2 , prem. édit , p. 29. ) , en parlant d'un essaim de Français qui fondit dans la cellule de Ganganelli , vous comparez le fracas que fit leur pétulante vivacité à un *tremblement de terre* , ce que vous exprimez en italien par un *moto di terra che mi rallegrava sommamente*. Averti charitablement par un connoisseur que *moto di terra* ne fut jamais italien , sur le champ vous prîtes le parti de faire disparaître de votre seconde édition tous les passages italiens , ainsi que les latins , pour éviter une pareille encombre. Vous vous souvenez bien de cette aventure ?

En effet , n'est-ce pas une chose plaisante , & des plus plaisantes , que voulant prouver sans réplique que votre traduction étoit faite sur l'italien , & croyant que vous feriez un coup de parti , si vous joigniez au français plusieurs phrases italiennes , vous ayiez été vous *alluciner* précisément dans la fabrication de cet italien , & nous donner réellement du patois au lieu des mots véritables de cette langue ? car votre *moto di terra* n'est ni indigène ni régnicole dans cet idiome. Apprenez donc de moi , Monsieur le Marquis , de moi qui n'ai pas l'honneur , comme vous , d'avoir une *origine italienne* , que *moto di terra* est un barbarisme , pour dire *tremblement de terre*. Il falloit mettre *terremoto* ou *tremuoto* , tout d'un mot ,

parce que les Italiens en ont un qui exprime *tremblement de terre*, comme dans cet exemple : *Il tremuoto era grande*. Ayez la bonté de consulter Pergamini, dans son *Memoriale della Lingua Italiana*.

Or voici mon raisonnement. Si ce passage nullement italien, & intercalé dans le texte françois, est de Ganganelli, est-ce que Ganganelli, Italien, ne savoit pas l'italien ? Si au contraire ces passages ne sont pas de lui, vous avez eu droit d'en disposer ; c'étoit votre bien : mais du moins reconnoissez que le *moto di terra* dévoile tout le mystère de l'imposture, & que c'est de cette *ânerie* sur les mots italiens les plus communs, que l'on peut bien dire, *Un petit bout d'oreille échappé par malheur*.

8°. Dans votre recueil on voit passer en revue toutes les personnes qui jouent actuellement quelque rôle en Europe : on les loue, on les encense, & on ne dit pas un mot de ceux qui, quoiqu'en place à l'époque où les Lettres sont censées avoir été écrites, ne s'y trouvent plus aujourd'hui. Il existe, entre autres, un très-célèbre Ministre, qui a rempli l'Europe du bruit de son nom. Ganganelli le connoissoit un peu, n'est-il pas vrai ? On le fait parler, dans ses Lettres, de tous les personnages qui sont de quelque importance ; cependant cet Ecrivain, qui fait des complimens même à l'Archevêque de Paris (*Lett. 132, première édit. p. 307.*), ne dit pas un mot du *Duc de Ch...*

Parmi les Lettres il y en a un grand nombre depuis 1759 jusqu'en 1773. Le *Duc de Ch...* a été en faveur jusqu'à la fin de 1770 : donc Ganganelli, dans tout cet intervalle, a pu en parler ; néanmoins le faiseur de Lettres, qui parle de tout, ne dit rien de ce Ministre.

Le *Marquis d'Aubeterre* étoit Ambassadeur à Rome pendant les troubles de l'avant - dernier Pontificat, & pendant l'élection de Ganganelli. Comment se peut-



Il qu'il ait été oublié dans une correspondance aussi générale ?

Ici le manège faute aux yeux. Comme les Lettres faites en 1775 n'ont pu paroître que depuis la disgrâce de *M. de Ch. . . .*, & dans une circonstance où *M. d'Aubeterre* n'étoit plus dans les affaires, le fabricant a rejeté tous ces noms, comme n'entrant point dans son plan, dont l'objet étoit de captiver l'attention du lecteur par l'intérêt du moment, & de ménager le débit des Lettres, en acquérant des lecteurs parmi les Grands actuellement en place, qu'il vouloit flatter exclusivement.

9°. Vous n'avez pu, Monsieur le Marquis, oublier que vous avez été le *Biographe* de Ganganelli. Je prouverai que sa Vie n'a été faite que pour être le germe des Lettres ; en attendant, j'ai quelques doutes à vous proposer sur cette Vie.

Ou les faits qu'elle rapporte sont faux ; ou les Lettres sont apocryphes. Ganganelli, dans ces Lettres, fait entendre tout simplement qu'il est né *roturier* : il dit en effet (dans la Lettre 107, tome 2, prem. édit. p. 157.) : *Plus je me considère, & plus je vois que je n'avois DU CÔTÉ DE LA NAISSANCE . . . . aucuns rapports directs ni indirects avec le cardinalat.*

Dans plusieurs autres endroits il parle de son extraction sur le même ton : cependant on lit dans sa Vie, faite par Monsieur le Marquis : *Clément, fils d'un Médecin, sortoit d'une famille noble, originaire de Saint-Angelo-in-Vado.* (Vie de Clém. XIV, p. 286, prem. édit.)

*La famille de Ganganelli, NOBLE ET PATRICIENNE, de Saint-Angelo-in-Vado, paroît remonter à l'an 1566.* (Ibid. p. 375.)

A qui voulez-vous que je croie ? A la Vie, ou aux Lettres ? Si c'est à la Vie, les Lettres, où on le dit *roturier*, sont apocryphes ; si c'est aux Lettres, l'Au-

teur de la Vie, qui le fait *gentilhomme*, en impose donc au public. Ceci peut paroître difficile à concilier : cependant , Monsieur le Marquis , je vais montrer comment le tout s'accorde. Rien de plus curieux que de connoître par quel motif vous avez risqué sur la noblesse de Ganganelli la contradiction avec les Lettres ; tout ceci a été chez vous l'affaire d'une petite combinaison.

Comme la Vie étoit le début par lequel il falloit donner une grande idée du héros , le Biographe a cru devoir faire de Ganganelli un *gentilhomme*. Dans un panégyrique la métaphore est permise ; au contraire dans les Lettres , forcé de ne pas s'écarter des faits connus , l'adroit Ecrivain a senti qu'il falloit , loin de pallier la roture , affecter de la présenter ; ce trait ne pouvant manquer de former dans son roman épistolaire une situation intéressante , parce que par-là il trouveroit l'occasion de mettre dans la bouche de son Cardinal *roturier* des réflexions charmantes , des faillies ingénieuses. Qu'on prenne , en effet , les Lettres où Ganganelli , avouant son origine plébéienne , & promettant de ne jamais oublier l'obscurité du cloître où il avoit vécu ; qu'on pese toutes les expressions , qui y sont dictées par la modestie , ces répétitions fréquentes de *Frere Ganganelli* , de *mince personnage* & autres semblables , qui , en ravalant en apparence Ganganelli aux pieds des Cardinaux , les surpassoient humblement ; qui ne conviendra qu'elles forment le contraste le plus piquant avec toutes ces Eminences , fort petites au fond , vis-à-vis d'un homme qui ne devoit son illustration qu'à son mérite ? Au contraire , qu'on eût fait Ganganelli *gentilhomme à trente-deux quartiers* ; l'intérêt n'existoit plus , & la scène languissoit. Ainsi la noblesse , gasconnade imaginée dans la Vie pour faire de l'esprit sur la roture , prouve la bâtardise des Lettres.

Une autre observation sur cette Vie porte encore un coup fatal aux Lettres. On a peint Ganganelli comme un Religieux rempli d'humilité, ennemi des honneurs & des dignités, sans nulle ambition, incapable sur-tout d'avoir brigué la papauté. Ici une réflexion frappante, puisée dans une anecdote de la Vie, vient affliger tous les admirateurs des vertus de votre héros ; car le Biographe & l'Editeur des Lettres ont montré Ganganelli se roidissant, seul du Sacré College, contre l'avis de Clément XIII, lors de la crise arrivée en 1768 & 1769, & affichant, avec un courage inébranlable, des maximes qui n'étoient pas alors en faveur dans le Consistoire.

Or quel homme, en les lisant, n'a pas dit en lui-même en fouriant : *Celui qui a écrit ces Lettres, vouloit faire adroitement sa cour à ceux qui blâmoient le Pontificat d'alors ; car chaque mot signifie, FAITES-MOI PAPE, ET VOUS VERREZ !* Et qu'est-ce qui justifie cette présomption ? Vous-même, Monsieur le Marquis, puisque vous nous apprenez qu'il y a eu des lettres écrites à des particuliers dans les temps de fermentation (lettres que vous vous êtes donné bien de garde d'insérer dans votre recueil).

*Un Religieux du Comtat Venaissin, qui s'étoit PARTICULIÈREMENT lié à Rome avec le Cardinal Ganganelli, & qui en RECEVOIT DES LETTRES FRÉQUENTES SUR TOUTES LES OPÉRATIONS DE CLÉMENT XIII, crut devoir, pour le bien de l'Eglise, FAIRE PART AU MINISTÈRE FRANÇAIS de cette correspondance. Vous vous rappelez bien nous avoir raconté ce trait dans la Vie de Clément XIV ? (p. 65, prem. édit.)*

Vous ajoutez : *Le Révérend Pere Castan, ancien Provincial des Mineurs conventuels, actuellement Gardien d'Avignon, celui qui le fit connoître à la Cour de France. (Ibid. p. 266.)*

Voilà donc, selon vous, le *Mercur* de la négociation.

Le rapprochement de la Vie avec les Lettres de votre recueil & celles mises entre les mains du Pere *Castan*, jette, Monsieur le Marquis, mon esprit dans la plus grande perplexité sur le jugement que je dois porter de Ganganelli : car si vous voulez que j'ajoute foi à l'histoire de votre Pere *Castan*, vous voulez donc que je croie que Ganganelli a cabalé ( ce qui ne seroit point du tout édifiant ). Si les Lettres de votre recueil sont vraies, elles viennent renforcer celles au Religieux son confident : dès-lors, comment un homme sans nulle ambition, & qui détestoit les intrigues, a-t-il pu écrire ces lettres mystérieuses au Pere *Castan*, & celles également politiques à quelques Ambassadeurs, telles qu'on les lit dans votre recueil, où il découvre ses sentimens ? Ainsi vous détruisez la haute opinion que l'on avoit de toutes les vertus de *Ganganelli*.

Or comme c'est un fait dont la certitude est plus grande que celle de vos Lettres, que Ganganelli n'a été élu Souverain Pontife qu'à cause de ses éminentes qualités, & que c'est une atroce calomnie de le faire soupçonner d'avoir brigué la papauté, il s'ensuit que, & le fait rapporté dans sa Vie, & votre recueil de Lettres, sont apocryphes : d'où je conclus qu'on devroit flétrir le tout, comme injurieux à la mémoire de Ganganelli.

Vous avez dû, Monsieur le Marquis, être bien content du public, sur-tout des *Journalistes*, lors de la publication de la *Vie* de Ganganelli ! Je ne sçache pas qu'ils aient eu avec vous quelque altercation sur cet Ouvrage. C'est bien dommage, en vérité ; car il contient plusieurs pieces très-curieuses, sçavoir, entre autres, quatre Lettres. Je me sçaurois mauvais gré de les passer sous silence ; souffrez donc

que je m'en entretienne avec vous. Personne n'a encore rompu de lances avec Monsieur le Colonel sur cette matiere, ainsi ce sera du nouveau pour lui.

Commençons par la Lettre au Prélat *Cérati*, Directeur des Ecoles de Pise, traduite de l'italien, à Rome ce 3 Juillet 1756. (Vie de Clém. XIV, prem. édit. p. 313.)

Je vous ai fait plus haut une querelle sur ce que vous n'aviez pas inséré le nom du Duc de Ch. dans la liste de ceux qui devoient être loués par Ganganelli : eh bien ! dans le moment que je viens de relire plus attentivement la Vie, je me vois forcé de chanter la palinodie ; je reconnois que le Duc de Ch. a reçu son tribut d'hommages : il est des plus flatteurs.

M. le Marquis de Stainv. (aujourd'hui le Duc de Ch.), Ambassadeur de France, se signale tous les jours par sa magnificence, & encore plus par sa grandeur d'ame & par son génie. Personne n'étoit plus propre que lui à faire respecter son Roi & sa nation. Il trompe nos politiques en leur disant la vérité. Le Saint Pere (Benoît XIV) le considère beaucoup, & vous sçavez qu'en fait de mérite il est un excellent connoisseur ; il ANALYSE les personnes, & il les juge sur le champ. (Ibid. p. 319.)

Vous voyez qu'une réparation ne me coûte pas, & que je suis de bon compte. Mais n'allez pas vous imaginer que pour cela vous alliez m'échapper. Malgré la Lettre au Prélat *Cérati*, où se trouve le panegyrique du Duc de Ch., le reproche que je vous ait fait d'abord, ne perd rien de sa force ; car je vais démontrer que même cette Lettre vous a été dictée par la flatterie, & qu'elle n'est pas moins apocryphe que les autres.

En effet, cette Lettre à Monsieur *Cérati*, où est-elle insérée ? A la fin de la Vie du Pape. Quand a

paru cette Vie ? Au commencement de 1775. Il vous a fallu du temps pour la faire, & vous ne pouvez incontestablement l'avoir commencée qu'après la mort de Ganganelli, arrivée le 22 Septembre 1774. Donc vous n'avez pu employer à la composition de cet Ouvrage que les mois d'Octobre, Novembre, Décembre 1774, & Janvier 1775. Or lisez les bulletins qui couroient dans Paris, & vous verrez qu'alors les Parisiens, *esprits voraces qui ont toujours besoin d'alimens* (a), débitoient beaucoup de nouvelles sur la faveur prochaine de cet ancien Ministre, quoique l'événement ait prouvé que c'étoient des *absurdités*. Je conçois donc bien, Monsieur le Marquis, que vous imaginant alors que le *Duc de Ch.* alloit recommencer à jouer un grand rôle, votre politique vous suggéra de lui faire un petit compliment, & voilà pourquoi on le trouve dans les Lettres imprimées à la fin de la Vie, que vous faisiez à cette époque. Mais je conçois aussi pourquoi, lorsque vous travaillâtes au recueil des Lettres, vous ne montrâtes que de l'indifférence pour ce Seigneur, parce que les Parisiens ne débitoient plus *alors* de nouvelles qui lui fussent favorables. Jugez maintenant si, malgré la Lettre au Prélat *Cérati*, je n'ai pas eu raison de vous quereller sur l'omission du nom du *Duc de Ch.* dans le recueil des Lettres ; & si celle au Prélat *Cérati*, quoique datée de 1756, année où réellement le *Duc de Ch.* étoit Ambassadeur à Rome, doit être attribuée pour cette raison à Ganganelli ?

La seconde Lettre qu'on lit à la fin de cette Vie, & qui mérite attention, est celle à l'*Abbé Lamy*, *Auteur des Feuilles périodiques à Florence (traduite de l'italien)*, à Rome ce 16 Novembre 1756. (Vie de Clément XIV, prem. édit. p. 343.)

(a) Ces expressions sont empruntées de la même Lettre au Prélat *Cérati*. (Page 318 de la Vie de Clément XIV.)

Ganganelli y dit qu'il *lit & relit* les feuilles de ce Journaliste, sur-tout depuis qu'elles donnent une idée de la littérature française. (*Ibid.* p. 44.) Ganganelli y est présenté comme très-versé dans notre littérature ; il y disserte sur la différence des deux langues italienne & française avec un ton si connoisseur, qu'il met en thèse qu'il *faudroit dix des Sermons italiens pour en rendre un seul de Bourdaloue.* (p. 345.) Il ajoute que *le style français modéreroit le style oriental.* (p. 351.) Plus bas il dit, en parlant de François Zanotti : *J'aurois voulu l'entendre discourir avec le fameux Fontenelle.* (p. 352.) Or un homme qui lit des feuilles périodiques, & qui les estime parce qu'elles donnent une idée de la littérature française ; un homme, qui disserte sur la différence de deux langues aussi enrichies que la française & l'italienne ; un homme qui connoit assez Bourdaloue, Orateur Français, pour dire que dix Sermons italiens en feroient un de celui-ci ; un homme qui regrette de n'avoir pas entendu *dissenter Fontenelle*, est un homme qui a dû posséder la langue française, & en connoître toutes les richesses. Or Ganganelli, loin de posséder la langue française, même comme un étranger qui vient de l'apprendre tout récemment, ne la sçavoit pas du tout : c'est un fait constant. J'en appelle à tout ce qui existe de Français à Rome qui ont connu Ganganelli ; j'interpelle tous ceux qui l'ont approché : ils ne me démentiront sûrement pas, & conviendront avec moi que Ganganelli n'a pu écrire la Lettre ci-dessus à l'Abbé Lamy.

Et qu'ai-je besoin, Monsieur le Marquis, de témoignages étrangers ? Je ne me servirai pas d'une autre autorité que la vôtre. Vous dites (*p. 284 de la Vie de ce Pape*) que *Clément sçavoit la langue française, quoiqu'il ne la parlât qu'AVEC SES BONS AMIS.* Ces derniers mots forment ma preuve. Il est clair que

cette restriction bizarre, *quoiqu'il ne la parlât qu'avec ses bons amis*, est glissée là adroitement. Faut-il des efforts de tête, pour concevoir que vous avez voulu dire véritablement à ceux qui ne sont pas des fots, que Ganganelli ne sçavoit pas du tout le français; mais que comme il falloit le faire raisonner en maître sur notre littérature, article fécond dont vous aviez besoin pour varier les sujets, vous aviez trouvé le secret de faire parler Ganganelli sur les richesses d'une langue qu'il ignoroit & qu'il sçavoit tout à-la-fois, par le moyen d'un *ami* son truchement?

Quoi! Ganganelli, si rempli de candeur, si simple dans ses mœurs, d'après son Historien; Ganganelli, connu à Rome pour cultiver toutes les sciences, compté pour un érudit dans tous les genres, pour un homme universel, ne déroboit pas ses autres connoissances au public; mais pour celle de la langue française, il portoit la dissimulation sur cette partie de son érudition, jusqu'au point de ne la confier qu'à *ses bons amis*, à la dérobée & en tapinois! Quoi! Ganganelli, si amoureux des Français, qu'il s'affligeoit toutes les fois que la France, étant en guerre, ne remportoit pas des victoires sur ses ennemis (p. 284 de la Vie); Ganganelli, Français dans le cœur & dans l'ame, ne l'auroit été de bouche que devant ses *bons amis*! En vérité, Monsieur le Marquis, il faut être bien mal-adroit, en faisant une Vie, pour tracer un pareil portrait, & bien simple pour le croire d'après nature.

Vous racontez (p. 39 de la Vie) que vous *apperçûtes un jour sur sa table les Ouvrages périodiques qui s'impriment à Paris, le Mercure de France, l'Année littéraire, &c.* Ainsi Ganganelli, qui ne craignoit pas de laisser sur sa table, exposés aux yeux de tout le monde, des ouvrages qui pouvoient trahir son secret, craignoit de le publier, si ce n'est *devant ses bons amis*!



D'honneur, Monsieur le Marquis, il faut abjurer le sens commun pour croire à de pareilles suppositions.

Vous ajoutez qu'au sujet de ces feuilles périodiques ( qui étoient sur sa table ), Ganganelli vous entretint *sur toutes ces productions, qu'il goûtoit infiniment.* ( Ibid. ) Il étoit donc de vos *bons amis* ? car ce fut en français qu'il vous parla. Vous n'y pensez pas, Monsieur le Marquis. Puisque vous étiez le *bon ami* de Ganganelli, vous ne deviez donc pas écrire la Vie, parce qu'un *bon ami* ne peut être qu'un Historien suspect, & très-suspect.

La Lettre adressée au *Pere Pouret, alors Gardien d'Annonay, & actuellement du grand Couvent de Paris, traduite du latin* ( Vie de Clém. XIV ), semble n'avoir été mise au jour que pour me fournir encore un argument contre M. le Marquis.

Je vous avoue, par exemple que cette Lettre, je la crois bien sincèrement de Ganganelli. Voulez-vous sçavoir pourquoi ? C'est que le *Pere Pouret* est vivant. On sent la force de cette raison. Lisez cette lettre, bien authentiquement de Ganganelli ; comparez-en le style avec les *cent trente-deux* du recueil ; voyez s'il y a entre elles la moindre ressemblance. Celle au *Pere Pouret* est simple, naturelle, telle qu'une lettre de compliment ; pas un trait d'esprit ; au lieu que toutes les autres sont remplies de réflexions piquantes & intéressantes. On voit donc que la Lettre au Gardien n'est pas de la même main.

Si elle eût été écrite par M. le Marquis, il eût pris de là son texte pour louer la *nation Française*, la lettre étant adressée à un *Français*, & pour disserter tant sur l'Ordre de *S. François* que sur le nouveau cardinalat, puisque la nouvelle *Eminence* écrivoit à un *Cordelier*. C'étoit bien là l'occasion de parler du *mince personnage* ( Voyez ci-dessus ), du *pauvre*

*Religieux* (a) & du *petit Franciscain*, ce qui auroit été charmant vis-à-vis du confrere.

D'ailleurs remarquez bien que celle au Pere *Pouret* ne se termine pas par une pointe ou par un de ces *concetti* dont vous avez assaisonné toutes celles du recueil. Cette remarque est bien importante, & frappera tous les connoisseurs en matiere de style. Observez encore que cette Lettre, qui est *traduite du latin*, exprime ainsi la date : *A Rome, ce 8 des calendes de Décembre* ; maniere véritable de désigner les dates dans la langue des Romains. Le vrai *Ganganelli* s'en est servi, & avec raison.

Au contraire, parmi toutes les autres qui sont données comme *traduites du latin*, il n'y en a pas une seule (j'excepte celle adressée à *George Alary* : c'est un vrai Bref; l'Auteur de la Vie lui-même l'appelle ainsi. [ *Vie de Clém. XIV*, p. 369, prem. édit. ] ) il n'y en a pas, dis-je, une seule dont la date soit exprimée par *ides*, *nones*, *calendes*, comme celle au Gardien. Or est-il possible d'imaginer qu'un homme qui, selon l'usage de la langue qu'il emploie, & celui de sa nation, a adopté une formule de date, ne l'emploie jamais *qu'une fois* dans sa vie ? D'où j'infere que toutes les autres Lettres, dont le style est différent, ne sont pas de *Ganganelli*.

La quatrième Lettre que je choisis dans la Vie, & sur laquelle j'ai à m'entretenir avec vous, est d'autant plus intéressante qu'elle est écrite à *M. le Marquis* lui-même (p. 366).

Lorsqu'on m'apporta le recueil des *Lettres de Ganganelli* (c'étoit alors l'aurore de leur succès), un instinct particulier me fit naître l'idée qu'elles étoient si peu de *Ganganelli*, qu'elles étoient de *M. Caraccioli*. Je gage, me dis-je à moi-même, que je vais trouver quelques lettres adressées à *M. le Cardinal Carac-*

(a) Voyez Lettres V & XVI, au Cardinal Valenti.

cioli, ou à M. le Marquis Caraccioli, probablement avec de grands éloges des Ouvrages de celui-ci. En effet, je trouve une lettre à chacun d'eux, & je lis une glorieuse commémoration de M. Caraccioli. Bien ! m'écriai-je, j'ai deviné mon homme !

Dans l'instant il me vint une autre idée : je me rappelai avoir lu dans *la Vie de Clément XIV*, quelque chose concernant encore M. Caraccioli. Je me jetai avec empressement sur la Vie, & je lus : *Lettre qu'il m'ÉCRIVIT en date du 12 Juillet 1764, traduite de l'italien*. Je partis d'un éclat de rire. Avouez, Monsieur le Marquis, que votre modestie s'en donne là tout à son aise.

*Je vous remercie du gracieux présent que vous m'avez fait de l'Eloge historique de Benoît XIV. Il est éloquent. Je me félicite de vous avoir engagé à nous donner cet Ouvrage, & le public a lieu de s'en féliciter aussi.*

Voilà M. Caraccioli avec les patentes de panégyriste des Papes ; car il a donné, outre l'*Eloge historique de Benoît XIV*, celui de *Clément XIV*. Ne seroit-ce pas un artifice de votre part que cette mention de l'*Eloge historique de Benoît XIV* ? N'auriez vous pas voulu insinuer par-là, qu'en donnant dans la suite & la *Vie de Clément XIV* & ses prétendues Lettres, vous ne feriez dans tout cela que vos fonctions ordinaires d'historiographe ?

Mais continuons l'anatomie de la Lettre à M. le Marquis.

*On m'a procuré vos Caractères de l'Amitié, traduits par l'Abbé Merlini.*

On, c'est-à-dire, M. Caraccioli m'a procuré. Traduits par l'Abbé Merlini. Qu'avoit besoin de cette traduction italienne Ganganelli, qui, selon vous, entendoit le français à merveille ? Que dites-vous de cette étourderie ?

*Plus je vous lis, plus je trouve dans vos pensées un*

*génie italien qui indique votre origine. A votre place j'aurais effacé ce morceau ; il peut faire naître quelques observations malignes.*

*Votre génie italien se fait connoître par vos pensées. Voilà votre progéniture bien légitimée , bien reconnue digne de leur pere !*

*Indique votre origine. Qui est-ce qui doute de cette origine italienne ? Le Maine en a toujours conservé les chartres précieuses.*

*Je vous exhorte à ne point interrompre vos travaux littéraires. C'est en effet un labeur fatigant que de piller , piller , piller.*

*Parce que par-là vous donnez un nouveau lustre à votre nom. Rien de plus vrai ; il ne fera pas possible d'oublier votre nom. Dans tous vos Ouvrages vous y introduisez quelque Caraccioli , tantôt Cardinal , tantôt Marquis , jusques même dans la Préface de la Vie de Clément XIV (p. 10) , où malgré les assurances de ne point occuper le public de vous , vous nous rappelez encore les Caractères de l'Amitié , la Conversation avec soi-même. Vous nous y faites remarquer que Ganganelli avoit daigné lire ces Ouvrages jusqu'à deux fois. Quoi ! deux fois ! Est-ce que dès la première il n'est pas possible de comprendre ce que veut dire Monsieur le Marquis ?*

*Votre nom déjà si recommandable & si connu. Oui , très-connu , sur-tout des passans & des voyageurs , qui , il y a quelques années , s'arrêtoient à Tours , à la Galere (a). Je ne vous demanderai pas , Que diable alliez-vous faire dans cette Galere ? car tout le monde l'a sçu.*

*Vous vous attirez l'estime de tous ceux qui honorent la vertu. Bien ! sur-tout la vertu de défintéressement , dont le premier degré est de ne pas faire payer plusieurs fois au public le même Ouvrage sous différens titres.*

(a) Auberge de cette Ville , où M. Caraccioli a fait un long séjour.

*Au cas que vous n'eussiez pas la commodité de me faire parvenir l'Ouvrage dont vous me parlez. Sans contredire quelque Ouvrage sorti de votre plume.*

*Je prierai le Cardinal Caraccioli, puisqu'il l'a déjà, de vouloir bien me le prêter. On ne dit pas le Cardinal Caraccioli, VOTRE PARENT, parce que cela va tout de suite, M. le Marquis Caraccioli, M. le Cardinal Caraccioli. Ces deux Caraccioli ne cordent-ils pas à merveille ? Voilà identité de nom, d'où résulte nécessairement l'identité de sang, ce qui fait tout juste la parenté.*

*Si l'Abbé Grégory vous écrit, il vous dira . . . que nous parlons de vos Ouvrages avec plaisir. Et moi qui vous écris, je n'ai pas besoin de dire que vous vous délectez vous-même à en parler. Ainsi votre éloquence, votre génie, le lustre de votre nom, votre origine italienne, votre vertu, votre alliance cardinaliste, le plaisir avec lequel on parle de vos Ouvrages, autant de coups d'encensoir que vous vous donnez à vous-même. Cependant quand vous avez fait le thuriféraire à l'Institut de l'Oratoire, on vous avoit appris à ne donner de l'encens qu'aux autres.*

*Il est fort plaisant de se louer soi-même en conversation, plus plaisant de se louer dans ses Ouvrages, mais infiniment plaisant de fabriquer des lettres adressées à soi-même pour se louer.*

*Les voilà, ces quatre Lettres que vous aviez placées comme au hasard dans un coin de la Vie de Clément XIV : c'est une petite espièglerie, dont le but n'est pas difficile à saisir. Avant d'aventurer vos deux volumes de *Lettres*, vous avez jugé sagement qu'il falloit tâter le public, voir comment il prendroit des Lettres de votre façon, sous le nom de Ganganelli. En conséquence vous avez risqué à la fin de la Vie ces enfans perdus. Les quatre Lettres ci-dessus étoient de la bande. Pour qu'elles eussent toutes un air plus naturel,*

naturel, vous y avez joint un *Bref* & une *Lettre circulaire du Général des Cordeliers*. En mettant le faux Ganganelli à côté du vrai, la trame vous paroïssoit mieux ourdie. Vous eûtes encore l'attention de ne pas insérer dans la Vie les Lettres les plus faillantes, afin de ne pas trop étonner, parmi vos lecteurs, ceux qui avoient le talent de la critique. Il est curieux d'apprendre ce que vous vous dites alors à vous-même : *Qui s'avisera de douter du véritable Auteur des Lettres qui portent le nom de Ganganelli, lorsqu'il verra qu'il n'y a pas lieu de douter de l'Auteur du Bref de l'Abbé Alary, & de la Lettre circulaire du Pere Marzoni ? L'opinion favorable à la certitude de ces deux dernières pieces, rejaillira sur les premières. Les trois quarts des Parisiens, qui ne me connoissent pas, iront-ils s'imaginer que j'ai été forger une lettre, pour avoir le plaisir de me l'adresser à moi-même ? On ne suppose point dans les gens une jactance de cette force-là. On conclura donc que puisque Ganganelli a écrit bien certainement les huit à neuf Lettres qui seront à la fin de la Vie, il aura pu écrire les CENT TRENTE-DEUX que je donnerai après.*

Eh bien, Monsieur le Marquis ! ne diroit-on pas que j'étois à côté de vous pendant cet *à parte* ?

Jusqu'ici je n'ai conversé avec vous que sur des objets qui ne spécifient point les preuves de l'imposture qui a présidé à la rédaction de chaque Lettre de votre recueil en deux volumes ; je vais maintenant m'occuper de cette opération.

## LETTRE II, A M. L'ABBÉ FERGHEN.

*Vous ne pouvez mieux faire, M. l'Abbé, pour vous distraire de vos peines & de vos embarras, que de visiter l'Italie. Chaque homme instruit doit un hommage à ce pays si vanté & si digne de l'être. Je vous y verrai*

avec une satisfaction inexprimable. ( P. 11, prem. édit. tome 1. )

L'Auteur de cette Lettre a beau dire que ce petit voyage d'Italie, qu'il nous fait faire sur le papier, n'est qu'une peinture grossière; qu'une autre main en eût fait une jolie mignature (a), & que son pinceau n'est point assez délicat pour avoir pu l'exécuter (p. 31) : toutes ces protestations ne sont évidemment qu'une feinte modestie, qui n'a fait illusion à personne sur le but de l'Ecrivain. Il vouloit dérober à l'attention du lecteur l'art avec lequel cette Lettre est faite, art tellement affecté, tellement reconnoissable, que ceux qui ont trouvé le tableau rempli d'aménité, ont avoué que le peintre ne pouvoit être qu'un Français. Ses couleurs, ses teintes, sa draperie, son dessin, sa maniere, tout a trahi M. Caraccioli, & a fait découvrir que la Lettre n'étoit qu'une piece supposée sous le nom de Ganganelli.

Vous n'avez pas oublié que feu M. Fréron en a administré une preuve sans réplique, en faisant voir que cette Lettre a été copiée du *Véritable Mentor* & du *Voyage de la Raison*, deux Ouvrages incontestablement de vous, Monsieur le Marquis. La preuve du faux est donc acquise; aussi vous a-t-il été impossible de la détruire.

Cependant permettez que, pour plus ample conviction, je vous fasse part d'une découverte récente que je viens de faire, & d'où résultera un argument de plus contre l'authenticité de cette Lettre.

Le prétendu Ganganelli écrit, page 25 : FLORENCE, d'où sortirent les beaux arts, & où leurs plus magnifiques chefs-d'œuvre sont en dépôt, vous présentera d'autres objets : vous y admirerez une ville QU'ON NE DE-

(a) Le Traducteur-Editeur devoit mettre miniature, & non mignature.

**PROIT MONTRER QUE LES DIMANCHES**, selon la remarque d'un **PORTUGAIS**, tant elle est gentille & joliment décorée. (Lettre 2, prem. édit.)

J'ouvre le *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, je lis : *Albert, Duc de Saxe, disoit qu'il ne falloit montrer FLORENCE aux étrangers que LES FÊTES ET DIMANCHES.* (p. 119, tome 1.)

Je prends le *Dictionnaire Géographique*, par M. Vossien, Chanoine de Vaucouleurs ; au mot *Florence*, je trouve cette phrase : *Elle est si belle que le Duc Albert de Saxe avoit coutume de dire qu'il ne falloit la laisser voir aux étrangers QUE LES FÊTES ET LES DIMANCHES.*

Je prends l'*Illustre Morte*, par M. Caraccioli ; à la page 160, il y fait dire à un *Portugais* que *FLORENCE est une ville* qu'on ne doit **MONTRER QUE LES DIMANCHES.**

Dans le *Voyage de la Raison*, page 160, autre Ouvrage de M. Caraccioli, c'est encore un *Portugais* qui tient le même propos.

Ces faits établis, il résulte que M. Caraccioli & Ganganelli, qui est supposé avoir écrit la *Lettre II*, à l'Abbé Ferghen, attribuent tous les deux à un *Portugais* le bon-mot sur *Florence*. Voilà d'ailleurs deux Ecrivains qui, en rapportant ce dicton, l'attribuent au contraire à *Albert, Duc de Saxe*. Or par quel hasard arrive-t-il que le faiseur de Lettres sous le nom de Ganganelli, & l'Auteur du *Voyage de la Raison*, ainsi que de l'*Illustre Morte*, tous deux racontant le même propos, se rencontrent eux seuls sur ce point avec une conformité si parfaite, & s'entendent si bien sur le compte de ce *Portugais* ?

Rien de plus aisé à concevoir. C'est que l'Auteur des *Lettres* & l'Auteur du *Voyage de la Raison*, ainsi que de l'*Illustre Morte*, sont deux êtres qui ne forment qu'un seul & même individu, & ce personnage



multiple s'appelle *Monsieur Caraccioli*. Voilà toute l'histoire. Donc Monsieur Caraccioli est l'*X* du problème ; donc la Lettre II, à M. l'*Abbé Ferghen*, n'a point été écrite par Ganganelli ; *quod erat demonstrandum*.

LETTRE VI, A M. STUART, GENTILHOMME  
ECOSSAIS.

En vérité, Monsieur le Marquis, il faut que vous ayiez une confiance sans bornes & sans mesure dans cet axiome, *Audaces fortuna juvat*. Quoi ! *M. Stuart*, votre ami, votre intime, connu dans tout notre quartier pour avoir avec vous les liaisons les plus affichées ; *M. Stuart*, avec qui, comme un de vos *seaux*, vous avez mangé, non pas une fois, mais dix, chez un certain M. de *B....* c'est ce *M. Stuart* que vous imaginez tout simplement d'ériger en correspondant de Ganganelli, parce que, voulant écrire une Lettre sur l'*Angleterre*, vous aviez besoin d'un nom pris dans les isles Britanniques ! Le nom, en effet, étoit assez bien trouvé pour le sujet ; mais ce qui ne quadre pas, c'est de faire parler Ganganelli des *Poètes Anglais*, du *génie de cette nation*, & de sa *constitution*, matière de littérature & de politique, dans une Lettre adressée à un homme qui se donne avec raison pour un loyal gentilhomme, & non pour un lettré. Je vous assure que quand j'eus deterré *M. Stuart*, conversé avec lui, sans qu'il soupçonnât mon projet & sans qu'il me connût ; quand j'eus bien constaté par moi & mes émissaires députés *ad hoc*, que ce *M. Stuart* étoit le même individu que le docte Ecoffais avec qui Ganganelli jase dans la Lettre VI, d'honneur je n'en voulois pas croire à mes yeux.

Comment, Monsieur le Marquis, dans la capitale de la France, avez-vous pu vous servir d'un pareil moyen pour en imposer à vos lecteurs ? Il ne vous

est donc pas venu à l'esprit qu'on pouvoit rencontrer quelque part avec vous *M. Stuart*, vivant dans le centre où les Lettres se sont fabriquées, & que dès-lors toute la machination seroit révélée au grand jour ?

Cette aventure de la Lettre adressée par *Ganganelli* à *M. Stuart*, & dont *M. Caraccioli*, son ami, n'est que l'*Editeur*, fera sensation & ne fera point oubliée. Je suis sûr que les *Chartreux*, qui ont vu souvent dans leurs cellules *M. le Marquis* avec *M. Stuart*, riront bien quelque jour de *spatiement*, de la correspondance Ganganellique établie entre eux.

Dans cette même Lettre vous dites que *l'univers*, tel que nous le connoissons, est vraiment une énigme, sans la Religion (prem. édit. tome 1, p. 48), & qu'un Ouvrage sur cette matière seroit facile à faire.

Eh oui, il est facile à faire, car il est tout fait. Y a-t-il rien de plus comique ? *M. le Marquis* qui s'habille en Cordelier pour mander de Paris à *M. Stuart*, qu'il voit tous les jours à Paris, que *l'Univers énigmatique* est un Ouvrage facile à faire ; comme si *M. Stuart* eût ignoré qu'il y eût un *Univers énigmatique*, dont *M. Caraccioli* est créateur ! Scène vraiment théâtrale ! Quoi qu'il en soit, quelque bon provincial qui n'a pas le mot du guet, achètera de cette affaire-là l'*Univers énigmatique*, comme un Ouvrage dont les linéamens ont été tracés par le *Pere Ganganelli*, qui a bien eu l'attention de dater sa lettre long-temps avant que l'*Univers énigmatique* parût. Quand la lecture d'une seule des Lettres n'auroit procuré que le débit de l'*Univers énigmatique*, en le faisant sortir du néant, ce seroit toujours autant de gagné.

3°. Dans la Lettre XI, au Révérend Pere\*\*\*, Religieux Franciscain, vous nous donnez *Ganganelli* parlant & riant ab hoc & ab hac. (Pr. éd. t. 1, p. 69.)

Cette expression proverbiale sent à pleine bouche

le gallicisme du texte primitif ; car vous sçavez bien que quoique ce soient cinq mots latins , ils sont si francisés que dans le même sens ils ne sont pas latins , encore moins italiens. Voilà comme , fabriquant *ab hoc & ab hac* , on se trahit par quelque endroit.

4°. Dans votre Discours préliminaire , vous nous aviez promis *de l'exaëtitude* jusques sur l'*article des dates* : on ne devoit donc pas s'attendre à en trouver une qui décele le manège d'une manipulation grossiere.

En effet , dans la *Lettre XII , à un Chanoine d'Ozimo* (p. 76 ) , on y fait dire à Ganganelli *que depuis plus de quarante-cinq ans il étudie la Religion*. C'est bien la bévue la plus lourde qu'on puisse imaginer.

Ganganelli est né en 1705 ; la Lettre au Chanoine est du 6 Février 1749 : donc à cette époque Ganganelli avoit 44 ans. Cependant on lui fait dire en 1749 ( à l'âge de 44 ans ) *qu'il y avoit plus de quarante-cinq ans qu'il étudioit la Religion*. Donc il l'a étudiée avant sa naissance.

Observez , je vous prie , que ce nombre perfide *quarante-cinq* , est imprimé en toutes lettres. Il ne peut donc y avoir eu d'erreur typographique. Elle seroit possible si ce mot *quarante-cinq* eût été écrit en chiffres ; l'imprimeur eût pu mettre un 4 pour un 3 , parce qu'un chiffre peut échapper au coup d'œil rapide du compositeur , dont le travail mécanique est une routine : mais j'ose assurer qu'il n'a pû prendre le mot *quarante* , composé de huit lettres , pour un autre. Dans toute la nomenclature des mots qui désignent les nombres , il n'y a que celui de *quatre* ou de *quatre-vingts* qui , dans ses lettres initiales , ait quelque analogie avec le mot *quarante*. L'erreur d'impression n'auroit donc pu consister qu'à substituer le mot *quatre* ou *quatre-vingts* à celui de *quarante*.

Il y avoit un moyen fort simple de prévenir la bévue. Que ne retranchiez-vous des *quarante-cinq ans* une année seulement ? Alors Ganganelli auroit étudié entre les bras de sa nourrice : cela eût été ; il est vrai , un prodige inoui , mais non pas une absurdité révoltante.

Frappé d'une distraction aussi inconcevable que la vôtre , je me convainquis , après un mûr examen , qu'il falloit que plus elle avoit été facile à éviter , plus la cause qui vous y avoit entraîné , avoit été subtile , & si subtile , qu'elle étoit échappée malgré vous à la tremblante circonspection qui devoit guider votre plume. Cette réflexion piqua ma curiosité : je travaillai à percer le mystère. Je crois en être venu à bout , en saisissant le fil imperceptible qui a dirigé votre marche occulte. Vous allez entendre l'historique de votre manipulation.

D'abord , vous avez senti qu'il falloit bien mettre une date à cette Lettre , afin que les *quarante-cinq ans* fussent plus marqués : aussi lit-on une date qui est du 6 Février 1749.

Mais votre but principal étant de prouver que Ganganelli étoit un théologien , occupé toute sa vie à étudier la Religion , vous avez cru devoir assigner le nombre d'années depuis lequel il se livroit à cette étude. Suivant l'usage journalier de la langue , on n'emploie qu'un nombre pair pour marquer le temps depuis lequel telle chose se fait. On riroit d'un homme qui , dans la société , pour dire que depuis long-temps on travaille au Louvre , s'exprimeroit ainsi , *Il y a cent CINQ ans que ce monument est commencé* , pour dire qu'il y a plus d'un siècle. Il étoit donc naturel que Monsieur le Marquis fit écrire à Ganganelli qu'il y a *quarante ans* qu'il étudioit la Religion , & non *quarante-cinq ans*. Mais pour être exact jusqu'au scrupule , au lieu de s'en tenir au pre-

mier nombre , époque assez longue pour accréditer l'érudition de son héros , il a préféré le dernier , & c'est précisément cette exactitude minutieuse qui a tout gâté ; car ce sont ces *quarante-cinq ans* qui prouvent l'imposture de la Lettre , parce qu'ils démontrent qu'elle a été écrite *à la mort du Pape*. Voici comment.

M. le Marquis a tellement arrangé sa combinaison , qu'il a cru devoir partir , pour compter les années d'étude de Ganganelli , d'une époque vraisemblable. Or vous sçavez que c'est à *vingt-quatre ans* à peu près que ceux qui se destinent au sacerdoce font leur cours de théologie , parce que c'est à cet âge qu'on reçoit ordinairement la prêtrise. Ainsi pour faire cadrer toutes les convenances , M. le Marquis s'est arrêté à cette époque. Or à 24 ans qu'on ajoute 45 ans , cela fait 69. Mais 69 est précisément le nombre qui répond à l'âge où est mort Ganganelli. Il étoit né en 1705 , il est mort en 1774 ; il est donc mort à 69 ans. Il est clair que d'après ce calcul , on va trouver pour résultat les *quarante-cinq ans* depuis lesquels on fait étudier Ganganelli. Qu'on jette les yeux sur ce petit tableau :

24 années communes d'études théologiques.

45 années depuis 24 ans , & depuis lesquelles Ganganelli étudioit.

69 , âge où est mort le Pape ( en 1774 ), résultat de 24 & de 45.

Or de ..... 69

ôtez. .... 24 *années communes d'études de théologie*,

vous avez ... 45 années , depuis lesquelles M. Caraccioli fait étudier Ganganelli.

Donc , par un calcul arithmétique , M. le Marquis a composé cette phrase , *Il y a quarante-cinq ans que*

*j'étudie la Religion.* Donc cette phrase écrite le Pape étant mort, n'a pas été écrite par lui. Donc la Lettre où elle est insérée, a été fabriquée par M. le Marquis.

C'est ainsi que l'idée de la mort du Pape, dont étoit pénétré malgré lui le faussaire, ayant glissé sous sa plume un des termes de son calcul, a produit la bévue dont je parle, bévue qui, dans tous les mots de la phrase citée plus haut, porte le caractère le plus frappant de l'artifice.

En effet, il faut remarquer qu'on ne lit pas seulement *quarante-cinq ans*, mais *PLUS de quarante-cinq ans*. Ce *plus* n'est pas compris dans mon développement ; il faut donc maintenant en rendre raison.

Qu'on se rappelle que les Religieux sont souvent initiés au sacerdoce avant vingt-quatre ans, temps marqué par les Canons. La multitude de fondations à acquitter met les Réguliers assez fréquemment dans le cas d'obtenir une dispense de la Loi à cet égard ; ce qui les oblige d'avancer leur cours de théologie. Or M. le Marquis craignant qu'on ne vînt à découvrir que Ganganelli, pour la raison rapportée ci-dessus, avoit reçu la prêtrise, & par conséquent avoit commencé ses études théologiques avant l'âge compétent & commun, il a cru devoir obvier à l'objection en employant une expression vague, qui, au besoin, pouvoit étendre les études de Ganganelli au-delà du terme des *quarante-cinq ans* ; & voilà pourquoi il a inséré le mot *plus* dans son texte arithmétique. Ce petit mot, qui semble jeté là sans dessein, est d'une grande finesse ; ce pouvoit être une ressource pour le faussaire démasqué.

D'après toutes ces observations, je demande à tout homme impartial & sensé, si Ganganelli, voulant déterminer au juste le nombre de ses études, se seroit servi de cette expression vague, *PLUS de quarante ans*, avec un nombre déjà impair. Si la Lettre

eût été de lui , il eût certainement parlé plus pertinemment , parce qu'il eût été plus exactement instruit. Le faussaire, qui écrivoit d'une main tremblante, n'a pu & dû s'exprimer qu'en tremblant.

Comment vous tirerez-vous de tout ceci , M. le Marquis ? Direz-vous que comme la date de 1749, mise au bas de la Lettre , est une des époques , qui , rapprochée de l'âge de Ganganelli , ne lui donne en effet que *quarante-quatre ans* dans le temps où on lui en suppose *quarante-cinq* , c'est une absurdité trop grossière pour vous être imputée, & qu'elle doit l'être à l'imprimeur ? Je veux que ce soit une erreur typographique : mais cet aveu ne vous sauvera pas , 1°. parce que , indépendamment de cette date , toujours sera-t-il constant que cette phrase , *Il y a quarante-cinq ans que j'étudie la Religion* , est écrite en toutes lettres dans votre texte. Or comment ce nombre impair *quarante-cinq* a-t-il pu par préférence se présenter à l'esprit du calculateur , si ce n'est par l'idée du nombre 1774 , année de la mort du Pape , époque de votre recueil de Lettres ? Prouvez-moi donc que , par un autre calcul , le nombre *quarante-cinq* tout juste a pu se trouver sous la plume de Ganganelli. 2°. Parce que , en vous accordant que la phrase entière du texte est également une faute d'impression , comme la date 1749 mise au bas de la Lettre , il seroit bien difficile de concevoir que précisément l'imprimeur , pour vous jouer un mauvais tour , eût altéré tout à-la-fois les deux endroits chronologiques de la Lettre , & n'eût altéré qu'eux seuls.

Cependant , pour vous mettre un peu à l'aise , je consens que vous changiez la date de 1749 qui se trouve à la fin. J'ose vous défier d'en substituer une autre , dont le résultat puisse vous donner les *quarante-cinq ans* d'étude , qu'il faudra toujours justifier :

car vous n'exigerez pas de moi qu'après vous avoir abandonné la date, je vous livre également la mémorable phrase.

Cela posé, comment allez-vous vous y prendre pour réformer cette date ?

Observez que la Lettre en question est écrite avant que Ganganelli fût Cardinal. Il fut promu à cette dignité en 1759 : or en reculant la date jusqu'à cette époque, la plus favorable que vous puissiez prendre pour ne pas faire étudier Ganganelli à la *bavette*, vous n'y gagnerez rien, ou presque rien ; car Ganganelli diroit en 1759 ( date de la Lettre dans cette hypothèse ), qu'il y a *quarante-cinq ans qu'il étudie la Religion*. Alors vous le ferez étudier à *neuf ans*. En effet Ganganelli, en 1759, avoit *cinquante-quatre ans*, puisqu'il étoit né en 1705. De *cinquante-quatre* ôtez *quarante-cinq*, vous aurez *neuf*. Mais comme on lit *PLUS de quarante-cinq ans*, nous aurions droit de compter encore au-dessous de *neuf ans*. Or croyez-vous sérieusement que Ganganelli, homme d'esprit, ait été se targuer de l'étude de son *catéchisme*, faite à *huit ans*, pour apprendre au *Chanoine d'Orimo* qu'il a précisément une érudition de *quarante-cinq ans* ?

Vous devez trouver ma preuve *quarante-cinq fois* trop forte pour établir l'imposture de cette Lettre.

Dans cette même Lettre Ganganelli ne reconnoît pas *Thomas à Kempis* pour l'Auteur de l'*Imitation*, parce qu'en France les *chasubles* sont différentes de celles d'*Italie*.

Cette preuve est bien foible & bien mesquine pour être d'un critique érudit. Vous nous avez présenté Ganganelli consulté sur la date de *deux manuscrits* ( Lettre 5, à l'Abbé du Mont-Cassin, t. 1, prem. édit. p. 40. ) : que ne décidoit-il également ce point de critique par l'autorité de quelques *anciens manuscrits* ? Vous en aviez une belle occasion. Que ne preniez-



vous vos preuves dans la sçavante *Dissertation de M. Valart* ? Je sens bien que comme cet Auteur vous avoit fourni l'idée d'attribuer à *Gersen, Abbé de Verceil*, le livre de l'*Imitation* ( toujours d'après votre plan de traiter de tous les points qui portent l'intérêt du moment ), vous avez craint de vous montrer trop à découvert en puisant servilement le tout à la même source. N'importe ; il falloit passer par-dessus cette considération, & vous rendre bien familière cette idée, que dans toutes les affaires il n'y a que le premier pas qui doive coûter à ceux qui ont juré de faire parler d'eux.

#### 5°. LETTRE XV, A UNE RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Voici pour Madame Louise & ses Religieuses, J'ai lieu de croire cependant qu'à *Saint - Denis* on s'est aperçu bientôt de la fourberie de l'*Anti-Pape Caraccioli*. Quand le public connoîtra les vues qui ont dirigé la rédaction de ces Lettres, il ne sera plus étonné que Ganganelli, qui a oublié d'écrire à quelque Religieuse de l'*Ordre de Sainte Ursule ou de la Visitation*, ait eu l'attention, en écrivant à une Carmélite, de prôner grandement cet Institut ; c'est que ces deux Congrégations n'ont point offert à notre siècle, comme celle du *Mont - Carmel*, le spectacle auguste & touchant de la fille de nos Rois embrassant les conseils évangéliques. . . . M. le Marquis est un homme unique pour les attentions fines,

Si quelque jeune Prédicateur avoit envie de se charger du *Panegyrique de Sainte Thérèse*, je l'invite à prendre tout bonnement les deux divisions du Discours que vous tracez pour l'éloge de la Sainte. (*Lettre 15, t. 1, prem. édit. p. 88.*) *C'est un Pere de l'Eglise par ses lumieres & par ses écrits. 1<sup>er</sup> Point. C'est un modele de pénitence par ses austérités. 2<sup>d</sup> Point.*

Voyez comme cela marche bien ! Le Ganganelli qui a fait cette Lettre , avoit eu la précaution , auparavant , de faire sa lecture spirituelle dans quelque Sermonnaire français.

6°. LETTRE XIII , A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Un homme qui s'est acquis de la célébrité , tant par son érudition que par son goût pour les beaux arts ; un homme que le *Roi de Prusse* appella auprès de sa personne , avec les *Voltaire* & les *Maupertuis* ; un homme qui faisoit hautement profession de cette philosophie qui constitue les *êtres pensans* , doués du privilege d'avoir dans le cœur de la *cervelle* tout comme dans la tête ; un tel personnage présentoit un sujet piquant , & le nom d'*Algarotti* y faisoit penser.

Quel dommage , Monsieur Caraccioli , que vous l'eussiez oublié ! Les talens du Comte *Algarotti*, ses Ouvrages , son séjour auprès du *Salomon du Nord* , l'éloge de ce Prince , celui de M. de *Voltaire* & de M. de *Maupertuis* , en falloit-il tant pour pondre la plus jolie Lettre ? Cependant la maniere de penser du Comte *Algarotti* paroissoit devoir faire naître une petite difficulté pour la plume d'un Religieux , qui devoit observer au moins les bienséances de son état. Quelle opinion se faire d'un *Franciscain* qui avoit des liaisons intimes avec un *esprit fort* ? N'y avoit-il pas à craindre l'application de ce proverbe très-banal , il est vrai , mais très-fondé : *Dis-moi qui tu hantes , & je te dirai qui tu es* ? Bagatelle que tout cela. *Oui , non ; blanc , noir* ; d'une main des coups d'encensoir , & de l'autre des soufflets à la philosophie : tel est , chez M. le Marquis , l'art de concilier les extrêmes , pourvu qu'il ait le plaisir de faire rire.

Trois Lettres adressées au Comte *Algarotti* se trouvant dans ce recueil , je réunirai les extraits de ces trois pieces , afin de n'y pas revenir. Commençons par la Lettre XIII.

*Le Pape (Benoît XIV) est toujours grand, & toujours charmant par ses bons-mots. Il disoit L'AUTRE JOUR qu'il vous avoit toujours aimé, & qu'il vous reverroit avec le plus grand plaisir.*

Singulier début de Lettre, où il n'y a pas même un *Mon cher Comte*, finon en vedette, du moins en ligne !

*Il (le Pape) parle du Roi de Prusse avec admiration ; & il faut avouer que c'est un Monarque dont l'histoire sera un des plus beaux monumens du dix-huitième siècle. Avouez que je suis bien généreux ; car il se moque de la Cour de Rome & des Moines TANT QU'IL PEUT. Voilà le compliment au Roi de Prusse.*

*Vous êtes là trois hommes (à talens), vous, M. de Voltaire & M. de Maupertuis. Voilà pour nous rappeler le triumvirat qui, avec le Marc-Aurele de la Germanie, formoit la partie quarrée philosophique.*

*Votre dernière lettre est pleine de PHILOSOPHIE. Je l'ai fait voir à nos amis communs. . . . Ce mélange (philosophique) fait merveille aux yeux des hommes qui ont du bon sens & du génie, (c'est-à-dire les sages du jour).*

*Voilà le tribut d'encens à la philosophie. Mais cette philosophie dont Ganganelli étoit émerveillé, étoit peut-être la bonne, la vraie philosophie ? On va voir de quelle espece elle étoit.*

*Mais ce n'est pas le ton du siècle (la Religion), & vous voulez être à la mode.*

*Vous êtes un philosophe qui n'a pas coutume d'aller au sermon, & que le séjour de Potsdam n'a pas sanctifié. Et dans la Lettre LVI : Personne n'a plus de raisons que vous pour se convaincre de la spiritualité de l'ame & de son immortalité. . . . Il faut que le tout aimable Algarotti devienne aussi bon Chrétien que bon philosophe. (Ibid.) . . . ARRANGEZ-VOUS, malgré votre philosophie, de manière que je vous voie dans le*

*ciel.* ( Ibid. ) Donc la philosophie du Comte Algarotti étoit celle *à la mode*, celle qui avoit besoin de se convaincre de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, celle qui n'étoit pas chrétienne, celle que Ganganelli ne pouvoit voir dans le ciel qu'à l'aide d'une capitulation ; enfin une philosophie qui ne pouvoit devenir religieuse que par un prodige qu'il y avoit peu d'apparence que Dieu opérât. ( Voyez Lettre 13. )

Comment la trouvez-vous, cette bamboehade, Monsieur le Marquis ? Arrangez-vous, malgré votre philosophie, de manière que je vous voie dans le ciel.

C'est tout juste l'équivalent de cette maxime : Il est avec le Ciel certains arrangemens. Ganganelli qui fait des marchés avec le Ciel, en est tout fier & se rengorge. Avouez que je sçais accommoder les sermons de manière à ne pas effaroucher un bel esprit ; & que si l'on prêchoit aussi amicalement, vous entendriez parfois le Prédicateur.

Mais avouez, Monsieur le Marquis, que parfois vous faites jouer au Pere Ganganelli un rôle bien imbécille ou bien scandaleux : car pouvoit-il, sans ineptie, s'imaginer que par des plaisanteries il rendroit les vérités de la Foi respectables au mécréant Algarotti ? Ou ne voyoit-il pas que c'étoit s'égayer au dépens de la Religion, & trahir son ministère, que de présenter un ton badin pour modele de celui de la chaire évangélique ?

Vous vous êtes aperçu que le Pere Ganganelli se fourvoyoit, & vous allez aussi-tôt lui faire reprendre son sérieux, & lui faire débiter sans rire les plus belles maximes. Nous n'avons été créés ni pour être les disciples d'Aristote, ni pour être ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées. . . . . Nous avons tous un premier principe & une dernière fin, & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre. . . . Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit cher-

cher. (Lettre 83.) Et précisément dans l'instant où Ganganelli cite l'exemple de *S. Augustin*, qui, après avoir parcouru tous les êtres, pour voir s'ils n'étoient pas son Dieu, revint à son propre cœur, ET *REDII AD ME*, le même Ganganelli revenant à lui, & reprenant ses derniers erremens plaisans, renchérit sur tout ce qu'il a dit plus haut. *J'espere que vous me prêcherez quelque jour, & que chacun aura son tour. Eh ! plutôt à Dieu ! C'est-à-dire, plutôt à Dieu que vous me prêchiez* (la philosophie, autrement dite) *l'irreligion !* Car Algarotti ne pouvoit que de cette maniere avoir son tour contre un homme qui lui prêchoit la Religion ; ce qui fera un plaisir infini à Ganganelli : car, soit que vous moralisez, soit que vous badiniez (sur la Religion), je vous écouterai toujours avec le plaisir qu'on goûte à entendre une personne qu'on aime de tout son cœur, par conséquent avec un plaisir inexprimable.

Et une Lettre aussi philosophique a été écrite par le Pere Ganganelli ! Quand vous l'avez fabriquée, vous ne sçaviez donc pas que depuis sa mort, on lui faisoit faire dans Rome tout plein, tout plein de miracles (a) ?

Autre preuve de l'imposture de cette Lettre.

*Un petit philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Sçavant qui a mis au jour le NEWTONIANISME DES DAMES. (Let. 83.)*

En effet, l'Ouvrage le plus célèbre du Comte Algarotti, celui qui l'a fait passer pour le petit Fontenelle de l'Italie, devoit tenir son coin ici. Mais pourquoi n'avoir inséré ce morceau que dans votre second volume, & n'avoir daté cette troisième Lettre à M. Algarotti, que du 7 Décembre 1754 ? Vous ignoriez apparemment que l'édition originale du *Newtonianisme*

(a) Voyez la Gazette Ecclésiastique, dont l'extrait est rapporté par le *Courier d'Europe*, du mardi 18 Novembre 1777, N°. 49.

*pour les Dames* avoit été imprimée à Naples dès 1737? Dans votre système, il faut supposer que Ganganelli n'avoit écrit, jusqu'en 1754, que trois Lettres à M. Algarotti: & alors comment imaginer qu'il ait été près de vingt ans sans complimenter ce philosophe sur son *Newtonianisme féminin*, & sans lui dire qu'une *philosophie d'attraction* étoit son vrai ballot, par la raison qu'il a un caractère liant qui attire les esprits? Gentilleffe qui en vaut bien une autre.

Disons le fin mot: vous n'avez pensé au *Newtonianisme des Dames* qu'en faisant votre second volume; & bien vite, bien vite vous avez broché une Lettre sur ce sujet. La dernière est du 11 Décembre 1754. Pour faire enjamber la troisième sur la seconde, vous avez daté celle-là du 7 Décembre 1754, quoique l'autre fût du 11 Décembre 1754.

Est-il rien de plus singulier que le peu d'intervalle entre ces deux dates des mêmes mois & an? Qui croira que Ganganelli, garrotté par les affaires (Voyez Lettre XIII), écrivant de Rome à Postdam, décoche coup sur coup deux Lettres à M. Algarotti, l'une du 7 Décembre 1754, l'autre du 11 Décembre 1754, le tout à propos de bottes?

*Vous ranimerez Bologne quand vous y reviendrez: il faut un esprit comme le vôtre pour ÉLECTRISER les Académies.*

Pourquoi choisir Bologne pour y faire revenir Algarotti? Que ne preniez-vous Padoue, lieu de sa naissance? Il est clair que voulant électriser une Académie, vous aviez besoin de Bologne, qui en a une des plus anciennes.

LETTRE IV., A M. BOUGET, CAMÉRIER SECRET  
DE SA SAINTETÉ.

Ici Ganganelli fait tout exprès une Lettre pour nous donner un petit traité sur la gaieté. Nota que cette Let-

tre, de près de quatre pages, est écrite de Rome, à quelqu'un qui réside à Rome : aussi M. Caraccioli n'a pas osé mettre au bas sa formule ordinaire, *A Rome, ce, &c.*

*La gaieté est le vrai médecin des gens d'étude. Il faut dilater son esprit & son cœur, lorsqu'on s'est resserré dans un travail opiniâtre..... L'épanouissement de l'ame est nécessaire comme celui des arbres, si l'on veut REVERDIR ET FLEURIR. Mais il y a des personnes qui, semblables à DES ROSIERS sans fleurs, n'offrent jamais à la vue que l'écorce & les épines. Quand je les rencontre, je ne dis mot, & je passe vite, dans la crainte d'en être piqué.*

*La gaieté nous empêche de vieillir : on a toujours, avec elle, un air de fraîcheur, au lieu de cette pâleur & de ces rides que font naître les soucis.*

*Benoît XIV ne jouit d'une aussi bonne santé que parce qu'il est toujours extrêmement gai : il quitte sa plume pour dire quelques bons-mots, & il la reprend sans jamais se fatiguer.*

*Vous avez très-bien fait D'ENTER LA GAIÉTÉ ITALIENNE SUR LA GAIÉTÉ FRANÇAISE ; c'est le moyen de vivre cent ans. Je vous les souhaite. Et moi aussi, Monsieur le Marquis.*

*Vous êtes un homme bien singulier ! Vous ne faites rien comme les autres. Ils rangent des idées tout simplement, & vous, vous les casez : ils animent les Académies, & vous, vous les électrisez : ils joignent une qualité à une autre, & vous, vous les entez l'une sur l'autre.*

*Par forme d'appendice, je joindrai ici un autre apophtegme joyeux, tiré de la Lettre XCV. La gaieté est le baume de la vie. Pour moi, ce qui me met du baume dans le sang, c'est de penser que tout cela se trouve dans le Traité de la Gaieté, composé par vous-même, Monsieur le Marquis, long-temps avant l'édition des Lettres.*

La Lettre XVIII, au Prélat Cérati, fait mention d'un vieil Evêque de Spolète, *papa* fort gai, autre Roger-bon-temps, qui valoit bien l'enjoué Ganganelli. Mais treve sur la gaieté : j'ai une question à vous faire sur cette Lettre à M. Cérati. Comment un homme tourmenté par des affaires, au point que le jour n'a pour lui que six heures, peut-il s'amuser à écrire, pour établir qu'il vaut mieux se promener dans les prairies & les champs que dans les jardins ? ( P. 96. ) Qui ne voit que c'est plutôt vous qui, par cette Lettre, vous ménagez un petit sentier ( Ibid. ) d'où vous jetez des pierres dans le jardin des anti-Augustiniens, en prenant fait & cause pour le Cardinal Noris, dont l'Histoire Pélagienne a fait tant de bruit ? Sous les auspices de ce nom, vous nous avancez, en passant, cette proposition : Il seroit CRUEL qu'on fût hérétique parce qu'on est Augustinien.

Monsieur le Marquis, il est cruel pour certaines gens, que depuis près d'un siècle & demi il y ait deux Augustins : il est cruel que Calvin ait dit aussi : *Gloriatus sum de Augustino, illum prorsus nostrum esse* (a). Etoit-il orthodoxe cet Augustinien-là ?

Le bon Evêque de Spolète . . . . est comme le Pape ( BENOIST XIV ). Ibid. p. 97.

Cette parenthèse n'a été sûrement placée ici que par distraction. Vous aviez déjà dit ( à la page 96 ) : Le Pape ne fait que ce qu'il doit faire, en vengeant la mémoire du Cardinal Noris ; & vous n'aviez pas fait remarquer dans cet endroit que ce Pape étoit Benoît XIV. Puisque c'étoit la première fois que dans cette Lettre vous parliez du Pape, c'étoit là, & non après, que vous deviez placer votre parenthèse.

Sçavez-vous ce qu'on prétend à ce sujet ? On sou-

(a) Calv. lib. 3, de lib. arbit. c. 3, p. 170.



tient que cette Lettre a été composée de plusieurs piéces rapprochées & empruntées de droite & de gauche. Le morceau du Cardinal *Noris* a été copié de quelque Auteur qui , parlant de Benoît XIV , qu'il venoit de nommer plus haut, avoit cru, & avec raison , ne devoir le désigner que par le seul nom de *Pape* , ce qui ne pouvoit faire d'équivoque. Au contraire , ajoute-t-on , l'article sur l'*Evêque de Spolète* , qui se trouvoit pris d'un autre ouvrage , dans un endroit où il y avoit déjà long-temps qu'on avoit nommé *Benoît XIV* , portoit la *parenthèse* , pour rappeler que c'étoit *ce Pape* qu'on vouloit désigner. Qu'ainfi , comme en pillant ces deux morceaux , vous n'avez pas fait attention à la petite différence qui résultoit de la *parenthèse* , vous les avez inférés dans le même état que vous les avez trouvés. Croyez-vous à l'impossibilité de ce fait ? Ce qui renforce la preuve que toute cette Lettre a été fabriquée de différens lambeaux , c'est que chaque partie forme une cascade bizarre.

En effet , M. le Marquis , vous faites dire d'abord à Ganganelli qu'il est très - *affairé* ; qu'il succombe sous le poids de ses occupations ; qu'il ne conçoit pas comment on peut *s'ennuyer*. De là il se jette sur les monumens de *Florence* ; puis il parle du *jardinage* ; ensuite il va chercher le Cardinal *Noris* ; il se rabat sur la *gaieté* de l'*Evêque de Spolète* ; il tombe sur les *Hermites* qui sont *trop dissipés*. A propos d'*Hermites* qui n'étudient pas ( ce qui est fort étonnant ) , il fait une sortie sur les *Communautés* , où il n'y a plus que *des études par extraits*. Sans sçavoir où sa plume le mene , il nous fait *retomber dans l'ignorance du dixieme siècle* ; il compare *la science avec la lune* ( ce qui me rappelle l'exorde pompeux de *Petit-Jean* : *Quand je vois le soleil ; & quand je vois la lune* ). Enfin

il avertit qu'il *sommeille* en écrivant toutes ces disparates : il prend congé de son homme , & va se coucher. (*Voyez pages 95, 96, 97, 98.*) En voilà-t-il des *sauts* & des *bonds* , M. le Marquis ?

Et cette Lettre de près de *quatre pages* de petits riens , qui est-ce qui l'écrit ? Celui qui a débuté par dire qu'il étoit *tourmenté d'affaires*.

M. le Marquis a senti qu'il y avoit là une sorte d'incon séquence : pour la faire disparaître , il fait promettre un *mémoire* que le Prélat *Cérati* avoit *demandé*. Ce mot est mis tout exprès pour être le *pourquoi* de cette Lettre. On ne commence pas par parler du *mémoire* , comme cela devoit être ; mais il ne vient qu'au second chef.

Votre recueil, M. le Marquis, contient 132 Lettres. Je desirerois sçavoir comment il arrive que toutes les fois qu'il est question de *mémoire* ou autre chose demandée à Ganganelli, vous ne dites pas ce dont il s'agit , & qu'il l'envoie , mais qu'il enverra *UN mémoire* , qu'il *le fera passer*. Cela s'entend : mais on comprend aussi que vous aurez de la peine à *faire passer* pour authentiques cette Lettre & toutes les autres.

#### 7°. LETTRE XX , AU COMTE \*\*\*.

J'y lis (p. 105.), qu'il faut être attentif à *ne pas éteindre la meche qui fume encore* , & à *ne pas rompre le roseau déjà brisé*.

Dans la Vie de Clément XIV (p. 147.) je retrouve la même idée : *Cette tolérance . . . qui craint d'ÉTEINDRE LA MECHE QUI FUME ENCORE, ET DE ROMPRE LE ROSEAU DÉJÀ BRISÉ*. Je sçais bien que cette maxime étant tirée de l'Evangile , & dès-lors appartenant à tout le monde , peut être citée par tout le monde : mais comment se fait-il que Ganganelli & vous , M. le Marquis , écrivant chacun

D iij



de votre côté , l'un les *Lettres* & l'autre la *Vie* , vous vous êtes servis tous les deux , pour exprimer cette maxime , de la même contexture de phrase , des mêmes termes , & presque du même nombre de mots , à commencer depuis le mot *éteindre* , qui rend l'idée de l'Evangile ? Dans une traduction littérale , cette identité n'étonneroit pas ; mais il est clair que ce n'est ici qu'une paraphrase : or il est impossible qu'en la faisant , Ganganelli & vous , ayez pu , par hasard , vous rencontrer l'un & l'autre aussi exactement.

N'allez pas me dire que , plein des Lettres de Ganganelli , que vous comptiez faire imprimer *après la Vie* , il n'est pas invraisemblable que vous ayez retenu un phrase entière , qui , dans la chaleur de la composition , aura passé dans le texte de la *Vie* ; car aussi-tôt après la citation extraite de ce dernier Ouvrage , suivent *six lignes* qui contiennent un propos de Ganganelli qu'on lit dans la même *Vie* : & les *six* lignes de discours , vous vous souvenez si bien qu'elles appartiennent à Ganganelli , que vous les avez mises *en caractères italiques*. Quoi ! vous vous rappelez un discours verbal , plus fait pour échapper , & vous oubliez une phrase entière prise textuellement des Lettres de Ganganelli , plus propres à fixer l'esprit ! Vous êtes , M. le Marquis , d'une adresse admirable.

Pour que le public ne s'aperçût pas que l'Auteur des Lettres & de la *Vie* se répétoit , & par conséquent qu'il étoit le même individu , vous affectez de citer modestement ces paroles , comme de Ganganelli : *On ne perd que trop souvent la charité , DISOIT-IL , pour soutenir la foi , &c. &c. &c.* afin que cette phrase donnât le change sur l'autre.

Je suis convaincu que ce *disoit-il* est un piège que vous nous avez tendu , & que ce pourroit être quelque endroit de vos Ouvrages , tirés eux-mêmes

de quelques prétendues Lettres de Ganganelli, tirées de quelque autre Auteur que vous aurez copié. Par ce moyen il est aisé de faire des livres & des lettres.

## 8°. LETTRE XXI.

Elle va compléter la preuve du petit manège que je viens de développer ci-dessus.

*Il n'est pas surprenant que des siècles superstitieux aient amené un siècle d'incrédulité, &c. (Tome I, prem. édit. p. 113.)*

Et dans la vie de Ganganelli vous nous apprenez que vous tenez d'un *Commandeur de Malthe*, que Clément XIV fit en sa présence cette réflexion : *Après les temps superstitieux sont venus les jours d'incrédulité, &c. &c. &c. (Vie du Pape Ganganelli, prem. édit. pages 130 & 131.)*

1°. Il faut que ce *Commandeur* ait eu une mémoire admirable, pour avoir pu, après sa conversation avec Ganganelli, vous répéter un discours aussi long que celui du Pape, & dont le dernier extrait fait partie, puisque dans la Vie ce discours remplit *trois pages* ! Pour nous prouver qu'il n'y a pas un mot de vous, ce discours (dans le temps prononcé de vive voix) vous le mettez en lettres italiques.

2°. Comment dans cette Lettre (prétendue écrite en 1750) se trouve-t-il une phrase que Ganganelli, devenant Pape en 1769, a proférée devant un *Commandeur de Malthe*, précisément de votre connoissance, & qui ne diffère que dans quelques termes, dont le changement évidemment affecté annonce un artifice ? Car par-tout où il y avoit d'abord *siècles*, vous avez substitué *temps & jours*. Tenez, M. le Marquis, ce sont de ces petites ruses qui n'en imposent point à tout le monde.

Je vous ai reproché dans le dernier article, de met-

tre sous la plume de Ganganelli ce qui n'étoit réellement que de la vôtre , & par votre candeur à lui imputer certaines réflexions que par un *disoit-il* , vous indiquiez être de sa façon , de sauver plusieurs autres morceaux dont vous ne vouliez pas qu'on connût la source : ici même reproche à vous faire sur une manipulation qui indique le même ouvrier. Lorsque vous assemblâtes les matériaux pour les Lettres où vous deviez traiter de *l'incrédulité* ( grand sujet à la mode , & que vous ne pouviez omettre décemment ), vous fîtes , des meilleurs Auteurs en ce genre , différens extraits. La pensée que je viens de rapporter sur les *siècles superstitieux* , étoit du nombre. Vous en semâtes quelques-uns dans la *Vie de Clément XIV* , afin de placer vos pierres d'attente pour les Lettres , sans cependant employer dans la Vie exactement les mêmes extraits que ceux qui devoient entrer dans les Lettres. D'après ce système , comme vous vîtes qu'il se rencontreroit dans celles-ci une réflexion que vous vouliez également insérer dans la Vie , vous jugeâtes très-prudent d'y mettre en italique le morceau tout entier , afin que , si on venoit à retrouver la même pensée dans les deux Ouvrages , on en conclût précisément que les Lettres sont de Ganganelli , puisque vous attestiez dans sa Vie qu'il avoit répété la même chose à un *Commandeur de Malthe* ; propos que , dans ce dernier Ouvrage , vous faites lire en lettres *italiques* , afin de faire entendre que la pensée est de Ganganelli. Quelle sublime combinaison ! Par ce moyen vous avez voulu sauver tous les autres extraits , qui , insérés dans les deux Ouvrages , & qui , pour le fond des idées , n'étant point attribués à Ganganelli , ne feroient naître aucun soupçon que ce pourroit être la même plume qui eût composé & la Vie & les Lettres.

9°. LETTRE XXV , AU RÉVÉREND PERE ORSI ,  
DOMINICAIN , DEVENU DEPUIS CARDINAL.

M. le Marquis , se proposant de bâtir une correspondance épistolaire , qu'il vouloit attribuer à un Italien versé dans la littérature , devoit naturellement le faire écrire sur tous les hommes de ce pays , célèbres par leur érudition.

Le Pere Orsi , sçavant Religieux , Auteur d'une *Histoire Ecclésiastique* écrite en italien , ne devoit pas être oublié. Voyons si l'habileté du faussaire brille dans la rédaction de cette Lettre.

*MON révérend Pere , j'ai passé deux fois chez vous sans avoir eu le bonheur de vous rencontrer.* ( Tome I , prem. édit. p. 123. )

Cette Lettre est datée du 11 Juin 1750 : le Pere Orsi demouroit alors à Rome , ainsi que le Pere Ganganelli. Quelle apparence que celui-ci ait écrit à l'autre une Lettre de près de *trois pages* , sur un sujet qu'il étoit tout simple qu'il réservât pour une conversation , sur-tout le Pere Orsi ne pouvant être d'un accès difficile , puisqu'on nous dit qu'il étoit le *Religieux le plus sédentaire* ? ( Ibid. ) Première difficulté contre l'authenticité de cette Lettre.

Pour jeter un air de vraisemblance sur l'occasion qui l'a fait écrire ; qu'a imaginé M. le Marquis ? Il suppose très-finement que Ganganelli *a été deux fois chez le Pere Orsi* , sans avoir eu le bonheur de le rencontrer.

*Le bonheur de vous rencontrer* est un gallicisme , qui décele l'Auteur de la Lettre , & qui me rappelle les fades complimens de ces *agréables* qui , en France , ont donné de la vogue à ces locutions précieuses , *le bonheur de vous voir* , *le bonheur de vous rencontrer* , & autres pareilles mignardises.

Le Pere *Orfi*, manqué deux fois par Ganganelli, M. le Marquis n'en demandoit pas davantage, & fait prendre la plume à son personnage.

*Je voulois vous remercier du TOME que vous m'avez envoyé.*

Quand M. Caraccioli est embarrassé, c'est ordinairement *un livre* qui le tire d'affaire pour l'intrigue de de la piece, comme les billets dans les comédies. Dans la Lettre 128 (p. 295.), on verra encore *un livre* former le nœud de la scene de Ganganelli entrant au conclave, & écrivant à un Cordelier qu'il sortiroit du conclave pour retourner droit à son couvent.

*Je voulois vous remercier du tome que vous m'avez envoyé.*

*Du tome !* De quel tome ? Par ce qui suit, on comprend bien, M. le Marquis, que c'est de l'*Histoire Ecclésiastique* du Pere *Orfi* dont vous allez parler. Cela étoit immanquable. En effet j'ai vu dès le commencement qu'adressant une Lettre au Pere *Orfi*, vous n'oublieriez pas de faire jafer Ganganelli sur le plus important des Ouvrages de ce sçavant Dominicain. Ainsi *du tome*, suppléez, de l'*Histoire Ecclésiastique*.

Mais *du tome !* Quelle expression ! Et pourquoi cette expression ?

Il faut sçavoir qu'à la date de cette Lettre, 11 Juin 1750, les six premiers volumes de cette Histoire paroissoient : ainsi il étoit naturel de dire *du tome premier, second ou troisieme, &c. de votre Histoire*. Comme il s'agissoit d'un Ouvrage en plusieurs volumes, il étoit de l'instinct naturel du langage de s'exprimer de cette maniere, *pour vous remercier de TEL tome que vous m'avez envoyé*.

Il est si vrai, M. le Marquis, que ce nombre indéterminé est de nature à élever le soupçon le plus

fondé, que dans la Lettre XLVII, à l'Abbé de Canilhac, il est encore question d'un tome que vous faites remettre par Ganganelli.

Rapprochons les deux phrases des Lettres au Dominicain & à l'Auditeur de Rote.

Lettre au Pere Orsi. . . . *Mon révérend Pere, j'ai PASSÉ deux fois chez vous pour . . . . vous remercier DU TOME que vous m'avez envoyé.*

Lettre à l'Abbé de Canilhac. . . . *J'ai PASSÉ, Monseigneur, pour avoir l'honneur de vous remettre moi-même UN TOME de M. de Buffon. (Lettre 47, tome 1, prem. édit. p. 251.)*

S'il est bien singulier que *deux fois* Ganganelli passe chez quelqu'un au sujet d'un livre, & que *deux fois* il manque son homme; si c'est une plus grande singularité que parce que *deux fois* il n'a pu trouver à qui parler, il se détermine à écrire deux lettres, non en forme de billets, pour répéter qu'il avoit *passé*, mais pour parler de deux Ouvrages fameux & pour le fond & pour le style, *l'Histoire Naturelle & l'Histoire Ecclésiastique*, n'est-ce pas une archisingularité que *deux fois* Ganganelli, parlant d'un livre qui ne pouvoit être qu'une partie de chacun de ces Ouvrages remarquables par la multitude de leurs volumes, *deux fois* il ne se serve que de ces termes, d'une affectation bizarre, *pour vous remercier DU TOME, pour vous remettre UN TOME?*

Si l'évidence de l'imposture de ce recueil n'étoit pas appuyée sur d'autres preuves, je n'insisterois pas sur celle-ci; mais comme j'ai démontré que c'est vous, M. le Marquis, qui êtes le faussaire, tous les chaînons de votre système se tiennent; il y a un plaisir infini à exposer au grand jour l'artifice avec lequel ils ont été tissés. Voyons donc pourquoi M. le



Marquis, en parlant du volume envoyé par le Pere Orfi, vouloit le remercier *DU TOME*, & non pas de *tel tome*, tout comme il avoit été pour remettre à l'Abbé de Canilhac *UN tome* de Buffon.

Il faut se rappeler que l'*Histoire Ecclésiastique* de l'Auteur Italien, ainsi que l'Ouvrage du Plin François, contient grand nombre de volumes. Celle du Pere Orfi, qui devoit être en 30 volumes in-4°, n'est qu'en 20, dont le premier a paru en 1746, & le 20<sup>me</sup> en 1761, année de sa mort.

Vous sçaviez bien en gros, M. le Marquis, qu'il y avoit plusieurs tomes de cet Ouvrage : mais comme, pour une raison que je dirai plus bas, vous avez jugé à propos de dater la Lettre de 1750, ne sçachant pas au juste combien, à cette époque, le Pere Orfi avoit donné de volumes, vous avez craint que si vous assigniez tel *tome*, comme le neuvieme, le douzieme, on ne vînt à vous prouver qu'en 1750 le Pere Orfi n'avoit publié tout au plus que le septieme volume (a), & qu'ainsi vous vous étiez grossièrement bloué. Voilà pourquoi vous avez donné la préférence à cette phrase, *je voulois vous remercier DU TOME que vous m'avez envoyé*.

Par un semblable effet de votre mince bibliographie, vous avez voulu ne remettre à l'Abbé de Canilhac qu'un *tome* de M. de Buffon : c'est que vous aviez peur, en désignant ce *tome*, d'en remettre un qui ne fût pas encore imprimé.

En vain direz-vous qu'il vous eût été très-aisé de sçavoir combien de volumes de l'histoire du Pere Orfi avoient paru en 1750.

*Très-aisé !* Pas tant que vous le croyez, M. le Marquis. Rappelez-vous que Clément XIV est mort à la fin de 1774. Vos Lettres étoient sous presse à la fin de 1775. Si vous aviez voulu sur chaque article

(a) Voyez le *Journal des Sçavans*, année 1751.

ne faire que des citations bibliographiques dans la plus grande exactitude, comment, dans ce court intervalle, auriez-vous pu visiter plusieurs bibliothèques ? Car ce n'est guere que là qu'on trouve ce qui regarde l'histoire des éditions des ouvrages étrangers, sur-tout de ceux qui ont paru depuis longtemps. Observez le nombre de ceux de ce genre que vous citez dans votre recueil. -

*Je félicite l'Italie de l'heureuse production dont vous l'enrichissez. M. Fleury avoit besoin d'un Ecrivain qui remplît les vuides de son Histoire. ( Tome 1 , prem. édit. p. 123. )*

Nous voilà au point où vous vouliez venir. Je m'attendois bien que vous nous donneriez quelques petits morceaux sur le sçavant & judicieux Ecrivain François de l'Histoire Ecclésiastique, pour en faire le parallele avec le prolix, mais élégant Auteur de la même Histoire en italien ; ce qui vous fournissoit un sujet piquant à traiter.

Pour bien connoître M. Caraccioli, il faut sçavoir que quand il veut faire un ouvrage, il va, comme on dit, *de fil en aiguille*. Parle-t-il des *Capucins* ? Cela le fait penser à *leur jardin*, & en conséquence il nous fait faire un tour dans le *jardin des Capucins*. Ce jardin lui fait respirer l'air le plus pur, que la *dépravation du siècle n'a pas gâté*. ( Voyez Lett. 37, T. 1, prem. édit. p. 202. ) De même M. Caraccioli veut-il écrire au Pere *Orsi* ? Ce nom lui rappelle son *Histoire Ecclésiastique Italienne* ; celle-ci lui rappelle la *Française* ; la Française excite l'idée de l'*Abbé Fleury*, qui a travaillé dans le même genre ; & l'*Abbé Fleury* le mene droit *aux libertés de l'Eglise Gallicane* : & voilà une Lettre toute faite.

*M. Fleury avoit besoin d'un Ecrivain qui remplît les vuides de son Histoire.*

Cela peut être ; mais il n'avoit pas besoin d'un

Ecrivain qui allât copier des pages entières de ses Ouvrages , ainsi que *les mémoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique* de M. de Tillemont. Ganganelli , qui lisoit tous les *Journaux de France* , & qui avoit certainement lu ceux de *Trévoux* , auroit dû y apprendre comment il étoit aisé de remplir les vuides de M. *Fleury* à ses frais & dépens.

*Je ne lui pardonne cependant pas de n'avoir presque rien dit de l'Eglise de Ravenne , si célèbre dans les annales de l'Italie , par une multitude d'événemens relatifs à ses Exarques. ( p. 124. )*

C'est ce que j'appellois tout à l'heure le genre de M. le Marquis. De même que quand il parle de l'Histoire Ecclesiastique *Italienne* , il faut qu'il parle de la *Françoise* , & puis après *Fleury* , & puis après *des libertés de l'Eglise Gallicane* ; de même , écrivant au P. *Orfi* , d'un Ordre qui a un très-beau couvent à *Ravenne* , il s'accroche à l'*Eglise de Ravenne* , & de là à ses *Exarques*.

Monsieur le Marquis , vous n'avez pas tiré de votre sujet tout le parti possible. Puisque vous étiez sur les *Exarques* , que ne parliez-vous aussi de *Longin* , qui le premier obtint l'exarcate ; & puis après d'*Eutichès* , qui fut le dernier ; & puis après du Roi *Astolphe* , qui chassa les Exarques ; & au sujet d'*Astolphe* , des *Lombards* , dont il étoit le Roi ; & puis après de *Pépin* , qui obligea *Astolphe* à donner l'exarcate au Pape ; & puis après *Pépin* , de *Charlemagne* , qui confirma la cession ? Cette progression vous eût fait remonter à la fameuse donation de *Constantin* , que vous eussiez traitée de fable , comme de raison.

Voyez comme en parlant du tome du Pere *Orfi* , vous auriez pu nous faire voir du chemin ! Comment avez-vous oublié dans vos Lettres *de omni scibili* , la donation de *Constantin* ? Ce morceau auroit mérité une place dans l'endroit où vous parlez des bienfaits

dés Souverains envers le Saint Siege. Peut-être nous le réservez-vous pour une nouvelle édition.

*Nous reprochons à M. Fleury de ce qu'il est TROP ZÈLE pour les libertés de l'Eglise Gallicane ; & les Français vous accuseront , mon révérend Pere , de soutenir avec TROP D'ARDEUR les opinions ultramontaines. ( p. 124. )*

Ici il ne faut que du sens commun pour concevoir que Ganganelli n'a pu écrire sur ce ton au Pere Orsi.

1°. Cette Lettre , dès le début , annonce qu'elle est un remerciement à ce Religieux pour un *tome* de son Histoire , & elle finit par critiquer , quoiqu'en termes honnêtes & palliés , cette *même Histoire* sous un des rapports qui lui ont acquis l'estime des Italiens.

2°. Ganganelli félicite l'Auteur de cet Ouvrage sur ce qu'il a *enrichi* l'Italie de cette *heureuse production*. Or , pour peu qu'on soit versé dans la littérature de ce pays , on sait qu'aux yeux de cette nation , un des mérites principaux de l'Histoire Ecclésiastique du Pere Orsi est d'avoir réfuté dans sa Préface celle qu'a mise l'Abbé Fleury au commencement de son Histoire.

Est-il vraisemblable que ce même homme appelle *heureuse* , & faite pour *enrichir* , une production dont il déprise dans la même Lettre la principale qualité ?

3°. Est-il aisé de se persuader que Ganganelli , *Italien* , qui en 1750 , où il n'étoit que simple Religieux , ne jouissoit pas encore d'une réputation éclatante , aille faire entendre , quoiqu'à mots couverts , à un homme du mérite & du poids du Pere Orsi , & *Italien* comme lui , qu'il défend avec *trop d'ardeur les prétentions ultramontaines* ; & que pour que ce Religieux puisse moins douter de la façon de penser de Ganganelli , celui-ci aille la consigner dans un écrit ?

4°. Et qui est - ce qui fait , dans cette Lettre , le procès au Pere Orsi sur son *ardent ultramontanisme* ?

Ce même Ganganelli , qui dans la Lettre XLVII écrit à l'Abbé de Canilhac que les Français comme les Romains sont Catholiques , malgré les sentimens qui les partagent sur cet article des libertés de l'Eglise Gallieane. ( pag. 251 & 252 , tom. 1 , prem. édit. ) Il y a plus : Ganganelli , qui reproche au Pere Orsi d'être un *zélant* sur les prétentions de la Cour de Rome , lui-même , dans la Lettre LXXX , établit hautement & sans restriction le fondement de ces mêmes prétentions , en mettant pour principe qu'il n'y a point de circonstance ( par conséquent pas même celle où il s'agiroit d'objets purement temporels ) , qu'il n'y a point de circonstance , point de moment ( même ceux où le Souverain Pontife abuseroit de son pouvoir ) , dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion ( à notre opinion , celle que l'éducation nationale & le patriotisme nous ont fait sucer avec le lait ) , où il soit permis ( par conséquent où il ne soit défendu par la loi ) de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife. [ p. 420 , 421 , tom. 1 , prem. éd. ] Que doit-ce donc être quand il s'agit d'acte juridique émané du Souverain Pontife ?

Et l'Auteur de toute cette doctrine aussi fausse que dangereuse , on nous le donne pour celui qui fait des reproches au Pere Orsi sur ce qu'il est l'antagoniste de M. Fleury , le défenseur de nos précieuses libertés !

Y eut-il jamais rôle plus bizarre & plus odieux que celui qu'on fait jouer à Ganganelli dans ces Lettres.

Le fait-on écrire au Pere Orsi ? On le donne comme tenant en apparence la balance égale sur l'article de nos libertés , entre les deux Ecrivains de l'Histoire Française & Italienne , mais réellement faisant pencher cette balance du côté de M. Fleury , puisque chez lui c'est trop de zèle , & chez le Pere Orsi c'est trop d'ardeur. Ainsi donne-t-on à entendre que le premier étoit

étoit animé d'un sentiment légitime , dont la qualification seule indique qu'il prend sa source sacrée dans le sein de la Religion ; & que le second , au contraire , n'avoit pour lui qu'une *impulsion déréglée* , dont la fougue désigne ordinairement l'enthousiasme aveugle de l'erreur.

Ecrit-il à l'Abbé de *Canilhac* , Français , & Auditeur de *Rote* pour la France ? La question sur nos libertés n'est plus qu'une question peu *importante* , qu'on peut soutenir ou abandonner , sans cesser d'être *Catholique*.

Ecrit-il à un *Curé de Rimini* ? C'est une violation de la loi , c'est un péché de penser même qu'on puisse *s'élever contre* les simples *démarches du Souverain Pontife*.

Quel homme faites-vous , M. le Marquis , de votre héros ? Quelle idée voulez-vous donc nous donner du caractère & de la façon d'être de votre Ganganelli ? Est-il possible de réunir tant de contradictions à-la-fois ?

*Je souhaite qu'on récompense d'une manière éclatante vos travaux pour la gloire de l'Eglise , & non pour la vôtre ; car vous n'avez pas besoin de la POURPRE pour vous illustrer.* ( p. 125. )

Si aux preuves accumulées contre ce monument épistolaire sous le nom de Ganganelli , il en manquoit encore une , celle que me fourniroit le chapeau de Cardinal annoncé au Pere *Orsi* , dans un temps où il l'avoit déjà , ne seroit pas le moins triomphant de tous mes argumens contre cette Lettre.

En effet , M. le Marquis , vous êtes si accoutumé à saisir tous les faits qui peuvent jeter quelque intérêt sur vos Lettres , & mettre sous votre plume quelques louanges délicates , que toutes les fois que vous rencontrez sur votre chemin , par exemple , un homme *Cardinal* en 1774 ( année où vous commençâtes à fabriquer les Lettres ) , soit que vous

ayiez occasion de le citer, ou que vous preniez le parti de lui adresser une Lettre, vous ne manquez jamais, en antidatant, de faire prédire à Ganganelli que celui à qui il écrit sera *Cardinal*, afin de flatter celui-ci d'une manière plus fine & plus adroite, en lui faisant voir que son élévation a été pressentie par un homme du mérite de Ganganelli; & afin que la nécessité d'antidater fort avant l'événement, pour cacher mieux votre jeu, éloigne d'autant l'idée qu'on ait pu imaginer de fabriquer une Lettre de Ganganelli, dans un temps où personne ne pensoit à lui.

D'après ce plan, M. le Marquis fait deux promotions d'un *in petto* à lui particulier. En effet, dans la Lettre CXVII, il affecte de parler de *M. Durini*, & d'annoncer que ce Prélat mérite de parvenir aux *plus grandes dignités*. (Tome 2, p. 221.)

*Nota* que c'est aux *plus grandes dignités* que parviendra *M. Durini*. M. le Marquis ne veut pas qu'on s'y trompe, & qu'on prenne cette *dignité* pour une autre que pour *le cardinalat*. Et quand s'exprime-t-il ainsi? En 1768, dans un temps où *M. Durini* n'étoit pas encore dans les postes *cardinalistes*; dans un temps où Clément XIII vivoit, & où il falloit par conséquent que ce Pape, & Ganganelli son successeur, mourussent, & que celui-ci fût remplacé par Pie VI, qui en effet a donné le chapeau à *M. Durini*. Ainsi il y avoit deux Papes à faire mourir auparavant. Comment donc Ganganelli pouvoit-il prévoir, penser même à annoncer dès ce temps-là avec vraisemblance à *M. Durini* qu'il seroit Cardinal, à moins de se donner pour devin?

Rien de plus aisé à concevoir. M. le Marquis composoit en 1775 : il apprit par toutes les nouvelles de Rome que *M. Durini* étoit à la veille d'obtenir la pourpre, & sur le champ il se détermina à lui annoncer qu'il seroit Cardinal : mais il date de 1768, pour

rejeter loin des yeux des lecteurs l'époque de l'imposture.

Qu'on rapproche maintenant le chapeau du Prélat *Durini* de celui du Pere *Orfi*, prédit en 1750 (sous le pontificat de Benoît XIV), & donné par Clément XIII en 1759 à ce Religieux, on trouvera qu'il falloit encore qu'un Pape mourût pour faire ce Cardinal. Mais M. le Marquis, sans tuer personne, a trouvé le moyen de combiner les événemens avec ses prédictions : c'est qu'en 1775 il étoit aisé de deviner ce qui s'étoit fait en 1759.

Il craint tellement que nous ne le chicanions sur ce qu'il risque aussi témérairement une prédiction sur le chapeau du Pere *Orfi*, qu'en tête de la Lettre adressée à ce Religieux, il a eu bien soin de mettre ces mots, *devenu depuis Cardinal*. On ne peut que lui sçavoir gré de cette remarque ; elle servira au besoin à ceux de ses lecteurs qui ne feroient pas très-au fait de ses procédés dans la manipulation de cette Lettre. Je la livre à leurs réflexions.

Puisque nous sommes sur l'article des prédictions de M. Caraccioli, parlons de celle qui a pour objet *M. Aymaldi*. Pour celle-ci elle n'a pas été faite après l'événement ; car M. le Marquis a manqué son coup.

Il est bon de faire connoître ce que c'étoit que ce *M. Aymaldi*, & le motif de la tendre affection que témoigne pour lui M. Caraccioli.

*M. Aymaldi* étoit d'abord un simple Avocat, qui devint ensuite Professeur à la *Sapience*. Il eut quelque part aux bonnes grâces de Benoît XIV, qui le mit au nombre de ses Camériers secrets, & qui en cette qualité lui fit prendre la *mantelette* de Prélat. Comme il avoit quelque facilité pour écrire en latin, il fut fait Secrétaire pour les lettres latines : c'est là le seul emploi qu'il ait exercé. Il s'en acquitta très-mal au commencement du pontificat de Clément XIII ; car



comme il étoit favorable à un certain parti, il fit des réponses très-impertinentes à quelques Evêques de France, qui avoient écrit à ce Pape pour le féliciter de son exaltation. Ces Prélats s'en plaignirent; & indigné contre la conduite de ce Secrétaire indiscret, qui avoit surpris sa religion & abusé de sa confiance, ce Pontife en fit faire des excuses à ces Evêques. Le Prélat *Aymaldi* mourut peu de temps après, sur la fin de 1759.

Telle est l'histoire de ce personnage, dont le rare mérite devoit le conduire à de grandes choses, & dont l'élévation forme l'objet des vœux les plus ardens de M. le Marquis, pour l'honneur du Saint Siege. En effet, voici comment s'exprime M. Caraccioli:

10°. LETTRE XLII, A M. AYMALDI.

*PORTEZ-VOUS bien; car il y a tout à PARIER que sous le pontificat d'un Sçavant (Benoît XIV), votre mérite vous conduira à de grandes choses. Je le desiré bien moins pour vous & pour moi-même que pour L'HONNEUR DU SAINT SIEGE. (Voyez Lettre 42, prem. édit. p. 233.)*

Et moi je soutiens qu'il Y A TOUT A PARIER que l'Auteur de la Vie de Ganganelli est l'Auteur de cette Lettre; car il faudroit être bien revêché pour ne pas convenir que cette phrase ci-dessus, *IL Y A TOUT A PARIER que sous le pontificat d'un Sçavant, votre mérite, &c. & celle-ci de la Vie de Ganganelli (p. 59, prem. édit.)*; *IL Y AVOIT TOUT A PARIER au Conclave de 1740, qu'Aldovrandi seroit placé sur la Chaire de S. Pierre*, sont de la même plume.

Vous voyez bien, M. Caraccioli, que voilà deux paris qui ont un air de famille bien frappant.

Quoi qu'il en soit, pour en imposer avec plus d'art, M. le Marquis dit qu'il y a à parier, afin

que, ce pari dormant à penser que la chose étoit regardée comme immanquable, on ne fût pas étonné dans la fuite si l'événement répondoit à la gageure de Ganganelli annonçant le chapeau dès 1753; ce qui ne permettroit pas d'imaginer que la Lettre ait été faite après coup.

M. Caraccioli nous donne à entendre qu'il y a à Rome des *paris* pour les *chapeaux*, comme en Angleterre pour la guerre & la paix, & les combats de coqs, ou comme aujourd'hui à la Cour de France pour les courses de chevaux.

M. le Marquis est le premier homme du monde en fait de *paris*. Nous l'avons vu *parier* en 1740 pour le Cardinal *Aldovrandi*, & en 1753 pour Monseigneur *Aymaldi* : nous allons le voir maintenant, sous la figure d'un *laquais*, *parier* encore contre tous les Cardinaux à-la-fois, sortant du scrutin, & leur donnant le démenti sur ce qu'ils disoient avoir fait un Pape.

*JE GAGERAI TOUT CE QU'ON VOUDRA* (c'est-à-dire, *je PARIERAI tout ce qu'on voudra*) *que cela n'est pas, attendu que lorsque vous venez de faire un Pape, vous ne manquez jamais de me nommer Eminence, parce qu'alors vous n'êtes plus à vous-mêmes.* (Vie de Clém. XIV, p. 58 & 59.) M. le Marquis, qui excelle dans les moralités, ajoute : *On disoit la même chose des Apôtres, quand ils reçurent l'Esprit-saint : QUIA MUSTO PLENI SUNT ISTI.*

Pour sentir tout ce qu'a de piquant & d'ingénieux ce bon-mot de M. le Marquis, il faut entendre le *musto pleni* dans le même sens que les Juifs. Par conséquent voilà le Sacré College présenté à l'issue du Conclave, comme ayant bu *un coup de trop*. Et c'est dans la Vie d'un Pape que M. le Marquis se permet des allusions aussi indécentes & aussi sacrilèges, puisqu'elles portent sur les *paroles* sacrées de nos Livres divins ! Afin que la malignité de l'épigramme n'é-

chappe pas aux esprits les plus obtus , il a bien soin de faire remarquer ( p. 57 , *ibid.* ) que *ce seroit contredire toutes les Histoires , que d'avancer qu'il n'y a ni cabales ni factions dans les Conclaves.*

II°. LETTRE XLIII , A DOM G \* \* \* , PRIEUR  
DE LA CHARTREUSE DE ROME.

Ici l'imposture n'est pas difficile à prouver. Ganganelli , du Couvent *des Saints Apôtres* , situé à Rome , écrit à un Prieur de Chartreux à Rome , non un billet , non une lettre de quelques lignes sur une affaire pressée , mais un petit traité sur la conduite que les Supérieurs doivent tenir envers leurs inférieurs ; traité fait avec soin , travaillé avec art. Est-il vraisemblable que Ganganelli , enchaîné par état , tourmenté par des affaires , entraîné par le temps , ne pouvant disposer de ses journées , comme vous lui faites dire lui-même dans la Lettre XVIII , au Prélat Cérati ( tome 1 , prem. édit. p. 95 ) , & comme vous le rapportez également dans sa Vie , se soit amusé , pour ménager le temps dont il étoit si avare , à écrire à un Prieur de Chartreux qui ne lui disoit mot ? Est-il vraisemblable que lui , qui aimoit tant à se promener les après-dînées à la campagne ou dans le jardin des Capucins (a) , n'ait pas réservé à communiquer ses réflexions sur les Chartreux lorsqu'une promenade à faire dans leur enclos , le conduiroit dans la cellule de Dom Prieur ?

Allons , M. le Marquis , la main sur la conscience ! Convenez que cette Lettre n'est pas de Ganganelli , mais bien plutôt de vous. Instruit à merveille de

(a) Voyez Lettre XXXVII , au R. P. Sigismond de Ferrare , Général des Capucins : *Votre jardin , mon révérend Père , est toujours une de mes promenades favorites , &c.* ( Tom. 1 , p. 202 , prem. édit. ) Ainsi jusqu'au jardin des Capucins , tout entre dans les Lettres de M. Caraccioli.

toutes les petites *moines* des Communautés (où l'on ne voit que vous ; car c'est votre manie d'en connoître tous les *us* & coutumes , comme l'attesteront tous ceux qui vous connoissent ) , vous avez voulu , pour avoir un sujet de lettre , disserter sur quelque point concernant les *Chartreux* , & nous choisir pour cela quelque abus qui vous déplaçoit chez eux.

Dans vos Lettres vous vous proposez de faire passer en revue les principaux Ordres Religieux ; il falloit bien aussi que les *Chartreux* vinssent à leur tour.

Dans votre séjour à Rome vous aurez vu quelques *Chartreux* Français , dont la régularité n'aura pu s'accommoder de l'usage de la *méridienne* ; vous aurez , dans l'enfantement des Lettres , saisi avidement ce trait , comme un sujet qui pourroit vous servir ; & voilà votre seconde Lettre au Prieur des *Chartreux*. Est-il naturel de croire qu'un Religieux de cet Ordre , qu'on fait Supérieur , n'ait pas eu le temps , dans les grades subalternes , de s'approprier avec l'idée de la *méridienne* , & que ce *Chartreux* attende à être Prieur pour se scandaliser d'une coutume aussi innocente ? Direz - vous que c'étoit un étranger ? Ah ! *c'étoit un étranger*. J'entends ce que vous voulez dire. C'est peut-être quelque Français de votre connoissance ; circonstance dont vous aurez tiré encore un grand parti. Je soupçonne qu'il y a là du manège ; car ce *Dom G \*\*\** , dont vous ne voulez pas dire le nom , je ne sçais pourquoi , m'a l'air de quelque personnage romanesque , imaginé (a) pour avoir matière à une Lettre.

12°. Quelle idée que celle de votre Lettre *LVIII*, au *Gonfalonier de Saint-Marin* , & ce , pour avoir

(a) On verra plus bas , d'après une découverte que je viens de faire , que mon soupçon sur ce *Dom G \*\*\** étoit bien fondé.

le plaisir d'écrire sur la flatterie qui regne dans les Cours !

Quand vous avez voulu, M. le Marquis, parler *peinture*, vous avez trouvé un *peintre* sous votre main, avec qui vous avez pu, avec vraisemblance, mettre Ganganelli en correspondance : mais quand vous avez eu envie de babiller sur les Souverains, il ne vous a pas été si facile de trouver un Souverain à qui un *Religieux* pût écrire sans façon. Vous avez senti la difficulté. Pour vous en tirer, vous avez eu recours au *Gonfalonier de Saint - Marin*, vrai Bourguemestre à la tête de sept villages. Pour adapter le personnage au plan de la Lettre, vous voulez absolument en faire un *Souverain*, quoiqu'en *petit*. Du ton dont vous parlez, on croiroit qu'en lui seul réside la plénitude du pouvoir. Rien de plus faux ; car il y a *deux Gonfaloniers*. D'ailleurs ce gouvernement est aristocratique : cette petite République choisit elle-même ses Magistrats. Malgré cela, vous nous donnez le Gonfalonier pour le *petit Souverain d'un très-petit Etat*. Comment Ganganelli, depuis long-temps vivant à Rome, qui a *Saint-Marin* sous sa protection, pouvoit-il ignorer, si près d'elle, ce que c'étoit que le Gonfalonier ? Il n'a donc pu écrire de pareilles platitudes ; & par conséquent ce n'est pas lui qui a fait cette Lettre.

On y lit que l'on ne connoît pas les *discordes* à Saint-Marin. Ganganelli ne sçavoit donc pas, lui si habile en histoire, qu'en 1739 le Pape fut obligé d'envoyer un Légat, pour appaiser les dissensions qui s'étoient élevées entre les Chefs qui gouvernoient cette petite République. Et comme cette Lettre est placée avec celles qui sont de 1754, il n'y avoit que quinze ans que ces querelles avoient eu lieu. Ainsi ce n'étoit pas un événement dont les Italiens devoient avoir perdu la mémoire. Vous avez eu

grand'peur qu'on n'allât rappeler cette époque, pour la rapprocher de votre compliment sur *la quiétude dont on jouit à Saint-Marin* ; car vous n'avez pas voulu dater cette Lettre.

A cette petite finesse vous en joignez une autre, celle de faire de Ganganelli *un camarade de college* du Gonfalonier ( *Tome 1, prem. édit. p. 291.* ), pour autoriser le ton léger avec lequel vous le traitez. Peut-on imaginer qu'à un homme revêtu d'une Souveraineté quelconque, un particulier, un Religieux, un *roturier*, même après avoir été au *college ensemble*, dise un *adieu* tout sec à la fin d'une Lettre ? Que diroit-on même d'un Patriarche de Venise qui, après avoir donné au college vingt coups de porte-feuille au fils d'un Noble, en écrivant à ce *camarade*, devenu Doge, finiroit sa lettre par un *adieu* des plus cavaliers ? Le ton de cette lettre n'annoncerait qu'un polisson mal élevé. Or, comme Ganganelli ni le Gonfalonier ne peuvent mériter cette épithète, la Lettre est apocryphe.

Avec un peu de tact, il est aisé de sentir que l'envie de faire deux ou trois pointes, telles que l'allusion du *cujus regni non est finis*, parce que le Gonfalonier change tous les six mois ; & celle de la *Lettre aussi longue que vos Etats*, vous a fait sacrifier la vérité à la demangeaison de donner quelques plaisanteries (assez fades), pour fournir à vos lecteurs l'occasion de dire : *Ah, que c'est joli !*

### 13°. LETTRE LXII, A L'ABBÉ LAMY.

Vous n'ignorez pas, Monsieur le Marquis, l'histoire du Vicaire Savoyard. Vous sçavez que tout le monde y a reconnu, dans un des personnages, celle du célèbre Ecrivain qui s'est peint lui-même sous une figure emblématique. Seroit-ce une opinion ha-

fardée de croire que le jeune Ganganelli qui (*Tome 1, p. 308.*) *fait des vers élégiaques* pour honorer la mémoire d'un écolier de ses amis, & qui, se rendant justice sur ses vers funebres, *dès ce moment n'osa plus versifier*; de croire, dis-je, que ce *jeune Ganganelli* est le *jeune Caraccioli*? Gens qui se connoissent en allégories, m'ont soutenu que c'est vous qui êtes caché sous ce voile, parce que précisément, dans la multiplicité d'Ouvrages dont vous avez enrichi notre littérature, nous n'avons jamais vu de *vos vers*: tant il est vrai qu'on prend quelquefois au college d'excellentes résolutions! Vous y prîtes celle de ne vous adonner qu'à la *prose*, & vous nous avez tenu parole.

14°. *La Lettre LXVI, au Cardinal Querini*, a pour fondement une supposition si révoltante, qu'il est plus simple de souscrire à la fausseté de cette Lettre, que de se persuader que le Cardinal *Querini* & *Ganganelli* aient consenti à donner entre eux deux une farce du dernier comique.

Dans cette Lettre, celui-ci est supposé répondre à l'autre, qui lui avoit demandé *comment on doit étudier & enseigner la théologie*. (*Tome 1, prem. édit. pages 318 & 319.*) N'est-ce pas là exactement *Gros-Jean qui enseigne son Curé*?

En effet, peut-on sérieusement s'imaginer que le Cardinal *Querini*, un des hommes les plus érudits de notre siècle, ait pu demander à *Ganganelli* (qui certainement alors ne jouissoit d'aucune réputation dans l'Europe sçavante, que *Querini* avoit parcourue, & avec laquelle il avoit conversé) à *Ganganelli*, dont le nom ne se trouve point parmi ceux dont le docte Bénédictin avoit recherché le commerce & les lumières (comme il est aisé de le voir dans *la relation de ses voyages* donnée par lui-même), ait pu demander à ce

Ganganelli, quoi ? Son avis sur un cas de conscience ? Les Prélats les plus habiles consultent sur un point aussi délicat. Son sentiment sur un Ouvrage traduit d'une langue que possédoit Ganganelli, & que ne possédoit pas *Querini* ? Un Sçavant ne sçait pas toutes les langues. Ce qu'il pensoit sur l'antiquité d'un manuscrit presque indéchiffrable ? L'homme le plus versé dans la *paléographie*, sçait que plus il y a d'yeux perspicaces réunis sur un vieux manuscrit, & plus on peut en porter un jugement solide. Son opinion sur une statue, sur une médaille qu'on venoit de déterrer dans un endroit où le Cardinal ne pouvoit se transporter, & où se trouvoit Ganganelli ? L'Antiquaire, en attendant qu'il voie, est curieux de questionner des témoins oculaires. Non, ce n'est rien de tout cela. Que demande donc ce Cardinal à Ganganelli ? *La maniere d'étudier & d'enseigner la théologie*. On raconte du sçavant *Huet*, Evêque d'Avranches, que ses diocésains, ennuyés de ne pouvoir lui parler, parce qu'on leur répondoit toujours, *Monseigneur étudie*, disoient : *Nous avons donc un Evêque qui n'a pas encore fait ses études ?* A la demande insolite de *Querini* à Ganganelli, *Enseignez-moi, je vous prie, Pere Ganganelli, la maniere d'étudier la théologie*, on pourroit s'écrier : Quoi ! *Querini* est fait Evêque (car il l'étoit alors de Brescia), & il ne sçait pas encore sa théologie, puisqu'il demande la maniere de l'étudier ! Et quand prie-t-il de lui rendre ce petit service ? A l'âge de soixante-treize ans (car il étoit né en 1680 ; la Lettre de Ganganelli est du 31 Mai 1753). Quand pense-t-il sérieusement à sçavoir la maniere d'étudier la théologie ? Deux ans avant sa mort (car il mourut en 1755, à soixante-quinze ans). Alors il avoit parcouru toute l'Europe ; il s'étoit entretenu avec les *Newton*, les *Montfaucon*, les *Basnage*, les *Leclerc*, les *Burnet*, les *Papebroch*,



les *Fénélon* ; il avoit vu à Paris tout ce que les Maisons Régulieres & Séculieres renfermoient de Sçavans dans tous les genres ; il avoit la tête meublée de toutes les connoissances que peut réunir un mortel dans son cerveau ; au défaut de connoissances acquises , il avoit la bibliotheque la plus nombreuse ; il étoit préposé à celle du Vatican. Eh bien ! ce même *Querini* , dans tous ses voyages , dans toutes ses conversations avec les Théologiens les plus consommés , parmi les Sçavans qu'il avoit visités exprès pour participer à leur érudition , avoit oublié ( qui le croiroit ? ) de leur demander *la maniere d'étudier & d'enseigner la théologie*. Parmi tous les livres du Vatican & ceux qui lui appartenoient , il ne trouve pas ( en 1753 ) dans le dix-huitieme siècle , où l'on a écrit sur tout , & épuisé les matieres , il ne trouve pas un Ouvrage qui puisse lui apprendre *la maniere d'étudier & d'enseigner la théologie* ! & voilà pourquoi il consulte alors Ganganelli ! *O altitudo !* ô profondeur ! Mais une autre profondeur , c'est que son maître en théologie lui apprend ( au Cardinal *Querini* , à l'âge de soixante-treize ans ) qu'il n'y a eu autrefois qu'une seule espece de théologie , & que c'étoit ce qu'on appelle *positive* ( Prem. édit. p. 319. ) , afin que son élève ne s'avisât pas de prendre , en dépit de toutes les notions , la *positive* pour la *géométrie*. Ensuite il lui apprend l'époque du regne des *enthymêmes* & des *sylogismes* : il lui fait connoître *Thomas* & *Scot* , sans oublier de donner à chacun d'eux leur épithete d'*Ange de l'école* & de *Docteur subtil* ( p. 320. ). C'étoit toujours bon à sçavoir. Il assigne l'origine de la *scholastique* , & l'étymologie de ce nom ( p. 321. ) , afin que *Querini* ne s'imaginât pas que la *positive* & la *scholastique* étoient la même science : puis il trace la maniere dont le Cardinal pourra se servir pour établir , par exemple , *la vérité du mystere de l'Incarnation* , parce

qu'apparemment à l'Abbaye des Bénédictins de *Florence*, où *Querini* avoit fait ses premières études ecclésiastiques, on avoit oublié de lui faire voir son *Traité de l'Incarnation*, *Traité* qui se donne rarement (page 324.). Enfin il finit par déclarer que la plus excellente manière d'étudier la Religion, est *de beaucoup se familiariser avec les Ecrivains sacrés, avec les Conciles & les Peres* (p. 338.), manière qu'ignoroit le Cardinal *Querini*. Quelle profondeur de vues & d'érudition dans ce plan tout neuf d'études théologiques !

Or, raillerie à part, Monsieur le Marquis, d'après cet exposé, où le ridicule fait jaillir la vérité, quel est l'homme assez stupide pour croire, sur votre parole, à la possibilité de cette Lettre de Ganganelli au Cardinal *Querini* ? Vous avez vous-même tellement senti que cette invraisemblance choqueroit les idées les plus communes, que pour la dissiper de votre mieux, vous avez eu l'attention de faire remarquer par Ganganelli, au commencement & à la fin de cette Lettre, qu'on lui *fait trop d'honneur* ; que ce Cardinal *a trop bonne opinion* de ses *foibles lumieres*, quand *il ne dédaigne pas* de le consulter, &c. (p. 318.) & qu'il faut l'*excuser* sur sa *témérité*, qui *ne seroit pas pardonnable*, si l'*Eminence* ne lui avoit ordonné de dire son avis (p. 339.). Et ce sont précisément toutes ces précautions destinées à jeter de la poussière aux yeux, qui ont contribué à les dessiller : car voulez-vous que je vous dise, Monsieur le Marquis, pourquoi vous avez fait cette Lettre à *Querini* ? C'est pour nous donner une idée de cette *théologie* fameuse que vos Messieurs préparent sous le nom de Ganganelli, & que vous nous avez annoncée comme devant avoir l'Abbé *Fabry* pour Editeur. Il falloit pressentir le goût du public, & le préparer adroitement à croire de Ganganelli cette théologie,

dont le canevas, tracé par *Querini*, & exécuté par un Cardinal non moins érudit, devoit être accueilli comme un morceau achevé. Qu'il est délié, ce M. Caraccioli ! Il ne nous a fallu, pour le deviner, que cette phrase (p. 237.), *Théologie qui deviendrait l'enseignement perpétuel des diocèses, & qui serait sûrement adoptée par plusieurs Evêques*. C'est là que certaines gens de votre connoissance visent depuis long-temps, mais heureusement sans succès jusqu'ici.

Si cette théologie est orthodoxe, pourquoi ne seroit-elle pas adoptée par *tous les Evêques* ? Il faut que celle que vous nous promettez soit un peu suspecte ; car je vous prévien que *plusieurs Evêques*, en grand nombre, sont sur leurs gardes.

Vous excellez, Monsieur le Marquis, dans l'art des combinaisons ; mais vous n'avez pas le talent de vous cacher de manière à être invisible : car, 1°. sur un certain article, au second alinéa (p. 328.), *la toute-puissance de la grace* sert à vous faire entrevoir. Aussi ne manquez-vous jamais de toucher cette corde, mais légèrement. 2°. Votre attention à insister (p. 323.) sur ce que *ceux qui professent* (la théologie) *ne prennent pas DE SIMPLS OPINIONS pour des articles de foi*, & votre exhortation à l'Eminence d'être bien attentive à nommer des *Théologiens modérés* (p. 337.), sont autant de petits traits semés finement ça & là, qui ont répandu un jour lumineux sur la paternité de cette Lettre.

Vous m'avez fait rire avec vos *Théologiens modérés* que vous pressez le Cardinal *Querini* d'employer. Il paroît que vous n'avez pas la moindre idée du caractère des personnages que vous introduisez sur la scène. Quoi ! vous prêchez la modération au Cardinal *Querini*, lui qui, dégagé de tout esprit de parti, sçut, dans ses controverses, se faire révéler même des *Protestans* ! Voilà encore une insigne bévue,

qui apprend le nom du mal-adroit qui l'a commise.

Non-seulement le petit vernis d'hétérodoxie que vous répandez sans paroître y toucher, fait que le voile qui cache M. le Marquis, n'est qu'une gaze transparente ; mais même le ton badin qui caractérise sa manière, ne peut laisser de doute sur l'Auteur du perfiffage : car pour motiver le reproche que vous faites à ceux qui *veulent tout expliquer* dans la Religion, & ne savent pas s'arrêter, vous prétendez (p. 329.) que S. Paul proscriit tous les sermons sur le ciel ; parce qu'il enseigne que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu communique à ses Saints. Vous ajoutez : *Quelques Théologiens nous font une description du paradis ; comme s'ils y avoient été.* Que le sel qui assaisonne cette épigramme est piquant ! Qu'elle turlupine avec esprit les Curés de campagne, qui dressent en chaire des cartes topographiques du paradis ! Qu'elle est bien placée dans une dissertation sur la *théologie*, adressée au Cardinal Querini, dont l'âge & la dignité avoient besoin d'être égayés ! Heureusement vous ne parlez que de ceux qui donnent des tableaux pittoresques du paradis, *comme s'ils y avoient été RÉELLEMENT* : par ce moyen S. Jean, qui, dans son Apocalypse, nous en parle comme n'y ayant été *QU'EN ESPRIT*, ne se trouve pas sous la coupelle de M. le Marquis.

Autre preuve qui vient à l'appui de la fausseté de ces Lettres ; une contradiction grossière dans laquelle vous faites tomber Ganganelli. Sa maxime est (*Ibid.* p. 331.) que le nom de Dieu est si terrible & si saint, qu'on ne doit pas le faire servir à des jeux d'esprit. On va voir comment Ganganelli respecte les principes qu'il établit lui-même. Qu'on prenne la Lettre XC (T. 2, prem. édit. p. 54.), où il est question du Pere Richini, que Benoît XIV ne put faire élire Général des *Dominicains*. Voici ce que nous apprend le prétendu Ganganelli :

*Le Pape a bien pris la chose ; & comme il s'en alloit tout en riant , il a dit que S<sup>te</sup>. Thérèse ayant demandé à notre Seigneur pourquoi un Carme qu'il lui avoit révélé devoir être Général , ne l'étoit pas , il lui avoit répondu : JE LE VOULOIS BIEN , MAIS LES MOINES NE L'ONT PAS VOULU. Il n'est donc pas étonnant , a ajouté le Saint Pere , si la volonté de SON VICAIRE n'a pas eu son effet.*

Voilà donc notre Seigneur badinant avec S<sup>te</sup>. Thérèse , & tournant les Moines en ridicule. Certainement cette réflexion est un *jeu d'esprit* , & le nom de notre Seigneur est le *saint nom de Dieu* : ainsi voilà Ganganelli qui fait servir le *nom de Dieu* à un *jeu d'esprit*. Que pensez-vous de cette contradiction ? Elle est d'autant plus choquante , que c'est un moindre mal d'*ergoter* dans les écoles sur le nom de Dieu , en le rendant le *sujet de contestations syllogistiques* ( p. 331. ), mais contestations respectueuses , que de se permettre de froides facéties sur ce qu'il y a de plus vénérable dans la Religion. Qui croira Ganganelli capable de les avoir écrites ? N'est-il pas visible qu'on doit les imputer à la plume de M. Caraccioli , qui , dans tous ses Ouvrages , a la manie de recueillir les petites histoires de la Cour de Rome , afin que , tout *en moralisant* , il ait occasion de plaisanter ( toujours avec esprit ) ?

Qu'il me permette cependant de lui faire observer que le respect pour la Religion devoit l'engager à retrancher de cette Lettre l'anecdote bouffonne qu'il y raconte , parce que la mettre sur le compte d'un homme *Pape* alors , & la faire répéter par un autre devenu *Pape* ensuite , c'est fournir matière à la malignité des impies , qui , dans le siècle où nous sommes , tournent en dérision les objets même les plus sacrés.

J'ai démontré ci-dessus qu'il y a une très-forte invraisemblance

invraisemblance que Ganganelli se soit avisé de prêcher la *modération théologique* au Cardinal *Querini*, connu pour avoir été le plus doux & le plus pacifique des mortels : par une suite de cette même gaucherie, qui porte à cette Lettre un coup mortel, vous faites, Monsieur le Marquis, enseigner par Ganganelli à ce Cardinal le *tolérantisme*. (p. 335.)

Comme tout votre recueil épistolaire est saupoudré de petites expressions consacrées par les sages modernes, dont vous affectez d'attaquer extérieurement les dogmes, & dont cependant vous empruntez les termes sacramentels, j'ose vous dénoncer comme jouant le rôle d'un faux-frère, émissaire déguisé ; & vous ne seriez pas le premier qui, de nos jours, eût fait ce personnage. Que voulez-vous dire avec votre *tolérance évangélique* ? (Ibidem.) Analysons une bonne fois ces termes que vous employez avec tant de complaisance. Que signifient ces expressions ? Elles ne peuvent avoir que deux sens. Prétendez-vous que l'Evangile permet de *tolérer* les *erreurs* des hérétiques, ou leurs *personnes* ? Si en prêchant la *tolérance évangélique*, Ganganelli l'entend dans le premier sens, il attaque le dogme enseigné par l'Ecriture ; s'il l'entend dans le second, l'accusation que, dans cette Lettre & dans les autres, il intente contre le Clergé & les Théologiens *intolérans*, a pour fondement la fausseté la plus infigne.

La *tolérance*, quant aux *erreurs* des ennemis de la Foi, est proscrire hautement dans l'Evangile : on ne peut douter de cette vérité. Quant aux *personnes*, l'esprit de *Jésus-Christ*, sans doute, est *paix & charité*. Mais les Théologiens avoués du Clergé enseignent-ils qu'il faille vexer les hérétiques *dans leurs personnes* ? Donc la *tolérance* prêchée par Ganganelli, comme autorisée par l'Evangile, est une hérésie, s'il entend parler des *erreurs*, & une calom-

nie, s'il entend parler des *personnes*. Voudroit-il dire que l'Evangile autorise la *tolérance* quant à l'état de *citoyen* & à l'ordre *social*? Mais Ganganelli, qui devoit sçavoir le droit public, ne pouvoit ignorer que la *tolérance*, prise sous cette acception, est la *tolérance civile*, qui ne dépend pas du Clergé, mais des Souverains, qui peuvent accueillir dans leurs Etats ou en rejeter l'exercice d'une Religion anti-catholique. Si donc il vouloit prêcher la *tolérance civile*, comme conforme à l'esprit *évangélique*, c'étoit une ineptie que d'aller la prêcher aux Théologiens du Cardinal *Querini*, puisqu'elle ne dépendoit pas d'eux : c'étoit à quelque Souverain que Ganganelli devoit enseigner cette doctrine. Il est donc évident qu'il n'y a que ces trois aspects sous lesquels la *tolérance évangélique* puisse être envisagée. Or, de quelque manière qu'on la prenne, Ganganelli a avancé ou une hérésie, ou une calomnie, ou une ineptie. Donc il y a mille raisons de croire & d'affirmer que ce n'est pas lui qui a fait cette Lettre, & conséquemment toutes les autres où la *tolérance évangélique* est ressassée.

Quel est donc l'Auteur de cette Lettre? Vous, Monsieur le Marquis; oui, vous. Je puis vous en donner une preuve sans réplique; c'est que les philosophes, qui n'ont pas pris plus que moi le change sur la fabrication des Lettres, n'ont pas embouché la trompette pour bucciner cet Ouvrage. Si vous en doutez, allez leur faire votre salamalec, & vous verrez.... Voilà ce que c'est d'avoir voulu, quoiqu'en faisant parade des termes de leur évangile (pour conserver quelque intelligence dans le camp que vous vouliez donner pour ennemi), voilà ce que c'est de faire même le semblant de l'attaquer. Qu'avez-vous donc gagné avec votre zèle pour la *tolérance évangélique*? Rien du tout que des désagréments. La philosophie ne vous a tenu aucun compte

de votre tolérantisme , & le Clergé vous a sçu fort mauvais gré de votre tolérantisme. Tel est le sort de tous ces demi-penseurs qui , ne voulant pas enseigner à découvert le philosophisme moderne , & qui cependant desirant mettre sur leurs écrits une petite couche de cette modération que nos sages ont tant préconisée , remboursent leurs Ouvrages sur la Religion , de force *tolérance évangélique* , sans trop entendre ce qu'ils veulent nous dire. De cette uniformité de langage sur la différence des sentimens , qu'arrive-t-il ? De chaque côté ils entendent un *Nescio vos*. Voilà en deux mots votre histoire , & celle des *esprits-forts* mitigés , petits philosophes non *réalistes* , mais *nominaux*.

15°. *La Lettre LXVII* , à M. le Comte de Bielk ; faite pour parler du *Capitole* , est une des bonnes idées de M. le Marquis. Comment , en effet , écrire de *Rome* , sans parler du *Capitole* ? C'est bien dommage que du temps de Ganganelli la célèbre *Corilla Olympia* n'y ait pas été couronnée ! Vous n'auriez pas manqué de tirer parti de cet événement : vous auriez , à ce sujet , parlé de l'immortel *Pétrarque* , un de ceux , en petit nombre , qui ont partagé le même honneur. Que de choses charmantes à dire sur ce *Pétrarque* ! Ce nom eût amené peut-être quelques pensées pleines d'aménité sur la tendre *Laure* ; & puis de là nous aurions été conduits sur les bords enchantés de la *fontaine de Vaucluse* , que M. le Marquis nous eût invités à aller visiter un *Pétrarque à la main* (a). Que sçais-je ce qu'il n'eût pas répandu de grâces sur ce morceau ! Je ferois presque moi-

(a) Ceci fait allusion à ce qu'on lit dans la Lettre II , p. 24 , tom. 1 , prem. édit. *Il faut y aller* (aux environs de Pouzzolles) *l'Enéide à la main* , & confronter avec l'autre de la *Sibylle de Cumès* & avec *P. Achéron* , ce que *Virgile* en a dit. Il est bon de



même avec lui sur *Pétrarque* une lettre *in-promptu*, que j'attribuerois à Ganganelli : mais je ne la daterois pas , comme celle au *Comte de Bielk* , du *Couvent des Saints Apôtres* , c'est-à-dire de *Rome* , à un homme qui demeure à *Rome* , à moins cependant qu'on n'y eût établi la petite poste.

16°. Dans la *Lettre LXIX*, au *Pere Concina*, *Dominicain*, vous débutez en ces termes : *Il est sans doute bien étrange que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre , il y ait des Casuistes* ( Je m'attendois bien, en effet , à voir sur le tapis les Casuistes relâchés. ) *il y ait des Casuistes qui enseignent les abominations que vous combattez.*

Mais n'est-il pas sans doute bien étrange , M. le Marquis , que Ganganelli , dans un Couvent régulier comme celui des *Saints Apôtres* , invite des laïques à venir prendre du *chocolat* un jour de jeûne ( *Voyez Lettre 30 , prem. édit. p. 161.* ), malgré les preuves que le même *Pere Concina* a apportées , pour démontrer que l'usage du *chocolat* les jours de jeûne est contraire au précepte de l'Eglise ? Quand vous avez fait cette *Lettre* , vous ne sçaviez donc pas qu'il existoit un Ouvrage du *Pere Concina* , qui a pour titre , *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne* ? Ganganelli l'avoit lu : il approuvoit & estimoit la morale de ce *Dominicain* ; il n'aimoit pas plus que lui les *Casuistes relâchés* : cependant , après nous l'avoir donné prenant gaillardement son *chocolat* un jour de jeûne , grace au *Liquidum non frangit jejunium* des Italiens ( *abomination* cent fois pros crite avec raison ) , vous nous le présentez ici comme

sçavoir que cette réflexion sur *Virgile* , attribuée ici à Ganganelli , se trouve presque littéralement dans un des Ouvrages de M. Caraccioli , imprimé long-temps avant les *Lettres*. ( *Voyez le N°. 40 de l'Année Littéraire , 1775.* )

fauteur des principes du rigorisme. Comment concilier tout cela ? Il faut qu'une des deux Lettres soit apocryphe : choisissez. Si vous me livrez seulement la *tasse de chocolat*, vous êtes perdu.

17°. Dans la *Lettre LXXII, à un Religieux de ses amis, nommé Evêque*, Ganganelli a eu une furieuse distraction. Il a pris des Evêques Italiens pour des Evêques Français. Il engage son confrère à n'être pas la *dupe des délateurs* (T. I, prem. édit. p. 355.); à ne pas donner dans le *faute* (p. 356.); à regarder les *Curés* comme ses *égaux* (ibid.); à *annoncer la parole de Dieu* (ibid.); à *honorer les Religieux* (p. 358.); à ne pas prendre de *jeunes gens* pour son *conseil* (p. 360.); & *sur-tout, sur-tout à résider* (p. 361.). Or il faut sçavoir qu'en Italie on n'entend pas parler de *Prêtres appellans*, victimes des *délateurs*; qu'en Italie les Evêques sont généralement très-modestes. (Nous parlons seulement ici de ceux qui ne sont revêtus que de l'épiscopat.) On n'y entend point parler de querelles sur la hiérarchie. Les Evêques prêchent eux-mêmes habituellement : ils n'ont garde de mépriser les Religieux, puisque le grand nombre parmi eux est tiré du cloître pour être placés sur la chaire épiscopale. Ce n'est point un usage parmi eux de prendre de *jeunes Ecclésiastiques* pour être associés au gouvernement des diocèses; & nulle part on n'y est plus exact sur la loi de la *résidence*, parce qu'il n'y a que les Cardinaux-Evêques, dont les fonctions journalières auprès du Pape exigent qu'ils résident à Rome, qui s'absentent de leurs Eglises : & tout cela est si vrai, que M. le Marquis, dans la Vie de Clément XIV (*Prem. édit. p. 145.*), fait le portrait des Evêques Italiens en ces termes : *Les Evêques en Italie sont généralement aussi HUMBLES que SÇAVANS, aussi CHARITABLES que ZÉLÉS. Ils RÉSI-*

**DENT** exactement, & **VIVENT** cordialement **AVEC** **LEURS CURÉS** : car il ne faut pas les confondre avec les **MONSIGNORS**, connus dans Rome sous le nom de **Prélats**. Donc cette Lettre, si elle étoit réellement de Ganganelli, feroit rire à ses dépens. N'y auroit-il pas lieu de s'amuser, en effet, d'un homme qui, voulant rappeler ses devoirs à un *Evêque Polonais*, iroit lui faire le tableau des mœurs ordinaires des *Evêques Grecs Arméniens* ?

Malgré tous les efforts que vous faites, Monsieur le Marquis, pour vous cacher derriere Ganganelli, on vous voit à découvert. Faut-il beaucoup de sagacité, pour sentir que dans cette Lettre vous avez voulu draper des *Prélats* d'un certain pays, où les troubles sur une *signature* ont fait établir une discipline qui a produit quelquefois des *délations* ; des *Prélats* d'un certain pays, où presque tous issus des plus grandes maisons, ils conservent sous la mitre un appareil plus analogue à l'éclat de leur naissance qu'à la simplicité de leur état ; où presque jamais choisis parmi les Pasteurs du second Ordre & parmi les Religieux (titres devenus par l'usage presque exclusifs des dignités ecclésiastiques), ils contractent contre ces deux classes du Clergé, des préjugés qui engendrent quelquefois le peu de considération qu'ils leur témoignent ; des *Prélats* d'un certain pays, où les querelles sur les degrés hiérarchiques ont enfanté des ouvrages faits pour attribuer aux Curés une mission qui les égaloit aux successeurs des Apôtres, & que les Evêques ont cru devoir réfuter par la pratique, en regardant leurs prétendus rivaux comme leurs inférieurs : des *Prélats* d'un certain pays où, pris parmi ceux qui n'exercent point les fonctions du ministère, ils entreprennent rarement d'annoncer eux-mêmes la parole de Dieu, parce qu'ils ont négligé, avant l'épiscopat, de s'exercer à la prédication : un certain

pays , où le ton est de prendre pour Grands-Vicaires de jeunes Abbés , parce que comme c'est un grade par lequel les Prélat's ont été obligés de passer les premiers pour parvenir à l'épiscopat , ils présentent aux jeunes Ecclésiastiques leurs parens le même échelon qui leur a servi pour arriver au comble des honneurs du sanctuaire : un certain pays où la faveur qui nomme aux bénéfices , & qui les invite à séjourner à Paris ou à la Cour , le centre des graces , est pour eux un motif de ne pas résider dans leur diocèse ?

Il est donc évident qu'une pareille Lettre n'a pu être écrite que dans ce pays-là , & par un *indigène* espiègle , qui a saisi l'occasion de faire une petite malice à ces Evêques , dont il a sans doute à se plaindre , parce que ces Prélat's ont mal accueilli le gros livre *in-folio* d'un de leur confrère Flamand. *Manes aliamente repositum*. C'est ce qui fait que vous avez une dent contre eux. Aussi est-ce là le premier article sur lequel vous vous hâtez de les mordre ; car votre Lettre débute par le grief des *délations*.

A propos de ces *délateurs* , que ne tiriez-vous aussi , en passant , sur les *Lettres de cachet* qu'obtiennent du Pape leurs *Grandeurs Italiennes* ? Sçavez-vous que ce morceau étoit autant de mise que le reste ?

#### 18°. LETTRE LXXIII , A M. L'ABBÉ LAMI.

Pour celle-ci , elle semble faite exprès pour vous atterrer.

*Je suis enchainé de votre dernière feuille. Votre critique est raisonnée , & voilà comme on doit censurer , SANS IMPATIENCE , SANS HUMOUR , SANS PARTIALITÉ , selon les regles de la justice & du goût. On a souvent découragé des TALENS NAISSANS , en jugeant avec trop de rigueur. Je ne connois aucun Ouvrage , soit ancien , soit MODERNE , qui ne parût défectueux ,*

*si l'on vouloit tout critiquer. Les Auteurs ont besoin de l'indulgence des Journalistes, & les Journalistes eux-mêmes de celle du public, parce qu'il n'y a rien d'absolument parfait.* (Tome 1, prem. édit. p. 367.)

Il faudroit être d'une bonhomie sans pareille pour ne pas sentir que c'est vous, Monsieur le Marquis, qui, sous le nom de *Ganganelli*, donnez ici une chicane aux Journalistes. En effet, qui ne sçait que vous avez prodigieusement écrit, & que vos Ouvrages, dès votre premier-né, n'ont pu se concilier le suffrage de ces arbitres de la littérature ? Vous ne doutez pas de vos *talens* ; ils en ont douté ; & voilà pourquoi vous les accusez d'*avoir découragé des talens naissans, en jugeant avec trop de rigueur, & de vous avoir censuré avec impatience, humeur & partialité.*

Vous ajoutez : *Je ne connois aucun Ouvrage, soit ancien, soit moderne, qui ne parût défectueux, si l'on vouloit tout critiquer.*

Ainsi vos productions, qui sont des Ouvrages *très-modernes*, se trouvent renfermées dans l'amitié que vous publiez. Cela est adroit.

Votre *Vie de Ganganelli & vos Lettres* sont des chefs-d'œuvre à vos yeux ; mais comme ils devoient passer par le *creuset* des Journalistes, dont le seul nom avoit de quoi vous faire trembler, vous sollicitez humblement leur clémence, & vous prévenez le public que *les Auteurs ont besoin de l'indulgence des Journalistes, & les Journalistes eux-mêmes de celle du public, parce qu'il n'y a rien d'absolument parfait.*

Par ces derniers mots, vous semblez partager le différend par la moitié entre les Auteurs & les juges : mais il est clair que votre but est d'insinuer à vos lecteurs qu'il faut qu'ils se tiennent sur leurs gardes, si jamais les Journalistes venoient à vous maltraiter, par la raison qu'il *n'y a rien d'absolument parfait, & qu'eux-mêmes ont besoin de l'indulgence du public.* Bien vous

en a pris sur tout cela de gagner les devants dans l'esprit de ce public ; car nous avons été témoins que MM. *Fréron & Grofier* n'ont pas été fort indulgens envers vous.

*Parce qu'il n'y a rien d'absolument parfait.* Est-ce que l'indulgence des Journalistes ne doit avoir pour motif que l'impossibilité de trouver *rien d'absolument parfait* ? Un Ouvrage très-bon peut être au-dessous de l'absolue perfection ; cependant n'y a-t-il que de l'indulgence à ne le trouver que très-bon ? Je m'imaginois que des Ouvrages médiocres étoient les seuls objets de l'indulgence des critiques, & que ceux qui sont mauvais & pitoyables, comme certains que vous connoissez, par exemple, *l'Europe Française*, étoient l'objet de leur juste animadversion. Mais je vous entends : lorsque vous mettez en thèse qu'un Ouvrage ne peut être mauvais que parce qu'il *n'y a rien d'absolument parfait*, d'un trait de plume vous placez les vôtres dans la classe de ceux qui n'ont de défaut que de n'être pas *absolument parfaits*. Quelle modestie !

*Je vous sçais gré de nous rendre compte de temps en temps des livres français.* ( P. 368, t. 1, prem. édit. )

Fort bien, Monsieur le Marquis ! Vous faites adroitement votre cour aux Français : aussi *vos Lettres* ont-elles été bien vendues. Quand je lus pour la première fois les endroits de la *Vie de Ganganelli* où vous affectez de nous le montrer plein d'amour & de goût pour la *littérature française*, je ne voyois pas trop où vous en vouliez venir ; mais je le conçois maintenant. Vous êtes admirable pour les spéculations !

*Ceux ( les livres français ) du siècle dernier avoient plus de force, & ceux-ci plus d'agrémens.* ( Ibid. ) *Il est assez d'usage que le BEAU fasse place AU JOLI. C'est LE DIMINUTIF qui dérive DU SUBSTANTIF.* ( Ibid. )

Je suis bien de votre avis : aussi *le diminutif qui dérive du substantif*, phrase de ce siècle, est de ce *joli*

qui a pris la place du *beau* de l'autre siècle. Les Ouvrages d'aujourd'hui *le diminutif*, ceux du siècle de Louis XIV *le substantif* ! Jamais la pédanterie collégiale s'exprima-t-elle plus heureusement ? Un Ange descendu du ciel m'annonceroit que cette phrase est de Ganganelli l'Italien, que très-fermement je n'en croirois en vérité rien. Elle est si *jolie*, si *mignonne*, que c'est du *Caraccioli tout pur*.

*L'éloge que vous faites de M. le Cardinal Des Lances lui est bien dû. Il édifie l'Eglise entière par ses éclatantes vertus, & elles sont chez lui accompagnées d'une multitude de connoissances. Je SEROIS ENCHANTÉ QU'IL DEMEURAT A ROME.* (Tome 1, p. 368, prem. édit.)

Y avez-vous bien pensé, Monsieur le Marquis, lorsque vous avez inséré ce morceau sur *le Cardinal Des Lances* ?

1°. Vous devez vous rappeler que dans ces derniers temps, vous voyant ferré de près, vous avez annoncé que pour preuve de l'authenticité des Lettres de Ganganelli, vous alliez en produire *une soixantaine* que vous aviez reçues de ce Cardinal.

Je rends hommage aux vertus de *M. le Cardinal Des Lances* ; je le crois incapable de servir l'imposture : ainsi il est probable que dans un danger pressant, vous avez abusé du nom de cette Eminence. Il y a long-temps que vous avez fait vos preuves d'effronterie. Quoi qu'il en soit, nous verrons ces Lettres : mais ces relations que vous osez invoquer auprès du *Cardinal Des Lances*, nous donnent la clef de l'éloge que vous en faites, & prouve qu'il n'est pas sorti de la plume de Ganganelli. Ceux qui vous connoissent, savent que quand vous avez l'honneur d'avoir avec quelqu'un en place ou en crédit, le rapport le plus indifférent, bien vite vous l'insérez dans une de vos rapsodies, où le personnage est souvent tout étonné

de lire son nom. De-là plusieurs avantages pour vous ; vous flattez les gens , vous écrivez , vous imprimez , & vous avez des écus.

2°. Quiconque voudra y réfléchir , va se convaincre que cette phrase , *Je serois enchanté que le Cardinal Des Lances demeurât à Rome* , n'a pu être écrite que sous le pontificat du Pape actuel , & par conséquent après la mort de Ganganelli , loin qu'elle l'ait été par celui-ci. Voici une anecdote qui va démasquer le faussaire.

Il est notoire que dès l'instant de l'exaltation de Pie VI , ce Pontife , plein d'estime pour le *Cardinal Des Lances* , obtint du Roi de Sardaigne que cette Eminence restât à Rome ; & que ce Prince ayant agréé la demande du Souverain Pontife , le Saint Pere fixa le *Cardinal Des Lances* à Rome , en lui donnant part à sa confiance , & un emploi important auprès de sa personne.

Ce fait a été rapporté par tous les papiers publics ; il est incontestable.

Qu'a fait Monsieur le Marquis ? Comme son talent est de tirer parti de tout , voulant louer le *Cardinal Des Lances* , il a cru devoir faire allusion à ce trait si honorable pour cette Eminence. Cependant , pour qu'on ne démêlât pas trop clairement l'anecdote récente à laquelle ces mots , *Je serois enchanté qu'il demeurât à Rome* , étoient relatifs , allusion qui eût fait découvrir que la Lettre étoit postérieure à la mort de Ganganelli , il a tellement arrangé la phrase , qu'il a fait écrire celui-ci comme ne formant simplement qu'un vœu , qu'un desir de voir le *Cardinal Des Lances* à Rome : *Je serois ENCHANTE qu'il demeurât à Rome.* (Ibid.)

Malgré cette précaution , c'est le qu'il demeurât précisément qui prouve l'imposture : car que Ganganelli eût désiré que ce Cardinal vînt à Rome , il n'y a rien



là que de vraisemblable ; il ne faut qu'un conclave pour amener dans cette ville un Cardinal étranger & vivant dans un des Etats voisins : mais desirer que ce Cardinal demeure dans cette ville, c'est desirer qu'il y fixe son séjour. Qu'on observe que le *Cardinal Des Lances* se trouvoit alors dans une situation qui ne pouvoit permettre de se flatter de le voir demeurer à Rome. En effet, lié à la Maison de Savoie par des rapports intimes, & obligé de résider à la Cour de Turin par ses fonctions de *Grand-Aumônier*, il ne pouvoit y avoir qu'un événement extraordinaire qui pût fixer sa demeure à Rome.

C'est parce que cet événement n'étoit pas dans le cours ordinaire de ceux qu'on pouvoit présumer, qu'il a dû être imprévu. Comment, en effet, Ganganelli auroit-il pu le prévoir ? Il falloit, pour cela, qu'il pressentît qu'il seroit Cardinal (il ne l'étoit pas encore à l'époque de la Lettre), qu'il seroit Pape, que *Pie VI* lui succéderoit, que ce Pontife demanderoit au Roi de Sardaigne son agrément pour retenir à Rome le *Cardinal Des Lances*, & que ce Monarque exauceroit les vœux du Saint Pere ; tous événemens dans l'ordre des futurs contingens, dont la réunion étoit impossible à entrevoir. Il est donc incroyable que Ganganelli ait écrit une Lettre qui ne peut que faire allusion à un événement arrivé après sa mort. En vérité il faudroit fermer les yeux à la lumière pour résister à une preuve aussi forte contre l'authenticité de cette Lettre.

D'ailleurs, qu'on fasse attention que cette phrase, *Je serois enchanté, &c.* n'est amenée là par aucun antécédent. M. le Marquis n'a pu y tenir ; il grilloit de louer finement le Cardinal sur la faveur qui l'avoit fait demeurer à Rome sous le nouveau Pape.

Eh bien, Monsieur le Marquis ! vous croyiez qu'on ne vous devineroit pas ? Il faut que vous soyiez bien

hardi , pour ofer soutenir encore à la face du soleil , que les Lettres sont de Ganganelli !

*L'Academie des Arcades se soutient toujours , mais en l'air , c'est-à-dire , sur des zéphirs & sur des ailes de papillons.*

C'est ce qui s'appelle un calembourg , qui n'est évidemment pas de Ganganelli. Quoi ! parce que *des arcades* sont soutenues en l'air , donc l'Academie qui a le nom *des Arcades* , se soutient en l'air , mais sur des zéphirs & sur les ailes des papillons !

Quiconque a feuilleté quelques-uns de vos livres , ne manquera pas de dire , voyant papillonner M. le Marquis : *Ah ! voilà encore du Caraccioli.*

*Mettez souvent votre esprit à l'alambic.* (Ibid.) Leçon que vous pratiquez à merveille. Pour exprimer les choses les plus simples , vous avez le tic de n'employer que le langage le plus ridiculement girindé : le compte que l'*Année Littéraire* a rendu de votre *Europe Française* , & de toutes les gentilleffes de votre style artificiel , a dû convaincre vos partisans les plus engoués.

19°. Je n'insisterai pas sur la *Lettre LXXIV* , à un *Gentilhomme de Toscane*. Elle fait évidemment partie du plan formé par M. le Marquis , de donner deux volumes de Lettres sur les matieres les plus intéressantes : aussi un *Traité sur l'éducation* , sujet sur lequel on a tant écrit , ne devoit pas être oublié.

Ganganelli ne peut pas être supposé avoir établi une correspondance aussi méthodique , par une raison toute simple ; c'est qu'il en résulteroit un prodige inoui , sçavoir que tous ceux qui , par leurs rapports avec lui , provoquoient ses Lettres , se fussent tous donné le mot pour lui fournir matiere à traiter tout juste les sujets les plus intéressans & les plus analogues au goût du temps , sans en excepter un seul ; ce qui

assurément n'est pas très-facile à concevoir. Que penser donc de cette Lettre & des autres ?

20°. Pour la *Lettre LXXV*, vous serez forcé, Monsieur le Marquis, de convenir que ce n'est pas Ganganelli qui l'a écrite, mais que c'est vous, puisque sur une aventure littéraire qui y est racontée, celui qui écrit s'exprime ainsi : *Il m'arriva, &c. & ce moi*, vous allez voir que c'est M. Caraccioli.

Après avoir parlé d'un *Discours* scientifique destiné à être à la tête d'un livre, fruit d'une *effervescence qui dura huit jours* (cela est long pour une effervescence), d'où résulta l'*enfantement de quelque chose qu'on s'imaginait être fort intéressant & tout neuf*, celui qui a fait la Lettre, ajoute : *Mais je ne sçauois vous dire combien je fus par la suite SURPRIS & HUMILIÉ de trouver TOUTES MES PENSÉES RÉPANDUES dans quelques pages des anciens. Je n'avois cependant pas pillé.* (Il est humiliant, sans contredit, d'être découvert comme plagiaire : mais le plagiaire n'est pas surpris d'avoir pillé, parce que quand on pille, on sçait bien qu'on pille.)

*Je n'avois cependant pas pillé : mais l'esprit des hommes n'ayant qu'un cercle, toutes les générations se ressemblent, à quelque chose près, dans la manière de penser, hors les teintes, qui sont absolument différentes.* (Prem. édit. tome 1, p. 397 & 398.) Or que ceci ne soit que l'histoire de M. le Marquis, & une histoire de lui, Auteur de toutes ces Lettres, rien n'est plus palpable. En effet, comme il n'étoit pas possible qu'on ne se rappellât avoir lu le fond de ces Lettres dans vos Ouvrages, tant ceux faits depuis 1758, époque de la copie prétendue des Lettres de Ganganelli, que ceux faits avant cette date, vous n'avez pu vous dissimuler que ces ressemblances frappantes de vos élucubrations avec les Lettres du pseudo-Ganganelli, ne

pourroient échapper à la sagacité des critiques. Il étoit important de parer à l'objection d'où partoient la preuve infirme de l'imposture. Qu'avez-vous fait ? Une historiette que raconte votre Ganganelli pour justifier un Auteur qui trouve *toutes ses pensées répandues dans quelques pages* d'autres Auteurs , & ce sans piller , parce que toutes les générations se ressemblent , à quelque chose près , dans la manière de penser. Par-là le public apprenant qu'il y a des *plagiats involontaires* , & qui sont un *pur effet du hasard* , ne devoit plus être étonné de voir les *pensées* des Lettres de Ganganelli répandues dans les Ouvrages de M. Caraccioli. Ainsi , à l'aide de la petite histoire , vous sauviez au moins votre *Conversation avec soi-même* , ( Ouvrage mis au jour avant ceux dont vous avouez avoir pris le germe dans les Lettres de Ganganelli , que vous n'aviez copiées qu'en 1758 ). Par ce moyen , malgré l'identité frappante qui se trouve entre celles-ci & toutes vos autres productions , on étoit obligé de croire à l'authenticité des premières.

Monsieur le Marquis , vous voilà encore pris en flagrant délit ; délit constaté par des indices que vous tâchez de soustraire , mais qui découverts & réunis , forment la conviction la plus complète.

D'abord , sans parler de ce *Discours scientifique composé pour être à la tête d'un livre de Géométrie* , & qu'on avoit demandé à Ganganelli (p. 397) , parce que la réputation de Théologien suppose toujours un Géomètre ) sans parler , dis-je , de ce *Discours scientifique* , ces mots , *toutes mes pensées répandues* , méritent une observation particulière. Il est invraisemblable que l'Auteur d'un seul Ouvrage , tel qu'un *Discours pour servir de Préface* , retrouve toutes ses *pensées répandues* , où ? Dans mille pages d'autres Ouvrages ? Non , mais dans *quelques pages*. Au contraire , il arrive tous les jours , & il doit arriver que *toutes*

*les pensées* d'un Auteur, prises de quelque autre de ses Ouvrages, s'y trouvent répandues, ceux-ci n'eussent-ils que *quelques pages* : ce qui se vérifie admirablement par les Lettres prétendues de Ganganelli, copiées sur l'*Illustre Morte*. Donc ces mots mis adroitement, *toutes mes pensées répandues*, sont de vrais indices qui, rapprochés du corps de délit de la fabrication des Lettres, forment une première preuve.

La seconde se tire de ces autres mots, *dans quelques pages des anciens*. Par un effet de la même adresse, vous n'avez pas voulu mettre *dans quelques pages des modernes* ; parce que, comme les modernes se lisent plus facilement & plus fréquemment que les anciens, il n'eût pas été surprenant qu'un homme plein du suc des livres qu'il a souvent en main, en eût emprunté les idées, & les eût répandues dans ce qu'il écrit. Ainsi, pour donner plus sûrement le change aux lecteurs, vous transportez la scène sur le théâtre des *anciens* ; ce qui forme une illusion plus magique : de-là, séduits par elle, vos lecteurs ne pouvoient que s'écrier : *Est-il étonnant que M. Caraccioli retrouve RÉPANDUES dans les Lettres de Ganganelli (Ouvrage moderne) toutes les pensées qu'il a mises dans ses Ouvrages, puisque Ganganelli, dans un autre Ouvrage, a retrouvé les siennes dans les ANCIENS, ce qui est bien plus difficile ?* Donc la ressemblance entre les Ouvrages de M. Caraccioli & les Lettres ne prouvent pas qu'elles sont apocryphes. Y a-t-il rien de plus subtilement imaginé ?

Encore une réflexion, & par vos propres mains le masque va tomber. Vous dites que *toutes les générations se ressemblent, à quelque chose près, dans la manière de penser, hors les teintes, qui sont absolument différentes*.

Puisque ce principe étoit une des pièces qui devoient entrer dans votre machination épistolaire, que  
ne

ne l'arrangiez-vous de maniere à pouvoir être mieux adapté à votre système de fabrication ? Car ce que vous mettez ici en avant , fournit des armes contre vous.

En effet , si la maniere de penser des hommes ne se distingue que *par les teintes , qui sont absolument différentes* ; comme on trouve dans les Lettres , sous le nom de Ganganelli , & dans vos Ouvrages les *mêmes teintes* , vous ne pouvez donc plus vous étayer de votre principe pour sauver la ressemblance des pensées : car dans la Lettre II , à l'Abbé Ferghen , dans le *Voyage de la Raison* , ainsi que dans le *Véritable Mentor* , il y a des morceaux entiers qui ne se différencient que par quelques mots & quelques tournures. Or des constructions différentes de phrases , fussent-elles pour former *des teintes différentes* ?

## 21°. LETTRE LXXIX , A L'ABBÉ LAMI.

Oh ! je ne suis point du tout de votre avis (a) , mon cher Marquis , qu'elle soit de Ganganelli , cette Lettre. Elle est encore de vous : vous allez juger de ma preuve : mon argument est *ad hominem*.

C'est que la *Conversation avec soi-même* , Ouvrage de M. Caraccioli , y est louée comme singulièrement *intéressante & remplie de clarté* (p. 45). Cette production , & toutes les autres de M. le Marquis , ayant été jugées *médiocres* (p. 413.) par les Journalistes , qui n'y avoient trouvé ni *vues* ni *beautés* , vous ripostez à M. Fréron , sous le nom de l'Abbé Lami , le *Fréron de Florence* , & vous lui soutenez *mordicus* , que la *Conversation avec soi-même n'est point aussi médiocre qu'il le prétendoit* (*Ibid.*) ; qu'il y a des *vues* , des *beautés* , des *détails* qui distinguent cet Ouvrage : &

(a) Les mots mis en caractère italique dans cet endroit , font allusion à ceux du commencement de cette Lettre.

c'est tellement de la *Conversation avec soi-même* que vous voulez parler, que cette épithète, *intéressante*, que vous donnez à l'Ouvrage qu'avoit critiqué *Lami* (Fréron), vous la joignez également à la *Conversation avec soi-même*; car dans cet endroit vous citez celle-ci comme *singulièrement intéressante* (p. 415.), pour inviter le Journaliste à l'*analyser*. . . . Allons, Monsieur le Marquis, par pudeur, convenez qu'en voilà une qui est trop forte, & que l'homme le moins ombrageux en fait de Lettres apocryphes, ne vous passera pas celle que vous glissez ici pour nous parler de vous.

22°. La *Lettre LXXX*, à un *Curé du diocèse de Rimini*, est évidemment une allégorie pour nous préparer à goûter l'opération de Ganganelli détruisant *la Société*. Vous vous mettez en quatre pour prouver à ce pauvre Curé de Rimini (qui signifie le public), qu'il a tort de blâmer *Benôit XIV* (c'est-à-dire, Clément XIV.), parce qu'il ne faut pas condamner le *Vicaire du Christ*, le *Chef de la Religion*, le *Souverain Pontife*, duquel on ne peut médire sans blasphémer, & parce que *c'est prêter des armes aux Protestans*. (p. 420.)

Ces maximes-là, Monsieur le Marquis, sont excellentes. Aussi tous les vrais enfans de l'Eglise & moi sommes-nous soumis *purement & simplement* à toutes les *Bulles* dogmatiques, non-seulement de *Benôit XIV*, mais de tous les autres Souverains Pontifes, comme qui diroit, par exemple, d'*Innocent X*, d'*Alexandre VII*, de *Clément XI*. Je puis les citer, puisqu'ils ont été également *Vicaires du Christ*, & qu'ils ont parlé sur des objets aussi importans que ceux qui concernent *vos Espagnols vagabonds*.

Sçavez-vous bien, Monsieur le Marquis, que si condamner le *Vicaire du Christ*, & par conséquent ses décisions, c'est, selon vous, *blasphémer & prêter des armes aux Protestans*, vous tirez là à boulets rouges sur vos propres troupes ?

Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous faire deux petites observations. 1°. Vous n'avez pas assez réfléchi sur le choix que vous avez fait du personnage de ce *Curé de Rimini*. Le sujet de votre Lettre, en apparence, est de laver la tête à ce bon Curé, parce qu'il trouvoit mauvais que Benoît XIV eût établi une police pour les Ecclésiastiques Espagnols, qui, sans l'attache de leurs Evêques, alloient se faire ordonner furtivement à Rome. A votre place, j'aurois employé un autre personnage : car qu'importoit à un Prêtre Italien une ordonnance qui ne regardoit que des Prêtres étrangers à l'Italie ? Que n'introduisiez-vous plutôt sur la scène un Prêtre Espagnol ? Tout eût paru mieux assorti. Comment n'avez-vous pas vu cela ?

2°. Après avoir donné ce règlement de police comme l'objet de la mauvaise humeur de ce Pasteur revêché, à l'*alinéa* d'après (dont vous voulez que nous sentions la liaison avec l'article qui précède, puisque vous y mettez un *d'ailleurs*) [p. 419.], vous vous laissez sur le champ emporter à une distraction inconcevable : vous faites de cette ordonnance une affaire qui *se passe dans les cabinets des Princes* ; une affaire dont on ne peut juger que *criminellement*, si l'on ne pénètre l'ame de ceux qui agissent & qui font agir (Ces derniers mots sont bien indiscrets.) ; une affaire où l'on ignore les motifs des démarches du Souverain Pontife ; une affaire où il est lié par des considérations qui retiennent sa plume & sa langue ; une affaire qui porte sur une politique chrétienne, qui, sans jamais blesser la vérité, ne dit pas toute vérité, & qui s'enveloppe d'un silence nécessaire, quand il est avantageux de ne pas parler. (P. 419, 420, 421.)

Vous n'y pensez pas. Quoi ! une Lettre où il paroît qu'on veut parler d'une affaire, & qui précisément renferme tous les termes qui ne conviennent



qu'à une autre ! La défense aux Espagnols de se faire ordonner à Rome ( quand elle feroit réellement le fruit d'un *traité avec l'Espagne* ) [ p. 419. ] n'a pu être une affaire d'Etat qui *se soit passée dans le cabinet d'un Souverain*, puisque pour être conclue, elle n'avoit besoin que de la seule réclamation de l'Ambassadeur d'Espagne, redemandant les sujets de cette Puissance ; une affaire où l'on ait ignoré *les motifs des démarches* du Pape, puisque dans le même endroit de cette Lettre ( p. 419. ) on en rapporte la raison, celle d'empêcher les Clercs de mener une *vie licencieuse* ; une affaire qui portât sur une *politique chrétienne*, puisqu'elle n'est qu'une *police ecclésiastique*, dont aucune considération humaine n'avoit besoin de solliciter l'exécution, les Canons de l'Eglise ayant depuis long-temps établi cette loi avec le concours des Souverains. Vous voyez donc, Monsieur le Marquis, que sans absurdité Ganganelli n'a pu, pour calmer la bile du Curé de Rimini, lui parler d'une affaire étrangère au sujet de sa Lettre, en s'imaginant l'entretenir de cette même affaire. Le Curé, qui se fâchoit contre une ordonnance indifférente pour lui, eût été encore plus choqué de voir le Père Ganganelli jouer *aux propos discordans*.

Toute cette Lettre n'est donc incontestablement qu'un apologue, qui suppose ici une *affabulation*. Rien de plus aisé que de la trouver ; vos expressions la suggerent d'une manière très-lumineuse : je vais révéler ce que vous avez voulu ne nous dire qu'en termes mystérieux.

Vous sçavez qu'il s'est passé sous le pontificat de Ganganelli un *très-grand événement*, qui s'est traité réellement *dans les cabinets des Princes* ; un événement où l'on n'a pu *pénétrer l'ame de ceux qui agissoient & qui faisoient agir* ; un événement où l'on a *ignoré les motifs des démarches* ; un événement où ceux qui l'ont

opéré ont déclaré à l'univers entier qu'ils étoient liés par des considérations qui retenoient leur plume & leur langue ; un événement où l'on a été obligé de faire un sacrifice à la politique chrétienne , qui , sans blesser la vérité , n'a pas dit toute vérité , & qui s'est enveloppée d'un silence nécessaire , parce qu'il a été avantageux de ne pas parler. A ces traits on reconnoîtra l'événement dont vous voulez parler , & l'on voit se lever les voiles qui couvrent toutes vos élocutions allégoriques ; votre Lettre devient intelligible ; les expressions conviennent au sujet , & chaque partie cadre admirablement avec le tout.

Je conçois bien , Monsieur le Marquis , que voulant traiter une matiere aussi délicate , vous avez dû parler *en paraboles* , afin de ne pas choquer certains préjugés : mais que Ganganelli se soit enveloppé d'un nuage , & qu'il ait parlé en figures d'un événement qui n'étoit pour lui qu'un *futur contingent* , j'ose dire que c'est une extravagance ; par une raison bien simple ; c'est que c'eût été raconter comme passé ce qui n'étoit pas encore arrivé : car il est évident que le pseudo-Ganganelli fait ici allusion à une des grandes opérations de son pontificat. Or à l'époque de la Lettre *au Curé* , datée de 1755 , il n'étoit pas même Cardinal. Comment alors a-t-il pu citer un événement qui n'a eu lieu que lorsqu'il a été Pape ? Donc Ganganelli n'a pu écrire physiquement cette Lettre , quel que soit le sens qu'on lui donne. Si le sujet réel pour lequel elle a été écrite , est le grief du Curé contre l'ordonnance de Benoît XIV concernant les Prêtres Espagnols , Ganganelli n'a pu la traiter comme une affaire d'Etat , & par conséquent toute la tirade depuis la quatorzième ligne (p. 419.) est une sottise double de première classe. Si le sujet est allégorique , Ganganelli n'a pu écrire comme fait en 1755 ce qui , non-seulement n'étoit pas arrivé , mais même ce qu'il

ignoroit devoir faire un jour lui-même ; & par conséquent la Lettre renferme l'anachronisme le plus grossier.

Croyez-vous , Monsieur le Marquis , qu'il soit aisé de vous tirer de là ? Essayez.

Voici encore une difficulté sur laquelle je vous prie de me satisfaire. Je voudrois que vous eussiez la bonté de me dire comment Ganganelli , dans la Lettre XLVII, à l'Abbé de Canillac , sur une question concernant les libertés de l'Eglise Gallicane , ayant répondu que c'étoit le mettre dans le cas de ne pouvoir parler ( p. 251 , prem. édit. tome 2. ) , oublie ici qu'il est dans le cas de garder le silence sur un article aussi cauteleux pour un Italien , & pour un des esprits les plus déliés du Sacré College ( Vie de Clém. XIV , p. 240. ) ; car il renverse en deux phrases le fondement de toutes nos libertés.

En effet , il enseigne au Curé de Rimini ( p. 420. ) que le Pape est celui que Dieu a établi sur un trône pour voir & pour juger , & qu'il nous a ordonné d'écouter comme lui-même ; sans cela , qu'on risque son salut. Et plus bas : Il n'y a point de circonstance , point de moment , dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion , où il soit permis de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife. ( p. 421. )

Quoi ! Ganganelli , dans une Lettre , fait entendre qu'il a des raisons pour ne pas s'ouvrir sur son opinion , quant aux maximes ultramontaines , & ici il témoigne pour elles une soumission qui va jusqu'à l'excès ! Car y eut-il jamais ultramontaniste plus outré que celui qui met en thèse , non-seulement que le Pape est infallible , puisque Jesus-Christ a ordonné de l'écouter comme lui-même , mais qu'il n'y a point de circonstance ( sans en excepter une seule ) , point de moment ( sans en distinguer un seul ) , où il soit permis de s'élever , on ne dit pas contre un jugement légal du Pape parlant *ex cathedra* , mais même contre les dé-

*marches* ( Des démarches ne sont pas des actes juridiques d'une Puissance. ) contre *les démarches*, on ne dit pas certaines ou certaine *démarche*, mais contre les démarches du Souverain Pontife, ce qui les comprend toutes. N'est-ce pas là l'ultramontanisme le plus effréné ? Et cette doctrine est enseignée par Ganganelli, lui qui, par *un trait qui n'a point d'exemple, & qui le couvre d'une gloire immortelle* ( Vie de Clém. XIV, p. 85, prem. édit. ), omit de lire la Bulle *In cœna Domini*, arsenal des prétentions ultramontaines !

En vérité, Monsieur le Marquis, cela est si inconcevable, qu'il vaut mieux croire que cette Lettre est votre ouvrage que celui de Ganganelli : car il est visible que, quelle que soit votre opinion particulière *sur nos libertés*, vous avez cru devoir mettre ce langage dans la bouche de votre héros, & ce pour une raison qui saute aux yeux. Depuis le Bref qui a détruit la Société, il vous a paru important & très-important de prêcher fortement *qu'il n'y a point de circonstance, dût-il en coûter à notre cœur, où il soit permis de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife* ; & voilà pourquoi vous insistez avec tant de zèle sur la soumission qu'on lui doit. A la bonne heure, je vous entends maintenant. Je gage que cette Lettre, qui fronde *nos libertés*, n'étoit pas de celles communiquées par le Pere *Castan* à la Cour de France.

Vos Messieurs sont impayables : ils n'ont jamais été si attachés au Pape que depuis le 21 Juillet 1773. Cependant, Monsieur le Marquis, gare à vos Lettres, & peut-être à vous, si les Gens du Roi, vengeurs de nos libertés, viennent à faire un requisitoire contre vos deux propositions assurément très-anti-Gallicanes ! Je ne désespère pas de voir cet événement.

23°. Vous avez fait vœu, Monsieur le Marquis, de nous faire trouver de tout dans les Lettres de Gan-

ganelli. Dans la LXXXI<sup>e</sup>, (Tome 1, prem. édit.) à M. Meckner, *Ministre Protestant*, vous nous faites voir Ganganelli aux prises avec nos *freres errans*. Cela va bien jusqu'à la page 425 ; mais arrivé là, l'Ecrivain de la Lettre se fourvoie, en nous avançant des propositions fort étonnantes. (P. 425, tome 1, prem. édit.) Lisons - les tout entieres dans la Lettre même.

*Les reproches que vous faites continuellement à l'Eglise Romaine, mon cher Monsieur, sur le CÉLIBAT qu'on prescrit aux Prêtres, & sur la coupe qu'on retranche aux Fideles dans la participation aux saints Mysteres, tombent d'eux-mêmes quand on pense que le mariage & le sacerdoce se réunissent encore tous les jours chez les Grecs Catholiques, & qu'on y donne à tous les Fideles la Communion sous les deux especes.*

*Revenez à l'Eglise de bonne foi, & le grand Pape qui la gouverne aujourd'hui, ne vous rejettera pas de son sein parce que vous avez des Ministres mariés, & que vous desirerez l'usage de la coupe. Sa prudence trouvera un TEMPÉRAMENT qui vous accordera tout ce qu'on peut accorder sans changer le dogme & la morale, mais en changeant seulement la discipline, qui de tout temps fut sujette à varier.*

Ces propositions, mon cher Monsieur Caraccioli, font de lourdes erreurs, bien conditionnées. Je ne doute pas de la prudence de Benoît XIV ; mais je doute très-fort que de son autorité privée, sans un Concile général, il eût pu accorder aux Protestans l'usage de la coupe. Je sçais bien que dans la Session 22<sup>e</sup>. de celui de Trente, il fut porté un décret qui renvoyoit la décision des raisons sur l'usage de la coupe, pardevant le Souverain Pontife, le saint Concile s'en rapportant à sa sagesse : mais, 1<sup>o</sup>. cette dispense n'a jamais regardé que les Bohémiens & les Hussites : 2<sup>o</sup>. elle ne devoit avoir son effet que pour ces temps

orageux ; où l'Eglise étoit menacée d'un schisme affreux. Donc cette permission ne pourroit être accordée aujourd'hui aux Luthériens par le Pape seul, précisément par la raison qu'apporte l'Ecrivain de la Lettre (p. 426.), que *l'usage de la coupe tient à la discipline*. Oui, mais à la *discipline universelle*, sur laquelle l'Eglise assemblée peut seule innover. Il en est de même du *célibat ordonné aux Prêtres*. J'ose assurer que le pouvoir du Pape sur cet article est encore plus lié que sur l'autre. Consultez l'histoire ; elle vous apprendra que le *Duc de Bavière* envoya à Trente une députation pour solliciter le mariage des Prêtres, & que le Concile même crut devoir rejeter cette demande. Le Canon IX de la Session 24<sup>e</sup>. qui dit anathème à ceux qui prétendent *que les Clercs constitués dans les Ordres sacrés peuvent contracter mariage*, prouve que le mariage & les Ordres sacrés ne peuvent absolument se concilier. Que signifie donc la proposition insérée dans la Lettre *quant aux Prêtres mariés* sur lesquels le Pape trouvera *un tempérament* ? Ou un Protestant rentré dans le sein de l'Eglise, y est reçu comme *laïque*, & dans ce cas il lui est permis de se marier ; ou s'il est marié, il peut garder sa femme. Si après son abjuration il est admis aux Ordres sacrés, alors il faut qu'il subisse la loi commune, qui ordonne aux personnes mariées avant l'ordination, de se séparer de leurs épouses. Or dans tous ces cas, il n'y a aucun *tempérament* que le Pape puisse prendre sans le concours d'un Concile écuménique. A quoi revient donc l'exemple cité de l'*Eglise Grecque Catholique*, où le mariage & le Sacerdoce se réunissent encore tous les jours ? Cette assertion n'est pas exacte, 1<sup>o</sup>. parce qu'aucun Evêque *Grec Catholique* ne peut habiter avec sa femme après sa promotion à l'épiscopat ; 2<sup>o</sup>. parce que dans l'Eglise Grecque on ne peut se marier après avoir été admis à la Prêtrise ; il n'y a que ceux qui

contractent mariage avant l'ordination, qui puissent continuer de vivre avec leurs femmes. 3°. Enfin, s'ils jouissent de ces privileges, c'est que l'Eglise universelle les a ratifiés pour le bien de la paix.

Or comment voulez-vous, Monsieur le Marquis, que je croie que Ganganelli, *Théologien très-habile*, ait pu avancer les erreurs que contient cette Lettre sur *l'usage de la coupe & les Prêtres mariés* ? L'élève de Sorbonne le plus novice en fait de matieres ecclésiastiques, ne montreroit pas l'ignorance qu'on fait afficher ici à Ganganelli. Il n'est donc pas possible de lui attribuer cette Lettre.

#### 24°. LETTRE LXXXII, AU PRINCE SAN-SÉVÉRO.

Cette Lettre traite de l'histoire naturelle. Il étoit tout simple que M. de Buffon, le Pline Français, & qu'il est d'étiquette de citer dès qu'on parle d'histoire naturelle, reçût ici un petit tribut d'éloges ; cela va de droit. La finale de cette épître, *Je croyois ne faire qu'une lettre & c'est un SERMON, excepté qu'au lieu de finir par AMEN, je finirai par le respect qui vous est dû* (Tome 2, p. 13.), est une de ces gentilleses si familières à M. le Marquis, que chez lui elles ont passé dans le sang.

#### 25°. LETTRE LXXXV, A UN PEINTRE.

Vous avez bien fait de nous laisser ignorer le nom de ce Peintre : il est certainement du nombre de ceux que *des considérations humaines* ont empêchés de se faire connoître dans ce recueil. (*Disc. prél. p. 18.*) Cette Lettre, en effet, pouvoit compromettre cet Artiste. Heureusement que, privés de la satisfaction de sçavoir son nom, nous n'avons rien

perdu des réflexions neuves de l'Auteur de la Lettre sur la peinture. Par ce moyen le lecteur passe agréablement du cabinet des pétrifications (Tome 2, p. 1.) du Prince San-Sévéro à l'atelier d'un Peintre. Vous avez intitulé cet Ouvrage, *Lettres intéressantes*, il falloit ajouter, & *récréatives du Pape Ganganelli*.

26°. Par la Lettre *LXXXVI*, où il est question de l'alliance qui unit la Maison de Bourbon à celle d'Autriche, nous sentons le but de l'Auteur. Il a voulu dire des choses gracieuses à la Princesse qui partage aujourd'hui le trône des Français : aussi je lui fais grace d'une critique sur cette partie ; il suffit que ce petit mot puisse être agréable à notre aimable Souveraine, pour ne pas incider sur cet article.

*M. de Bernis s'est immortalisé par ce phénomène politique, comme ayant mieux vu les choses que le Cardinal de Richelieu.* (Tome 2, p. 23.)

Je m'attendois bien, en effet, à trouver ici l'éloge du Cardinal de Bernis. Rien de plus décent ; il est encore en place.

Toutes ces réflexions pourroient ne jeter que du louche sur l'authenticité de la Lettre ; mais ce qui en prouve évidemment la fausseté, c'est la Pologne à la bienveillance du Roi de Prusse, & sur-tout la ville de Dantzick. (Tome 2, prem. édit. p. 23.) En vérité, M. le Marquis, il faut que vous soyiez bien effronté, pour vouloir nous en imposer jusques sur les points les plus invraisemblables !

Cette Lettre est précédée de celle écrite à l'Abbé Papi, datée de 1755, & suivie d'une autre en date de 1756 ; ce qui nous apprend que toutes les trois ont été écrites à peu près dans le même temps : & il le faut bien, puisqu'on y loue le traité d'alliance, comme venant d'être conclu par l'Abbé de Bernis, alors Ambassadeur à Vienne. Cette Lettre a donc



été faite long-temps avant le partage de la Pologne ; & c'est cependant cet événement , arrivé en 1771 , qu'on affecte d'annoncer comme une révolution future : & c'est tellement cet événement tout nouveau , avec toutes ses circonstances précises , que l'Auteur a intention de décrire , qu'il a la mal-adresse de ne faire envahir par le Roi de Prusse qu'une *partie* de la Pologne , *ne fût-ce que la seule ville de Dantzick* , sans oublier de *faire donner les mains à un tel changement* ( p. 24. ) par la République ( Voilà la dernière Diète , qui a souscrit à l'acte de partage. ) la République livrée à mille différentes factions. ( Voilà la confédération de Bar ; il ne manquoit plus que le Conseil permanent. )

Il paroît , M. le Marquis , qu'en votre qualité de Colonel au service du Roi & de la République de Pologne , vous possédez supérieurement la partie politique de ce pays-là. N'est-il pas aussi clair que le jour , que vous n'avez pas voulu , dans votre recueil , sacrifier un sujet aussi intéressant pour le moment ? Afin de nous donner le change , & n'avoir pas l'air d'écrire après coup , vous faites faire l'invasion , *par la raison qu'un Héros aussi vaillant qu'heureux , aime toujours à s'agrandir. Cette raison* pour faire envahir , *sur le papier* , la Pologne par le Héros du Nord , est bien trouvée , parce que je sens qu'il vous falloit une *raison* quelconque : cependant ce Prince , quoique *vaillant & heureux* , avoit trop de génie pour envahir avec vous , *si ce n'est de cette façon* , cette République dès 1755 , avant d'avoir décidé par la dernière guerre la supériorité de ses armes. Mais Ganganelli étoit prophète ; il n'y a rien à repliquer. Il avoit deviné ce que bien des cabinets d'Europe n'avoient pas même entrevu. Autre trait d'adresse de M. le Marquis : il a omis la date de la prophétie , afin de ne pas réveiller les idées défavorables à la

vraisemblance de la Lettre. En lisant le morceau qui regarde le partage de la Pologne, on auroit bien vite examiné en quelle année écrivoit l'Auteur. Peut-on se jouer ainsi de la crédulité publique ?

27°. LETTRE LXXXVIII, A M. STUART.

C'est un petit traité sur la *politique* qui doit diriger un Ministre : par conséquent voilà M. *Stuart* encore qui reçoit une Lettre de M. le Marquis.

*Je viens de bégayer un sujet (la politique) que vous sçavez mieux que moi.* (Tome 2, prem. édit. p. 37.)

Je prie ceux qui liront ceci, d'aller converser un moment avec M. *Stuart*, qui demeure habituellement à Paris; ils jugeront des connoissances politiques du Noble Ecoslais vis-à-vis duquel Ganganelli ne faisoit que *bégayer*.... Courage, Monsieur le Marquis !

28°. LETTRE LXXXIX, AU RÉVÉREND PERE \*\*\*;  
NOMMÉ CONFESSEUR DU DUC DE \*\*\*.

Bonne matiere que ces Confesseurs de Princes ! Comme depuis une vingtaine d'années on a beaucoup dit de choses sur cette place importante & délicate, il falloit bien en entretenir le public; & voilà ce qui nous a valu la Lettre à cette Révérence *anonyme*, *Confesseur du Duc de \*\*\**.

J'ai quelques objections à vous proposer sur cette Lettre.

Elle est datée du 26 Avril 1755, & il y est question évidemment d'un *Confesseur de Souverain*. (p. 39.) Or vous n'avez pas remarqué que dans l'Europe Souveraine qui ait des Confesseurs, il n'y a que l'*Infant de Parme* ou le *Duc de Modene* qui soient appelés *Ducs*. Vous n'avez pas probablement eu in-

tention de parler du *Duc de Saxe* ou de *Bavière* ; car, selon l'usage commun, vous l'eussiez qualifié l'*Électeur de*. Je me rappelle que le *Roi de Sardaigne* est *Duc de Savoie*. . . . Mais votre *Duc* ne peut pas être encore celui-là ; vous l'eussiez désigné par sa qualité principale de Monarque. Il est donc incontestable que c'est le *Duc de Parme* ou le *Duc de Modène*, dont vous stylez le Directeur. Or, en 1755 (date de la Lettre), ces Princes avoient un *Jésuite* pour Confesseur ; à *Parme* c'étoit le Pere *Belgardo*, & à *Modène*, le Pere Stanislas *Bardetti*. Or ces soi-disans n'étoient point en correspondance avec *Ganganelli*, & ils n'ont pas sûrement communiqué cette Lettre à M. *Caraccioli* ; ni à aucun de ses agens. La vérité de ces deux assertions saute aux yeux. C'est donc une autre vérité que *Ganganelli* n'a pas écrit cette Lettre.

M. le Marquis se justifieroit mal en disant que ce Religieux *non-Jésuite*, à qui *Ganganelli* adresse cette Lettre, avoit d'abord été nommé *Confesseur*, mais qu'il ne le devint pas en effet, & que c'est pour cela qu'il a mis dans le titre, *NOMMÉ Confesseur du Duc de \*\*\**.

Une défaite aussi déplorable feroit hausser les épaules.

D'ailleurs on diroit, d'après le ton de cette Lettre, qu'il s'agit de former le Confesseur du Souverain d'une vaste Monarchie, comme un *Roi de France* ou d'*Espagne* ; cependant ce *Duc* dont on endoctrine le Directeur, ne peut être, quel qu'il soit, quoique d'ailleurs infiniment respectable par ses qualités personnelles & l'éminence de son rang, que le Souverain d'un petit Etat, dont l'étendue n'exigeoit pas qu'on fit les frais de tant de maximes pour l'instruction de son Confesseur. Mais M. le Marquis avoit la demangeaison de disserter sur les *Confesseurs* des Souverains ; il n'a pas pu y tenir.

29°. L'historique de la *Lettre XC*, où le Révérend Pere *Boxadors* est cité avec éloge, est assez curieux à apprendre. Aussi-tôt après l'exaltation du Pape régnant, dans le moment où vous alliez nous donner les *Lettres*, vous apprîtes avec le public, que le Pere *Boxadors*, fort estimé de *Pie VI*, étoit désigné Cardinal *in petto* : sur le champ vous lui trouvâtes une place dans votre recueil. Mais comme vous ne pouviez pas faire parler Ganganelli du chapeau de *Boxadors* ( car très-probablement il n'étoit pas du nombre des heureux compris dans l'*in petto* de la fameuse promotion que Ganganelli n'a pu publier ), vous vous accrochâtes au généralat de *Boxadors*. L'idée étoit féconde ; le *Général Boxadors* vous fit remonter à son prédécesseur, le *Général Brémond*. L'élection du premier amenoit naturellement le *chapitre général* ; & l'élection, à son tour, amenoit la pointe de *Benoît XIV* au sujet du Pere *Richini* ( p. 54. ). Je ne sçais cependant pas si le Cardinal *Boxadors* sera très-flatté de votre compliment ; car vous n'avez pas fait attention que citer la plaisanterie de *Benoît XIV*, rapportant la conversation joviale de *Jésus-Christ* avec *S<sup>te</sup>. Thérèse*, pour se venger de ce que le Pere *Richini*, son protégé, ne l'avoit pas emporté sur *Boxadors*, c'étoit affoiblir le mérite de celui-ci ; car *Benoît XIV* n'a pu décemment proposer que le sujet le plus digne. Votre but est donc de nous insinuer finement qu'il y a eu une *cabale* prépondérante en faveur du Pere *Boxadors* ; car sans cela, où est le sel de cette plaisanterie, *mais les Moines ne l'ont pas voulu* ? Votre compliment au Pere *Boxadors* n'est donc qu'une véritable épigramme.

Le Pere *Brémond* est peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans son *Ordre* d'avoir eu une condescendance aveugle pour un FRERE QUI LE MENOIT, & dont je me défiai toujours, parce

qu'il me paroïssoit *PATELIN*. (Tome 2, page 55.)

Que ces mots, *le patelin qui le menoit*, trahissent bien votre plume, M. le Marquis ! Voilà comme vous êtes : vous sçavez, je l'ai déjà dit, toutes les petites nouvelles des Communautés.

*Je plains LE PAUVRE Pere Brémond*. (Ibid.) Ce *PAUVRE PERE Brémond* est un gallicisme délicieux.

### 30°. LETTRE XCI, A UN MILORD.

*JE ne prétends pas le justifier* (le gouvernement des Papes), *d'autant plus qu'il ne favorise ni le COMMERCE, ni L'AGRICULTURE, ni LA POPULATION, ..... ni L'INDUSTRIE.*

Suit un petit portrait des différens peuples de l'Europe ; sur-tout *je vous vois, vous, Monsieur l'Anglais, sous le joug d'un peuple .... qui, par son impétuosité, est exactement souverain.* (Idée neuve, communiquée, à qui ? Précisément à un Milord.)

Puis vient une épigramme contre les gouvernemens *qui écrasent .... sous le poids des impôts .... qui sur cent SEQUINS* (Suppléez livres tournois.) *en font donner quatre-vingt-dix.*

Ainsi *COMMERCE, AGRICULTURE, POPULATION, INDUSTRIE, impôts....* O Monsieur Caraccioli ! votre Ganganelli, dans la *Lettre XI*, a bien raison de dire *qu'il devoit naître Français ; car la tournure de son esprit & de son style me le fait juger.*

### 31°. LETTRE XCII, A M. \*\*\*, MÉDECIN.

Qu'on charge quelqu'un de fabriquer une Lettre à *un Médecin* ; comment s'y prendra-t-il ? L'idée de l'impayable *Molière*, qui se présentera aussi-tôt à son esprit, lui rappellera celle de *guérifions*, de *science conjecturale*, du langage pédantesque qu'on parle *in nostro docto corpore*, des médecins qui *tuent*, de la  
mort,

*mort*, qui est toujours à leurs ordres : il pensera , malgré lui , à toutes les plaisanteries à l'aide desquelles il est d'usage de s'égayer à leurs dépens ; aux vieilles accusations qu'on ne cesse d'intenter contre eux ; au plaisir qu'on prend à défier la Faculté , en lui prouvant qu'on se porte à merveille , & qu'on n'a pas besoin de son ministère ; enfin aux noms redoutables & sacrés d'*Hippocrate* & de *Galien*. Il est certain que tout homme qui n'est pas malade , & qui veut s'amuser à écrire à un Médecin , se sentira poussé par un instinct naturel à employer ce ton persifleur.

Aussi M. le Marquis n'y a-t-il pas manqué. Prenons sa Lettre , & nous allons nous convaincre qu'il a voulu turlupiner finement les *Purgons* & les *Diafoirus*.

*La confiance qu'ont en vous les premiers de la ville ; leur fait honneur. Ils auront reconnu PAR DE FRÉ-  
QUENTES GUÉRISONS , que les REPROCHES faits  
aux Médecins , ne sont pas toujours fondés. La mode est  
S'ÉGAYER A LEURS DÉPENS ; & pour moi , je suis de  
très-convaincu qu'il y a plus de sçavoir parmi eux que  
dans presque tous les Corps , & que leur science n'est  
PAS SI CONJECTURALE QU'ON LE PENSE COM-  
MUNÉMENT : mais l'homme ingénieux à se faire illu-  
sion , dit que C'EST LE MÉDECIN QUI TUE , ET  
JAMAIS LA MORT.*

*Ce que je vous dis , mon cher Docteur , est d'autant  
plus généreux de ma part , QUE JE JOUIS DE LA plus  
FORTE SANTÉ , & que je n'ai besoin d'aucun Médecin.*

Il paroît que M. *Caraccioli* n'avoit pas consulté le *Docteur Salicetti* , Médecin du Palais Apostolique , ni le *Docteur Adinolfi* , Médecin ordinaire de *Clément XIV*. Ce que M. le Marquis dit ici de cette *forte santé* , est une vraie fanfaronnade , imaginée pour tourner la Faculté en ridicule. Nous l'invitons à lire l'avis raisonné du *Docteur Salicetti* , que nous avons inféré dans cet Ouvrage.

*Je prends chaque matin mon chocolat ; je mene une vie très-frugale ; je fais beaucoup usage du tabac ; je me promene fréquemment , & avec ce régime on vit un siecle.*

Il est vrai qu'on ne voit pas jusqu'ici qu'il soit question d'*Hippocrate* & de *Galien* : mais le public n'y perdra rien , & ce que j'ai dit n'en est pas moins vrai ; car quelqu'un qui a vu M. Caraccioli , assisté d'un certain *Acolyte* , son inséparable , & dont le nom finit en *i* , travailler à la composition du texte italien des Lettres , assure les avoir pris tous les deux sur le fait , composant dans cet idiôme la Lettre XCII , à un Médecin ; & avoir lu dans leur manuscrit italien précisément cette phrase : *La quale oggi più che mai vuol che si mettano in ridicolo IPPOCRATE e GALENO*. Ainsi voilà mon *Hippocrate* & mon *Galien* retrouvés.

Je supplie mes lecteurs , dès que le texte italien sera imprimé , de le consulter bien vite , pour s'affurer si mon émissaire m'a bien servi.

*Je prends chaque matin mon chocolat ; je fais beaucoup usage du tabac ; je me promene fréquemment , & avec ce régime on vit un siecle.*

*Chaque matin mon chocolat.* Quoi , chaque matin ! par conséquent même le carême , même les jours de jeûne ordonné par l'Eglise & par la regle de S. François ? Cela est fort.

*Je fais beaucoup usage du tabac , & avec ce régime on vit un siecle.*

Ce Médecin n'étoit donc pas de ceux qui prétendent que le *grand usage du tabac* est très-funeste à la santé ? M. le Marquis a oublié ici de nous parler du *café* de Ganganelli. Il en prenoit cependant parfois ; car dans la Lettre CVIII , il parle ainsi à un de ses confreres : *Ménagez votre PETITE santé ,... en prenant moins de café. C'est la boisson des gens de lettres ; mais elle brûle le sang , & alors les maux de tête , de gorge , de poitrine se font sentir avec violence. JE NE SUIS*

CEPENDANT POINT L'ENNEMI DU CAFÉ, à la maniere de M. Thierry, Médecin du Prétendant, . . . . qui opinoit que cette liqueur est vraiment un poison.

Ainsi, dans son recueil de Lettres, M. le Marquis nous donne un vrai traité d'hygiène.

*Je me promene fréquemment.*

Comment Ganganelli, qui étoit accablé de travaux multipliés, à ce que vous dites, pouvoit-il avoir le temps de se *promener fréquemment* ?

Quoi qu'il en soit, Ganganelli prenoit force *chocolat*, force *tabac*, & faisoit force *promenades*. Il seroit bien singulier que M. le Marquis prît aussi, lui, son chocolat, usât de tabac, & se promenât beaucoup. Le fait est qu'on ne rencontre que lui dans les rues. Cette conformité de goût entre l'Auteur & l'Editeur de ces Lettres, seroit réellement faite pour affecter quiconque a le talent de rapprocher les objets.

### 32°. LETTRE XCIII.

Cette Lettre est une mine à réflexions.

*Plus il y a de petits esprits qui se mettent sur les rangs pour écrire, & plus il y a de satyres & de dissensions.* (p. 76.)

M. le Marquis a bien raison. Aussi-tôt qu'on a vu le recueil des *Ganganelliques*, il y a eu dans la république des lettres une *dissention* ; mais pour des *satyres*, il n'y en a point eu, parce qu'on n'avoit pas affaire à un *petit esprit*.

*Les hommes de génie ressemblent aux dogues, qui méprisent les petits chiens.* [Ibid.] M. le Marquis se fait ici son procès à lui-même : il ne veut être ni homme de génie ni dogue ; car il paroît, par sa *Réponse à un Anonyme*, imprimée chez Boudet, qu'il n'a pas méprisé le petit agresseur qui mordit *ses Lettres*.



*On ne répond pas aux Critiques , lorsqu'on est vraiment grand. ( P. 76 & 77. )*

Que dites-vous là ? N'est-ce pas M. Caraccioli qui a fait imprimer , *Remerciement à l'Auteur de l'Année Littéraire* , sur sa critique des Lettres de Ganganelli ? Il n'est donc pas *grand* ? A la bonne heure.

*Les Sçavans . . . n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs , tandis que les Littérateurs , comme les troupes légères , se répandent de toutes parts & sont toujours aux aguets pour tout sçavoir. ( P. 77. )*

Voici une petite consolation. Si M. le Marquis n'est pas *Sçavant* , il est *Littérateur* ; car , comme un huf-fard , il se répand par-tout & est toujours aux aguets pour tout sçavoir.

*Un Sçavant est presque toujours l'homme de la postérité , & le Littérateur est celui de son siècle. ( p. 78. )* Fort bien ! après vous le déluge. Vous renoncez à la postérité ; mais vous êtes le *Littérateur du jour* , c'est-à-dire , l'homme aux *Lettres* datées depuis vingt ans , & faites en 1775.

*On se dépêche d'avoir de la réputation , parce que l'amour-propre veut jouir sur le champ. ( Ibid. )*

*Je suis ravi ( Ibid. ) que vous fassiez cet aveu. Voilà ce que c'est : vous avez visé à la réputation , & vous avez voulu jouir sur le champ du fruit solide de plusieurs éditions faites coup sur coup. Il est si agréable de jouir en palpant du numéraire ! Parlons sans plaisanterie. N'est-il pas évident que c'est vous qui avez écrit cette Lettre , pour parler de vous ? Observez que trait pour trait nous retrouvons dans chaque phrase M. Caraccioli.*

### 31°. LETTRE XCIV , A L'ABBÉ LAMI.

*La plupart des hommes ne considèrent l'histoire que comme une tapisserie de Flandre , à laquelle ils donnent un coup d'œil. ( P. 82. )*

Le Ganganelli qui a fait cette Lettre, montre ici une grande discrétion : car à quoi tenoit-il qu'il ne préférât une belle tapisserie des Gobelins, lui qui raffo-  
loit des Français ? En achalandant ses Lettres, il au-  
roit fait valoir nos manufactures; mais il auroit donné  
prise à quelques mauvais plaifans.

Quoi qu'il en foit, cette Lettre est une jolie petite  
dissertation sur l'*histoire*, envoyée, non pas à un  
jeune Littérateur, mais au Grand-Prévôt de la Litté-  
rature de Florence, qui commençoit à apprendre l'his-  
toire. Je m'attendois bien que vous nous donneriez  
quelque chose sur l'*histoire*. Vous auriez bien dû  
mettre pour enseigne à ces Lettres, ce titre-ci,  
*Cours des Sciences*.

#### 34°. LETTRE XCVII, A UN DIRECTEUR DE RELIGIEUSES.

*S'il y a une concupiscence des yeux chez tous les  
hommes, comme nous l'apprend S. Jean, il y en a une  
de LANGUE & d'oreilles pour bien des Religieuses : au-  
rez-vous l'art de la guérir ? ( P. 95. )*

Et vous, Monsieur le Marquis, aurez-vous donc  
toujours l'art de ne nous donner que des scurrilités  
indécentes sur les *dévotes* & les *Religieuses* ? Vous mé-  
ritez qu'elles donnent contre l'authenticité de vos  
Lettres un bon coup de langue.

*C'est une FRIANDISE pour bien des Religieuses de  
mener celui qui a soin de leur conscience : elles font cela  
tout pieusement, sans paroître y toucher. ( P. 96. )*

Sçavez-vous bien que ce morceau est une vraie  
*friandise* en fait de traduction ? J'admire comme vous  
avez fait choix de tous les mots français les plus su-  
crés, pour nous rendre le sens de l'italien & du latin.  
Ceux qui parlent une de ces deux langues, sûrement

*ne font pas comme cela les choses tout pieusement , sans paroître y toucher.*

Il faut que le Ganganelli que vous avez créé & mis au monde, fût bien *friand* ; car dans la Vie (p. 117 & 118 , prem. édit. ) , vous nous le faites voir s'occupant encore de *friandises*. *Les louanges , qu'il appelloit l'aliment des petits esprits , & la FRIANDISE des faux dévots , &c.*

Malgré tous vos efforts pour nous donner à penser que ces *friandises* appartenoint à Ganganelli, il est aisé de voir qu'elles ont été confites dans l'*office* de M. le Marquis.

### 35°. LETTRE XCIX.

*OH ! des complimens. Si vous sçaviez comme je les aime , vous ne m'en feriez sûrement pas. (P. 102. )*

Vous voyez bien, Monsieur le Marquis, que je ne vous en fais pas. De quoi vous plaignez-vous ?

*Ce qu'on débite sur le compte du personnage en question , n'est fondé que sur l'envie & la malignité. (Ibid.)*

*Sur l'envie !* je vous certifie que non. *Sur la malignité !* cela peut être ; mais il seroit dangereux d'approfondir le fait.

*Quel est l'homme qui écrit , qui n'ait des ennemis ? (Ibid.)*

Vous avez écrit , & écrit beaucoup ; vous devez donc avoir beaucoup d'ennemis.

*Les personnes les plus TARÉES sont toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies. (P. 103. )*

*Les personnes les plus tarées.* On diroit presque que c'est un Français à qui , en écrivant de la première main , échappe ce mot , du bon ton aujourd'hui : mais on se tromperoit ; car il faut bien se rappeler que *c'est une traduction de l'italien ou du latin.*

Quoi qu'il en soit , ces personnes *tarées* croient facilement *les calomnies* : mais si ce n'étoient que des *médifances* , qu'en pensez-vous ?

*La premiere regle de la charité chrétienne , est qu'on ne peut croire le mal si l'on n'a rien vu , & que l'on doit se taire si l'on a vu.* ( P. 104. ) Cela est vrai : cependant je ne sçais pas si , en certains cas , il est possible de faire *taire* tout le monde.

Je me permets ces réflexions , parce qu'elles ne peuvent renfermer aucune personnalité ; car l'Auteur de la Lettre n'a pas voulu nommer *le personnage en question*.

Probablement il est de la connoissance de M. le Marquis , qui avoit des liaisons avec Ganganelli , & qui par conséquent pouvoit connoître ses rapports. *MAIS CHUT* (a) : *c'est le secret* de Monsieur le Marquis ; *il ne faut pas le divulguer* ; ainsi nous n'en sçaurons rien.

### 36°. LETTRE C, A M. L'ABBÉ L.

*Vous me consultez sur le Discours que j'entendis DERNIÈREMENT.* ( P. 106. )

Observez que Ganganelli fait ici mention d'un Discours prononcé *dernièrement à Rome*. Il ajoute qu'il faut qu'un Discours tienne le milieu entre les Italiens & les Français , c'est-à-dire , entre ce qui est *gigantesque* & *ginguet*. ( P. 107. ) Ainsi le *gigantesque* indique la maniere italienne , & le *ginguet* la française. Or le Discours qu'avoit entendu Ganganelli

(a) Dans la Lettre LIII , ( tome 1 , p. 271 , prem. édition. ) M. Caraccioli impose silence sur *les plaisirs des hommes de lettres* ( comme lui ). *Mais chut* : *c'est le secret des gens d'étude* ; *il ne faut pas le divulguer*.

Ce *chut* dénote encore visiblement une traduction faite sur le latin ou l'italien.

étoit *ginguet*, puisqu'il lui reproche une *afféterie* qui l'énervait, & que c'étoit un ouvrage travaillé à une *toilette*, où on l'avoit fardé. (P. 106.) Donc c'étoit un *Discours français* que Ganganelli avoit entendu; donc cette Lettre n'a pu être écrite de Rome, même le 10 du courant, parce qu'à Rome on n'y entend pas des Sermons *frisés & musqués à la La Tour-du-Pin*. Ce nom commence précisément par L. La Lettre est adressée à l'Abbé L., qui faisoit des Sermons *ginguets*, & composés à la *toilette*. Il seroit très-plaisant que cette Lettre fût de M. Caraccioli, qui, après avoir entendu à Paris l'Abbé de la Tour-du-Pin, qu'il connoissoit (car M. Caraccioli connoît tout le monde), lui eût écrit sur un de ses Sermons; & que lors de la rédaction de son recueil, il eût trouvé cette Lettre elle-même *si toiletée*, qu'il eût cru devoir la donner au public sous le nom de Ganganelli, en prenant cependant deux précautions pour se masquer; celles de mettre *A l'Abbé L.*, lettre initiale du nom de l'Abbé *La Tour-du-Pin*; & au lieu de *Sermon*, *Discours*, afin de donner à penser que ce pouvoit être quelque *pièce académique*. M. le Marquis est rompu à tous ces petits manéges.

### 37°. LETTRE CII, A UN PRÉLAT.

*MONSIGNOR, unissez-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de ME FA-CHER en quelque sorte, en me soutenant que c'étoit un Pape cruel, un Pontife indigne de régner. Il est étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement, se soutient, ET COMBIEN ELLE A GAGNÉ DE TERREIN, &c. &c.* (Prem. édit. tome 2, p. 113.)

Je n'ai jamais douté un instant, Monsieur le Marquis, que vous nous donneriez une Lettre sur *Sixte-Quint*; car tout ce que vous nous avez dit de ce Pon-

tife dans la Vie de Clément XIV (p. 29, 31, 286, 287, 288, 289, 290.), n'avoit pour but que de nous amener *Sixte-Quint*. Aussi je ne m'étonne plus pourquoi vous vous délectiez à nous en parler. Il étoit confrere de *Ganganelli*, Cordelier comme lui, roturier comme lui, parvenu à la papauté ainsi que lui. Vous avez cru qu'il manqueroit quelque chose à votre recueil, si vous omettiez de nous entretenir de ce Pape fameux. Voilà ce qui nous a valu cette Lettre.

Mais permettez que je vous dise que l'affectation est trop marquée, pour qu'on puisse se faire illusion sur cette épître, en l'attribuant à *Ganganelli*.

1°. C'est précisément parce que le sujet cadre trop bien avec l'esprit de votre recueil, que je trouve qu'il y a de la mal-adresse à avoir fabriqué une Lettre sur cette matiere.

2°. Qu'on réfléchisse sur le titre : *A un Prélat*. Pourquoi n'avoir pas mis son nom ? Quelle *considération humaine* pouvoit déterminer ce *Prélat* à laisser ignorer son nom ? Quel risque peut-on courir aujourd'hui à faire connoître qu'on a reçu une Lettre où il est question de *Sixte-Quint* ?

3°. Elle semble tomber tout exprès des nues. Voyez à quel propos *Ganganelli* l'écrit ! Cet homme que vous présentez sans cesse comme tourmenté par les affaires, accablé de mille occupations, sans avoir été *provoqué*, lâche cette Lettre à son *Monsignor*, sous prétexte qu'il a eu une querelle où on le *força*, pas plus tard *qu'hier*, de se *fâcher*, pas tout-à-fait, mais en *quelque sorte*, en lui *soutenant* que *Sixte-Quint* étoit un *Pape cruel*, &c. &c.

Voilà une question vraiment neuve. Comment *Ganganelli*, dont la cellule étoit toujours remplie de Sçavans ( nous avez-vous dit dans sa Vie ), a-t-il pu rencontrer dans sa coterie érudite un homme assez

nigaud, pour aller traiter avec cet air d'importance, une rapsodie aussi vieille que cette question, *si Sixte-Quint étoit un Pape cruel ?* Ganganelli a fait l'enfant, en se sachant contre l'original qui lui a fourni le sujet d'une rixe aussi naïve. Que ne mettiez-vous tout simplement cette histoire-là sur le compte de quelque Frere lai, rencontré par Ganganelli *dans le jardin des Capucins* ou *dans la cuisine des Cordeliers*, & avec qui vous l'auriez fait *badiner ab hoc & ab hác* (a), pour se délasser de ses travaux littéraires ?

4°. La maniere dont est traitée cette antiquaille réchauffée, répond à la banalité du sujet. Ce *Monsignor*, pris pour champion dans une cause aussi intéressante & aussi piquante depuis un siecle & demi, fait un effet merveilleux. *L'Italie*, qui fourmilloit de *brigands* dans le siecle où vécut Sixte-Quint ; *Rome* semblable à une forêt ; les plus honnêtes femmes insultées, même en plein jour ; la nécessité où se trouva Sixte-Quint de faire pendre une cinquantaine de coquins pour sauver la vie de ses sujets, pour rétablir les mœurs au milieu des villes, & la sûreté au sein des campagnes, dans un temps où il n'y avoit plus ni loi, ni bon ordre, ni frein : & puis *Gregorio Leti* ( Oh ! pour celui-là, je m'attendois bien que vous ne l'oublieriez pas. ) *Gregorio Leti*, qu'on nous apprend avoir rendu Sixte-Quint odieux dans toutes les régions de l'univers, au lieu de le peindre comme forcé d'intimider son peuple par les plus grands exemples de sévérité : & puis viennent des réflexions piquantes, par leur nouveauté, sur les gouvernemens mous, &c. ( P. 113, 114, 115, 116. )

En vérité, Monsieur le Marquis, c'étoit bien la peine de nous faire une Lettre, pour la remplir de tous ces lieux communs que ma grand'mere m'a racontés

(a) Dans la Lettre XI, M. Caraccioli dit que Ganganelli aimoit à rire *ab hoc & ab hác*.

cent fois au coin du feu ! Car vous sçavez qu'il n'y a personne qui ignore toutes les historiettes de *Sixte-Quint*. Puisque vous étiez en train de vous en donner sur le fameux Frere *Félix*, devenu Pape, que ne nous parliez-vous aussi & de son pere le vigneron, & des *pourceaux* qu'il garda, & du Cordelier qui, en peine du chemin qu'il devoit prendre pour aller à Ascoli, rencontra le petit pâtre, l'emmena dans son Couvent, & le fit étudier ? Que ne contiez-vous en même temps toutes les farces que joua le Frere *Félix*, feignant les infirmités de la vieillesse pour arriver à la papauté ; à peine élu Pape, jetant le bâton sur lequel il s'appuyoit, levant la tête, & entonnant le *Te Deum* d'une voix si forte, qu'il fit trembler les vitres de la chapelle ? Dites-moi un peu pourquoi vous avez glissé sur toutes ces anecdotes ? Si vous voulez me le permettre, je vous en ferai une jolie lettre ; j'aurai l'honneur de vous l'envoyer, & vous l'insérerez dans le *Supplément* que vous annoncez devoir publier.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que pour vous donner un moyen de finir cette Lettre, vous faites dire à Ganganelli : *J'irai sûrement vous voir au premier moment*. C'étoit donc à un Monsignor demeurant à Rome, que vous supposez que Ganganelli a écrit. N'est-il pas bizarre que le héros de votre correspondance, dont les momens étoient si remplis, ait consenti à perdre du temps à écrire à un homme qui demouroit dans la même ville, pour lui mander, quoi ? *Que Sixte-Quint avoit exterminé avec raison beaucoup de bandits*. Et à qui le mande-t-il ? A un Italien. Cela est risible.

Mais qu'est-il besoin de toutes ces preuves pour déceler l'imposture ? Elle est palpable dès les premières lignes. On y lit, en effet, un gallicisme, ou plutôt un Caracciolisme. Il est étonnant.... combien cette réputation a gagné de terrain. (P. 113.)

*Une réputation qui gagne du terrain*, est du diction-



naire où l'on trouve des *idées* qu'on *case*, une *gaieté* qu'on *ente*, des esprits qu'on *décompose* comme des *métaux*, des *Académies* qu'on *électrise*, tous enfans amphigouriques du même pere.

A propos de votre *Sixte-Quint*, je me rappelle un trait que j'ai lu dans la Vie de Ganganelli. Il prouve que vous vous entichez à un tel point de votre héros, dont vous voulez absolument prouver la ressemblance avec son célèbre confrere, que votre engouement va jusqu'à la bouffonnerie. Elle démasque votre peu de dextérité dans le métier d'imposteur.

Vous racontez (*p. 28 & 29 de cette Vie.*) que le Pere Ganganelli, allant un jour à Affise, rencontra un payfan, dont il fit sa compagnie pendant plus d'une heure; que marchant bonnement tous deux ensemble, le payfan, après l'avoir entendu, lui dit: *C'est dommage que vous ne soyez qu'un Frere convers (il jugeoit de lui par son extérieur .... négligé); car il me paroît, mon Frere, que si vous aviez étudié, vous pourriez bien être comme Sixte-Quint. J'AVONS son portrait chez nous, & je trouve que vous avez son air rusé.*

Ce *j'avons* vous trahit, Monsieur le Marquis. Ce patois campagnard n'est vraisemblable que dans la bouche d'un payfan Français. Celui que vous faites parler étoit Italien; il ne pouvoit donc pas y avoir de *j'avons* dans son langage rustique. Ainsi ce mot, de votre fabrique, & l'idée que vous y attachez, n'ont plus de sel, quand ce ne seroit même qu'une traduction. Et si c'en est une, pourquoi, de toute la phrase assez longue du payfan, n'y a-t-il que le *j'avons* qui soit d'une expression agreste? Il est, en effet, remarquable que toute la phrase est d'un langage dont la pureté ne démentiroit pas l'urbanité de l'habitant d'une ville policée. Si vous, Monsieur le Marquis, aviez été un faussaire un peu plus *rusé*, avec le *j'avons* vous eussiez mis ces autres expressions du dialecte des champs, *je*

trouvons, *chez nous*, au lieu de *je trouve, chez nous*. Il est donc visible que votre Lettre sur *Sixte-Quint* élève contre elle les doutes les plus violens, & les plus difficiles à résoudre.

38°. LETTRE CIV, AU R. P. \* \* \*, RELIGIEUX  
DE LA CONGRÉGATION DES SOMASQUES.

L'Écrivain trace, en apparence, la manière de faire l'*Eloge historique de Benoît XIV*; & l'on va voir que réellement cette Lettre n'est qu'une allusion à l'*Oraison funebre de Clément XIV*, qui venoit de mourir. Rien donc ne seroit plus extravagant que d'attribuer cette Lettre à Ganganelli.

Pour établir ce que j'avance, il faut se rappeler que le Pere de *Laquintinie*, Religieux du *grand Couvent* de Paris, a prononcé l'*Oraison funebre de Clément XIV* dans l'église des Cordeliers de cette ville. L'on devine aisément que tout ce qui a rapport à Ganganelli, est du lait doux pour M. Caraccioli. Aussi ne manqua-t-il pas d'exalter le Pere de *Laquintinie* sur cette *Oraison funebre*, & de nous dire : *Il est à souhaiter qu'elle devienne publique. On y verra un Orateur qui fait TABLEAU par la force de son éloquence, & par la beauté de ses images.* ( Vie de Clém. XIV, p. 309. ) Et c'est précisément ce *tableau* dont M. le Marquis nous régale aujourd'hui, sous le nom d'une *Lettre de Ganganelli*. Pour nous donner le change, il a substitué adroitement l'*Eloge historique de Benoît XIV* à celui de *Clément XIV*.

Une preuve que je ne donne pas ici une pure imagination pour un fait, c'est que, 1°. il n'y a pas jusqu'aux idées, aux expressions, & aux tournures de phrases du Pere de *Laquintinie*, qui ne se retrouvent dans la Lettre sous le nom de *Ganganelli*. 2°. On sçait que M. Caraccioli, depuis trois ans, se met en quatre

pour ne pas épargner au public le moindre *iota* qui a trait à Ganganelli. N'est-il pas inconcevable qu'il n'ait pas fait imprimer à la fin de la Vie de ce Pontife (ami de la France), son Oraison funebre prononcée par le Pere de Laquintinie, Religieux Français, tandis qu'il a inséré à la fin de la seconde édition de cette même Vie, l'Oraison funebre faite par un *Allemand*? Cette bizarrerie n'a été qu'un artifice qui avoit évidemment pour but de dérober les traces de l'impof-ture d'une Lettre qu'il vouloit nous donner sous le nom de Ganganelli.

Citons plusieurs extraits de cette Lettre; & ceux qui ont encore assez de mémoire pour se rappeler ce qu'ils ont entendu dans l'église des Cordeliers, verront si j'en impose. Par-tout où on lira ces mots, *Lambertini & Benoît XIV*, il faut suppléer *Ganganelli & Clément XIV*.

D'abord le Pere Laquintinie a dit qu'il seroit *Historien* autant qu'*Orateur*. Il a choisi un texte heureux, qui annonçoit tout le plan de son Oraison, & qui caractérisoit son héros. J'ai, en effet, présent à l'esprit ce texte du Pere de Laquintinie: *ECCE SACERDOS MAGNUS QUI IN TEMPORE IRACUNDIÆ FACTUS EST RECONCILIATIO*. Il faut convenir que ce texte est heureux. Je le retrouve encore pour épigraphe de la Vie de Ganganelli: tant il est vrai qu'il y a une parfaite analogie entre l'Auteur de cette Vie, celui de la Lettre, & le Panégyriste de Ganganelli! Il faut cependant observer que, pour jeter quelque nuance entre l'épigraphe de la Vie & le texte *heureux*, M. Caraccioli a retranché de la premiere ces trois mots, *Ecce Sacerdos magnus*. (a).

La morale y a été semée avec discrétion, de sorte qu'elle paroïssoit venir se placer d'elle-même. Il a redouté les lieux communs. . . . Chacun a cru voir *Lambertini*, & n'a

(a) Voyez le frontispice de la Vie de Clém. XIV, prem. édit.

point *aperçu l'Orateur. Il a loué avec autant de finesse que de sobriété* : ce qui fait allusion à l'art avec lequel le Religieux loua, entre autres, *M. le Nonce (a) & M. le Cardinal de Bernis. Il a remué l'ame par d'heureuses surprises & par de grandes images. . . . Il a parlé surtout au cœur, en le remplissant de beautés sépulcrales. . . .* (Des beautés sépulcrales doivent être des beautés très-féiides.) *qui ont fait descendre tous ses auditeurs dans le tombeau du Saint Pere. Il a passé légèrement sur l'enfance de son héros. . . .* (Aussi me souviens-je très-fort que ce Religieux ne nous a rien dit de l'enfance de Ganganelli.) *Son exorde a été pompeux, sans être enflé. Sa première période sur-tout annonçoit quelque chose de grand. (Je me rappelle encore cet exorde pompeux, & cette première période qui annonça quelque chose de grand.) On y a vu la mort renversant les trônes, brisant les sceptres, foulant à ses pieds les tiaras, flétrissant les couronnes, & plaçant le génie de Benoît comme n'ayant rien à craindre des ruines du temps, comme défiant la mort de ternir sa gloire & d'effacer son nom. (Pour ceci, c'est presque mot à mot le Pere de Laquintinie : ce morceau est un de ceux qui ont le plus affecté ma mémoire.) Il a détaillé les vertus de Benoît XIV : par-tout il a fait voir une ame sublime, qui AUROIT ÉTONNÉ ROME PAYENNE, QUI ÉDIFIA ROME CHRÉTIENNE, & qui s'attira l'admiration de l'univers. (Autre phrase du Panégyriste, qui m'a encore frappé.)* [P. 132, 133, 134, 135, 136, 137 du second tome.]

Avouez, Monsieur Caraccioli, que votre imagination s'est allumée (Ibid. p. 137.) quand il s'est agi d'un aussi grand Pape que Ganganelli, & quand vous avez traduit sa prétendue Lettre.

Voilà donc comme vous prônez vos propres Ouvrages sous un titre étranger ! Fi, fi ! que cela est indécent !

(a) M. le Nonce officioit pontificalement au Service fait pour Clément XIV chez les PP. Cordeliers.

## 39°. LETTRE CV, A L'ABBÉ LAMI.

C'est un parti pris, Monsieur le Marquis, vous avez juré de ne nous faire grace de rien dans votre recueil, pas même de l'*Avocat du diable*. (p. 145.) Qu'étoit-il besoin de nous faire une Lettre là-dessus ? Qui est-ce qui ne connoît pas cet *Avocat du diable* ? Qui est-ce qui ignore l'histoire des *Anglois* (p. 143.) que Benoît XIV guérit de leurs préventions contre les *canonisations* ? Pour moi, je vous assure que j'en ai entendu parler cent & cent fois au *college*, lorsqu'on nous prémunissoit contre les plaisanteries des impies sur les Saints que l'Eglise révere. Et à qui Ganganelli apprend-il que le *diable* a un *Avocat à Rome*, & qu'il faut des vertus *in gradu heroico*, & des *miracles*, pour béatifier un serviteur de Dieu ? (p. 146.) A qui raconte-t-il l'histoire des Anglais convaincus par les *procès-verbaux* dans la cause d'un personnage à canoniser ? Qui le croiroit ? C'est à l'*Abbé Lami*, homme instruit, *Ecclesiastique*, & *Italien*, qui ne pouvoit ignorer les usages de la Cour de Rome, la nécessité des vertus *in gradu heroico*, ainsi que des *miracles*, pour être béatifié ; qui sçavoit aussi bien que Ganganelli qu'il existoit un *Avocat du diable*. En vérité cela est pitoyable. Je sens bien que l'Ouvrage fameux de Benoît XIV sur la *Canonisation des Saints*, ne devoit pas vous échapper, à vous qui vouliez faire jouer à ce Pape un grand rôle dans vos Lettres ; mais il falloit au moins ne vous en tenir qu'à ses Ouvrages, & ne pas aller nous donner du banal, tel que votre *Avocat du diable*. Il paroît que Benoît XIV vous a grandement servi pour enfler vos Lettres ; car, sans compter ce que vous avez déjà inféré d'anecdotes & de bons-mots de *Lambertini* dans la *Vie de Ganganelli*, ce qui fait autant d'épisodes étrangers, combien de fois ce même Benoît XIV ne paroît-il pas dans le recueil  
des

des Lettres ? Vous promettez de nous gratifier dans peu & de *sa Vie* & de *sa Correspondance épistolaire*, ( car vous êtes dans le train de donner des *Vies* & des *Lettres* de Papes. ) Il étoit donc naturel que vous n'employassiez pas d'avance les matériaux dont vous auriez besoin pour la suite : cependant je suis sûr que vous ne ferez imprimer sur Benoît XIV que tout ce que vous avez déjà ressaisi *usque ad nau-seam*.

Dans votre Discours préliminaire ( *prem. édit. p. 22.* ) vous prévenez le public sur un *brigandage typographique* qui se commet impunément. Ne seroit-ce pas le vôtre, contre lequel il faudroit se mettre en garde ?

Un homme qui vous connoît bien, me parlant l'autre jour de vous, me disoit : *M. Caraccioli a trouvé dans Ganganelli une veine féconde ; le public en a pour dix ans.*

#### 40°. LETTRE CVI, AU MÊME.

Pour celle-ci, elle est évidemment apocryphe ; puisqu'elle annonce l'élection de *Clément XIII*, & en même temps, non ce que *sera* son regne, qui ne faisoit que de commencer, mais ce qu'*a été* son regne, tel que nous l'avons vu.

En effet, tous les traits qui ont caractérisé le pontificat de *Clément XIII*, font précisément ceux qu'on a choisis pour tracer le portrait qu'on vouloit faire ; & pour qu'il ne fût pas trop ressemblant, on ne lui a donné que le costume d'un *Souverain* en général.

*Défaut de discernement des esprits.* ( p. 151. ) *Prince qui se laisse mener* ( *ibid.* ) ; *qui soutient à tort & à travers les hommes qu'il a une fois protégés* ( *ibid.* ) ; *qui fait plus de mal par inertie & par faiblesse, que par méchanceté* ( *ibid.* ) : *Prince foible, dont les Ministres*

s'emparent de l'autorité (ibid.) ; qui, ignorant la partie essentielle du gouvernement, celle de mettre chacun à sa place, met, comme AU JEU D'ÉCHECS, UN PION l'un pour l'autre : (p. 152.) ( Le peintre a grande envie de se faire matter. ) Souverain, qui, l'image de Dieu par l'éminence de son rang ; ne l'est pas par son intelligence (ibid.) : Prince qui n'est que bon (ibid.) ; qui, placé ÇADUC sur un trône, n'est plus bon que pour la représentation ; qui n'ose rien entreprendre, qui a peur (de détruire les Jésuites), sur-tout ignorant que (Ganganelli) sera son successeur. (p. 154, tome 2, prem. édit.)

Or n'est-il pas visible, par les rapprochemens que je viens de faire, que chaque coup de pinceau est une allusion maligne aux événemens arrivés sous le pontificat de Rezzonico, & que par conséquent la Lettre (datée faussement de l'instant de son élection) est postérieure à l'époque où on l'a placée ? L'impolture est donc avérée.

Non-seulement la peur, mais encore la caducité trahit l'Ecrivain. Comment, en effet, Clément XIII, élu Pape à soixante-cinq ans, a-t-il pu lui inspirer des idées de caducité ? Au contraire, cette expression a dû se placer sous la plume qui fabriquoit la Lettre après coup, parce que voulant critiquer adroitement la conduite de Clément XIII sur l'affaire des Jésuites, & ses démêlés avec les Puissances, événemens arrivés à la fin de la vie de ce Pontife, le faussaire a dû l'envisager comme caduc, parce qu'alors Rezzonico étoit presque octogénaire.

Il est si vrai que c'est depuis les événemens mémorables de ce pontificat que cette Lettre a été écrite, que l'Auteur n'a pas manqué de ramener l'attention du lecteur sur le grand ressort qui donnoit alors l'impulsion à Clément XIII. Son Secrétaire d'Etat, M. le Cardinal Torrigiani, y est présenté, mais de profil, &

avec des conteurs où domine le clair-obscur : aussi nous dit-on dans le début (p. 150.) *qu'il faut, lorsqu'on regne, se choisir un excellent Ministre. Ce lorsqu'on regne est admirable. Est-ce que l'on a des Ministres lorsqu'on ne regne pas ?*

Pour rendre le trait contre le *Ministre de Rezzonico* encore plus saillant, on cite *Benoît XIII, le plus malheureux des hommes, pour avoir donné sa confiance au CARDINAL COSCIA.* (Ibid.) L'allusion se fait sentir ; mais l'équité n'admettra point une comparaison aussi odieuse.

On lit dans la Vie de Clément XIV : *Orsini (Benoît XIII, de l'Ordre des Freres Prêcheurs), trop saint pour soupçonner le mal, fut continuellement trompé par le malheureux CARDINAL COSCIA, &c.* (Prem. édit. p. 123.)

L'identité de cette phrase, quant au fond des idées ; n'indique-t-elle pas l'identité de plume ? Nous avons déjà trouvé & nous trouverons encore plus d'une fois l'Auteur de la Vie se décelant, par la ressemblance de sa manière, dans la composition des Lettres.

M. le Marquis s'est aperçu qu'il falloit éviter à Ganganelli le reproche de manquer de respect à la mémoire de celui à qui il devoit le cardinalat : il a donc fallu verser de l'huile sur la plaie. Aussi nous parlait-on de la *piété édifiante* de Rezzonico ; on nous apprend qu'il n'a accepté le pontificat qu'après avoir beaucoup pleuré. (P. 149.)

Craignant encore de s'être fourvoyé par ses indécisions, M. le Marquis fait *ab abrupto* un retour sur lui-même ; il convient qu'il n'est qu'un *atome*, & que s'il étoit revêtu de la royauté (*Nota* que ce n'est point du pontificat, afin d'écarter toute personnalité), il ne sauroit comment s'y prendre. (p. 153.) J'en suis très-convaincu ; mais je ne le suis pas que Ganganelli, en apprenant à l'Abbé Lami l'avènement de Clé-



ment XIII au trône pontifical, ait eut la cruauté de lui faire effuyer une Lettre de *sept pages*, remplie de lieux communs sur le gouvernement des Papes; comme si cet Abbé, leur voisin, eût pu ignorer l'inertie & la foiblesse de leur administration civile. Je suis au contraire bien persuadé que M. le Marquis, vu le plan de ses Lettres, a jugé, avec raison, que pour ne pas manquer son coup, il devoit faire contraster *Rezzonico* avec *Ganganelli*, afin que la *pieuse bonhomie* de l'un fît ressortir encore plus le *génie sublime* de l'autre; mais que comme cette matiere étoit délicate, il falloit la traiter avec adresse, en paroissant ne donner que du vague, quitte au lecteur à faire à part lui l'application.

Au pis-aller, M. le Marquis ferré de près pour dire comment *Ganganelli*, en 1758, pouvoit avoir deviné trait pour trait les événemens opérés plusieurs années après par son prédécesseur, s'en tirera en rappelant qu'un *faux-prophète*, qui avoit dit la vérité, avoit désigné *Ganganelli* par *visus velox*. (Vie de Clém. XIV, prem. édit. p. 292.) C'est donc bien de M. Caraccioli qu'on pourroit dire qu'il fait les choses sans paroître y toucher.

41°. Dans la *Lettre III* (p. 189, tome 2, prem. édit.), on lit cette phrase d'un style un peu fier:

*Je voudrois bien sçavoir si, pour conserver des droits seigneuriaux, il vaudra mieux se brouiller avec tous les Rois Catholiques....*

Dans la *Vie* de *Ganganelli* (p. 31, prem. édit.), on va retrouver la livrée du même Marquis. JE VOUDROIS BIEN SÇAVOIR SI un Sixte-Quint, si un Clément XIV ne se sont pas autant illustrés que des ravageurs de provinces? Vous voyez bien, Monsieur le Marquis Caraccioli, qu'il n'est pas difficile, en rapprochant les Lettres de la *Vie*, de reconnoître ici vos

*gens : leurs couleurs , leur ton , leurs manieres sont d'une ressemblance à ne pas s'y laisser tromper.*

Voulez-vous encore une autre preuve que la plume qui a tracé la Vie de Ganganelli, est la même que celle qui a enfanté les Lettres ? Lisez ce qui suit.

*Le zèle indiscret qui rompt le roseau déjà brisé , qui éteint la meche qui fume encore , & qui veut faire descendre le feu du ciel. ( p. 189. )*

Cette phrase, que nous avions déjà lue à la page 105 des Lettres , nous la retrouvons encore dans la Vie de Ganganelli. Y a-t-il rien de plus singulier ? *Clément.... observa la tolérance évangélique.... cette tolérance QUI NE VOULUT PAS FAIRE TOMBER LE FEU DU CIEL , QUI CRAINT D'ÉTEINDRE LA MECHÉ QUI FUME ENCORE , ET DE ROMPRE LE ROSEAU DÉJÀ BRISÉ. ( Vie de Clém. XIV , p. 147 & 148 , prem. édit. )* Ganganelli, dans ses Lettres, a donc copié des phrases de sa Vie ? Vous êtes, Monsieur le Marquis , d'une trempe sans pareille.

*On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains Cardinaux , & de laisser les autres sans leur rien communiquer. ( p. 184 , Lett. 111. )*

Dites-moi, je vous prie, quand Ganganelli est devenu Pape, a-t-il fait beaucoup d'ouvertures de cœur à d'autres qu'à certains Cardinaux ? Il est risible de vous voir aussi distrait.

#### 42°. LETTRE CXVI, A M. L'ABBÉ F.

*VOUS ne lisez point assez les Peres de l'Eglise , mon cher Abbé ; il est facile de s'en appercevoir dans vos discours comme dans vos écrits. ( p. 213. )*

*Il est facile de s'appercevoir , mon cher Marquis , d'après vos écrits , que la description suivante est un des enfans gâtés de votre plume.*

*Chaque Pere de l'Eglise a un esprit qui le caractérise.*

*Le génie de Tertullien ressemble au fer, qui brise ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point; celui de S. Athanasé, au diamant, qu'on ne peut ni obscurcir, ni amollir; celui de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe jusqu'au vif; celui de S. Chrysostôme, à l'or, dont le prix répond à la beauté; celui de S. Léon, à ces décorations qui marquent la grandeur; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les flèches, ni les épées; celui de S. Ambroise, à l'argent, qui est solide & luisant; celui de S. Grégoire, à un miroir, où chacun se reconnoît; celui de S. Augustin, à lui-même, comme unique dans son genre, quoiqu'universel.*

*Quant à S. Bernard, le dernier des Peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis. (p. 214 & 215.)*

Avec un peu d'usage de la langue des Romains anciens & modernes, est-il possible de s'imaginer ne lire qu'une traduction *du latin* ou *de l'italien*, dans un morceau aussi rempli de périodes coupées, d'antithèses grotesques, où l'on étale avec une profusion aussi outrée le clinquant des images les plus brillantes, & où regne une afféterie d'expressions le plus ridiculement afforties? Y eut-il jamais, en effet, amphigouri plus platement & plus plaisamment employé que celui de l'idée du caractère des Saints Peres, empruntée de la *minéralogie*? Le *fer*, l'*or*, le *bronze*, l'*argent*, quelle tirade massive!

Si *S. Bernard*, qui ne se glorifioit que de sa cuculle, revenoit au monde, & se voyoit en habit de *velours* & tout *parfumé*, comme il diroit son fait à ce Pape Ganganelli, qui *fait des portraits à la mode*, lui qui disoit en face des vérités dures au Pape *Eugene*, qui n'arbora jamais la rosette du *bel.esprit*!

N'est-il pas visible que c'est *M. Caraccioli*, dont tous les Ouvrages, ou plutôt dont l'Ouvrage (car il n'a

jamais fait qu'un livre ) indique la *maniere*, n'est-il pas visible que c'est ce Monsieur Caraccioli, qui s'est avisé de nous faire *une charge en caricature* sur S. Bernard & ses collegues ?

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur le Marquis, comment j'ai acquis la preuve que ce n'est pas Ganganelli qui a fait ce *riche portrait des Saints Peres* ? C'est que j'ai ouvert le *Traité des Devoirs d'un Pasteur*, Ouvrage de feu l'infatigable & disert Collet. Comme c'est un Auteur dogmatique, où l'on trouve assez tout ce que l'on veut sur les matieres ecclésiastiques, j'ai jugé qu'écrivant dans le même genre, vous l'aviez mis à contribution. Ainsi j'ai été frapper à cette porte pour y prendre sur le fait M. Caraccioli, travaillant à buriner les Saints Peres. Vous allez juger si mon étoile ne m'a pas bien guidé.

*Tertullien offrira un ton mâle & fier ; S. Cyprien, une fermeté sage ; S. Chrysostôme, une éloquence variée ; S. Augustin.... des recherches & de la douceur ; S. Jérôme, de l'érudition & de l'amertume ; S. Ambroïse, la terreur & le protecteur des Empereurs ; S. Bernard, des saillies vives, pénétrantes.... Son tour est plein d'onction & de tendresse.... Il plaît, il semble amuser, il touche, il instruit.* (Dev. des Past. p. 63 & 64, édit. de 1769.)

Mais comme nous n'appercevons pas là S. Athanase, que vous nous aviez fait voir, nous allons le retrouver au retour de la marche qui va repasser sous nos yeux.

*C'est-là qu'aboutissoit la vivacité Africaine des Cyprien, les combats & la science des ATHANASE, l'éloquence rapide des Chrysostôme, la constance intrépide & ménagée des Ambroïse, le feu & l'érudition des Jérôme, la profondeur & les travaux des Augustin, la douce & insinuante persuasion des Bernard.* (Ibid. p. 146.)

M. Collet avoit oublié S. Grégoire & S. Léon ; vous

les ajoutez, & faites bien; car il faut que, quand on est en société, chacun mette un peu du sien; sans cela on montreroit une humiliante pénurie.

Rapprochez maintenant ce parallele des *Saints Peres*, fait par *M. Collet*, de celui qu'a tracé votre plume alchymique, & vous verrez que c'est *blanc bonnet & bonnet blanc*.

En effet, prenez votre *pierre philosophale*, & transformez en *or* & autres *métaux* les qualités que *M. Collet* donne au génie particulier de chaque Pere, & nous aurons précisément toutes les merveilles que vous nous avez débitées sur les *Saints Peres*; nous les verrons défilér sous nos yeux, l'un armé de *fer* de pied en cap, l'autre portant un *bijou*, celui-ci galonné en *or* sur toutes les coutures, celui-là l'épée au côté & bandant des *flèches*, l'un chargé du marteau de la monnoie, pour frapper des especes en *argent*, l'autre un *miroir* à la main, enfin le dernier *parfumé* d'essences. Vous avez certainement lu, dans la *Satyre Ménippée*, la procession burlesque des Moines du temps de la ligue? Avouez, Monsieur le Marquis, que vous avez puisé là l'idée de la *callotinade* dont vous nous avez régalez sur les Peres de l'Eglise.

L'Abbé *Joannet*, Auteur du *Journal Chrétien*, qui avoit frondé le tableau des *Saints Peres* de *M. Collet*, vous a enveloppé par conséquent dans la proscription qu'il a prononcée sur le mauvais goût de cet Ecrivain. (Voyez *Journal Chrétien*, Septembre 1758, p. 85, 86, 87.)

A propos de *M. Collet*, vous sçavez bien qu'il a fait un *Traité historique & dogmatique sur les Indulgences & le Jubilé*? C'est apparemment pour cette raison que vous avez donné aussi l'*Année Sainte*, *OUVRAGE instructif sur le Jubilé*.

## 43°. LETTRE CXVII, AU R. P. \*\*\* , SON AMI.

*VOUS m'avez fait plaisir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être mystérieux, j'aime beaucoup qu'on soit discret. Quoiqu'au Couvent des Saints Apôtres depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir. (P. 221, prem. édit. tome 2.)*

En lisant ceci, on est tout étonné comment Ganganelli, peint par son Historien comme très-peu répandu au dehors, & avec des mœurs pleines de candeur, d'abord ait pu avoir des relations aussi étendues, & ensuite de ce qu'il veut qu'on soit si discret sur ces relations, quoiqu'il ait pu n'en avoir que de fort indifférentes.

Rien de plus aisé à concilier que toutes ces contradictions. Qu'on se grave bien dans l'esprit que c'est M. Caraccioli qui est l'Auteur de tout ce recueil de Lettres, & non Ganganelli; alors il sera impossible de se méprendre sur celui qui *défend* de parler de la correspondance épistolaire.

En effet, Monsieur le Marquis, vous avez dû vous attendre que quand on verroit paroître les Lettres, sur-tout *en Italie*, on seroit surpris qu'un homme qu'on sçavoit avoir eu peu de relations au dehors, eût écrit cent trente-deux Lettres *intéressantes*, sans compter celles qui viendroient après, & que l'on ne manqueroit pas de s'informer exactement, sur-tout des Religieux du Couvent des Saints Apôtres, où Ganganelli avoit vécu si long-temps, si l'on pouvoit ajouter foi à ces Lettres. Vous avez senti que le public ne trouvant dans ceux à qui elles sont adressées, que des témoins muets ou morts, il en résulteroit le préjugé le plus violent contre l'authenticité de votre recueil. Qu'avez-vous imaginé? Vous avez, pré-

cifément pour cette raison, fait une Lettre où Ganganelli recommande fortement à un Religieux *de garder le secret* sur sa correspondance épistolaire , & où il annonce que *depuis vingt-huit ans* qu'il demeure au Couvent des Saints Apôtres, jamais *ses confreres* n'ont été instruits de ses relations.

D'après cela, que tous les Conventuels de Rome viennent à attester qu'il n'est pas croyable que pendant vingt-huit ans qu'ils ont possédé Ganganelli, ils aient pu ignorer qu'il ait écrit près d'une *centaine & demie* de Lettres à toute sorte de gens, sur des sujets de toute espece, toutes autant de chefs-d'œuvre qui ont mérité l'impression & qu'on s'arrache des mains : foible objection que celle qu'on appuieroit sur ce témoignage. M. le Marquis, qui a deviné la difficulté, a préparé la solution : il dira à tout ce monde incrédule : « Vous êtes bien *aveugles & bien entêtés !* Lisez » donc la Lettre CXVII de Ganganelli ; vous verrez » qu'il vous prévient lui-même qu'il avoit jeté, par » prudence, un voile épais sur sa correspondance & » ses relations, qui n'ont jamais été connues, *même* » de ses confreres. Or, si ceux qui vivoient avec lui, & » sous les yeux de qui il a été pendant vingt-huit ans ; » si, chez des Moines, naturellement curieux & où » tout se sçait, on n'a rien pu deviner, n'est-il pas » révoltant que tant de gens qui n'ont eu aucun rapport avec Ganganelli, rejettent aujourd'hui ses Lettres, comme supposées, parce qu'ils n'ont pas entendu dire que Ganganelli ait écrit beaucoup » ? Je défie, Monsieur le Marquis, le Gascon le plus rusé d'être plus fécond en expédiens que vous.

*Vous remettrez vous-même l'incluse que je vous fais passer à M. \*\*\* , & vous vous chargerez de m'envoyer sa réponse par la voie du postillon ailé ; cela sera prompt & sûr. Depuis quelques temps mes correspondances me tuent, & je ne puis m'en débarrasser. Ne perdez plus do-*

*renavant une demi-page à me marquer tant de respect.*  
( Tome 2 , prem. édit. p. 223. )

Je ne vous cacherai pas, Monsieur le Marquis, qu'il y a là plusieurs articles qui ne font pas honneur à la sagacité de l'Auteur de cette Lettre.

1°. Sur ce *postillon ailé*, je vous demanderai si Ganganelli avoit le dieu *Mercure* à son service ?

2°. Je vois bien que cette expression, tout-à-fait mystique, est mise là pour raison ; mais ce *postillon ailé*, cette *réponse à envoyer par une voie prompte & sûre*, ce *M.\*\*\**, dont vous nous cachez le nom, annoncent certaines petites intrigues. Prenez garde que Ganganelli étoit alors Cardinal ; qu'il écrivoit en 1768, peu de temps avant qu'il fût Pape, & dans le fort des affaires des Souverains avec la Cour de Rome. Je pourrois encore vous gronder sur cette indiscretion. Vous avez la demangeaison de babiller sur certaines matieres, sans faire attention même que vous tombez dans les inconséquences les plus grossieres. En effet, vous nous avez peint Ganganelli comme détestant les intrigues, & vous ne voyez pas qu'il ne faut que l'extrait de la Lettre ci-dessus, pour démontrer qu'il n'étoit pas *si gauche*, quand il s'agissoit de *manéger*... Mais vous nous avertissez que Ganganelli n'avoit fait cette confidence qu'au *Révérénd Pere\*\*\**, *SON AMI*. Sur ce petit mot, placé dans le titre de la Lettre, je n'ai pu m'empêcher de sourire.

*Depuis quelque temps mes correspondances me tuent.*

L'idée est ingénieuse. C'est comme si Monsieur le Marquis nous disoit lui-même : « Vous tous qui ne » voulez pas croire aux Lettres de Ganganelli, vous » voyez bien qu'il en a écrit, & beaucoup, puisque » *ses correspondances le tuoient.* »

Fort bien ! Mais où lisons-nous cette phrase infidieuse ? Dans une Lettre datée de 1768. C'est donc lorsqu'il étoit Cardinal que *ses correspondances le*





tuoi<sup>ent</sup> ; car le texte porte : *Depuis quelque temps mes correspondances me tuent*. Or des cent trente-deux Lettres attribuées à Ganganelli, il n'y en a que vingt-une qu'il ait écrites comme Cardinal ; d'où il fuit qu'il y en a cent sept écrites avant son cardinalat. Vous deviez donc mettre que *ses correspondances le tuoi<sup>ent</sup>* avant d'être Cardinal, & non pas depuis.

Comment n'avez-vous pas fait cette petite attention ?

*Je souscris avec le plus grand plaisir à tout ce que vous dites d'obligeant du Prélat Durini. Il joint à l'aménité des Français la sagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grands emplois. (Ibid. p. 222.)*

J'ai dit que M. le Marquis se proposoit dans ces Lettres de se concilier la faveur de toutes les personnes en place. Or il faut remarquer que le Prélat *Durini* a été décoré de la pourpre sous le pontificat actuel, & qu'il a été *Vice-Président* d'Avignon lorsque le Comtat fut restitué au Saint Siege. Ces événemens sont arrivés depuis 1774 ; ainsi, quoiqu'ils soient postérieurs à la date du compliment, ce sont précisément ces mêmes événemens qui ont fait naître l'idée de l'éloge.

L'aménité des Français qu'on loue dans le Prélat, signifie clairement que M. le Marquis ayant entendu dire à quelques Français d'Avignon, combien ils y avoient goûté *Monsignor Durini*, avoit arrêté sur le champ d'en faire un article.

#### 44°. LETTRE CXVIII, A M. D\*\*\*.

*L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de Monsignor Braschi ; sa droiture répond à ses lumières. (P. 229.)*

Bon ! voilà le Pape d'aujourd'hui. Je sçavois bien

que vous n'oublieriez pas celui-là, & qu'il recevrait un petit coup d'encensoir.

Il est admirable que parmi les sept ou huit Cardinaux que nomme Ganganelli, son successeur se rencontre tout juste sous sa plume, & qu'il paroisse sur la scène dans les derniers actes. Cela est bien vu ; c'étoit pour préluder au nouveau pontificat, sous lequel M. le Marquis a évidemment fabriqué la Lettre. C'étoit un maître homme que ce Ganganelli en fait de *futurs contingens* !

A propos de *Pie VI*, comment M. Caraccioli, qui pense à tout, a-t-il oublié de faire à ce Pontife la dédicace des Lettres de son prédécesseur ? La décence sembloit exiger cette démarche. Vous y auriez gagné infiniment, Monsieur le Marquis ; car la dédicace acceptée par ce Pape, ne pouvoit manquer de consacrer l'authenticité de ces Lettres ; & par ce seul argument, vous répondiez à toutes les critiques. Vous seriez encore à temps de nous donner cette *épître dédicatoire* ; vous en avez une belle occasion dans la nouvelle édition de votre fameux *texte italien*, d'autant plus intéressant, qu'il est originaire français, quoique né en Italie. Ne perdez donc pas de vue, je vous prie, cette importante *dédicace*.

#### 45°. LETTRE CXIX, A MILORD \*\*\*.

*JE ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philosophie moderne.... S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toutes parts, il y a une Religion : s'il y a une Religion, elle ne peut être qu'incompréhensible, sublime, &c.*

Cette Lettre contre l'*incrédulité*, sent à pleine bouche quelqu'un des bons Auteurs qui ont écrit sur la *Religion*. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire la comparaison. Qu'on n'oublie pas sur-tout de feuil-

leter les Ouvrages de *Duguet*. Aussi M. le Marquis est-il de bon compte ; car il nous dit dans cette même Lettre, qu'il n'entre point dans les preuves de la Religion, parce qu'elles ont été si souvent & si bien exposées DANS DES OUVRAGES IMMORTELS, qu'il ne feroit que répéter. Ainsi nous apprend-il tout bonnement les sources où il a puisé.

Pour parler encore avec plus de franchise, il auroit dû ajouter qu'il ne feroit que se répéter lui-même ; car dans ces deux phrases, *L'homme est un malade qui se roule dans ses propres douleurs, tant qu'il s'éloigne de Dieu, &c. La Religion sera toujours sûre de gagner son procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes, &c.*

CE MALADE QUI SE ROULE, LA RELIGION QUI GAGNE SON PROCÈS, sont évidemment des idiotismes Caracciolins. Quiconque a parcouru même légèrement les Ouvrages de M. le Marquis, conviendra qu'au style, il n'est pas possible de le méconnoître. Un Journaliste, l'année dernière, reconnut M. Caraccioli même au plus petit mouvement de son doigt, qui indiquoit l'action de Dieu sur sa personne (a).

#### 46°. LETTRE CXX, A M. LE COMTE \*\*\*.

*Cela n'empêche pas que je ne sois indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII, d'autant plus qu'il n'est jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre. (P. 252.)*

Ganganelli est donc indigné des propos de Ganganelli, puisque lui-même traite Clément XIII de bonhomme, c'est-à-dire d'imbécille, de vieillard caduc,

(a) Pensée qu'on retrouve dans les *Lettres de l'illustre Mort*, Ouvrage de M. Caraccioli.

dont on se joue parce qu'il se laisse mener ; qui ne sait même pas distinguer un pion d'avec un autre (a), & ne prenant conseil que de gens qui se croient inspirés. (page 252.), c'est-à-dire des fanatiques.

S'il n'est jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre, à plus forte raison d'écrire des Lettres contre le Grand-Prêtre, & des Lettres à un laïc que les affaires de l'Eglise ne regardoient pas.

Vous avez manqué votre coup, Monsieur le Marquis: vous vous imaginiez que tous vos termes révérentiaux envers Clément XIII nous feroient mordre à l'hameçon.

S'il arrive ici quelque changement, je serai prompt à vous en avertir : mais il faut une terrible secousse pour que cela ait lieu. (p. 256.)

Ganganelli nous dispose à apprendre la mort de Clément XIII, à laquelle personne ne s'attendoit : voilà la terrible secousse : ce sera la catastrophe de tout le drame. Ganganelli, en vertu du *visus velox*, pressentoit jusqu'aux *mors subites*. Il faut avouer que l'Auteur de cette Lettre a le talent de graduer admirablement l'intérêt de son Ouvrage.

#### 47°. LETTRE CXXI, A UN PRÉLAT.

S. Ignace, qui fut enflammé de la gloire de Dieu ; ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu qu'ils fussent toujours souffrants. En ce cas il a été sûrement exaucé ; car il faut convenir que depuis quelque temps ils ont essuyé bien des calamités. J'AI été réellement TRÈS-TOUCHÉ de leurs maux. Ils sont doublement mes freres, à titre d'hommes & de Religieux ; & si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec ? *quid in arido fiet ?*

(a) Voyez ci-dessus, Lettre CVI.

1°. Comment Ganganelli, qui avoit professé la théologie, ne citoit-il pas exactement les paroles de la sainte Ecriture? Le *quid in arido fiet*, a grandement l'air de la citation d'un laïc *Marquis* qui n'est pas fort sur la Bible, & qui a besoin d'apprendre qu'il falloit dire, *In arido quid fiet?*

2°. Quoi! jusqu'aux *Jésuites* à qui vous faites des complimens! D'honneur on ne s'y seroit pas attendu. Mais je vous entends. Comme plusieurs parmi eux ont quelque teinture de critique, vous vouliez les caresser, pour qu'ils ne nuisissent pas à la fortune des *Lettres*. Vous avez réussi: vous voyez bien que vous en faites imprimer tant que vous voulez, & qu'ils vous laissent faire.

Si les *Jésuites* sont le *bois verd*, pourquoi donc draper Clément XIII, qui s'obstinoit à ne pas condamner *ce bois verd*? Pourquoi Ganganelli montrait-il tant de zèle, se donnoit-il tant de mouvemens, quêtoit-il tant de conférences avec certains Cardinaux, écrivoit-il tant de *Lettres*, faisoit-il les frais de tant de maximes pour prouver qu'on devoit anéantir *ce bois verd*? Pourquoi présente-t-on ici les Souverains menaçant le Pape de tout leur courroux, s'il ne les défaisoit pas de *ce bois verd*? C'est donc leur faire jouer scandaleusement un rôle odieux.

Mais voyez comme l'Auteur de cette Lettre se démasque, à force de vouloir se cacher aux yeux du public! Ici les *Jésuites* sont le *bois verd*, & dans la Lettre CXXIII, le *Révérénd Pere Ricci*, leur Général, à qui on conseilla de faire la même démarche que celui des Carmes, qui écrivit lui-même au Roi de Portugal pour le supplier d'empêcher ses Religieux de COMMERCER, ne voulut pas s'y prêter. (Pages 266 & 267.) Dans la CXXX<sup>e</sup>, les *Archives de la Propagande*, la *Correspondance de Sixte-Quint avec Philippe II*, que Ganganelli a chargé quelqu'un de lui procurer, contiennent  
contre

contre eux des *chefs d'accusation appuyés de témoignages certains*. (page 300.) Dans la CXXXI<sup>e</sup>, les *Jésuites qui ont déplu*, consentiront au moins à *se réformer*. (Page 304.) Les *Jésuites accusés*, à cause de leur *apostolat mercantille*, & ayant besoin de *réforme*, n'étoient donc pas le *bois verd* ?

Monfieur le Marquis, voilà un petit tour de *maître Gonin*. *Sicut novacula acuta fecisti dolum* (a).

Comme Ganganelli, dans son Bref, a traité si *sèchement le bois verd*, qu'il nous l'a donné pour *du bois sec*, & comme il nous est défendu, *sous peine d'excommunication encourue ipso facto*, d'écrire contre la teneur du Bref (b), il m'est donc défendu, *sous les mêmes peines*, de croire à l'authenticité d'une Lettre où l'on prétend qu'il a traité de *bois verd ceux qui sont doublement vos freres*. Cette fraternité est attendrissante.

#### 48°. LETTRE CXXXII<sup>e</sup>, AU MARQUIS CARACCIOLI.

*GRACES vous soient rendues, Monsieur le Marquis, pour l'Ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre, LES DERNIERS ADIEUX DE LA MARÉCHALE A SES ENFANS. C'est le livre du sentiment, & qui agit si fortement sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri. Vous devriez nous le donner en italien, d'autant plus que je le regarde comme un traité d'éducation parfaitement complet.* (Pages 260 & 261.)

*Graces vous soient rendues, Monsieur le Marquis, de nous apprendre que le livre du sentiment existe, sous le titre de Derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans. Heureusement ce ne sont pas vos adieux au public !*

*Vous devriez nous le donner en italien. Vous le sça-*

(a) *Pf. 51, vers. 2.*

(b) *Voyez le Bref de Clément XIV. contre les Jésuites.*

vez donc, *l'italien*, & vous pouvez traduire non-seulement de l'italien en français, mais du *français* en italien ? Ceci est bon à sçavoir.

Vous devez être bien content ! Tous ceux qui liront ces Lettres, sçauront qu'il existe un *Marquis Caraccioli*, & qu'il a fait beaucoup, mais beaucoup de livres, sur-tout *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans*.

*Je suis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le temps, toutes les anecdotes intéressantes concernant la vie de Benoît XIV. Vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. (Page 261.)*

Ici il y a de quoi se pâmer de rire.

M. Caraccioli fait imprimer la Vie de Clément XIV en 1775. On ne lui dit rien, parce qu'il est d'usage de donner carte blanche aux faiseurs d'*Oraisons funebres*. M. le Marquis, prenant le silence du public pour un signe d'approbation, & trouvant que le métier d'*Historiographe des Papes* est bon, projette de donner aussi la Vie de Benoît XIV ; projet conçu également en 1775. Cependant, pour annoncer au public qu'il y a plus de *huit ans* qu'il rumine cette Vie, la Providence permet que dans les Lettres qu'il a recueillies de Ganganelli, il s'en trouve une qui suppose des recherches faites depuis 1768, pour la composition de la Vie de Benoît XIV. Si donc il arrive qu'on vienne à y trouver, quand elle paroîtra, Benoît XIV parfaitement d'accord sur certains principes, cet Ouvrage ne devra pas pour cela être regardé comme un appendice du *système* de la Vie & des Lettres de Ganganelli ; c'est qu'alors la Lettre de Ganganelli ( datée de 1768, avant les événemens auxquels la Vie de Benoît XIV fera allusion ) prouvera que M. le Marquis n'a eu que des intentions pures & pleines de candeur.

Ma foi, M. Caraccioli se plie & se replie comme une anguille.

Cependant , sans y penser , il se fait ici à lui-même son procès. On lit ( page 261. ) que *quand on veut mettre au jour l'histoire d'un Souverain Pontife , il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit. Chacun s'empresse alors d'en donner ; au lieu qu'après sa mort il est promptement oublié.*

Or M. le Marquis s'y est pris trop tard , puisqu'il est évident qu'il n'a demandé des mémoires qu'après la mort de Benoît XIV. Donc cette Lettre dit tout cruellement que cette Vie (faite sans des mémoires recueillis à temps ) ne fera qu'un Ouvrage pitoyable.

49°. LETTRE CXXIV , A M. LE MARQUIS \*\*\*.

*On sentira la nécessité de revenir sur ses pas ; & si ce n'est pas ce PAPE-CI , ce sera SON SUCCESSEUR.*  
( Page 278. )

Ah ! que cela est fin , M. le Marquis ! Vous avez vingt fois entendu parler des prédictions de *Nostradamus* ou de *Matthieu Lansberg* , à qui on fait prédire , à coup sûr les événemens après qu'ils sont arrivés.

La prophétie de Ganganelli sur le *successeur qui reviendra sur ses pas* , paroît évidemment avoir été le fruit d'une inspiration d'en-haut. Les Bénédictins ont fait l'*Art de vérifier les dates* : il est fâcheux que nous n'en ayions pas aussi un sur l'art des *antidates* , pour faire quadrer les prophéties.

Monfieur le Marquis , pardonnez si je suis si ombrageux : vous voyez bien que ce n'est pas chez moi affaire d'imagination ; car vous nous avez dit qu'il n'y avoit plus de *forciers à présent*. ( Lettre XXII. )

*Je ne suis point étonné de ce que M. le Cardinal \*\*\* s'intéresse vivement à la Société & à son Général. Il a des raisons toutes naturelles pour lui être attaché.* ( Pages 278 & 279. )

L'Auteur des Lettres en veut bien à M. le Cardi-



nal *Torrigiani* ! Outre la petite sortie contre lui contenue dans la Lettre CVI, il lui fait ici un grief de ses relations. Où est la *charité* que l'Ecrivain a prêchée ( page 104. ) ? Selon lui, elle défend de croire le mal si l'on n'a rien vu, & on doit se taire si l'on a vu. Or, ou vous n'avez rien vu, ou vous avez vu quelque chose de suspect entre ce Cardinal & le Général *Ricci*. Si vous n'avez rien vu, pourquoi croyez-vous le mal ? Si vous avez vu, vous devez vous taire ; & cependant vous écrivez, &c.

Je me donneroie bien de garde de faire ce raisonnement à Ganganelli, parce que c'étoit un trop saint Religieux, incapable de violer en matière grave le précepte de la *charité*. Le trait lâché contre le Cardinal *Torrigiani* ne peut donc être attribué à Ganganelli.

Je sçais bien pourquoi l'Ecrivain en veut à cet ancien Ministre de Clément XIII : il a sur le coeur un certain décret qui commence par le mot *Apostolicum*. Mais le *Bref* auroit dû faire passer l'éponge sur la *Bulle*.

L'Editeur des Lettres ne sçait peut-être pas que M. le Cardinal *Torrigiani* n'étoit pas la seule Eminence qui eût des raisons toutes naturelles d'être attachée à la Société & à son Général ; car on dit qu'il y a un certain Religieux qui, demeurant à Rome, fit un certain discours, servant de prélude à une certaine Thèse soutenue en 1743, & dont nous avons vu le latin *Cicéronien* ( Année Littéraire, 1775, N°. 34, page 249. ) ; & que le Général d'une certaine Société fut si flatté de la dédicace de cette Thèse, qu'il s'employa dans la suite auprès d'un certain Cardinal *neveu* pour obtenir le chapeau, & qu'en effet, à ce que rapporte une certaine Vie (*Vie de Clément XIV*, pages 32 & 33.), ce fut précisément ce Cardinal *neveu* qui annonça la bonne nouvelle. Voilà bien une

*raison toute naturelle d'être attaché à la Société & au Général.*

*C'est une belle chose de n'aimer que la vérité. (Page 279.) Vous avez raison, Monsieur le Marquis ; même la vérité du manuscrit autographe d'un recueil de Lettres. Vos illusions ont si peu l'air de l'apparence, que je vous jure que je n'y ai pas été trompé. (Ibid.)*

### 50°. LETTRE CXXVII.

*VOICI bien une autre révolution que le Conistoire dont je vous ai parlé. Le Saint Pere, en se mettant au lit hier au soir, éprouva une VIOLENTE CONVULSION, jeta un GRAND CRI, & expira..... Chacun raisonnera diversement sur cette mort, arrivée FORT EXTRAORDINAIREMENT dans la circonstance présente. (P. 291.)*

Enfin nous sommes arrivés au dénouement de la piece. Clément XIII *est mort*, mais en éprouvant une *violente convulsion*, en jetant un *grand cri* ; mort non-seulement *extraordinaire*, mais *FORT extraordinaire*, sur laquelle on *raisonnera FORT DIVERSEMENT*.

Convenez, Monsieur le Marquis, que vous nous donnez à entendre par toutes ces réflexions, des choses *fort extraordinaires*. C'est encore une de vos petites malices.

Quoi qu'il en soit, vous-même, dans la Vie de Clément XIV, parlant de la mort de Clément XIII, nous apprenez que *cette mort atterra ses partisans*. (Vie de Clém. prem. édit. p. 55.) Or, puisque vous formez ici une accusation grave, & des plus graves, il faut qu'elle charge nécessairement quelqu'un. Comme il est absurde qu'elle ait pour objet ces *partisans atterrés par cette mort fort extraordinaire*, vous voulez donc que l'accusation retombe sur quelque autre. Voilà une des plus fieres étourderies qui vous soient échappées jusqu'ici.

*Chacun raisonnera diversement sur cette mort.*

Vous croyez donc bien sincèrement que les opinions ont été partagées sur *cette mort* ? Daignez nous faire part de la variété de ces opinions.

Je trouve , M. le Marquis , qu'après nous avoir tant prêché *la charité* dans vos Lettres , vous la pratiquez *fort extraordinairement* , en nous racontant la mort *fort extraordinaire de Clément XIII & de Clément XIV.*

Qu'on rapproche , en effet , M. Caraccioli *Editeur des Lettres* de Ganganelli , de M. Caraccioli *Auteur de la Vie* de Ganganelli , & l'on verra que dans ces deux Ouvrages il se porte également pour accusateur de deux forfaits atroces ; mais qu'animé d'une charité *méticuleuse* , quoique *parfaite* , le dénonciateur n'ose en galant homme s'expliquer franchement & clairement. Écoutons d'abord M. le Marquis nous racontant la mort de Clément XIV.

*La maladie du Saint Pere ( Ganganelli ) augmentant de plus en plus , & ses entrailles étant souvent DÉCHIRÉES par des DOULEURS INOUÏES , il tomba insensiblement dans un marasme universel. ( Vie de Clém. XIV , pages 246 & 247. )*

*Clément n'étoit plus qu'une ombre de lui-même ; ses os sembloient diminuer & s'amollir , comme un arbre piqué dans sa racine. ( Ibid. )*

*Les uns vouloient qu'il eût brûlé son sang dans l'ardeur d'un long & pénible travail ; les autres prétendoient qu'on l'avoit EMPOISONNÉ. ( Ibid. )*

*Ce qu'on peut ASSURER , c'est qu'il sentit des DOULEURS ATRÔCES ; que sa voix s'éteignit insensiblement ; & que sa constitution , qui fut toujours vigoureuse , se trouva tout d'un coup dérangée par un mal dont l'activité trompa les plus habiles Médecins , & l'espérance de tout le monde. ( Ibid. pages 274 & 275. )*

*C'est-à-dire , ce qu'on peut assurer , & ce que M. le*

Marquis nous *assure*, quoiqu'il semble faire des façons, c'est que Ganganelli a été ce qu'on appelle *empoisonné*.

Ne veut-on pas l'en croire? On en croira bien le *Pere Marzoni*, d'autant plus qu'il étoit le *Confesseur* (a) de Ganganelli, à ce que dit M. le Marquis, quoique d'après la phrase sentencieuse rapportée dans la Lettre XCIX (*Tome 2, prem. édit. page 104.*), le *Pere Marzoni* devoit *se taire*, quand il auroit vu.

L'extrait que M. Caraccioli cite de la Lettre circulaire de ce Religieux, est une piece décisive : on va en juger. *Valetudinem illam vegetam firmamque paucis abhinc mensibus, ACER interceptit MORBUS, qui raptim ingravescens, peritorum artem, omniumque vota fefellit.* (Page 275.)

Comme il y a des ignorans qui auroient pu traduire ces quatre mots, *acer morbus raptim ingravescens*, de cette maniere, *une maladie aiguë, faisant soudainement des progrès rapides*, telle qu'une fièvre putride & maligne, dont le germe fermente longtemps avant d'éclore, ce qui dérouté assez souvent la *Faculté*, M. le Marquis, pour préserver le public d'une mauvaise version, a eu la *charité* de lui en donner une de sa main, traduction d'autant meilleure, qu'à l'élégance & à la finesse des expressions, elle joint l'exactitude.

*Ganganelli.... consumé par une CRUELLE maladie, qui, dans l'espace de peu de mois, faisant les plus CRUELS progrès, a détruit insensiblement cette santé ferme & vigoureuse dont il jouissoit, .... maladie d'autant PLUS EXTRAORDINAIRE, qu'elle a trompé l'art*

(a) Parce que le *Pere Marzoni* dit dans sa Lettre circulaire, qu'il a assisté *Clément XIV* jusqu'au dernier moment, & qu'il lui a rendu les derniers devoirs, M. Caraccioli en fait sur le champ le *Confesseur* de Ganganelli. (P. 275.)

de toute la Médecine , & l'espérance de tout le monde.  
( Vie de Clément XIV , page 301. )

Monfieur le Marquis , vous êtes un *cruel* traducteur ! Car dans une phrase de peu de lignes , vous commettez deux *cruautés*. Il paroît en outre que vous voulez faire votre cour aux Médecins ; car vous traduisez *pericorum artem* , l'art de toute la Médecine. De bonne foi , croyez-vous qu'on ne pût pas vous chicaner sur cette traduction ? J'en excepte toutefois les Médecins ; mais je fuis sûr que les bons Grammairiens ne la trouveront pas exacte. Quoi qu'il en foit , *toute la Faculté* , felon vous , ayant été impuiffante contre l'*acrimonie virulente* de la maladie dont Ganganelli étoit travaillé , il ne peut plus y avoir de doute sur la nature de l'*acer morbus raptim ingravescens*.

Dans l'endroit de la Vie où vous nous avertiffiez que vous inférez à la fin la Lettre du *Pere Marzoni* toute entiere , *parce qu'elle vous a paru énergique* , vous donnez la préférence à l'*acer morbus raptim ingravescens* , parce qu'il a des charmes particuliers pour vous , & que cela fait image : vous avez laiffé là le refte de la Lettre , qui ne parle que des *vertus* de Ganganelli , de fa *réfignation héroïque* , & de la *reconnoiffance* de l'Ordre de S. François pour les bienfaits de leur confrere ; ce qui n'étoit pas auffi *énergique*. ( Vie de Clément XIV , page 275. )

Au témoignage du *Pere Marzoni* , M. le Marquis , auffi plein de *charité* que de *véracité* , & toujours exact , joint celui de Ganganelli lui-même.

*Je vais à l'éternité , & je fçais pourquoi : Jo me ne vado à l'eternità , è jo fo il perchè*. ( Vie de Clém. XIV , page 277. )

Que cela eft adroit , M. le Marquis ! Que cela eft ingénieufement rapproché ! Oh , la bonne épigramme que ce *jo fo il perchè* ! Comme elle a été favourée par le vulgaire imbécille ! Mais heureufement , *mentita eft*.

*iniquitas sibi*. Vous nous rapportez ce passage italien, dans l'endroit où vous dites qu'on supplia le Pape mourant de nommer les onze Cardinaux *in petto* : vous ajoutez qu'il répondit : *Je ne le puis ni ne le dois , & le Seigneur jugera mes raisons.* (Ibid.)

Cette réponse est sans ambiguïté ; elle est analogue à la demande. On insiste ; le Pontife moribond répliqua d'un ton absolu : *Je vais à l'éternité , & je sais pourquoi*. Il avoit dit plus haut , que le Seigneur jugeroit les raisons qu'il avoit de ne pas nommer les Cardinaux ; il déclare maintenant qu'il va à l'éternité , & qu'il sait pourquoi. Pour y rendre compte de ses raisons ; rien de plus conséquent , rien de plus naturel. La première idée qui s'est présentée à tout homme de bon sens en lisant cette phrase , est que le Pape , sachant bien que sa nomination *in petto* n'ayant été que le fruit de la faveur & des sollicitations , ne vouloit pas , à l'instant de sa mort , en charger sa conscience en la publiant.

Vous-même n'avez pu vous empêcher, Monsieur le Marquis, de croire à une interprétation dont la simplicité est si frappante ; car vous dites (p. 278.) : *L'heure de la mort est le moment de la vérité ; & par cette raison presque TOUS LES PAPES , en mourant , craignent de faire des promotions.*

Et dans le même instant , par la plus étonnante bizarrerie , vous ne voulez plus que les paroles de Ganganelli aient le sens que vous leur donnez ! On a présumé , mais PEUT-ÊTRE A TORT , que les Cardinaux qu'il se proposoit de nommer , ne lui auroient plus paru si dignes de la pourpre , quand il se vit prêt à paraître devant Dieu. (Pages 277 & 278.)

Ainsi le No , no : *jo me ne vado à l'eternità* , è *jo so il perchè* , ne voulant plus dire, *Moi Pape, allant à l'éternité , je sais que c'est pour y rendre compte des chapeaux que j'ai distribués* , reste que , selon M. Carac-

cioli, cela signifie, *Je vais à l'éternité, & je sçais que c'est parce qu'on a attenté à ma vie.*

Monfieur le Marquis; qui ne voit que la clef du logogryphe que vous nous donnez est dans ces mots; *On a présumé, peut-être à tort ?* Et c'est tellement à tort, que l'on ne voudroit pas entendre comme vous, *à jo sô il perchè, qu'à peine Ganganelli eut-il expiré, que son corps noircit, parut se dissoudre, & que, selon le rapport de témoins oculaires, on crut entrevoir, lorsqu'on l'excentra, les marques du plus CRUEL POISON* (a). (Pages 279 & 280.)

Encore une *cruauté* ! Comme vous vous doutiez bien que la malignité ne manqueroit pas d'imputer ce forfait aux Jésuites (qui sont le bois verd), vous commencez par prévenir que l'on ne manquera pas de dire que les Jésuites ont hâté la mort de Ganganelli, tandis que les hommes désintéressés (comme M. le Marquis, dont tous les Ouvrages respirent l'impartialité) n'accuseront personne [p. 280.] (comme vous le faites vous-même) : & pour en donner l'exemple, vous rapportez (à la page 289, où vous faites une comparaison de Sixte-Quint avec Clément XIV) que celui-là, à la sollicitation de l'Espagne, s'occupa des moyens de DÉTRUIRE la Compagnie de Jésus, OU DU MOINS DE LA RÉFORMER. (Allons donc, Monsieur le Marquis; vous vous faites tirer l'oreille pour dire une histoire que tout le monde sçait. Votre du moins de la réformer (b) est un aveu que la vérité vous arrache.) Vous ajoutez : *Verum immaturâ morte prærupto, saluberrimum ab eo susceptum consilium evanuit,*

(a) Extraits des Gazettes de Hollande, beaucoup plus véridiques, comme toute l'Europe le sçait, que la Gazette de France, qui n'a pas apperçu les marques du poison.

(b) Cette réforme ne devoit consister qu'à introduire des offices de chœur dans la Société, le changement d'habit & la visite du Général; ce qui n'étoit pas une destruction.

*omnique caruit effectu* (p. 289); puis vous concluez par nous dire : *Sixte enfin fut SOUPÇONNÉ d'avoir été EMPOISONNÉ : Clément mourut avec LE MÊME SOUPÇON.*

En effet, Monsieur le Marquis, deux Cordeliers devenus Papes, tous les deux brouillés avec les *Jésuites*, & tous les deux *morts*, pas tout-à-fait *empoisonnés*, mais comme qui diroit, *empoisonnés*, ce parallèle est charmant : mais comment ne vous êtes-vous pas aperçu que d'un seul mot vous gâtiez votre besogne, & que vous ne donniez à certaines gens qu'une courte joie ?

En effet, après avoir introduit le *Pere Marzoni*, en sa qualité de Confesseur, comme témoin *auriculaire* ; Ganganelli lui-même, par sa phrase amphibologique, comme témoin *oraire* ; & les Chirurgiens *excentreurs* comme témoins *oculaires*, avec la preuve en main, c'est-à-dire *exhibant les entrailles* de Ganganelli ; vous stupéfiez tous vos lecteurs en disant que ce ne fut qu'une opinion ; *L'on CRUT seulement entrevoir du poison* (p. 280.) ; & que tout cela se réduisoit à un *soupçon* (page 290.). Falloit-il faire tant de bruit, & vous mettre en quatre pour nous apprendre que vos partisans avoient sué *sang & eau* pour accréditer au moins un *soupçon* sur la mort de Ganganelli ? Cette chute, après le procès-verbal que vous venez de dresser sur la maladie & la mort de Clément XIV, est réellement du dernier plaisant.

Qu'on rapproche maintenant la *violente convulsion* qu'éprouva *Rezzonico*, le *grand cri* qu'il jeta en *expirant*, en un mot, sa mort *FORT EXTRAORDINAIRE*, de l'*acer morbus ingravescens* de Ganganelli, que M. le Marquis a traduit précisément par une autre *maladie* encore *FORT EXTRAORDINAIRE*, on conviendra que l'Auteur des Lettres & l'Auteur de la Vie est le même individu, qui, s'étant servi du même



prisme pour examiner les cadavres de *Clément XIII*, & de *Clément XIV*, a vu que tout y étoit *verd.*

Ainsi les deux tomes de *Lettres* & celui de la *Vie* de Ganganelli, ne doivent former que le même Ouvrage en trois volumes.

Jusqu'ici, Monsieur le Marquis, j'ai cru ne devoir employer que le ton du persiflage ; je vais vous parler maintenant un langage plus sérieux.

D'après une affectation à jouer sur l'équivoque de l'*acer morbus raptim ingravescens*, traduite à votre manière, & dont vous avez semé un petit commentaire perfide dans plusieurs pages de la *Vie de Ganganelli*, il est aisé de voir que vous êtes membre de cette cabale qui a fait jouer tous les ressorts possibles pour prouver que Ganganelli étoit mort d'une mort violente ; qu'il avoit pardonné généreusement aux auteurs de cet attentat supposé ; & que n'ayant pas voulu les nommer publiquement, il s'étoit contenté d'en faire, au lit de la mort, la confidence au *Pere Marzoni*. Ainsi vos preuves se réduisant à ce témoignage du *Pere Marzoni*, vous avez eu l'adresse d'en faire l'arc-boutant de toute votre machination. Or apprenez, Monsieur le Marquis, que ce même *Pere Marzoni* a protesté juridiquement, 1°. que jamais Clément XIV ne lui avoit dit qu'il eût été empoisonné ; 2°. que jamais lui, *Général des Freres Mineurs*, n'avoit dit à qui que ce soit, que *Clément XIV* lui eût tenu un pareil propos. Pour prouver ce fait, voici une piece latine, aujourd'hui très-publique dans Rome, qui va vous couvrir de confusion. Le style se ressent de la formule des sermens qui se font au *Saint-Office*.

Tel est le précis de la protestation de ce Religieux :

*EGO infra scriptus, Minister Generalis Ordinis Sancti Francisci Conventualium, probè sciens per juramentum vocari Deum summum, verum .... int. testem*

*asseriti jurati, ego certus .... nemine me cogente .... coram Deo, qui scit quia non mentior verbo veritatis scripto, exaratoque de manu meâ, JURO ac ATTESTOR DEO TOTIQUE MUNDO .... JURO in NULLA TEMPORIS CIRCUMSTANTIA Clementem XIV mihi unquam dixisse se aut fuisse veneno prodium, aut quomodocumque à veneno læsum.*

*JURO quoque me nulli hominum unquam protulisse quidd mihi dixerit præfatus Clemens XIV se fuisse prodium veneno, aut quomodocumque à veneno læsum. Testis mihi Deus, &c. .... Datum in Cænobio Sanctorum duodecim Apostolorum almæ Urbis, hâc die 27 Julii anni 1775.*

*Ego Frater ALOYSIUS - MARIA MARZONI, Ministre Generalis Ordinis, testor & confirmo. ut suprâ. Loco † figilli (Religionis).*

Voici encore une piece bien importante : Ce sera une pierre de taille qui va écraser M. le Marquis, & le mettre en cannelle.

*SENTIMENT (a) du Docteur SALICETTI, Médecin du Palais Apostolique, qui a assisté à la cure de la maladie de CLÉMENT XIV, mort le 22 Septembre 1774.*

*COPIE DE L'ORIGINAL qui a été remis entre les mains de M. ARCHINTO, Majordome & Préfet des Palais Apostoliques.*

I. » **J**E soussigné, ayant été chargé d'exposer ingénument & sans prévention, les circonstances de la  
» grande maladie qui nous a enlevé CLÉMENT XIV,  
» d'heureuse mémoire, dans le courant du mois de

(a) Ce morceau a été traduit en français avec la plus grande exactitude.

» Septembre , je vais d'abord faire connoître la nature de son tempérament & sa façon de vivre ,  
 » pour ensuite déduire les causes qui ont occasionné sa mort.

II. » Son tempérament étoit ardent , & aisé à s'enflammer. Une humeur âcre & salée y dominoit , laquelle l'avoit fort incommodé pendant longues années qu'il y fut sujet. Elle s'étoit même jetée sur le visage , & avoit attaqué les articles supérieurs : mais son feu & son acrimonie ne se firent jamais plus sentir que sur la fin de sa vie , principalement dans la saison des chaleurs. Elle l'incommodoit beaucoup , & altéroit tellement la peau des mains , qu'elle l'obligeoit à les tenir couvertes.

III. » On appercevoit aussi des marques non équivoques de scorbut. Ses gencives étoient souvent saignantes : quelques dents lui étoient tombées , & celles qui lui restoit , étoient cariées & noires.

IV. » Quoique sobre & frugal dans son ordinaire , on ne sçauoit dire néanmoins que sa façon de vivre dût contribuer à entretenir sa santé , ni qu'elle convînt tout - à - fait à son tempérament : la preuve étoient ses continuellés & inquiétantes flatuosités , ses dégoûts , & la demangeaison qu'il éprouvoit non-seulement aux bras , mais par tout le corps.

V. » Il étoit sujet aux hémorrhoides , qui s'ouvroient & fluoient de temps à autre ; & lorsqu'elles venoient à s'arrêter , la tête étoit un peu embarrassée.

VI. » En certaines saisons il ressentoit aux pieds des picotemens & élancemens tels que la goutte en peut causer ; mais ils ne l'obligeoient pas à garder le lit.

VII. » Journallement , dès le matin , il s'amassoit dans son gosier une pituite épaisse & tenace qu'il ne pouvoit détacher & cracher qu'avec beaucoup de peine.

VIII. » On peut dire que l'exercice qu'il donnoit  
 » à son corps n'étoit guere moins que continuel. Les  
 » momens qu'il accorderoit au repos étoient fort courts.  
 » Son but étoit d'entretenir une transpiration sensi-  
 » ble ; & à cet effet , dans les mois de l'année les plus  
 » chauds , il ne permettoit jamais qu'on ouvrît les  
 » fenêtres de ses appartemens , dans la crainte que l'air  
 » ne s'y renouvelât. Quand il étoit au lit , il se faisoit  
 » couvrir extraordinairement ; de sorte que le mouve-  
 » ment qu'il se donnoit continuellement , & l'air de  
 » son appartement se trouvant toujours extrêmement  
 » raréfié par la chaleur , ses transpirations étoient  
 » également abondantes de jour comme de nuit.

IX. » Il ne faut pas laisser ignorer que l'agitation  
 » & le trouble qu'il éprouvoit depuis long-temps ,  
 » furent ce qui l'engagea , dans les dernières années ,  
 » à se donner de nouveaux mouvemens plus violens  
 » encore : cela lui procura aussi de nouvelles agita-  
 » tions , plus considérables que les précédentes , &  
 » l'impression qu'elles firent sur ses nerfs , fut beau-  
 » coup plus vive. Cependant son sommeil étoit court ,  
 » interrompu , & il se sentoit le corps brisé.

X. » De tout ce détail incontestable , il sera aisé  
 » de tirer les justes conséquences que je vais main-  
 » tenant exposer.

XI. » La santé du Saint Pere parut considérable-  
 » ment altérée dès la fin de Février ; elle y reçut un  
 » échec sensible. Sans consulter son Médecin (ce qui  
 » lui étoit déjà arrivé quelquefois) , il se fit appli-  
 » quer les sangsues aux veines hémorrhoidales. On  
 » remarqua aussi-tôt sur son visage une âpreté de  
 » cuir ; il s'y répandit un sel herpétique & corrosif.  
 » Le cou étoit plombé , la voix très-affoiblie : la mai-  
 » greur se déclara , & une fluxion douloureuse se  
 » jeta dans l'intérieur de la bouche , où se forma une  
 » petite apostume , qui creva d'elle-même.

XII. » L'été survint. Les sueurs, que l'on provo-  
 » quoit toujours, redoublerent, & la maigreur ne  
 » manqua pas d'augmenter. A cela se joignit une ex-  
 » trême défaillance, avec une impuissance totale de  
 » satisfaire le goût qu'il avoit pour certains exer-  
 » cices du corps auxquels il s'étoit accoutumé. Ajou-  
 » tez à tout cela les longues insomnies, & un ré-  
 » sentiment étrange au moindre accident.

XIII. » Telle étoit la triste situation du Saint Pere  
 » jusqu'au dix de Septembre, lorsque s'étant mis en  
 » chemin à son heure ordinaire, pour se rendre à une  
 » villégiature, il fut surpris par un accès de fièvre,  
 » & les forces lui manquèrent tout-à-fait. On ne  
 » l'eut pas plutôt reporté à son palais, qu'on le saigna  
 » au bras. Il en fut soulagé pour le moment; la fièvre  
 » & la grande émotion se calmerent un peu. Neuf  
 » jours se passerent sans qu'il survînt de nouveaux  
 » accidens; mais au bout de ce temps, la fièvre se  
 » déclara plus violente que jamais, & porta son ra-  
 » vage dans quelque viscere du bas-ventre. Il parut  
 » alors une tension dans la région du ventricule,  
 » avec d'autres symptômes; soif brûlante, langue  
 » sèche, pouls dur, élevé & fréquent. On eut re-  
 » cours aux remèdes de l'art les plus actifs: ce fut  
 » en vain. La fièvre s'opiniâtra avec plus de mali-  
 » gnité, & ne fit qu'augmenter pendant deux jours  
 » entiers. L'inflammation fit un progrès rapide, &  
 » tous les symptômes furent beaucoup plus fâcheux.  
 » Dans le sang qu'on lui tira, il se forma une couen-  
 » ne épaisse & dure. Le hoquet, qui survint, fut  
 » accompagné d'un vomissement, lequel lui fit reje-  
 » ter un fluide atrabilaire. Enfin le poulmon fut atta-  
 » qué, & la maladie déclarée mortelle.

XIV. » Le simple exposé que nous venons de  
 » faire, tant des accidens que du régime que le Saint  
 » Pere a constamment suivi durant le cours de sa  
 » longue

» longue vie , fuffit pour faire connoître la véritable  
 » & naturelle caufe de fa mort.

XV. » Le fcorbut dont nous avons parlé, présente  
 » l'idée d'un dérangement d'humeurs univerfel : &  
 » en effet, il confifte dans un mélange irrégulier du  
 » fang , & , par une fuite naturelle, dans la fépara-  
 » tion qui fe fait des fluides d'avec les folides, des  
 » parties les plus volatiles d'avec les plus groffieres ,  
 » qui rend celles-ci fufceptibles de corruption & de  
 » putréfaction, d'où, par occasion, s'enfuivent les  
 » autres mauvaifes difpofitions du corps.

XVI. » Et parce que la fource de ce défordre gît  
 » dans les vifceres deftinés à l'importante formation  
 » du chyle , & dans les impulſions qui le font remon-  
 » ter dans les voies du fang , il ne doit pas paroître  
 » fingulier que les alimens dont on fait un ufage or-  
 » dinaire , étant de nature à produire la putréfaction,  
 » dans un âge où les humeurs tendent naturellement  
 » à fe corrompre , aient occasionné cet amas , cette  
 » obſtruction , & enfuite le fatal épanchement du  
 » fluide atrabilaire.

XVII. » Mais lors même que les humeurs conſer-  
 » voient leur équilibre & que le S. Pere étoit en fanté ,  
 » quelle altération ne devoient pas produire ces fueurs  
 » trop abondantes qu'il fe procuroit par une an-  
 » cienne & mauvaife habitude qui empêchoit d'é-  
 » couter confeil !

XVIII. » Qui ne ſçait que la lympe feule com-  
 » poſe une grande partie du fang , & que les parties  
 » les plus ſubtiles de la ſéroſité venant à heurter les  
 » plus groffes molécules , n'empêchent celles-ci de ſe  
 » coaguler ? d'autant plus que cette lympe circule  
 » dans les plus petits vaiſſeaux avec plus de vélo-  
 » cité qu'aucun autre fluide ; puisqu'on a remarqué  
 » qu'en quatre-vingts ſecondes elle parcourt le même  
 » eſpace que l'eſprit met quatre-vingt-fix minutes à

» parcourir. C'est la même lymphe qui , en humectant  
 » tant les fibres du corps , s'oppose constamment à  
 » leur cohérence , qui causeroit des maladies. Or si  
 » vous détachez cette lymphe , que restera-t-il dans  
 » la masse du sang , si ce n'est le sel marin qui se mêle  
 » avec les alimens , avec un autre sel de la nature  
 » du sel armoniac , ainsi que divers autres corpuscu-  
 » les oléagineux & terrestres ?

XIX. » La partie aqueuse venant donc à se diffi-  
 » per , & les autres plus crasses & plus grossieres  
 » croissant à proportion , celle qui est plus lente en  
 » ses mouvemens , l'emportant sur celle qui est plus  
 » volatile & plus déliée , le sang doit s'épaissir , &  
 » renfermer dans sa masse plus de parties de sel ,  
 » d'huile & de terre. Ainsi les humeurs dégénérant  
 » de leur nature & de leur caractère , il se formera  
 » à la fin une colle que rien ne sera capable de dé-  
 » composer , & qui sera accompagnée d'acrimonie ;  
 » ce que l'on appelle bile noire.

XX. » Et combien n'ont pas dû contribuer à ce  
 » dérangement d'humeurs , des veilles opiniâtrément  
 » prolongées , des soupçons continuels , & ces inquié-  
 » tudes dont le propre est de miner fourdement ! Il  
 » est inutile d'entreprendre de l'expliquer. Or ce dan-  
 » gereux fluide étant parvenu au plus haut degré de  
 » densité & d'acrimonie dans le tempérament du Saint  
 » Pere , mêlé & confondu avec le sang , où , ferment-  
 » tant avec une rapide & destructive impétuosité , il  
 » mettoit tout en combustion , a fini par se décharger  
 » sur le ventricule , dans les intestins , & de là s'est  
 » filtré dans le poumon.

XXI. » Ainsi , sans recourir à une cause étrangere ,  
 » on peut hardiment prononcer que le Saint Pere  
 » portoit au dedans de lui-même la véritable qui l'a  
 » conduit au tombeau ; qu'il n'a rien fait pour la dé-  
 » truire , né se gouvernant depuis long - temps que

» selon son idée , à laquelle on peut imputer sa mort ;  
 » ne se servant pas , pour y remédier , des ressour-  
 » ces que l'art auroit pu lui fournir à propos , soit  
 » qu'il se flattât naturellement de pouvoir de jour en  
 » jour réussir à surmonter le mal , soit que son carac-  
 » tère le portât à ne vouloir pas le découvrir & s'en  
 » éclaircir.

XXII. » A dire vrai , quoique son corps fût resté ,  
 » après sa mort , pendant un jour entier sous trois  
 » couvertures de laine , on n'y remarqua cependant  
 » à l'extérieur rien qui ne fût ordinaire ; & si on  
 » apperçut quelques taches livides , les autres cada-  
 » vres en ont de semblables assez communément sur  
 » le dos. L'odeur qui en exhaloit n'étoit pas consi-  
 » dérable ; la couleur n'avoit rien de noir ; toutes  
 » les parties se tenoient , & aucune ne s'étoit séparée  
 » des autres.

XXIII. » A l'ouverture qui s'en fit , quand on vint  
 » à examiner attentivement la disposition & l'état des  
 » viscères , il n'en sortit aucune exhalaison plus fétide  
 » que celle de tout autre corps mort.

XXIV. » Finalement , il n'y auroit rien d'étrange  
 » qu'après vingt-huit & trente heures , les chairs se  
 » fussent trouvées dans une grande putréfaction. On  
 » sçait qu'alors la chaleur étoit excessive , & qu'il  
 » souffloit alors un vent brûlant , bien capable de pro-  
 » duire & d'augmenter la corruption en peu de temps.  
 » Si parmi le tumulte que causa dans la multitude ce  
 » fâcheux événement , on eût fait attention à l'impres-  
 » sion que fait le vent du midi sur les cadavres , même  
 » embaumés , comme le sont d'ordinaire ceux des Sou-  
 » verains Pontifes , la grande ouverture & la dissec-  
 » tion de toutes les parties examinées à loisir & re-  
 » mises ensuite à leur place naturelle ( attention à  
 » laquelle on ne pouvoit manquer , & qui deman-  
 » doit la plus grande précaution ) , il ne se fût pas



» répandu dans le public tant de faux bruits , la po-  
» pulace étant naturellement portée à adopter le mer-  
» veilleux des opinions extraordinaires & tout-à-fait  
» étrangères.

XXV. » Voilà mon sentiment au sujet de cette  
» maladie mortelle , qui a commencé lentement , duré  
» long-temps , dont nous avons reconnu les symp-  
» tômes non équivoques , mais clairs & palpables ,  
» dans l'ouverture qui s'est faite du corps en présence  
» de presque tout un public ; & ceux qui y ont assisté ,  
» pour peu qu'ils soient clair-voyans , exempts  
» de prévention , & dégagés de tout esprit de parti ,  
» ont dû reconnoître que l'altération des parties no-  
» bles ne doit légitimement s'attribuer qu'à des causes  
» purement naturelles. Je me croirois coupable d'un  
» grand crime , si , dans une affaire d'une aussi grande  
» importance , je ne rendois pas à la vérité toute la  
» justice qu'on est en droit d'attendre d'un homme  
» de probité , qualité dont je me flatte ».

11 Décembre 1774.

Signé NOEL SALICETTI, Médecin du Palais  
Apostolique , qui a eu la cure du défunt  
avec le Docteur ADINOLFI , son Méde-  
cin ordinaire.

Que faut-il de plus, Monsieur le Marquis, pour fermer la bouche à l'aveugle fanatisme dont vous vous êtes fait l'écho ? Que le public juge maintenant du degré de confiance qu'il doit accorder à la véracité de votre plume, & combien il doit être édifié de votre charité. Si je ne sçavois pas à quel excès la passion peut se livrer, je ne concevrois jamais que l'Ecrivain fauteur d'une calomnie aussi atroce, est ce même M. Caraccioli qui, il y a quelques années, quoiqu'après la destruction de la Société, faisoit assidument la cour à deux Jésuites qui avoient la confiance d'une

très-auguste Princesse ; alloit constamment piquer leur table ; & pouffoit la servile adulation envers ses hôtes nourriciers , jusqu'à témoigner un zèle si ardent pour le projet chimérique de leur rétablissement , que ceux-ci ne pouvoient s'empêcher de rire de l'enthousiasme du parasite affamé.

*Je regrette sincèrement le feu Pape ( Clément XIII ).*  
( Lettre CXXVII , tome 2 , prem. édit. page 291. )

Vraiment , Monsieur le Marquis , vous regrettez *Rezzonico* ? Vous seriez enchanté que , s'il eût vécu ; les Jésuites subsistassent encore ? Cela seroit bien héroïque de votre part , & bien malheureux pour le public ; car nous serions encore privés de la *Vie* & des *Lettres de Clément XIV.*

Puisque Clément XIII avoit d'excellentes qualités , puisque la Religion doit faire son éloge & le pleurer , & qu'il la rendit vraiment respectable à tous ceux qui l'approchèrent , par des mœurs d'or , aussi pures que ses intentions , & par UN ZELE A TOUTE ÉPREUVE ( p. 291. ) , que ne faisiez-vous sa *Vie* , & que ne nous donniez-vous ses *Lettres* ?

Mais je dirai toujours : C'est dommage , &c. Je vous entends ; c'est dommage qu'il n'ait pas voulu détruire la Société.

Il laisse des neveux recommandables par leurs excellentes qualités , & sur-tout le Cardinal , qui a la plus belle ame qu'on puisse voir. ( Page 292. )

Précisément dans l'instant que vous faisiez ce morceau , Pie VI venoit d'être élu , porté par le Cardinal *Rezzonico* , l'ame du dernier Conclave , & qui jouit auprès du nouveau Pontife du plus grand crédit. C'est ce qu'on appelle prendre la balle au bond.

La grande difficulté sera maintenant de sçavoir qui l'on choisira. Je le plains d'avance , & je ne m'aviserai pas de vous dire , C'est tel ou tel ; car C'EST TOUJOURS CELUI AUQUEL ON NE PENSOIT PAS. Ce qu'il y

*« de sûr, c'est que je ne donnerai ma voix qu'à celui qui joindra l'ESPRIT à LA PIÉTÉ. (Page 292.)*

L'art avec lequel vous avez nuancé l'intérêt de ces Lettres, se découvre ici plus qu'ailleurs. Vous avez voulu nous faire partager l'ignorance pleine de candeur avec laquelle Ganganelli se désignoit sans le sçavoir.

Ces mots, *Je le plains d'avance, & c'est toujours celui auquel on ne pensoit pas*, mis sous sa plume, ont porté dans l'ame de vos lecteurs le doux sentiment d'une de ces illusions théâtrales dont on devine, dès le commencement, quelle sera la fin.

*J'ai vu depuis peu Monsignor Marefoschi. C'est un Prélat admirable pour la science & pour la candeur. (Page 293.)*

Pour celui-là, comme il avoit été le grand ressort de la Congrégation de Rebus, & qu'il avoit obtenu VOLONTIERS aux ordres du Saint Pere . . . en expulsant les Jésuites de leurs propres maisons (Vie de Clément XIV, prem. édit. page 195.), il falloit bien que, par reconnoissance, vous fîssiez son panégyrique.

Vous avez oublié Monsignor Zelada; mais c'est pour ne pas souffler tout à-la-fois le froid & le chaud. Vous veniez, en effet, de louer Monsignor Marefoschi, que Monsignor Zelada, *esprit subtil* (Vie de Clément XIV, page 170.), avoit évincé (a) de la Commission de Rebus.

# 51°. LETTRE CXXVIII, A UN RELIGIEUX DE SES AMIS.

*Vous direz à notre Prélat . . . que je l'attends lui-même au Couvent des Saints Apôtres, dès le jour même*

(a) Monsignor Zelada ayant eu des altercations vives avec Monsignor Marefoschi, celui-ci se retira de la Commission. Ce fait, rapporté dans tous les papiers publics, est notoire.

où le Conclave finira. . . . Tâchez de me procurer , au moment de ma liberté , LE LIVRE dont je vous ai parlé. (Pages 294 & 295.)

Pour nous préparer à savourer le plaisir de voir Ganganelli allant à sa destinée sans qu'il la soupçonât , nous avons lu dans la *Lettre CX* (Page 176.) : *Tout le monde dit , en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli , il n'est pas croyable que , sans intrigue , sans cabale , il soit parvenu jusques-là ; & cependant QUESTO E BEN VERO.* En veut-on une preuve , mais une preuve non équivoque ? C'est qu'il donne assignation à un Religieux de ses amis pour se rendre précisément au Couvent des Saints Apôtres dès le jour même que le Conclave finira.

Quand le Cardinal Félix de Montalte ( confrere de Ganganelli ) , la tête penchée sur l'épaule , appuyé sur un bâton ; ne parlant qu'avec une voix interrompue des quintes d'une toux épouvantable , monta au Vatican , après la mort de Grégoire XIII , il auroit aussi donné le même rendez-vous à tous les Cordeliers de Rome , pour le jour où finiroit le Conclave ; mais avec cette différence , que Sixte V jouoit là comédie même en toussant , & que le pseudo-Ganganelli ne se joue pas du public même en écrivant.

Ce livre qu'il prioit de lui procurer au moment de sa liberté , fait un effet merveilleux. Je le compare à ce mouchoir qui , dans je ne sçais quelle piece , sert de noeud à l'Auteur embarrassé.

Quoi qu'il en soit , je suis enchanté , Monsieur le Marquis , que vous m'ayiez fait voir cette lettre écrite par Ganganelli , qui , entrant au Conclave , étoit sûr , comme deux & deux font quatre , de retourner chez les Cordeliers. Elle me rapatrie avec vous , en réparant un peu l'indécente indiscretion que vous aviez commise d'aller nous parler dans la Vie de Ganganelli , des relations qu'il avoit , étant Cardinal , avec le Pere

*Castan*, qui, d'Avignon, *correspondoit* avec le *Duc de Ch\*\*\** à Versailles. (*Vie de Clém. XIV*, p. 63.)

52°. LETTRE CXXIX, A MONSIGNOR \*\*\*.

*VOILA* quatre mois que je ne suis plus ni à moi ni à mes amis, mais à toutes les différentes Eglises dont, par la permission divine, je suis devenu le Chef.

Enfin Ganganelli est Pape. C'est le dernier coup de théâtre des Lettres. Ici les battemens de mains redoublent.

J'ignorois, je vous l'avoue, que les Papes écrivissent comme cela des Lettres particulieres à des *Monsignors* ( qui demeurent presque tous à Rome ), pour leur mander que depuis quatre mois ils sont Papes. Mais il falloit bien quelque petite Lettre de Ganganelli devenu *Souverain Pontife*, afin de former la bordure du tableau.

Monfieur le Marquis, cachez - vous donc mieux derriere la tapifferie : je vous vois tout à découvert ; deux phrasés à la fin de cette Lettre vous font deviner.

*Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissées mon prédécesseur, & qui ne peuvent se terminer qu'APRÈS UN LONG EXAMEN. Vous me ferez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous M'AVEZ ÉCRIT sur des choses qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi seul. ( P. 297. )*

Vous avez grande envie, Monsieur le Marquis, de canoniser dans tout l'univers Catholique la destruction des Jésuites ! Vous faites un recueil de Lettres de Ganganelli : dès la premiere des quatre qu'on lui fait écrire comme Pape, vous apprenez au public les démarches qu'il faisoit secrètement pour faciliter l'exécution de ses projets ; vous nous donnez à entendre à demi-mot que la destruction de la Société

est le fruit du *plus long examen*, des réflexions les plus profondes; & dès-lors reste à conclure que cette opération n'est qu'un arrêt dicté par la plus exacte équité. Mais voyez comme à chaque instant vous vous trahissez. Ganganelli, que vous nous avez présenté comme n'ayant jamais été occupé que de sa *bibliothèque*, sans être d'aucun parti, vous lui faites demander un certain *écrit* composé pour lui avant qu'il fût Pape. Il n'avoit donc pas été indifférent sur certaines menées que vous sçavez bien. On ne fait guere de mémoire pour les gens qui n'en demandent point. Cet écrit clandestin étoit-il, dites-moi, l'apologie de la Société? Qu'en pensez-vous?

53°. LETTRE CXXX, A UN SEIGNEUR  
PORTUGAIS.

*Je ferai tout ce qu'il faudra faire, SANS EN REDOUTER LES SUITES.* Voilà une allusion fine à l'*acer morbus ingravescens*.

*Si la Religion exige des sacrifices, toute l'Eglise m'entendra, & ....* Suivent plusieurs points, qui disent tout en ne disant rien. (Page 301.)

*On vous entend*, Monsieur le Marquis; vous nous annoncez la destruction des Jésuites.

*Je suis comme ces hommes.... qui, par leur poste, se trouvent nécessairement obligés d'agir.* (Page 302.)

Il semble, en vérité, que M. le Marquis prenne à tâche de faire tout ce qu'il peut pour établir l'imposture de ses Lettres.

D'abord n'est-ce pas une affectation ridiculement atroce aux yeux des gens vraiment modérés, de faire écrire par un Souverain Pontife, dès les premiers instans de son élection, à un *seigneur Portugais*, qu'il ne redoute pas les moyens les plus criminels que seroient capables d'employer contre lui ceux qu'il alloit proscrire?

Un Prêtre , le Chef de l'Eglise , un homme qui , doué déjà de cette prudence naturelle si admirée & si vantée , occupoit un rang sublime qui devoit lui inspirer encore plus de circonspection dans ses écrits , accusant , dans une Lettre à un particulier , un Corps Religieux de l'attentat le plus affreux ! Ici la raison & l'humanité se soulevent , & crient à l'imposture.

2°. La supposition même du sujet d'une Lettre pareille , est une lourde sottise ; car , indépendamment du mystère que vous mettez à nous dire une chose sur laquelle il ne pouvoit y en avoir , d'après toutes les Lettres précédentes , où Ganganelli appuyoit du ton le plus ferme sur la nécessité d'abolir la Société , opinion , selon vous , enracinée chez lui , & dont par conséquent il n'étoit pas naturel qu'il s'écartât sur le trône pontifical ; indépendamment , dis-je , de toutes ces raisons , est-il à présumer avec un peu de fondement , que Clément XIV , impénétrable même , d'après l'Auteur de sa Vie , aux Ambassadeurs des Puissances intéressées , ait été confier à *un Seigneur Portugais* , fût-il l'être le plus discret , l'ami le plus intime , ses intentions sur un événement dont le succès complet dépendoit du secret le plus exclusif & le plus inviolable ? Une telle supposition est dénuée de toute vraisemblance.

M. Caraccioli dira-t-il que cette ouverture de cœur à *un Seigneur Portugais* , étoit une démarche dictée par une saine politique , pour adoucir le Roi de Portugal , de tous les Souverains le plus aigri contre la Cour de Rome ? Mais je vous répondrai : Est-ce que ce Prince n'avoit pas son Ambassadeur auprès de Clément XIV ?

Il est aisé de deviner pourquoi vous avez imaginé cette Lettre ; c'étoit pour préparer à vos lecteurs une amorce , & donner à votre recueil l'attrait qu'on auroit été fort surpris de n'y pas trouver , je veux

dire, quelques réflexions piquantes sur l'affaire des Jésuites, par Ganganelli devenu *Pape*. Ne pouvant pas avec décence lui faire dire crument qu'il *travailloit à son Bref*, vous avez bien été obligé de le présenter comme *biaisant*, pour dire qu'il s'en occupoit. Vous avez donc mis sous sa plume tout ce que vous avez pu risquer sur cet article, & vos restrictions ne sont qu'une suite de votre système : je n'en veux d'autres preuves que l'empressement de tous vos lecteurs, dès la première fois qu'ils ont manié les Lettres, à porter la main dans l'instant sur les dernières, afin d'y trouver ce qui regarde l'affaire des Jésuites, & de voir la manière dont elle étoit traitée.

Quoique l'adresse de cette Lettre à un *Seigneur Portugais*, soit une invraisemblance quant aux objets qu'elle renferme, vous avez senti que du moins quant au titre, elle seroit moins choquante. En effet, il falloit bien rendre vraisemblable le moyen dont vous vous étiez servi pour avoir communication d'une Lettre sur une matière aussi grave. Si vous l'eussiez fait écrire à un homme en place ou à un Ministre, on se fût demandé avec étonnement, comment à un petit personnage comme vous, à un *atome* (vous vous êtes donné ce nom), une Lettre aussi importante eût pu être livrée pour en tirer copie ? On eût trouvé, dans le procédé de ce personnage en place, une indiscretion si insigne, qu'elle eût établi l'impossibilité de la communication de la Lettre, parce que, vis-à-vis d'un tel personnage, la correspondance de Ganganelli *Pape* tenoit au secret de l'Etat, à raison des circonstances. Vous ne vous êtes pas dissimulé l'objection : pour y obvier, vous avez pris le parti de faire adresser cette Lettre à un *Seigneur* (être vague & sans nom, pas même avec celui de \*\*\*); devine qui peut ; & à un *Seigneur*, non *Français*, à cause du voisinage ; qui pourroit être dangereux, mais à un *Seigneur Portugais*. Pour vous



tirer d'embarras, vous pouviez faire accroire que ce Seigneur Portugais demouroit au Bréfil, & nous inviter à y aller voir. *Bene trovato !*

54°. *La Lettre CXXXI, à un Religieux de ses amis*, porte pour signature *CLÉMENT*, & la Lettre CXXXII porte *CLÉMENT XIV*. Ah ! que c'est plaifant, Monsieur le Marquis ! Vous n'avez donc pas la moindre idée des costumes les plus connus ? Où avez-vous jamais vu que les Souverains signassent, avec leur nom, le quantième de ceux qui l'ont porté ? Les Brefs de Ganganelli portoient bien pour inscription *Clemens, Papa decimus-quartus*, parce que c'est l'usage de la Chancellerie Romaine ; mais dans ses Lettres jamais il ne signa *Clément XIV* : & si cette inscription latine vous a servi de règle, il falloit donc signer en français, *Clément, Pape QUATORZIEME* ; vous ne fussiez pas tombé dans le ridicule à demi. Je n'oublierai jamais cette impayable signature, *Clément XIV*. Elle mérite d'être enchâssée, pour servir de monument à l'imposture la plus afinaire qu'on ait vue. D'ailleurs, si Ganganelli Pape signoit *Clément*, il ne signoit donc pas *Clément XIV* : s'il signoit *Clément XIV*, il ne signoit pas *Clément*. Le Roi de France signe *Louis* : l'avez-vous vu quelquefois signer *Louis XVI* ? Quoi ! vous fabriquez des Lettres, & vous échouez à la signature, d'autant plus facile que votre rôle de faussaire, bien différent de ceux qui ont des signatures autographes à imiter dans la même forme numérique des caractères, ne consistoit ici que dans la répétition de celui de *Clément*, à transférer par la voie de l'impression. Quand j'ai vu dans la signature de la Lettre CXXXI, *Clément*, & dans la CXXXII<sup>e</sup>, *Clément XIV*, j'ai senti l'embarras du fabricant : n'étant pas sûr de son fait, il a mis les deux à-la-fois, afin de pouvoir, au besoin, imputer l'une ou l'autre bévue à une erreur de typographe.

Comme dans un grand nombre de ces Lettres Ganganelli ne signoit pas, même dans celles que vous lui faites écrire comme Pape, c'est une mal-adresse à vous de n'avoir pas omis également de signer les deux *Clémentines*.

55°. LETTRE CXXXII, AU R. P. AIMÉ DE  
LAMBALLE, GÉNÉRAL DES CAPUCINS.

Il faut que le Pere de *Lamballe* ne fût pas des *bons amis* de Ganganelli ; car le Saint Pere n'écrit pas en *français* à ce Religieux *Français*, & dans un temps où il séjournoit à Paris, capitale de la *France*. C'étoit cependant là bien le cas, pour Ganganelli, de mettre en usage la connoissance qu'il avoit de notre langue. On sçait combien les étrangers qui la parlent sont jaloux d'en faire parade vis-à-vis de nous.

*Si vous restez long-temps à Paris, vous aurez occasion d'y voir Monsignor Doria, que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme un Prélat qui sera un jour la joie & l'honneur de l'Eglise.*

Je dois vous prévenir, Monsieur le Marquis, que ce compliment ne fera d'aucun profit pour le succès de vos Lettres ; car M<sup>gr</sup>. *Doria*, qui connoissoit particulièrement Ganganelli, puisque ce Souverain Pontife a eu pour lui une affection toute paternelle, dit hautement que ces Lettres sont *apocryphes*.

C'est une chose vraiment amusante, que M. le Marquis, voulant tirer parti du sujet que lui fournissoit un *Français* Général des Capucins (quoiqu'il fût mort à l'époque de la fabrication de la Lettre), & faire l'éloge de M. *Doria*, qui n'étoit plus alors en Espagne, mais en France, ait imaginé, pour faire quadrer la vie du Capucin à qui la Lettre étoit adressée, avec le séjour de M. *Doria* hors de la France,

ait imaginé de faire remarquer que le séjour du Pere de Lamballe à Paris sera long, à raison de son incommodité. Si vous restez long-temps à Paris, comme je le crains, à raison de votre incommodité, vous aurez occasion d'y voir Monseigneur Doria. (Page 306.) La Lettre est datée du 6 Avril 1773 : le Pere Lamballe vivoit alors ; M. le Nonce étoit en Espagne. Il falloit absolument louer ce Prélat, dont la faveur n'étoit pas à négliger. Le Pere de Lamballe se trouvant mort en 1774, & M. le Marquis n'ayant pu commencer à écrire que depuis la fin de cette année, il se présentoit une petite difficulté pour parler de M. Doria dans la Lettre au Général, fabriquée réellement depuis 1774. Qu'imagine le faussaire ? Il fait dire à Ganganelli, en antidatant, qu'il *crain*t que le séjour du Pere Aimé à Paris ne soit long, & ce, à raison de son incommodité. Par ce moyen, lorsque M. le Nonce sera arrivé à Paris, il pourra voir le Général : une relation toute naturelle est établie entre eux deux : ainsi tout soupçon que la présence de M. le Nonce à Paris (en 1774, année de la fabrication, & dans le courant de laquelle le Pere de Lamballe étoit mort) pouvoit avoir inspiré l'idée de la Lettre, se trouve écarté. Voilà tout le fin mot de l'affaire (a).

*Je vous vois au milieu d'un monde où il y a de grands vices & de grandes vertus* (Définition neuve de la ville de Paris.), & où, par une providence toute particulière . . . la grande piété du Prélat qui occupe le siege de Paris, arrête les progrès de l'incrédulité. (Page 307.) Quoi ! M. l'Archevêque de Paris encensé par M. Caraccioli ! *O res mirabilis !* Je ne croyois pas le parti capable d'un procédé aussi généreux. Mais ce Prélat n'en est pas plus reconnoissant. En effet, vous sçau-

(a) Les Capucins du Couvent de la rue Saint-Honoré, où le Pere de Lamballe est mort, ont attesté n'avoir trouvé dans ses papiers aucun vestige de lettre de Ganganelli à ce Religieux.

rez, Monsieur le Marquis, que M. de Beaumont, sans biaiser (car M. de Beaumont, même *complimenté*, ne tergiverse jamais), a déclaré publiquement, en présence de *plusieurs Evêques*, qu'il étoit persuadé que Clément XIV n'avoit point écrit *ces Lettres*. Il appuya son opinion, *un tome* à la main, en citant deux ou trois bonnes impostures.

*Les Dominicains pensèrent sagement quand ils appelèrent à la Minerve le Pere Fabrici.* (P. 307.)

Ce Pere *Fabrici* me rappelle une jolie petite anecdote. Pendant que M. Caraccioli fabriquoit les Lettres, il en montrait des échantillons aux Peres *D. rue S. D.* Un d'eux parla du Pere *Fabrici* & de son *érudition*. M. le Marquis, qui *oncques* n'avoit entendu parler de ce Religieux, fit beaucoup de questions sur ce qui le concernoit. Il revint quelques jours après, avec un morceau de lettre où il fit entrer l'*érudition* du P. *Fabrici*. Les Peres *Dom.* saisis d'étonnement, se regardent, écrivent à ce Religieux : réponse du Pere *Fabrici*, qu'il n'avoit jamais connu Ganganelli.

Enfin cette Lettre finit par louer *Madame Louise & M. le Cardinal de Bernis.* (Page 308.) Donnez-vous la peine d'aller à *Saint-Denis*, demander aux Dames Carmélites ce qu'elles pensent de vos Lettres. Ainsi vous pouvez rayer de *vos papiers* le nom de cette *auguste & vertueuse Princesse*. Pour M. le Cardinal de Bernis, sa place ne lui permet de rien dire dans ce moment.

Voilà donc, Monsieur le Marquis, un grand nombre des Lettres de votre recueil passé à l'alambic. Je crois pouvoir assurer qu'elles n'ont pu soutenir l'épreuve. Ajoutons ici cependant cinq observations qui, différentes de toutes celles que j'ai faites sur chaque Lettre discutée en détail, vont former contre la totalité une nouvelle attaque assez vigoureuse.

1°. On lit pour la finale de plusieurs, *J'ai l'hon-*

*neur d'être avec respect.* Comme ces Lettres ne sont qu'une traduction, vous n'avez rien lu certainement, dans l'original italien ou latin, qui présente une pareille idée ; car est-ce que dans l'usage de ces deux langues on a le même protocole dont on use parmi nous dans le style épistolaire ? Il faut donc que cette expression, *J'ai l'honneur d'être avec respect*, soit absolument de la façon de M. le Marquis. Or dans quelle société borgne a-t-il appris qu'on terminoit ainsi les Lettres ? *L'honneur* ne consistant point à avoir du *respect*, c'est une sottise que de dire, *J'ai l'honneur d'être avec respect*. On dit bien, *J'ai l'honneur d'être*, tout simplement, ou *Je suis avec respect* ; c'est même la façon la plus avouée du bon ton. Il est bien étonnant que M. Caraccioli, *Marquis & Colonel* tout à-la-fois, ignore ces usages qu'on puise dans la fréquentation des gens comme il faut. En vérité, il est honneur à un homme de sa volée de se montrer aussi campagnard & aussi provincial.

2°. Vous avez publié les Lettres très-peu de temps après avoir donné la Vie de *Clément XIV*. Vous aviez donc, en travaillant à celle-ci, les Lettres sous les yeux : & dans cette Vie, qui renferme une quantité prodigieuse de choses qui ne revenoient point à Ganganelli, vous ne dites pas un mot de ces Lettres ; vous ne prévenez pas le public que ce Ganganelli a fait cent trente-deux Lettres intéressantes & très-intéressantes, tandis que vous allez furter dans tous les coins imaginables pour avoir occasion de parler de lui. *O mirum dictu !*

3°. Ganganelli sçavoit le français : il est donc impossible qu'il n'ait pas écrit quelques Lettres en français, ne fût-ce qu'à ses bons amis. Vous êtes assez heureux pour vous procurer plus d'une centaine de ses Lettres, & par une fatalité sans exemple, il ne s'en trouve pas une écrite par lui en français ! Autre merveille.

4°. Un

4°. Un homme qui a une correspondance très-étendue, reçoit presque autant de lettres qu'il en écrit. Parmi ceux que les affaires ou les rapports de la société mettent dans le cas de prendre souvent la plume, il n'est personne qui n'ait la preuve de cette réciprocité; aussi l'appelle-t-on *commerce de lettres*.

Comment donc se peut-il que Ganganelli, si empressé sur cet article, qu'il provoquoit souvent les gens qui ne l'interpelloient point, n'ait pas laissé dans ses papiers une seule lettre qui lui soit adressée ?

Ici la preuve négative vaut l'affirmative : car si vous eussiez trouvé une seule lettre qu'on lui eût écrite, vous l'eussiez insérée certainement : elle eût formé la preuve de l'authenticité de quelques-unes, puisque cette lettre se trouvant corrélatrice à une autre de Ganganelli, l'authenticité de la première eût appuyé celle de la dernière. Qu'on prenne tous les recueils épistolaires dont les Auteurs ont acquis de la célébrité, on y verra plusieurs lettres qui leur furent adressées. Il n'y a pas jusqu'à l'Ecrivain des lettres apocryphes de la *Marquise de Pompadour*, qui n'ait cru devoir procurer à son recueil controuvé cet air de ressemblance avec la vérité. M. le Marquis a été moins avisé. Troisième merveille.

5°. Enfin dans les Lettres de Ganganelli, on le fait écrire sur toutes les matières. Ces Lettres sont réellement l'encyclopédie abrégée. Or qu'on prenne celles de *Voiture*, *Buffy-Rabutin* & de *M<sup>de</sup> de Sévigné*, on n'y voit rien de pareil. Elles ne roulent pas toujours, à la vérité, sur le même sujet ; mais aussi elles ne les traitent pas tous, *sans en excepter un seul*. Madame de *Sévigné* dit en trente-fix mille façons à sa chère fille, *Madame de Grignan*, qu'elle l'aime, qu'elle la chérit, qu'elle l'adore ; mais elle ne parcourt

M.

point l'arbre généalogique de toutes les sciences; dressé depuis par M. d'Alembert.

Les Lettres de Ganganelli, qui ont ce précieux avantage, forment donc un prodige épistolaire des plus étonnans. Quatrième merveille, qui ne fera pas plus de profélytes que les trois autres.

6°. Ganganelli, d'après le témoignage de l'Auteur de sa Vie, a demeuré à *Ascoli*, à *Bologne*, à *Milan* (Vie de Clém. XIV, prem. édit. page 13.), où il a professé *la philosophie & la théologie*. De ces différens endroits il a dû écrire quelques lettres : cependant dans le recueil on n'en trouve pas une seule datée de ces villes. Est-ce que toute communication vous a été interceptée dans cette partie de l'Italie, pour n'avoir pu déterrer une seule lettre reçue de Ganganelli par quelques-uns de ses habitans ? Ou est-ce que Ganganelli n'a commencé à se livrer au genre épistolaire que depuis qu'il demuroit à *Rome*, au *Couvent des Saints Apôtres* ? Cinquième & dernière merveille, qui en vaut bien une autre.

Non, Monsieur le Marquis, jamais vous ne vous tirerez des ambages où vous jettent mes raisonnemens & mes preuves. En voulez-vous encore une ? Qu'on lise tout ce que votre plume féconde a enfanté, & l'on trouvera les mêmes vues, la même coupe d'idées, le même canevas, ce même ton sentencieux, cette teinte que vous jetez en Ecrivain moraliste sur tout ce que vous écrivez ; car il y a long-temps que vous êtes connu pour exceller dans ce genre. Tenez, vous allez voir comme les plus petites choses conduisent souvent aux plus grandes découvertes. Je connois quelqu'un qui, jetant un coup d'œil sur les Lettres de Ganganelli, y rencontra si fréquemment votre expression favorite, *dévotionnettes*, qu'il me dit : *Ce mot est tellement la marotte de M. Caraccioli, que je croirois que c'est lui qui est le vrai Ganganelli de ces*

*Lettres.* Ce soupçon lui fit entreprendre des recherches si heureuses , qu'elles ont fait tomber le masque qui vous couvroit. En effet , Monsieur le Marquis , vous vous souvenez bien de nous avoir dit (*Disc. prélim. prem. édit. page 20.*) que pour preuve que ces Lettres sont du Pape , il n'y a qu'à les comparer avec les Brefs ? Et moi je prie le public de comparer les Lettres sous le nom de Ganganelli , avec tous les Ouvrages de M. Caraccioli , & l'on verra si ce n'est pas la même main. Par-tout où il parle de Religion , on y rencontre des *dévotionnettes* : c'est le hochet avec lequel il s'amuse sans cesse.

Si votre raisonnement est bon , le mien l'est aussi : car il est jeté dans le même moule.

Vous avez pressenti le coup qu'on devoit vous porter , Monsieur le Marquis , & en habile homme vous vous êtes mis sur la défensive. Vous avez glissé dans votre Discours préliminaire (p. 20.) , que dès 1758 , vous aviez recueilli plusieurs Lettres de Ganganelli , parce qu'elles vous parurent si *judicieuses* & si *belles* , que vous *avouez en avoir fait usage dans quelques-unes de vos productions littéraires*. L'expédient est neuf , mais bien modeste.

D'abord si les Lettres de Ganganelli sont authentiques , vous vous donnez donc comme plagiaire grossier : car , 1°. il a été démontré sans réplique , dans le N°. 40 de l'Année littéraire , 1775 , que la Lettre à l'Abbé *Ferghen* & celle au *Gonfalonier de Saint-Marin* , ont été copiées servilement par l'Auteur du *Véritable Mentor* & du *Voyage de la Raison* , deux Ouvrages de M. Caraccioli. Vous n'y avez pas cité la source où vous aviez puisé ; ce qui est mal-honnête , sur-tout quand on fait *usage* de l'esprit des autres , comme vous faites. Comment n'avez-vous pas vu que quand on a une fois avoué avoir tâté du bien d'autrui , c'est consentir à passer pour être sans façon



sur l'article dans toutes les occurrences ? L'habitude du plagiat se forme bien vite , & chaque tentation est suivie d'une chute , & après la chute , de la rechûte.

2°. Si dès 1758, où Ganganelli n'étoit pas connu, au moins des Français ( pas même du Ministre des affaires étrangères , puisqu'il fallut qu'un Religieux le fît connoître long-temps après ) ; si, dis-je, dès 1758, où Ganganelli n'étoit pas connu, vous prévoyiez déjà qu'il joueroit un grand rôle , & qu'en conséquence vous projetâtes dès-lors de commencer à rassembler ses Lettres pour les donner en français ( dès 1758, à des Français qui n'avoient nulle idée de Ganganelli, qui n'est devenu intéressant pour eux que depuis qu'il a été Pape ), je vous déclare que, quoique vous ne croyiez pas *aux forciers*, je vous regarde comme le plus grand forcier qu'il y ait en Europe.

Monsieur le Marquis, vous faites l'enfant. Avouez que dans votre Discours préliminaire, cette collection annoncée comme prématurée, n'étoit qu'un expédient ( pas des plus fins ) employé pour que le public ne dît pas en lisant les Lettres : Mais *nous avons déjà vu tout cela dans tous les livres de M. Caraccioli*. De bonne foi, comment voulez-vous qu'avec un peu de bon sens on s'en laisse imposer par un leurre aussi grossier ? Car comme le fond en général des idées dont *toutes* les Lettres sont semées, se trouve dans *tous* vos Ouvrages, comment arrive-t-il que quelques Lettres seulement ayant été recueillies par vous dès 1758, elles puissent être les seules précisément qui contiennent les idées dont vous avez profité, tandis que les autres, que vous n'aviez pas recueillies alors, renferment non-seulement des pensées, mais encore des phrases entières qu'on relit également dans vos Ouvrages, même antérieurs à l'année 1758 ?

Or il ne faut que prendre vos Ouvrages pour voir que tout ce que contiennent les Lettres, au nombre

de cent trente-deux, se retrouve çà & là, de droit & de gauche, *inoculé* dans tous vos livres. Ainsi, ou vous aviez recueilli en 1758 *quelques Lettres* seulement ; & alors , par une métempysycose bien étonnante , l'ame de Ganganelli a passé chez vous à votre insçu ; ou vous aviez recueilli plus que *quelques Lettres* , c'est-à-dire *toutes* ; & alors dans votre *aveu* vous avez usé d'une *restriction mentale* , & au grand scandale des partisans de *la bonne doctrine* , vous avez *escobardé* ; ce qui est fort vilain, Monsieur le Marquis ; car vous sçavez bien ce que c'étoit que cet *Escobard*. Mais, quoi qu'il en soit, dans tous les cas vous avez fait un indécent métier.

Vous ne me demanderez sûrement pas la preuve que les *Lettres* ne sont qu'une répétition de tout ce que vous avez fait imprimer en différens temps , sur différens sujets ; car depuis un an les *Auteurs de l'Année littéraire* ont porté sur cela, dans l'esprit du public, la conviction jusqu'au dernier degré de l'évidence. Aussi les gens instruits qui parlent des *Lettres de Ganganelli* , ne s'expriment plus que par cette formule : *La preuve est acquise ; les raisonnemens de M. Caraccioli ne peuvent détruire les faits*. Vous voyez donc bien, Monsieur le Marquis , que vous avez beau, dans vos apologies *faites & à faire*, quand il y en auroit mille, vous avez beau en revenir à votre *retueil* commencé dès 1758 , & modifier en cent mille façons les *alibi forains* que vous empruntez de la collection commencée à cette époque : c'est perdre inutilement du papier.

Il me reste à rendre hommage à une des qualités sous lesquelles votre illustre nom est connu dans la littérature, votre titre de *Colonel au service de , &c.* Cette qualité vous sied au mieux. En effet , dans quelques Lettres que je vais analyser , vous allez jouer le rôle d'un *Colonel au service* de tous les partis, parti *philosophiste*, parti *janséniste*, parti *écono-*

*miste*. Doucement , Monsieur le Colonel ; point d'emportement , comme cela vous est arrivé dans un certain chauffer monastique : un petit moment , & vous verrez.

1°. *Colonel au service du parti philosophiste.*

Vous le secondez , non pas publiquement , mais secrettement , & sur-tout finement : or cela revient au même.

..... *Dolus an virtus , quis in hoste requirat ?*

Quoi ! dira-t-on , la philosophie a donc tiré sur les propres troupes ? Car rien de plus beau , de plus énergique que ce que contiennent les Lettres de Ganganelli sur le Christianisme , contre les déistes , les matérialistes & tous les incrédules. Cet Ouvrage paroît , du premier coup d'œil , la plus belle apologie qu'on puisse faire de la Religion Chrétienne ; il inspire le plus profond respect , la plus profonde admiration pour elle.

Telle est l'idée qu'on se fait *des Lettres* , quand on ne veut s'en tenir qu'à la première écorce , & qu'on n'en a fait qu'une lecture superficielle. Pour rabattre des éloges qu'on leur a donnés sur cet article , qu'on relise la Lettre XXI à l'Abbé Nicolini : on y verra que M. le Colonel *est d'avis* , par rapport aux *inconvaincus* , qu'au bout du compte la foi est un don de Dieu. ( Tome 1 , prem. édit. p. 109. ) *Nota bene* que ce mot *inconvaincus* a un goût de terroir italien ou latin , qui indique que l'original n'est que traduit. ...

*Jesus-Christ , qui tonnoit contre les Pharisiens , ne dit rien aux Saducéens.* ( Ibid. ) . . .

On prend avec eux ( les philosophes ) un ton d'orgueil qui les blesse vivement , d'autant mieux qu'on leur répond souvent avec beaucoup moins d'esprit qu'ils n'en mettent dans leurs discours & dans leurs écrits. ( Ibid. pages 109 & 110. ) . . . Le plus petit Ecclésiastique se met en devoir de les attaquer , &c. . . . Il faut commencer par convenir que la Religion a vraiment des myste-

*res incompréhensibles , & qu'on ne peut tout expliquer. (Ibid.)... Il y a une chaîne de la terre au ciel ; & l'on ne confondra jamais l'incrédulité , à moins qu'on n'en tiennne les anneaux. Des déclamations vagues ne sont pas des raisons. (Ibid.) Quand je vois des personnages imbus de la nouvelle philosophie , ce qui m'arrive assez souvent ( Qui M. Caraccioli ne connoît-il pas ? ) , je commence par leur inspirer de la confiance , & je leur parle avec LA PLUS GRANDE HONNÊTETÉ. Ils y sont sensibles , POUR PEU QU'ILS AIENT DE L'ÉDUCATION ; & cela diminue au moins leurs préventions ( p. 111. )... L'Eglise n'a la réputation d'être persécutante aux yeux des incrédules , que parce que plusieurs de ses Ministres employèrent la sévérité. (Ibid.)... Si Dieu souffre les incrédules , nous devons les supporter. ( page 113. )... Tel est votre texte : voyons le commentaire.*

*La foi étant un don de Dieu , on est bien mal-avisé , au bout du compte , de faire tant de Sermons & de composer tant d'Ouvrages pour l'enseigner , la prêcher & la défendre ; d'où il résulte qu'au bout du compte le fides ex auditu , auditus autem per verbum Dei , de S. Paul , ne signifie rien , parce que ce principe n'est point un de ces anneaux de la chaîne qui tient de la terre au ciel ( p. 110. ) , & sans laquelle le Docteur Paul , assez bon théologien , mais point philosophe , d'ailleurs sans correspondance là-haut , a entrepris de confondre l'incrédulité.*

*Puisque Jésus-Christ , qui tonnoit contre les Phari-siens (cagots de ce temps-là , & gens à devotionnettes judaïques) , laissoit fort en paix les Saducéens ( philosophes & inconvaincus de la Synagogue ) , l'Eglise son épouse , qui sans cesse fait retentir à leurs oreilles cette voix foudroyante , Qui non crediderit , condemnabitur , a le plus grand tort de se fâcher , parce que cet anathème n'est qu'une déclamation vague , & très-*

vague, puisque personne n'y est désigné nommément ; la menace, *Qui non crediderit, condemnabitur*, étant des plus générales. Ainsi l'Eglise a beau crier ; un anathème ne fera jamais qu'un anathème, & non une raison philosophique. Pourquoi, d'ailleurs, fermer avec autant d'incivilité la porte du paradis aux athées, déistes, matérialistes, & autres honnêtes gens *omnis generis musicorum, ambubajarum pharmacopolæ*, à qui il ne faudroit qu'inspirer de la confiance, parce qu'ils y seroient sensibles, & que ce procédé ne pouvant que diminuer au moins leurs préventions, ils ne feroient pas la plus petite difficulté d'entrer au ciel, pour peu qu'ils eussent de l'éducation ?

Il est certain qu'il y a quelques gens qui se révoltent de ce qu'on les veut faire marcher à quatre pattes, & ne les regarder que comme un peu de matière plus parfaitement organisée que l'animal qui brouette. Ils montrent en cela un orgueil visible, fondé sur la chimère d'une noblesse dont ils ne portent pas les titres dans leurs poches, mais qu'ils s'imaginent être écrits même sur leur front & dans leurs yeux, qu'ils ont la hardiesse d'élever vers le firmament. Or quand ils ont l'honneur d'entrer en discussion avec messieurs les philosophes, qui veulent absolument n'être que les frères aînés des habitans des bois, ils prennent un ton analogue à la fierté de leurs prétentions ; donc ils prennent avec nos sages modernes un ton d'orgueil qui blesse, & doit blesser vivement ceux-ci, parce qu'ils sont incontestablement des personnages d'une modestie rare.

La plupart de ceux qui non-seulement se mettent en devoir, mais qui réellement, dans des écrits ( dont on fait quelquefois jusqu'à quatre éditions ), prennent la liberté de contredire les doctes précepteurs du genre humain, ne sont ni Evêques ni Grands-Vicaires, souvent même n'ont pas d'Abbayes ; ainsi ne sont-ils

que de *petits Ecclésiastiques*. Or ces *petits* Ecrivains du Clergé n'ont pour tout mérite que d'être remboursés de l'antique érudition d'un tas de minces Auteurs appelés *Tertullien*, *Origene*, *Cyprien*, *Grégoire*, *Basile*, *Jérôme*, *Augustin* : aussi ces *petits* champions du Clergé sont-ils d'un gauche à faire rire, quand il s'agit d'employer le *periffilage*, de donner une *bambochade*, ou de faire une *gambade* philosophique. Voilà pourquoi ces *nains*, incapables d'atteindre à la hauteur gigantesque de leurs antagonistes, montrent *beaucoup moins d'esprit* que les philosophes, & leur laissent prendre dans *leurs discours* & *leurs écrits* une supériorité qui doit sans contredit décider la question dans une matiere telle que la Religion, où, comme on le sçait, il n'est besoin que de faire assaut d'*esprit*.

Nos sublimes penseurs modernes, grands logiciens par excellence, qui sont passer tout par le creuset de leur raison, professent constamment ( & de la meilleure foi du monde ) qu'ils ne conçoivent pas que les *mysteres* qu'on leur propose, *incompréhensibles* dans leur essence, & dès-lors *au-delà* de la raison, ne soient pas en même temps *contre la raison*. Or, d'après M. le Colonel, *il faut commencer par convenir que la Religion a vraiment des mysteres incompréhensibles*. Convenir d'un fait, & d'une proposition soutenue contrairement, c'est avouer que son adversaire a raison dans l'opinion qui forme le débat : donc *il faut commencer par convenir que la Religion a vraiment des mysteres incompréhensibles*, dans le sens même qu'ils sont contre la raison, & dès-lors qu'ils sont absurdes : donc les philosophes n'ont pas tort de les rejeter.

Flétrir avec de bonnes épithetes, dans des Instructions pastorales, les maximes pleines d'un stoïcisme héroïque, que prêchent les panégyristes de l'*humanité* sur le *suicide* ; par exemple, supplier les Souverains de faire brûler par la main du bourreau, en vertu

d'un bon Arrêt bien motivé , non la personne des Auteurs du *Système de la Nature* & du *Christianisme dévoilé*, mais leurs Ouvrages & leurs brochures, c'est, à la vérité, faire un acte de *sévérité* , mais c'est le seul qu'il soit au pouvoir du Clergé de provoquer. Or *l'Eglise n'a la réputation d'être persécutante aux yeux des incrédules* , que parce que plusieurs de ses Ministres emploierent la *sévérité* : donc *l'Eglise* passe avec raison pour être *persécutante* , parce qu'elle ne veut pas que les Français , devenus *Anglomanes* , se brûlent la cervelle du plus grand sang froid , & parce qu'elle voit du danger dans une trop grande liberté de la presse.

Le zèle de l'Eglise pour le bonheur de ses enfans, même dès cette vie , voit avec douleur que la philosophie nouvelle arrache du cœur des hommes les principes consolans de la morale de Jesus-Christ. Or *Dieu souffre les incrédules* , c'est-à-dire , qu'il ne les engloutit pas tout vivans , quoiqu'ils répandent une doctrine affreuse : donc *l'Eglise doit également les supporter* , c'est-à-dire , les laisser penser & dire tout ce qui leur passera par la tête , parce que *l'Eglise* doit user de la plus grande honnêteté.

Voilà, Monsieur le Colonel, les corollaires des maximes prétendues papales que vous nous débitez. Cette doctrine ne fera certainement pas défavouée par les adeptes du parti philosophique. Pour ne rien oublier , vous n'avez pas omis le dogme banal , le grand dogme de la *tolérance évangélique* ; elle y est prêchée , justifiée & canonisée solennellement dans plusieurs endroits du recueil des Lettres. Vous formez des vœux particuliers pour que les *Protestans* participent au bénéfice de cette tolérance. J'ai démontré ( pages 61 & 62. ) que vous faites le Prédicant sur cette matière , sans entendre même l'énergie des termes dont vous vous servez. Mais n'importe : vous vous chargez de négocier la paix entre *Rome* & son ennemie ; vous

établissez pour préliminaire, qu'il ne s'agiroit plus de rappeler les querelles passées (Lettre 109, prem. édit. pages 170 & 171.); car les questions tant agitées sur l'Eucharistie, & autres sujets de cette importance pour le salut, n'étoient pas des hérésies funestes, mais, selon vous, des querelles, vraies querelles d'Allemands, fuscitées par le fougueux Docteur de Wirtemberg en Germanie, où chacun (par conséquent l'Eglise assemblée au Concile de Trente, que dans tout ceci vous mettez de moitié) où CHACUN, emporté par la vivacité, sortit des règles de la modération chrétienne. (Ibid.)

D'où il suit que, sans trop chicaner, il faut passer l'éponge sur une foule de petites misères auxquelles on attachoit beaucoup trop d'importance dans le seizième siècle. Aussi ce pitoyable siècle n'est-il point compris dans l'ère philosophique.

Faut-il, Monsieur le Colonel, un zèle bien impétueux (Lettre 21, page 111.) pour être révolté en lisant une pareille doctrine sous la plume de Ganganelli ? Quel est l'homme assez ennemi de la gloire de ce Pontife, pour oser lui attribuer des maximes que ne démentiroit pas l'indifférence la plus froide en matière de Religion ? Pour atténuer l'impression que doivent faire sur les esprits des principes aussi évidemment anti-Chrétiens & anti-Catholiques, vous affectez de porter des coups directs à l'incrédulité & à l'hérésie : efforts non moins inutiles que ridicules, puisque si ces principes étoient vraiment de Ganganelli, nous le verrions, lui, que vous nous avez donné pour un logicien très-profond, tomber dans des incohérences bizarres, en détruisant d'une main ce qu'il élève de l'autre.

Loin de lui une pareille accusation : elle retombe nécessairement sur votre plume, que vous avez voulu consacrer aux intérêts de la philosophie moderne, afin qu'à son tour elle achalandât le *debit* de vos



Lettres. Pour captiver plus sûrement son suffrage, & conserver cependant aux yeux du vulgaire un air de décence, vous ouvrez aux partisans de la *tolérance* une route nouvelle, sur laquelle vous *plantez*, pour ainsi dire, les enseignes de l'indifférence religieuse, surmontées de *la tiare*. En effet, jusqu'ici les philosophes n'avoient eu pour eux que leur témoignage & leur autorité; maintenant, grâces à Monsieur le Colonel, ils pourront invoquer en leur faveur, quand ils le voudront, l'auguste nom du Chef de l'Eglise. Par-là ils rempliront deux objets à-la-fois bien importants pour eux : le premier, de *christianiser* (l'expression est de vous) & (pour en donner une à moi) de *catholifier* la *tolérance* évangélique sous les auspices du Vicaire de Jésus-Christ, avec l'assurance de faire une impression plus vive sur les esprits foibles, que l'empire de l'exemple d'un Pape doit subjuguier puissamment : le second, d'avancer le *negotium perambulans in tenebris*, qu'ils ourdissent depuis long-temps, & que désormais, appuyés sur le personnage sacré dont vous leur offrez le suffrage, ils pourront promouvoir hautement, en écartant tout soupçon de complot formé par eux contre le culte ancien, & en tirant habilement parti de l'opinion des esprits déjà très-injustement prévenus contre la façon de penser de Ganganelli, d'après les événemens de son pontificat.

Fut-il jamais expédient plus scandaleux fourni à la philosophie moderne, pour accréditer sa haine implacable contre le Christianisme & ses Ministres ? A l'odieux vous joignez la perfidie, cherchant à séduire par le coloris que vous répandez sur la doctrine que vous débitez, & par le ton mielleux avec lequel vous prêchez *la paix & la charité*.

Qu'on juge maintenant, Monsieur Caraccioli, s'il n'est pas vrai que vous êtes Colonel *au service du parti philosophiste*.

Les sectes, quoique divisées en apparence, se rapprochent : elles ont toutes un objet commun, celui de se livrer chacune à la manie du prosélytisme.

*Colonel* au service du parti philosophiste, vous l'êtes encore au service du parti *janséniste*.

Oui, *janséniste*, & c'est là où j'ai vu l'art de votre manipulation, & votre attention à vous cacher. Malgré tous vos replis tortueux, il est aisé de vous saisir.

Indépendamment de tous les traits que j'ai déjà relevés dans plusieurs des Lettres, croyez-vous qu'on ait pris le change sur la première des deux que vous adressez au *Prélat Cérati*, & qu'on lit à la fin de la *Vie de Clément XIV* ? Pour endoctriner vos lecteurs sur la grace de *Port-Royal* (soutenue, comme de raison, par *S. Augustin*), vous mettez Ganganelli dans la compagnie de ce Pere, de *S. Athanase* & de *S. Ambroise* (*Vie de Clément XIV*, page 317.), afin que l'*Augustin*, non pas d'*Hippone*, mais bien celui d'*Ypres*, ne fût pas trop démêlé dans le groupe, & que la force de sa grace ne fût apperçue qu'en perspective. Dans la Lettre *LXXVIII*, à un Chanoine de *Milan*, où vous lui tracez la maniere de faire le *Panegyrique* du grand Apôtre, vous nous donnez sans façon *S. Paul* comme un *janséniste* ardent qui terrasse & qui tonne. Par l'extrait ci-dessus, qui n'a pas besoin de commentaire, on va voir qu'on ne peut pas toujours vous accuser d'*apostoliser sans paroître y toucher*.

*Il faut que nos auditeurs croient le voir & l'entendre ; qu'ils puissent dire : C'EST LUI-MÊME, LE VOILA. Il faut que vous déployiez AVEC LUI TOUTE LA PUISSANCE DE LA GRACE ; que vous terrassiez, comme lui, ceux qui diminuent le POUVOIR ABSOLU de Dieu sur le cœur de l'homme ; que vous tonnerez, comme lui, contre les faux-prophètes, &c. (T. 1, prem. édit. p. 411.)*

Il faut avouer, Monsieur le Colonel, qu'en donnant leur paquet aux anti-jansénistes, vous y mettez, comme on dit, *toutes les herbes de la Saint-Jean*. Sçavez-vous ce qu'en lisant cet endroit du Panégyrique, on a dit de l'Auteur de la Lettre ? On s'est écrié : *C'est M. CARACCIOLI lui-même, le voilà. Loquela tua manifestum te facit.*

Je n'insisterai pas sur ce Cardinal que vous faites voler aux extrémités du monde, pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération. (Lettre III, tome I, prem. édit. page 182.)

Il y a long-temps, Monsieur le Colonel, que nous avons la clef de cette expression hiéroglyphique, la vérité sans aucune altération. N'est-il pas vrai qu'elle seroit bien altérée, cette vérité, sans le dernier Concile d'Utrecht ? Vous devez un peu boudier contre la Bulle de Clément XIII du 30 Avril 1766, & l'Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 28 Février 1765, qui tous ont fait schisme avec vos Evêques de Harlem & de Deventer ?

Si jamais, Monsieur le Colonel, je me fais l'Editeur des Lettres de Clément XIII, je vous prévien que la Bulle du 30 Avril, contre ces Prélats Bataves, sera donnée pour terme de comparaison avec le style de ses Lettres, comme vous avez fait pour celles de Ganganelli. Vous ne pourrez pas me reprocher d'avoir pris une route que vous-même avez frayée.

J'aurois encore beau jeu, si je voulois parler de vos petites forties contre la scholastique, qui brochent sur le tout, & sentent de cent lieues à la ronde, la boutique où la pilule a été composée. Croyez-vous que nous ignorions pourquoi vous déclamez tant contre LA SCHOLASTIQUE ?

Quant à votre *Post-scriptum* de la Lettre XXXIX, au Pere Louis de Crémone (Tome I, prem. édit. pages 215 & 216.), je ne puis vous le passer. Vous

y faites valoir, sur la rédaction d'un *Bréviaire*, un des goûts favoris du parti. Quant à la refonte d'un *Bréviaire*, dont vous me parlez, il seroit bien à désirer que le Saint Pere s'occupât sérieusement de cet objet. (On sçait que vous autres aimez beaucoup à composer de nouveaux *Bréviaires*.) Je ne suis cependant pas de votre avis touchant la distribution des *Pseaumes*. Je jugerois à propos, si j'étois consulté, qu'on laissât le *BEATI IMMACULATI IN VIA*, pour être récité tous les jours : ainsi je laisserois les *PETITES HEURES* comme elles sont.

Qu'on prenne l'*Histoire Ecclésiastique* de l'Abbé Racine (Tome 12, siècle 18<sup>e</sup>, page 18, édit. de Cologne, 1767.), & l'on va voir que M. Caraccioli, qui connoît les Auteurs classiques, a lu l'Abbé Racine. M. P..... avoit un amour sensible pour tout l'*Office divin*, & sur-tout *POUR LES PETITES HEURES*, parce qu'on y récite le *Pseaume 118*, *BEATI IMMACULATI*.

Les notes qu'on m'a fait passer sur l'*Imitation*, sont admirables.

Ces notes ne feroient-elles pas de la même main que celle qui a donné certaines éditions de l'*Imitation*?

Quoi qu'il en soit, je m'attendois bien, je vous l'avoue, à vous voir disciple de *Quesnel*; mais, dans toute la sincérité de mon ame, je vous proteste que je ne reviens point de l'étonnement où je suis de vous voir vous ranger sous les drapeaux de *Quenai*. Seroit-ce l'analogie du nom qui vous auroit déterminé à accepter en même temps la folde du *preux Chevalier de la Gerbe* (a)? Vos Messieurs commençant à prendre ombrage de ce que les *Freres Agricoles*, depuis quelques temps, prenoient le haut du pavé, com-

(a) M. de M..... Chevalier de l'Ordre de Wafa.

ment avez-vous pu vous faire aussi Colonel au service du parti économiste ?

Daignez vous rappeler ce petit coup de chapeau que vous donnez en passant, d'un air de confraternité, à deux illustres membres de la secte économane. (Disc. prél. pages 15 & 16.) Si, malgré la haute idée que ces différentes Epîtres doivent nous donner de la belle ame de Ganganelli, il fut l'objet des libelles & des satyres pendant sa vie, & même après sa mort, c'est que, selon les sages observations de M. TURGOT, dans son admirable Lettre à une personne indignement calomniée (a) ; Lettre qui suffiroit seule pour immortaliser ce sage Ministre, sans ses rares qualités, qui lui assurent la place la plus distinguée dans notre histoire ; IL FAUT S'ATTENDRE A AVOIR UN NOMBRE DE CRUELS ENNEMIS, ET COMPTER QU'ILS SE SERVIRONT D'ARMES LES PLUS PROPRES A ACCRÉDITER LE MENSONGE ET LA CALOMNIE, QUAND ON EST EN PLACE, ET QU'ON VEUT DÉRACINER DES ABUS. Aussi, pour marquer le cas qu'il fait des libelles, ne veut-il même pas que la personne outragée se mette en devoir de se justifier. Le siècle s'applaudit d'avoir un pareil exemple à produire de la part d'un Ministre.

Dans vos deux volumes de Lettres, il est remarquable qu'il n'existe qu'une seule note. Elle y rappelle l'utilité des différens Ouvrages, par conséquent celle des Ephémérides économiques de celui qu'a engendré le fils aîné du divin Patriarche. (Voyez la note de la Lettre 93, tome 2, page 80.)

Vous voilà donc couvert de l'uniforme des Quakers, qui militent pour le produit net. Que vous êtes plaisamment habillé ! En vérité, vous êtes à peindre en ce moment. Quelle bizarre, quelle grotesque disparate que ce rapprochement d'un premier Commis du Bureau du Contrôle général, avec l'auguste Chef

(a) M. de V.

de

de l'Eglise ! Que ce cadre orne bien le tableau de Clément XIV ! Que signifie ce rôle en sous-ordre que jouent les *économistes* dans le vestibule de l'édifice bâti à la mémoire de votre héros , c'est-à-dire , dans le *Discours préliminaire* des Lettres ? Ne faut-il pas avoir le goût d'un *Sarmate* ou d'un *Sclavon* ( vous vous dites Colonel *in partibus* de ce pays-là ), pour aller puiser dans l'exemple d'un *Commis* injustement attaqué , une consolation pour la mémoire du feu Pontife également outragé ? Comment n'avez-vous pas trouvé un ami charitable qui vous ait fait ouvrir les yeux sur le perfiffage que vous attireroit l'ingénieux projet de nous faire porter vos Lettres pseudo-Ganganelliques par des *facteurs économistes* ? Et vous ne voulez pas que le public s'amuse à vos dépens , après vous être illustré aux dépens de sa crédulité !

Qu'on résume maintenant toutes mes observations critiques sur les Lettres publiées sous le nom de Ganganelli , & je suis convaincu que l'homme le plus partial renoncera à ses préjugés en faveur de cet Ouvrage. En fut-il jamais un plus marqué au coin de l'imposture , & qui en réunit plus évidemment tous les caractères à-la-fois ? J'ose vous donner le défi , Monsieur le Colonel , de détruire d'une manière tant soit peu plausible , la masse des preuves sous le poids desquelles je viens de vous accabler.

Pour achever de vous démasquer , je vais vous répéter ce que vous vous dites à vous-même , lorsque le projet de prendre la plume pour illustrer Clément XIV , vous vint à l'esprit. Vous allez voir que je vous sçais par cœur. Je vais faire passer en revue toutes les idées qui rayonnerent à votre brillante imagination , à l'époque de la mort de ce Pape.

L'historique des sublimes combinaisons de M. le Colonel travaillant , dans son cabinet , à fabriquer

*un Pape* de sa façon , va former une scène tout-à-fait amusante : on va juger de son talent pour la comédie , par le monologue suivant.

Prêtons l'oreille ; nous allons entendre M. Caraccioli lui-même.

« Ganganelli vient de mourir. Il s'est immortalisé  
 » à jamais ; un certain événement de son pontificat  
 » lui a acquis grand nombre de partisans & d'admi-  
 » rateurs : il faut donc que je tourne au profit de la  
 » bonne cause , la vive sensation qu'ont produite son  
 » pontificat & sa mort. Voici le moment pour nous  
 » de frapper un grand coup. Je me sens assez de nerf  
 » pour le porter ; mais en faisant les affaires de nos  
 » Messieurs , je ne dois pas oublier les miennes. Pour  
 » obtenir ces deux avantages précieux , je veux  
 » faire imprimer un Ouvrage , où je brûlerai de l'en-  
 » cens sur un autel dressé à Clément XIV , & qui me  
 » procurera à moi bien autre chose que de la fumée.  
 » L'excellentissime idée qui me vient là ! Mais voyons  
 » de quel genre sera cette importante production  
 » que doit enfanter ma plume. Sera - ce un *Eloge*  
 » *historique* de Ganganelli ? J'ai fait celui de Benoît  
 » XIV : le public , depuis long-temps rassasié de ces  
 » *Eloges* , dont le nom seul prévient contre la sincé-  
 » rité du panégyriste , ignore même que j'ai été celui  
 » de *Lambertini* : ainsi je renonce aux *Eloges* ; il faut  
 » que je me tourne d'un autre côté.... Ruminons....  
 » Bon ! j'y suis..... Il s'agit de faire la réputation  
 » d'un Pape..... Il n'est pas commun de voir im-  
 » primer leurs Ouvrages : si donc j'en donnois un  
 » comme venant de Ganganelli ? .... Ce seroit du  
 » neuf , & du très-intéressant. Ainsi qu'imaginerai - je  
 » qui puisse passer sous son nom ? Il n'a jamais fait  
 » que des cahiers de théologie .... & aujourd'hui  
 » la théologie n'est pas fort accueillie.... Cette *théo-*  
 » *logie* pourra quelque jour trouver sa place .....

» mais pour le moment, l'affaire n'est pas mûre....  
 » Creusons encore..... Bien ! j'ai trouvé..... M'y  
 » voilà..... Si, par exemple, je donnois des lettres  
 » sous le nom de Ganganelli?... Oui, des lettres....  
 » Pourquoi pas ? Tout le monde écrit des lettres....  
 » Il n'y a rien là que de vraisemblable..... Cepen-  
 » dant.... des lettres d'un Religieux Italien qui n'est  
 » jamais sorti de son pays, qui a demeuré toujours  
 » dans son Couvent des *Saints Apôtres*, occupé d'é-  
 » tudes abstraites, ne font pas d'une vraisemblance  
 » aussi aisée à établir, que le projet en est beau. Com-  
 » ment donner ces lettres-là au public *ab abrupto*,  
 » sans l'y avoir disposé ? Il me vient à l'esprit un  
 » expédient qui secondera mon grand projet.... Si  
 » je commençois par composer une *Vie* de ce Pape ?  
 » Je la lancerois dans le public ; ce feroit là mon  
 » coup d'essai. Cette *Vie* prépareroit les voies, &  
 » feroit une pièce très-essentielle, parce que j'aurois  
 » soin d'en faire correspondre toutes les parties avec  
 » ces lettres que je MITONNE (a), & que je ferois  
 » paroître peu de temps après.

» Je dois m'applaudir, en vérité, de l'idée de me  
 » faire le biographe de Ganganelli, & l'Editeur de ses  
 » Lettres : ces deux qualités me vont parfaitement.  
 » J'ai fait accroire aux Parisiens que j'étois d'origine  
 » ITALIENNE.... je sçais l'italien ; je suis donc l'homme  
 » qu'il faut pour le succès de cette besogne, puis-  
 » que dans moi seul toutes les convenances se trou-  
 » vent heureusement réunies.

(a) Cette expression, qui appartient à M. Caraccioli, se lit  
 dans la *Lettre CXVII*, tome 2, prem. édit. p. 224 : *JE MI-*  
*TONNE pour votre neveu une place qui lui conviendra.....*

Dans la *Lettre CXVIII*, on fait dire à Ganganelli qu'il  
 ne faut pas être toujours sur le *QUI-VIVE* avec ses fermiers.  
 (P. 227.) Ici il ne faut pas oublier que ces deux Lettres sont  
 traduites du latin ou de l'italien.



« Mais comment peindrai-je Ganganelli dans sa  
 » Vie? Il ne faut pas que je perde de vue qu'elle sera  
 » la carrière dont je tirerai les matériaux pour conf-  
 » truire l'édifice épistolaire.

« D'après ce principe, il faudra que je donne de  
 » mon héros la plus grande idée ; rien de plus essen-  
 » tiel.

« Ainsi je le représenterai comme un génie vaste  
 » & profond (*Vie de Clém. XIV, pages 3, 4, 6, 13,*  
 » 44, 104, 105, 119.); rempli de l'érudition profane  
 » & sacrée ; *connoissant depuis l'hysope jusqu'au cedre*  
 » *du Liban* (*Ibid. pages 32, 38, 39, 40, 241.*);  
 » très-versé dans la littérature française (*Ibid. p. 39.*);  
 » habile à manier tous les ressorts de la politique  
 » des Cours (*Ibid. pages 75, 82, 102, 138, 182.*);  
 » Religieux très-exemplaire ; d'une vertu confor-  
 » mée (*Ibid. pages 106, 125, 159.*); rempli d'amour  
 » pour la solitude & ses livres (*Ibid. pages 15, 16*  
 » & 18); ennemi de toute intrigue (*Ibid. page 11.*);  
 » d'une humilité parfaite (*Ibid. page 15 & passim.*);  
 » d'un caractère on ne peut pas plus gai ; de l'hu-  
 » meur la plus enjouée ; d'une candeur ravissante  
 » (*Ibid. pages 9 & 43.*); d'un extérieur si négligé,  
 » qu'il en étoit mal-propre (*Ibid. page 29.*); grand  
 » nouvelliste ; plein d'anecdotes ; homme à bons-mots  
 » (*Ibid. page 120.*); aimant, par préférence, à se  
 » promener dans le jardin des Capucins (*Ibid. p. 17.*);  
 » nullement minutieux ; souverainement ennemi des  
 » devotionnettes, & de toutes les petites moqueries  
 » (*Ibid. pages 9, 10, 107, 148, 149.*); ne faisant  
 » que des prières qui ÉTOIENT COURTES (a) (*Ibid.*  
 » *page 378.*); dominé d'un anti-goût particulier pour

(a) Nota que si l'on vouloit s'en rapporter à ce que dit  
 M. Caraccioli sur ces prières courtes que faisoit Ganganelli,  
 il s'ensuivroit que celui-ci ne disoit pas même son bréviaire ;  
 car un Religieux qui récite celui de Saint François, qui au

» la direction des Nones (*Ibid. pages 25, 26 & 27.*) ;  
 » sans esprit de parti (*Ibid. page 381.*) ; au-dessus de  
 » tous les préjugés de son Ordre & de son état ; posé  
 » sédant au suprême degré le génie des nations étrangères  
 » (*Ibid. pages 39 & 40.*) ; décomposant les éléments  
 » prits comme un chymiste les métaux (*Ibid. page 41.*) ;  
 » doué du talent de la parole ; appelé le *Michel-Ange*  
 » de l'éloquence (*Ibid. page 241.*) ; d'une affabilité extrême  
 » (*Ibid. pages 90, 91, 92, 185.*) ; ami de tout  
 » le monde, même du *Grand Turc* (*Ibid. p. 166.*) ;  
 » particulièrement estimé des *Anglais* (*Ibid. pages*  
 » 89, 264.) ; raffolant des *Français* (*Ibid. pages 45,*  
 » 121, 184.) ; d'un caractère sans souci, comme  
 » Benoît XIV, dont je le ferai protéger (*Ibid. 23,*  
 » 24 & 377.) Cordelier comme Sixte V ; tous deux  
 » jetés dans le même moule (*Ibid. pages 29, 286,*  
 » 287, 288, 289, 290.) ; enfin dévoué aux volontés  
 » des Couronnes (*Ibid. page 47.*) ; appelé, par  
 » excellence, le Pape des Souverains. (*Ibid. pages*  
 » 163, 164, 165.)

» D'après ce croquis, on peut juger si mon tableau  
 » sera goûté du public. Tous ces traits sont  
 » calqués sur l'esprit du siècle : l'ordonnance en est  
 » on ne peut pas mieux assortie avec l'idée qu'on s'est  
 » formée de Ganganelli, d'après son pontificat.

» Ce n'est pas tout d'avoir esquissé la Vie ; il s'agit  
 » de l'exécuter. Je ne puis me dissimuler que j'aurai  
 » des obstacles.

» D'abord les Grands, dont j'ambitionne assurément  
 » les suffrages (car ici il faut que je sois épaulé  
 » puissamment), n'ont pas le moindre doute sur la

fond n'est que le *breviaire Romain*, ne passera assurément  
 jamais pour un homme à courtes prières. Comment M. le  
 Marquis n'a-t-il pas senti qu'employant de pareilles  
 couleurs pour tracer le portrait de son héros, c'étoit  
 vouloir en faire ce que Saint Bernard appelle *chimara seculi* ?

» naissance obscure de Ganganelli. Leur amour-propre  
 » choqué leur donnera contre ce personnage, des  
 » préjugés que partagera le peuple, toujours l'écho  
 » des Grands. . . . Cela étant, je prends le parti de  
 » faire de Ganganelli, dans sa Vie, un très-bon *Gen-*  
 » *tilhomme*. (*Ibid. pages 282, 283 & 375.*)

» Pour accréditer cette noblesse, je la raconterai  
 » comme si c'étoit après sa mort qu'on eût déterré  
 » sa généalogie, & que par modestie il l'eût tou-  
 » jours dérobée même *aux yeux des habitans de sa*  
 » *ville natale*. (*Vide. suprà.*) C'est ce qui s'arrangera  
 » on ne peut pas mieux avec cette profonde humi-  
 » lité que j'aurai eu soin de faire entrer dans le nom-  
 » bre de ses vertus.

» Une autre anicroche que je rencontrerai, est  
 » qu'on pourra m'opposer, sur la littérature française  
 » dont je releverai son mérite, que Ganganelli ne  
 » sçavoit pas un mot de français, & qu'on pourra  
 » m'administrer vingt preuves là-dessus. . . . Je vois,  
 » en effet, que la difficulté ne sera pas petite. . . .  
 » Ba ! ba ! ba ! Je ne suis point embarrassé : je dirai  
 » qu'il ne parloit français que devant ses bons amis.  
 » (*Ibid. 284.*) On sçait que j'ai été à Rome : je ra-  
 » conterai dans sa Vie, que j'ai vu sur sa table des  
 » *Journaux français*. (*Ibid. page 39.*) Qui pourra être  
 » ctu préférablement à moi, qui parlerai *de visu* ?

» Un autre obstacle à écarter, c'est le peu de faits  
 » que j'aurai à recueillir pour en faire une *Vie*. Gan-  
 » ganelli étoit Religieux. La vie claustrale est on ne  
 » peut pas plus uniforme, & ne présente point de  
 » vicissitudes qui forment un intérêt saillant. Mon  
 » plan étant de faire de Ganganelli un homme de  
 » cabinet, & toute l'existence d'un étudier se rédui-  
 » sant à pâlir sur des livres, comment, avec une  
 » matière aussi peu variée, pourrai-je former une Vie,  
 » qui demande au moins un volume d'une épaisseur

» honnête ? Cette réflexion mérite attention, . . . :

» Pour suppléer à la stérilité de mon sujet, d'abord  
» je ferai imprimer la Vie en *gros caractère*, avec de  
» *grandes marges*.

» De plus, Rome étant une grande ville, curieuse  
» à connoître, & le siege des Cardinaux ainfi que  
» des Papes, & Ganganelli ayant été l'un & l'autre,  
» j'aurai occasion de m'étendre un peu sur cette ville  
» célèbre, sur les mœurs, sur le génie de ses habitans  
» (*Ibid. pages 30, 40, 41, 152, 153, 232 & suiv.*),  
» & sur ce qui regarde les Cardinaux. (*Ibid. pages*  
» *41, 42, 43, 132, 133.*) Ces Eminences me con-  
» duiront aux *Conclaves*. Le Conclave me fournira le  
» chapitre de différens Papes, dont il y a des anec-  
» dotes intéressantes à citer. Je ferai passer en revue  
» les Souverains Pontifes. (*Ibid. pages 55, 56, 57,*  
» *58, 59, 60.*) Sixte-Quint, d'une naissance obscure,  
» & Cordelier comme Ganganelli, amenera entre eux  
» deux des comparaisons toutes naturelles. On en-  
» tend avec plaisir tout ce qui regarde ce Sixte-Quint,  
» (*Vide supra*). Benoît XIV, & sur-tout ses bons-  
» mots, avec lesquels *il payoit argent comptant ceux*  
» *qui l'approchoient*, me fourniront plusieurs articles.  
» (*Ibid. pages 24 & 59.*)

» N'y aura-t-il pas ensuite les *pasquinades* ? (*Ibid.*  
» *pages 62, 63, 98, 123, 172, 204.*) Peut-on écrire  
» la Vie d'un Pape, & les oublier ?

» Ganganelli étoit Religieux : ne voilà-t-il pas en-  
» core les Cordeliers & tout l'Ordre de S. François  
» qui viendront à mon secours ? (*Ibid. pages 12 & 16.*)  
» Comme je dirai que ce Pontife étoit le *Grand-Pré-*  
» *tre Melchisédech* (*Ibid. page 155.*), dont on ne con-  
» noît point les neveux, le *népotisme*, qu'il seroit  
» étonnant de me voir oublier, me fournira deux  
» bonnes pages au moins. (*Ibid. pages 156, 157.*) Je  
» composerai cette Vie de la même manière que j'ai

» fait mes autres Ouvrages : j'entremêlerai celle-ci  
 » d'une infinité de moralités que je ferai naître du  
 » sujet : je ferai force épisodes : je tomberai sur tout  
 » ce que je rencontrerai dans mon chemin : en faveur  
 » de l'agréable diversion, on me pardonnera tous ces  
 » écarts. Ainsi, par exemple, en parlant d'*Avignon*  
 » & de *Bénévent* enlevés au Saint-Siège, je m'ac-  
 » crocherai à la vente faite à *Clément VI*, par la Reine  
 » Jeanne, Comtesse de Provence, & à la donation faite  
 » par *Henri III*, dit le Noir, au Pape *Léon IX*. (Ibid.  
 » pages 51 & 52.) En racontant que Ganganelli fut  
 » nommé Confulteur du *Saint-Office*, j'enfilerais tou-  
 » tes les différentes Congrégations qui forment le  
 » Conseil des Papes : ainsi celles de l'*Inquisition*, de  
 » l'*Index*, des *Rites* & du *Gouvernement de l'Eglise*,  
 » se trouveront tout naturellement sous ma plume.  
 » pages 20 & 21.) En peignant l'imagination de mon  
 » héros exaltée par les beautés des environs de Rome,  
 » & par ce que les Poètes Italiens en ont dit de plus  
 » sublime & de plus ingénieux, je ferai passer en revue  
 » l'*Arioste*, le *Dante*, le *Tasse*, *Pétrarque*, *Métastase*.  
 » (Ibid. pages 136 & 137.) J'ai dit tout cela cent  
 » fois dans tout ce que j'ai ci-devant fait imprimer ;  
 » mais n'importe : c'est mon usage ; je m'en suis bien  
 » trouvé jusqu'ici.

» L'article de la Vie le plus fécond & le plus dé-  
 » licat, sera la destruction des Jésuites, opérée par  
 » Ganganelli. Qu'il y aura de choses délicieuses à  
 » dire sur le chapitre de la feue Société ! Je pourrai  
 » en conter tout à mon aise. . . . Cependant je me  
 » donnerai bien de garde, quoiqu'Ecrivain du parti,  
 » de me mettre trop en évidence ; ce qui décrédi-  
 » teroit mon Ouvrage dans le siècle philosophique  
 » où nous sommes : mais comme je déplairois à nos  
 » Messieurs si je n'alimentois pas leur malignité ;  
 » & si je n'égayois pas la mélancolie de nos sœurs,

» sur le compte de nos amis les bons Peres , il  
 » faudra bien que , quoique d'une main veloutée,  
 » je me mette à les draper de la bonne maniere, en  
 » traçant contre eux de bonnes imputations bien con-  
 » ditionnées. Voici comment je m'y prendrai :

» D'abord , pour saper la Société par les fonde-  
 » mens, je glisserai que *S. Ignace n'a été canonisé* que  
 » par grace & par protection. ( *Ibid. page 177.* ) Com-  
 » me il est l'auteur de l'Institut proscrit , en dénichant  
 » ce Saint , j'ôterai à ses enfans un grand argument  
 » qui m'a embarrassé plusieurs fois.

» Cette opération faite, je m'occuperai à bien for-  
 » tifier les accusations majeures pour lesquelles la  
 » Société a été détruite, le *commerce*, & les *attentats*  
 » contre les Souverains. . . . . Je raconterai que le  
 » Pere Ricci offrit quatre mille écus Romains à Gan-  
 » ganelli devenu Cardinal ; anecdote que je tiens de  
 » nos Messieurs , & dont par conséquent on ne peut  
 » douter. Pour donner à entendre par-là que la So-  
 » ciété n'étoit qu'une compagnie de *marchands* , je  
 » dirai que le billet étoit *payable à vue*. ( *Ibid. p. 37.* )  
 » Ces deux petits mots remplis de sel , indiqueront  
 » que les Jésuites faisoient *la banque* : ce petit trait  
 » ne fera pas des moins perçans.

» Afin de renforcer toutes ces imputations , je  
 » leur mettrai sur le corps la *révolte des manteaux* ( *Ibid.*  
 » *page 178.* ) : on s'imagine bien que je n'oublierai  
 » pas les *banqueroutes* & les *attentats*. ( *Ibid. p. 179.* )

» Cependant , pour n'avoir pas l'air d'être guidé  
 » par la passion , moi qui ne cesse de déclamer contre  
 » elle , je dirai que ce ne sont que des *accusations* :  
 » & en racontant l'histoire du *billet payable à vue* ,  
 » je ne dirai pas que c'est le Pere Ricci qui l'a pro-  
 » posé ; mais je dirai que c'est un *Général d'Ordre* ;  
 » & que je ne garantis pas le fait , ni ne *l'infirme*.  
 » Ce dernier mot sera l'*in caudâ venenum*.

» Reste la dernière accusation, la mort de Ganganelli.

» Pour que ma trame soit mieux ourdie, je commencerai par dire que Ganganelli n'eut jamais AUCUN NE HAINE CONTRE LES JÉSUITES. (*Ibid. pages 64, 381.*) J'affecterai de louer sa modération, & la sensibilité qu'il témoigna sur leur destruction. Il ne m'en coûtera pas beaucoup de lui faire verser une LARME, mais bien petite : cela n'ira pas plus loin, & l'on entendra ce que je veux dire. (*Ibid. pages 170, 171, 173, 174, 176, 177, 189, 190, 191, 192, 199, 200, 201, 202, 218.*) Je l'aurai montré faisant de profondes réflexions sur les accusations contre les Jésuites, avant de prononcer leur anéantissement, & sur-tout consultant les mémoires de Messieurs DE TOURNON, MAIGROT, LA BEAUME (*Ibid. 139 & 140.*) ; ce qui fera grand plaisir au parti, parce qu'il sentira que c'est lui qui a fourni le glaive destructeur. Enfin je rapporterai avec emphase les termes fameux du Bref, où Clément XIV dit qu'il anéantit la Société pour avoir COMMERCÉ, avoir TROUBLÉ LA PAIX, ENSEIGNÉ UNE MORALE RELACHÉE (*Ibid. page 78.*) ; & qu'il a prononcé l'arrêt contre eux, *GRAVISSIMIS ADDUCTI CAUSIS.* (*Ibid. page 174.*)

» Il arrivera de là que tout ce que j'aurai présenté comme ACCUSATIONS d'abord dénuées de preuves, & dont je n'aurai été qu'historien, deviendra autant de DÉLITS constatés, & de VÉRITÉS démontrées.

» Enfin, pour accréditer la chimère de l'empoisonnement de Ganganelli, voici l'expédient dont j'aurai l'adresse d'user :

» La mort de ce Pape a déroulé bien des gens, & nous particulièrement, parce qu'ayant répandu qu'il avoit le projet de REFONDRE le BRÉVIAIRE

» ROMAIN, & de donner une *Théologie* (*Ibid. page 250.*), nous nous flattions pouvoir y inférer,  
 » à l'aide des agens que nous avons à Rome, LA  
 » PURE DOCTRINE DE LA PRIMITIVE EGLISE: pour  
 » nous dédommager, nous avons arrêté que nous  
 » publierions cette mort comme FORT EXTRAORDI-  
 » NAIRE. Il s'agit donc de donner du poids aux soup-  
 » çons que nous avons fait naître sur ce sujet.

» Pour y parvenir, je prendrai les choses de fort  
 » haut: je ferai parler le Ciel; j'en ferai descendre  
 » un oracle; je rapporterai l'historiette d'un certain  
 » GEORGE, CAPUCIN, Frere coupe-choux, que je  
 » dirai MORT EN ODEUR DE SAINTETÉ, & qui avoit  
 » prédit à Ganganelli, encore Cordelier, qu'il SEROIT  
 » PAPE, mais qu'il MOURROIT D'UNE MORT VIO-  
 » LENTE. (*Ibid. page 17.*) On riroit de moi, qui ai tant  
 » persifflé la superstition, si je paroissais ajouter foi  
 » à cette fable capucinale; ainsi je ne donnerai la  
 » prédiction du bon GEORGE que comme UNE CHOSE  
 » QUI POURROIT ÊTRE, comme MOINS CERTAINE  
 » que bien d'autres faits. Pour donner le change, je  
 » tomberai à bras raccourci sur la prédiction de la  
 » BÉATE DE VALENTANO; je dirai qu'elle s'AVISOIT  
 » de faire la SIBYLLE, & que Ganganelli voulut la  
 » faire *châtier*. Ainsi, pour sauver mon Frere George,  
 » qui de son bord faisoit aussi le prophete, je serai  
 » forcé, comme on dit, DE FOUETTER LE NEGRE.  
 » (*Ibid. pages 248 & 249.*) Par ces petits expédiens  
 » j'esquiverai adroitement l'accusation d'esprit foible,  
 » & en même temps je ne gênerai rien à nos affaires....  
 » Le prophétie du *Cassandre George* bien établie, il  
 » ne s'agira plus que d'amener l'événement. Le beau,  
 » le chef-d'œuvre, sera de faire dire à Ganganelli  
 » qu'il se croit EMPOISONNÉ. Ainsi dans sa bouche  
 » je mettrai certaines phrases à double sens (*Ibid.*  
 » *pages 138, 214, 277.*); j'affaisonnerai le tout de



» réflexions analogues : mais du même trait de plume ;  
 » d'un air d'impartialité , j'emploierai des restric-  
 » tions , je jetterai des doutes adroits sur ce que ,  
 » l'instant d'avant , j'aurai écrit comme incontestable .  
 » Ce petit manège fera l'affaire de quelques mots  
 » glissés à propos . Nos amis apprécieront ces con-  
 » traditions apparentes ; ils verront bien que l'em-  
 » plâtre que j'aurai mise à la plaie profonde faite à  
 » l'ennemi commun , ne sera qu'un palliatif com-  
 » mandé par LE DECORUM . Ils seront satisfaits ; ils  
 » prôneront la *Vie de Ganganelli* : les garçons Li-  
 » braires , portant l'Ouvrage dans toutes les maisons  
 » qui nous sont affidées , couvriront les rues de Paris ;  
 » les fots iront l'acheter , & tout sera dit .

» Si , malgré toutes ces ressources pour la variété  
 » & l'abondance des matieres , je ne puis grossir mon  
 » volume jusqu'à un certain point , je placerai à la  
 » fin plusieurs pieces qui ont paru sur Ganganelli ,  
 » comme , par exemple , la *Lettre circulaire du Pere*  
 » *Marzoni* . ( *Ibid. pages 193 & suiv.* ) . . . . Je mettrai la  
 » main même jusques sur les INSCRIPTIONS du cata-  
 » falque de Ganganelli , pour en orner mon Ouvrage .  
 » ( *Ibid. pages 304 , 305 , 306 , 307.* ) . . . . J'ai un  
 » CENSEUR ROYAL dans ma manche : je lui deman-  
 » derai un SONNET pour remplir quelque lacune : je  
 » le donnerai en italien & en français . ( *Ibid. pages*  
 » *310 , 311 , 312.* ) . . . . Si je puis trouver quelqu'un  
 » qui veuille le mettre en grec ou en hébreu , il ren-  
 » dra service à mon livre . . . . Il ne tient à rien que  
 » je ne joigne aussi L'ORAISON FUNEBRE TOUTE EN-  
 » TIERE , prononcée AU GRAND COUVENT DES COR-  
 » DELIERS par le Pere DE LA QUINTINIE : mais non...  
 » j'en ferai plutôt le canevas d'une *Oraison funebre*  
 » *de Benoît XIV* . . . . Je ne conçois pas comment un  
 » livre paroît si difficile à faire .

» Dans l'instant une bonne idée me vient à l'es-

» prit. . . . Mon point capital étant le recueil des  
 » Lettres sous le nom de Ganganelli , pardié ! je n'ai  
 » qu'à insérer quelques échantillons de ces Lettres à  
 » la fin de la Vie. D'une pierre je ferai deux coups :  
 » le premier sera de conduire le volume jusqu'à une  
 » épaisseur ordinaire ; le second sera de familiariser  
 » le public avec le genre épistolaire de Ganganelli.  
 » Mais il faudra que j'aie la plus grande attention à  
 » ne pas publier d'abord celles de ses Lettres qui por-  
 » tent manifestement les caractères du génie de la lan-  
 » gue française , ou qui traitent de certains objets dé-  
 » licats. Je sens que je ne dois pas aller réveiller à  
 » contre-temps la sagacité de la critique , & celle des  
 » partisans de la Société. (*Ibid. depuis la page 313 jus-*  
 » *qu'à 369.*)

» Tel sera le plan de la Vie de Ganganelli : il me  
 » paroît assez joliment combiné.

» Cette Vie faite , elle sera le germe de toutes les  
 » Lettres. Les sujets que j'y traiterai sortiront tout  
 » naturellement du sein de la première : ils se pré-  
 » senteront comme d'eux-mêmes, & viendront s'offrir  
 » à ma plume.

» Le grand objet que je me propose étant de mé-  
 » nager à mes deux Ouvrages GERMAINS la plus  
 » grande vogue , & de faire la plus vive sensation  
 » dans le public , il faut absolument que dans les Let-  
 » tres je traite de toutes les matières les plus intéres-  
 » santes , & les plus conformes au goût actuel de la  
 » nation pour laquelle j'écris.

» J'aurai peint Ganganelli , dans sa Vie , comme un  
 » homme universel ; il ne sera pas étonnant de le voir  
 » écrire SUR TOUS LES SUJETS.

» Ainsi , comme on dispute beaucoup sur la Reli-  
 » gion , & que le ton des bons Ecclésiastiques est  
 » d'entrer en lice contre les philosophes , je ne pour-  
 » rai pas me dispenser de donner de Ganganelli quel-

» quies Lettres contre la *philosophie*. ( *Voyez Lettres 6 ;*  
 » 12, 58, 119. ). Vraiment il ne seroit pas décent de  
 » voir un Religieux qu'on a fait Pape , garder un  
 » profond silence sur cette matiere.

» Mais il ne faut pas aussi que j'aie me mettre à  
 » dos toute la tourbe philosophique : je dois par con-  
 » séquent avoir soin d'afficher dans ces Lettres la plus  
 » grande modération. J'entremêlerai dans toutes mes  
 » apologies en faveur de la Religion , de grandes &  
 » pressantes invitations , de fortes exhortations A LA  
 » TOLÉRANCE , & à avoir tous les égards imagina-  
 » bles & la plus révérencieuse honnêteté pour tous  
 » ces Messieurs , parce que ce sont des génies du  
 » premier ordre , qu'il est téméraire & mal-adroit à  
 » DE PETITS ESPRITS du bas Clergé d'oser attaquer.  
 » ( *Voyez la Lettre 21 , à l'Abbé Nicolini.* )

» J'aurai présenté mon héros , dans sa Vie , comme  
 » dégagé de tout zèle amer ; ainsi , en faisant ma cour  
 » aux philosophes , rien ne compromettra le caractère  
 » sacré de Ganganelli. Les Ecclésiastiques ne s'apper-  
 » cevront pas du but de cette combinaison politique ;  
 » ou , s'ils s'en aperçoivent , ils n'oseront , par pu-  
 » deur , me trahir : s'ils osent le faire , je prou-  
 » verai qu'ils sont des FANATIQUES , en ne montrant  
 » que les endroits où Ganganelli aura plaidé supé-  
 » rieurement la cause de la Religion. Par ce moyen  
 » je me tirerai adroitement de l'article de *la philoso-*  
 » *phie* , fort chatouilleux dans les circonstances.

» Il me semble que je pourrai rendre encore un  
 » autre petit service aux philosophes. Ce n'est pas  
 » que je pense réellement comme eux ; mais c'est que  
 » si je leur fais une guerre ouverte , jamais mes Let-  
 » tres ne se vendront.

» Il y a dans le Christianisme des pratiques exté-  
 » rieures qui nourrissent la piété du peuple , & en-  
 » tretiennent son amour pour la Religion. Je faisais

» que ces pratiques sont approuvées par l'Eglise. Sim-  
 » ples en elles-mêmes , elles sont plus proportionnées  
 » à la foiblesse du vulgaire , & sont la ressource du très-  
 » grand nombre des Fideles : ce sont presque les seuls  
 » liens qui les attachent à la Religion. Leur igno-  
 » rance les met à l'abri de la séduction de nos sages  
 » modernes. Le petit peuple qui dit son *chapelet* &  
 » qui ne lit pas , ne soupçonne pas même qu'il existe  
 » une race d'hommes appelés PHILOSOPHES.

» Voilà pourquoi la philosophie déteste ces peti-  
 » tes observances. Si elle pouvoit renverser ce rem-  
 » part , bientôt elle feroit des prosélytes jusques dans  
 » cette portion des Fideles que forme le petit peuple.  
 » Par ces recrues elle avanceroit grandement l'œuvre  
 » encyclopédique.

» D'un autre côté , on ne peut se dissimuler qu'il  
 » n'y ait de faux dévots que l'Eglise proscriit. Les  
 » philosophes , affectant d'équivoquer sur les termes ,  
 » qualifient de CAGOTS les Ecclésiastiques qui , par  
 » la régularité de leurs mœurs , rendent la Religion  
 » respectable , & par leurs discours , la prémunissent  
 » contre les attaques de l'impiété.

» Cette observation peut m'aider à amuser les phi-  
 » losophes , & en même temps à faire une niche au  
 » Clergé , sans paroître porter atteinte à l'essence du  
 » culte. Sous prétexte de ne tirer que sur les faux  
 » DÉVOTS , j'aurai l'art de répandre un vernis de  
 » ridicule sur tous les dévots à-la-fois , sans distinc-  
 » tion , & en paroissant ne déclamer que contre les  
 » pratiques vraiment superstitieuses , d'effleurer en  
 » même temps les pratiques extérieures les plus sain-  
 » tes. Ainsi je montrerai Ganganelli tirant sans cesse  
 » contre les ILLUMINÉS , les PETITES DÉVOTIONS ,  
 » les DÉVOTIONNETTES. ( *Voyez Lettres 10 , 71 , 125.* )  
 » Les philosophes souriront de voir un Prêtre , un  
 » Cardinal de moitié dans leurs plaisanteries.... Gan-

» ganelli ayant paru, *dans sa Vie*, un Religieux espece  
 » d'esprit-fort, ennemi de toute MOINERIE, le ton  
 » des Lettres répondra au caractère du personnage.  
 » Cependant, pour ne pas choquer le Clergé, je met-  
 » trai dans une seconde édition, à la *Table des ma-*  
 » *tieres*, après ce mot DÉVOTS, celui de (FAUX);  
 » par-là ma premiere édition aura le temps de pro-  
 » duire son effet, & l'ingénieux correctif de la seconde  
 » me tirera d'affaire au besoin.

» Le plan de mes Lettres se développe déjà à  
 » ravir : continuons d'imaginer.

» Il y a en France une classe de citoyens spéculatifs  
 » qui favorisent secrettement le Protestantisme, par  
 » une suite de cet esprit de tolérance, ou de ce sys-  
 » tème de *population* & de *commerce*, qui est la  
 » manie du siècle : ce seroit une mal-adresse à moi  
 » de ne pas traiter un sujet qui prête autant que cet  
 » article des Protestans. (*Voyez Lettre 81.*)

» Mais, comme j'ai posé pour principe dans la com-  
 » position de ce monument épistolaire, que je m'at-  
 » tacherai à ne pas choquer violemment aucun parti,  
 » encore moins le parti dominant, qui est le philo-  
 » sophique, lorsque Ganganelli écrira sur le Protec-  
 » tantisme, il sera décent de lui faire foudroyer l'hé-  
 » résie; mais en même temps il tombera adroitement  
 » sur ce qu'on appelle les PERSÉCUTEURS. (*Voyez*  
 » *Lettre 109.*) Ce mot, qu'entendront les patrons de  
 » la liberté de Geneve, aura de quoi les calmer.

» La Religion me fait penser à ses Ministres. Les  
 » Evêques sont les premiers. Quelle mine féconde  
 » de fines critiques que CES EVÊQUES ! Que la ma-  
 » tiere est attrayante ! Aussi m'en donnerai-je sous le  
 » nom de Ganganelli ! Mais pour dépayser les malins,  
 » la petite censure ne sera adressée qu'à un MONSIEUR  
 » GNOR ITALIEN ; encore ne sera-ce qu'UN CORDE-  
 » LIER. On regardera comme naturel qu'un MOINE,  
 » ayant

» ayant un air emprunté sous la mitre , ait besoin  
 » d'être stylé. (*Voyez Lettre 72.*)

» A propos DES EVÊQUES, il ne faudra pas que  
 » j'oublie les Théologiens. Jamais les Scholastiques  
 » n'ont tant été persifflés que dans ce siècle de raison :  
 » l'ENCYCLOPÉDIE seule a versé sur cette profession  
 » des flots de ridicule : par conséquent , bon , très-bon  
 » sujet, fait pour rendre ma collection intéressante !  
 » Mais je le traiterai avec ce ton de circonspection  
 » qu'exigent les égards que Ganganelli doit à son état :  
 » l'éloge paroîtra au dehors , la satire sera sous un  
 » voile. (*Voyez Lettre 66.*)

» La théologie scholastique amène *la positive* : le  
 » nom de celle-ci est le cri de ralliement de ceux de  
 » mon parti ; c'est le cas de leur donner un coup de  
 » collier.

» La positive a pour un de ses objets l'étude des  
 » Pères de l'Eglise : de là belle occasion de parler  
 » avec emphase de S. AUGUSTIN , qui , selon nous ,  
 » vaut tous les autres à-la-fois : nous en faisons notre  
 » Père par excellence. (*Voyez Lettres 66, 75, 116.*)

» Le nom du Docteur *de la grace* réveille les  
 » questions sur cet objet , de la dernière importance  
 » pour nous : on s'attend bien qu'il trouvera dans  
 » mon recueil une place des plus honorables.

» Cependant la prudence exige que je n'aille pas  
 » casser les vitres. La cause jansénienne , je ne puis  
 » me le dissimuler , est un peu décréditée de nos jours ,  
 » sur-tout depuis la chute de ses antagonistes : ainsi  
 » il faudra que j'use de la plus grande modération , en  
 » n'insistant pas trop sur l'opinion favorite : voilà  
 » pourquoi je ne la présenterai que comme en pas-  
 » sant ; encore je me cacherai derrière S. PAUL. (*Voyez*  
 » *Lettre 78.*) Je ferai mieux : pour que le dogme passe  
 » à la faveur de la morale , en offrant le côté suspect de  
 » la médaille , je ferai remarquer davantage le côté du

» *ban* aloi ; je ferai crier Ganganelli contre les COR-  
 » RUPTEURS DE LA MORALE. (*Voyez Lettres 61 & 69.*)

» Comme il a été le destructeur de ceux dont on  
 » nous a donné l'EXTRAIT DES ASSERTIONS, il fera  
 » vraisemblable que quoiqu'il fût *Scotiste* d'habit, il  
 » a pu être AUGUSTINIEN de cœur....

» Comme mes idées s'engrenent les unes dans  
 » les autres ! Comme le roman de ces Lettres fera  
 » filé avec art !.... Cela est admirable, en vérité.

» Le métier de Directeur est une des fonctions  
 » théologiques : cet article ne doit pas être oublié  
 » dans une correspondance épistolaire. Il ne laissera  
 » pas de fournir. La direction des NONNES est une  
 » bonne matière à épigrammes ; sujet piquant que je  
 » n'oublierai pas. (*Voyez Lettre 97.*) Afin que Gan-  
 » ganelli ne fasse pas lui-même ce qu'il condamne,  
 » je l'aurai dépeint, dans sa Vie, comme uniquement  
 » occupé de l'étude, plein de mépris pour les PETI-  
 » TESSES, & par conséquent avec une antipathie mar-  
 » quée pour la direction DES DÉVOTES ; ainsi l'on  
 » pourra lui passer quelques petites plaisanteries à ce  
 » sujet. (*Voy. Let. 28 & 125.*).... Une très-grande Dame  
 » s'étant faite Carmélite, de nos jours, & ceux parmi  
 » nos Messieurs Archimandrites qui se mêlent de di-  
 » rection, étant piqués au vif de n'avoir pas la con-  
 » fiance de l'auguste Recluse, voici l'expédient que  
 » je mettrai en œuvre pour les consoler & les dé-  
 » dommager : Je commencerai par faire un grand éloge  
 » de l'Ordre des Carmélites (*Voyez Lettre 15.*) ; ce  
 » fera l'AD POPULUM PHALERAS ; puis, dans des  
 » termes vagues, je décocherai maints traits épars  
 » dans plusieurs Lettres, tant contre les SUPÉRIEURES  
 » des Monastères de filles, que contre les correspon-  
 » dances trop fréquentes avec leurs Directeurs ; ce  
 » qui sera susceptible d'application. (*Voyez Lettre 28,*  
 » & passim, contre les Directeurs.)

» Les Confesseurs des Souverains méritent atten-  
 » tion ; ceux-là ne m'échapperont pas. Les Jésuites  
 » ayant joué dans cette partie un très-grand rôle , &  
 » s'étant montrés PEU RIGORISTES , pour leur donner  
 » un coup de patte , je ferai faire à Ganganelli une  
 » Lettre sur les Confesseurs des Princes : mais le sujet  
 » étant délicat , à raison de la qualité des pénitens ,  
 » je transporterai fort loin le lieu de la scène , &  
 » Ganganelli prudemment se contentera d'écrire au  
 » *Confesseur du Duc de \*\*\**. ( Voyez Lettre 89. ) Les  
 » Ducs Souverains ne sont pas très-communs. Si le  
 » cas devenoit urgent , j'opposerois que c'est un per-  
 » sonnage d'idée , sur lequel Ganganelli s'est exercé  
 » en forme de prolusion , pour un Traité de Direc-  
 » tion des Princes , qu'il destinoit à l'impression.

» L'histoire de ces Directeurs me procurera le dé-  
 » bouché d'un morceau que j'ai dans mes papiers ;  
 » c'est un joli roman de direction , qui ne peut man-  
 » quer d'être goûté. Je supposerai que c'est Ganga-  
 » nelli qui écrit à un JEUNE COMTE qu'il vouloit  
 » retirer du désordre. Nos Messieurs seront enchantés  
 » d'y voir les Casuistes relâchés drapés en passant ;  
 » car je glisserai dans cette Lettre à mon petit liber-  
 » tin de Comte , qu'il doit s'attendre à un LONG  
 » DÉLAI d'absolution , parce qu'il ne fera mis qu'entre  
 » les mains d'un Confesseur qui aura bien lu LA PRA-  
 » TIQUE DE GRENOBLE OU LE RITUEL D'ALET. Ce-  
 » pendant , pour que cette morale lâchée à la fin en  
 » peu de mots , n'effarouche pas les Grands , que je  
 » grille d'avoir pour lecteurs , je n'exigerai du jeune  
 » pénitent , parce que c'est un COMTE , que les obli-  
 » gations qu'impose la justice & l'honnêteté naturelle ,  
 » LE PAIEMENT DES DETTES , LE RENVOI DE SA  
 » MAÎTRESSE , & des frippons qui l'environnent. Point  
 » d'œuvres pénibles , point de satisfactions corpo-  
 » relles : cela sentiroit le Capucin. Seulement on lui



» fera faire une petite lecture, tous les matins, de LA  
 » PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE, avec le *MI-*  
 » *SERERE* : ce sera toute sa priere ; ce qui ne sera pas  
 » trouvé fatigant, même par les gens de Cour. Ce  
 » plan de direction répondra au portrait que j'aurai  
 » fait de Ganganelli, comme n'ayant qu'un zele qui  
 » ne vouloit pas achever d'ÉTEINDRE LA MECHE  
 » QUI FUMOIT ENCORE, NI FAIRE DESCENDRE LE  
 » FEU DU CIEL. (*Voyez Lettres 19, 20 & 30.*)

» Les Directeurs me font penser aux Prédicateurs.  
 » A Paris, les gens du monde même ne sont pas in-  
 » sensibles à l'éloquence de la chaire : elle peut donc  
 » me fournir quelques sujets de Lettres qui ne dépa-  
 » reront pas mon recueil. Mais comment adapter  
 » cette matiere au personnage que je ferai parler ?  
 » Ganganelli n'entendoit, dans son pays, que des Pré-  
 » dicateurs fort maussades, & que dans sa Vie j'aurai  
 » traité de baladins. . . . Eh bien ! je m'y prendrai  
 » de cette façon : . . . . Comme dans cette même Vie  
 » j'aurai raconté que Ganganelli avoit le projet de  
 » réformer l'éloquence de la chaire Italienne, il ne  
 » sera pas étonnant de le voir écrire d'après son plan.  
 » Je pourrai donc donner quelques Lettres, où je tra-  
 » cerai les véritables principes que doit suivre un  
 » Orateur sacré. J'ai entendu plusieurs fois L'ABBÉ  
 » DE LA TOUR-DU-PIN ; il me sera aisé de faire la  
 » critique des Sermons GINGUETS & fardés des Fran-  
 » çais, mis en opposition avec les Discours boursouf-  
 » flés & mimiques des Italiens. (*Voy. Let. 39 & 100.*)

» Ganganelli étoit Religieux ; il est vraisembla-  
 » ble qu'il écrive sur cette profession. Le ton d'au-  
 » jourd'hui est de crier contre les Moines : cepen-  
 » dant depuis que Ganganelli, Cordelier, qui n'étoit  
 » pas PERSÉCUTEUR, a été fait Pape, & qu'il a  
 » anéanti LES JOURNALISTES DE TRÉVOUX, les phi-  
 » losophes se sont un peu réconciliés avec les Moines.

» Il y auroit , d'ailleurs , de l'indécence à faire déclamer Ganganelli contre la vie monacale. . . . Pour concilier le tout , voici ce que je ferai : Je composerai un pompeux éloge de l'état Religieux. » ( *Lettres 26 & 34.* ) Voilà pour ce que Ganganelli doit à la décence : mais en même temps je lui ferai faire un petit AVEU sur les VŒUX PRÉCOCES ET LA MULTIPLICITÉ DES MOINES ; ce que sur le champ cependant j'affoiblirai en risquant même une contradiction grossière. ( *Voyez Lettre 36, prem. édit. page 198, lignes 8 & 9.* ) Voilà pour les Encyclopédistes , qui me pardonneront le reste. Par une suite de cette complaisance pour ceux-ci , parmi les Ordres Religieux , que je ne pourrai me dispenser d'exalter , je ne m'appesantirai que sur les BÉNÉDICTINS ET LES DOMINICAINS , comme plus agréables au public , POUR RAISONS A MOI CONNUES (a). Je ne ferai pas embarrassé pour faire venir l'érudition diplomatique des premiers. Ganganelli n'aura-t-il pas le *Mont-Cassin* dans son voisinage ? ( *Voyez Lettres 1, 5 & 24.* ) Quant aux derniers , les Révérends Peres ORSI & CONCINA , TOUS deux de l'Ordre de S. DOMINIQUE , me fourniront d'amples sujets des louanges les plus flatteuses. ( *Voyez Lettres 25 & 69.* ) Pour tous les autres , Cordeliers , Minimes , Capucins , je ne leur distribuerai des coups d'encensoir que ça & là , selon les occasions. J'excepte cependant les CHARTREUX ET LES TRAPISTES , dont je ne ferai mention qu'avec un style en aigre-

(a) *Nota* que M. Caraccioli parle ici d'après ses préjugés. Le public sensé & impartial rend à ces deux Ordres illustres toute la justice qui leur est due. Leurs travaux , leur zèle pour les intérêts de la Religion , leur ont acquis l'estime des gens de bien & des vrais enfans de l'Eglise. L'Ordre de S. Dominique , entre autres , offre aujourd'hui , dans la personne du Révérend Pere R . . . le modele d'un défenseur infatigable & inébranlable de la vérité.

» doux, parce que ces deux Ordres , trop austeres  
 » pour le siecle énervé dans lequel ils vivent , ne sont  
 » pas des plus choyés aujourd'hui. ( *Voyez Lettres*  
 » 34 & 43. )

» Tout ce qui regarde la Religion devant se trouver  
 » traité de cette maniere dans plusieurs Lettres , le  
 » reste marche tout seul. On parle beaucoup aujourd'hui  
 » d'hui de littérature : quelle source abondante ne  
 » m'ouvrira-t-elle pas ! Je ferai diffuser Ganganelli  
 » sur tous les points de littérature sur lesquels s'exerce  
 » l'activité des esprits de nos jours. En conséquence  
 » je ferai lier à mon personnage une correspondance  
 » avec tous les Sçavans les plus connus de son temps ;  
 » ce qui me donnera occasion de payer à M. DE  
 » VOLTAIRE le tribut d'hommages qu'il a imposé sur  
 » tout ce qui respire dans la classe des êtres pensans  
 » & écrivans. ( *Voyez , entre autres , Lettres 13 & 84.* )

» La littérature est une mer immense : pour la par-  
 » courir il me faut un pilote qui dirige ma course. Il  
 » me faudra donc un Journaliste , dont le cabinet serve  
 » de répertoire où je trouverai de quoi faire jaser  
 » Ganganelli sur tous les Ouvrages modernes , & sur  
 » la maniere d'écrire la plus conforme au goût domi-  
 » nant.... Ce Journaliste est tout trouvé. Un certain  
 » Abbé Lami , qui demeueroit à Florence , & qui s'oc-  
 » cupoit à faire des Feuilles périodiques , se trouvera  
 » fort heureusement dans le voisinage de Ganganelli.  
 » Cet acteur ne fera pas un rôle de simple figurant. On  
 » aime assez aujourd'hui ces Journalistes : la variété  
 » de leurs critiques , & l'air d'indépendance qu'ils  
 » affichent , piquent la curiosité.... Comme la littéra-  
 » ture française est la plus intéressante pour ce pays-  
 » ci , où fera la manufacture des Lettres de Ganga-  
 » nelli , & où j'aurai plus de lecteurs , je le ferai sans  
 » cesse écrire sur notre littérature. Je ne manquerai  
 » pas , comme de raison , de lui faire préférer celle-

» ci. J'aurai eu soin, dans sa Vie, de le mettre bien  
 » au fait des richesses de notre langue, & de lui faire  
 » aimer la gentillesse & la légèreté française ; par ce  
 » moyen toutes les convenances se trouveront affor-  
 » ties. (*Voyez Lettres 29, 72, 73, 76, 79, 83.*)

» Ganganelli est Italien : l'Italie est le berceau, le  
 » centre & le séjour des beaux arts : de là quelle ad-  
 » mirable facilité pour moi de flatter le goût du sie-  
 » cle, sur-tout celui des Français, qui se distinguent  
 » par l'amour des arts ! *Poésie, peinture, sculpture, &c.*  
 » voilà des sujets pleins d'aménité, que je présen-  
 » terai à mes lecteurs, & qui renfermeront un attrait  
 » singulier. (*Voyez, entre autres, Lettre 85.*) Les voya-  
 » ges, l'étude de l'histoire, la physique, les antiqui-  
 » tés, la chymie & l'histoire naturelle, quel vaste  
 » champ s'ouvrira devant moi ! (*Voyez Lettres 2, 82,*  
 » 94, 98, 101.)... L'esprit géométrique (prodige  
 » dans un siècle frivole, & sur-tout chez la nation la  
 » plus futile) a beaucoup accrédité l'étude des ma-  
 » thématiques : il faudra donc bien que je fasse de  
 » Ganganelli un mathématicien. (*Voyez Lettre 59.*)  
 » Le goût de la lecture est fort à la mode : je formerai  
 » une bibliothèque. (*Voyez Lettre 40.*) On s'occupe  
 » beaucoup de plans d'études, sur-tout depuis qu'on  
 » a congédié les anciens instituteurs : je publierai un  
 » plan de ma façon. (*Voyez Lettre 103.*) Depuis la ré-  
 » volution des collèges de la Société, on raisonne à  
 » perte de vue sur l'éducation : j'en tracerai une mé-  
 » thode, d'abord pour une mere par rapport à ses  
 » filles (*Voyez Lettre 55.*), & ensuite pour un pere  
 » vis-à-vis de son fils. (*Voyez Lettre 74.*)

» L'enthousiasme pour les Anglais s'est emparé  
 » des têtes Françaises ; il ne s'est pas encore introduit  
 » dans celles des Italiens. . . Il seroit bon que mon  
 » Ganganelli pût afficher aussi l'Anglomanie : elle ne  
 » jureroit pas avec la réputation qu'il avoit DE PEN-

» SER FORTEMENT sur tout. . . . . Mais je ferois  
 » crier. . . Il n'est question que de prendre une tour-  
 » nure. . . Je ferai philosopher Ganganelli sur les  
 » Anglais, leurs Sçavans, le flegme de leur génie  
 » creux & profond, & principalement sur leur amour  
 » de la liberté & de la propriété, mais sans vanter ces  
 » qualités directement ; ce ne fera que par compa-  
 » raison. . . .

» Je ne serai point embarrassé du correspondant de  
 » Ganganelli sur cet article. Comme il me faudra un  
 » Anglais pour jeter une couleur de vraisemblance,  
 » au moins sur une Lettre, j'emploierai le nom d'un  
 » ECOSSAIS de mes amis, qui demeure ici, & qui  
 » s'appelle MONSIEUR STUART. Je lui dirai deux  
 » mots à l'oreille : c'est un homme sûr, je puis comp-  
 » ter sur lui. (*Voyez Lettres 6 & 53.*)

» On sçait que c'est une manie générale aujour-  
 » d'hui d'avoir sans cesse à la bouche ces mots, LÉ-  
 » GISLATION, POPULATION, GOUVERNEMENT, PO-  
 » LITIQUE : je n'oublierai certainement pas d'en tou-  
 » cher quelque chose : & comme j'aurai eu soin de  
 » faire de Ganganelli, dans sa Vie, un politique si  
 » profond, que les Ambassadeurs mêmes de la Maison  
 » de Bourbon en étoient déroutés, qui s'étonnera de  
 » le voir raisonner en maître sur tous ces grands ob-  
 » jets ? Ils augmenteront mon recueil de plusieurs Let-  
 » tres bien intéressantes. (*Lettres 87, 88, 91.*)

» L'éloge de la Maison d'Autriche viendra tout na-  
 » turellement au sujet de l'alliance faite par le Cardi-  
 » nal de Bernis : cela fera plaisir à la Reine, qui vou-  
 » dra avoir un exemplaire de mon Ouvrage.

» Il est du bon ton de louer le Cardinal de Ber-  
 » nis : il aura également sa place dans une de ces Let-  
 » tres politiques.

» J'ai quelques rapports avec la Pologne, par mon  
 » brevet de COLONEL AU SERVICE DE cette Répu-

» blique. Toute l'Europe a les yeux fixés sur elle.  
 » Son DÉMEMBREMENT, SES GUERRES INTESTINES,  
 » sa CONSTITUTION altérée alimentent depuis quel-  
 » que temps l'esprit des novellistes. . . . Mais com-  
 » ment, ne pouvant faire écrire Ganganelli qu'avant  
 » L'INVASION, pourrai-je donner du neuf au public ?  
 » Je ne vois pas trop qu'il soit très-aisé d'encadrer  
 » cette idée-là. . . . Eh bien ! je sçaurai cependant m'en  
 » tirer : je ferai PROPHÉTISER Ganganelli sur le sort  
 » futur de la République, en ANTIDATANT la Let-  
 » tre. On jouira alors du spectacle du Roi de Prusse  
 » ENTRANT en Pologne, & ayant des vues sur DANT-  
 » ZICK : mes lecteurs se trouveront par-là au cou-  
 » rant. (*Vide supra, & Lettre 71.*)

» Pour répandre sur le fond de toute la correspon-  
 » dance épistolaire une teinte d'agrément, je m'atta-  
 » cherai à y parler sans cesse DES FRANÇAIS, & à  
 » les peindre sous les couleurs qui flattent le plus  
 » leur vanité. Je rappellerai à tout instant LEUR ÉLÉ-  
 » GANCE, LEUR GAIÉTÉ, LEUR LÉGÈRETÉ, LEUR  
 » FRIVOLITÉ. (*Voyez passim.*) On aura vu Ganga-  
 » nelli, dans sa Vie, engoué DES FRANÇAIS ; on  
 » trouvera fort conséquent que sa plume trace, à cha-  
 » que ligne, le nom de ses AMOURS.

» Sixte-Quint, ROTURIER, CORDELIER & PAPE,  
 » comme Clément XIV, n'est que son premier tome :  
 » il y auroit donc de la gaucherie à moi de n'en pas  
 » faire, dans les Lettres comme dans la Vie, le pen-  
 » dant de Ganganelli : j'acquies par-là le sujet d'une  
 » autre Lettre. (*Voyez Lettre 102.*)

» Après Sixte-Quint, le Pape dont on aime le plus  
 » à s'entretenir, c'est Benoît XIV : son mérite & ses  
 » reparties joviales, universellement célébrées, en  
 » font l'idole de ceux mêmes qui, par système, haïs-  
 » sent les Papes. La Vie de Ganganelli aura familiarisé  
 » le public à le voir en liaison avec Benoît XIV : mon

» héros pourra donc, avec raison, avoir perpétuel-  
 » lement à la bouche le nom de Benoît XIV & ses  
 » bons-mots. (*Voyez passim, & entre autres, Lett. 86,*  
 » 90, 104, 105.) Je trouverai particulièrement mon  
 » compte à tout ceci : les Lettres de Ganganelli, à  
 » force de parler de Benoît XIV, donneront peut-  
 » être l'envie de lire L'ELOGE HISTORIQUE que j'ai  
 » fait de ce Pontife. Que sçait-on? . . .

» Jusqu'ici mes Lettres se sont enchâssées merveil-  
 » leusement les unes dans les autres : l'intérêt y croît  
 » avec une gradation qui naît d'un art infini. Par une  
 » adresse admirable, j'ai eu le talent d'arriver au point  
 » essentiel, principal, décisif de mon Ouvrage : je  
 » touche au grand terme proposé, à CLÉMENT XIII,  
 » ET A L'AFFAIRE DES JÉSUITES. Tel sera le fin mot  
 » de mon recueil ; ce sera le tour de force. Je dois le  
 » préparer & le MITONNER à petit bruit, avec la  
 » plus scrupuleuse attention à ne pas laisser échap-  
 » per la moindre étourderie. Si, dès le commence-  
 » ment, je m'avisais de parler des JÉSUITES, ou si je  
 » me bornais à ne faire écrire Ganganelli que sur ce  
 » sujet, on me devineroit bien vite. Par l'expédient  
 » que j'emploierai, je donne aux DÉVOTS mêmes le  
 » défi de s'en appercevoir : je me cacherai, je m'en-  
 » velopperai, je me plierai, je m'entortillerai si bien,  
 » que j'échapperai aux yeux les plus clair-voyans.

» Ganganelli a succédé à Clément XIII. Il a prou-  
 » vé qu'il n'avoit pas sur la Société la même façon  
 » de penser que Rezzonico : il sera donc très-naturel  
 » que pendant son cardinalat il ait écrit pour témoi-  
 » gner cette différence d'opinions. . . . Mais douce-  
 » ment ici. Ganganelli avoit à Clément XIII les plus  
 » grandes obligations : il seroit de la dernière indé-  
 » cence qu'il fit cruellement la satire du pontificat de  
 » son bienfaiteur : c'est pourquoi il faut que je me  
 » détermine à faire l'éloge de la personne, des vertus

» & de la piété de celui-ci. Il faut absolument que  
 » nos MESSIEURS & moi en passions par-là, parce  
 » qu'il est indispensable de ne pas, d'entrée de jeu,  
 » soulever les partisans de Clément XIII. (*Voyez Let-*  
*tres 106, 123, 124, 127.*)

» Le chapitre de la destruction des Jésuites exige,  
 » vu la délicatesse de cette affaire, que j'aille égale-  
 » ment bride en main. Toutes les têtes, d'ailleurs, se  
 » sont un peu refroidies sur les imputations dont la  
 » Société a été chargée. . . . Sur ce il faut manœuvrer  
 » en conséquence. . . . D'abord, dans un endroit dé-  
 » taché de la Vie de Ganganelli, & tout A LA FIN,  
 » j'insérerai UN EXTRAIT que je dirai m'avoir été  
 » envoyé de Rome (après sa mort), & qui appren-  
 » dra au public que Ganganelli N'ÉTOIT NI L'ENNEMI  
 » DES JÉSUITES, NI LEUR PARTISAN. (*Voyez Vie de*  
*Clément XIV, prem. édit. pag. 381.*) Cette phrase  
 » jetée incidemment à la suite d'autres faits, & l'in-  
 » différence sous laquelle j'aurai présenté mon héros  
 » pour tout esprit de parti, feront ma loi pour la  
 » manière dont je dois prendre le Cardinal Ganga-  
 » nelli racontant les événemens de la Cour de Rome  
 » au sujet de la Société. Ainsi il en parlera longue-  
 » ment, & très-longuement, dans plusieurs Lettres :  
 » mais j'éviterai de les placer immédiatement les  
 » unes après les autres ; une chronique aussi scru-  
 » puleuse sentiroit le journal fait après coup, & au-  
 » roit un air d'affectation qui me rendroit suspect. . . .  
 » Pour détruire tout soupçon, dès l'instant que je  
 » commencerai à toucher cette corde, j'intervierrai  
 » l'ordre des dates (a). Ce désordre, effet de l'art,  
 » insinuera que je n'attache aucune idée à l'affaire des

(a) Voyez depuis la Lettre CVI, où l'élection de Clément XIII est annoncée. En effet, à cette époque les dates sont dans un ordre inversé : 1759 se trouve après 1769 ; deux fois 1764 après 1768 ; 1760 après 1764.



» Jéfuites, & me donnera un petit air d'impartialité :  
 » je paroîtrai fuivre en général, par une pente natu-  
 » relle, la chaîne de la correfpondance épiftolaire, &  
 » dans le choix des Lettres que je publierai, n'être que  
 » l'admirateur du génie & des vertus de mon héros,  
 » abstraction faite du fond des chofes & des événe-  
 » mens. . . . Afin que cette confufion adroite de dates  
 » ne foit pas regardée par quelques gens plus perfpi-  
 » caces, comme une combinaison artificieufe, je met-  
 » trai dans mon DISCOURS PRÉLIMINAIRE deux pe-  
 » tits mots fur le renverfement de l'ordre chrono-  
 » logique. ( Voyez *ibid.* p. 20. ) On n'ira pas deviner  
 » que ces Lettres dont je parle, feront précifément  
 » celles fur l'affaire des Jéfuites ; d'autant que, pour  
 » jeter mieux de la pouffière aux yeux, je dirai que  
 » je n'en ai agi ainfi que pour faire PASSER LE LEC-  
 » TEUR D'UN OBJET MORAL A UN OBJET RÉCRÉA-  
 » TIF. ( Voyez *ibid.* )

» D'après le caractère convenu de Ganganelli, &  
 » toutes mes machines préparées avec art, voici  
 » comment Ganganelli parlera de l'affaire des Jéfuites :  
 » Je le ferai écrire n'envisageant la deftruétion de la  
 » Société que fous un rapport qui ne pourra dé-  
 » plaître à perfonne : il prendra l'affaire tantôt fous  
 » un jour politique, comme une démarche que les  
 » Souverains ont exigée, comme un facrifce follicité  
 » par la reconnoiffance qu'on doit aux Rois de France,  
 » dont les prédéceffeurs ont enrichi le domaine des  
 » Papes, & comme un acte néceffité par les circon-  
 » ftances, pour défarmer la colere des Souverains, qui,  
 » déjà en poffeffion d'Avignon, Bénévent & Ponte-  
 » Corvo, pourroient encore s'emparer des autres  
 » terres du Saint Siege : tantôt je ferai dire à Ganga-  
 » nelli que l'exiftence de la Société ne tient point à  
 » l'effence du Chriftianifme ; que puifque les Papes  
 » ont eu le pouvoir de détruire les **TEMPLIERS** &

» tant d'autres Ordres , ils ont bien la puissance de  
 » détruire aussi les Jésuites ; que puisqu'on ne veut  
 » plus d'eux , & leurs services n'étant plus agréa-  
 » bles , ils ne peuvent plus être utiles , & que par  
 » conséquent ils doivent se retirer d'eux-mêmes ;  
 » qu'ils se détermineront à cette démarche , s'ils sont  
 » animés de l'esprit de PAIX & DE CHARITÉ ; qu'en-  
 » fin l'obstination à les soutenir exposerait le Saint  
 » Siège au malheur d'un schisme , & les Fidéles à un  
 » scandale. ( *Voyez Lettres 111 , 112 , 120 , 123 , 124.* )  
 » J'insisterai fortement sur le SCHISME , parce que ce  
 » mot , fait pour alarmer , filtrera mieux dans cer-  
 » taines cervelles , qui tout bonnement s'imagineront  
 » que les Souverains , quoique dans un siècle philo-  
 » sophique , étoient tentés de recourir réellement à  
 » un schisme , pour témoigner au Pape leur mécon-  
 » tentement. Toutes ces raisons présentées sous un  
 » aspect spécieux , paroîtront dictées à Ganganelli par  
 » le bon sens & la modération : elles ne démentiront  
 » pas le caractère conciliant & tempéré d'un homme  
 » qui , dans la suite , devoit être appelé LE PAPE  
 » DES SOUVERAINS , ainsi que je l'aurai remarqué  
 » dans sa Vie. ( *Vie de Clément XIV , p. 163.* )

» Mais comme il y a un tas de fots qui ne m'en-  
 » tendroient pas à demi-mot , & qui me jugeroient  
 » d'après le ton sur lequel j'aurai fait disserter Gan-  
 » ganelli touchant la destruction des Jésuites , il pour-  
 » roit fort bien arriver que des imbécilles s'imagi-  
 » nassent , d'après mes expressions , que la catastro-  
 » phe arrivée à la Société , n'a été qu'un arrange-  
 » ment suggéré par les vues d'une politique purement  
 » humaine ; qu'ainsi on n'en peut rien conclure qui  
 » tende à charger la Société d'aucun grief ; & que  
 » par suite , le Bref de Clément XIV contre elle , d'ail-  
 » leurs non revêtu parmi nous des formes de la lé-  
 » gislation , ne peut être compté par les Français com-

» me faisant une piece du procès, & par les Catho-  
 » liques comme un jugement Ecclésiastique qui exige  
 » la soumission des Fideles, puisque d'après les rai-  
 » sons mêmes de Ganganelli, toute cette révolution  
 » n'aura été amenée que par la politique....

» Je ferois, pour le coup, bien mal venu auprès  
 » de NOS MESSIEURS : ils ne me pardonneroient en  
 » vérité jamais d'avoir fait une pareille incartade.  
 » Pour donner d'abord un petit correctif, j'aurai l'a-  
 » dresse, tout en berçant les Jésuites, de glisser sous  
 » la plume de Ganganelli une certaine RÉFORME  
 » (*Voyez Lettre 131.*) autrefois projetée par Sixte-  
 » Quint, & ordonnée depuis par Benoît XIV : j'ef-  
 » fleurai l'article du commerce (*Voyez Lettre 123.*)  
 » fait par LAVALLETTE & COMPAGNIE (égratignure  
 » que je ferai par les mains d'un GÉNÉRAL DES CAR-  
 » MES, qui invitera le Pere Ricci à dénoncer sa So-  
 » ciété) : je montrerai Ganganelli N'EN VENANT  
 » AUX DERNIERES EXTRÉMITÉS que parce qu'il est  
 » PRESSÉ PAR DE PUISSANS MOTIFS, & qu'on ne  
 » veut pas RENTRER DANS SON DEVOIR. Dès-lors  
 » on ne manquera pas de soupçonner du mystere dans  
 » ce que je dirai, & qu'il y a certaines choses que  
 » je ne puis révéler. De là s'élèveront des nuages  
 » sur la réputation des Jésuites : il ne m'en faut pas  
 » davantage....

» Quant AU BREF DESTRUCTEUR, je serai bien  
 » forcé de dire que dans toute cette affaire il ne sera  
 » question ni DU DOGME, NI DE LA MORALE....  
 » Mais j'ai un secret pour replâtrer le tout. Je ferai  
 » une Lettre où Ganganelli établira que JESUS-CHRIST  
 » nous a ordonné D'ÉCOUTER LE PAPE COMME LUI-  
 » MÊME ; que SANS CELA, C'EST RISQUER SON SA-  
 » LUT ; QU'IL N'Y A POINT DE CIRCONSTANCE,  
 » POINT DE MOMENT (DUT-IL EN COUTER A NO-  
 » TRE CŒUR ET A NOTRE OPINION) OU IL SOIT

» PERMIS DE S'ÉLEVER CONTRE LES DÉMARCHES  
» DU SOUVERAIN PONTIFE. (*Voyez Lettre 80.*)

» D'abord, pour que cette doctrine n'ait pas l'air  
» d'être prêchée tout exprès pour venir à mon se-  
» cours, je l'insérerai dans une Lettre écrite avant  
» l'affaire des Jésuites, & adressée à un personnage  
» étranger qui avoit à se plaindre de Benoît XIV :  
» par-là on ne devinera pas mon but. Mais comme je  
» ne veux pas que les gens un peu au fait prennent  
» entièrement le change sur l'application, cette Let-  
» tre contiendra une allusion qui ne sera pas difficile à  
» entrevoir. . . . Ensuite, comme j'y établirai que dans  
» AUCUNES CIRCONSTANCES, DANS AUCUN TEMPS  
» il n'est permis de S'ÉLEVER CONTRE LES DÉMAR-  
» CHES DU PAPE, l'affaire des Jésuites, quoiqu'elle  
» ne touche ni au dogme ni à la foi, se trouvera faire  
» PARTIE de ces circonstances ; & n'ayant point ex-  
» cepté les cas où Jésus-Christ a ordonné d'écouter  
» le Pape comme lui-même, il s'ensuivra que Gan-  
» ganelli Pape ayant détruit les Jésuites, ce sera tout  
» comme si c'étoit JESUS-CHRIST qui eût chassé ses  
» COMPAGNONS. Alors tout sera dit. Tant il est vrai  
» que dans les affaires les plus délicates, il y a tou-  
» jours une petite tournure à prendre au besoin ! . . .  
» J'observe que plus la botte que je pousserai aux Jé-  
» suites sera portée de loin, mieux elle sera appli-  
» quée. . . . Voilà donc le Bref, malgré toute ma poli-  
» tique antécédente, devenu une loi qui oblige en  
» conscience. . . . Ma foi, ce sera bouillir du lait doux  
» à nos Messieurs. . . .

» Peut-être fera-t-on tenté de m'opposer que d'a-  
» près mes principes, je ne plaide pas la cause des  
» appellans & réappellans d'une CERTAINE BULLE  
» DE CLÉMENT XI : mais qu'importe ? La Société  
» une fois détruite dans toutes les formes, le parti  
» devient Catholique.

» Il est un autre petit ressort que je puis faire jouer  
 » encore finement. Pour donner à ce Bref un relief  
 » infini, j'aurai eu l'adresse, dans la Vie de Ganga-  
 » nelli (p. 251, prem. édit.), d'apprendre qu'il TRA-  
 » VAILLOIT TOUJOURS LUI-MÊME SES BULLES ET  
 » SES BREFS, & qu'il donna en faveur des Corde-  
 » liers UN BREF TOUT ÉCRIT DE SA MAIN.....  
 » (*Vie de Clément XIV*, p. 99.) Ces réflexions pla-  
 » cées dans ces endroits, paroîtront sans application,  
 » & n'avoir pour objet que de persuader au vulgaire  
 » que Ganganelli n'employoit pas le ministère des  
 » Secrétaires de la Chancellerie Romaine ( quoique  
 » les gens au fait des usages de Rome & des embar-  
 » ras de la papauté, sçauront bien à quoi s'en tenir ).  
 » On ne sentira l'importance de ma remarque, &  
 » jusqu'où s'étendent les objets qu'elle embrasse, que  
 » lorsqu'après avoir lu les LETTRES, on se rappellera  
 » le Bref immortel. Si Ganganelli travailloit lui-même  
 » ses Brefs, on dira tout bas : IL N'A DONC PAS  
 » FAIT RÉDIGER PAR UN AUTRE CELUI CONTRE LA  
 » SOCIÉTÉ. AINSI LA DESTRUCTION DE CETTE COM-  
 » PAGNIE A ÉTÉ L'OUVRAGE PERSONNEL DE CLÉ-  
 » MENT XIV, ET CHEZ LUI LE FRUIT DE LA CON-  
 » VENTION LA PLUS INTIME. Ce qui rendra son ju-  
 » gement encore plus décisif & plus respectable.  
 » Il ne tient à rien que, pour rendre plus meurtrier  
 » le feu de mes batteries masquées contre les Jésuites,  
 » je ne joigne à tous les Brefs que je donnerai pour  
 » termes de comparaison à la fin des Lettres, la co-  
 » pie toute entière de celui qui leur a porté le coup  
 » fatal. Ne s'étonnera-t-on pas, en effet, que moi qui  
 » donnerai jusqu'à la Bulle d'un Jubilé ( que Clé-  
 » ment XIV n'a pu ouvrir ), j'oublie la pièce essen-  
 » tielle de son pontificat ?... Mais non... Je paroî-  
 » trois vouloir affommer les Jésuites ; mon rôle exige  
 » que je ne les étrangle que par-derrière.

» Fort

» Fort bien !... Mais une réflexion vient frapper  
 » ici mon esprit, & déconcerter toutes mes vues...  
 » Comment toutes ces bonnes choses que je rumine  
 » pour être placées sous la plume du Cardinal Gan-  
 » ganelli, communiquant sur l'affaire des Jésuites sa  
 » façon de penser, & prouvant qu'il avoit raison  
 » d'être d'un avis différent de celui du Pape d'alors ;  
 » comment, dis - je, toutes ces bonnes choses pour-  
 » ront - elles paroître croyables, débitées par un  
 » Membre du Consistoire, obligé au secret sous  
 » PEINE D'EXCOMMUNICATION ? Car on pourra  
 » apprendre que Clément XIII, à raison de la dé-  
 » licatesse des circonstances, avoit imposé à tous  
 » ses Conseillers LE SECRET DU SAINT-OFFICE, &  
 » que si Ganganelli n'avoit pas toujours été des pe-  
 » tits Comités, il avoit du moins assisté à plusieurs  
 » Consistoires sur cet objet (*Voyez Vie de Clém. XIV,*  
 » *p. 47, prem. édit.*) ; ce qui suffisoit pour lier sa lan-  
 » gue... J'allois faire jouer là à Ganganelli le rôle  
 » le plus mal-honnête. Quoi ! mon héros violant un  
 » secret qui obligeoit en conscience !... Oh ! cela se-  
 » roit indécent... N'y auroit-il pas moyen d'arranger  
 » le tout de manière à ne dire que du vraisembla-  
 » ble ?... Ah ! voici comment je m'en tirerai. D'a-  
 » bord je le ferai se plaindre de ce qu'on affecte DE  
 » NE FAIRE DES OUVERTURES DE CŒUR QU'A CER-  
 » TAINS CARDINAUX, ET QU'ON LAISSE LES AU-  
 » TRES SANS LEUR RIEN COMMUNIQUER ; ainsi don-  
 » nera-t-il à entendre qu'il n'est dépositaire d'aucun se-  
 » cret. (*Voy. Let. III.*).... L'idée me paroît heureuse.  
 » Ensuite, lorsqu'il révélera le secret, il emploiera  
 » quelques réticences, & je placerai plusieurs points  
 » & des & cetera (*Voyez les trois alinéas de la*  
 » *Lettre 126, tome 2, p. 288, prem. édit.*) ; ce qui fera  
 » passer les indiscretions de Ganganelli seulement pour

» de petites indiscretions ; on ne les regardera que  
 » comme des vétilles.

» Puis je lui ferai ajouter QU'IL NE DIRA RIEN SI  
 » ON LUI IMPOSE SILENCE. (*Ibid.*) En même temps  
 » il fera sonner bien haut SA PROBITÉ NATURELLE  
 » & CARDINALISTE ; ce qui éloignera toute idée de  
 » mal-honnêteté dans son procédé : bref il finira par  
 » affirmer qu'il est impossible que la CHOSE NE SE  
 » DIVULGUE PAS SUR LE CHAMP, ET QUE MÊME  
 » IL NE SEROIT PAS SURPRIS QUE LES GAZETIERS  
 » DE HOLLANDE EN FUSSENT INSTRUITS. (*Lett. 126,*  
 » *p. 289.*) Par ce moyen le lecteur sentira que ce n'é-  
 » toit là que le SECRET DE LA COMÉDIE. Quel  
 » homme fera sérieusement à Ganganelli un crime  
 » de n'avoir pas attaché une grande importance à un  
 » secret aussi public ? ... Me voilà débarrassé de cet  
 » article .... Il n'y a rien de tel, dans les positions  
 » critiques, que de donner le change aux gens.  
 » (*Voyez Lettres 80, 111, 112, 120, 121, 123 & 124,*  
 » *126, 131.*)

» Parmi les Lettres que je donnerai, il y en aura  
 » une, entre autres, qui tiendra bien son coin, & que  
 » je me délecterai à composer ; ce sera celle où le  
 » Cardinal Ganganelli annoncera LA MORT de Clé-  
 » ment XIII, & l'ouverture du Conclave où il entre.  
 » Comme il lui a succédé, il fera vraiment intéres-  
 » sant de jouir de l'ignorance où il étoit, qu'il alloit  
 » remplacer celui dont il parle. Pour que le lecteur,  
 » témoin du pontificat qu'il a vu, ne soit pas frustré  
 » du plaisir qui naît de l'inquiète curiosité de sça-  
 » voir qui deviendra Pape, tandis qu'on le sçait  
 » déjà, je peindrai Ganganelli comme ne soupçonnant  
 » pas même sa destinée future, & voyant tous les  
 » autres là où c'étoit lui, secondant la Providence sans  
 » s'en appercevoir. Il faudra voir comme je présenterai

» cette situation vraiment dramatique ! Elle capti-  
 » vera mes lecteurs. Elle se sent sans pouvoir se ren-  
 » dre. (*Voyez Lettres 127 & 128.*)

» Un autre morceau exquis, fera celui où l'on verra  
 » écrire Ganganelli enfin devenu PAPE. Le rôle que  
 » je lui ferai jouer est simple. Ganganelli PAPE dira,  
 » dans ses Lettres, qu'il EXAMINE, qu'il RÉFLÉCHIT,  
 » qu'il fait FOUILLER DANS TOUTES LES ARCHIVES,  
 » pour acquérir la preuve des faits & gestes de la  
 » Société. . . . Comme le Roi de Portugal étoit celui  
 » qui montroit le plus d'âpreté dans la brouillerie  
 » des Souverains avec la Cour de Rome, & qu'il a  
 » été cependant le premier que Clément XIV a eu  
 » le talent d'appaîser, il me faudra bien une petite  
 » Lettre particulière sur l'AFFAIRE DE PORTUGAL....  
 » D'ailleurs, comme les rapports avec ce Royaume  
 » éloigné de la France, ne seront pas très-aisés à  
 » avoir, je ne courrai point de risque à faire nouer  
 » à Ganganelli une correspondance avec UN SEIGNEUR  
 » PORTUGAIS, que je désignerai vaguement. Cette  
 » Lettre adressée à un Grand, jettera sur l'objet une  
 » teinte d'importance. . . . (*Voyez Lettre 130.*)

» Les Papes n'ont pas beaucoup de temps de reste  
 » pour écrire, même à des Seigneurs ; Ganganelli sur-  
 » tout étoit absorbé par les affaires ; ainsi je ne serai pas  
 » assez mal-avisé pour donner plus de TROIS OU QUATRE  
 » Lettres de Clément XIV depuis son pontificat.  
 » (*Voyez Lettres 129, 130, 131.*)

» Tel sera le plan général des Lettres que je vais  
 » publier. De leur combinaison il en résultera néces-  
 » sairement dans l'esprit de mes lecteurs cette déli-  
 » cieuse & impayable conclusion : Quoi ! diront-ils,  
 » ce Ganganelli, qui a écrit ces Lettres, ces Lettres  
 » admirables, ces Lettres divines ; ce Ganganelli, le  
 » plus érudit des mortels, le plus modéré des hom-  
 » mes, le plus impartial des juges, le plus saint des



» Religieux , le plus grand des Pontifes , c'est le même  
 » Ganganelli qui , d'après tout le sang froid de l'exa-  
 » men , a fait & publié le BREF pour abolir la So-  
 » ciété ! Donc ce Bref ne contient que des vérités :  
 » donc la proscription des Jésuites est le monument  
 » le plus insigne d'une souveraine justice : donc Clé-  
 » ment XIV a rendu à l'Eglise un service signalé :  
 » donc les Jésuites sont des , &c. &c. &c. donc , &c.  
 » donc , &c. donc , &c. donc , &c. donc , &c.

» Voilà , sans doute , le plus vigoureux coup de  
 » parti qui ait été porté de mémoire d'homme : aussi  
 » doit-on m'ériger des statues pour avoir même ima-  
 » giné les Lettres de Ganganelli. On pourra désormais  
 » les placer à côté des immortelles *Provinciales*.

» Ce n'est pas tout d'avoir dressé mon plan , &  
 » d'avoir miré le but ; il faut que je rêve encore à  
 » certains accessoires . . . . C'est un étranger que je  
 » supposerai écrire : je serai obligé de donner ses  
 » Lettres comme *traduites* . . . Mais comme ce ne  
 » sera pas une véritable traduction , comment ferai-je  
 » pour que du français tout pur de ma composition ,  
 » ressemble pour le fond , à ce que je donnerai comme  
 » traduit de l'italien & du latin ? . . . Pour me tirer  
 » de presse , je dirai dans le Discours préliminaire ,  
 » que j'ai des copies authentiques ; j'inviterai hardi-  
 » ment à venir les voir. Il faudra bien qu'on m'en croie  
 » sur ma parole . . . Et puis dans une ville comme  
 » Paris , où l'on vit dans un tourbillon , & où ,  
 » comme on dit , un clou en chasse un autre , on  
 » aura bien le temps de venir examiner des manuf-  
 » crits , & d'y penser deux jours de suite ! D'ailleurs ,  
 » ceux qui vivent en province s'aviseront-ils de faire  
 » cent lieues dans une TURGOTINE , pour venir faire  
 » passer ma sincérité par l'étaminé de la vérification ?  
 » Une réflexion bien simple doit me tranquilliser : les  
 » trois quarts des hommes n'entendent ni le latin ni

» l'italien ; que gagneroient-ils à faire une descente  
 » sur les lieux ? Par conséquent , pures imaginations  
 » que toutes mes craintes là-dessus . . . Mais les gens  
 » éclairés & versés dans la littérature , jetteront les  
 » hauts cris . . . . Ils crieront ! Je les laisserai crier :  
 » ils n'empêcheront pas que le vulgaire , qui de sa vie  
 » n'a raisonné , ne se prenne à l'haméçon.... De mon  
 » côté je crierai aussi. Je sèmerai dans toutes les Com-  
 » munautés , dans tous les cafés , dans toutes les pro-  
 » menades , que j'ai des copies authentiques. Si cela  
 » ne suffit pas , j'ajouterai que ce sont les partisans  
 » des Jésuites qui font courir ces bruits défavorables  
 » à Ganganelli. De petites imputations faites à pro-  
 » pos aux Jésuites ne sont point encore une arme tout-  
 » à-fait émoussée. Tous ceux qui seront intéressés à  
 » ce que Ganganelli ait écrit ces Lettres , feindront  
 » de le croire , me prêteront leur voix , & m'appuie-  
 » ront de toutes leurs forces . . . . Ah ! les Français ,  
 » je les connois bien.

» Comme cependant il faut tapisser en dehors ,  
 » parce que les apparences sont la monnaie dont on  
 » paie les sots , si , dans ma première édition , on ve-  
 » noit à découvrir ( ce qui ne m'étonneroit pas )  
 » quelques bonnes distractions , quelques bévues lour-  
 » des qui m'auroient échappé , je ferai bien vite une  
 » seconde édition , où je supprimerai les erreurs re-  
 » prochées. Je rachèterai ou ferai racheter sous main  
 » tous les exemplaires de la première édition que je  
 » pourrai retrouver : j'attribuerai les bévues typogra-  
 » phiques à mon ami LOTTIN : comme Imprimeur de  
 » nos Messieurs , il consentira , pour l'honneur de la  
 » bonne cause , à être le bardeau de toute l'affaire.... Le  
 » projet de plusieurs éditions successives que je ferai ,  
 » me mettra à même de rendre le public dupe de ses  
 » propres clabauderies : car d'après ses critiques , je  
 » ferai des corrections ; & plus il critiquera , plus je

» corrigerai ; si bien qu'à la fin ce sera lui qui m'aura  
 » aidé à perfectionner la composition des Lettres. Il  
 » fera réellement plaisant que je fasse payer à ce pu-  
 » blic toutes les découvertes qu'il aura faites contre  
 » l'authenticité de mes Lettres ! . . . .

» Je lui ménage, d'ailleurs, un autre tour de ma  
 » façon . . . Comme on ne manquera pas de retrouver  
 » DANS TOUT CE QUE J'AI FAIT IMPRIMER JUS-  
 » QU'ICI, le fond des Lettres que je donnerai sous  
 » le nom de Ganganelli, je dirai dans le Discours  
 » préliminaire de cet Ouvrage, qu'ayant copié de-  
 » puis long-temps quelques-unes des Lettres de ce  
 » Religieux, je les avois trouvées SI BELLES ET SI  
 » JUDICIEUSES, QUE J'AVOUERAI EN AVOIR FAIT  
 » USAGE DANS QUELQUES-UNES DE MES PRODUC-  
 » TIONS LITTÉRAIRES. . . . Dans cet aveu, dont la  
 » modestie extrême portera avec soi l'accusation tou-  
 » jours humiliante de plagiaire, il y aura un art in-  
 » fini, & une profondeur de vues si fructueuse pour  
 » moi dans la fuite, que le succès me dédommagera  
 » amplement du petit sacrifice que j'aurai fait de mon  
 » amour-propre . . . . car en fixant l'époque où je  
 » conviendrai avoir copié quelques Lettres de Gan-  
 » ganelli, je n'assignerai que l'année 1758. Voici-en  
 » cela mon *INTENTUM*. J'ai donné un Ouvrage qui a  
 » pour titre, *La Conversation avec soi-même*, qui a paru  
 » au moins en 1755 : comme je serai forcé, pour avoir  
 » des matériaux des Lettres de Ganganelli, d'y coudre  
 » des lambeaux détachés de *la Conversation*, on n'ira  
 » pas soupçonner ce plagiat de mes propres Ouvrages,  
 » parce que la date de l'édition de ce livre que j'aurai  
 » fixée à l'année 1758, quoique réellement antérieure,  
 » aura donné au public la plus grande sécurité sur tout  
 » ce qui précède cette dernière époque. On dira, en  
 » effet : SI M. CARACCIOLI AVOIT PROFITÉ DES  
 » LETTRES DE GANGANELLI POUR DES PRODUC-

» TIONS PUBLIÉES AVANT 1758, SA FRANCHISE  
 » N'AUROIT PAS EMPLOYÉ UNE PAREILLE RESTRICTION ; ET C'EST UN TROP GALANT HOMME POUR  
 » N'AVOIR EU QU'UNE DEMI-MODESTIE. . . . Cette  
 » combinaison pleine de subtilité me laissera la res-  
 » source de puiser tout à mon aise dans ma *Conversa-*  
 » *tion avec soi-même*. . . . Si cependant quelque furet ve-  
 » noit à me dépister de ce souterrain, je sçais bien  
 » ce que je ferai. J'annoncerai qu'il y a une faute  
 » d'impression dans les chiffres qui composent le nom-  
 » bre de l'année où j'aurai dit avoir copié quelques  
 » Lettres de Ganganelli ; qu'on a eu tort de mettre  
 » dans la première édition 1758 ; que c'étoit 1757  
 » dont je voulois parler. Si ces bûrreaux de Jour-  
 » nalistes venoient encore à me forcer dans ce retran-  
 » chement par quelque autre découverte, dans une  
 » troisième édition je substituerai une date toute dif-  
 » férente encore de celle de 1757. Il arrivera de-là  
 » que cet article sera tellement embrouillé, que quand  
 » il sera porté au tribunal du public, il n'y entendra  
 » rien, & prononcera un HORS DE COUR ET DE  
 » PROCÈS : la présomption restera en ma faveur, com-  
 » me il arrive toujours dans les débats de comptes  
 » inextricables. . . .

» Mais j'aurai les rieurs pour moi d'une manière  
 » bien plus triomphante, lorsque je déconcerterai la  
 » malignité du public en lui décochant mon *édition*  
 » *italienne*, que je COUVE pour m'en servir en temps  
 » & lieu. . . . Je vois d'ici le parti de l'opposition. Il ne  
 » manquera pas de me demander à cor & à cri le texte  
 » italien original sur lequel j'aurai traduit, & d'exiger  
 » que je dépose chez un Officier public le manuscrit  
 » autographe, ou une copie dûement légalisée. . . .  
 » J'écouterai patiemment tout ce hourvari : quand,  
 » avec le temps, il sera un peu calmé, & que trois  
 » ou quatre éditions auront bien purgé le texte de ma

» composition, de manière à le rendre présentable ;  
 » je traduirai les Lettres françaises en ITALIEN. Rien  
 » assurément de plus aisé. Qui diable ira déterrer la  
 » preuve que ce n'est pas le texte italien original &  
 » primitif ? . . . . Alors j'aurai de l'ITALIEN à donner  
 » au public, & je dirai : MESSIEURS, VOILA CE  
 » QUE VOUS DEMANDIEZ : QUE VOULEZ-VOUS DE  
 » PLUS ? QUE J'AILLE DÉPOSER LES LETTRES DE  
 » GANGANELLI EN NATURE ? JE N'EN FERAI RIEN,  
 » AVEC VOTRE PERMISSION. VOTRE DEMANDE EST  
 » UN PIEGE. QUAND VOUS AUREZ L'AUTOGRAPHE,  
 » VOUS EXIGEREZ UN RAPPORT D'ECRIVAINS JU-  
 » RÉS (a) ; CE QUI DONNERAIT MATIÈRE A MILLE  
 » AUTRES DISCUSSIONS QUI NE FINIROIENT PAS DE  
 » LONG-TEMPS. J'AI L'ÂME PACIFIQUE ; TROUVEZ  
 » BON QUE JE NE DONNE PAS DANS LE PANNEAU...  
 » Ce sera ce qui s'appelle en termes de géométrie,  
 » S'ÉCHAPPER PAR LA TANGENTE. . . . Une autre  
 » observation bien importante à faire, est de sçavoir  
 » si je mettrai mon nom, ou si je ne le mettrai pas,  
 » comme Editeur des Lettres. Mon nom est si connu !  
 » On est si méchant dans ce siècle ! Les DÉVOTS, sur-  
 » tout, que j'aurai plaisantés si joliment, sont si vin-  
 » dicatifs, qu'ils ne manqueroient pas d'aller chu-  
 » choter pieusement aux oreilles les uns des autres :  
 » LE CONNOISSEZ-VOUS, CE M. CARACCIOLI-LA ?  
 » QUI ? LE MÊME QUI, &c. &c. ? . . . Allons, allons,  
 » je tranche net sur tout cela : je supprimerai mon  
 » nom : c'est le parti le plus court & le plus sûr ; car  
 » si jamais il devenoit notoire que je suis l'Auteur  
 » des Lettres, & si je venois à être dénoncé par le  
 » Ministère public, à raison de certaines propositions  
 » peu gallicanes ! On ne sçait pas ce qui peut arriver.  
 » Qui est-ce qui n'est pas à la veille d'une mauvaise

(a) Voyez Remerciement de l'Editeur des Lettres de Gang-  
 nelli, à l'Auteur de l'Année littéraire.

» affaire ? J'aurois alors la facilité d'un déshaveu, sur  
 » ce que les Lettres ne portent pas mon nom.

» Je ne suis pas encore au bout. .... Une corres-  
 » pondance épistolaire suppose deux personnages, l'é-  
 » crivain, & celui à qui il écrit. Je présume, à vue de  
 » pays, que mon plan exigera plus de cent Lettres.  
 » Comment trouver assez de personnages avec qui  
 » vraisemblablement Ganganelli ait pu avoir des rap-  
 » ports ? & sur-tout comment employer assez de noms  
 » connus, dont la célébrité soit analogue à chaque  
 » genre de matière sur laquelle je leur ferai adresser  
 » des Lettres, pour que je puisse fournir à des rela-  
 » tions aussi nombreuses ? .... Je sens qu'une pareille  
 » difficulté mérite attention. .... Hon ! hon ! hon !  
 » je suis bien bête ! N'aurai-je pas la ressource des  
 » ÉTOILES ? Je n'y pensais pas. .... Elles auront mê-  
 » me cet avantage, qu'elles rendront plus mystérieuse  
 » la correspondance de Ganganelli ; ce qui quadrera  
 » avec la discrétion qu'exigeoient les temps nébuleux  
 » où il a vécu. .... En outre, j'aurai pour maxime  
 » fondamentale de ne faire écrire qu'à des gens qui  
 » seront tous morts (a). .... Je pourrai donc être  
 » bien tranquille. .... Cependant il y aura une ou  
 » deux Lettres à des personnes vivantes, pour servir  
 » de réponse, au besoin, à la remarque qu'on pourra  
 » faire sur tous les autres correspondans défunts.

» Il y a encore une objection qu'il faut que je pré-  
 » vienne ; elle est assez spécieuse. Précisément les  
 » grands hommes à qui les Lettres seront adressées,  
 » d'après les convenances que je trouverai les plus  
 » vraisemblables, formeront une correspondance que  
 » Ganganelli n'aura pu avoir que dans un laps de  
 » temps circonscrit : je serai donc bien obligé de ne  
 » placer toutes ces Lettres que dans cet intervalle.

(a) Voyez les noms de tous ceux à qui les Lettres sont  
 adressées.

» Pourquoi pas ? Ce cycle donnera une correspon-  
 » dance épistolaire de vingt-six ans : cela est fort hon-  
 » nête.... Il est vrai que d'après cela on pourra me  
 » demander pourquoi Ganganelli n'aura commencé à  
 » écrire qu'à l'âge de quarante-deux ans ( mes Let-  
 » tres ne devant, d'après ma combinaison, porter  
 » des dates que depuis 1747 jusqu'à 1773 ), ou  
 » comment je n'ai pu déterrer aucune Lettre avant  
 » 1747.... Vaine, vaine inquiétude !... Qui s'a-  
 » muera à faire ce calcul ? Il est si imperceptible, que  
 » l'idée même n'en viendra pas.

» Mon canevas fait, il faudra trouver le moyen  
 » de le remplir. J'embrasserai tant de matieres ! tant  
 » de matieres ! Comment y suffire ? .... Je ne ferai  
 » assurément point en peine du remplissage : n'ai-je pas  
 » mes Ouvrages imprimés depuis long-temps ? Les Let-  
 » tres de Ganganelli devant être différens morceaux  
 » philologiques, j'aurai de quoi tailler en plein drap.  
 » Si je veux peindre le caractère enjoué de Ganganelli,  
 » n'ai-je pas mon TRAITÉ DE LA GAÏETÉ ( quoique  
 » ce soit la plus triste de mes productions ) ? Quand  
 » je parlerai de son amour pour la solitude, n'aurai-je  
 » pas ma JOUISSANCE DE SOI-MÊME, ou ma CON-  
 » VERSATION AVEC SOI-MÊME ? Pour les sujets qui  
 » seront du ressort de la Religion, n'aurai-je pas  
 » mon UNIVERS ÉNIGMATIQUE, mon LANGAGE DE  
 » LA RAISON ET DE LA RELIGION, mon CRI DE  
 » LA VÉRITÉ ? Pour tout le reste, n'aurai-je pas,  
 » sur-tout, mes LETTRES A UNE ILLUSTRE MORTE,  
 » SUIVIES DE CINQUANTE LETTRES que j'eus l'a-  
 » dresse, il y a dix-sept ans, de donner comme écrites  
 » par la Princesse de Radziwil ? N'aurai-je pas encore  
 » mes LETTRES RÉCRÉATIVES ET MORALES, mon  
 » DICTIONNAIRE PITTORESQUE ET SENTENCIEUX ?  
 » Tout cela me fournira beaucoup de bonnes choses.  
 » Je connois, d'ailleurs, d'excellens Auteurs qui ont

» traité de toutes ces matieres ; je sçaurai les mettre à  
 » contribution : seulement j'aurai l'attention de don-  
 » ner aux phrases une petite façon. Tous les sujets  
 » sur lesquels j'écrirai étant les objets de la littéra-  
 » ture actuelle, j'aurai à choisir pour la préférence  
 » des livres que je copierai. ....

» Ce recueil de Lettres est assez important pour  
 » mériter une dédicace. .... Je serois tenté de la  
 » faire .... mais cette démarche feroit un peu hasar-  
 » deuse. Si le patron venoit un jour à apprendre que  
 » les Lettres sont de mon crû, je ferois la plus  
 » sotté figure lorsque j'irois FAIRE ANTICHAMBRE (a)  
 » chez le personnage à protection. .... Je roule dans  
 » ma tête un projet qui suppléera à l'épître dedica-  
 » toire qu'il est d'usage d'employer. .... Je donnerai  
 » une dédicace incorporée dans mes Lettres ; une dé-  
 » dicace ingénieuse & fine, parsemée depuis la pre-  
 » miere jusqu'à la dernière page, telle que celle de  
 » l'Enéide, où Virgile loue l'Empereur Auguste &  
 » les Romains précisément par tout le plan de son  
 » Epopée. Je suivrai le même système, afin que mon  
 » Ouvrage paroisse sous les auspices les plus hono-  
 » rables & les plus flatteurs : j'y encenserai les per-  
 » sonnages qui datent de quelque chose, ou qui sont  
 » en place ; je les ferai passer tous en revue, sans en  
 » excepter un seul, pourvu qu'ils soient contempo-  
 » rains de Ganganelli ; tous indifféremment, quoi-  
 » qu'opposés dans leurs principes ; MYRMIDONUM  
 » DOLOPUMVE.

» M. de Voltaire (*Lettre 13, tome 1, prem. édit.*  
 » *page 83, & Lettre 84, tome 2.*) à placer *IN CA-*  
 » *PITE LIBRI*, si je ne veux pas effuyer quelques  
 » bonnes plaisanteries.

» Le Cardinal Jean-François Albani. (*Lettre 117,*

(a) Expression qui appartient à M. Caraccioli. Voyez *Lettre XVI*, au Cardinal *Valenti*, (page 93, prem. édition.)



» tome 2 , page 221. ) Il est assez bien sous le nouveau pontificat.

» Le Cardinal de Bernis. ( *Lettre 86* , tome 1 , p. 23 , & *Lettre 132* , tome 2 , p. 308. ) Pompeuse & fréquente mention à faire de cette Eminence.

» Le Commandeur d'Almada ( *Tome 2* , page 383. ) , Ambassadeur de Portugal. Il a joué un très-grand rôle lors des affaires Jésuitiques. On le verra dans un Discours prononcé par le Pape : le vrai Ganganelli louera celui-là.

» M. de Beaumont, Archevêque de Paris. ( *Lettre 132* , tome 2 , page 307. ) Oui, M. de Beaumont lui-même ; & ce , pour calmer les partisans de la Société qui feroient tentés de révoquer en doute l'authenticité de mon Ganganelli. D'ailleurs il sera édifiant de l'entendre louer les vertus d'un Prélat aussi respectable , que nous autres même révérons fort cièrement , & que nous sommes un peu confus de n'avoir pas pour nous.

» J'aurois envie de complimenter aussi M. de Montazet , Archevêque de Lyon , qui très-certainement a des droits sur mes hommages . . . . mais son nom seul dans ces Lettres pourroit me faire deviner.... Pour le dédommager , je le placerai dans la Vie de Clément XIV ( *Vie de Clément XIV* , prem. édit. page 271. ) : cela reviendra au même. Elle n'est que la préface servant d'introduction aux Lettres : comme ce Prélat a beaucoup d'esprit , il verra bien que c'est la même plume.

» Le Cardinal Borromeo ( *Lett. 117* , t. 2 , p. 223. ) à insérer dans quelque endroit où je parlerai des confidences de Ganganelli sur quelque bonne œuvre.

» Le Révérend Pere Boudier ( *Tome 2 des Lettres* , page 334. ) , ancien Général des Bénédictins. Ils ne fraternisent plus tant ( je veux dire ceux de Saint-Denis & de Saint - Germain ) ils ne fraternisent

» plus tant avec nous, depuis l'affaire des perruques &  
 » de l'habit ecclésiastique, qu'ils avoient sollicités au-  
 » près de Louis XV ; mais comme il y en a parmi eux  
 » quelques-uns qui conservent des intelligences avec  
 » nous, je citerai un Bref de Ganganelli à leur ancien  
 » Général.

» Le Révérend Pere Boxadors (*Lettre 90, tome 2, page 53.*), Général des Dominicains. Pour faire  
 » honneur à l'Ordre, où j'ai des amis, j'encenserai  
 » le Chef. D'ailleurs le Pere Boxadors est désigné  
 » Cardinal. Je louerai sa naissance, sa sagesse, son  
 » honnêteté. Pour dépayser mes lecteurs, je ne pein-  
 » drai le Pere Boxadors qu'au moment de son élection.

» Braschi. (*Lettre 118, tome 2, page 229.*) Il est  
 » actuellement Pape ; il fera d'une bonne politique  
 » de ne pas l'oublier. Comme, à l'époque de la Lettre,  
 » il ne sera qu'un simple Monsignor, mon compli-  
 » ment ne paroîtra pas suspect.

» Le Cardinal Corfini (*Lettre 108, tome 2, p. 116, & Lettre 117, page 222.*), Membre de la Congrè-  
 » gation *DE REBUS JESUITARUM*. Bonne recom-  
 » mandation auprès de moi !

» M. Tissot (*Lettre 108, tome 2, page 164.*), Pro-  
 » cureur-Général des Prêtres de la Mission. Quoiqu'ils  
 » n'aient aucun rapport avec notre Eglise d'Utrecht,  
 » je ne ferai pas fâché d'avoir loué leur Congrèga-  
 » tion. Ils ont beaucoup de Séminaires en France ; ils  
 » pourront y répandre la Vie & les Lettres de Gan-  
 » ganelli, peut-être même sa THÉOLOGIE, qui pourra  
 » supplanter celle de COLLET.

» Le Cardinal Rezzonico. (*Lett. 127, t. 2. p. 292.*)  
 » Il a recouvré son crédit sous le nouveau pontificat.  
 » En reconnoissance de mes éloges, il se taira sur le  
 » véritable Auteur des Lettres, où son oncle ne  
 » brille pas.

» Le Cardinal d'York. (*Lettre 117, t. 2, p. 221.*)

» Il est d'une très-grande maison : c'est une protection à avoir.

» Monseigneur Doria. (*Lettre 132, tome 2, p. 306.*)

» Il est aujourd'hui Nonce en France. C'est un personnage important : il est essentiel que je lui fasse  
» ma cour, pour qu'il ne soit pas tenté de faire venir  
» de Rome des preuves de l'imposture épistolaire.  
» Afin que mon compliment n'ait pas l'air intéressé,  
» je parlerai de lui comme s'il étoit encore dans sa  
» NONCIATURE D'ESPAGNE.

» Le Prélat Durini (*Lettre 117, tome 2, p. 222.*).

» Il vient d'avoir la Vice-Présidence d'Avignon, dans  
» une circonstance bien intéressante ; ainsi ma Lettre  
» fera grand plaisir aux habitans du Comtat. Comme  
» ce Prélat est désigné *IN PETTO* Cardinal par Pie VI,  
» pour donner le change, je dirai qu'il y a apparence  
» qu'IL PARVIENDRA AUX PLUS GRANDES DIGNITÉS.  
» Cette prédiction donnera Ganganelli pour un  
» homme qui avoit le tact excellent & sûr en fait  
» de mérite.

» Frédéric, Roi de Prusse. (*Lett. 86, t. 2, p. 24.*)

» Ce Prince a des yeux d'aigle ; il pourroit me découvrir à travers le nuage dont je m'envelopperai :  
» une petite flatterie de ma part pourra le distraire.

» Le Cardinal Des Lances. (*Lett. 73, t. 1, p. 368.*)

» Il est en faveur sous le pontificat actuel. Comme il  
» a été l'élève de la CONGRÉGATION DE SAINTE GENEVIEVE, DONT IL A PORTÉ L'HABIT, j'aurai occasion de louer en même temps cet Ordre, dont  
» l'attachement à la bonne cause est connu.

» Le Marquis de Liano. (*Tome 2, page 379.*) Il a

» tenu son coin dans l'affaire des Jésuites ; c'est ce qui  
» fera que dans les Brefs que je choisirai pour être  
» mis à la fin de la correspondance épistolaire, je  
» n'oublierai pas celui où ce Ministre de Parme reçoit  
» des éloges.

» Madame Louise de France, fille de Louis XV ;  
 » que mon héros appellera son ami. En encensant  
 » cette Princesse, je ferai grand plaisir au Roi (a).

» Monsignor Marefoschi. (*Lettre 127, t. 2, p. 293.*)  
 » Brillante commémoration de celui-là ! Il étoit dans  
 » les grandes confidences lors de la grande affaire.

» Le Révérend Pere Marzoni (*Lettre 103, tome 2 ;*  
 » *page 130.*), Général des Cordeliers. Sa Lettre cir-  
 » culaire fera une de mes autorités sur la NATURE  
 » de la MALADIE dont je ferai mourir Clément XIV ;  
 » ce qui mérite bien de moi quelque témoignage de  
 » reconnoissance.

» M. Carvailho, Comte d'Oyeras, Marquis de  
 » Pombal. (*Disc. au Confist. tome 2, page 383.*) Il faut  
 » droit que je fusse bien mal-avisé pour oublier un  
 » nom de cette importance : aussi ne manquerai-je  
 » pas de faire imprimer le Discours prononcé au Con-  
 » sistoire, & qui renferme une mention honorable  
 » de ce TOUT-PUISSANT Ministre de Portugal.

» Le Duc de Nivernois. (*Lettre 63, t. 1, p. 317.*)  
 » Il est de costume en France de louer cet aimable  
 » Seigneur. Il manqueroit quelque chose aux Lettres  
 » françaises de Ganganelli ; si je ne peignois pas  
 » M. le DUC DE NIVERNOIS au milieu des JASMINES  
 » ET DES ROSES : car l'étiquette académique a réglé  
 » qu'on fera provision de bouquets avant de com-  
 » plimenter le Duc & Pair de la Cour des Graces &  
 » des Muses. . . . Quoiqu'il y ait long-temps qu'il  
 » ait été Ambassadeur à Rome, je le ferai entrer dans  
 » une Lettre à quelque Secrétaire d'Ambassade de la  
 » connoissance de Ganganelli.

» Si le Duc de Choiseul étoit en place, il jou-  
 » roit un rôle dans mon recueil ; mais comme il n'est

(a) Dans le temps que M. Caraccioli se parloit ainsi à lui-  
 même, le feu Roi vivoit,

» plus question de lui, il ne peut plus me servir de  
 » rien ; aussi le laisserai-je sous la remise.

» M. Turgot (a), à la tête des ECONOMISTES,  
 » pourra m'être de quelque utilité. Si je puis avoir  
 » pour moi ses ARDENS CONSORTS, ce sera ville  
 » gagnée ; dans quelque-une de leurs ASSEMBLÉES DU  
 » MARDI, ils feront la fortune de mon Ouvrage. La  
 » bienveillance des FRERES n'est donc pas à négliger...  
 » Cependant je pressens qu'il n'est pas très-facile de les  
 » placer dans les Lettres : en effet, il feroit un peu  
 » plaissant d'entendre un Pape faire L'ECONOMISTE,  
 » & canoniser le *produit net*. . . . Comment m'y  
 » prendrai-je ? Ah ! j'y suis. . . . Je les fourrerai dans  
 » la Préface. (*Voyez Disc. prél. pages 16 & 17.*)

» Si parmi tous ceux dont je chanterai les louan-  
 » ges, & qui font en cet instant vivans, il vient à en  
 » mourir quelques-uns d'ici à la publication de mon  
 » livre, ils m'obligeront ; car ils me fourniront  
 » un sujet de Lettre : s'ils s'obstinent à vivre, je ne  
 » pourrai que parler d'eux d'une manière flatteuse.

» Pardié ! j'avois une bonne distraction ! J'allois  
 » oublier ce peste de FRÉRON (b) & ses collègues les  
 » Journalistes. . . . Quand on veut faire imprimer,  
 » il faut bien s'attendre à essuyer leur bordée. . . .  
 » Mes Lettres ne manqueront pas d'être bien exami-  
 » nées. . . . Le redoutable FRÉRON sur-tout a le ta-  
 » lent d'égayer le public aux dépens des Auteurs té-  
 » méraires. . . . S'il venoit à m'entreprendre, je  
 » serois perdu. Je n'ai donc rien de plus prudent à  
 » faire que d'appaiser ces Messieurs par le moyen de  
 » quelque douceur que je leur dirai. . . . Ainsi, arrêté  
 » que je ferai écrire Ganganelli qu'IL LIT TOUS LES  
 » JOURNAUX FRANÇAIS avec une grande satisfaction.

(a) M. Turgot étoit alors Contrôleur Général des Finances.

(b) A l'époque de ce monologue, M. Fréron étoit vivant.

» (*Voyez*

» (*Voyez Lettre 29, tome 1, prem. édit.*) Comme la  
 » Vie de Clément XIV passera également par les mains  
 » des Journalistes, j'y raconterai que J'APPERÇUS UN  
 » JOUR SUR LA TABLE du Pere Ganganelli LES OU-  
 » VRAGES PÉRIODIQUES QUI S'IMPRIMENT A PARIS,  
 » LE MERCURE DE FRANCE, L'ANNÉE LITTÉRAIRE,  
 » LES AFFICHES DE PROVINCE (*Voyez la Vie de*  
 » *Clément XIV, prem. édit. page 39.*) . . . . Le petit  
 » *La Harpe* se rengorgera, en apprenant que Ganga-  
 » nelli lisoit le MERCURE (a) . . . . De cette affaire-  
 » là, j'aurai toute l'Académie pour moi, parce que  
 » son favori l'empaumera.

» Le tout ainsi médité, combiné & disposé, j'ai  
 » la plus agréable & la plus brillante perspective pour  
 » le succès de mes Lettres. Tous les sujets en seront  
 » intéressans : on y trouvera de tout : les Grands,  
 » les gens en place & en faveur, tous ceux dont je  
 » pourrai avoir besoin, y seront prônés & célébrés :  
 » aucune opinion de parti n'y fera directement cho-  
 » quée : j'aurai pour moi les Journalistes, & jusqu'aux  
 » Economistes : les exemplaires des Lettres de Gan-  
 » ganelli se répandront à grands flots dans le public ;  
 » plusieurs éditions se succéderont rapidement ; le  
 » parti rira sous cape, m'exaltera jusqu'au ciel, & je  
 » gagnerai de l'argent. . . .

» Mon tableau se trouvant enfin dessiné, il n'y  
 » aura plus que les couleurs à y donner. Dès demain  
 » je me mets à la besogne ».

Telle a été, Monsieur le Colonel, votre conver-  
 sation avec vous-même, lorsque vous avez formé le  
 projet de faire sortir de votre atelier les Lettres de  
 Ganganelli. Si les paroles de ce monologue ne sont  
 pas de vous, le rithme & la musique en sont très-  
 certainement. . . Vous ne pouvez vous méconnoître

(a) M. de la Harpe travailloit alors au *Mercur*.



dans le portrait que je viens de tracer ; il est d'après nature ; c'est votre effigie répétée dans le miroir le plus fidele.

La preuve la plus convaincante que le discours dont je viens de donner la copie, n'est point le fruit de mon imagination, c'est qu'il n'est que le rapprochement de la Vie de Ganganelli composée par vous, avec les *Lettres* sous son nom, & dont vous vous annoncez l'Editeur. En effet, comment arrive-t-il que si ces deux Ouvrages ne sont pas du même Auteur, les parties de l'un s'engrenent & s'emboîtent si parfaitement dans les parties de l'autre ? Rien d'étonnant que dans la Vie d'un personnage illustre, on retrouve les traces de ses relations épistolaires, c'est-à-dire, le nom de ses amis, de ses confidens, les événemens, les anecdotes qui lui ont fourni les occasions d'écrire ; mais que ce qu'on lit dans cette Vie, semble n'y être placé que pour ménager autant de sujets de Lettres ; qu'on y apperçoive la même coupe d'idées, le même ton, la même manière de voir & de juger, la même circonspection sur certains sujets délicats, le même tour d'esprit satyrique ou épigrammatique sur quelques objets, les mêmes expressions favorites, la même afféterie dans le style, très-souvent ce qu'on lit dans les Lettres se relisant dans la Vie, non comme citation, mais comme une pensée propre au biographe ; je dis & je soutiens que l'Auteur de cette Vie écrite en français, est en même temps l'Auteur des Lettres, précisément parce que l'Editeur les annonce comme traduites dans cette langue.

Méditez bien ceci, Monsieur le Colonel : pour que vous le fassiez tout à votre aise, je prends congé de vous.



## POST-SCRIPTUM,

*Pour servir de seconde Partie à l'Épître  
toujours très-familier.*

**B**ON ! voilà bien une autre histoire ! Je viens d'examiner la *nouvelle édition* de vos Lettres, qu'on m'a apportée il y a quelques jours. On m'assure qu'il y en a une troisième, & puis une quatrième. *Quatre éditions*, Monsieur Caraccioli ! Comme vous y allez ! Vous abusez, en vérité, de la permission. Pour la première, je pourrais absolument passer condamnation. Les temps sont durs ; on a des besoins ; chacun se tire comme il peut : d'ailleurs la fabrication des Lettres a dû vous emporter beaucoup de temps & de faux frais ; il étoit donc juste de vous bien faire payer : mais trois autres éditions en sus ! Oh ! c'est tripotage de parti. Quoi, Monsieur Caraccioli ! depuis un an, la Ville, la Cour & les Provinces, tous attestent être convaincus, comme de leur existence, que ce n'est point Ganganelli qui a fait ces Lettres ; & cette réclamation générale, loin de réprimer votre impudence, semble lui donner de nouveaux degrés d'activité ! Car je sçais que depuis la publication de votre *nécrologe épistolaire*, vous vous démenez vivement ; vous allez, vous venez, vous êtes aux écoutes, vous caressez, vous menacez, vous employez jusqu'à l'autorité pour engager ou forcer à ne pas vous dénoncer au public. Persuadé, malgré vous-même, que vous ne pouvez plus en imposer qu'aux *laquais* ou aux *garçons perruquiers*, espèce de gens qui croient fermement à tout ce qui est imprimé ; persuadé, dis-je, que vous ne pouvez plus nous débiter votre roman



épistolaire , parce que nous sommes avertis par les Inspecteurs de Police de la République littéraire , pourquoi vous obstiner à inonder le public de ce que vous appelez *éditions nouvelles* ? A vous en croire , leur succession rapide est si inconcevable , que jamais chef-d'œuvre sorti des presses Françaises , n'a été suivi d'un pareil succès.

Le mystère de ces nombreuses éditions est facile à dévoiler ; c'est que vous avez cru indispensable de faire des changemens essentiels à votre première édition , en profitant de chaque critique que vous avez essuyée ; corrections inconciliables avec l'authenticité d'un texte qui seroit de Ganganelli , & dès-lors invariable , mais qui , quoiqu'établissant de plus en plus l'imposture , vous font jeter de la poussière aux yeux des sots. Vain artifice , Monsieur Caraccioli ! car les gens éclairés ne s'y trompent pas.

Voulez - vous une preuve que vos *éditions* n'ont pas pour objet véritable de satisfaire l'empressement du public , comme si les exemplaires de la première eussent été épuisés , mais au contraire de le leurrer à l'aide du mot *éditions* ? J'ai chez moi deux exemplaires marqués en tête d'un caractère suspect : l'un porte au frontispice , *nouvelle édition* , & l'autre , *seconde édition*. Si celle-ci est la même que la précédente , pourquoi cette variété dans la qualification ? & pourquoi s'y trouve-t-il des différences , telle que la suppression de l'*Avis* qui précède le *Discours préliminaire* de la *nouvelle édition* ? Ce n'est certainement pas une *contrefaçon* ; puisque le livre porte la signature de *Lottin* , & que d'ailleurs le *contrefacteur* n'auroit pas fait une omission aussi grossière , qui l'eût décelé. Si cette *nouvelle édition* est la troisième , que ne l'avez-vous désignée par ce nom ? Vous ne savez donc pas la signification des termes français ? Car une chose qui en suit deux autres , s'appelle une *troisième* ,

& non une *nouvelle*, ce mot ne pouvant désigner que ce qui suit un premier en nombre ordinal.

Il résulte de là que votre but a été de faire retentir aux oreilles du public le nom de *quatre éditions*, uniquement pour réformer vos bévues. Je soupçonnerois même que la troisième édition ne consiste que dans le changement du frontispice. Par ce manège, le vulgaire, toujours crédule, devoit se persuader que votre Ouvrage avoit la plus grande vogue.... Je n'ignore pas qu'il a paru une édition des Lettres en *petit format* : je souscris à son existence réelle : mais elle ne vous blanchit pas de la tricherie typographique sur ce que vous appelez *seconde & nouvelle* édition ; car celle petit *in-12* étant la *quatrième* dans l'ordre chronologique, où est la *troisième* ? Les deux qui portent un nombre différent de celle-là, ne peuvent être, d'après la remarque que j'ai faite ci-dessus, que la *seconde* édition exprimée de deux manières.

Quoi qu'il en soit, examinons cette *nouvelle édition* : je me fais fort de démontrer qu'elle renferme des *variantes* si singulières, en comparant les textes des deux véritables *éditions*, qu'il faudra nécessairement en conclure que vous avez manié la substance des Lettres de Ganganelli en Seigneur suzerain qui jouit de son domaine en *directe*.

Commençons par l'*avis* qui précède le Discours préliminaire de la nouvelle édition.

On y lit : *Le Discours préliminaire mis au-devant de la première, nous ayant été redemandé, pour satisfaire l'empressement du public, nous avons cru devoir le refondre avec la Préface de la seconde édition.*

Quoi ! on vous redemande le *Discours préliminaire de la première édition*, &, pour nous satisfaire, vous le refondez ! Ce n'est donc plus ce *Discours* ; c'en est un autre ; car une refonte de deux Ouvrages l'un dans l'autre, les amalgame : cette opération est une nouvelle

création , qui de deux êtres n'en fait plus qu'un , mais individuellement différent des deux premiers. Vous mériter , Monsieur le Colonel , qu'on vous donne à vous-même un bon *avis* , pour avoir mis une pareille sottise.

Passons aux variantes du Discours préliminaire.

*On ne contestera pas l'authenticité ( de ces Lettres ) si l'on veut en juger par la conformité frappante qu'elles ont avec la science , le génie & la conduite de Clément XIV. ( Disc. prél. nouv. édit. page 3. )*

Phrase qui ne se trouve pas dans la première édition , où pour termes de comparaison on ne donne pas les *excellentes qualités* de Ganganelli , mais les *expéditions de la Chancellerie Romaine*. Vous voyez donc que j'avois raison de dire qu'avant de faire les *Lettres* , vous aviez fait la *Vie* , & que vous aviez calqué les Lettres sur les qualités du personnage. Je n'en demande pas davantage.

Il y avoit dans la première édition ( Disc. prél. page 5. ) : *Lorsque je fis paroître sa Vie , je pouvois craindre que le public ne me soupçonnât d'être plutôt Panégyriste qu'Historien ; mais à présent que c'est LUI-MÊME QUI PARLE , il sera facile d'en juger.*

Si j'y avois fait attention avant votre *nouvelle édition* , je vous aurois dit : *Commencez par prouver que c'EST GANGANELLI QUI PARLE*. Mais on ne peut plus vous faire cette objection , puisque vous supprimez cette observation sur la *Vie*. Rien de plus prudent ; car la rappeler , c'étoit faire penser à la corrélation qu'elle a avec les Lettres d'une manière si frappante , qu'elle paroît être de la même main que les *Ganganelliques*.

*M. de Voltaire , qui ne loue pas volontiers les Papes , suppose très-ingénieusement que ces deux aimables compagnes ( la raison & la vérité ) &c. &c. ( Disc. prél. prem. édit. page 8. )*

Il paroît que vous êtes tout confus d'avoir loué M. de Voltaire : vous ne l'éliminez aujourd'hui de la seconde édition de vos Lettres, que parce que vous avez lu *le Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade*, qui très-ingénieusement a perfissé vos Lettres. En vérité vous y êtes bien habillé ! Par quelle fatalité ne recevez-vous que des duretés du *Sultan de la littérature*, pour l'avoir mis dans votre catalogue des personnages à complimenter ?

*C'est que, selon les observations de M. TURGOT, dans son admirable Lettre (à M. de Vaines), &c. &c. (Disc. prél. prem. édit. page 16.)*

Tout ce compliment emphatique adressé aux *économistes*, a disparu de votre nouvelle édition depuis la disgrâce du *produit net*. Je vous en congratule ; car il étoit du dernier ridicule. Jugez si, en vous badinant sur cet article, ma plaisanterie étoit déplacée.

Quant à la vérité de ces Lettres, outre qu'elles portent toutes la même empreinte que celles écrites à Madame Louise, & dont on ne contestera sûrement pas l'authenticité ; outre qu'elles sont adressées à des personnes connues, je les tiens, en partie, d'un DIGNÉ ECCLÉSIASTIQUE, qui en a fait recueillir autant qu'il a pu ; de quelques amis du feu Pape ; d'un PERSONNAGE ILLUSTRE, qui tient un rang très-distingué en Italie ; enfin d'un ARCHEVÊQUE RESPECTABLE à tous égards. (Disc. prél. prem. édit. page 17.)

Je vous félicite bien sincèrement d'avoir fabriqué toute cette tirade. Par-là vous faites cesser les traçasseries que vous a attirées la proposition burlesque de comparer les Brefs adressés à Madame Louise, avec des Lettres particulières. Vous m'avez grandement réjoui en vous exécutant avec le même courage sur la suppression de ce *digne Ecclésiastique*, de ce *personnage illustre*, de cet *Archevêque respectable* à tous égards, qui avoient recueilli les Lettres pour vous

les faire passer. Vous m'avez donné de la gloriole, en vous voyant entrer dans mes vues, avant de vous les avoir communiquées même par écrit. Je suis tout fier d'avoir une critique *d'attraction*, par la raison qu'elle attire tous les esprits (a), même le vôtre.

Sur cette qualification d'*Archevêque respectable* à tous égards, que vous donnez à un de vos fondés de procuration pour la collection des *Ganganelliques*, des indiscrets se sont avisés de soulever le masque, &c de le nommer.

*Voilà pourquoi on trouve dans ce recueil quelques noms uniquement désignés par des étoiles.* (Disc. prél. prem. édit. page 19.)

Ah ! par exemple, pour ces *étoiles*, vous êtes sage d'avoir fait main basse sur toutes celles qui tapissoient le discours de la première édition. C'étoit une entreprise un peu téméraire à vous de vouloir nous les faire voir en plein midi. Je demande acte de l'aveu que vous faites enfin que ces *étoiles* couvroient vos Lettres d'un nuage épais.

*On a même poussé l'exactitude jusqu'à laisser des omissions de dates.* (Disc. prél. prem. édit. page 22.)

Je ne conçois pas, je vous l'avoue, pourquoi vous avez retranché de votre nouvelle édition cet article sur les *dates*; car cette *omission de dates* a été d'abord présentée comme un mystère de prudence de votre part, &c maintenant (*Disc. prél. nouv. édit. page 15.*) vous l'imputez à la pétulante *précipitation* de vos typographes. Je connois la valeur de toutes ces formules usitées parmi les Auteurs, &c en conséquence

(a) LE NEWTONIANISME de cette phrase est copié de la Lettre LXXXIII, où on lit : *UNE PHILOSOPHIE D'ATTRACTION* devoit être particulièrement la vôtre, par la raison que vous avez un caractère liant, aimable, QUI ATTIRE tous les esprits. (Nouvelle édit. tom. 2, p. 14.) Admirez comme Ganganelli avoit un style philosophiquement précieux !

permettez que j'en conclue que ma critique sur vos *dates* est excellente.

*Il y a quelques-unes de ces Lettres qui me furent communiquées à Florence dès l'an 1758, par le Prélat Cérati & par l'Abbé Lami. . . . Je les trouvai si belles & si judicieuses, que je les copiai sur les originaux.* (Disc. prél. prem. édit. pages 19 & 20.)

Vous dites la même chose, à peu près dans les mêmes termes, dans votre nouvelle édition ; mais vous avez eu la précaution d'en ôter le reste de la phrase ainsi conçue : *& que j'avoue même en avoir fait usage dans quelques-unes de mes productions littéraires.*

Cet aveu indiscret ayant réveillé l'attention des critiques, vous n'en avez laissé aucune trace dans la nouvelle édition : cependant c'est le médecin après la mort : le mot étoit lâché.

Mais voyez comme tout votre Ouvrage n'est que le résultat d'une combinaison mal - adroite ! Ce que vous ajoutez dans la nouvelle édition, est curieux à lire. Après avoir dit également dans le *Discours préliminaire* de celle-ci, que vous aviez eu les copies de l'Abbé Lami & du Prélat Cérati, vous continuez : *J'eus envie de les mettre au jour en 1762 ; & alors je reçus la réponse suivante du Pere Ganganelli, DEVENU CARDINAL.* (Ibid. page 10.)

Sur ce, une petite réflexion, Monsieur Caraccioli. Quoi ! dès 1758 vous copiez des Lettres, non pas pour les imprimer en 1762, mais pour n'avoir *ENVIE* que de les imprimer en 1762 ! Cela est unique. N'est-il pas visible que comme, depuis votre première édition, on a fait une glose embarrassante sur votre complaisance à citer votre projet de copier dès 1758, vous avez cru vous tirer de presse en glissant dans votre nouvelle édition, que lors de l'*envie* que vous eûtes en 1762, Ganganelli se trouvoit *Cardinal* ? Par-là vous donniez enfin une réponse à cette im-

portante question , pourquoi en 1758 , où Ganganelli étoit inconnu , vous recueilliez déjà ses Lettres.

Mais permettez que je vous le dise , cette raison est pitoyable , parce qu'elle est fabriquée & présentée après coup. On vous avoit dit : *A quel propos , dès 1758 , faisiez-vous le recueil des Lettres d'un simple Religieux qui ne jouoit aucun rôle dans l'Eglise ? Comment prévoyiez-vous alors qu'il seroit Pape , puisqu'il n'a été Cardinal qu'en 1759 ?* Oui , répondez - vous ; aussi *n'ai-je eu envie de les imprimer qu'en 1762.* Ainsi n'assignez-vous l'époque de votre envie qu'à la quatrième année de son cardinalat , afin que votre envie se trouvant plus rapprochée des premières années du cardinalat de Ganganelli , vous paroissiez ne vous être sérieusement occupé de ses Lettres que depuis que votre personnage avoit acquis quelque importance. N'est-il pas clair que c'est l'objection qui vous a suggéré l'expédient de la réponse ? Y a-t-il rien de plus gauche ?

Si vous m'aviez fait l'honneur de me consulter lors de votre première édition , je vous aurois conseillé de vous bien garder de débiter votre fable de 1758 , & par l'aveu du plagiat des Lettres de Ganganelli , fait à cette époque , de fournir des armes à vos adversaires ; mais au contraire je vous aurois excité à risquer le paquet dans le plus morne silence. Si on fût venu à toucher cette corde , alors vous eussiez laissé quelque temps aux différentes critiques , pour déployer leur étendue , & prendre une certaine affiette : fixées & déterminées , elles vous eussent donné lieu à combiner une réponse que vous eussiez fait quadrer avec des dates analogues aux critiques : vous eussiez pu vous excuser en ces termes :

« J'avoue que telle ou telle Lettre est greffée sur » tel & tel de mes Ouvrages : mais cette identité vient » de ce qu'en telle année , où j'avois composé tel de

» mes Ouvrages, *la véritable Mentor*, par exemple ;  
 » j'avois alors sous les yeux telle Lettre de Ganganelli, qui m'a fourni des matériaux. En telle  
 » autre année, où je donnai *la Jouissance de soi-même*,  
 » j'avois telle autre Lettre de Ganganelli, qui m'a  
 » encore servi de prototype ». Vous auriez donné de  
 petites anecdotes vraisemblables pour expliquer comment ces Lettres, les unes après les autres, étoient tombées entre vos mains. Par-là vous auriez coupé pied à l'objection foudroyante de *la Conversation avec soi-même*, publiée avant 1758, votre grand point d'appui : par-là vous ne vous fussiez pas empiétré dans vos propres réponses, d'autant plus indiscrètes, qu'elles font naître de nouvelles objections aussi défolantes : par-là tout paroïssoit, sinon vrai, du moins spécieux. Voilà ce que c'est que de ne pas consulter ses amis !

Vous nous donnez pour la première fois (*Disc. prél. nouv. édit. page 5.*) une Lettre que le Cardinal Ganganelli vous a adressée, dites-vous. Cette Lettre m'a fait un plaisir infini : sçavez-vous pourquoi ? C'est qu'elle prouve contre vous, puisqu'elle ne ressemble en rien, pour le style, à aucune des autres. Je prends pour juge quiconque a les premiers principes de la critique. Cette Lettre étant en italien, pourquoi Ganganelli, qui avoit conversé avec vous *en français à Rome*, vous écrit-il *en italien*, à vous *Français*, demeurant à Paris ? Vous prétendez que c'est une réponse à celle par laquelle vous aviez demandé l'agrément du Cardinal, pour faire imprimer sa correspondance épistolaire. Sçavez-vous ce qu'on a dit à ce sujet ? Que vous êtes un mal-adroît de n'avoir pas rapporté la Lettre que vous-même lui écrivîtes à ce sujet (bien entendu qu'elle eût porté le timbre du Bureau de la Poste). Rien n'étoit plus aisé pour vous : l'Abbé Fabri, qui a recueilli tous les papiers de son



oncle, vous auroit fait votre affaire. Comment cette idée vous a-t-elle échappé ?

Vous triomphez, vous chantez victoire sur cette Lettre de Ganganelli ; vous nous invitez à en venir voir l'original. Fort bien ! Mais vous ne nous invitez pas à lire dans votre Ouvrage le texte original des autres. C'est là le point décisif, le *hoc opus*, le *hic labor*.

D'après cette Lettre, vous vous écriez : *Il est donc manifeste que dès 1762 j'avois de véritables Lettres de Ganganelli.* (Disc. prél. nouv. édit. page 12.) Prenez donc garde, Monsieur Caraccioli ; point de distraction. Vous oubliez que vous avez dit dans votre première édition : *J'avois des Lettres qui me furent communiquées dès 1758.*

Vous allez vous embourber de nouveau. Songez que vous avez quelques Ouvrages avant 1762. Rappelez-vous la terrible décharge que vous a fait effuyer l'anecdote de *la Conversation avec soi-même*, imprimée avant 1758.

*Donc il est manifeste que j'avois de véritables Lettres de Ganganelli.*

*Donc il est manifeste que vous dites avoir reçu une Lettre de Ganganelli.* Où est la preuve que ces Lettres dont parle Ganganelli, sont celles que vous publiez aujourd'hui ? Vous nous donnez des mots, & moi je vous donne un fait ; le voici : c'est que cette même Lettre insérée dans le *Discours préliminaire* de votre *nouvelle édition*, ne ressemble pas plus à aucune de celles insérées dans votre recueil, que la figure de M. Caraccioli ressemble à celle de Ganganelli.

Examinons, en effet, cette Lettre dont vous nous donnez enfin la copie, en y joignant la traduction française. (Pages 11 & 12.)

**ILL<sup>mo</sup>. SIGNORE,      M<sup>onsieur</sup>,**

*Le Lettere che hanno comunicate a Firenze , a V. S. Ill<sup>ma</sup>. sono state scritte con precipitazione , e non meritano affatto , l'onore ch'ella vuol compiacersi di far loro , dandole alla luce ; motivo per cui prego istantemente V. S. Ill<sup>ma</sup>. a non divulgarle. Quel c'ho scritto non ha per merito che la verita , e la schiettezza. Nulla di meno le ne sono molto tenuto , e sarò sempre riconoscente al di lei zelo , che in qualunque sia si rincontro , le ne testifichero la mia gratitudine , e con tutta la stima mi ratifico di V. S. Ill<sup>ma</sup>. servid. vero ;*

**F. LOR<sup>o</sup>. Card.**

**GANGANELLI.**

*Roma , 19 di Sett. 1762.*

« Les Lettres qu'on vous » a communiquées à Flo- » rence , ont été écrites » avec précipitation , & » elles ne méritent nulle- » ment l'honneur que vous » voulez leur faire en les » mettant au jour. C'est » pourquoi je vous prie » instamment de ne point » les rendre publiques. Ce » que j'ai écrit n'a d'autre » mérite que la franchise » & la vérité. Je ne vous » en suis pas moins obligé ; » & je serai toujours si re- » connoissant de l'affection » que vous me témoignez , » que je chercherai en toute occasion à vous en » marquer ma gratitude , » & à vous prouver toute » l'estime avec laquelle je » me déclare votre vérita- » ble serviteur ,

**F. LAUR. Card.**

**GANGANELLI.**

*A Rome , ce 19 Sept. 1762.*

1<sup>o</sup>. Cette Lettre datée de 1762 , ne peut nous assurer que de l'authenticité de celles qui précédent ce temps : mais comme vous nous donnez une ving-

taine de Lettres depuis 1762 , ce que vous écrit Ganganelli ne prouve rien en faveur de celles-ci. Dépêchez-vous donc bien vite de nous en citer encore une que Ganganelli vous ait adressée depuis 1762.

2°. Il ne faut que des yeux pour voir que cette Lettre , quant au style , n'a pas la plus petite conformité avec toutes les autres , comme je l'ai déjà observé.

3°. Elle pèche contre les regles de la traduction ; car traduire , c'est transporter dans une autre langue , non-seulement les pensées , mais encore les formes employées dans l'original , quand il y a possibilité de le faire. Or vous allez voir , Monsieur Caraccioli , que vous avez omis ici , sans raison , de nous faire passer dans le français une des formes dont se sert votre original : en voici la preuve.

Le texte italien vous qualifie de *Seigneur* , non-seulement *illustre* , mais *très-illustre* , *illustrissime* ; ce qui signifie , *on ne peut pas plus illustre* , *illustre au-delà de toute expression* , *illustre au-delà de toute imagination* ; *Illustrissimo Signore*. Comment traduisez-vous ces mots ? *Monsieur*. Il est vrai qu'il est en *vedette*. Mais vous m'avouerez que ce *Monsieur* , tout court , est bien bourgeois , & ne tranche pas du *grand Seigneur*. Je n'ignore pas que ce que nous appelons *Monsieur* , en Italie se qualifie par *Signore* ; mais quand on donne de l'*Illustrissimo* , ce n'est plus alors un *Monsieur* du commun & à la douzaine.

En vain vous me direz que c'est un protocole italien , que vous pouviez vous dispenser de rendre : mais outre que , pour traduire par un équivalent , vous pouviez vous servir de cette expression , *Monsieur le Marquis* , qualification que vous prenez dans le titre de l'adresse de la Lettre CXXII ; & qui est entièrement de vous ; car apparemment il n'y avoit pas en tête de cette Lettre CXXII ( écrite en latin ou

en italien) ces mots, *Au Marquis Caraccioli* (a); outre, dis-je, que pour rendre votre *illustration italienne*, vous pouviez vous servir de cette qualification, *Monsieur le Marquis*, pourquoi trouve-t-on dans la traduction de plusieurs Lettres, cette expression, *Monsieur ?* N'est-elle pas de race aussi italienne qu'*Illustrissimo Signore* ? Pourquoi lit-on dans la Lettre au *Pere Pourret* ( Vie de Clément XIV , prem. édit. p. 364. ), ces mots : *A Rome, ce 8 des Calendes de Décembre* (Lettre que vous avertissiez être traduite du latin) ? Cette manière n'est-elle pas latine, & aussi étrangère au français que l'*Illustrissimo Signore* ? Mais il y a quelque chose de plus décisif contre vous. J'ouvre la Lettre XXXVIII, à une Dame *Vénitienne* que vous appelez *B\*\*\**, & je lis : *Je voudrois bien, s'il étoit été possible, que votre SEIGNEURIE ILLUSTRISIME eût fait disparaître de son Ouvrage l'endroit où Locke, &c.* (Prem. édit. page 204.)

Cette Lettre, vous ne pouvez que la donner comme traduite de l'italien. Voilà donc la *Seigneurie illustrissime* qu'il est possible d'employer dans notre langue, puisque vous l'employez en parlant de votre *Vénitienne*. Pourquoi, traduisant fidèlement ici ces mots, ne les rendez-vous pas également dans la Lettre dont je fais l'analyse ? Vous convenez donc qu'il y a des formes qu'on peut & qu'on doit faire passer d'un original dans une copie ? Ainsi vous avez eu tort de nous dérober, dans la traduction française, votre *Seigneurie illustrissime*. Est-ce que vous croyiez que vous n'êtes pas un *grand Seigneur* en bon français ?

(a) Il est à remarquer que pour apprendre qu'une des Lettres insérées à la fin de la Vie de Clément XIV, première édition, page 366, est adressée à M. le Marquis Caraccioli, il se sert de cette expression : *Lettre qu'il m'écrivit de Rome* : comme si le public devoit sçavoir que ce moi signifie M. Caraccioli par excellence !

Vous devez, dans le fond, être flatté de la querelle que je vous fais, & en sourire intérieurement, comme d'intelligence avec moi ; car vous sentez bien que dans tout ceci je fais le rôle de votre *preux Chevalier envers & contre tous*, puisque je le suis même *contre vous*.

4°. De toutes les difformités qui se trouvent entre cette Lettre & les autres du recueil, je ne m'arrêterai qu'à l'énorme différence qui se fait sentir entre toutes les finales de celles-ci, & la manière simple & des moins affectées, dont Ganganelli termine cette Lettre, en se contentant de vous dire (en italien), *qu'avec toute l'estime il se déclare le véritable serviteur de votre Seigneurie illustrissime, Frere Laurent, &c.* (Je traduis d'une manière moins concise que la vôtre.) *E con tutta la stima mi ratifico di V. S. illustrissima servid. vero F. Lo<sup>o</sup>, &c.*

Quoi ! Ganganelli, qui, au bas d'une Lettre à M. Stuart, lui déclare qu'avec le temps tout passe, *EXCEPTÉ l'attachement singulier avec lequel il est de tout son cœur son très-humble, &c.* (Lettre 6.)

Ganganelli, qui dit qu'on n'aura jamais assez écrit, quand il sera question d'excellentes choses, & qu'il veut faire *IMPRIMER* qu'on ne peut trop admirer le Prélat Cérati, & trop lui répéter combien il a l'honneur d'être son très-humble, &c. (Lettre 8.)

Ganganelli, qui entrevoit une de ses Lettres .... comme une *BIGARRURE* qui amusera, la *SIGNATURE* du Frere Ganganelli ne pouvant avoir de mérite aux yeux du Marquis Clerici, qu'autant qu'elle se trouve au *BAS* du profond respect avec lequel il a l'honneur d'être son très-humble, &c. (Lettre 9.)

Ganganelli, qui n'engagea personne à se faire Moine, craignant de donner lieu aux reproches, comme il craignoit d'ennuyer Madame\*\*\*, s'il prolongeoit son épître (contre les dévotes), qui n'a d'autre mérite à ses yeux,

qu

que l'avantage qu'elle lui procure d'assurer Madame du respect avec lequel il a l'honneur d'être son très-humble, &c. (Lettre 10.)

Ganganelli, qui méprise trop la fortune pour qu'elle l'appelle ; mais qui avoue que c'en est UNE TRÈS-GRANDE pour lui, que d'assurer l'Abbé Lami de tout l'attachement avec lequel il est son très-humble, &c. (Lettre 14.)

Ganganelli, qui apprenant que le sommeil, auquel il ne veut pas manquer, annonce qu'il faut qu'il quitte sa Lettre ; mais que ce qui le console, c'est que son amitié ne DORT jamais, ET QUE LA NUIT COMME LE JOUR, il est irrévocablement son très-humble, &c. (Lettre 18.)

Ganganelli, QUI BAISE LES MAINS du Cardinal Crescenci avec le plus profond respect, en attendant le moment où il LUI BAISERA LES PIEDS. (Lettre 22.)

Ganganelli, qui, croyant ne faire qu'une Lettre, cependant a fait un Sermon, excepté qu'au lieu de finir par AMEN, il finira par le respect qui est dû à M. le Prince San-Severo, & avec lequel il a l'honneur d'être son très-humble, &c. &c. (Lettre 82.)

Quoi, Monsieur Caraccioli ! un homme qui, dans ces Lettres, & en plusieurs autres dont j'omets les échantillons, a l'habitude de mettre à la fin de pareils *concetti*, aussi remplis d'esprit & de naturel, termine par une simple déclaration d'estime, pas même accompagnée d'un très-humble, une Lettre adressée à vous ; à vous, qui deviez être l'Auteur de sa Vie, & de l'histoire de son pontificat ; à vous, qu'il devoit sûrement devoir faire imprimer sa correspondance épistolaire ; à vous, dont il faisoit le plus grand cas ; à vous, avec qui il avoit parlé français à Rome ; à vous, Marquis & Colonel tout à-la-fois ! Non, mille fois non, je ne l'imaginerois jamais. Je me jette à vos genoux, Monsieur Caraccioli, pour vous supplier,

vous conjurer de me permettre de rester convaincu que cette Lettre n'est pas de la même main que les cent trente-deux du recueil. ....

Admirez maintenant combien est vigoureuse , nerveuse , musculeuse la preuve que vous tirez de cette Lettre insérée dans le Discours préliminaire de votre nouvelle édition , pour étayer les premières !

Je reviens à l'examen de vos deux Discours préliminaires.

*Celles ( les Lettres ) qu'on m'a fait passer dans le cours de l'année dernière , ont une telle ressemblance avec les autres , qu'on ne peut s'y méprendre. ( Disc. prél. nouv. édit. page 13. )*

D'accord : aussi je ne sçache pas qu'il y ait deux Caraccioli dans Paris ; vous êtes unique dans votre espèce.

*Aussi l'Auteur du Journal des Sciences & des Beaux Arts dit-il avec raison , que si l'on s'accorde à reconnaître , &c. ( Ibid. )*

*Aussi l'Auteur du Journal des Sçavans & celui de l'Année littéraire , aussi M. Fréron & son digne successeur l'Abbé Grosier , ont-ils dit avec raison , parce qu'ils l'ont prouvé papier sur table , que les Lettres de Ganganelli sont supposées.*

*Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire que Ganganelli , préconisé par le Pere Berti , Augustin , au milieu d'un acte public ; vanté par plusieurs villes d'Italie , comme un Panégyriste des plus éloquens ; cité comme un homme rare par les Auteurs qui ont écrit sur l'Italie ; qu'y a-t-il de si extraordinaire qu'il ait écrit des Lettres ingénieuses & sçavantes ? ( Disc. prél. nouv. édit. pages 13 & 14. )*

Sans doute , il n'y a rien d'extraordinaire que Ganganelli ait eu beaucoup de mérite , qu'il ait été un homme de la plus vaste érudition , qu'il ait écrit des Lettres sçavantes & ingénieuses , même en arabe , si l'on

veut : mais y a-t-il rien de si extraordinaire que Ganganelli , *préconisé par le Pere Berti , Augustin ( Italien ) , au milieu d'un acte public ( latin ) ; vanté par plusieurs Villes d'Italie , comme un Panégyriste des plus éloquens ( qui s'exprimoit toujours en latin ou en italien ) ; cité comme un homme rare par les Auteurs qui ont écrit sur l'Italie ( mais qui n'ont jamais dit qu'il possédât à merveille la langue française ) , ait pu composer des Lettres ingénieuses & sçavantes en latin & en italien , selon le génie français , avec profusion de toutes les richesses de la langue française , sans que son texte latin ou italien ait conservé le moindre vestige du génie des deux langues dans lesquelles on le fait écrire ? Et vous n'appellez pas cela un prodige , Monsieur Caraccioli ? Vous ne croyez pas à la *démonomanie* des ames [ *Voyez Lettre 22.* ] , mais je vois que vous croyez à la *démonomanie* du génie.*

*Sans un esprit de parti , jamais on ne se fût avisé de les contester ( ces Lettres ). [ Ibid. ]*

*Un esprit de parti , Monsieur Caraccioli ! Avez-vous bien réfléchi à ce que vous dites là ? Un esprit de parti ! Il est certain que ce langage vous sied au mieux. Il est certain que vous n'avez jamais été à Tours apostoliser avec la manie du prosélytisme. Il est certain que dans ce moment-ci vous n'êtes prôné que par ceux qui ne sont d'aucun parti. Il est certain qu'une Gazette , dont l'épigraphe est , *A l'impartialité* , n'a pas fait les plus grands éloges de vos Clémentines. Il est certain que dans aucun de vos Ouvrages , pas même dans celui qui fait l'objet de ma discussion , vous ne glissez aucune maxime qui sente la caque. Aussi réfuterez-vous triomphalement tout ce que j'ai dit plus haut sur votre brevet de Colonel au service du parti !*

A propos de réfutation , comment vous y prendrez-vous pour détruire le reproche que j'ai pris la liberté de vous faire sur ce que vous ne cessez de



donner au public les mêmes idées sous différentes formes (a) ? Tenez, sans aller si loin, dans votre *Discours préliminaire*, que j'ai sous les yeux, je m'aperçois que vous y répétez, presque dans les mêmes termes, tout ce que vous avez inféré dans une Réponse aux doutes proposés contre les *Lettres*, & imprimée chez Boudet. Cela n'est pas bien, Monsieur Caraccioli : tâchez donc de vous corriger de cette petite habitude.

Vous aviez intercalé dans le texte de la première édition les proverbes italiens : dans le *Discours préliminaire* de l'édition nouvelle (pages 17 & 18.), vous nous prévenez que vous retranchez tous ces mots italiens, comme ayant déplu à plusieurs personnes de goût, parce qu'ils hachotent le discours, & y mettoient une bigarrure qui n'est point dans les *Lettres originales*.

Je suis flatté de me trouver au nombre de ces personnes de goût ; car je vous ai prouvé que ces citations me déplaissent, parce qu'elles hachotent l'authenticité des *Lettres*. Si vous n'aviez fait que traduire, cette bigarrure qui a déplu, ne s'y fût pas trouvée.

De l'italien mis à côté du français n'est pas plus choquant dans une Lettre, que du latin mis à côté du français, dans les Discours de Bourdaloue & de Massillon, ne dépare les chefs-d'œuvre des ces grands maîtres.

Des proverbes, d'ailleurs, qui ont plus de grace à être cités dans leur langue, peuvent-ils ne pas quadrer avec le style familier du genre épistolaire ? Ainsi la bigarrure dont vous parlez, est nécessairement celle qui résulte de votre interpolation mal-adroite. Vous

(a) Entre autres exemples, nous pourrions citer *L'Europe Française*, Opuscule de M. le Colonel, métamorphosé, huit jours après, sous cet autre titre, *Paris le modèle des nations*. Cette production n'est qu'un tissu de lambeaux détachés des *Lettres* prétendues de Ganganelli, qui venoient de paroître. Si le mot d'outrecuidance n'étoit pas suranné, qu'il exprimerait avec énergie l'audace de ce *Protée* littéraire !

convenez enfin que cette *bigarrure* n'étoit point dans les Lettres originales : vous consentez donc à passer pour avoir fait un autre métier que celui de *Traducteur & d'Editeur*.

*J'ai aussi revu l'Ouvrage italien , & je l'ai comparé avec la traduction française , dans laquelle j'ai trouvé quelques fautes , que j'ai fait disparaître en rendant les pensées à leur véritable sens. ( Disc. prél. nouv. édit. page 18.)*

Ah ! que cette tournure est adroite , Monsieur Caraccioli ! Qui ne voit que votre projet est de nous donner ici le change sur le motif des *variantes* énormes que la réclamation publique vous a forcé de substituer au texte français qui avoit paru d'abord ? Vous flattez-vous sérieusement que nous serons assez niais pour donner dans un pareil godan ? . . . . Quoi ! vous aviez d'abord mal revu *l'italien* , & mal comparé avec la traduction française ! Mais ce qui est arrivé pour la première édition , ne peut-il pas vous arriver pour une seconde & une troisième ? Comment donc voulez-vous que nous comptions sur vos éditions postérieures ?

*Dans laquelle j'ai trouvé quelques fautes.*

Que dites-vous , *quelques fautes* ? Dites mille fautes grossières , qui , n'étant ni des erreurs d'impression , ni des omissions ou des négligences de traduction , démontrent irréfragablement l'imposture des Lettres ; des fautes sur lesquelles on vous a honteusement relevé ; des fautes qui , vivement censurées , ont réveillé votre attention sur quelques autres qui avoient échappé à la critique.

*VOUS AVEZ RETOUCHÉ la traduction française , dans laquelle vous avez trouvé quelques fautes ! Vos variantes , qui dans un instant vont nous apprêter à rire , vont nous apprendre l'art admirable avec lequel vous retouchez une traduction.*

*J'ai retouché la traduction de la Lettre circulaire aux Evêques, & des Lettres adressées à Louis XV, à Madame Louise, au Duc de Parme, &c. & l'on verra (autant que le style de la Chancellerie Romaine peut le permettre) qu'elles ressemblent aux autres Lettres. (Disc. prél. nouv. édit. page 18.)*

Bonne, bonne plaisanterie dont vous nous régalez! On vous avoit dit : « C'est une extravagance de donner à des Lettres, pour termes de comparaison, des » *Brefs, Bulles de Jubilé & Discours Confistoriaux* ». De plus, en proposant un parallèle de ce genre, vous vous jugez par vos propres armes ; car en vérité le style d'un Bref ne peut pas ressembler à celui d'une Lettre missive, précisément parce qu'un Bref ne fut jamais qu'un Bref.

A cette objection que répondez-vous ? *J'ai retouché la traduction, & l'on verra qu'elles* (ces Brefs que vous appelez des Lettres) *ressemblent réellement aux autres.* Donc, avant la traduction, les Lettres & les Brefs ne se ressembloient pas ; & c'est précisément la thèse que j'ai soutenue plus haut. Il y a un plaisir infini à vous combattre, Monsieur Caraccioli ; vous vous poussez des bottes à vous-même de toutes vos forces.

*J'ai retouché la traduction des Lettres adressées à Louis XV, à Madame Louise, au Duc de Parme, &c.*

*Des Lettres adressées à Louis XV, &c. ! Des Lettres !*

Mais gravez-vous donc bien dans l'esprit que ce ne sont pas des Lettres ordinaires, mais des *Brefs*. Quoi ! des Lettres familières qui portent la clause de la *bénédiction apostolique*, & plusieurs la date sous l'anneau du pécheur, & en tête la formule ordinaire, *Clément XIV, à . . . . Salut, &c. !* Vous l'avez bien senti : afin que ces formules ne dérangent pas votre système, qu'avez-vous fait ? Vous avez retranché de quelques-uns des Brefs imprimés à la fin des Let-

tres, & la *bénédiction apostolique*, & l'*anneau du pécheur*. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que c'étoit une insigne mal-adresse ? Car ce style de la Chancellerie Romaine est invariable : donnez-vous la peine d'aller vous en assurer chez M. le Nonce lui-même.

Ainsi, par ce petit manège, vous faites tout ce que vous pouvez pour assimiler à des Lettres ces Brefs tronqués par la tête & par les pieds. Puisque votre imagination est toute tapissée de *Brefs & Bulles épistolaires*, vous n'avez qu'à prendre aussi le *Décret de Gratien*, le *Sexte*, les *Clémentines*, & les *Extravagantes de Jean XXII* ; vous aurez, en fait de Lettres de Papes, de la besogne toute taillée.

( *Autant que le style de la Chancellerie Romaine peut le permettre.* )

Mais voyez votre obstination ! Si ces *Brefs*, que vous vous entêtez d'appeler *des Lettres*, portent l'empreinte du style de la Chancellerie Romaine, ils ne sont donc pas des *Lettres* qu'on puisse comparer à toutes les autres, qui ne viennent pas des bureaux de la même Chancellerie : car apparemment on ne s'y amuse pas à faire des expéditions contre les dévotes qui s'habillent en brun.

Cependant voulez-vous absolument que, par complaisance je vous accorde que ces *Brefs* soient des *Lettres* ? A la bonne heure : mais il s'ensuivra de là que les quatre dernières de votre recueil ne sont pas des *Lettres* du Pontife Ganganelli. Faites bien attention à ce petit raisonnement que je vais vous faire. Ces quatre dernières pièces, vous les donnez comme écrites par Ganganelli alors Pape. Or il n'y impartit pas à ses correspondans la *bénédiction apostolique*, sous l'*anneau du pécheur*. ( Voyez Lettres 129, 130, 131, 132. ) Ces expressions, selon vous, étoient cependant du style familier des *Lettres* de ce Pontife : puis-

que ses *Brefs* sont du même style : donc les quatre dernières épîtres ne sont pas de *Ganganelli Pape*. Tirez-vous de là, Monsieur Caraccioli.

*Si le Supplément, que le public attend avec la plus vive impatience, n'a point encore paru, c'est que les productions de Ganganelli ne se FABRIQUENT POINT EN FRANCE.* (Disc. prél. nouv. édit. page 19.)

Ah ! ah ! ah ! *Le Supplément n'a pas encore paru, &c.* Je sçais bien pourquoi, Monsieur Caraccioli ; c'est qu'il vous faut *du temps* pour fabriquer ces nouvelles Lettres, & qu'elles n'ont pu se jeter au moule, sur-tout dans la crise où vous vous trouvez, assailli de gens qui, aujourd'hui au fait des procédés de votre manipulation, ont bucciné dans tout Paris votre secret. Je conçois que depuis un an, n'ayant pas l'esprit assez tranquille, vous n'avez pu vous livrer aux travaux de *l'enfantement pour nous donner votre puiné....* Je rirois bien si M. Caraccioli finissoit par une *fausse couche* : car on prétend que ce *Supplément* fera mis dans le *grenier* du Pape. Pourquoi aussi, en étourdi, avez-vous pris l'engagement de nous donner ce *Supplément*, avant de vous bien assurer si l'impof-ture de vos premières Lettres ne seroit pas démasquée dès la première édition ?

*LE SUPPLÉMENT, que le public attend avec la plus vive impatience.*

Vous avez raison. Quant à moi, je meurs d'*impatience* de le voir. Cette lecture me fera faire un chyle excellent, & peut-être même me procurera l'honneur de vous écrire encore, & aux *Journalistes* d'amples matières pour leurs feuilles, pourvu que vous ne leur fassiez pas interdire la presse. Cet *embargo* mis par vous sur certaines plumes en possession d'*appeller un chat un chat....* a paru aux gens sensés un argument d'une force *épouvantable* en faveur de l'*authenticité des Lettres*.

*Celles que j'ai déjà.* (Disc. prél. nouv. édit. p. 19.)

Puisque vous en *aviez déjà*, que n'en mettiez-vous une ou deux dans votre *nouvelle* édition ? Cette addition auroit prouvé que vous ne vous laissez pas ébranler par de vaines critiques ; que votre zèle à fournir de nouvelles Lettres aussi-tôt qu'elles vous tombent entre les mains, marque la candeur de votre ame, & que vous allez droit votre chemin. Ces deux Lettres n'eussent pas diminué de beaucoup la grosseur du volume que vous nous annoncez ; ainsi nous y eussions gagné, & vous n'y eussiez rien perdu.

*Celles qu'on me promet, me mettront à même de donner encore un volume, mais qui ne sera pas moins intéressant.* (Ibid.)

Voulez-vous, Monsieur Caraccioli, que je vous donne, moi, quelques sujets *bien intéressans* à traiter ? Prenez l'histoire des Anglo-Américains, qui se battent tant qu'ils peuvent contre la *mere patrie*. Faites écrire à Ganganelli quelques Lettres où, en grand politique, il prédira qu'*un jour viendra* que les Colonies secoueront leurs chaînes & briseront leur joug ; qu'il est à désirer que ce fameux événement ne soit pas éloigné, afin que *la liberté des hommes opprimés sur un hémisphere, puisse trouver un asyle sur l'autre*. Vous aurez une infinité d'aphorismes philosophiques à préférer là-dessus. Vous avez *M. Stuart, l'Ecoffais, votre ami* ; voilà à qui adresser la Lettre. Cette *Amérique*, sur qui nous avons tous les yeux ouverts, piquera la curiosité du moment.

J'ai un autre sujet à vous offrir encore ; c'est l'état actuel de la *Pologne*. Vous en avez déjà parlé ; mais voici du neuf. Vous n'ignorez pas qu'il s'est tenu une *Diette générale*, où la constitution de la République a été changée, le pouvoir des *Grands - Généraux* abolis, l'autorité Royale heureusement rétablie. Prenez ce côté intéressant, & faites annoncer par Gan-

ganelli cette mémorable révolution. Adressez cette Lettre à quelque *Référendaire* dont le nom finisse en *ski* ; rien de plus aisé. Il est tout clair qu'il vous faudra *antidater*, & antidater de bien loin : mais, de grace, prenez bien garde. D'abord point d'étourderie sur ces dates ; puis convenez si bien avec vous-même de votre texte, que vous ne donniez prise sur rien dans une édition postérieure. Songez à ces deux articles, je vous en supplie.

A propos de *révolutions*, apprenez-moi pourquoi, dans votre recueil, vous avez omis de nous donner un morceau sur celle de *Suede*, opérée en 1772, sans coup férir. Feuillotez bien les papiers de Ganganelli ; vous devez trouver quelque Lettre sur ce sujet.

*M. l'Abbé Fabri, NEVEU de Clément XIV, se chargera lui-même de mettre au jour les Traités de Théologie que ce PAPE a composés, & qui sont infiniment estimés.* ( Disc. prél. nouv. édit. page 19. )

Les bras me tombent. *M. l'Abbé Fabri, neveu de Clément XIV !* Est-il possible que le même homme, le même M. Caraccioli, appelle l'*Abbé Fabri* neveu de *Clément XIV*, lui qui, dans la Vie de ce Pontife (page 155.), s'exprime ainsi : *On ne sçait s'il a des PARENS ; c'est le Grand-Prêtre Melchisédech : & (page 158.) : Les NEVEUX de Ganganelli sont restés sous un nuage ?*

*Des Traités de Théologie que le Pape a composés, & qui sont infiniment estimés !* Eh ! vous nous avez dit que ce Pape n'a jamais rien écrit. Relisez donc la page 128 de la Vie de *Clément XIV*, prem. édit. Est-il possible que vous ayiez la mémoire aussi courte ? Elle vous a joué ici un bien mauvais tour ! Ecoutez ce qu'on lit à la page 250 de cette même Vie. .... *Ganganelli parla quelquefois de refondre le Bréviaire Romain, & de donner un CORPS DE DOCTRINE qui*

*fixât l'enseignement de la théologie. .... Malheureusement ce furent autant de projets que ses embarras, & sur-tout la mort, firent évanouir. Osez nous parler, après cela, d'une Théologie de Clément XIV.*

Ainsi, *des Traités de Théologie que CE PAPE a composés !* Cela n'est pas exact, *que ce Pape* : des badauds pourroient, sur cette expression louche, s'imaginer que ces Traités ont été faits par Ganganelli pendant son pontificat. Qui doute qu'accablé du poids des affaires, suites d'un regne orageux, il n'a pu avoir le temps de rédiger des cahiers de théologie ? Il falloit dire, *Traités qu'il a composés étant Cordelier, Lecteur en théologie* : ce qui est un peu différent : vous en sentez la raison.

*Que ce Pape a composés.* Il me vient à ce sujet une violente suspicion. Cette expression ne signifieroit-elle pas que le *Pape* ( celui qui a écrit les cent trente-deux Lettres ) a composé *ces Traités* ? Je suis convaincu que c'est ce *Pape-là*, & non un autre. Vous vous rappelez que j'ai démontré qu'un certain M. Caraccioli étoit agent d'un certain parti, & que tout ce recueil avoit pour fin dernière un certain objet, qu'on devoit, en se pliant & se repliant, parvenir à remplir à petit bruit ? Eh bien ! s'il arrivoit que cette Théologie fût composée pour servir d'arsenal à certaines propositions prosrites, & qu'on s'efforce de faire reparoître sous toutes les faces ? Qu'en pensez-vous ? Entre nous, ce seroit un bon croc-en-jambe à donner aux *Molinistes* ! Comme on est en train de lire les Ouvrages épistolaires de Ganganelli, on aura aussi la curiosité de lire *sa Théologie*. Il ne sera pas très-aisé de prouver dans l'instant que cet Ouvrage est aussi apocryphe que les *Lettres* ; interim *la bonne doctrine* se propagera. Comme vous n'êtes chargé que de la partie épistolaire, & que votre état de laïque ne suppose pas de connoissances fort théologiques ( car



tout le monde ne sçait pas que vous avez dû ou pu  
 en acquérir dans une Congrégation Ecclésiastique où  
 vous avez été enrôlé ), & que de plus, au pis aller,  
 en vous accusant même du talent de fabriquer des  
 Lettres, on ne pourroit pas vraisemblablement croire  
 qu'il y ait un Caraccioli pour chaque genre ; on ne  
 s'avisera donc pas de vous mettre sur le corps cette  
*Théologie-là* : le préjugé sera en faveur du nom qu'elle  
 portera, & la *vérité catholique*, jusqu'ici réprimée,  
 triomphera à la fin. Soyez de bon compte : comment  
 trouvez-vous mon idée ? Ne croiriez-vous pas que  
 j'ai été appelé *au petit comité* ? Mais comme il faut  
 vous confier mes suspensions dans toute leur étendue,  
 ne seroit-il pas convenu déjà entre *vous autres*, qu'au  
 cas que vous ne vous sentissiez pas les reins assez  
 forts pour vous charger de composer ce Code théo-  
 logique, & sur-tout de le composer en latin, idiôme  
 dont vous n'avez peut-être pas assez d'usage ; ne se-  
 roit-il pas, dis-je, convenu entre *vous autres* que  
 vous seriez au moins le *Traducteur* de cette importante  
 Théologie ? Oui, le *Traducteur* : vous m'entendez bien :  
 car il faudra absolument une *traduction*, quand ce ne  
 seroit que pour *nos sœurs de la petite Eglise*.

Ainsi, Monsieur Caraccioli, quelque chose qui  
 arrive, vous aurez part à la bonne œuvre : votre  
 enthousiasme pour tout ce qui sort de la plume de  
 Ganganelli, mérite que l'on vous donne au moins la  
 tâche qui vous convient.

Telle est mon idée. Elle pourra vous paroître un  
 peu folle ; néanmoins elle a tellement pris dans plu-  
 sieurs têtes, que des gens, esprits ombrageux, ont  
 cru devoir prévenir les premiers Pasteurs & le Gou-  
 vernement sur cette fameuse *Théologie* que l'*Abbé Fabri*  
 prépare. Ainsi avertissez cet Abbé de prendre ses me-  
 sures en conséquence. Je lui conseille de s'arranger  
 avec les Imprimeurs de l'*Archevêque d'Utrecht*. Si je

ne vous passe rien , vous voyez que je ne vous cache rien ; c'est une preuve de ma droiture.

En voici une autre. Je vous ai reproché d'avoir fait des changemens dans les deux éditions de votre Discours préliminaire ; cependant, comme il faut être juste , j'avoue qu'il s'y trouve en certains endroits des morceaux qui sont les mêmes, par exemple, tout cet article qui commence par ces mots, *ennemi déclaré des petites dévotions*, &c. Les deux éditions se ressemblent sur cet article.

*Les petites dévotions*, expression favorite de M. Caraccioli. J'admire le zèle avec lequel vous attaquez les *dévots*, & le ton léger avec lequel vous les persiflez. Sur ce chapitre je passe condamnation ; je vous les livre, ces *dévots* : vous avez raison de leur en vouloir. Il paroît que vous les connoissez bien. Ils sont malins & babillards ; ils n'ont point du tout de vraie *charité*. Sçavez - vous que ce sont ces partisans des *dévotionnettes* qui ont été les premiers à jaser sur les *Lettres de Ganganelli* ? Plusieurs même ont eu la malice infernale d'aller porter chez des *mécènes* le *Véritable Mentor*, le *Voyage de la Raison*, & plusieurs de vos Ouvrages, pour goûter le plaisir diabolique de fulguriser tous vos partisans, & les réduire à se bien convaincre que c'est vous qui êtes le *Pape Ganganelli*, Auteur de ces cent trente-deux épîtres charmantes, & où les Français sur-tout ont été enchantés de retrouver toutes les expressions à la mode dans leur nation.

Je conviens que cette race dangereuse de *dévots* vous a joué là un tour pendable : vous ne devez pas le leur pardonner.

Le *Discours préliminaire* de votre nouvelle édition ainsi analysé, j'allois tout de suite m'occuper des *variantes mirifiques* que vous nous avez données dans les *Clémentines* de la seconde main ; mais dans cet instant

vient d'entrer un de mes amis, qui a fait l'emplette de la *troisième partie* de vos Lettres, vulgairement appelée votre *Supplément*. Par dix-huit mois d'attente vous m'avez fait acheter l'avantage de le posséder. A l'ouverture du livre, j'y apperçois les mêmes traces de l'imposture qui a présidé à la composition des premières Lettres.

A l'étiquette du sac j'ai reconnu l'empreinte de M. Caraccioli; c'est *la voix de Jacob* qu'il emprunte, mais c'est toujours *la main d'Esau*. A chaque page on devine le faussaire; on y reconnoît son langage, ses manières, son encolure. Ces nouvelles épîtres sentent de cent lieues à la ronde l'esprit de parti cheillé dans l'ame de celui qui les a composées.

Vous avez bien eu raison, Monsieur Caraccioli, d'appeller cet Ouvrage du nom de *Supplément*; car vous avez eu l'art d'y suppléer à tous les traits qui, dans les premières Lettres n'étoient qu'ébauchés. Certaines propositions d'abord entrevues, sont ici établies plus directement: certaines matieres sur lesquelles vous vous étiez permis des épigrammes dont la malignité étoit plus enveloppée, sont assaisonnées ici d'un sel plus piquant. Rien de plus naturel; toutes les critiques qu'on vous a fait essuyer, ont dû vous aigrir l'humeur.

Commençons par discuter l'*Avertissement* qui précède ce *Supplément*: c'est un arsenal qui va fournir encore des armes meurtrieres contre M. Caraccioli.

*Ce volume n'a pas besoin de Préface ni d'apologie.*  
(Page premiere.)

Pourquoi donc une *Préface* de plus de *vingt pages*, où vous fuez sang & eau pour nous donner précisément une *apologie*? Vous y répétez sans cesse, *usque ad satietatem*, tout ce que vous nous aviez déjà dit dans toutes vos autres Préfaces.

Vous nous citez le *portrait historique de cet illustre*

*Pontife , portrait sorti de la plume vigoureuse d'un Sçavant d'Italie , &c tracé dans une Lettre du 20 Novembre 1776 ; mais vous ne dites pas le nom de ce peintre vigoureux. Quoi ! toujours des anonymes qui sont vos témoins !*

*Qui prouve mieux que ce portrait , digne de Tacite , qu'on n'a pas fait parler Ganganelli , lorsqu'on a publié des Lettres où l'on trouve une connoissance PARFAITE des livres français & des nations étrangères ? &c. ( page 16. )*

Vous avez donc oublié ce que vous faisiez dire à Ganganelli dans la Lettre 142 ( page 27. ) : *Tout cela joint à la place de Consulteur dont on m'a pourvu , ne m'a permis de faire que quelques légères excursions dans la littérature étrangère.*

La contradiction est palpable. Si Ganganelli avoit une connoissance parfaite des livres français , il avoit donc fait plus que de *légères excursions dans la littérature étrangère.*

Je vois bien pourquoi vous avez risqué cette contradiction. On vous avoit prouvé que Ganganelli ne sçavoit pas le français. Dans votre Supplément vous consentez à avouer qu'il n'avoit fait que de *légères excursions* dans notre littérature : mais pour sauver ce que vous aviez d'abord dit , vous glissez incontinent cette petite phrase , *Dont j'ai pris assez de connoissance pour en parler. ( Ibid. )* Ainsi tout s'arrange. Mais pourquoi donc avez-vous oublié d'effacer de l'*Avertissement* cette connoissance parfaite des livres français ?

A quoi revient la Lettre de M<sup>sr</sup>. Monino que vous nous citez ? Elle ne prouve rien pour vous. Il vous écrit que *SI les Lettres n'étoient pas une production de Ganganelli , il faudroit que l'Auteur eût son esprit , sa doctrine , ses maximes , sa vivacité , sa gaieté.*

Cette proposition , comme vous voyez , est conditionnelle , &c non absolue. Est-il donc si difficile d'i-

imiter la *doctrine*, les *maximes*, la *gaieté* d'un Auteur dont on veut fabriquer des Lettres. Avez-vous lu les Lettres de *Madame de Pompadour* ? Il y en a quelques-unes faites avec tant d'art, que bien des gens s'y sont mépris. Relisez les Lettres de la Reine *Christine*, composées par *M. Lacombe* : il a saisi si habilement l'esprit & le ton de cette Princesse, que *M. de Voltaire* lui-même y fut attrapé, & qu'il s'écria : *Voilà, voilà la Reine Christine. C'est comme cela qu'elle écrivoit; je la reconnois à son style.*

Qu'importe la *dédicace de la Thèse au Pere Ganganelli*, soutenue à Turin en 1749 ? On vantoit dès-lors, dans cet éloge, les fruits sortis de la plume de ce Sçavant Religieux (page 19.) ; mais vantoit-on alors, parmi ces fruits sortis de sa plume, les deux cents Lettres contenues dans les trois volumes dont vous êtes l'Editeur, & qui iront peut-être à dix mille avant dix ans ?

Pour peu qu'on veuille analyser cette *Épître dédicatoire*, qui se trouve toute entière à la suite des Lettres, on sera convaincu que la sagesse, la gaieté, la douceur, l'affabilité, enfin l'éloquence & le sçavoir qui brillent dans les Lettres de Ganganelli, ne sont point imaginaires. (Pages 20 & 22.)

Analysons, j'y consens, cette *Épître dédicatoire*. D'abord il n'y est pas fait mention de *gaieté* : où donc l'avez-vous prise ? Vous êtes sans cesse à nous parler de la *gaieté* de Ganganelli : qui ne sçait que c'est parce que vous avez fait un livre sur la *gaieté* ? Allons donc, Monsieur le Marquis, laissez là votre *gaieté*.

2°. L'*Épître dédicatoire* nous apprend qu'il fut fait de bonne heure maître en Israël, c'est-à-dire, Maître en théologie ; que les écoles d'Ascoli, de Fano, de Milan, de Bologne, retentirent des leçons de sa sagesse ; que la gloire qui lui est PROPRE, c'est d'avoir trouvé l'art de rendre plus intelligible le langage barbare de

Scot ;

*Scot* ; enfin , que Ganganelli , à cause de son sçavoir *théologique* , fut choisi par Benoît XIV pour *Consulteur du Saint-Office*. Or voyez-vous là ces *connoissances universelles* sur la littérature , qui brillent dans ses *Epîtres* ? Voyez-vous dans tout cela la *gaieté* , l'*affabilité* de Ganganelli ? Est - ce que l'on fait un homme *Consulteur du Saint-Office* à cause de sa *gaieté* & de son *affabilité* ? Non assurément. Aussi Ganganelli est-il loué en cette qualité sur la *manière de s'exprimer* , sur l'*élégance naturelle & soutenue du style* ( de ses rapports au Tribunal du Saint-Office ) , sur la *justesse* , sur la *fermeté de ses réponses à toutes les difficultés* ( qu'on lui proposoit au Saint-Office ) , sur la *solidité de ses avis dans les affaires les plus épineuses* ( du Saint-Office ). *Ex quo , in gravissimo virorum doctissimorum concessu , copiosos cœpisti sapientiæ tuæ radios effundere . . . Commendant singuli perspicuam illam tuam dicendi methodum , constantem styli & sermonis elegantiam , firmam ratamque in selectissimis tuis ad difficillima quæque CONSULTA responsis sententiam.*

Comment donc osez-vous , pour preuve de votre assertion , nous donner ces paroles extraites de l'*Epître dédicatoire* : *Disertissimis ac DOCTISSIMIS tuis ita delectantur SCRIPTIS , tum PRÆCEPTORES , tum DISCIPULI , ut omnium jam terantur manibus , ac PER ORBEM SERAPHICUM , ABSQUE PRÆLI ADMINICULO , sed solâ celeberrimi Autoris famâ , tanquam velocissimis deportata pennis , LONGÈ LATÈQUE CIRCUMFERANTUR.* ( Page 20. )

Y a-t-il dans cet extrait un seul mot dont on puisse induire l'*éloquence* & le *sçavoir* ( sur-tout le sçavoir sur la peinture ) qui brillent dans les *Lettres de Ganganelli* ? Je vois bien qu'on l'encense ici sur les *doctes* écrits qu'il avoit composés ; mais ne pouvoit-ce pas être des *Ouvrages d'école* , c'est-à-dire des *cahiers de philosophie & de théologie* ? La preuve en est que c'é-

toient des manuscrits qui couroient, *absque praeli adminiculo, per orbem Seraphicum*. Or précisément, pour ces cahiers de philosophie & de théologie, on ne fait pas gémir la presse ; ce sont des manuscrits qu'on diste à des disciples. N'est-ce pas là tout juste ce qui se pratique, entre autres, dans l'Ordre Séraphique, où les cahiers de théologie ou de philosophie, & jusqu'aux SERMONS, se lèguent comme effets mobiliers, par donation entre vifs, pour se propager de génération en génération ; souvent même volent de maison en maison ? Tels les écrits de Ganganelli, qui *per orbem Seraphicum longè latèque circumferuntur*.

Voulez-vous une autre preuve que ce n'étoient que des cahiers de philosophie ou de théologie ? C'est que les Professeurs comme les disciples, les recherchoient également : *Delectantur . . . scriptis tuis tum Præceptores, tum discipuli*. Est-ce que s'il eût été question de quelques productions relatives aux belles-lettres, surtout françaises, on y feroit mention de Professeurs & d'écoliers ? Il est donc clair que tous les éloges de cette dédicace n'ont pour objet que de louer Ganganelli comme un personnage excellent sur les bancs (a) de philosophie & de théologie.

D'ailleurs, êtes-vous assez neuf pour ne pas savoir ce que c'est que ces dédicaces de thèses ? Est-ce que vous n'avez jamais vu quelques-unes de celles qu'il est d'usage d'offrir dans toutes les Universités ? Vous vous extasiez sur les complimens qu'on fait dans cette épître dédicatoire à Ganganelli : vouliez-vous donc qu'on lui dît des incivilités & des injures ? Le héros d'une dédicace est sans contredit, le jour de la thèse, le premier homme du monde. Votre bonhomme sur cette dédicace, me rappelle une anecdote

(a) Je connois très-particulièrement quelqu'un contre qui le Pere Maître Ganganelli a argumenté très-souvent en Théologie.

plaisante que l'on raconte d'un jeune étudiant en philosophie. Il soutenoit son acte dans une petite ville, dont la personne la plus insigne étoit un Officier, *Major* d'un Régiment d'Infanterie en garnison sur les lieux. La *these* fut dédiée à ce militaire *ignare & non lettré*, si jamais il en fut. Il eut le front d'assister à cet exercice, bien persuadé qu'il y recevrait force complimens. Comme le latin étoit pour lui de l'arabe ou de l'hébreu, il se figura que sa qualité de *Major* du Régiment ne manqueroit pas d'être le mot du guet qui l'avertiroit de chaque coup d'encensoir. En conséquence notre homme prend séance. A peine assis, il entend un *concedo MAJOREM*: sur le champ le *Major* fait une profonde inclination. Part un *distinguo MAJOREM*: autre salamalec. Suit un *nego MAJOREM*, motivé sur ce qu'elle étoit *ridicula, inepta & absurda*; & notre *bourrique* en uniforme de s'incliner encore plus profondément, & tous les assistans de rire à gorge déployée, à qui mieux mieux.

Peut-être que cette petite histoire arrivée à mon *Major*, déléurrera *M. le Colonel*, & le familiarisera avec le ton de toutes les *dédicaces de theses*.

*Parmi les fruits* ( sortis de la plume de Ganganelli ) vantés dans cet éloge, on doit compter un petit Ouvrage écrit à la requisiion du Cardinal Cibo, & des *Réflexions sur l'homme, sur le zèle, sur le style, sur les bibliothèques, sur les diverses Nations*. (Page 19.)

Je défie *M. Caraccioli* de me faire voir un seul trait qui, dans l'*Épître dédicatoire de Turin*, ait rapport à tous ces Ouvrages. Sur quel motif prétend-il donc les compter parmi les fruits vantés dans cet éloge?

J'apprendrai bientôt au public d'où sortent toutes ces *Réflexions sur l'homme, sur le zèle, &c.*

Ces *Réflexions*, quoique retouchées quelques années après par Ganganelli lui-même, & envoyées à divers amis, subsistoient déjà avant la dédicace. (Ibid.)



Elles *subfissoient* avant la *dédicace* ! La preuve ,  
 Monsieur Caraccioli ? la preuve ?

*Retouchées par Ganganelli lui-même , & envoyées à  
 divers amis.*

Je vous entends ; *retouchées par Ganganelli , le même* qui est l'*Auteur des Lettres*. Ainsi qu'on ne s'étonne plus si ces *Réflexions* sont écrites du même style , également ornées de toutes les graces de la langue française , avec de l'amphigouri par - ci par - là , comme dans les *Lettres*.

*J'aurois , d'ailleurs , gardé l'incognito ( ce qui n'étoit pas difficile ) si j'avois usé d'une pieuse fraude pour mettre sous un nom respectable un Ouvrage rempli de la plus solide religion ( & où Jesus-Christ badine avec Sainte Thérèse ) ; mais je me suis montré , parce que je suis vrai. ( Page 22. )*

Vous nous en contez , Monsieur Caraccioli. Vous dites que vous n'avez pas *gardé l'incognito* ! Pourquoi donc n'avez-vous pas mis votre nom à la tête des *Lettres*, pas même dans la *Vie* ? Et vous appelez cela n'avoir pas *gardé l'incognito* ! On vous a connu parce qu'on vous a deviné malgré vous , parce que sans cesse vous parliez en tierce personne du *Marquis Caraccioli & de ses Ouvrages* : & vous venez nous dire : *J'aurois d'ailleurs gardé l'incognito*. Il ne vous étoit pas d'ailleurs fort aisé de garder cet *incognito* ; 1°. parce qu'il est *difficile* de résister à la tentation de jouer un grand rôle dans *un parti* , & parce qu'à Paris , sur-tout avec un peu de vogue ( & nous avons vu combien l'*Editeur* des *Lettres* de Ganganelli a été rambouriné ) à Paris , avec un peu de vogue , on a des dîners & des soupers tant que l'on veut ; 2°. parce qu'indépendamment de votre *incognito* , la ressemblance de vos *Ouvrages* avec les *Lettres* , étoit si sensible , si frappante , qu'on en eût conclu l'imposture des *Lettres*. Ne dites donc pas que vous vous êtes *montré*

*parce que vous êtes vrai , mais parce que vous êtes un  
madré compere.*

Voici votre secret. Vous vous dites alors à vous-même : « Quoique je ne me nomme pas , on pourra » me deviner , par la ressemblance de mes Ouvrages » avec le fond des Lettres. Si j'attends à ce moment » pour avouer que j'en avois copié quelques-unes de- » puis long-temps , la justification sera pitoyable , » parce qu'elle sera tardive , & je manquerai mon » coup. Faisons mieux ; prévenons que nous avons » copié des Lettres dès 1758 : cet aveu donnera le » change , & l'argument le plus redoutable pour moi » se changera aussi-tôt en preuve ».

Voulez-vous que je vous démontre qu'il étoit impossible que vous ne prissiez pas le parti de vous nommer , à moins de vouloir passer pour le plus mal-adroit des charlatans ? C'est que , malgré votre aveu d'avoir pillé , tous ceux qui ont une teinte de raison , sont convaincus que c'est vous qui avez fabriqué les Lettres. Qu'eût-ce donc été , si , pour confesser votre plagiat , vous eussiez attendu qu'on eût découvert l'identité des *Clémentines* avec les *Caracciolana* ?

*La SINCÉRITÉ qui conduit ma plume , ne m'a point fait retrancher les phrases qu'on pourroit retrouver dans mes Ouvrages. J'ai laissé les choses telles qu'elles sont , parce que je mis réellement à contribution les ÉCRITS de Ganganelli dès les premières années qu'ils me tombèrent sous la main. ( Page 28. )*

Ici , Monsieur le Marquis , si je ne me retenois , je vous ferois une rude apostrophe. N'est-ce pas se jouer de tous les principes , que de trahir *la sincérité* , fondement de la société , garant de la foi publique , dans le même instant où précisément vous affectez de lui rendre hommage ? *La sincérité conduit votre plume !* Juste Ciel ! Dans vos premières éditions vous aviez dit & répété que vous aviez copié les LETTRES de Gan-

ganelli dès qu'elles parurent. Qu'arriva-t-il ? Lorsque ces *Lettres parurent*, à l'objection de leur identité avec vos Ouvrages, vous répondîtes : *Eh bien, Messieurs ! ne vous l'avois-je pas dit ?* Cependant, voyant cette ressemblance de style jeter la défiance & l'inquiétude dans l'esprit de tous vos partisans, & vous les enlever chaque jour par douzaines, vous changâtes de manœuvre ; vous conçûtes la sublime idée de donner un *Supplément* de Lettres que vous fabriquâtes encore, mais où vous inférâtes un grand nombre d'autres Ouvrages prétendus de Ganganelli. C'étoient d'abord seulement des *Lettres* ; aujourd'hui ce n'est plus cela ; ce sont des *Discours*, des *Réflexions*, des *Panégiriques*, des *Sermons*. On devoit également retrouver, & on a en effet retrouvé M. Caraccioli dans tous ces *Discours & ces Réflexions* : il avoit cependant accusé n'avoir copié que des *Lettres*. Un nouveau cri va s'élever ; le bruit d'une nouvelle imposture va se répandre. Quel moyen trouve M. le Marquis pour l'apaiser ? C'est de nous dire de nouveau, dans l'*Avertissement du Supplément*, qu'il a copié les Ouvrages de Ganganelli. Les gens superficiels prendroient cet aveu pour la répétition du premier point du tout : il y a un piège imperceptible, qui consiste dans un petit mot ; le mot *Ecrits*, mis à la place de *Lettres*. D'abord on avoit lu qu'il avoit copié les *Lettres de Ganganelli* ; ici on lit qu'il a copié ses *Ecrits*. De là il se trouve à la parade sur tout. Pour ceux qui ne s'appercevoient pas que les *Discours*, *Réflexions*, &c. qui forment en grande partie le *Supplément*, se retrouvent également dans les livres de M. Caraccioli, alors son aveu d'avoir pillé ne devoit paroître que la répétition du premier, parce que des *Lettres* sont des *ECRITS*. Pour ceux, au contraire, qui remarqueroient que les *Discours*, les *Réflexions* sont également pillés, alors il devoit leur dire : Je

*vous en avois prévenu dans mon Avertissement ; car je vous ai dit : JE MIS RÉELLEMENT A CONTRIBUTION LES ECRITS DE GANGANELLI DÈS LES PREMIERES ANNÉES QU'ILS ME TOMBERENT ENTRE LES MAINS. J'ai donc dit vrai , puisque si des Lettres sont des Ecris , tous les Ecris ne sont pas des Lettres.*

Quoi qu'il en soit , voici le résultat de toutes vos assertions ; c'est que si ce ne sont pas seulement les *Lettres* , mais les *Ecris* de Ganganelli , que vous avez mis à contribution , il s'ensuit que quand on lit du *Ganganelli* , c'est du *Caraccioli* qu'on lit , & que quand on lit du *Caraccioli* , c'est du *Ganganelli* qu'on lit. Que faut-il de plus pour défiller les yeux de la prévention la plus obstinée en faveur des *Lettres* attribuées à Clément XIV ?

*On ne se dépouille ni de son style , ni de sa manière de penser , quand on traduit ; & cela est tellement vrai , qu'on trouveroit mon TABLEAU DE LA MORT tout entier dans les NUITS D'YOUNG , si j'en avois été l'Editeur. (Pages 28 & 29.)*

Fort bien ! Mais quand on traduit , on ne donne pas ses propres pensées pour celles de l'Auteur , & tous les Ouvrages du Traducteur ne se trouvent pas être ceux de l'Auteur. Sous prétexte de perfluer vos censeurs , vous nous parlez encore de votre *Tableau de la Mort* : ne finirez-vous donc jamais de nous citer sans cesse vos Ouvrages ?

*Ce n'est pas connoître les Italiens , c'est même outrager Rome , que de vouloir persuader au public que les Lettres de Ganganelli ne peuvent être une production ultramontaine , parce qu'on y combat le faux zèle & la fausse piété. (Page 22.)*

Point du tout , Monsieur Caraccioli : vos adversaires sont meilleurs logiciens. Ils soutiennent que les *Lettres* de Ganganelli ne sont point une production ultramontaine , non parce qu'on y combat le faux zèle ,

mais parce que c'est du français tout pur, composé à Paris, sur tous les sujets les plus conformes au goût actuel des Français. Ils les soutiennent apocryphes, parce que *l'Editeur*, tout Marquis qu'il est, a été se jeter aux pieds d'un Religieux qui se dispoisoit à démasquer l'imposteur; & que le pénitent a cherché à défarmer la plume vengeresse, en disant : *Ne me perdez pas, mon Révérend Pere, ne me perdez pas.*

*Est-ce ne pas connoître les Italiens, est-ce même outrager Rome, que de vouloir persuader au public qu'une preuve de cette force contre vous est une preuve assommante ?*

*On va imprimer incessamment en français le Traité de MURATORI, DELLA DEVOZIONE REGOLATA, qu'on peut appeller le renversement de toutes les superstitions; & autant il alarmera tous les faux dévots, autant il intéressera ceux qui ont une pitié solide. (Pages 23 & 24.)*

Vous en voulez bien aux faux dévots ! Vous les poursuivez à pied & à cheval. Quatre de vos *Préfaces* sont parvenues à ma connoissance, & il n'y en a pas une seule où vous ne fassiez feu contre les faux dévots. On prétend que M. de Voltaire ne vilipende tant les Juifs, que parce que le Juif d'Acoffa lui a fait perdre une somme de vingt ou trente mille livres : n'auriez-vous pas eu aussi, Monsieur Caraccioli, quelques querelles dans un autre genre avec certains dévots.

Quant à ce que vous nous apprenez de la *Devozione regolata* de Muratori, vous avez raison de dire que celui qui l'a traduite connoit parfaitement l'italien. Vous auriez dû ajouter qu'il vous connoissoit aussi parfaitement; nous en verrons bientôt une preuve en deux volumes.

*Je me contente de dire qu'on ne peut attaquer cet excellent Recueil dans ce qu'il avance contre les excès du faux zèle & de la dévotion, sans faire le procès aux*

*PP. Bourdaloue , Cheminais , Neuville. Il n'y a rien de plus fort que la maniere dont ils attaquent la piété superbe , &c. ( Pages 26 & 27.)*

Votre affectation à ne choisir précisément que trois Prédicateurs *Jésuites* , est encore une de vos petites malices : elle a pour but de nous faire entendre qu'il n'y a que leurs confreres qui attaquent *les Lettres*. Dites-moi ; l'Auteur de la *Diatribé Clémentine* (a) est-il du même Ordre que les *PP. Bourdaloue , Cheminais & Neuville* ?

Vous objectez que ces trois célèbres Prédicateurs ont attaqué *certaines bigotes enthousiastes* : mais se sont-ils amusés à prouver qu'elles devoient *s'habiller en bleu* , parce que *les Anges sont peints dans cette couleur* ? Ont-ils donné dans la chaire évangélique des *lazzi* , comme vous nous en donnez dans vos Lettres sous le nom d'un *Pape* ? Ont-ils avancé cette proposition : *Mes Freres , nous Ministres de la charité , NOUS RACCOMMODERONS ceux qui sont brouillés AVEC LEUR FAMILLE , EXCEPTÉ PEUT-ÊTRE AVEC UNE CERTAINE MARQUISE , QUE NOUS CROYONS TROP DÉVOTE POUR PARDONNER ?* ( Voyez Lettre 30.)

*On trouvera dans ce volume des Lettres écrites à des personnes encore vivantes. Ainsi on ne répétera pas davantage que toutes celles qu'on cite n'existent plus. (P. 27.)*

C'est précisément d'après ce raisonnement que vous faites ici , qu'on dira , qu'on ne cessera de dire , & qu'on *répétera* toujours , que vos Lettres des deux premieres parties n'ayant été adressées qu'à des défunts , ce que vous dites aujourd'hui n'est qu'une excuse après coup ; car il est visible que vous n'en adressez maintenant quelques-unes à des personnes vivantes , qu'afin d'affoiblir l'objection contre les premieres. Observez donc que les dernieres que vous

(a) Cet Ouvrage contre les *Lettres de Ganganelli* , est d'un Dominicain.

citez , dans votre *Supplément* , comme adressées aux vivans , ne feront pas que celles des deux premières ne le soient pas aux morts , par la raison que *quod factum est , infectum esse nequit*. On va juger de l'adresse de M. le Marquis.

Quelles sont ces Lettres à des personnes vivantes ? Ce sont des Lettres *en forme de Brefs* , dites-vous vous-même , écrites , à qui ? *Au Révérend Pere Pichault , Général des Chanoines Réguliers ( dits Mathurins ) ; à l'Abbesse de S<sup>te</sup> Claire de Moulins ; au Révérend Pere Chastenet de Puysegur , Général de la Doctrine Chrétienne ; à M. Baron , Secrétaire de l'Académie d'Amiens ; à M. Moline , Avocat à Paris ; à M. Mignonneau , Commissaire des Gardes-du-Corps du Roi de France ; à M. de Havern , Gentilhomme de la Cour Impériale* : l'une en réponse à la lettre de M. Pichault & de l'Abbesse , sur ce qu'ils avoient félicité Clément XIV de son exaltation ; l'autre , à une lettre du P. Puysegur , qui lui faisoit part de sa seconde élection ; la troisième , en remerciement du compliment fait *sur l'exaltation* , & d'une *anagramme du nom* de Ganganelli ; la quatrième , en reconnoissance d'une *Galerie universelle* , & du *portrait du Pape* , gravé en couleur ; la cinquième , en remerciement de l'*Histoire métallique de la Maison de Lorraine* , & d'un *manuscrit de Dom Calmet* , ainsi que de l'exemplaire d'une *traduction de la piece de l'Abbé Métafasio* , intitulée , *La Clémence de Titus* ; enfin celle à M. de Havern , en remerciement d'une *médaillon gravée à l'occasion du mariage de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche*. Et voilà ces Lettres écrites à des personnes vivantes ! Sans doute elles sont vivantes : mais ce ne sont pas des Lettres telles que nous les demandons , puisque vous nous apprenez vous-même qu'elles sont *en forme de Brefs*. Qui est-ce qui ne sçait pas que quiconque écrit à un Pape , soit pour le féliciter , soit pour lui dédier un Ouvrage ,

soit pour lui offrir quelque chose de précieux, est immanquablement assuré d'en recevoir une réponse de *style en forme de Bref*, avec la *bénédiction apostolique*? Ce ne sont pas là des Lettres de Ganganelli Religieux, Cardinal, mais du *Pape Clément XIV*. Or nous demandons des Lettres de Ganganelli, comme particulier, écrivant à quelqu'un qui ne soit pas *notre très-cher fils*. Voilà, Monsieur le Marquis, le point d'où il ne faut jamais s'écarter.

L'on verra ( dans ces Lettres ) que Ganganelli envoyoit volontiers la permission de lire des livres défendus, & qu'il a pu conséquemment accorder la liberté de parcourir l'histoire de GIANNONE. ( Pages 27 & 28. )

Ceci est impayable, en vérité ! On avoit démontré la supposition d'une Lettre où Ganganelli, *Consulteur du Saint-Office*, engageoit son *petit Comte*, fraîchement converti, à lire *Giannone*, livre mis à l'*Index*. L'objection étoit embarrassante. Qu'imagine M. le Marquis ? Dans son *Supplément* il nous donne deux Lettres, où, dans la première, il s'exprime ainsi : *Je vous envoie la permission de lire & de relire les livres défendus, avec toute l'extension que vous pourrez souhaiter* ( Lettre 166, part. 3, page 224. ) ; & dans la seconde Lettre : *Je vous envoie la plus ample permission pour les deux Religieux que vous m'avez désignés, de lire les Ouvrages prohibés. Je n'ai fait aucune démarche pour la procurer au Frere Arnold Fahnner, parce qu'on n'est pas dans l'usage de l'accorder à ceux qui N'ONT PAS UN EMPLOI QUI LE REQUIERT, NI UNE ATTESTATION DE L'ORDINAIRE.* ( Lettre 169. ) D'après cela, M. le Marquis parle ainsi à ses adversaires : « Apprenez, Messieurs à *dévotionnettes* & gens de parti, apprenez que Ganganelli a pu » accorder la permission de lire *Giannone*, puisque » dans ces deux Lettres que, *par un bonheur singulier*, je viens de retrouver, il accorde, non-seulement



« une fois ; mais deux , la permission de lire des livres »  
 « défendus. Je vous défie , Messieurs , de répondre à »  
 « cet argument ».

Le croyez-vous insoluble, Monsieur le Marquis ? Vous dites, au sujet du *Frere Arnold Fakhner* (nom qui n'est pas d'une prononciation fort musicale), qu'on n'est dans l'usage d'accorder la permission de lire des livres prohibés qu'à ceux qui ont un emploi qui le requiert, ou une attestation de l'Ordinaire. Ce principe établi, dites-moi un peu quel étoit l'emploi du jeune Comte qui requéroit cette permission ? & s'il est vraisemblable que l'Ordinaire de ce petit Seigneur à peine sorti de la fange du libertinage, ait été assez imprudent pour lui donner une attestation qui l'autorisât à lire les livres défendus ? Qu'on reprenne la Lettre de Ganganelli, & l'on verra que le *Giannone* se trouve placé au milieu des *Annales d'Italie*, des *campagnes de Dom Carlos*, des *Feuilles périodiques* de l'Abbé Lami. Avouez, Monsieur Caraccioli, qu'en faisant ce morceau, vous ne deviniez pas que vous seriez obligé d'avoir recours à une attestation de l'Ordinaire, qui certifiât l'authenticité de la Lettre XL<sup>e</sup> de votre tome premier, ainsi que des CLXVI<sup>e</sup> & CLXIX<sup>e</sup> du tome troisieme.

*L'édition italienne, qu'on n'a dû mettre au jour que lorsque toute l'Europe auroit connu les Lettres dans une langue qui lui est familiere, ne tardera pas à paroître.*  
 ( Page 29.)

Divine raison ! Il falloit dire, *L'édition italienne qu'on n'a dû mettre au jour qu'après que vous auriez eu le temps de la traduire en italien ; car cent trente-deux Lettres françaises, écrites avec tous les idiotismes de cette langue, ne pouvoient pas se traduire en vingt-quatre heures. Assignez-nous, je vous prie, bien clairement la raison pour laquelle on n'a dû mettre au jour l'édition italienne que lorsque toute l'Europe*

*auroit connu les Lettres dans une langue qui lui est familiere. Quoi ! la langue française est familiere à toute l'Europe ! Il y a une Turquie qui est en Europe , & le français y est une langue familiere ! J'avois cru jusqu'ici qu'elle ne l'étoit même pas en Basse-Bretagne, dans la contrée de Cornouailles. Vous avez refusé de nous donner d'abord, à nous autres Français, l'édition italienne , parce que , nous avez-vous dit anciennement , en France la langue italienne est ABSOLUMENT étrangere au plus grand nombre ; & vous ne voulez pas , vice versâ , que la langue française soit absolument étrangere au plus grand nombre à Constantinople , à Kaminiéck en Pologne , à Christiana en Norwege , dans les villes du Golfe de Finlande , & jusques dans la Laponie , qui sont tous des pays d'Europe ! Ah, Monsieur Caraccioli , Monsieur Caraccioli , qui êtes d'origine Italienne , & à qui la langue italienne n'est pas étrangere !*

*Quant à une édition de ces Lettres en italien qu'on vient d'imprimer à Florence , ce n'est qu'UNE TRADUCTION LITTÉRALE faite sur le français même , & qui ne servira qu'à prouver que l'italien qu'on se dispose à mettre au jour , est vraiment l'original. ( Page 29. )*

Je conçois que cette traduction faite à Florence doit vous chiffonner l'imagination. Ces Florentins-là ont eu une idée merveilleuse. En voulant honorer la mémoire de Ganganelli , ils ont donné , sans y penser , du fil à retordre à son Secrétaire. Il étoit tout simple que les habitans de Florence , croyant les Lettres authentiques , les fissent traduire dans leur langue ; mais il est fort comique que M. Caraccioli , qui préparoit en même temps une édition italienne à sa façon , c'est-à-dire , une traduction faite sur le français , soit tout interloqué qu'on l'ait gagné de vitesse : car de la différence énorme entre les deux éditions italiennes , il résultera que , ou les Lettres traduites à Florence , du

français en italien, ne sont pas celles de Ganganelli; & alors que penser de M. Caraccioli l'Éditeur du français ? ou que la traduction qui se fait par M. Caraccioli du français en italien, n'est pas également du Pape, puisque son italien rapproché de celui de Florence, ne lui ressemble en aucune manière; & alors que penser encore de M. Caraccioli Traducteur de l'italien ? Il faut bien se rappeler qu'il nous a dit avoir fait une *TRADUCTION SUR L'ITALIEN, D'AUTANT PLUS FIDELLE, QU'IL A REGARDÉ COMME UNE CHOSE SACRÉE. LES PRODUCTIONS D'UN PONTIFE TEL QUE CLÉMENT XIV; ET QU'IL A POUSSÉ L'EXACTITUDE DE LA TRADUCTION JUSQU'À LAISSER DES OMISSIONS DE DATES, TELLES QU'ELLES SE TROUVOIENT DANS L'ORIGINAL.* ( Voyez Disc. prélim. édit. pages 21 & 22. ) D'après la petite aventure de Florence, la postérité croira-t-elle jamais qu'il ait existé un logicien appelé M. Caraccioli, qui, à la face de tout Paris, tire cette conclusion : *Donc la traduction LITTÉRALE faite à Florence ( comme si elle n'avoit pas dû être littérale ! ), servira à prouver que l'italien que je me dispose à mettre au jour, est vraiment l'original.* Le rouge n'est pas verd, donc le blanc est noir. *Quousque tandem, Catilina, abutere patientiâ nostrâ ?*

J'ajoute que ceux qui doutent encore . . . reconnoîtront, s'ils veulent me faire l'honneur de venir me voir, que j'ai réellement en main des témoignages du plus grand poids en faveur de l'authenticité des Lettres, quoique je n'aie pu ni dû nommer des personnes qui ne veulent pas que leurs noms soient imprimés. On y lira surtout ce que m'écrivit de Rome, en date du 4 Décembre dernier, un homme d'un vrai mérite, & qui y tient un rang distingué, *QUE LES DÉTRACTEURS DES LETTRES SONT DE LA PLUS MAUVAISE FOI.*

1°. Vous vous flattez de convaincre les mécréans,

*s'ils veulent vous faire l'honneur de venir vous voir :* mais donnez-leur donc en même temps au moins votre adresse. Comment voulez-vous qu'un Limousin, par exemple, entre les mains de qui vos Lettres tomberont, voyant votre invitation, & n'ayant jamais entendu parler des discussions qui vous ont fait connoître, puisse même vous écrire pour dissiper ses doutes, puisque non-seulement vous lui laissez ignorer votre demeure à Paris, mais même votre nom ? Car il ne sçait pas que l'Auteur du *Tableau de la Mort*, dont il entend parler pour la première fois de sa vie, est Monsieur le Marquis Caraccioli.

2°. Vous promettez de faire voir à ceux qui vous visiteront, des *témoignages* de gens du plus grand poids, quoique vous n'ayiez pu nommer ces personnes, qui ne veulent pas que leurs noms soient imprimés : mais sans doute que dans la visite, vous seriez bien forcé de les nommer ; car sans cela le témoignage ne seroit d'aucun poids. Or, si vous les nommez, qui empêchera que les incrédules, convaincus par le ministère de ces personnages, ne fassent imprimer leurs noms, par amour pour la vérité ?

Vous voyez bien que tout ce que vous dites là est un vrai barbouillage.

3°. Vous faites valoir une Lettre du 4 Décembre, écrite par un homme d'un vrai mérite, qui traite les *détracteurs des Lettres*, de gens de mauvaise foi ; & moi, Monsieur Caraccioli, je me fais fort, si vous voulez, par la voie des Journaux, me donner un moyen indirect de faire passer cet Ouvrage à cet homme d'un vrai mérite, de le détromper avant qu'il ait lu seulement cinquante pages du *Tartuffe épistolaire démasqué* ; & vous verrez, après cela, si c'est le *détracteur*, ou l'Editeur-Traducteur-Auteur des Lettres, qui sera traité d'homme de mauvaise foi.

Vous nous bercez d'une histoire que vous nous

faites , & où vous racontez qu'un homme d'esprit vous dit : *BON ! CE N'EST POINT ICI L'ÉCRITURE D'UN PÂPE , MAIS CELLE D'UN CLERC.* ( Page 31. )

Vous avez raison d'appeller ce mécréant un *homme d'esprit*. En effet , il n'y a qu'un sot qui puisse croire avec assurance qu'une écriture contestée est la véritable , à moins d'avoir sous les yeux des pièces de comparaison , ou bien une attestation juridique que l'écriture n'est point contrefaite. Vous vous récriez : *Donc l'exhibition du manuscrit italien n'auroit pas fait revenir des esprits prévenus.* ( Page 32. )

Voici encore une de vos grosses fineses. Pendant deux ans vous nous leurrez de la promesse de votre *manuscrit italien* : quand il faut en venir au fait , sur une objection que vous propose un homme sensé à qui vous montrez une Lettre d'une écriture que vous assurez être celle de Ganganelli , & qu'il falloit préalablement vérifier , vous affectez de prendre de l'humour ; vous jetez le manche après la cognée ; vous nous déclarez *indignes* de voir votre manuscrit , & *déchus à jamais* du droit de le palper. Telle est la raison pour laquelle ce manuscrit n'a point encore paru , & ne paroîtra jamais. Caton , oui , le grave Caton , quoique sérieux comme un bonnet de nuit , n'eût pu s'empêcher de rire du subterfuge employé par M. le Marquis pour se débarrasser de nos importunités sur le manuscrit original de sa traduction.

*On n'attaque cet Ouvrage que par ESPRIT DE PARTI ; & cela est d'autant plus déplacé , qu'IL N'Y EN A PAS LA MOINDRE TRACE dans les Lettres de Ganganelli , & que , par amour pour la paix , je me suis même abstenu de rapporter des réflexions & des faits que tout autre Editeur n'eût pas supprimés.* ( Pages 32 & 33. )

Ah ! je vous prends sur le temps , Monsieur le Marquis. *Par amour pour la paix* , vous vous êtes  
abstenu

*abstenu de RAPPORTER des réflexions & des faits que tout AUTRE Editeur n'eût pas supprimés ! Vous n'êtes donc pas Editeur comme les autres ? Je vous entends.*

*Vous vous êtes abstenu de rapporter des réflexions & des faits ! Les Lettres de Ganganelli sont donc une histoire : car il n'y a qu'un historien qui rapporte des faits. Vous ne vous êtes donné que pour un Traducteur-Editeur de Lettres : comment, en ces deux qualités, avez-vous pu vous abstenir de rapporter des réflexions & des faits ? Je demande acte de l'aveu fait ici par M. le Marquis, qu'il n'est pas Editeur comme les autres , & qu'il s'est abstenu de rapporter certains faits.*

*On n'attaque cet Ouvrage que par esprit de parti.*

*O la vilaine chose que cet esprit de parti qui a attaqué cet Ouvrage ! O la belle ame que celle de M. Caraccioli, dégagée de toutes préventions quelconques ! O le digne homme que ce M. Caraccioli, qui, chez les Peres de l'Oratoire , a fait les trois vœux d'impartialité, d'injansénisme & d'inquesnellisme !*

*Si l'on en doute, qu'on en juge par les citations que je vais extraire du Supplément de ses Lettres. J'ai dit que M. le Marquis les avoit annoncées sous ce nom, parce qu'à l'aide de cette nouvelle production, il a eu le talent de suppléer à tous les traits qui, dans ses deux premiers volumes, n'étoient que légèrement prononcés : Supplément de propositions théologiques qui, d'abord entrevues, sont ici établies plus clairement : Supplément de réflexions sur certains sujets, qui, d'abord traités d'un style épigrammatique, le sont ici avec tout le fiel de la satire. Ainsi M. Caraccioli me ramene-t-il lui-même au point d'où j'étois parti pour examiner l'Avertissement de son Supplément.*



*PROPOSITIONS* qui démontrent que *M. Caraccioli* est attaqué , sans s'en appercevoir , de cette maladie qu'on appelle l'Esprit de parti.

**J'**ESPERE vous offrir un jour en échange , pour peu que j'en aie le loisir , *SI OTIARI LICUERIT* , un fruit de ma plume , qui tendra à découvrir LE VRAI SENS DE *S. AUGUSTIN* dans les trois livres où il traite de la CORRECTION ET DE LA GRACE , DE LA PRÉDESTINATION DES SAINTS , & DU DON DE LA PERSÉVÉRANCE. Je tâche d'y découvrir LE VÉRITABLE ESPRIT du saint Docteur SUR LES MATIÈRES DE LA GRACE. (Lettre 156, au Pere Sbaraglia, Tome 1, part. 3, page 200.)

Tout ce morceau renferme précisément les matériaux de la fameuse *Théologie* sous le nom de *Ganganelli*, à laquelle on travaille , & où l'on n'oubliera sûrement pas les matières de la grâce & de la prédestination. Il faut observer que plus *M. le Marquis* fait de Lettres , plus il s'explique librement. D'abord dans le premier volume on se contentoit de faire sentir la nécessité de composer une bonne *Théologie* (Voyez Lettre 66, au Cardinal *Querini*.); ici on nous donne une légère esquisse des dogmes qu'elle renfermera. Ainsi, quand elle paroîtra , qui pourra douter que ce ne soit la *Théologie* de *Ganganelli* , mais une *Théologie* remplie des vrais principes sur la grâce ?

Il me vient cependant une difficulté. Cette *Théologie* de *Ganganelli* est faite depuis vingt-un ans : car dans la Lettre CXXXIX , adressée vers 1756 au Révérend Pere *Berti* , *AUGUSTIN* , il parle ainsi : Vous me ferez le plaisir de parcourir à loisir ces trois Traités que j'ai travaillés avec zèle. Il y fait mention aussi de son *Traité de l'Incarnation*. N'est-il pas étonnant que

cette Théologie ne paroisse pas au moins depuis trois ans que ce Pontife est mort ? Dans un espace de temps aussi long on auroit pu imprimer deux *in-folio*. *Il faut seulement prendre garde, en traitant une matière si DÉLICATE (sçavoir celle de la grace), de s'écarter de la foi de l'Eglise, consignée DANS LES CONCILES.* (Ibid. page 65.)

M. Caraccioli a cru, pour raisons à lui connues, ne devoir pas compter pour dépositaires de la foi de l'Eglise, les Bulles apostoliques reçues par le Corps Episcopal. Lorsque parut la Bulle de Léon X. contre les hérésies de Luther, le Concile de Trente ne s'étoit point encore tenu : cependant tous les bons Catholiques de ce temps-là crurent-ils que la foi de l'Eglise contre Luther n'étoit pas consignée dans la Bulle de ce Pape du 18 Juin 1520, admise par tous les premiers Pasteurs antérieurement à ce Concile, qui commença à ne prononcer ses anathèmes contre les erreurs de cet hérésiarque, qu'à la troisième session, plus d'un an après la mort de Luther, arrivée le 17 Février 1546 ?

*Il ne faut pas écouter CERTAINS DOCTEURS MODERNES qui s'éloignent de la doctrine de S. Augustin.* (Ibid. page 66.)

Ce texte n'a pas besoin de commentaire.

Mais voici ce qui s'appelle s'expliquer catégoriquement.

*La grace n'est pas un sujet moins épineux, si l'on n'a soin de s'en tenir à ce que l'EGLISE (Nota que dans un certain système, l'Eglise ne parle que dans les Conciles.) A TANT DE FOIS DÉCIDÉ sur cette importante matière. . . . Vous verrez que j'ai traité séparément, & selon toute l'autorité de la TRADITION, DE SA GRATUITÉ, DE SON EFFICACITÉ, DE SA NÉCESSITÉ, en faisant voir que SOUS L'IMPRESSION DE LA GRACE LA PLUS FORTE, L'HOMME A TOU-*



**JOURS UN POUVOIR D'Y RÉSISTER.** (Ibid. p. 66.)

Je ne m'arrêterai point à demander à M. le Marquis quel est *ce pouvoir d'y résister* ; car il me dirait tout bas à l'oreille, que c'est un pouvoir *relatif*, in *sensu Janseniano*, par la raison que *jamais on ne résiste à la grâce*, comme l'a évidemment démontré le Prélat d'Ypres.

Quoi qu'il en soit, si l'Eglise a tant de *décisions* sur l'importante matière de la grâce (celle agitée par certains Docteurs modernes), pourquoi M. Caraccioli fait-il dire à Ganganelli qu'il a traité **SÉPARÉMENT DE L'EFFICACITÉ de la grâce, SELON TOUTE L'AUTORITÉ DE LA TRADITION ?**

Cette expression restreint les autorités de l'Auteur à la Tradition. Il ne peut ignorer que la Tradition est la doctrine consignée dans les Pères & les Docteurs de l'Eglise, qu'on invoque au défaut des *décisions* de celle-ci, soit qu'elle soit assemblée en Concile, soit qu'elle soit dispersée, mais toujours portant son jugement ayant à sa tête le Pape, auquel adhère la majeure partie du Corps Episcopal. Or si l'on doit *s'en tenir*, comme en effet le doit tout vrai Fidèle, à ce que l'Eglise a tant de fois décidé sur la grâce, notre Théologien me paraît un peu suspect d'avoir parlé de son **EFFICACITÉ**, de sa **NÉCESSITÉ**, de sa **GRATUITÉ** séparément, c'est-à-dire uniquement, selon toute l'autorité de la Tradition.

La discipline étant sujette à varier, on ne peut la changer sur certains points dans une circonstance plus nécessaire que lorsqu'il s'agit de rappeler dans le sein de l'unité une multitude innombrable qui s'en est éloignée. (Disc. sur l'Esprit de l'Eglise, tome 3, part. 2, page 92.)

Quoi ! encore ici ce que nous avons lu dans la Lettre à M. Meckner, au sujet des Protestans ! Ne vous corrigerez-vous donc jamais de l'habitude de vous

répéter sans cesse ? Je forme, ainsi que vous, Monsieur le Marquis, les vœux les plus ardens pour le retour de nos freres errans ; mais il est bien singulier que vous, qui êtes l'*Editeur* de cette Lettre, & de tant d'autres où vous nous invitez à la modération envers les Protestans, vous trouviez précisément en relation intime avec un Auteur (a) dont la plume est au service des disciples de Calvin !

Vous avez un goût bien marqué pour le *changement de la discipline* ! Il vous tient grandement au cœur ! Ne seroit-ce pas parce que le *mont-joie-Saint-Denis* du parti est le renversement de la *discipline actuelle* ?

Il y a deux hommes en nous, le terrestre & le spirituel, QUI SONT SANS CESSÉ AUX PRISES. (Tableau de l'homme, part. 1, page 30.)

Ces derniers mots ont quelque air de famille avec ceux d'une quarante-quatrième proposition extraite d'un livre qui a fait beaucoup de bruit en France : *Il n'y a que deux amours, d'où naissent toutes nos volontés & toutes nos actions*. Et cette autre : *Quand l'amour de Dieu ne regne plus dans le cœur du pécheur, il est nécessaire que la cupidité charnelle y regne, & corrompe toutes nos actions, &c.*

Il paroît, Monsieur Caraccioli, que tout se tient par une chaîne dans le monde politique ainsi que dans le moral. Il y a un système de la balance de l'Europe imaginé par le grand Evêque de Luçon (b) : le vénérable Evêque d'Ypres a imaginé aussi de son côté la balance du salut, que meut sans cesse une délectation victorieuse vers le bien ou vers le mal. En conséquence il a placé dans le cœur de l'homme tout simplement deux bassins, où les poids se comptent arithmétiquement. Ainsi quand la délectation terrestre a

(a) M. l'Abbé G.

(b) Le Cardinal de Richelieu.

*quatrième degrés , & la céleste trois , alors le diable l'emporte. Voilà précisément vos deux hommes qui sont sans cesse aux prises : de sorte qu'en changeant l'hypothèse , & en mettant dans le cœur de M. Caraccioli une délectation céleste qui pèse quatre livres , & une terrestre qui n'en pèse que trois , on pourra dire exactement de M. Caraccioli qu'il a de la vertu comme quatre , tout comme on dit qu'il a de l'esprit comme quatre.*

*Sans Jésus-Christ tout est défectueux dans nos actions. ( Tome 2 , page 90. )*

*Voilà qui frise la corde. Si vous aviez dit, Sans Jésus-Christ rien de méritoire dans nos actions , je reconnoîtrois là le langage de l'Eglise : mais dans votre proposition je crois entendre l'idiome de certains Docteurs très-modernes , qui enseignent que sans la foi & sans la grace , & par conséquent sans Jésus-Christ , toutes les œuvres des infidèles , ainsi que la prière des impies , sont autant de péchés.*

*C'est un ESPRIT DE PARTI qui fait que des illuminés se donnent pour des inspirés , & que des fanatiques s'annoncent pour des martyrs. . . . Ainsi furent AUTREFOIS , dans le sein de l'Eglise même , des personnes animées d'un faux zèle pour des choses qui n'intéressoient pas la foi. L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE nous en fournit plusieurs exemples ; ce qui doit nous faire trembler : car qu'y a-t-il de plus terrible que de voir des hommes de bien devenir les victimes d'un zèle qui n'est pas agréable à Dieu ? ( Tome 2 , Réflexion sur le Zèle , pages 49 & 50. )*

*Vous êtes malin , Monsieur le Marquis. Vous avez substitué adroitement le mot autrefois à celui d'aujourd'hui , & après votre Histoire Ecclesiastique , vous avez sous-entendu le nom de son Auteur , l'Abbé Racine ; & alors votre phrase sur ces gens de bien si injustement persécutés , sur des objets qui n'intéressent*

*pas la foi ( car un fantôme n'intéresse pas la foi ), est d'une limpidité semblable à celle de l'eau de roche.*

*Je n'ai point remarqué que la doctrine de S. Thomas soit en contradiction avec celle de S. Augustin sur les matieres que combat L'HOMME EN QUESTION : il aura révélé cela , comme bien d'autres choses. Si vous avez occasion de lui répondre , il vous sera facile de le terrasser. ( Page 56. )*

Il faut observer que cet extrait est tiré de l'endroit où le prétendu Ganganelli parle des principes de S. Augustin sur la prédestination & sur la grace. Qui doute que l'enseignement de ces deux Docteurs de l'Eglise sur cette matiere , ne soit conforme à la foi ? Qu'avions-nous donc besoin de la remarque de M. le Marquis ? Il est vrai que j'ai vu souvent citer S. Thomas pour réfuter un autre Augustin , Docteur de la petite Eglise : vous imaginez-vous que cet Augustin-là étoit d'accord avec S. Thomas ? Comment vous y prendrez-vous , par exemple , pour nous démontrer que la doctrine de votre Augustin , Evêque des Pays-bas , qui a dit dans son gros livre , que toutes les actions des infideles étoient des péchés , n'est pas en contradiction avec S. Thomas , qui ( dans son Commentaire sur l'Eptre aux Romains ) soutient que le bien , de sa nature , est compatible dans l'infidele avec son infidélité ; & qui ajoute : C'est pourquoi lorsqu'il pratique quelque bien selon les lumieres de la raison , sans les rapporter à une mauvaise fin , IL NE PÉCHE PAS ?

Pourquoi aussi , Monsieur le Marquis , avoir été , comme on dit , lever ce lievre-là ? Vous voyez que , semblable à l'homme en question , qui combattoit l'Augustin du Brabant , je n'ai pas révélé que S. Thomas ne fraternisoit pas avec ce Docteur Belgique , & qu'il ne vous seroit pas facile de me terrasser sur l'article.

Quant à l'Augustin véritable , je vous en vois faire

trop d'éloges, pour ne pas croire qu'en bon Catholique, vous ne le respectiez véritablement, comme je le fais ; ainsi devez-vous être partisan de sa doctrine. Pour celle-là, elle ne contredit pas assurément *S. Thomas* : vous devez donc également adopter & faire grand cas de tout ce qu'enseigne ce dernier Pere. Si donc je prouvois que vous, Monsieur Caraccioli, vous-même, estimez si peu *S. Thomas*, que quand on vous montre un de ses Ouvrages, vous le rejetez loin de vous avec indignation, & que vous allez même jusqu'à fermer les yeux ; oui, si je prouvois cette petite assertion, que diriez-vous ? Pour éviter le défi que vous pourriez me donner, voici l'aventure.

Vous souvient-il que le jour de l'ouverture de la dernière Assemblée du Clergé, qui, selon l'usage, se tient *aux Grands Augustins*, un Religieux constitué en dignité dans cette Communauté, invita M. Caraccioli à dîner, ainsi que deux Ecclésiastiques ? Vous souvient-il qu'après le dîner, M. Caraccioli, qui aime beaucoup *les bibliothèques* (aussi nous donne-t-il, dans son Supplément, 32 pages sur les *bibliothèques publiques*, sur-tout *celles des Religieux*), proposa aux convives de se retirer, après le repas, dans celle de la Maison ; que la compagnie s'y rendit ; que M. le Marquis fit tomber la conversation sur des matières théologiques ? (Aussi peut-on voir dans ses Lettres que, quoique laïque, il aime à disserter sur cet article comme sur tout le reste.) De propos en propos la conversation tomba sur *l'immaculée Conception de la S<sup>te</sup> Vierge*, qui fut mise sur le tapis. M. le Marquis, comme de raison, étoit pour la négative. On sçait, en effet, que ceux de sa communion traitent assez froidement la S<sup>te</sup> Vierge, ne lui accordent que ce qui lui est dû strictement, selon l'ordonnance, & n'admettent son culte que *sous bénéfice d'inventaire*. Un des Ecclésiastiques qui étoient présens, avança que

*S. Thomas* enseignoit que *Marie fut exempte du péché originel*. Pour confondre M. le Théologien-Colonel , il demanda un *S. Thomas*. On lui apporta une ancienne édition gothique (a). Il trouva à la page 141 du *Commentaire sur les Epîtres de S. Paul* , ces paroles sur la *Conception immaculée* : *De toutes les femmes je n'en ai point trouvé qui fût tout-à-fait exempte du péché au moins originel ou véniel. ON EN EXCEPTE CEPENDANT LA TRÈS-PURE S<sup>TE</sup> VIERGE , SI Digne de toute louange*. On approche le livre de l'*anti-conceptionnaire* ; il repousse la main de celui qui offre le bouquin. Tenez , Monsieur , vérifiez vous-même. — Non , Monsieur. — Au moins un coup d'œil , Monsieur le Marquis. — Pas même du coin de l'œil , Monsieur l'Abbé. — Mais je n'ai pas fabriqué le livre fait plusieurs siècles avant ma naissance. — SI CEN'EST PAS TOI , C'EST DONC TON FRERE.

Tel fut le dénouement de cette scène. .... Je la tiens d'un témoin oculaire , qui m'a proposé le témoignage de son compagnon. Sans doute que Monsieur Caraccioli se remémoroit cette petite anecdote , lorsque dans la *Lettre CXL , première Partie de son Supplément* , il composoit cette phrase : *Il est à propos que les Bibliothécaires soient attentifs à ne pas prêter indistinctement tous les livres*.

Que vous avez , Monsieur le Marquis , bonne grace , après cela , dans les pages 54 & 55 , *Tome I de votre Supplément* , à venir nous donner gravement vos réflexions sur l'*obstination* ! Quoi ! c'est vous qui nous avancez froidement (*Ibid.* pages 28 & 54.) ces pro-

(a) Il y a une édition des Œuvres de S. Thomas , imprimée à Anvers , chez *Keerbecque* , en 1612 , où plusieurs passages ont été falsifiés , & cette édition fautive en a produit grand nombre d'autres. Celle qui servit , non à convaincre , mais à confondre M. Caraccioli , est antérieure à 1612. Elle doit être encore chez les PP. Augustins , à moins que M. Caraccioli ne l'en ait fait disparaître. On peut aller la consulter.

positions : Tout homme doit chercher à s'instruire de la vérité. Il n'y a ni amour-propre , ni intérêt , ni respect humain qui doivent nous empêcher d'embrasser la VÉRITÉ..... C'est non-seulement renoncer à la probité , mais même à la raison , que de ne vouloir pas se rendre à L'ÉVIDENCE.

Or en est-il une plus grande , quand il est question de sçavoir si telle proposition est contenue dans un livre , que l'existence d'un volume étendu sur une table , où la chose est écrite en gros caractères ?

Si des Ministres troublent la paix , & se plaisent à fomenteur des divisions , ils n'agissent plus au nom de Dieu : ce sont alors des hommes qui suivent leurs passions , & qui veulent faire servir le Seigneur à leurs iniquités. ( De l'Esprit de l'Eglise , tome 2 , page 69.)

L'application de cette proposition n'est pas difficile à saisir. Personne n'ignore que depuis long-temps la France est déchirée par une secte dont l'immortel Fénelon (a) disoit : *A mesure que l'Eglise multiplie ses condamnations , le parti multiplie aussi ses détours capiteux. Il a inventé , pour ainsi dire , une langue nouvelle , dans le dessein de se jouer de toutes les décisions , faisant semblant de les recevoir. Tous les termes sont épuisés. . . . Le langage qui étoit autrefois le plus décisif contre l'hérésie , a changé de signification , & sert à la déguiser. . . . On signe tout , & on ne croit rien ; on jure , & on trompe l'Eglise ; on soutient l'hérésie , & on crie qu'elle n'est qu'un FANTÔME.*

Qu'a imaginé ce parti criblé d'anathèmes ? Le même artifice employé subtilement par toutes les sectes , celui d'imputer aux premiers Pasteurs le système de troubler la paix de l'Eglise & d'en fomenteur les divisions ; précisément par les démarches qu'ils font pour les terminer ; comme si les Tribunaux chargés

(a) Instruction Pastorale en forme de dialogue , année 1714 , pages 5 & 6.

de juger des contestations qui s'élèvent entre citoyens, étoient la cause des procès qu'enfante l'esprit de chieane & de cupidité!

Et pour que les premiers Ministres de Jesus-Christ ne puissent citer leur qualité de *surveillans* & de *juges de la foi*, comme le titre justificatif du droit qu'ils ont de proscrire les erreurs, & d'opposer, par leurs décisions, une digue aux ravages causés par les novateurs; M. Caraccioli, dans la même page, fait tenir à Ganganelli cet étrange langage : *Jesus-Christ nous a SI CLAIEMENT expliqué sa DOCTRINE & ses volontés, qu'il NOUS EST FACILE de connoître si l'on nous parle réellement en son nom.*

Ainsi chaque particulier devient son juge, quand il s'agit de la doctrine de Jesus-Christ : plus de Tribunal nécessaire, qui ait droit de nous apprendre que tel point fait partie de la révélation ; plus de Conciles, plus de décisions essentielles du Corps pastoral sur les matieres qui divisent les Fideles ; par la raison que, de même que Jesus-Christ nous a *expliqué sa doctrine si clairement, qu'il nous est facile de connoître si l'on nous parle en son nom*, il nous est également fort aisé de connoître, & par conséquent de juger nous-mêmes que dans telle occasion *l'on ne nous parle pas en son nom*. N'est-ce pas là le privilege que l'erreur a réclamé dans tous les siècles ?

Que conclure de toutes ces assertions ? Que tous les jugemens ecclésiastiques des Evêques de France sont autant d'oracles inutiles ; que dès-lors ils sont dangereux, puisque le seul effet naturel qu'ils puissent produire, est de fomenter des troubles dans la Religion. Or diviser le sein de l'Eglise, c'est rompre l'unité ; & *quiconque rompt l'unité, conclut le pseudo-Ganganelli (p. 70.), s'EXCOMMUNIE lui-même, & ne mérite pas d'être enfant de Jesus-Christ & de l'Eglise.* Donc ce ne sont plus les Sectaires de France



qui sont frappés d'anathèmes , mais les *Evêques* eux-mêmes. Ainsi , d'un trait de plume , l'Auteur des Lettres excommunie tout le Corps Episcopal. Est-il une farce plus plaisante ?

Et l'on voudroit persuader à l'Europe Catholique que c'est là le langage d'un homme que l'Eglise a choisi pour être le *Successeur de Pierre & le Vicaire de Jesus-Christ* ! Je le demande à quiconque est encote pénétré de quelques sentimens de respect pour l'Eglise , si l'audacieux imposteur qui fait un tel outrage à la mémoire de *Clément XIV* , ne mériteroit pas de subir un châtiment exemplaire ?

*PROPOSITIONS où M. le Marquis s'en donne sur certaines matieres favorites.*

**J**E conviens qu'on a trop multiplié les Institutions religieuses , & que le Concile de Latran fit très-sagement , quand il travailla à en restreindre le nombre , par la raison qu'il est fort difficile qu'une multitude de personnes se conservent dans la ferveur. ( Voyez *Esprit des Ord. Relig.* seconde part. des Lettres , p. 103. )

Mauvaise raison , Monsieur Caraccioli , par la raison qu'il faudroit aussi restreindre le nombre des Chrétiens ; car l'Evangile , qui est leur règle , leur ordonne la ferveur.

Et par la raison qu'on ne doit pas DÉPEUPLER un Etat pour PEUPLER des Communautés. ( Ibid. )

Autre raison pitoyable , parce que c'est une raison encyclopédique. Nous n'ignorons pas que MM. les Encyclopédistes sont grands zélateurs de la population.

Ce n'est pas seulement la Religion Catholique qui compte parmi les siens des enfans consacrés à la retraite d'une manière toute particulière : LA CHINE , qu'on

*cite sans cesse comme le modele d'un excellent Gouvernement , a ses BONZES , & LA TURQUIE SES DERVICHES. ( Ibid. p. 104. )*

En vérité voilà un parallele bien décent sous la plume d'un Prêtre , d'un Consulteur du Saint-Office , & d'un Cardinal de la sainte Eglise Romaine !

Ganganelli, qu'on suppose écrire ici, oublioit assurément que lui-même étoit Religieux. Comment a-t-il pu, sans rire, nous faire remarquer que dans sa Religion il faisoit le pendant du Derviche que révere celle des Musulmans ? Le Moine Ganganelli & tous ses Confreres assimilés aux Bonzes , n'est-ce pas là une parade bouffonne ? Il est aisé de voir que le faiseur de Lettres sous le nom du Bonze Ganganelli, a voulu nous amuser avec des magots de la Chine.

*L'INSTITUT DE S. IGNACE ( Ah ! nous y voilà. ) L'INSTITUT DE S. IGNACE n'auroit jamais été attaqué , s'il n'avoit été que l'ouvrage de ce pieux Fondateur , qui ne respira que le salut des ames : mais les GÉNÉRAUX qui lui succéderent , y mirent la main , & ils amalgamèrent une POLITIQUE toute humaine avec des réglemens très-édifiants. ( Ibid. pag. 104 & 105. )*

*Il y eut sans doute des Constitutions très-sages qui suppléerent à tout ce que les Chefs d'Ordres n'avoient pas dit ; mais j'en connois ( celles des Jésuites , sans contredit ) qui ont plutôt obscurci la regle qu'ils ne l'ont éclaircie , & qui ont fait disparaître le véritable esprit des Fondateurs. ( Ibid. )*

L'extrait précédent éclaircit ce que par celui-ci M. le Marquis a voulu obscurcir.

Ganganelli, qui lisoit les Journaux & le Mercure de France , ne lisoit donc pas les Gazettes imprimées en français ? Il y auroit vu que l'Institut a été attaqué principalement à cause de l'obéissance aveugle consignée dans la Lettre de S. Ignace sur la vertu d'obéissance. Or cette Lettre est réellement de lui , de l'aveu

même de ceux qui ne veulent pas qu'il soit Auteur de toutes les *Constitutions*. Cette Lettre, dont on a cité des extraits pour servir de pièce au procès, fait conséquemment partie de l'Institut dénoncé. Donc c'est une infigne fausseté que l'*Institut* de S. Ignace n'aurait jamais été attaqué, s'il n'avoit été que l'ouvrage de ce pieux Fondateur. Donc Ganganelli, qui ne peut être accusé d'une ignorance aussi crasse sur des événemens connus de l'univers entier, n'a pu raisonner d'une manière aussi inepte : donc il n'est pas l'Auteur de l'Ouvrage que vous lui attribuez ici.

A qui donc l'imputer ? A vous, Monsieur Caraccioli.

Nous connoissons vos intelligences avec le parti défavorable aux *Soi-disans*. Il est aisé de voir que vous n'avez parlé des *Constitutions des Ordres Religieux*, que pour vous rabattre adroitement sur celles dont le public s'est tant occupé il y a quinze ans. L'Auteur de ces *Constitutions* ayant été canonisé, il étoit embarrassant & imprudent pour celui qui prenoit le nom d'un Pape, dont le privilège est de canoniser, de les attribuer à un Saint : c'eût été faire le procès au Fondateur & à son ouvrage. Ainsi vous a-t-il fallu prendre une tournure. Vous avez eu recours à une petite histoire qui se trouve dans tous les livres classiques du parti. Comme on vient de placer dans cette catégorie le *Dictionnaire historique & bibliographique portatif*, autrefois de M. l'Abbé Ladvocat, mais aujourd'hui des *RR. PP. des B. M. & Compagnie* (a) (car ils y ont mis la main, & y ont amalgamé grand nombre d'articles retouchés de

(a) Cet Ouvrage, en trois volumes, se vend chez Leclerc, Libraire, quai des Augustins.

Le Censeur dit que cette nouvelle édition de l'Abbé Ladvocat lui paroît avoir acquis un nouveau degré de perfection, par les corrections & les additions qu'on a faites à l'Ouvrage.

la bonne maniere ), on doit y trouver inmanquablement le canevas des réflexions de M. Caraccioli sur les Constitutions des Jésuites. Prenons, dans ce Dictionnaire, l'article *Lainez, Général* de la Société : on y lit :

*Le P. Théophile Rainaud lui attribue aussi les déclarations sur les Constitutions des Jésuites. D'autres prétendent que les Constitutions elles-mêmes sont de Lainez ; & ils se fondent sur ce qu'il y a trop de pénétration , de force d'esprit & DE FINE POLITIQUE , pour qu'elles puissent être de S. Ignace.*

Telle est visiblement la source où M. le Marquis a puisé son morceau sur les *Constitutions* ; & il est tellement à croire que c'est là , que précisément dans ce *Dictionnaire* , qui a paru en 1777 , quelque temps avant le *Supplément des Lettres* , on lit un article sur *Ganganelli* , où il est dit : *M. le Marquis DE Caraccioli a donné sa Vie.* Et , *Il a paru une traduction française de ses Lettres.* Il eût été tout simple d'annoncer cette traduction en ces termes : *ET LE MÊME a donné une traduction française de ses Lettres* , au lieu de ceux-ci , *Il a paru une traduction.* Ces expressions sont d'autant plus bizarres , que l'Auteur de la *Vie* s'étoit donné lui-même pour l'Éditeur des *Lettres*. Mais n'importe. M. Caraccioli a prié les Rédacteurs du *Dictionnaire* de n'attribuer au *Marquis DE Caraccioli* que la *Vie* de *Ganganelli* , & non l'édition de ses *Lettres* , de peur d'exciter dans l'esprit des lecteurs du nouveau Lexique la plus légère suspicion qu'il ait pu tremper même dans l'édition ; à fortiori dans la *traduction* , & pas le moins du monde dans la *fabrication*.

On trouve dans ce même Dictionnaire , à l'article *Clément XIV* , où il est parlé du *Marquis DE Caraccioli* , ces assertions remarquables : *Son regne* ( celui de *Ganganelli* ) *sera fameux dans l'histoire , par la*

*Bulle ( c'est-à-dire le Bref ) de suppression des Jésuites en 1773. Il est mort le 22 Septembre 1774, NON SANS SOUPÇON DE POISON.*

*L'ouvre la Vie de Clément XIV , par M. Caraccioli , & je lis ( pag. 289 & 290. ) : Sixte s'occupa des moyens de détruire la Compagnie de Jésus..... Clément vint à bout de la supprimer.... Sixte fut soupçonné d'avoir été empoisonné : Clément mourut avec LE MÊME SOUPÇON.*

Une pareille analogie d'idées & d'expressions aussi germaines , est bien singulière. Je soupçonne la plus grande affinité entre le Rédacteur du nouveau *Dictionnaire* , & l'Auteur des *Lettres* sous le nom de Ganganelli.

Mais voici le monument le plus infigne de l'impartialité de M. le Marquis.

*Il est nécessaire , pour l'honneur de la Religion & le bien des Etats , qu'un Corps qui seroit scandaleux par ses intrigues , ou par son ambition , ou par ses mauvaises mœurs , soit non-seulement réformé , MAIS SUPPRIMÉ. ( Esprit des Ord. Relig. page 125. )*

1°. C'est un fait que Ganganelli n'a pu écrire ce morceau qu'avant son pontificat. Un autre fait aussi véritable , est que ce Cardinal , lors du Conclave où il fut élu lui-même , dit publiquement , pour motiver son refus de donner son suffrage au Cardinal *Stoppani* : *Il ne faut pas le choisir ; il détruiroit la Société des Jésuites.* Sur cette anecdote j'appelle en témoignage tout le Sacré College. Or si Ganganelli avoit écrit avant ce temps ce que M. Caraccioli nous donne ici sous son nom , & où l'allusion à la destruction des Jésuites est palpable , tombe-t-il sous le sens qu'il eût excipé contre le Cardinal *Stoppani* par une raison qu'on n'eût pas manqué de rétorquer contre lui ? Donc il est extravagant d'attribuer cet Ouvrage à Ganganelli.

2°. L'Ecrivain ne parle que d'un Corps , *non réformé , mais supprimé pour ses intrigues & son ambition*. Or tels sont les chefs d'accusations intentées contre *les Jésuites* , & il n'y a eu que ces Religieux *supprimés* pour ces motifs : donc M. Caraccioli veut parler ici des Jésuites , & n'en parle qu'après leur destruction : donc ce n'est pas Ganganelli qui écrit ici ; car est-il croyable qu'étant Pape , il eût fait de petits Discours sur l'*Esprit des Ordres Religieux* , qu'il devoit laisser dans son porte-feuille ? car les Papes n'impriment pas.

Ce que M. le Marquis ajoute par ces trois mots , *ou par ses mauvaises mœurs* , n'est que pour donner le change , en généralisant par trois qualifications ce qui clairement étoit une personnalité : ce sont là de ces tours à la Caraccioli.

Une réflexion toute naturelle se présente ici à l'esprit. Dans les deux premiers volumes , M. le Marquis affecte de parler des Jésuites avec modération : c'étoient d'abord le *bois vert* , qu'il falloit *couper* , quoiqu'à regret , *pour le bien de la paix*. Il donne un troisieme volume ; & l'on n'y reconnoît plus la même circonspection : les *Jésuites* y sont présentés comme *supprimés pour l'honneur de la Religion & le bien des Etats* , à cause qu'ils étoient *scandaleux par leurs intrigues & leur ambition*. D'où vient un changement aussi brusque de langage & de ton ? C'est qu'entre l'apparition des deux premiers volumes & du troisieme des Lettres , M. Caraccioli a essuyé la bordée d'un Journaliste *Ex-Jésuite* , qui le premier a démontré que les Lettres étoient apocryphes.

Oh mais remarquez , nous dites - vous dans les *Réflexions* sur le Zele (p. 51.) remarquez qu'on ne doit pas confondre l'amour de la vérité avec l'esprit de parti.

Benè , benè , Monsieur Caraccioli ! Vous jetez les

hauts cris contre *les gens de parti*, & voici un autre trait de votre impartialité.

L'Europe Catholique sçait qu'il existe dans un certain Royaume un Prélat célèbre à jamais par sa fermeté & son zèle pour la Foi, par son éminente piété, & par l'inviolable pureté de ses mœurs, mais accusé, par ceux dont il ne suit pas les principes, d'être *fanatique, entêté, & séduit par de mauvais conseils*.

Cet article étoit un morceau *friand* pour la plume de M. Caraccioli; aussi va-t-il nous donner un plat assaisonné comme il faut de sa main; mais il va nous servir à plat couvert.

*L'OBSTINATION causa dans tous les temps des maux d'autant plus dangereux, qu'elle se trouva souvent jointe A UNE PIÉTÉ DONT L'EXTÉRIEUR ÉTOIT IMPOSANT. LUCIFER, EVÊQUE DE CAGLIARI, avoit BEAUCOUP DE ZELE, ET D'EXCELLENTE MŒURS; mais il se livra aux excès du fanatisme, &c.*

*Souvent l'esprit D'INTOLÉRANCE & de persécution vient d'une PARFAITE IGNORANCE. On se laisse conduire PAR DES AVEUGLES, ET L'ON TOMBE AVEC EUX.* (Réfl. sur le Zele, troisième part. tom. 2, page 41.)

Il ne faut pas être forcier pour deviner l'allusion. Afin que l'on ne se trompât pas sur le personnage figuré par l'emblème emprunté de *Lucifer de Cagliari*, on nous dit de celui-ci: *Pour s'être livré aux excès du FANATISME, il devint INCOMMUNIQUANT à l'égard de ceux mêmes pour qui l'Eglise avoit une indulgence digne de sa charité.* (Ibid.)

Le Métropolitain de Sardaigne est appelé *incommuniquant*, parce qu'il rompit de communion avec *Eusèbe de Vercel*. M. Caraccioli joue sur ce mot de *communio*n, & fort habilement il emploie le terme d'*incommuniquant*, pour faire ressortir davantage l'allégo-

rie ; car précisément le *Métropolitain Français* est particulièrement connu par ses principes sur l'*incommunion* , ou sur les refus de *communion* faits à ceux que le pseudo-Ganganelli dit être les objets de l'*indulgence de l'Eglise*.

Vous seriez bien penaud , Monsieur le Marquis , si, pour compléter la comparaison , on faisoit un jour à Paris la fête de notre *incommuniquant* , comme à Cagliari on fait celle (a) de Lucifer.

Vous avez , Monsieur Caraccioli , de l'esprit en diable , c'est-à-dire , un esprit luciférien , lumineux , portant lumière ; aussi vous-même faites-vous disparaître les ombres répandues sur toutes vos figures.

C'est donc une vérité que M. le Marquis , tout en déclamant contre l'*esprit de parti* , se trouve , sans s'en apercevoir , en avoir embrassé un , & précisément celui qui , par excellence , a mérité le nom de *parti*.

Il n'y a pas jusqu'aux titres de ces Lettres qui n'indiquent la profession de foi de leur Auteur. Qu'on relise l'adresse des *Lettres CXXXVIII & CXXXIX de la troisième Partie , au Révérend Pere Berti , Augustin*. M. le Marquis ayant à faire une petite Lettre vernissée d'une couche légère de la *bonne doctrine* , il étoit essentiel qu'il l'adressât à quelqu'un dont le nom & la réputation répondissent au plan de la Lettre. Il ne pouvoit assurément jeter les yeux sur un plus digne personnage que le *Révérend Pere BERTI , AUGUSTIN* (Remarquez bien *AUGUSTIN*) ; & il le falloit nécessairement , puisque c'est lui que Ganganelli consulte sur une *Théologie* composée d'après les principes de S. Augustin.

Pour peu qu'on soit au fait des Nouvelles ecclésiastiques , on ne peut ignorer le rôle qu'a joué dans

(a) Voyez *Defensio sanctitatis beati Luciferi. Cagliari , 1639.*



le parti le Révérend Pere Berti, Augustin. On a soutenu; il y a quelques années, une these d'après son système: elle fut trouvée si hétérodoxe, qu'elle fit grand bruit à Rome. Pour nous donner une haute idée de cet Augustinien, on nous insinue en passant que Benoit XIV étoit plein d'estime pour lui, & qu'il le regardoit comme un des Théologiens qui honoroient le plus l'Italie. (Voyez Lettre 138, tome 1, part. 3, page 56.)

Il n'y a pas jusqu'à l'affectation de M. le Traducteur Caraccioli à fouligner ces derniers mots, qui ne marque le projet qu'il a de catholiser de son mieux le Révérend Pere Berti, Augustin Augustinien. Est-ce que Ganganelli, écrivant ce morceau, avoit fouligné les termes qui faisoient l'éloge du Pere Berti?

Mais le bon & l'excellent, c'est de voir figurer aussi dans ces Lettres le Révérend Pere Valentin, de la Doctrine Chrétienne. Je vous avoue, Monsieur le Marquis, que j'étois étonné de ce que vous aviez oublié celui-là dans vos premières Lettres. La poire, sans doute n'étoit pas encore mûre. Il falloit auparavant préparer l'esprit du public.

#### LETTRE CXLIII, AU R. PERE VALENTIN, DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

*Je suis fâché, mon Révérend Pere, de n'avoir pu vous voir hier au soir, comme je le desirois; mais il me survint une affaire imprévue, à laquelle je ne pus dérober une seule minute, tant elle étoit pressée.*

*La personne que vous avez vue vous a répondu comme elle devoit faire, & je suis surpris que vous en soyez étonné. Vous n'êtes point encore au fait de notre politique italienne, & je vous avoue que je ne la connois guère mieux que vous.*

*Pouvre la Vie de Clément XIV, page 240, faite par M. Caraccioli lui-même, & je lis que Ganganelli*

étoit un des esprits les plus déliés du Sacré College ; & vous nous donnez une Lettre où il déclare humblement qu'en fait de *politique italienne*, il est aussi gauche que son bon ami le *Pere Valentin* ! Cependant si celui-ci, envoyé à Rome, comme vous le sçavez, pour un autre sujet que pour la *béatification de César de Bus*, avoit été manchot en fait d'intrigues, l'eût-on chargé de négociations aussi importantes & aussi délicates ?

*Apportez-moi, je vous prie, la dernière lettre DU PERE CASTAN ; je suis bien aisé de la revoir.*

Qu'on se rappelle que M. le Marquis nous a dit ci-dessus que ce *Pere Castan* étoit celui qui faisoit passer à un certain *haut & puissant Seigneur* la correspondance de Ganganelli.

P. S. Celui qui vous remettra cette Lettre, m'apportera.... le petit écrit que je vous ai confié. N'écrivez point à M. L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS sans m'avoir parlé. (Ibid.)

Le *Pere Valentin*, le *Pere Castan*, M. l'Évêque d'Orléans, tous les trois dans une Lettre prétendue de Ganganelli ! .... *Quos ego* .... *Sed motos prastat componere fluctus*. L'affectation qui a réuni dans cette Lettre ces trois personnages, est trop marquée pour laisser quelque doute sur le but de l'imposteur.

Je ne conçois pas, Monsieur le Marquis, comment la censure littéraire a pu vous permettre de réveiller, sur ces trois noms, des idées que vous auriez dû enfevelir à jamais dans votre cervelle.

Ainsi voilà M. Caraccioli atteint & convaincu de n'avoir fabriqué ces nouvelles Lettres que pour accréditer certaines maximes favorites, & pour encenser certains personnages, dont le nom seul devoit ranimer le zèle de ses partisans.

Citons maintenant des preuves d'une autre espèce, qui vont établir également la supposition grossière du nouveau recueil des *Clémentines*.



D'abord je remarque qu'il est composé de *Lettres*, de *Discours*, de *Réflexions*, de *petits Traités sur différentes matieres*, de *Panegyriques*, enfin de satras sous le titre d'*Anecdotes*, d'*Abrégé de faits & gestes*, & de *Particularités de la vie de Ganganelli*.

Quant à la partie épistolaire, il est visible que son but est de justifier M. le Marquis sur plusieurs indices de supposition qu'on avoit découverts dans quelques-unes des premières Lettres.

En effet, on lui avoit reproché de faire dire à Ganganelli qu'il permettoit de lire *Giannone*; & on doit se rappeler les *Lettres CLXVI & CLXIX*, que j'ai citées, & où il fait écrire par Ganganelli qu'il envoie la permission de lire les livres défendus; d'où on conclut dans l'*Avertissement*, qu'on verra que Ganganelli avoit pu accorder la liberté de PARCOURIR, (on avoit d'abord dit de LIRE) *Giannone*, puisqu'il envoyoit volontiers la permission de lire les livres défendus. Voilà assurément une Lettre si probante, qu'elle semble faite à plaisir.

On avoit reproché à Ganganelli d'inviter un laïque à venir prendre du chocolat un jour prohibé, & on nous fabrique tout exprès la Lettre *CXLIII*, où l'on fait parler ainsi Ganganelli (Tome 1, part. 3, p. 141.): *Vous me ferez un vrai plaisir de venir demain matin prendre le chocolat sur les huit heures.*

Nota que cette Lettre est du 13 Août 1768, année bissextile, auquel jour tomboit un samedi, surveille de l'Assomption, où le jeûne de précepte pour tous les Fideles étoit transféré, parce que la veille étoit un Dimanche. Ainsi M. le Marquis, pour prendre sa revanche d'avoir été attrapé la première fois, nous tend un piège pour celle-ci, s'imaginant que nous ne ferions pas attention que ce lendemain où le chocolat devoit se prendre, quoique veille de l'Assomption, étoit un Dimanche: mais il verra que

sa finesse n'aura dupé personne : car nous comprenons bien que par cette Lettre il vouloit nous faire entendre que la premiere invitation n'avoit point été imaginée, puisqu'on en retrouvoit encore une dans une seconde Lettre ; ce qui établissoit l'in vraisemblance qu'il eût voulu deux fois donner prise au public. N'est-il pas risible qu'il se soit pris dans ses propres filets ?

Un autre reproche fait à M. Caraccioli, est d'avoir répété de la maniere la plus fastidieuse dans ses Lettres, non-seulement tout ce qui se trouve épars dans les Ouvrages d'autrui, mais encore dans les siens. Qu'imagine-t-il pour réfuter cette imputation ? Dans un petit Traité sur *l'Esprit des Ordres Religieux* ( Tome 2 , part. 3 , page 115. ), il fait dire à Ganganelli : *Lorsque les Auteurs n'ont d'autres défauts que celui de RÉPÉTER, je les excuse, pourvu que ce qu'ils remettent sous les yeux du public soit bon. Il y a des vérités qui, pour être goûtées, ont besoin D'UN AIR DE NOUVEAUTÉ : c'est un habit qu'on ne peut souffrir quand il est vieux, & qu'on porte volontiers quand ON L'A FAIT RETOURNER.* M. Caraccioli se donne donc pour un vrai frippier de littérature !

Pour se venger de ce que les Lettres de Ganganelli trouvent grand nombre de mécréans, voici le coup de patte que l'Auteur du recueil donne à ces incrédules. ( Tome 2 , part. 3 , page 133. ) *J'ai remarqué plusieurs fois qu'UN LIVRE ( comme qui diroit les Lettres de Ganganelli ) qui emportoit le suffrage de tout le monde, avoit néanmoins quelques contradicteurs, uniquement parce qu'ils ne vouloient pas suivre le torrent, & qu'ils croyoient qu'il étoit de leur dignité de ne pas se laisser entraîner par le jugement du public.*

M. le Marquis a eu & aura des contradicteurs ; l'embarras de réfuter leurs censures motivées, lui a fait prendre le parti de leur déclarer, toutesfois après la

publication de son *Remerciement à l'Auteur de l'Année littéraire*, que **DÉSORMAIS IL GARDEROIT LE PLUS MORNE SILENCE**. On va retrouver encore ici les traces de la prudence du même M. Caraccioli. ( *T. 1, part. 3, p. 23.* ) Si après l'avoir publié ( un Ouvrage ), vous trouvez des contradicteurs, ce sera une preuve que vous ne les aurez pas convaincus, & un avertissement pour que **VOUS NE LEUR RÉPONDIEZ PAS**. Il y a parmi les *Ecrivains des ABOYEURS*, & il faut sçavoir laisser crier. On répondroit tous les hommes, qu'ils ne seroient pas d'accord.

Il ne faut pas oublier que dans la Lettre XCIII du premier recueil, nous avons lu : *Les hommes de génie ressemblent aux dogues, qui méprisent les insultes des petits chiens*. Voilà des *aboyeurs*, des *dogues* & de *petits chiens* qui sont tous de la même race. Il est tout clair que M. le Marquis a une *dent canine* contre tous ceux qui ne veulent pas croire que les Lettres sont de Ganganelli.

Un autre but que s'est proposé le Rédacteur de ce nouveau recueil, a été d'y ajouter quelques sujets qu'il avoit négligé de traiter dans le précédent. On peut remarquer que dans la Lettre LXXI des premiers volumes, à M<sup>sr</sup> Zaluski, *Grand Résérendaire de Pologne*, on y fait mention de la *bibliothèque publique* dont lui & son frere, l'*Evêque de Cracovie*, ont été les fondateurs. Tout le monde sçait que cet établissement les a rendus célèbres.

La *bibliothèque que vous venez de rendre publique*, de concert avec votre illustre frere, l'*Evêque de Cracovie*, est remplie d'*Ecrivains Polonois* qui se distinguèrent dans tous les genres. On étoit étonné que M. Caraccioli, dont le système est d'écrire sur tous les sujets, eût oublié de diffuser sur les *bibliothèques publiques* : cette matière ouvroit un vaste champ à ses moralités & à ses réflexions disertes. Mais il paroît qu'on s'est

trop hâté de lui reprocher cette omission ; car la *Lettre LXXI*, à *M<sup>r</sup> Zaluski*, n'étoit qu'une pierre d'attente : il vient enfin de la mettre en œuvre dans la *Lettre CXL*, adressée encore à *M<sup>r</sup> Zaluski*, *Grand Référéndaire de Pologne*, & de nous affommer du poids des livres innombrables que renfermoit la bibliothèque de ce *Magnat bibliomane*. Il emploie *trente-sept*, mortelles pages pour nous dire qu'une bibliothèque publique est une *institution avantageuse*.

Cette Lettre est tout-à-fait curieuse à analyser. C'est un chef-d'œuvre de mauvais goût : l'amphigouri, le faux brillant, les idées les plus disparates, le burlesque, le précieux, le sacré, le profane, y sont semés à pleinemain : jamais le Caracciolisme n'a brillé avec plus d'éclat que dans cette dissertation indigeste.

D'abord M. Caraccioli, voulant mettre à la tête de ce petit Traité le nom d'un *Zaluski*, devoit préférer celui de *l'Evêque de Cracovie*, parce que c'est celui des deux freres qui est réellement le fondateur de la fameuse bibliothèque : mais M. le Marquis a cru devoir choisir *M<sup>r</sup> Zaluski*, *Grand Référéndaire de Pologne*, *Evêque de Kiovie*, parce qu'il étoit plus connu, & qu'il avoit été à *Rome*. C'étoit une facilité de plus pour le mettre en relation avec Ganganelli, qui d'ailleurs, dans le fait, n'avoit pas eu plus de rapport avec l'un qu'avec l'autre.

*MONSEIGNEUR*, la bibliothèque formée par vos soins, immortalise votre amour pour les sciences & pour les Sçavans.

Il est bien singulier que Ganganelli écrive ainsi *ab abrupto* à *M<sup>r</sup> Zaluski*, sans que rien paroisse amener cette dissertation. Est-ce là le ton d'une Lettre ? Tout étranger auroit pu, pour s'amuser, en décocher une pareille à M. Capperonier, *Garde de la bibliothèque du Roi*.

*Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de l'esprit humain, qu'on réduisît à SIX MILLE VOLUMES IN-FOLIO (car cela suffiroit) tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, & qu'on brûlât tout le reste, excepté quelques extraits qu'on en feroit pour les mettre en in-12.*

Il y a long-temps que M. Caraccioli a le projet de réduire tous les livres à six mille volumes in-folio ; car on retrouve cette idée plusieurs fois dans les différens Ouvrages qu'il nous a donnés (a). Il réserve le privilege de faire des in-12, dans l'espérance d'être mis lui-même par extrait sous ce format. Un Caraccioli abrégé formeroit un joli petit in-12, pourvu qu'il fût relié en maroquin.

*Il en est du génie COMME D'UN FLEUVE QUI RÉPAND LA JOIE ET LA FÉCONDITÉ TANT QU'IL NE DÉBORDE PAS, MAIS QUI DEVIENT LA RUINE DU PAYS QUAND IL SORT DE SON LIT ET QU'IL CAUSE DES INONDATIONS.....*

*Nos vastes bibliothèques peuvent se comparer A CES JARDINS AGRESTES OU L'ON APPERÇOIT QUELQUES FLEURS au milieu d'une multitude d'ÉPINES, OU L'ON DÉCOUVRE QUELQUES ARBUSTES A TRAVERS DES RONCES ET DES CAILLOUX, &c.*

Et les jardins à l'Anglaise, pourquoi les avez-vous oubliés ?

*Nous ne travaillons plus que superficiellement les livres que nous mettons au jour ; & il n'y a plus d'autre substance dans ce qu'on lit aujourd'hui, qu'UN LÉGER ÉPIDERME.....*

*On se hâte aujourd'hui d'être Auteur, & l'on ne donne à ses pensées ni le temps de mûrir, ni même celui de germer. On les jette au hasard presque aussi-tôt qu'elles viennent d'éclorre ; & ce sont des ENFANS INFORMES qui, ne trouvant point de nourriture, périssent presque AU MOMENT QU'ILS NAISSENT.....*

(a) Voyez, entre autres, le *Véritable Mentor*.

Je ris quelquefois de L'ACCOUPLEMENT BIZARRE qu'on fait dans les bibliothèques , en plaçant un Auteur sublime à côté d'un Auteur médiocre , &c. ....

Les sciences n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des bibliothèques publiques. On ne voyoit autrefois que quelques Sçavans épars sur le globe du monde entier ; tout le reste étoit absolument ignorant ; & aujourd'hui on trouve par-tout des personnes très-instruites , qui parlent de tout avec beaucoup d'intérêt ; c'est-à-dire que les sciences , COMME LES PLUIES POUSSÉES PAR DES VENTS IMPÉTUEUX , N'ARROSOIENT alors que quelques contrées , & que maintenant , comme une ROSEE UNIVERSELLE , ELLES DISTILLENT DE TOUTES PARTS. ....

Cependant , malgré les avantages des bibliothèques publiques , on a vu diminuer le nombre des Sçavans..... Je crains seulement qu'à force de vouloir trop aiguiser l'esprit & trop ANALYSER les sciences , on ne les réduise à rien.

Monsieur le Marquis , comment cela s'arrange-t-il ? Si les SCIENCES n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des bibliothèques publiques , celles-ci n'ont donc pas diminué le nombre des SÇAVANS. ....

L'homme ne fait que les mettre en œuvre lorsqu'il les cultive ( les sciences ) , comme un ouvrier qui FOND DES MÉTAUX pour en faire des ouvrages magnifiques , ne forme pas la matière dont il se sert.

Il n'y a point de couleur & de forme qu'on n'ait données aux sciences , parce que , dociles à recevoir les impressions de notre esprit , elles se modifient selon nos lumières , c'est-à-dire qu'elles sont sublimes chez les uns , & brillantes chez les autres. C'est UNE CIRE dont on fait ce qu'on veut , quand on a le talent DE LA MANIER.

Les sciences ressemblent AUX PLANETES , qui ont CHACUNE LEUR SPHERE ; & , comme celle qui est plus



*près du soleil, la Théologie est, pour ainsi dire, plus près de Dieu.*

*De là sont venus tant de mauvais Ouvrages qui se trouvent dans nos bibliothèques, comme des REPTILES & des INSECTES se rencontrent dans les plus SUPERBES JARDINS. Au moral comme au physique ; les ténèbres sont toujours voisines de la lumière, & les POISSONS proche des meilleurs spécifiques.*

*Toutes les sciences ont leurs mystères & leurs obscurités ; mais on ne risque rien de tout entreprendre pour les approfondir & les éclairer ; au lieu que dans la Théologie on entend la Foi dire à tous : ICI ARRÊTEZ-VOUS, ET N'ALLEZ PAS PLUS LOIN. Elle est la SENTINELLE posée par le Tout-puissant lui-même pour éprouver notre fidélité, & qui ne nous permet d'entrer, pour ainsi dire, que dans le VESTIBULE de l'Eternel.*

*L'hérétique comme l'incrédule ont voulu, dès cette vie, FORCER LA GARDE..... & pour peine de leur témérité, d'affreuses ténèbres se sont emparées de leurs âmes, & ils n'ont plus marché que sur des PRÉCIPICES. Cela paroît d'une manière frappante dans leurs écrits. On voit à chaque page qu'ils ont perdu la trace de la vérité, & que leurs prétendus raisonnemens ne sont plus que des LABYRINTHES où l'on s'égare à chaque pas.*

*Il n'y a point de TEMPÊTES aussi violentes que les ÉCARTS de l'esprit humain, quand il ne connoît plus de bornes. Ce ne sont plus que des NUAGES AFFREUX parsemés de quelques ÉCLAIRS que les ignorans prennent pour une lumière vive & pure, mais qui n'aboutissent qu'à éblouir, & très-souvent qu'à aveugler.*

*Il en est des esprits comme des ARBRES, dont les uns restent SAUVAGES, & les autres sont ENTÉS : aussi les premiers ne donnent que des FRUITS AMERS, tandis que les seconds produisent ce qu'il y a de plus délicieux au goût & de plus agréable à la vue. C'est avec la saine philosophie qu'on ENTE les esprits.*

*Les bibliothèques sont d'une ressource infinie , & il faudroit s'être absolument DÉVOUÉ A L'IGNORANCE, pour n'en pas connoître les avantages , pour ne pas les préconiser.*

*C'est l'ARMOIRE D'UNE PHARMACIE, où j'aperçois les plus CRUELS POISONS au milieu des DROGUES les plus EXCELLENTES.*

*La lecture est une NUTRITION qui forme le SUC de notre esprit , si l'on peut parler de la sorte , de même que les alimens corporels composent le CHYLE qui sert à notre conservation. ....*

*On remarque de L'EMBONPOINT & de la VIGUEUR chez celles ( les ames ) qui cultivent les bons livres.*

*Les bonnes bibliothèques , pour une ame qui connoît ses besoins , & qui desiré se RASSASIER , sont une TABLE DÉLICIEUSE OU ELLE SAVOURE LE GÉNIE DES PLUS FAMEUX ECRIVAINS , & où elle s'en pénètre.*

*Les belles-lettres ne sont que des FRIANDISES pour l'esprit ; mais les sciences sublimes sont des METS PLEINS DE SUBSTANCE ET DE SAVEUR.*

*Tout livre qui ne sert pas à bien CASER nos idées , comme à bien régler nos desirs , est au moins un livre inutile , s'il n'est pas dangereux.*

*Notre ame , toute spirituelle qu'elle est , ressemble à un FLEUVE qui coule toujours , & qui entraîne avec lui de L'ÉCUME & du GRAVIER , mais aussi quelquefois des PAILLETTES D'OR.*

*Si vous étiez FRIAND d'éloges & d'hommages , je vous exhorterois à venir voir Rome , &c.*

*Il faut avouer que le Pere Ganganelli aimoit furieusement le style oriental !*

*Rapprochons tous les traits de ce tableau vraiment pittoresque. Des fleurs , des jardins agrestes , des épines , des arbrustes , des cailloux , des pharmacies , des drogues , des poisons , des enfans informes , des accou-*

*plemens bizarres , des pluies , des vents impétueux ; des rosées , des métaux , de la cire , des planetes , des reptiles , des insectes , des sentinelles , la garde qu'on force , des labyrinthes , des précipices , des tempêtes , des nuages affreux , des éclairs , des arbres sauvages & entés , des fruits amers & agréables , des armoires d'apothicairerie , des cases d'idées , un fleuve qui entraîne avec lui de l'écume & du gravier , quelquefois des paillettes d'or ;] des suc nutritifs , des alimens qui composent le chyle , de l'embonpoint , de la vigueur , une table délicieuse qui rassasie , des mets pleins de substance & de saveur , enfin deux fois des friandises.*

Qui auroit jamais cru que M. Caraccioli, pour nous récompenser d'avoir parcouru patiemment avec lui la bibliothèque de *M. le Référendaire*, nous eût donné des bonbons ? Rien de plus aimable de sa part.

Voilà une Lettre bien longue & bien verbeuse ! M. le Marquis a pressenti l'objection que formeroit le spectacle effrayant de *trente-sept* pages pour styler *M. Zaluski* sur les bibliothèques ; M. Zaluski, qui sçavoit mieux cela que personne , lui qui étoit parfaitement au fait de l'Europe sçavante & littéraire. ( T. 1, part. 3 , page 79. ) Qu'on admire l'adresse avec laquelle M. le Marquis va couvrir l'imposture que font naturellement suspecter la longueur & le ton de cette Lettre. Les deux morceaux suivans méritent attention.

*Vous serez , sans doute , étonné de la DIFFUSION d'une pareille Lettre , qui contient peu de choses & BEAUCOUP DE MOTS ; mais ce sont vos bontés qui m'autorisent à commettre de pareils excès.*

*Vous me reprochez par votre dernière , Monseigneur , que je ne vous écris jamais ASSEZ LONGUEMENT , & j'ai osé vous faire voir aujourd'hui que pour être obéissant j'étois importun.*

Et pour qu'on ne pût pas douter que Ganganelli n'eût fait cette Lettre , M. Caraccioli fait dire à celui-

ci: *J'AI ÉCRIT PLUSIEURS LETTRES qui pourroient trouver place dans le temple de l'amitié.* (Ibid. p. 106.) Qu'on ose, après cela, révoquer en doute l'authenticité des Lettres de Ganganelli, puisque lui-même, par la main de son Secrétaire, nous certifie qu'il en a beaucoup écrit! Il n'y a rien de tel que des *preuves par écrit.*

A l'aide d'un *post-scriptum*, on va voir disparaître une autre petite difficulté qui naît de la date de cette Lettre, du 2 Mars 1757, temps où *M. Zaluski* séjournait à *Paris*, & où il n'avait aucune relation directe ni indirecte avec Ganganelli (je puis le certifier d'après le témoignage d'un ami de *M. Zaluski*). Si vous étiez friand d'éloges & d'hommages, je vous exhorterois à venir à Rome en quittant *Paris*; ce qui suppose d'anciennes relations avec Ganganelli pendant le séjour du *Référéndaire* à Rome, & une correspondance entretenue avec lui pendant son voyage de *Paris*. En lisant ceci, on se récrie : *Mais Rome n'est pas le chemin de la Pologne.* Aussi *M. Caraccioli*, toujours à la parade, ajoute : *Ce n'est pas tout-à-fait votre chemin pour retourner en Pologne* (Ibid. p. 106.); mais n'importe.

On ne pouvoit parler de *M. Zaluski* sans penser à son frere, également célèbre pour le goût des bibliothèques; aussi *M. le Marquis* a-t-il eu attention de faire une commémoration honorable de *M. l'Evêque de Cracovie*. Vous avez à Cracovie un autre vous-même, pour les connoissances & pour les talens, dans l'Evêque votre illustre frere, qui partage avec vous l'honneur de fonder une bibliothèque publique au milieu de vos concitoyens.

Un autre sujet qu'avoit oublié *M. Caraccioli*, étoit l'obéissance due aux Souverains. Il auroit manqué quelque chose à son Ouvrage, s'il ne nous avoit pas donné quelques pages de réflexions sur un objet aussi intéressant. En France, depuis vingt ans on a beau-

coup entretenu le public sur cette matiere. M. Caraccioli a senti que le *Pape des Souverains* devoit décemment écrire sur les sentimens qui leur sont dus ; & voilà aussi-tôt une Lettre sur les Souverains , écrite à M. l'Abbé\*\*\*, & dans laquelle , comme de raison , Ganganelli débute , selon sa méthode ordinaire quand il veut entamer certains sujets où il va dogmatifer : *Puisque vous me consultez, mon cher Abbé, sur le Discours que vous m'avez fait passer, je vous dirai qu'il sent trop le rhétoricien, &c.* (Tome 1, part. 3, Lettre 158.) Et puis M. Caraccioli apprend à cet Abbé, bien pénétré de l'autorité des Souverains, puisqu'il venoit de la traiter dans un Discours, *que le respect & l'obéissance qu'on doit au Roi, prennent leur source dans l'Eternel même, qui veut qu'on honore ceux qu'il a revêtus de son autorité.... qu'il n'y a réellement aucun cas, aucune circonstance, aucun temps, aucune occasion où il soit permis de se révolter contre l'autorité.... que plus on est Chrétien, plus on honore la Royauté.... que Tertullien* (Je le voyois venir : on le cite de fondation sur la matiere.) *Tertullien, dans son Apologie en faveur du Christianisme, peint les Fideles de son temps comme les sujets les plus attachés à leur Prince, comme les plus attentifs à prier pour eux, les plus exacts à payer les impôts.* Enfin on nous cite le fameux passage : **RENDEZ A DIEU CE QUI APPARTIENT A DIEU, ET A CÉSAR CE QUI APPARTIENT A CÉSAR.**

Rien assurément de plus certain & de plus sacré que ces principes infiniment chers à tous sujets fideles, & sur-tout aux bons Français : mais est-il vraisemblable que Ganganelli, pour endoctriner M. l'Abbé\*\*\*, qui venoit d'écrire sur la soumission due aux Souverains, ait répété, d'un ton pédantesque, des maximes que personne n'ignore ? Elles eussent été bonnes à tracer à un élève dont on eût voulu former le

le cœur , & non à un Maître qui venoit de les établir.

M. Caraccioli a deviné que cette Lettre , sous la plume de Ganganelli , qui avoit pour Souverain le Pape , dans les Etats duquel on n'a point agité de question *sur l'obéissance* qu'on devoit aux Puissances , feroit soupçonner que c'est tout simplement un Français qui est l'Auteur de ce morceau : pour nous donner le change , il s'est bien donné de garde d'oublier d'adresser la Lettre à un Abbé qui vivoit dans une Monarchie gouvernée *par un Prince séculier* , & de nous en faire faire la remarque..... *Il est vrai que vous avez pu mieux qu'un autre traiter un pareil sujet , puisque vous vivez sous les yeux d'un Monarque* (DOM CARLOS, ALORS ROI DE NAPLES , ACTUELLEMENT ROI D'ESPAGNE) *qui , par son esprit d'ordre , de clémence & d'équité , fait régner avec lui toutes les vertus.* ( Tome 1 , part. 3 , page 207. )

On ne peut disconvenir que M. le Marquis n'ait du talent pour fabriquer une lettre , en saisissant toutes les convenances. Veut-on sçavoir son secret ? Il n'est pas difficile à apprendre. Citons un exemple ; prenons une Lettre au hasard. La CLII<sup>e</sup> me tombe sous les yeux : elle a pour titre :

*Au R. P. Gentis , Dominicain , Evêque d'Anvers.*  
L'on va voir que ces trois mots , *EVÊQUE , DOMINICAIN , ANVERS* , vont faire germer tout le contenu de sa Lettre. D'abord le mot *Evêque* lui procure deux pages de réflexions banales sur les devoirs de *l'Episcopat*. ( Voyez p. 179 & 180. ) *Dominicain* lui procure une tirade sur l'Ordre de *Saint Dominique* , & sur la vie qu'on y mene ; & voilà encore une page de faite. *Anvers* est une ville de *Flandre* célèbre par son *Ecole de peinture* ; & voilà des réflexions sur les tableaux de *Rubens* , comparés avec ceux de *Michel-Ange*. ( Voyez page 182. ) *Anvers* est en *Flandre* ,

province très-souvent le théâtre de la guerre ; aussi M. Caraccioli nous fait faire quelques campagnes en Flandre. (*Ibid.*) Je ne sçais pas pourquoi il a oublié le fameux *Canal d'Anvers* : mais je sçais bien la raison pour laquelle il a omis de parler des *Bollandistes*, dont les travaux immenses ont immortalisé la ville d'*Anvers* ; c'est qu'ils étoient *Jésuites*. On voit que la recette de M. Caraccioli n'est pas un grimoire.

Pour peu qu'on soit au fait des affaires ecclésiastiques, on ne peut ignorer que le Gouvernement Français avoit nommé une Commission composée de Prélats, pour la réforme des Maisons Religieuses. M. Caraccioli n'a pas voulu manquer un sujet qui quadroit si bien avec le ton de ses Lettres, où sans cesse il est question d'*Ordres Religieux*. Pour rendre celle-ci plus croyable, il falloit la faire écrire à une des parties intéressées, sçavoir, à un *Religieux Français*. Il étoit facile, si on eût osé le nommer, de vérifier le fait de l'authenticité de la Lettre : pour trancher la difficulté, M. Caraccioli a imaginé d'adresser cette Lettre à un être vague, au *Supérieur d'une Communauté de Paris*. (Voyez Lettre 176.)

Mais le faussaire a beau se masquer ; une date perfide va le déceler. Elle est tout-à-fait remarquable : *A Rome, ce 21 de l'an 1769*. Prenez garde à ceci, Monsieur le Marquis. La Lettre est signée *Frere Laurent, Cardinal Ganganelli*. Rappeliez-vous qu'il n'y a eu que quatre mois & demi de cette année où Ganganelli ait pu signer comme Cardinal ; car il fut élu Pape le 19 Mai de la même année 1769. Clément XIII étant mort le 3 Février 1769, Ganganelli, à cette époque, se renferma au Conclave avec tout le Sacré College, jusqu'au 19 Mai : il n'a pu, pendant le séjour qu'il y a fait, s'amuser à écrire sur la réforme des *Ordres Religieux*. D'après le ton de toutes ses Lettres, il n'auroit pas manqué de faire mention de

sa clôture dans le Conclave. Il fuit de là qu'il n'a pu écrire cette Lettre que dans tout le courant de Janvier & dans les premiers jours de Février. Ce calcul, que je fais ici à tête reposée, vous ne l'avez pu faire dans la composition des Lettres ; il vous eût emporté un temps infini, si vous eussiez voulu éplucher chaque date. Vous vous êtes seulement rappelé qu'en 1769, il y a eu un espace de temps, quoique fort court, où Ganganelli a pu écrire comme Cardinal ; c'est tout ce qu'il vous falloit ; & pour ne pas vous compromettre, vous avez mis une date indéfinie : *A Rome, ce 21 de l'an 1769* : date vraiment bizarre & peu vraisemblable : car, 1°. fixant l'année, il étoit naturel de fixer le mois, ou de ne fixer ni l'un ni l'autre. 2°. Qu'un Parisien écrive à un autre habitant de la même ville que lui ; il est facile de concevoir qu'il se serve de cette formule, & c'est assez l'usage : *A Paris, ce 21*. L'on ne peut entendre que le jour présent, ou tout au moins la veille, à cause de la contiguité des lieux. Mais qu'un étranger, qu'un habitant de Rome, éloigné de Paris de près de trois cents lieues, en écrivant, date sa Lettre, *A Rome, ce 21 de l'an 1769*, je dis qu'il n'y a pas là de vraisemblance, & que c'est un artifice de votre part, qui indique une imposture.

Si le faussaire n'a employé pour la Lettre ci-dessus qu'une grosse finesse, en voici une un peu plus gazée.

M. Caraccioli, voyant qu'il y avoit plaisir à faire des Lettres de Papes, nous a annoncé, il y a deux ans, qu'il alloit donner aussi celles de *Benoît XIV*. Comme il commence à voir qu'à force de nous en fournir périodiquement de *Clément XIV*, le public pourroit se lasser de cette longue plaisanterie, & que pour l'Auteur, le jeu, comme on dit, ne vaudroit pas la chandelle, il se dispose à imprimer les Lettres de *Lambertini*. Devant nécessairement sortir de la même manufacture que celles de Ganganelli, elles ne peu-



vent que porter la même empreinte : ainsi verrons-nous encore un style coupé, antithétique, fardé, figuré, avec des faillies, des pointes & des plaisanteries souvent bouffonnes. M. Caraccioli gagne les devants, & nous donne un préservatif contre les préjugés qui s'élèveront naturellement contre les *Bénédictines*, à raison de l'identité du style & du ton avec les *Clémentines*. Écoutons-le, & nous nous écrierons : Il est unique, ce M. Caraccioli ! Il combine, il arrange tout à merveille. Il nous cite une Lettre de Ganganelli, qui nous apprend que Benoît XIV a écrit des Lettres qui ressemblent parfaitement, pour le style, à celles qu'on a données sous le nom de Clément XIV.

*Notre Saint Pere (Benoît XIV) a le talent d'écrire une Lettre avec beaucoup plus DE PRÉCISION que nous n'en mettons dans notre langue. J'en ai vu quelques-unes où il semble qu'il n'y ait que des pensées, & point de mots. C'est l'effet d'une imagination aussi vive QU'EN-JOUÉE, qui ne s'exprime que par DES SAILLIES.* (Tome 1, part. 3, page 122.)

Tant d'extraits de ce recueil épistolaire, faits avec autant d'exactitude, prouvent que je sçais mon Caraccioli par cœur : cependant je me frotte la tête dans cet instant, pour voir si quelque morceau intéressant ne m'auroit pas échappé. J'allois en oublier un des plus curieux. Je le donnerois en mille à deviner. C'est la Lettre sur les *revenans*. Qui s'y seroit attendu ? Oui, sur les *revenans*. Ainsi il y aura de tout dans cet Ouvrage, jusqu'à un chapitre sur les *revenans*. O l'ineffable M. Caraccioli ! Je me hâte de régaler le public de ma découverte.

*Je ne parle que de certains usages, de certains préjugés que des particuliers, victimes d'une imagination exaltée ou d'une ignorance grossière, ajoutent à la croyance commune, & que tous les Conciles ont réprouvés. Telle fut dans tous les siècles, avec plus ou moins d'obstination,*

*l'étrange crédulité de quelques personnes POUR LES REVENANS. . . . Il est de foi que les morts peuvent apparaître, par une permission expresse de Dieu, & qu'ils ont réellement apparu, selon le témoignage irréfragable de l'ancien & du nouveau Testament. (Tome 2, part. 3, page 162.)* Eh bien ! est-ce là tout ? Pourquoi vous arrêter en si beau chemin ? En vérité je croyois que vous alliez tout de suite nous citer l'histoire de *Sa-muel* : c'étoit l'affaire d'une ligne de plus.

*Les Conciles ont donc réprouvé les revenans. Faites-moi le plaisir de me dire dans quelle partie du Décret ou du Sexte je pourrois trouver le Canon de Revenientibus. Je me fais une idée qu'en latin ou en italien (car Ganganelli n'écrivoit que dans ces deux langues) un revenant ne fait pas tant de peur à prononcer qu'en français.*

Après nous avoir effrayés en nous parlant de *revenans*, M. le Marquis va nous égayer avec de la *musique*, & Ganganelli lui-même va nous donner un air. Un instrument profane n'eût pas été décent entre les mains d'un Religieux ; M. Caraccioli se décide pour l'orgue : *La musique est une chose très-innocente en elle-même, & elle exprime cette PARFAITE HARMONIE qui regne sur la terre & dans le ciel. . . . J'aurois plus mauvaise grâce qu'un autre de crier contre la musique, m'étant autrefois appliqué A TOUCHER L'ORGUE, où je trouvois d'autant plus de plaisir, que cet admirable instrument, toujours consacré aux louanges du Seigneur, n'est jamais employé à des concerts profanes. (Tome 1, part. 3, Lettre 251.)* M. le Marquis a soin de remarquer qu'il faut ne donner à la musique que le temps de la récréation, *AFIN DE N'AVOIR PAS TOUJOURS SON AME AU BOUT DES DOIGTS.* Voilà une expression tout-à-fait mignonne.

Pour apprendre la filiation de cette Lettre sur la musique, il faut sçavoir que M. Caraccioli a trouvé

un Bref de Clément XIV au Révérend Pere Jean-Baptiste Martini, de l'Ordre des Mineurs Conventuels, en remerciement d'une *Histoire de la Musique* que ce Religieux lui avoit envoyée. Le Saint Pere engage ce Religieux à approfondir les principes & les progrès de cet art, que l'Eglise a solennellement consacré à la célébration des Mysteres divins. (Voyez Tome 1, part. 3, page 282.) Un Pape, dans un Bref sur la musique, devoit faire tomber ses exhortations sur la musique ecclésiastique : M. Caraccioli a faisi cette idée, & nous fait une Lettre sur l'orgue. Ainsi dans son nouveau recueil, voilà deux morceaux sur la musique, tout comme dans le premier on trouve deux Lettres sur chaque sujet; deux Lettres à un Peintre, deux Lettres à un Avocat, deux Lettres à un Médecin. Cette uniformité est assurément très-singulière, & est un des traits caractéristiques des célèbres Clémentines.

Le Rédacteur de ces Lettres nous a pris par les oreilles; nous allons le voir à son tour pris par le nez. Le cousin d'un Chevalier, non de l'étoile, mais de trois\*\*\*, avoit fait présent à M. Caraccioli de quelques carottes de tabac. Comme c'étoit du bon, il paroît que c'étoit du tabac de la Ferme: en conséquence il lui témoigne sa reconnoissance dans la Lettre CLXXX, Tome 1, part. 3. Répétez encore une fois, je vous prie, mes longs remerciemens au très-cher Cousin, pour le très-excellent TABAC dont il m'a gratifié. Il me prend PAR LE NEZ APRÈS M'AVOIR PRIS PAR LE CŒUR; AUSSI SUIS-JE TOUT À LUI.

Nous avons vu Ganganelli, quand il souchoit l'orgue, ayant de l'esprit jusqu'au bout des ongles; ici nous le voyons en avoir jusqu'au bout du nez. A côté de toutes ces gentilleses, que je grille de voir dans le texte italien ou latin, on peut placer des femmes extraies, ce qui fera le pendant. Chez les femmes le style

*des Lettres est ordinairement plus naturel, parce qu'ayant moins lu & moins vu que la plupart des hommes, elles sont dans le cas de N'EXTRAIRE QU'ELLES-MÊMES quand elles écrivent. (Tome 1, part. 3, page 120.)*

Nous avons vu, dans ces Lettres, M. Caraccioli perpétuellement occupé à *enter*, à *caser*, à *analyser* & à *lever l'épiderme*; il s'amuse maintenant à *extraire les femmes*: opération chymique vraiment nouvelle, & qui vaut bien celle du *grand œuvre*. Il y a certaines femmes tellement spiritueuses, que si M. le Marquis entreprenoit de les *extraire*, il en tireroit le sel le plus volatil.

#### LETTRE CLIX, AU DUC DE MATTALONE.

*ILLUSTRISSIME SEIGNEUR, je viens de recevoir dans la minute les livres qu'on vous envoie de PARIS AVEC CEUX QUE J'AVOIS DEMANDÉS. Je rendrai témoignage à qui voudra l'entendre, que les livres venus de Paris à votre adresse, ne sont ni profanes ni frivoles. Et dans la Lettre CLX, au même: On n'a rien retenu A LA DOUANE des livres qui vous étoient adressés. Outre qu'ils ne sont pas dans le cas d'être arrêtés, je les aurois réclamés; & comme Consulteur du Saint-Office, mes remontrances n'eussent pas été sans effet. (Tome 1, part. 3, pages 210, 212, 213.)*

Ici M. le Marquis nous prend par la main, & nous tient ce langage: *Vous avez douté, Messieurs, que Ganganelli sût le français, malgré que je vous avois assuré qu'il lisoit les Journaux & le Mercure: pour vous guérir de votre obstination, suivez-moi. Je vous mène A LA DOUANE. Vous y verrez un ballot de livres VENUS DE PARIS, & par conséquent FRANÇAIS, reçus par Ganganelli, & dont quelques-uns avoient été demandés par lui, pour son usage. Dites, après cela, qu'il ne sçavoit pas le FRANÇAIS!*

Vous avez bien raison , Monsieur le Marquis ; ce public-là est bien têtù. Il est seulement fâcheux que nous n'ayions appris que par votre Supplément que ce ballot de livres arrivé de Paris , avoit été reçu par Ganganelli. Les premières impressions ne sont pas aisées à déraciner.

LETTRE CLXXXII , ÉCRITE PENDANT SA MALADIE  
A UN RELIGIEUX DE SES AMIS.

*Je suis réellement malade ; & ce qui me console , c'est que je n'ai point été au-devant du mal ; car j'ai toujours pensé que tout homme devoit ménager sa santé , &c. &c. &c. Et dans la Lettre CLXXXIII , au même : Ce n'est plus qu'un squelette qui vous écrit , & qui remue à peine des doigts desséchés , &c. &c. &c. ( Tome 1 , part. 3 , pages 264 & 269. )*

Il est aisé de voir , Monsieur le Marquis , que vous avez voulu nous donner dans vos Lettres , toujours par deux , des réflexions sur les maladies , sujet que vous n'aviez pas encore traité. Nous vous sçavons gré de votre exactitude scrupuleuse : mais vous nous permettrez de croire très - fermement que Clément XIV , qui , dans ses derniers instans , souffroit *les douleurs les plus aiguës* , comme il le dit lui - même , n'a pu écrire ou même dicter neuf pages entières de moralités & de grands lieux communs sur les infirmités. Vous avez senti qu'on vous opposeroit cette difficulté ; car vous nous dites ( Pages 269 & 270 ) : *Ici mes douleurs trop violentes me forcent à quitter la plume , ne sçachant ni quand , ni si je la reprendrai. . . . Un moment de calme , après sept jours & sept nuits passés dans les tourmens , me remet la plume à la main.* Vous voyez bien que tout ceci n'est qu'un jeu joué. Puisque vous vouliez finir , il falloit donc supposer cette Lettre écrite sous la dictée de Ganganelli ,

&c. non par lui-même. *Ce n'est plus qu'un squelette qui vous écrit, & qui remue à peine des doigts desséchés.* Une de ces deux Lettres est du 26 Août 1774. Vous avez donc oublié que dans sa Vie vous nous aviez dit (dès la fin de Juillet 1774): *Clément n'étoit plus qu'une ombre de lui-même.... qu'il se sentoit mourir en détail.... que les maux qu'il souffroit étoient aigus.... que jamais il n'y eut de position aussi cruelle que la sienne.... qu'il étoit dévoré par un mal qu'on ne pouvoit guérir, & qu'on pouvoit dire qu'il achetoit par de longues souffrances la gloire du martyre.* (Vie de Clém. XIV, p. 247.)

De bonne foi, croyez-vous qu'un homme dans cet état puisse écrire lui-même deux longues Lettres, où le malade philosophe sur ses infirmités?

Puisque Ganganelli, se mourant, ne pouvoit plus écrire à personne, ne parlons plus de ses Lettres: jetons un coup d'œil sur les sujets qui forment la seconde partie de son Supplément. Ce sont, comme nous l'avons dit, *des Discours, des Réflexions, des Panégyriques.*

Il ne faut pas une sagacité majeure pour entrevoir le motif qui a déterminé M. Caraccioli à nous donner tous ces différens morceaux. Il lui falloit du remplissage. Il avoit épuisé tous les sujets qui pouvoient entrer dans une Lettre: il a imaginé de composer de petits Traités sur *l'homme, sur le zèle, le style, la superstition, sur les Ordres Religieux, sur l'Eglise, &c. &c.* Cette ressource étoit d'autant plus avantageuse, qu'elle le tiroit d'un grand embarras où le plongeait son système épistolaire. La difficulté de combiner sans cesse des dates, & de chercher des personnages à qui il pût adresser ses Lettres; l'engagement qu'il contractoit de fournir le manuscrit autographe, signé de la propre main de Ganganelli, le mettoient sur les épines; au lieu qu'en ne donnant plus que des *Discours & des Réflexions* détachées

sur plusieurs fujets , outre la facilité de copier ses Ouvrages , où l'on trouve tout autant de chapitres sur les mêmes matieres , il n'avoit plus à redouter ni les dates , ni la curiosité du public , qui , quelque matin , pouvoit aller lui demander à vérifier la signature de Ganganelli. Telle est la clef de tout ce qui se trouve dans le Supplément de M. Caraccioli , & de tout ce qu'il n'a pas voulu désigner sous le nom de Lettres.

Son *Tableau de l'homme* ( Tome 3 , part. 3 , pages 24 , 25 & suiv. ) est si peu de Ganganelli , qu'il est d'un Auteur Français très-célebre , & qui , avec des couleurs plus noires que celles du pinceau du Duc de la Rochefoucault , a peint notre pauvre humanité. Nous n'avons pas eu beaucoup de peine à deviner l'Auteur mis à contribution par M. le Marquis , car lui-même nous fait mettre le doigt dessus. *De ces divers points de vue , il résulte que l'homme de Lucrece n'est point celui de Descartes , ni l'homme de Spinoza celui de PASCAL.* Tel est l'Auteur du *Tableau de l'homme* qu'a fait imprimer M. Caraccioli. Pour s'en convaincre , on n'a qu'à lire , dans les *Pensées de M. Pascal sur la Religion* , les Chapitres 9 , 21 , 22 , 23 , 24 , 25 , 26 , qui ont pour titre : *Injustice & Corruption de l'homme..... Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme..... Connoissance générale de l'homme..... Grandeur de l'homme..... Vanité de l'homme..... Faiblesse de l'homme..... Misères de l'homme.* Et moi je pourrois faire un chapitre intitulé : *Impudence de notre homme.*

Ganganelli avoit été annoncé comme doué de tous les talens , & comme excellent dans tous les genres ; il étoit donc indispensable pour M. Caraccioli de nous donner des échantillons de son talent pour la chaire : aussi M. le Marquis a fait insérer dans son recueil quatre *Sermons & Panégyriques* de la façon de Ganganelli ; le premier intitulé : *Discours sur la Religion , pro-*

noncé à Ascoli, VERS L'AN 1732. Ce vers l'an indique combien l'Editeur a la conscience timorée sur l'article des dates. Tandis que la fortune ne prêche de toutes parts que l'amour des richesses ; que la volupté fait entendre sa voix séduisante pour nous envelopper dans ses filets ; que la gloire nous offre tous les honneurs du monde pour nous enivrer d'un vain encens ; que tous les objets , embellis par la nature , sont autant d'échos qui retentissent des charmes de ce monde , & qui nous invitent à nous y attacher ; la Religion nous conjure de ne nous occuper que de Dieu. FILII , AUDITE ME ; TIMOREM DOMINI DOCEBO VOS. Tout le reste du Discours est aussi peigné & aussi limé. Voilà assurément un brillant exorde. En vérité les phrases y sont tellement compassées , qu'on jugeroit que c'est du français fait de la première main. Mais M. Caraccioli nous assure que tout ce qu'il donne de Ganganelli est traduit du latin & de l'italien. C'est une vérité dont il faut bien se pénétrer , pour ne pas se laisser séduire par tous les propos des ennemis de la gloire de Ganganelli.

J'ai cependant une petite difficulté ( mais ce n'est qu'une babiole ) à proposer à M. Caraccioli. Dans les *Réflexions sur le Style* , données sous le nom de Ganganelli ( Voyez Tome 1 , part. 3 , page 124. ) , je lis cette phrase : *Je crois que si j'avois prêché , je ne me serois astreint à diviser , ni à sous-diviser. Nous ne voyons point cette contrainte dans les Peres.*

Ganganelli fait entendre qu'il n'a point prêché. Or quand on a donné deux Sermons sur la Fête de Noël , & un Panégyrique , l'on a prêché. Ces trois Discours ont été prononcés par Ganganelli : donc Ganganelli avoit prêché , au moins quelques Sermons. M. le Marquis s'est aperçu de sa distraction , & bien vite il a fait une Lettre ( Voyez Lettre 142 , page 126. ) où Ganganelli parle ainsi : *J'ai prêché quelques Sermons , mais à la hâte , & sans en faire mon occupation.* Ainsi par la



prévoyance du Rédacteur des Lettres, tout se concilie.

Rien de plus conséquent que le *Pere Ganganelli*. Il vient de nous dire que *s'il avoit prêché, il ne se seroit astreint à diviser ni à sous-diviser* ; aussi les trois Sermons imprimés comme prononcés par lui, ne renferment ni *division* ni *sous-division*. En vérité Ganganelli lisoit dans l'avenir : car n'est-il pas admirable qu'il ait prévu qu'après sa mort on donneroit trois de ses Sermons *sans division ni sous-division*, & que précisément pendant sa vie il ait eu l'attention de faire une Lettre où il prévient que dans ses Sermons il ne s'astreignoit ni à *diviser* ni à *sous-diviser*, bien persuadé qu'on prendroit cette affectation marquée, surtout de la part d'un Moine Italien, comme une nouveauté qui seroit censurée ?

Une merveille aussi merveilleuse a fait imaginer à quelques *ennemis de M. Caraccioli*, que tous ces Sermons attribués à Ganganelli, ne sont que des productions de M. le Marquis lui-même ; que comme, dans l'origine, elles n'étoient que des réflexions détachées, il lui avoit été impossible de les classer sous la forme de *division* & de *sous-division* ; & que lorsqu'il se détermina à les imprimer, il nous avoit annoncé que le Prédicateur Ganganelli se soucioit fort peu de *diviser* & de *sous-diviser*. Cette imputation est tellement démentie par tous les accessoires qui constituent la manière d'être littéraire de M. Caraccioli, que nous ne devons pas ajouter foi à cette fable.

Le *Panégérique de S<sup>te</sup> Réparate, Vierge & Martyre*, est encore un monument que l'on nous donne de l'éloquence sacrée de Ganganelli : mais ce *Panégérique*, tout magnifique qu'il est, fait naître quelques réflexions sur l'Orateur auquel on l'attribue. 1<sup>o</sup>. N'est-il pas singulier que Ganganelli, qui ne prêchoit point, comme nous l'a dit ci-dessus M. Caraccioli, c'est-à-dire, qui ne prêchoit pas habituellement, & qui ne rem-

plissoit point cette fonction *ex professo*, se soit chargé précisément du *Panegyrique* d'une Sainte si peu connue, & dont l'histoire ne fournit aucun fait? Car l'Auteur nous dit lui-même (pages 227, 228.): *Je ne suis pas ici l'histoire de la Sainte que nous célébrons ; c'est dans la crainte de mettre sous vos yeux des faits qui ne sont point assez prouvés. On n'honora jamais la vérité par des mensonges. La Religion n'a besoin ni de fausses légendes, ni de suppositions. Il suffit de savoir que c'est l'esprit de pénitence & l'amour de Dieu qui sanctifierent votre glorieuse Patrone.* Aussi l'éloge de la Sainte n'est-il qu'un tissu de réflexions vagues & des lieux les plus communs.

2°. *L'illustre Patrone* va nous dévoiler tout le mystère. Tranchons le mot. Quelque Eglise, quelque Communauté ou quelque Confrairie de France a *S<sup>te</sup> Réparate* pour *Patrone*. Un Prédicateur fut chargé de louer la Sainte : mais se sentant au-dessous de sa besogne, il eut recours à M. Caraccioli, connu à Paris pour être sur le tableau de ceux qui tiennent boutique de *Sermons* faits ou à faire, & qui cultivent cette branche d'industrie nationale. Soit que M. le Marquis se dégoûtât de l'ouvrage, à raison de la sécheresse du sujet, ou que le Prédicateur ne fût pas content de l'éloquence du faiseur, le panegyrique ne fut pas poussé au-delà de la première partie ; il resta informe entre les mains de M. Caraccioli : aussi lisons-nous (Page 231.) : LA SECONDE PARTIE MANQUE. Lorsqu'il a cherché dans ses papiers des matériaux pour faire le remplissage de son *Supplément*, il a tout simplement inséré ce morceau. Tout le monde sçait que M. Caraccioli fait imprimer, sans miséricorde, tout ce qui sort de sa plume : on l'a vu même plusieurs fois donner au public le même Ouvrage sous différens titres.

Je terminerai ce long examen des deux derniers

volumes concernant Ganganelli , par quelques courtes observations sur ce que M. le Marquis a fait imprimer sous le nom de *Particularités & Anecdotes touchant la vie privée du Pape Clément XIV.* Le premier morceau de ce genre , intitulé *Particolarita* , a été donné , à ce qu'il dit , par le *Frere François lui-même.* Ainsi la prédiction de Ganganelli sur son *Cuisinier François* , s'est accomplie. Nous lisons , en effet , dans la Vie de ce Pontife ( Page 128. ) : *Qui sçait , dit-il en riant , si le Frere François ne s'avisera point un jour d'écrire ? Je ne serois point étonné de voir quelque Ouvrage de sa façon : mais ce ne sera pas sûrement l'histoire de mes ragoûts , ou le livre sera bien abrégé.* Ganganelli a deviné tout juste ; car voilà le *Frere François* imprimé , & par conséquent Auteur. Ce n'est point l'histoire des ragoûts de Ganganelli qu'il va nous donner , mais celle de son *bouilli & de son rôti.*

Tel est l'état qu'il nous administre de l'ordinaire de la bouche de son maître :

#### D É J E U N E R.

*Un léger bouillon , dans la suite UN VERRE D'EAU.*

#### D I N E R.

*POTAGE. Du riz ou du vermicelli ; deux œufs frais ; une poule bouillie , dont il mangeoit environ DEUX ONCES , & c'étoit toujours ce qu'il y avoit DE PLUS MAIGRE ET DE PLUS SEC.*

*ROTI. Un poulet & quatre petits oiseaux , des PLUS MAIGRES QU'ON POUVOIT TROUVER.*

*ENTREMETS. Trois petits échaudés.*

*DESSERT. Trois ou QUATRE morceaux de fenouil.*

#### Ŝ O U P E R.

*QUATRE petits morceaux de pain couverts d'un bouillon gardé du matin ; quelquefois de la salade , mais toujours du fenouil.*

J'oublois de dire que *Frere François*, avant de nous conduire à la table, nous avoit fait faire un tour dans la garde-robe, pour nous y apprendre que *Ganganelli* *vuideroit lui-même tous les jours son vase de nuit*. (Voyez page 177.) Fi, fi donc, Monsieur le Marquis ! A la bonne heure, point de *ragoûts* sur la table de *Ganganelli* ; mais du moins ne mettez dans vos livres rien que de *ragoûtant*.

On lit à la fin de cet article les phrases suivantes : *Voilà ; Monsieur, tout ce qu'on a pu avoir du Frere François. Je l'ai écrit mot à mot, avec les FAUTES qui peuvent s'y trouver.* (Page 279.)

M. Caraccioli a senti que cette relation du *Frere François*, faite à plaisir, & mise en italien par quelqu'un qui n'étoit pas fort sur cette langue, exigeoit qu'il prévint sur les *fautes* qui pourroient s'y trouver ; comme si ce *Frere*, Italien, eût pu ignorer l'italien.

Quant aux ANECDOTES relatives A LA PERSONNE ET A LA FAMILLE DE GANGANELLI, qui viennent après, vous nous dites (page 289.) *qu'elles sont traduites sur l'original Italien envoyé de Rome*. Pourquoi donc ne nous avez-vous pas donné cet original Italien *des Anecdotes*, comme vous veniez de le faire pour les *Particularités* du *Frere François* ? Je vous devine ; c'est que vous craigniez d'être encore dans le cas de nous avertir des solécismes italiens qu'on trouveroit dans ces anecdotes.

En les parcourant, mes yeux tombent sur un morceau piquant par sa bizarrerie. *On se souvient encore que dans cette ville (Pezzano) il soutint une these avec le plus grand éclat ; qu'il se prêtoit volontiers A TOUCHER L'ORGUE* ( La these & l'orgue vont à merveille. ) ; & que son Supérieur disoit à ce sujet, que les facultés de son ami étoient dans une si PARFAITE HARMONIE ; qu'il n'y avoit rien d'étonnant qu'il fût

**NATURELLEMENT MUSICIEN.** (Tome 2, part. 3, page 292.

Je me trompe fort si ce n'est pas là du Caracciolisme tout craché. Avouez que j'avois rencontré juste, quand je vous disois que *la Lettre CLXXVII*, sur le goût de Ganganelli *pour l'orgue*, étoit une Lettre supposée : car ce qui vous a donné l'idée de la fabriquer, c'est que vous avez précisément vu dans cette anecdote, qu'il étoit question *d'orgue & de musique* ; & cela est si vrai, que la même idée sur l'harmonie, qui se trouve dans l'anecdote, se retrouve encore dans la Lettre. *Vous n'avez pas fait vœu d'être musicien, mais d'être Religieux ; & quoique la musique.... nous exprime cette PARFAITE HARMONIE qui regne sur la terre & dans le ciel, &c. &c.* Vous nous dites (page 297 de ces *Anecdotes.*) : *Tout vif qu'il étoit, il ne connut jamais la colere : & en effet, tout le monde sçait que Ganganelli étoit d'un caractère bouillant. Or comment cela s'arrange-t-il avec cette harmonie musicale des facultés de son ame ?*

Vous finissez par assaisonner ce morceau de quatre bonnes plaisanteries, dont l'application n'est pas difficile à saisir.

*Dès qu'il sentit la maladie cruelle dont il est mort, il dit au Cardinal Stoppani : QUAND ON EST A LA TRANCHÉE, ON DOIT S'ATTENDRE AUX BOULETS DE CANON.* (Page 301.) Et vous, Monsieur le Marquis, vous tirez à boulets rouges contre le bois vert.

*NOUS SOMMES DEUX LAURENTS, disoit-il un jour, en parlant de lui-même & du Général des Jésuites, QUI SOMMES SUR LE GRIL. Il faisoit alors allusion aux douleurs qu'il enduroit, & à la captivité DU PERE RICCI.* (Ibid.)

Êtes-vous bien sûr que cette pointe de Ganganelli est telle que vous la racontez ?

*S'étant aperçu qu'un Médecin qu'il avoit fait appeler,*

ker, ne connoissoit rien à son mal : VOUS LE TROU-  
VEREZ INDIQUÉ, lui dit-il, AU PSEAUME XC,  
OU IL EST PARLÉ D'UN MYSTERE QUI SE TRA-  
ME DANS LES TÉNEBRES, *negotio perambulante in*  
*tenebris.* ( Ibid. ) Ce Médecin seroit-il par hasard  
le Docteur Salicetti ? Seroit-ce lui qui vous auroit  
envoyé l'anecdote ? Elle ne quadre pas trop avec la  
Consultation que j'ai eu l'attention de vous commu-  
niquer.

Comme on lui demandoit S'IL NE SOUPÇONNOIT  
PERSONNE D'AVOIR ATTENTÉ A SA VIE, il dit :  
NE SÇAVEZ-VOUS PAS QU'ON M'APPELLE SI-  
LENCE PREMIER ?

Si Ganganelli, en se mutifiant, s'est exprimé en  
latin, je suis persuadé qu'il a dû dire, *Silentium pri-*  
*mus* ; car *Silentium primum* n'auroit eu aucune grace.  
Qui ne sent que tout ceci n'est qu'une pasquinade  
réchauffée par M. Caraccioli ? Si Pasquin a dit que  
Ganganelli étoit Silence premier, Marphorio a dû ajou-  
ter : *Et M. Caraccioli est Caquet premier.*

Je passe tout de suite à votre *Gestorum Pontificis*  
*optimi, maximi, Clementis XIV, Synopsis.* Vous l'avez  
accompagné d'une note vraiment curieuse ( p. 304. ),  
conçue en ces termes : *Quis tamen, quantusque ille*  
*extiterit, esse cuncta silerent, palam faciunt edita*  
*nuper in Galliâ, ac duobus comprehensa voluminibus,*  
*nonnulla oblivioni erepta ejusdem Epistolæ.* Ce qui veut  
dire : Quelques-unes de ses Lettres arrachées à l'oubli,  
& publiées depuis peu en France, en deux volumes,  
montrent évidemment, quand d'ailleurs on n'en auroit  
pas d'autres preuves, quel & combien grand fut Ganga-

C'est un parti pris, Monsieur le Marquis ; vous  
avez juré de faire passer à la postérité, en dépit du  
public sensé & éclairé, vos prétendues Lettres Gan-  
ganelliques. Non content de tous les raisonnemens

que vous avez faits à perte de vue dans toutes vos Préfaces, qui ne sont que d'ennuyeuses redites, vous mettez le comble à votre ridicule enthousiasme, en plaçant dans un Ouvrage latin, où vous voyez qu'on parle de Ganganelli, *une note latine*, non pas de la plume de l'Auteur, mais précisément de celle de M. Caraccioli; *note* où vous faites, du ton le plus emphatique, l'éloge des Lettres *fabriquées* par vous. Y a-t-il rien de plus niais? Je dis même qu'il n'y a rien de plus gauche; car la *note* de votre main prouve qu'on n'avoit pas cru devoir ranger ces prétendues Lettres immortelles parmi les *faits & gestes* qui devoient illustrer Ganganelli. Or si l'Auteur de l'*Abrégé*, qui paroît n'avoir rien oublié de ce qui pouvoit tourner à la gloire de Clément XIV, pas même un *dispenſe de mariage qu'il donne à Ferdinand I, Duc de Parme*; a omis cependant de citer près de deux cents chefs-d'œuvre sous le nom de Ganganelli, quoique publiés long-temps avant, quelle plus grande preuve qu'il les regardoit comme apocryphes? Pour remédier à cette funeste réticence, M. Caraccioli pose tranquillement, de sa main, une belle & bonne emplâtre sur la plaie faite à l'authenticité des Lettres; & par une phrase latine des plus élégantes, il donne à sa note un air de consanguinité avec le texte.

Il ne faut que cette observation pour montrer évidemment, *est cuncta silerant, quis quantisque extimerit EPISTOLARUM OPIFEX, DOMINUS DOMINUS CARACCIOEL.*

Me voilà, Dieu-merci, débarrassé de votre Supplément: j'ose me flatter que vous n'oserez plus nous en parler. Je vais entamer le chapitre sur les *Variantes* qui se trouvent entre la *première & la nouvelle édition* de vos deux premiers volumes; *VARIANTES* d'une espèce si singulière, si bizarre, si étonnante, si inconcevable, qu'on sera forcé d'en

conclure que si c'est Ganganelli qui a écrit ces Lettres, il faut absolument qu'il ait retouché lui-même, depuis sa mort, le manuscrit qui contenoit sa correspondance.

Commençons par établir quelques principes. Vous ne vous êtes affiché que pour *Traducteur*, n'est-il pas vrai, Monsieur Caraccioli? Un Traducteur, j'en conviens, a droit, comme tout Auteur, de donner plusieurs éditions de l'Ouvrage qu'il transmet dans une autre langue. Mais quel est le motif de ces différentes éditions? C'est, 1°. parce que les exemplaires de la première ont été épuisés par l'avidité des acheteurs; 2°. parce que l'Auteur se flattant que le débit de son livre se soutiendra, & ayant remarqué plusieurs erreurs typographiques, ou plusieurs endroits susceptibles de perfection, soit pour les idées, soit pour le style, il veut profiter de l'occasion d'une nouvelle édition pour faire ces changemens, & par-là mériter de plus en plus l'estime & la confiance du public.

Quelquefois il arrive que pour des raisons que l'honneur de la littérature devoit toujours puiser dans l'utilité publique, & qui malheureusement trop souvent ne sont suggérées que par la cupidité, on fait des augmentations à la nouvelle édition: de là, pour tendre un piège à la crédulité des lecteurs, cette formule conçue en ces termes, *Edition revue, corrigée & augmentée*. Quoi qu'il en soit, telle est l'histoire des nouvelles éditions: l'usage, qui a passé en loi, accorde ce privilège à tout homme qui a recours à la presse, comme *Edition*, *Traducteur* ou *Auteur*. Mais quoique le privilège soit commun, il y a cependant différentes lois à observer, selon la qualité de celui qui fait imprimer. S'il est *Auteur*, il a la permission de changer son Ouvrage quant au fond; il peut tailler, couper, trancher tout à son aise: c'est sa propriété; il peut en disposer en maître.

S'il n'est que simple *Edition*, cette qualité, qui n'é-



tend pas fort loin son ministère, ne lui permet, d'après l'examen de toutes les *Variantes*, que de s'en tenir à la bonne leçon. Cependant liberté à lui, d'après quelques nouvelles découvertes d'anciens manuscrits, de retoucher sa première leçon, & d'en donner une meilleure, sous peine de passer pour un mince érudit, si l'on voit que sa critique est flottante & incertaine. Mais si c'est un Editeur qui se donne pour *Traducteur*, & sur-tout pour *Traducteur* d'un *recueil de Lettres*, dont il a déjà donné la version, entreprise pour laquelle nécessairement il a dû avoir, dans le principe, ou des originaux, ou des copies authentiques; cette classe d'Editeurs est absolument asservie à des loix rigoureuses. La raison en est claire. Ce Traducteur a la liberté, sans doute, de donner une édition *revue & corrigée*: mais comme il n'a pu faire d'abord la version que sur pièces authentiques, sa révision correctionnelle ne peut consister, pour le fond des choses, que dans une version qui saisisse mieux le sens de son Auteur; ou pour le style, que dans un choix de termes plus élégans; plus précis ou plus énergiques. Personne ne contestera que toute édition *revue & corrigée* doit avoir ces qualités indispensables.

S'agit-il de lui donner également le titre d'édition *augmentée*? De quelle espèce d'*augmentation* l'ouvrage pourra-t-il être enrichi? Nous parlons d'un Traducteur de Lettres authentiques. Prenons, par exemple, un Auteur *Italien* qui entreprendroit de traduire dans sa langue les Lettres de *Balzac* (a). Celui-là pourra en donner une édition *augmentée*, mais seulement

(a) Jean-Louis Guez, Seigneur de Balzac, né à Angoulême, Conseiller d'Etat, & Historiographe du Roi, connu par son *Recueil de Lettres*, qui parurent pour la première fois en 1624, & qui ne doivent leur célébrité qu'à la bouffissure, aux hyperboles & aux pointes qui y dominent. *Balzac* eut d'abord de grands admirateurs, & devint ensuite l'objet des

*augmentée* de nouvelles Lettres également authentiques de *Balzac*, & dont il joindra la traduction aux autres : c'est toute l'augmentation qu'il peut se permettre. Si, au contraire, corrigeant le texte de *Balzac*, il embellit & il perfectionne ; s'il tourne, s'il retourne, s'il coupe, change & manipule la *substance* des phrases de cet Auteur ; si dans une seconde édition il donnoit comme à *faire* ce que dans la première on lisoit comme *fait* ; si on y trouvoit des *pareniheses* ouvertes pour placer dans le texte de son original des adouciffemens amenés par les critiques faites sur les maximes de *Balzac*, trouvées fausses & outrées ; si des parties qui, dans la première édition, formoient le corps de la Lettre, & par conséquent précédoient la signature, se trouvoient, dans la seconde édition, données pour *post-scriptum*, & mises *après* la signature ; si dans la première édition, *Balzac* disoit dans une lettre qu'il a lu *un tome* de tel Ouvrage, & que dans la seconde on lût que ce n'est plus qu'un *extrait qu'il a lu*, parce que le Traducteur Italien auroit été relevé sur ce que *Balzac*, Français, ne pouvoit pas donner à lire à son compatriote, qui ne parloit que sa langue, ce livre qui n'étoit point *encore* traduit en français ; si dans la seconde édition on avoit retranché des *proverbes Français* mis dans la première, comme faisant partie du texte ; si la première édition

critiques les plus solides. Cet Auteur, excédé de toutes les querelles qu'on lui faisoit à cause de ses *Lettres*, quitta Paris, & se fixa à sa terre de *Balzac*, sur le bord de la Charente, près d'Angoulême. Il y mourut en 1654 : il fut enterré à l'Hôpital d'Angoulême, auquel il avoit laissé douze mille livres. C'est lui qui est le fondateur de la *médaille d'or* que l'*Académie Française*, dont il étoit Membre, distribue tous les ans pour prix, le jour de *Saint Louis*.

Est-ce un effet du hasard que le prix des éloges *boursoufflés* que couronne l'Académie, ait été fondé par un Ecrivain *boursoufflé* ?

portoit des *dates*, qu'on voit toutes différentes dans la seconde, *dates* altérées dans des chiffres qui ne se ressembloient point ; que penseriez - vous, Monsieur Caraccioli, & de la traduction, & de la nouvelle édition ? Vous vous récrieriez : « Cet Italien-là, qui » prétend nous donner les Lettres de *Balzac*, a voulu » s'amuser aux dépens du public, & sa nouvelle édition n'est qu'une façon honnête de notifier à ce » public que sa crédulité est la ressource des vendeurs » *L'orviétan* ».

Eh bien, Monsieur Caraccioli ! *mutato nomine, de te Fabula narratur.*

Vous allez le voir : je vais rapporter le texte des Lettres de vos deux éditions rapprochées l'une de l'autre.

## LETTRE II, A L'ABBÉ FERGHEN.

( Première édition, page 25. )

*Vous reviendrez par Cazerte, le plus beau château royal QUI SOIT en Europe, par ses décorations, par ses marbres, par son étendue, par ses aqueducs dignes de l'ancienne Rome.*

### V A R I A N T E.

*Vous reviendrez par Cazerte, qui, par ses décorations, par ses marbres, par son étendue, par ses aqueducs dignes de l'ancienne Rome, DEVIENDRA le plus beau château de l'Europe, &c. (Nouv. édit. page 25.)*

Par la vertu de votre baguette, Monsieur Caraccioli, vous faites disparaître subitement de dessous nos yeux ce *château* enchanté, qui étoit d'abord le plus beau château de l'Europe ; & pour nous consoler, vous nous annoncez qu'il le *deviendra* un jour : tant il est vrai que vos Lettres ne sont que de vrais contes de fées !

On vous a dit tout bas à l'oreille que *Cazerte* n'étoit pas encore achevé à la date que vous supposiez à la Lettre ; dans une nouvelle édition vous avez corrigé la bévue. C'est une bonne qualité que de n'être pas têtu.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

*Vous . . . à qui l'on se fera toujours un plaisir de dire qu'on est le très-humble & très-obéissant serviteur. J'ai profité d'un moment de loisir pour vous donner une idée de ma patrie , &c.*

*A Rome , ce 12 Novembre 1747. ( Pages 30 & 21. )*

V A R I A N T E.

Après très - obéissant serviteur , vient la date , *A Rome ce 12 Novembre 1756* ; puis *P. S.* c'est-à-dire , *Post-scriptum* ; & ensuite : *J'ai profité d'un moment de loisir , &c.* (Nouv. édit. page 31.)

J'ai soutenu que mettre une date avant le *post-scriptum* ou après , c'est assurément chose fort indifférente ; mais vos ennemis , les gens à dévotionnettes , disent que vous n'avez fait ce changement que pour résoudre cette difficulté qui s'est présentée naturellement à l'esprit de tout le monde dès la première lecture : Comment est-il possible que *Ganganelli* , accablé d'occupations , écrivant sans apprêt & sans affectation , comme vous dites dans votre *Discours préliminaire* (Prem. édit. page 7.) , & témoignant lui-même , d'après la Lettre italienne de 1762 , insérée dans le préambule de votre nouvelle édition , que les Lettres que l'on vous avoit communiquées à Florence ( celle dont je rapporte la variante , est du nombre ) , ont été écrites avec précipitation : *Le Lettere che hanno communicate a Firenze , a V. S. illustrissima , sono state scritte con precipitazione , &c.* comment est-il possible , di-

sent-ils, que Ganganelli ait pu, *currente calamo*, composer une Lettre aussi bien travaillée que celle à l'Abbé Ferghen ? Prévoyant l'objection, vous avez eu soin, dès la première édition, de mettre tout de suite : *J'ai profité D'UN MOMENT DE LOISIR pour vous donner une idée de ma patrie*, afin que par-là on fût prévenu que Ganganelli avoit pris du temps pour faire cette Lettre ; qu'ainsi il n'étoit pas étonnant qu'elle fût aussi limée. Cependant, voyant que, malgré l'explication que vous faisiez donner après coup par Ganganelli, le public, entêté de son opinion sur l'imposture de la Lettre, n'avoit pas voulu en démordre, vous avez, dans une seconde édition, pris un parti suggéré par l'artifice, celui de séduire au moins une demi-douzaine de sots, en frappant leurs yeux par un *post-scriptum* bien visible, placé dans l'endroit où Ganganelli avertissoit qu'il avoit écrit à tête reposée ; & pour que ce petit expédient eût encore plus d'effet, vous avez transporté la date immédiatement après le *très-humble & très-obéissant serviteur*, & avant le *post-scriptum*, désigné par les deux Lettres initiales *P. S.*, afin que ces deux gros signes fussent deux gros avertissemens de suspendre tout jugement téméraire sur l'authenticité de la Lettre.

Voilà ce que prétendent vos adversaires. Je vous avoue que leur argument me paroît spécieux, & d'autant plus spécieux, que malheureusement pour vous, la date, à laquelle vous avez fait faire un mouvement en avant, se trouve encore toute différente de la première édition.

En effet, celle-ci portoit le 12 Novembre 1747 ; la nouvelle, le 12 Novembre 1756. L'altération de cette date est venue renforcer la preuve. Quelle apparence qu'un Imprimeur se trompe dans deux chiffres à-la-fois, aussi peu ressemblans ? Car 56 ne ressemble en rien à 47. Comme en matière de revirement de

dates, vous êtes coutumier du fait, on a voulu deviner le motif qui vous a porté à changer celle qu'on lisoit dans la premiere édition, & voici comme on raconte l'abrégé historique de cette métamorphose de l'année 1747 en 1756.

Le quarantieme N°. des Feuilles de feu M. Fréron, 1775, avoit dénoncé cette Lettre à l'*Abbé Ferghen*, comme copiée du *Véritable Mentor* & du *Voyage de la Raison*. Atterré par ce violent coup de massue, vous avez jugé que, pour vous en relever, il falloit employer votre ressource banale, celle des *datts*. Ainsi, comme vous aviez très-finement dit, lors de votre premiere édition, avoir recueilli dès 1758 plusieurs Lettres de Ganganelli, qui, de votre aveu, avoient été la *frippe* avec laquelle vous aviez *habillé* vos Ouvrages, vous avez été forcé de vous raccrocher à cette branche. Observant que la date 1747, de la Lettre dépiquée par M. Fréron, étoit un peu trop vieille pour accréditer l'idée de la copie faite par vous en 1758, ce qui formoit un espace d'*onze ans*, vous avez cru devoir rapprocher la date de cette Lettre du voisinage de 1758; & c'est précisément pour cette raison que la nouvelle édition porte 1756.

Trouvez-vous que votre *post-scriptum* & la date de votre nouvelle édition soient assez bien dépecés ?

#### LETTRE VI. (Prem. édit.)

*L'univers, tel que nous le connoissons, est vraiment une énigme SANS LA RELIGION.* (Page 48.)

#### V A R I A N T E.

*L'univers, tel que nous le connoissons, est vraiment une énigme.* (Edit. 2, page 47.)

Ganganelli n'avoit pas dit, *sans la Religion*. Vous avez bien fait de supprimer ces mots de la nouvelle

édition , parce que la pensée est fautive. Indépendamment de la *Religion* bien connue , il y a dans la physique des mystères qu'on ne peut expliquer.

Puisque vous êtes en train de nous donner des *Variantes* , que ne nous en donniez-vous une sur la date de la *Lettre XII* , au *Chanoine d'Ozimo* , sur laquelle je vous ai ci-devant vexé d'une manière un peu vive ? Je suis dans le plus grand étonnement de retrouver cette même bévue dans les deux éditions , malgré l'assurance que vous nous donnez dans votre *Discours préliminaire* de la nouvelle (page 17.) , que vous avez réformé l'*exactitude des dates* : on lit encore dans l'édition postérieure : *A Rome , ce 6 Février 1749.*

C'est la plus choquante absurdité qu'on puisse imaginer. Observez donc , je vous prie , que Ganganelli est né en 1705. Comment voulez-vous qu'en 1749 , où il avoit quarante-quatre ans , il puisse avoir dit qu'il étudioit la *Religion depuis plus de quarante-cinq ans* ? Affailli de critiques à ce sujet , comment n'avez-vous pas fait disparaître les traces de cette innarrable distraction ? En laissant cette *date funeste* , que voulez-vous que pense & que dise le public ? Ne voyez-vous pas que vous confirmez en plein tout ce que j'ai dit sur les procédés qui vous avoient obligé de vous en tenir à *cette date* ?

Cependant , Monsieur Caraccioli , j'entre dans votre embarras. Je sens bien ce qui vous a empêché d'y toucher ; c'est qu'ayant fixé , dans le texte , l'époque des études de Ganganelli au-delà de *quarante-cinq ans* , vous avez senti que si vous retouchiez la date mise au bas de la Lettre , alors on trouveroit ou beaucoup plus de quarante-cinq ans , ou beaucoup moins. Voilà ce que c'est que de ne pas consulter son almanach ! Si , avant de composer cette Lettre au *Chanoine d'Ozimo* , vous aviez pris la peine de lire seulement l'article de votre *Colombat* , où l'on voit l'âge

auquel sont *morts* tous les Souverains d'Europe, prédécesseurs de ceux de l'année courante, vous y auriez appris que Ganganelli étoit mort à *soixante-neuf ans* : d'après cela vous auriez fait votre calcul, & vous vous seriez épargné un petit anachronisme qui ne laisse pas d'être assez plaifant.

LETTRE XXVIII, A L'ABBESSE D'UN MONASTERE.

( Première édition. )

MA TRÈS-RÉVÉRENDE MERE, D'APRÈS CET EXPOSÉ, il paroît que vous ne sçavez pas employer à propos la fermeté. (Page 134.)

V A R I A N T E.

MA TRÈS-RÉVÉRENDE MERE, D'APRÈS L'EXPOSÉ QUE VOUS M'AVEZ FAIT PASSER, il paroît que vous ne sçavez pas employer à propos la fermeté, &c. (Nouv. édit. page 132.)

Ah ! je vous tiens, Monsieur Caraccioli. Un petit mot ici vous trahit. Il est clair que la Lettre de la première édition, commençant par ces mots, *D'après CET exposé*, il y avoit quelque chose qui nécessairement précédoit. Vous vous en êtes aperçu, & dans la nouvelle édition vous avez, avec raison, réformé cette bévue, en mettant : *D'après l'exposé que vous m'avez fait passer*. De bonne foi, pouvez-vous dire que c'est une faute d'impression, erreur de copiste, traduction mal faite ? N'est-il pas visible que, voulant vous amuser aux dépens des Nonnes, vous avez eu recours à quelque recueil de Lettres de Directeurs consultés par une Supérieure de Religieuses, dont la question proposée étoit immédiatement avant la réponse du Directeur, & à la tête de laquelle on lisoit tout de suite, *D'après CET exposé* ; expression d'usage après les préambules des requêtes ou des



consultations, qui toutes se terminent ainsi : *A ces causes , D'après ces considérations , D'après cet exposé.*

Je conclus, *d'après ce petit exposé*, que M. Caraccioli ne s'étoit pas aperçu d'abord de son étourderie. Dans le feu de la composition mille choses échappent : ainsi il faudroit être bien sévère pour le tracasser sur la distraction qu'il a eue, d'autant plus qu'elle porte un air de candeur qui intéresse, & qui désarme la critique.

### LETTRE XXX, AU COMTE \*\*\*.

( Première édition. )

*Et vous y ferez le moins de temps que vous pourrez, hors le temps de vos prières & de vos lectures. VÆ SOLI !* ( Page 156. )

### V A R I A N T E .

*Et vous y ferez le moins de temps que vous pourrez, hors le temps de vos prières & de vos lectures. MALHEUR A L'HOMME SEUL ! DIT L'ECRITURE.* ( Nouv. édit. page 154. )

Petite variante , petite addition faite au texte, petite manipulation d'un homme qui est plus que Traducteur.

C'est à M. Caraccioli, qui probablement venoit d'entendre quelque Prédicateur, lorsqu'il a composé sa seconde version, que nous devons cette citation du texte sacré ; ou bien il faut croire que *dit l'Ecriture*, est un terme dont il n'a pu faïfir le sens dans la première lecture de l'original.

### LETTRE XL. ( Prem. édit. )

*Il importe peu de lire beaucoup , mais il importe essentiellement de bien lire : NON PLURES , SED BONOS.* ( Page 217. )

## V A R I A N T E.

*Il importe peu de lire beaucoup , mais il importe essentiellement de BIEN lire. (Nouv. édit. pages 215 & 216.)*

Comme Ganganelli avoit montré très-peu de goût en nous donnant son vieux proverbe, *Non plures , sed bonos*, vous avez jugé qu'il étoit à propos de faire disparaître cet adage, parce qu'il sentoît un peu le pédant. D'ailleurs le *Non plures , sed bonos*, ne se trouvoit pas traduit heureusement, si je ne me trompe ; car croyez-vous que *bien lire*, veuille dire *lire de bons livres* ? Je suis persuadé que dans ce *texte* original ( tant attendu ), le proverbe ne présente aucune ambiguïté, parce que le mot *bien*, qui n'est pas dans la langue de l'Auteur, ne renferme pas l'équivoque qui est dans l'idiome du Traducteur.

Quand le refus de nous exhiber la copie authentique des Lettres de Ganganelli, n'auroit eu pour effet que d'avoir épargné au public une infinité de petites discussions grammaticales qui lui eussent paru fastidieuses, ce seroit toujours une attention dont nous devrions vous sçavoir gré.

## MÊME LETTRE. ( Prem. édit. )

*Vous PALIREZ sur l'Introduction à la Doctrine Chrétienne du CÉLEBRE Pere Gerdil , Barnabite , comme sur un livre que vous ne pouvez trop PARCOURIR. ( Page 222. )*

## V A R I A N T E.

*VOUS VOUS NOURRIREZ de l'Introduction à la Doctrine Chrétienne , Ouvrage du Pere Gerdil , Barnabite , comme étant un livre que vous ne pouvez trop RELIRE. (Nouv édit. page 220.)*

J'ignorois que *vous pâlirez*, renfermât la même idée que *vous vous nourrirez*. Sans M. Caraccioli, j'aurois imaginé qu'il y avoit quelque différence. Je soupçonne que comme vous visez *au solide*, c'est ce qui vous a déterminé à *vous nourrir*. La *nourriture* vaut assurément mieux que la *pâleur*. D'ailleurs l'expression à laquelle vous avez donné la préférence, rend à merveille ce qui est arrivé à ceux qui ont lu vos Lettres : ils s'en sont *nourris*, & n'ont pas *pâli* dessus. Aussi de grand cœur on vous a abandonné la *pâleur* : elle est l'effet de la crainte, de la surprise, du chagrin, du dépit, des reproches que fait la conscience sur une action mal-honnête parvenue à la connoissance du public. En un mot, Monsieur Caraccioli, vous sçavez bien ce que c'est que la *pâleur*, & nous le plaisir qu'on éprouve à *se nourrir* d'un bon livre, tel que *votre recueil*.

Vous avez aussi opiné sagement qu'il falloit encore remanier cette phrase, *que vous ne pouvez trop parcourir* : vous l'avez remplacée par celle-ci, *que vous ne pouvez trop relire* : car ce n'est pas en *parcourant* un livre qu'on *pâlit* dessus ou qu'on *s'en nourrit*. Il faut se donner bien de garde sans doute de vous reprocher tous ces changemens ; il est clair qu'il ne faut les imputer qu'à Ganganelli, qui étoit *si occupé*, qu'il n'avoit que le temps de *parcourir* les livres.

Autre réflexion, Monsieur Caraccioli. En parlant du *Barnabite Gerdil*, dans votre première édition, vous l'y aviez qualifié de *célèbre Pere* : dites-moi un peu pourquoi, dans votre nouvelle édition, ce Religieux n'est plus que le *Pere Gerdil* tout simplement ? Car d'un trait de plume vous lui ôtez sa *célébrité*, que vous voulez n'avoir été qu'éphémère, puisqu'elle n'a pas eu *deux éditions*. Ce procédé de votre part n'est pas des plus honnêtes.

Les *Barnabites*, en général, sont de la *Confession*

*d'Utrecht* : aussi , pour les intéresser au succès de vos Lettres , vous n'avez pas manqué d'en adresser une ( la XCVI<sup>e</sup> ) au Révérend Pere Lucardi , Barnabite , où vous le félicitez d'une décision ( qui n'étoit pas relâchée , comme de raison ) ; car elle étoit conforme à celle des Conciles.

Le Pere Gerdil , depuis la premiere édition des Lettres , ne seroit-il pas devenu un faux frere ? Ainsi ne seroit-ce pas une rancune de votre part , d'avoir traité aussi séchement ce pauvre Pere Gerdil ?

LETTRE XLIII. ( Prem. édit. )

A Dom G\*\*\*, Prieur de la Chartreuse de Rome.  
( Page 234. )

V A R I A N T E.

A Dom GAILLARD , Prieur de la Chartreuse de Rome. ( Nouv. édit. page 232. )

Pour celle-ci , Monsieur Caraccioli , nous ne pouvons pas l'attribuer à Ganganelli. Il s'agit de l'adresse d'une Lettre : sans doute elle ne portoit pas A Dom G\*\*\*. Dans la premiere édition , le nom est en Lettres initiales ; dans la seconde vous nous dites franchement que c'est Dom Gaillard. A la bonne heure. Mais ce Chartreux est mort depuis plus de dix ans , par conséquent avant votre premiere édition. Cette Lettre ne contenoit assurément rien qui pût compromettre l'honneur des enfans de S. Bruno : pourquoi donc nous avoir fait d'abord un mystere du nom du Prieur ? Comme , d'après votre système , vous ne placez pas dans vos Lettres une pensée d'A , sans une petite raison , seroit-il si difficile de trouver celle de la variante sur le nom du Chartreux ?

Les ennemis de Ganganelli ( qui sont en même temps les vôtres ; car la haine des méchans regarde

les grands hommes comme ne faisant qu'un ) les *ennemis de Ganganelli* prétendent, après de bonnes informations, que depuis votre première édition, sachant qu'un Chartreux mort depuis dix ans, s'appelloit *Gaillard*, & que ce nom commençoit précisément par un *G*, comme *G\*\*\**, vous avez tiré parti de cette découverte heureuse, bien persuadé qu'on n'iroit pas faire des enquêtes auprès du défunt.

Mais comme il faut vous dire tout, je les ai vus rire de la bévue qui vous a fait donner à ce *Dom Gaillard* le titre de *Prieur de la Chartreuse de Rome*. Ils assurent, en effet, que jamais ce Religieux n'a été *Prieur à Rome*, mais *Procureur-Général de l'Ordre à Rome*. De bonne foi, pourrez-vous alléguer que *Prieur* pour *Procureur-Général*, est une erreur d'impression ou de traduction ? Sçavez-vous ce qu'il faut faire à cela ? Lors de la publication de quelque nouveau tome du *Supplément* de vos Lettres, regalez-nous d'une Lettre où, dissertant sur les *Chartreux*, Ganganelli les drapera sur la violation de la loi du silence. Cette espièglerie de votre part leur apprendra à jaser indiscrètement.

LETTRE LVIII, (prem. édit.) AU GONFALONIER  
DE LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

*S'il ( le Souverain ) est pieux , on fait l'hypocrite ,  
& on se moque de lui. ( Page 285.)*

V A R I A N T E.

*S'il est pieux , on fait l'hypocrite , & l'on joue la  
Religion. (Nouv. édit. page 284.)*

Variante dictée par la prudence. Comme il y a des  
Souverains *pieux* en Europe, vous n'avez pas voulu  
leur

leur dire DEUX FOIS qu'on se moque d'eux. M. Caraccioli sacrifie à son respect pour les Rois, celui qu'il devoit au texte de Ganganelli; & il est si visible que ses égards pour les têtes couronnées l'emportent ici sur toute autre considération, qu'il aime mieux que l'on joue la Religion, que de se moquer des Souverains. En conséquence il risque un pléonasme; car dire, on fait l'hypocrite & on joue la Religion, c'est dire, on fait l'hypocrite & on fait l'hypocrite.

Cette manipulation est évidemment le fruit de l'utile mais tardive réflexion que vous aurez faite que le *Gonfalonier de Saint - Marin*, pour faire sa cour à quelque *Souverain pieux*, sous la protection duquel il voudroit mettre sa *petite République*, pourroit fort bien envoyer un exemplaire de votre Ouvrage au *Chef de la Librairie* des Etats de ce Prince. Votre camarade de college vous feroit là un vilain trait !

#### LETTRE LIX. (Première édition.)

*Le célèbre Métaphysicien qu'ont eu les Français, n'auroit jamais composé la Recherche de la Vérité, s'IL N'EUT ÉTÉ MATHÉMATICIEN, non plus que Leibnitz sa Théodicée. (Page 293.)*

#### V A R I A N T E.

*Le célèbre Métaphysicien qu'ont eu les Français, n'auroit jamais composé la Recherche de la Vérité, ni le sçavant Leibnitz sa Théodicée, s'ILS N'EUSSENT ÉTÉ MATHÉMATIENS. (Nouv. édit. page 292.)*

On vous a vu plus haut ne pas vouloir que le *Pere Gerdil* fût célèbre dans deux éditions de suite; maintenant, pour réparer cette incivilité, *Leibnitz*, que vous aviez oublié d'appeller *sçavant* dans votre première édition, vous lui donnez ce titre dans la nouvelle. Si par hasard vous avez traduit sur manus-

crit, soit autographe, soit authentique, il faut de deux choses l'une, ou que Ganganelli ou vous, donniez & ôtiez aux gens la célébrité & la science par humeur ou par caprice. Réfléchissez un peu à ceci.

A propos de *Leibnitz*, dans une troisième édition, dites donc à vos typographes que *Leibnitz* n'est pas philosophe Anglais, comme on lit dans la table des noms (Nouv. édit. page 459.), mais philosophe Allemand. Vous voyez que je desire contribuer à la perfection de votre Ouvrage. Il est clair que c'est une faute d'impression, par la raison qu'Anglais & Allemand sont deux mots qui commencent par un A.

S'ils n'eussent été Mathématiciens. Comment avez-vous pris, dans le manuscrit de Ganganelli, un pluriel pour un singulier? Je gage que ce changement bizarre est l'effet des représentations de quelque géomètre de vos amis, qui vous aura averti que Ganganelli avoit fait soupçonner son érudition, en ne voulant pas d'abord que *Leibnitz* fût aussi un Mathématicien. Il auroit bien dû en même temps vous faire observer que, d'après la phrase qui précède celle où vous citez *Malbranche & Leibnitz*, on prendroit la Recherche de la Vérité & la Théodicée, pour deux Ouvrages de morale. (Voyez t. 1, prem. édit. p. 293.) Il seroit singulier de vous faire appercevoir que votre Ganganelli se fût trompé (Ibid.), en regardant deux Ouvrages de métaphysique comme des productions purement morales,

#### LETTRE LX. (Première édition.)

*Je présume qu'on y souscrira, autant qu'on peut répondre d'une multitude de goûts, de sentimens & d'esprits divers..... La vue varie selon les intérêts & les opinions:*  
*LI OCCHI VEDONO COME VUOLGONO. (P. 301.)*

#### V A R I A N T E.

*Je présume qu'on y souscrira, autans qu'on peut répon-*

*dre d'une multitude d'opinions & d'esprits divers....  
La vue varie selon nos idées & selon nos intérêts. (Nouv.  
édit. pages 300 & 301.)*

Il est clair, Monsieur Caraccioli, que c'est vous qui variez la structure des phrases de Ganganielli selon vos idées ; aussi ce *vedono come vogliono*, que vous avez cité dans votre première édition, peut être appliqué heureusement aux différentes *lunettes* dont vous vous êtes servi pour nous faire une seconde édition.

LET TRE LXV. (Première édition.)

(Le Duc de Nivernois) *est un Seigneur qui n'est  
sçavant qu'avec ceux qui le sont, & dont la science est  
ENTOURÉE DE ROSES ET DE JASMINs.* (P. 317.)

V A R I A N T E.

(Le Duc de Nivernois) *est un Seigneur qui n'est  
sçavant qu'avec ceux qui le sont, & dont la science est,  
POUR AINSI DIRE, ENTRELACÉE de roses & de  
jasmins.* (Nouv. édit. pages 316 & 317.)

Il faut avouer que vous êtes de bon compte, Monsieur Caraccioli. Vous avez senti qu'une science *entourée de roses & de jasmins*, formoit un *parterre* grotesquement ridicule ; vous nous avez glissé dans la nouvelle édition ces petits mots, (*pour ainsi dire*), entre deux parenthèses ; & pour nous offrir quelque chose de plus galant, l'*érudition* que vous n'aviez d'abord qu'*entourée de fleurs*, vous l'*entrelacez maintenant de roses & de jasmins*. Votre *guirlande* scientifique est charmante : mais vous ne nierez pas qu'il est palpable qu'elle n'est point du texte italien de Ganganielli, & qu'un style aussi *muguet* trahit la plume Française qui a fabriqué ces *fleurs* artificielles.

*Ce pour ainsi dire* est bien trouvé. Il s'ensuit que



le *Duc de Nivernois* a , non pas tout-à-fait de l'*aménité*, mais, pour ainsi dire, de l'*aménité*. On diroit que Ganganelli a assisté à quelques séances académiques, où chaque fois qu'il est question du *Duc*, on fait jouer la corbeille de fleurs, pour la répandre sur la tête du favori gracieux d'Apollon.

Permettez que je vous invite à donner une troisième façon à cette phrase précieuse, quand vous ferez une troisième édition. *Est un Seigneur qui n'est scavant qu'avec ceux qui le sont, & dont la science est entrelacée (pour ainsi dire) de roses & de jasmins.*

Cette science entrelacée de roses & de jasmins, est-ce la science du *Duc de Nivernois*, ou la science de ceux qui sont scavans ? Ne trouvez-vous pas là une équivoque ? Quoi qu'il en soit, j'observe qu'il est fâcheux pour votre recueil que le *Duc de Nivernois* soit plein de vie ; car c'est ce qui nous prive de le voir en correspondance avec Ganganelli. Je suis sûr que dans votre porte-feuille, vous avez toute prête quelque Lettre enrubannée & bien fleurie, qui paraîtra après la mort de ce Seigneur. On vous en saura gré. Le *Duc* est chéri, & mérite de l'être. Il cultive paisiblement les belles-lettres. Il a été à Rome autrefois ; ainsi aurez-vous toutes les convenances : une Lettre mignonne & svelte qui lui sera adressée quelque jour, sera bien accueillie.

#### LETTRE LXVI. (Prem. édit.)

*Il ne fut pas possible de remettre la Théologie positive SUR LE TAPIS. (Page 321.)*

#### V A R I A N T E.

*Il ne fut plus possible de remettre la Théologie positive en USAGE. (Nouv. édit. page 320.)*

Une Théologie sur le tapis ! Ceux qui s'intéres-

font à la gloire de Ganganelli, vous béniront d'avoir enlevé *ce tapis* de votre nouvelle édition. Où Ganganelli a-t-il été prendre l'idée qui répond à cette expression ? Ce n'est sûrement pas dans sa langue maternelle, qui ne connoît pas cette allégorie. Qui doute qu'il ne l'ait puisée dans le français ? Il le sçavoit si parfaitement, qu'écrivant *en italien*, il donnoit, sans s'en appercevoir, à cet idiome la tournure du génie du nôtre. Voilà ce que c'est que de sçavoir deux langues.

LETTRE LXXII. ( Prem. édit. )

*Ne souffrez pas qu'on l'entretienne ( la piété des Fideles ) avec des DÉVOTIONNETTES. ( Pages 358 & 359. )*

V A R I A N T E.

*Ne souffrez pas qu'on l'entretienne de PETITES DÉVOTIONS. ( Nouv. édit. page 358. )*

Cette variante vous a été dictée par la décence. Elle met en effet plus de dignité dans les expressions joviales de Ganganelli. *Dévotionnettes* avoit un air trop guépin ; & ce diminutif qui réduisoit la *dévotion* jusqu'*aux infiniment petits*, sembloit n'être qu'un *lazzi* contre les *bonnes femmes* ; persifflage indigne de la gravité de votre personnage.

LETTRE LXXX. ( Prem. édit. )

*Il n'y a point de circonstance, point de moment ( dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion ) où IL SOIT PERMIS de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife. ( Page 421. )*

V A R I A N T E.

*Il n'y a point de circonstance, point de moment ( dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion ) où L'ON*

*PUISSE s'élever contre les démarches du Souverain Pontife ( A MOINS QU'ON NE FORME SON CONSEIL )*  
(Nouv. édit. page 422.)

Quand le privilège de faire de *nouvelles éditions* ne feroit que mettre un galant homme à l'abri d'une richeuse aventure, telle, par exemple, que celle de se voir *appréhendé au corps*, on devroit exalter la mémoire de l'Auteur de ce Statut de Librairie: voici pourquoi, Monsieur Caraccioli.

En lisant dans votre première édition, qu'il n'y a *nette circonstance, nul moment où il SOIT PERMIS de s'élever contre les démarches du Pape*, j'ai tremblé qu'un de Messieurs, lisant dans cette proposition la condamnation des principes du Parlement, gardien inviolable de nos libertés, qui très-souvent s'est cru *permis* à bon droit de protester contre les démarches du Pape, quand elles étoient abusives; j'ai tremblé, je vous l'avoue, qu'un de Messieurs n'allât dénoncer Monsieur Caraccioli (*la Grand'Chambre & la Tour-nelle* assemblées, comme de raison, en sa qualité de *Gentilhomme Marquis-Colonel*). Heureusement que vous avez eu le temps de parer le coup, en modifiant votre assertion, vraiment une hérésie *gallicane*, & en substituant à cette expression hardie, *il soit permis*, cette autre mitigée, *où l'on puisse*. Très-certainement le texte italien, ce texte que nous verrons quelque jour (s'il plaît à Dieu), ne contenoit pas un terme qui vouloit dire indifféremment *pouvoir* ou être *permis*, sur-tout sous la plume d'un *Confesseur du Saint-Office*, qui met toujours les points sur les i, quand il s'agit de dogmes *ultramontains*.

Vos véritables amis vous louent d'avoir fait ce changement, que visiblement vous avez pris sur votre compte. Il y a de la sagesse dans votre procédé. Pourquoi aussi vouloir s'attirer de mauvaises affaires pour un mot?

*A moins qu'on ne forme son Conseil*, est encore une restriction que vous avez insérée dans la nouvelle édition, par une suite de votre prudence ordinaire. J'admire comme à l'œil de l'homme le plus attentif échappent les objets les plus palpables ! Cette phrase étoit sans contredit, dans le texte italien, formée de huit mots : elle sautoit aux yeux, cependant vous ne l'avez pas lue d'abord ; par un heureux hasard vous vous en êtes aperçu après coup. La permission que vous donnez à ceux qui sont du *Conseil* des Papes, de s'opposer à leurs démarches, vous réconciliera avec les *Evêques* de France. Vous n'ignorez pas qu'ils prétendent partager solidairement avec le successeur de Pierre, le *pouvoir des clefs*, chacun dans le district de leur troupeau, & comme *vénérables freres*, membres *essentiaux* du Sénat ecclésiastique, avoir droit d'y *opiner* comme *Juges*. Ainsi ne seront-ils plus scandalisés de l'*ultramontanisme* de votre première édition.

J'entrevois un autre avantage dans la découverte que vous avez faite de cette importante parenthèse, (*A moins qu'on ne forme son Conseil*) : le voici. On voit dans la suite Ganganelli, *Cardinal*, blâmer hautement les démarches du Pape *Clément XIII*. En lisant votre première édition, où vous n'aviez pas fait remarquer qu'il n'y a que ceux qui forment le *Conseil* du Pape, qui puissent s'élever contre ses démarches, on se demandoit comment Ganganelli, qui n'étoit que simple Religieux lorsqu'il disoit qu'il n'y a point de circonstance, point de moment, dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion, où il soit permis de s'élever contre les démarches du Pape ; comment ce même Ganganelli, devenu Cardinal, agit-il directement contre ses principes, en s'élevant, dans quelques Lettres, contre les démarches du Pape *Clément XIII* ? Aujourd'hui tout s'arrange ; c'est que Ganganelli, alors Cardinal, étoit du *Conseil* de ce Pape. Petite phrase qui se

trouve tout juste dans une Lettre qui précède celle où il differte sur les affaires du Consistoire de *Clement XIII*. Tout est dit, il n'y a qu'à s'entendre & s'expliquer.

LETTRE LXXXII. (Prem. édit.)

*Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entreprise de M. de Buffon, Académicien Français, & de ses premiers tomes qui paroissent. Je ne les connois encore que par les EXTRAITS QU'ON NOUS A DONNÉS, &c. (Tome 2, page 3.)*

V A R I A N T E.

*Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entreprise de M. de Buffon, Académicien Français, & de ses premiers tomes qui paroissent. Je ne les connois encore QUE POUR LES AVOIR LUS TRÈS-RAPIDEMENT. (Nouv. édit. tome 2, page 3.)*

Ici force réflexions se présentent sur cette variante.

Si dans le texte italien il n'étoit question que d'*extraits donnés*, comment la nouvelle version met-elle en place de *ces extraits*, une *lecture très-rapide*? Assurément les mots qui composent ces deux phrases n'ont pu être confondus les uns avec les autres, & ne présentent rien qui puisse excuser le Traducteur, même à l'aide d'un contre-sens. Il y a donc là une vraie manipulation. La cause est aisée à deviner.

M. Caraccioli s'est rappelé que dans la Lettre XLVII, à l'Abbé de Canillac (Tome 1, prem. édit. p. 251), Ganganelli avoit écrit : *J'ai passé, Monseigneur, pour avoir l'honneur de vous remettre moi-même UN TOME de M. de Buffon. L'excellent livre, l'excellent Ecrivain, s'il n'étoit pas systématique!* Cette Lettre est du 6 Juin 1754; d'où il résulte que voilà un tome de Buffon remis & lu par Ganganelli. Oubliant ce tome, par la

plus singulière distraction, il dit, dans la Lettre LXXXII de la première édition ( Lettre datée du 13 Septembre 1754, par conséquent plus de six mois après ), qu'il ne connoît encore *les tomes de M. de Buffon*, du nombre desquels étoit celui remis à l'Abbé de Canillac, *qu'il ne les connoît que par des extraits qu'on a donnés*. Frappé vivement de cette lourde inattention de Ganganelli, vous avez été contraint, dans la nouvelle édition, de faire disparaître les marques de cette extravagation de l'esprit de votre Auteur, & de substituer à la phrase citée plus haut, celle-ci, *Je ne les connois encore qu'en les ayant lus très-rapidement*. C'est sans contredit & évidemment une addition peu légère faite à l'original : mais la décence ne permettoit pas qu'on laissât dans une correspondance intéressante, des contradictions de cette espèce. Par le moyen de la variante, vous conciliez le tout. En effet, *un tome* peut n'avoir été lu que *très-rapidement* ; & cette lecture *très-rapide* est une idée excellente qui s'est offerte sur le champ à l'esprit de M. Caraccioli ; car c'est elle qui, plus analogue à l'idée qu'avoient fait naître les *extraits donnés* qu'on voyoit d'abord, rapproche plus la version nouvelle de l'ancienne, & persuade aux lecteurs superficiels qui auroient perdu de vue le *tome remis à l'Abbé de Canillac*, que dans la substitution de la seconde phrase à la première, il n'y avoit qu'un vice léger de traduction, & non l'opération d'un Traducteur qui exerce son autorité sur le fond des choses & des idées.

Permettez-moi, Monsieur Caraccioli, de vous faire faire une observation. Vous auriez pu, par un moyen beaucoup plus simple, épargner au *compositeur des planches* de votre nouvelle édition, le travail de remanier une phrase toute entière. . . . Sans toucher à la Lettre LXXXII, qui parle *des extraits*, que ne glissiez-vous dans celle à l'Abbé de Canillac, un petit

mot seulement que vous eussiez placé avant *tome*, par exemple, celui-ci, *pour avoir l'honneur de vous remettre l'ABRÉGÉ d'un tome de M. de Buffon ?* Par l'adminicule du mot *l'abrégé*, vous eussiez été dispensé d'aller changer une phrase de *quatorze mots*, pour la remplacer par une autre presque aussi longue. Alors les *extraits* eussent subsisté, comme se conciliant très-bien avec *l'abrégé* du tome. Admirez comme souvent le vulgaire suggère des ressources que ne soupçonnent pas même les génies du premier ordre.

#### LETTRE XCI. (Prem. édit.)

*Ce sont les Inquisitions qui ont fait donner aux Prêtres le surnom de PERSECUTEURS. (Tome 2, p. 59.)*

#### V A R I A N T E.

*Ce sont CERTAINES Inquisitions qui ont fait donner aux Prêtres le nom de PERSECUTEURS. (Nouv. édit. tome 2, page 59.)*

Vous avez cru devoir encore ici suppléer à la Lettre de ce texte. Ce sont des *Inquisitions*, tout court, qui ont fait donner aux Prêtres le nom de *persecuteurs*, présentoiient une idée trop dure, & qui pouvoit, accréditée par la plume de Ganganelli, faire rejailir de l'odieux sur le Clergé, & paroître fronder même *l'Inquisition de l'Espagne & du Portugal*, deux Puissances amies de Ganganelli; ce qui pouvoit devenir dangereux. Il ne falloit pas que la candeur de Ganganelli s'opposât au débit de ses Lettres. D'après cela, vous vous êtes sagement déterminé à insérer un lénitif, en ajoutant dans la nouvelle édition, *CERTAINES Inquisitions*. Ce n'est qu'un mot; misere que cela: mais souvent avec un rien on fait des merveilles.

En effet, par une interpolation des plus ingénieu-

ses , vous ménagez la diversion la plus piquante. Certains personnages vénérables , grands zélateurs de la *distinction du fait* , vexés autrefois par un *Grand-Inquisiteur* habillé de rouge ( mais dont les *Auto-da-fé* se réduisoient à leur donner de petites lettres de voiture ) , en lisant *ces certaines Inquisitions* , ne trouveront plus qu'une petite épigramme contre les auteurs des angoisses qu'ils ont eu à effuyer ; ce qui sera une consolation pour eux.

L'intention de censurer le Clergé est tellement la vôtre , que vous avez mis en lettres italiques le mot *persécuteurs* , afin de le rendre plus saillant : c'est ce qui s'appelle *avis au lecteur*.

#### LETTRE CVIII. ( Prem. édit. )

*Il ne sera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corsini. Outre qu'il est issu de la maison la plus honnête & la plus charitable , il a le cœur excellent , & il se communique très-volontiers.* ( Tome 2 , page 168. )

#### V A R I A N T E.

*Il ne sera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corsini , dont l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction.* ( Nouv. édit. tome 2 , pages 165 & 166. )

Considérez un peu je vous prie , Monsieur Caraccioli , cette variante , d'un laconisme frappant. Je ne puis disconvenir que , pour perfectionner une traduction , on peut employer un style plus concis ; mais du moins faut-il que la version , quelque serrée qu'elle soit , rende toutes les idées principales de l'original. Celui de Ganganelli , d'après votre version , renfermoit , pour partie de l'éloge du *Cardinal Corsini* , une mention de sa *charité* , de *l'excellence de son cœur* , & de l'affabilité de son caractère , *qui le portoit à se communiquer très-volontiers* : dans votre seconde version ,



vous laissez là *la charité* & le *bon cœur* de cette Eminence, & vous nous parlez seulement de *sa noblesse* & de *son honnêteté*, vous imaginant qu'après avoir lu d'abord qu'il étoit *issu de la maison la plus honnête*, nous croirions retrouver le fond de cette idée, dont *l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction*, dans tout ce que vous aviez énoncé avant. Ainsi, selon vous, *issu de la maison*, voilà l'illustre *extraction*; la plus *honnête*, voilà la *politesse*.

Croyez-vous bonnement que *maison honnête* signifie *noblesse*, & qu'*honnêteté* signifie *charité*, *cœur excellent*? A ce compte, l'Evangile seroit grandement pratiqué à la Cour, & la France seroit par excellence un pays dont la mode seroit d'y naître avec un *bon cœur*; car le ton est d'y être *fort-honnête*.

Ne voulez-vous pas que dans le texte original il fût question de la *charité* & du *cœur excellent* du *Cardinal Corsini*? Je le veux bien. Mais n'est-ce pas vous qui vous êtes dit le Traducteur de la première édition? Où donc aviez-vous été prendre l'idée de la *charité* & de l'*heureux naturel* de cette Eminence?

Voulez-vous que l'original contînt toutes ces idées? Pourquoi ne les avez-vous pas employées dans la nouvelle édition? & où avez-vous été chercher celle de la noblesse du *Cardinal*? Ainsi le voulez-vous, ne le voulez-vous pas, vous êtes forcé de convenir que vous êtes l'Auteur de cette Lettre, & non Ganganelli.

#### LETTRE CXI. (Prem. édit.)

*Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour PROPAGER LA VÉRITÉ, & pour l'enseigner dans toute sa pureté, ce magnifique exemple m'enflamme, &c. (Tome 2, page 182.)*

#### V A R I A N T E.

*Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux ex-*

*extrémités du monde pour y FAIRE PRÊCHER la vérité sans aucune altération.* (Nouv. édit. tome 2, p. 180.)

Il paroît que le Ganganelli qui avoit fait cette Lettre, n'avoit pas lu les *Archives de la Propagande*. Elles lui auroient appris que le *Cardinal de Tournon* n'avoit fait *aux extrémités du monde* que deux *Mandemens*, l'un en 1705, ou vers ce temps à peu près, & l'autre en 1707, contre les *cérémonies Chinoises*. M. Caraccioli a senti qu'on ne pouvoit pas raisonnablement dire d'un homme qui, à la Chine, fait des *Mandemens*, qu'il *propage la vérité* & qu'il *l'enseigne*; parce que ces termes ne désignent communément qu'un *Missionnaire apostolique*, & ne peuvent convenir au *Cardinal de Tournon*, qui n'y fut envoyé qu'en qualité de *Légat Apostolique*, pour apaiser les troubles qui s'y étoient élevés. Qu'a donc imaginé M. Caraccioli? Voyant qu'il s'étoit encore blouzé, il a changé la phrase de la première édition, en faisant disparaître tout ce qui sentoit le *Missionnaire-Prédicateur*, & en substituant une phrase nouvelle, qui renfermoit un sens tout nouveau. Ainsi après avoir vu dans sa première édition un homme *propageant & enseignant la vérité*, on ne voit plus, dans la version postérieure, qu'un homme *volant aux extrémités du monde pour y FAIRE prêcher la vérité sans aucune altération*. Dans cette *magnifique* citation, je reconnois bien le *Cardinal de Tournon* & ses *Mandemens*; au lieu qu'avant je me représentois un personnage dont les Sermons apostoliques & faits *in-promptu*, en bon & simple Missionnaire, propageoient la vérité, & l'enseignoient dans toute sa pureté.

On n'a pas d'idée de toutes les petites attentions qu'exigent certaines traductions délicates.

## MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

**JE VOUDROIS BIEN SÇAVOIR SI, POUR CONSERVER DES DROITS SEIGNEURIAUX**, il vaudra mieux se brouiller avec tous les Rois Catholiques, & avoir guerre ouverte avec eux ; il vaudra mieux **ATTISER L'INCRÉDULITÉ**, en lui donnant des prétextes de crier plus que jamais contre l'Eglise Romaine, **EN LUI FOURNISSANT DES OCCASIONS D'ÉCLATER ?** (Tome 2, page 189.)

## V A R I A N T E.

**JE SÇAIS QU'UN PAPE EST OBLIGÉ DE CONSERVER LES IMMUNITÉS DU SAINT SIEGE**, mais il ne faut pas se brouiller avec tous les Princes Catholiques pour quelques droits seigneuriaux. C'est auiser **LE FEU** de l'incrédulité, que de lui donner des prétextes de crier plus que jamais contre l'Eglise Romaine. (Nouv. édit. tome 2, page. 188.)

Vous avez retranché sans façon une phrase de dix lignes d'imprimé qu'on lisoit dans la première édition. Je ne vous ferai point de querelle sur cette suppression ; car ce début, *Je voudrais bien sçavoir si, pour conserver des droits seigneuriaux, &c.* me paroissoit un peu fier. (Ganganelli étoit modeste, à ce que vous nous avez dit.) *Je sçais qu'un Pape est obligé de conserver les immunités du Saint Siege.* Cette réflexion nouvellement découverte dans votre manuscrit, annonce moins de prétentions de la part de l'Ecrivain : d'ailleurs elle donne au Pape censuré un motif autrement noble que celui des *droits seigneuriaux*.

*Mais il ne faut pas se brouiller avec les Princes Catholiques pour quelques droits seigneuriaux.*

Fort bien ! Revirement de texte, qui ne présente plus qu'un conseil en termes modérés. Dans cette

transmutation de phrases , on a supprimé *la guerre ouverte avec eux* (les Princes Catholiques). Par ce moyen le tout devient plus *pacifique*. Mais d'un autre côté, comme il faut du *feu* pour attiser, & que dans votre première édition, l'incrédulité se trouvoit *attisée* sans *feu*, vous avez chauffé la nouvelle phrase en y mettant *le feu*; addition indispensable, d'après les règles de la physique. Vous avez également retranché *en fournissant les occasions d'éclater*. Dans la composition des Lettres de Ganganelli, il ne faut rien qui sente *l'éclat*; tout doit s'y faire à petit bruit. Tels sont les procédés heureux par lesquels à une phrase duriuscule, vous en avez substitué une plus moëlleuse. Elle peut rester en cet état; je la trouve présentable partout, depuis qu'elle n'a plus qu'une parenté fort éloignée avec l'autre. Si jamais je fais le métier de Traducteur, je vous prierai de me donner votre secret; car j'admire avec quel art, du premier membre de cette période, *Je voudrois bien sçavoir si, pour conserver des droits seigneuriaux, &c.* vous avez pu faire germer cette proposition, *Je sçais qu'un Pape est obligé de conserver les immunités du Saint Siege, &c.* Je ne vois entre ces deux phrases nulle affinité dans les idées, puisque *les droits seigneuriaux* ne sont point *les immunités du Saint Siege*, d'après Ganganelli même. En effet, observez bien, je vous prie, Monsieur Caraccioli, que la même plume qui avoit écrit d'abord, *Je voudrois bien sçavoir si, pour conserver des droits seigneuriaux, il vaudra mieux se brouiller, &c.* & qui écrit ensuite, *Je sçais qu'un Pape est obligé de conserver les immunités du Saint Siege*, met évidemment entre celle-ci & *les droits seigneuriaux* une différence bien sensible. L'idée des unes n'a donc aucun rapport avec celle des autres. Cependant aux *droits seigneuriaux* vous avez tout simplement substitué *les immunités du Saint Siege*. Voilà ce que c'est que les traductions de *main de Maître*.

## MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

*Il n'y a que des ILLUMINÉS qui ne veulent pas se plier aux circonstances, quand il n'est question ni de la morale ni de la foi. C'est le DÉMON QUI SE TRANSFORME EN ANGE DE LUMIÈRE, ET QUI NOUS SÉDUIT, QUAND NOUS VOULONS, AUX RISQUES DE TOUT PERDRE, N'ÉCOUTER QUE NOTRE OPINION.* (Tome 2, page 192.)

## V A R I A N T E.

*Il n'y a que les ILLUMINÉS qui ne veulent pas se plier aux circonstances, quand il n'est question ni de la morale ni de la foi. DANS LES AFFAIRES IMPORTANTES IL FAUT TOUJOURS ENVISAGER QUELLE EN SERA LA FIN, POUR ÉVITER LES PLUS GRANDS MAUX.* (Nouv. édit. tome 2, page 191.)

Pour le coup, Monsieur Caraccioli, voilà une des variantes les plus vigoureuses qu'on puisse se permettre : car, avouez-le, c'est une *variante* si *variée*, qu'il y a soustraction totale de *quatre lignes & un mot*, sans aucun remplacement de la même idée dans d'autres termes ; car les *trois lignes & deux mots* qui se sont emparés de la place vacante, ne contiennent assurément pas l'idée présentée d'abord : manipulation si frappante, qu'en vérité, en lisant votre première édition, je crus que cette phrase, *C'est le démon qui se transforme en ange de lumière, &c.* m'avait été escamotée de dessous les yeux par quelque *diablerie transformée* en tour de *Comus*. Me rappelant cependant que vous aviez eu les rapports *les plus intimes* avec Ganganelli, je m'imaginois qu'il avait pu vous communiquer qu'il avait eu deux façons de penser, & par conséquent qu'après nous en avoir donné une,

VOUS

vous pouviez nous faire part de l'autre : ainsi ne trouvai-je plus rien de si étonnant dans cette métamorphose de texte , qui d'ailleurs présente quelque chose de moins choquant que ce qu'on lisoit d'abord ; car la leçon de la première version renfermoit contre Clément XIII une accusation si grave , que je vous avoue en avoir été grandement scandalisé. Comment, en effet , Ganganelli , *Religieux , Prêtre , Cardinal , membre du Consistoire* du Souverain Pontife , avoit-il pu d'abord présenter le *successeur de S. Pierre , le Chef de l'Eglise* , comme possédé du démon qui se transforme en ange de lumière , comme invinciblement obstiné à courir les *risques de tout perdre* , & ne voulant écouter que son opinion ? Comment la plume du pieux , du prudent , du modéré Ganganelli avoit-elle pu tracer des imputations aussi outrageantes pour le *Vicaire du Christ* , que ce même Ganganelli (dans sa Lettre LXXX, page 420. ) nous avoit présenté comme *établi de Dieu sur un trône pour voir & pour juger* , en nous ordonnant de *l'écouter comme lui-même* ? Votre personnage avoit si bien soutenu jusques - là son caractère doux , modeste & décent ! Comment ne ressembloit-il plus à lui-même ? Tant il est vrai , m'écriai-je , que dans le caractère de l'être le moins passionné , il y a des vicissitudes bien étonnantes , & faites pour humilier l'humanité !

Telles furent les réflexions qui m'absorberent lorsque je lus votre première édition : la nouvelle , en les dissipant un peu , m'a fait sortir , il est vrai , de l'état de stupeur où j'étois plongé ; mais je ne vous le cache pas , la variante de votre nouvelle édition a si peu de ressemblance avec le sens de la version précédente , qu'elle a fait la sensation la plus vive , même sur l'esprit des gens qui ne vous veulent assurément pas de mal. Quelqu'un m'a raconté que , se trouvant dans une promenade publique , il avoit aperçu un groupe

de vos amis conversant ensemble. Survint un petit homme , qu'à sa figure & à son costume on auroit pris pour un *croupier de littérature* : d'un ton tout essoufflé, il s'exprima en ces termes : « Je viens de chez *Lottin*. » Il m'a fait voir un exemplaire de la nouvelle édition » des *Lettres*. La page 191, tome 2, m'est tombée » sous les yeux. M. Caraccioli y a tellement altéré la » phrase qui commence par ces mots, *C'est le démon* » *qui se transforme en ange de lumière*, qu'elle n'est plus » reconnoissable, lorsqu'on y cherche l'identité du sens » qu'offroient les termes de la première version. Il » est impossible qu'une manipulation aussi peu malfaisante ne donne pas prise à nos ennemis. La mine » va être éventée : le coup est manqué. *Les Lettres* » vont être dénoncées comme apocryphes, puisque » M. Caraccioli y ajoute & retranche évidemment » tout ce qu'il veut. Et pourquoi aussi, dans sa première édition, en composant sa phrase *démoniaque*, » qui renfermoit une grosse sottise contre Clément » XIII, ne nous avoir pas consultés, au lieu de ne » prendre conseil que de quelques Religieux de la » rue \*\*\* , à qui il donnoit lecture de chaque lambeau de son Ouvrage, écrit sur des quarrés de papier, à mesure qu'il le composoit ? Qu'étoit-il besoin qu'il allât aussi, après avoir montré, dans d'autres Lettres de sa première édition, *Clément XIII* » ne voulant pas se rendre aux représentations des » Ambassadeurs des Souverains, faire dire à Ganganelli, du Pape Rezzonico, qu'il n'y a que des illusions minées qui ne veulent pas se plier aux circonstances ? » Cette réflexion est si dure, qu'elle est invraisemblable dans la bouche de son héros. A propos de » quoi encore, dans cet endroit-là même, s'est-il » avisé de faire remarquer que dans la destruction de » la Société, il ne s'agissoit ni de la morale ni de la foi ? Ne devoit-il pas sentir qu'on lui rétorqueroit,

« ainsi qu'à nous, par cet argument : Si Clément XIII,  
 » en refusant de détruire les Jésuites dans une affaire où il  
 » n'étoit question NI DE LA MORALE ni DE LA FOI,  
 » a eu tort de se croire ILLUMINÉ, pourquoi Clément  
 » XIV, en détruisant la Société, dans la même affaire  
 » où il ne s'agissoit NI DE LA MORALE NI DE LA  
 » FOI, s'est-il dit ILLUMINÉ (a) ? NOS.... DIVINI  
 » SPIRITUS ADJUTI.... AFFLATU. M. Caraccioli est  
 » d'un gauche, mais d'un gauche qui fait pitié.

Frappé de ce discours plein de bon sens, le petit comité arrêta qu'on iroit droit chez M. Caraccioli, pour lui faire des représentations sur l'indiscrétion de ses versions.

D'après cette anecdote, un petit commentaire de ma part sur cette variante, seroit inutile.

#### LETTRE CXII. (Prem. édit.)

*Il faut sçavoir s'exécuter soi-même, & sacrifier ce qui est le plus agréable, plutôt que de s'exposer à un SCHISME, qu'on peut appeller le plus grand de tous les maux.*  
 (Tome 2, pages 192 & 196.)

#### V A R I A N T E.

*Il est à propos de s'exécuter soi-même, & de sacrifier, ce qui est le plus agréable, plutôt que d'encourir L'INDIGNATION DES SOUVERAINS, QU'ON NE PEUT TROP REDOUTER.* (Nouv. édit. tome 2, p. 194.)

Monument infigne de la circonspection de M. Caraccioli ! Dans l'original de Ganganelli il avoit lu un mot qui signifie *schisme*, & il l'avoit exprimé tout bonnement : se remémorant cependant qu'il n'étoit ni charitable ni prudent d'accuser les Souverains d'é-

(a) Voyez le Bref de Clément XIV, portant abolition de la Société.



tre capables de faire un *schisme* ( ce qui n'est permis en aucun cas ), là où il avoit d'abord vu cette phrase, *schisme, qu'on peut appeller le plus grand de tous les maux*, il n'y a plus vu ensuite que *l'indignation des Souverains, qu'on ne peut trop redouter*. Frappé de terreur sur la hardiesse de sa première traduction, il a tremblé d'encourir l'*indignation* de ces mêmes Souverains, qui pouvoient le faire coffrer. Ainsi le voit-on lui-même mettre en pratique ce principe : *Il est à propos de s'exécuter soi-même, & de sacrifier ce qui est le plus agréable* ( dans ces Lettres ), *plutôt que d'encourir* ( pour une phrase ) *l'indignation des Souverains, qu'on ne peut trop redouter*.

Réellement cela est risible. *Facit indignatio versum*. Il y a des gens à qui la colere fait faire *des vers* ; mais la peur fait faire de *la prose* à M. Caraccioli.

#### MÊME LETTRE. ( Prem. édit. )

*Rome A BESOIN plus que jamais de la protection & du secours des Puissances Catholiques.* ( Tome 2, page 197. )

#### V A R I A N T E.

*Rome AURA TOUJOURS BESOIN de la protection & du secours des Puissances Catholiques.* ( Nouv. édit. tome 2, page 196. )

On avoit lu d'abord, *Rome a besoin* ; ensuite on lit, *Rome aura besoin*. Est-ce que dans la langue italienne ou la latine, le présent signifie le futur ? *Rome*. Est-ce *la Cour de Rome*, ou *le Saint Siege*, qui a *besoin plus que jamais de secours temporels* ? Cette expression étoit donc on ne peut pas plus louche : aussi M. Caraccioli, pour rendre sa phrase *plus catholique*, l'a réformée de cette manière, *a besoin plus que jamais*.

Cette expression, renfermant le cas dans le cercle

des querelles qu'il avoit dit plus haut ne compromettre ni la *foi* ni la *morale*, lui a paru plus propre à faire entendre qu'il ne s'agissoit point du *Saint Siege* ( ce qui auroit attaqué les promesses de Jesus-Christ ), mais qu'il n'entendoit parler que de la *Cour de Rome*.

Vous n'y avez certainement pas pensé, Monsieur Caraccioli. Dès le premier mot de votre proposition, au lieu de *Rome*, que ne mettiez-vous la *Cour de Rome* ? Cela étoit beaucoup plus simple, & un peu plus adroit.

LETTRE CXX. ( Prem. édit. )

*LA PETITE DÉVOTION, qui par-tout malheureusement n'est que trop en usage. ( Tome 2, page 250. )*

V A R I A N T E.

*La dévotion PEU ÉCLAIRÉE, & qui malheureusement n'est que trop en usage. ( Nouv. édit. tome 2, page 250. )*

M. Caraccioli a jusqu'ici badiné si joliment sur les *dévotionnettes* & les *petites dévotions*, que prévoyant qu'on pourroit le badiner à son tour sur la monotonie de ses plaisanteries, il a bien vu qu'il étoit urgent pour lui de donner des *facéties* neuves. Après nous avoir amusés aux dépens des *dévots pygmées*, il nous divertit maintenant en nous montrant des *dévots qui n'y voient goutte*. Ainsi M. Caraccioli nous donne-t-il ici les *marionnettes*.

LETTRE CXXIII. ( Prem. édit. )

*Ce qu'il y a de sûr, c'est que les SOUVERAINS FINIRONT PAR FAIRE CE QU'IL LEUR PLAIRA, & qu'on se verra obligé de céder, & peut-être même dans un temps où l'on rejettera toute soumission. ( Tome 2, page 265. )*

## V A R I A N T E.

*Ce qu'il y a de sûr , c'est que JE CRAINS que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira , & qu'on ne SOIT OBLIGÉ de céder dans un instant où l'on rejettera toute soumission. (Nouv. édit. t. 2, p. 264.)*

*Ce qu'il y a de sûr , c'est que vous avez retranché du commencement de cette Lettre deux pages entières , qu'on lisait dans la première édition. Je vous dirai que j'ai bien ri de la note que vous avez mise au bas de la page 263 de votre seconde édition, tome second. Vous nous y dites bien sérieusement que ce qui précédoit l'alinéa qui commence par ces mots, SI L'AFFAIRE DE PARME, &c. dans la première édition , étoit une Lettre d'un Ambassadeur , à laquelle celle-ci (la Lettre CXXIII<sup>e</sup>) est la réponse , & qu'un COPISTE , PAR ERREUR , avoit confondu les deux Lettres ensemble , & n'en avoit fait qu'une ; qu'en conséquence on supprimoit ici ce qui formoit la Lettre de l'Ambassadeur , pour ne laisser que la réponse du Cardinal Ganganelli. Sçavez-vous ce qu'a opéré l'histoire de votre copiste sur l'esprit d'un homme qui croyoit fermement à l'authenticité des Lettres, sur votre parole ? Pas plus tard qu'hier , se trouvant chez moi , il s'exaltoit sur le talent de Ganganelli pour le genre épistolaire. Sans perdre du temps à faire des raisonnemens pour détromper l'admirateur enthousiaste , je lui montrai le second volume de votre nouvelle édition. Je le priai de lire la note de la Lettre CXXIII, & de la comparer avec la première édition. Mon homme , après en avoir pris lecture & fait la comparaison , trouva qu'il étoit si absurde d'imputer à l'Ambassadeur le morceau que vous lui attribuez , que plein d'indignation , il jeta votre livre , en s'écriant : Est-il possible que dans un Royaume policé on tolère que la*

*raison humaine soit insultée d'une manière aussi scandaleuse ! Audi sacra fames, quid non mortalia cõgis Pectora ?*

Pavanez-vous maintenant, Monsieur Caraccioli, sur l'ingénieux expédient de la *note* concernant la soustraction des *quarante lignes* de la Lettre CXXIII. Peste ! quelle variante ! On peut bien dire de vous que vous êtes le premier *montardier* du Pape Ganganelli.

Mais brisons là-dessus. L'Abbé Grofier vous a déjà tancé sur ce chapitre ; n'en parlons donc plus : *non bis in idem*. Tâchons de vous régaler de quelque chose de neuf.

Dans cette Lettre CXXIII, première édition, vous faites dire au Cardinal Ganganelli, d'un ton affirmatif & absolu, qu'il est sûr que les Souverains finiront par faire ce qu'il leur plaira : dans la nouvelle, observant que ce Ganganelli-là, que vous connoissiez bien, & pour qui le présent étoit le futur, montrait trop cruellement qu'il étoit *forcier*, vous avez jugé beaucoup plus prudent, pour observer au moins les vraisemblances, de changer une idée absolue en une idée incertaine : en conséquence vous avez mis dans la nouvelle version : *Ce qu'il y a de sûr, c'est que je crains que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira*. Le reste du texte est également renouvelé ; le *peut-être* même dans un temps disparoît également. Cela devoit être ; car M. Caraccioli, ainsi que toute l'Europe, ayant été témoin que les Souverains avoient fini par faire avec Ganganelli ce qu'il leur avoit plu, il étoit ridicule de se servir d'un *peut-être* sur un événement arrivé. Aussi je vous assure que quant à cette Lettre, il n'est pas possible de dire, avec un peu de sens commun, que *peut-être* elle est apocryphe.

Mais voici une réflexion échappée à votre sagacité, Monsieur Caraccioli ; une réflexion qui va dénoncer au public la bêtise la plus complète.

En remaniant la première version de cette phrase,

*Ce qu'il y a de sûr , c'est que les Souverains finiront par faire ce qu'il leur plaira , & en y substituant celle-ci , Ce qu'il y a de sûr , c'est que je crains que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira , vous nous fulgurisez tous , en nous faisant lire dans la nouvelle version ces mots vraiment étonnans sous la plume de Ganganelli , Ce qu'il y a de sûr , c'est que je crains , &c. Ineptie plantureuse , s'il en fut jamais. Quoi ! ce qu'il y a de sûr , c'est que Ganganelli craint ! Dès que vous vous étiez déterminé à donner une seconde façon aux idées du texte prétendu original , en faisant craindre à Ganganelli , il ne falloit plus dire ce qu'il y a de sûr : ce membre incident ne pouvoit plus quadrer dans le système nouveau , & il falloit le retrancher ; la certitude n'étoit de mise que pour la première version , parce que , selon toutes les règles , vous pouviez vous exprimer ainsi : Ce qu'il y a de sûr , c'est que les Souverains finiront , &c. Mais c'est une sottise , une haute sottise , une sottise insigne , de dire : Ce qu'il y a de sûr , c'est que je crains que les Souverains ne finissent , &c. Est-ce qu'on peut craindre avec sûreté ? Preuve incontestable , non-seulement de l'imposture , mais encore d'une imposture fabriquée à la hâte.*

Autre bévue , qui en vaut bien une autre. Dans cette Lettre Ganganelli s'ouvre à un Ambassadeur sur les grands événemens qui agitoient alors la Cour de Rome. Dans votre première édition , vous aviez fait parler votre héros comme il devoit le faire , en politique habile , entrant dans les vues des Puissances ; mais dans la nouvelle édition , vous lui faites tenir ce langage : *Je crains que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira.* Quoi ! Ganganelli , qui se sentoient en lui-même toutes les dispositions à devenir le Pape des Souverains Catholiques , & qu'on voit marcher droit à la papauté , dit à un Ambassa-

deur ( qui n'étoit pas l'Ambassadeur Turc , ou celui de Russie ), Ganganelli dit à ce membre du corps *ministériel*, qu'il *crain*t que les Souverains n'obtiennent ce qu'ils demandent ! Qu'il eût fait cette confidence à quelque Cordelier ou à quelque Cardinal de ses amis , à la bonne heure ; mais adresser un pareil propos à un *Ambassadeur*, cela est fou. Ainsi , dans une troisieme édition, il faut absolument , Monsieur Caraccioli , me retoucher encore ce texte , & me refondre toute cette idée-là. Calmez donc , calmez vos craintes. Il paroît que vous êtes peureux. Voilà déjà trois ou quatre fois que , dominé par la *peur* , vous ne faites que de la mauvaise besogne dans vos changemens de phrases. Rien de plus naturel ; quand on a peur , on voit trouble.

#### MÊME LETTRE. ( Prem. édit. )

*Et quand elle ( Rome ) y seroit ( dans ces temps où tout le monde la respectoit ), pourroit-elle consciencieusement blesser les droits des Couronnes , & se mettre dans le cas de causer peut-être un SCHISME effrayant ? Rien n'est plus terrible que de diviser le corps de Jesus-Christ. Rome est le centre d'unité , & elle ne doit pas , pour des articles qui ne touchent ni la morale ni le dogme , exposer ceux qui vivent dans son sein , à s'en séparer. ( Tome 2 , pages 265 & 266. )*

#### V A R I A N T E .

*Et quand elle y seroit , pourroit-elle consciencieusement blesser les droits des Couronnes ? Un Pape doit sans doute conserver les IMMUNITÉS ; mais ce n'est pas quand cela occasionne une SCISSION , d'autant plus que Rome est le centre d'unité , & qu'elle ne peut , pour des articles qui ne touchent ni la morale ni le dogme , exposer ceux qui vivent dans son sein , à s'en séparer. ( Nouv. édit. tome 2 , pages 264 & 265. )*

Vous ne nierez pas, Monsieur Caraccioli, que voilà encore une preuve des effets de la *peur* sur votre esprit. Le *schisme* dont vous aviez accusé les Souverains dans votre première édition, vous a mis *martel en tête* : en conséquence vous avez frappé sur tout ce qui sentoit le *schisme*, & vous n'avez plus voulu qu'une simple *scission*. Vous avez tellement perdu la tête, que non-seulement vous avez mis du désordre dans la chaîne des idées, en voulant leur donner une nouvelle forme, mais encore que d'après vos révimens de texte, vous faites déraisonner Ganganelli.

Si par *scission* vous entendez une simple séparation de Souverain à Souverain, pour des intérêts temporels, alors on ne se sépare pas pour cela de Rome, le centre d'unité : ainsi votre *d'autant plus que Rome est le centre d'unité* Catholique, devient ridicule. Si, au contraire, par *scission* vous entendez *schisme*, vous voilà de nouveau calomniateur des Souverains.

Vous vous étiez si bien trouvé, plus haut, de vous être accroché aux *immunités du Saint Siege*, que, pour vous tirer d'affaire une seconde fois, vous nous redonnez ici les mêmes *immunités* pour équivalent du *droit des Couronnes*, quoiqu'affûrement ces deux termes ne soient pas synonymes. Vous les distinguez, en effet, vous-même dans cet endroit-là ; mais vous ne prenez pas garde qu'il n'étoit pas du tout question d'*immunités* du Saint Siege dans votre première version. Il y a plus : vous étiez si hors de vous-même en fabriquant ce nouveau texte, que vous n'avez seulement pas eu la précaution de nous avertir qu'il s'agit d'*immunités du Saint Siege* ; car vous nous parlez d'*immunités* en général. Les *immunités* de qui ? Je vois que c'étoit pour ne pas vous piller vous-même, en copiant mot à mot la même phrase qu'on avoit lue plus haut. Soit : mais convenez, Monsieur Caraccioli, que la peur est une terrible chose.

## MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

*Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux célèbre par ses talens & par son crédit; & si l'on n'en connoît pas les CLAUSES, PEUT-ON ET DOIT-ON AFFIRMER EN L'AIR ?* (T. 2, p. 273.)

## V A R I A N T E.

*Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux célèbre par ses talens & son crédit; & si l'on n'en connoît pas les MOTIFS, ON NE PEUT NI ON NE DOIT EN PARLER.* (Nouv. édit. tome 2, page 273.)

On voit bien, Monsieur Caraccioli, que pour vous, vous n'avez jamais eu de *procès*; car dans votre première édition vous nous auriez épargné cette expression barbare, les *clauses* d'un *procès*. Mais vous corrigez votre méprise; & vous mettez, *si l'on n'en connoît pas les motifs*; expression plus française.

Mais j'ai deux petites questions à vous proposer. 1°. Si dans le texte de l'Auteur, le sens renfermoit cette interrogation, *peut-on & doit-on affirmer en l'air*, &c. pourquoi, dans votre nouvelle version, cette phrase sur le champ métamorphosée, ne renferme-t-elle plus qu'une proposition négative; *on ne peut ni on ne doit en parler*? Vous vous étiez contenté d'abord qu'on ne tint pas de propos en l'air; tout-à-coup défense absolue à nous de rien dire, même de certain. Je gage que c'est encore la peur qui vous force à nous fermer la bouche.

2°. Dites-moi, Monsieur Caraccioli: si c'est Ganganelli qui a fait cette Lettre, connoissoit-il les motifs de ce procès? Il y a à croire que non; car il se plaint dans la Lettre CXI, qu'on ne lui faisoit pas de confidences. Or s'il ignoroit ces motifs, pourquoi dans



cette Lettre, où il est dit, *on ne peut ni on ne doit en parler*, en parle-t-il, lui, en faisant entendre dans cette même Lettre, que les motifs qui faisoient agir les Souverains promoteurs de la destruction des Jésuites, étoient que ces Religieux *avoient fait le commerce* en Amérique ? Pourquoi dans la Lettre CXXXI ( *Nouv. édit. tome 2, page 302.* ), Ganganelli, s'il ignoroit les motifs du procès fait à la Société, & si, étant Cardinal, il avoit décidé dans une Lettre, *qu'on ne pouvoit ni on ne devoit en parler*, confie-t-il lui-même à un *Seigneur Portugais* que la Société fera abolie, parce qu'elle n'a pas voulu *rentrer dans son devoir*, ni subir une *réforme* ?

Si au contraire vous êtes l'Auteur de cette Lettre & des autres, comme cela est incontestable, êtes-vous instruit des motifs de ce procès ? Et si vous les ignorez, comme il y a très-grande apparence, de quel droit en parlez-vous, puisque, selon vos principes, *on ne peut ni on ne doit en parler* ?

Vous me ferez plaisir de répondre à ces deux *questionnettes*, expression gentille, sœur de *dévotionnettes*.

#### • LETTRE CXXIV. (Prem. édit.)

*Parce que je crains un SCHISME.* (Tome 2, p. 277.)

#### V A R I A N T E.

*Parce que je crains une RUPTURE.* (Nouv. édit. tome 2, page 276.)

Nouvel accès de peur que vous ne soyiez mulé par les Souverains, pour leur imputer sans cesse une disposition prochaine au *schisme*. En conséquence, non content d'avoir bien vite, dans les Lettres précédentes, au mot *schisme* substitué celui de *scission*, maintenant, foiblement rassuré sur l'adoucissement de la *scission*, vous lui faites succéder la *rupture* : d'où il

réulte que si vous avez traduit sur le texte original de Ganganelli, le mot qui répond à *schisme* signifie tout à-la-fois *scission*, *rupture*, *schisme*, toute brouillerie quelconque. Ainsi dès le premier coup de canon que *Louis XVI* fera tirer contre les Anglais, je dirai indifféremment : *Voilà une rupture, une scission ou un schisme entre l'Angleterre & la France*. N'est-il pas vrai que l'un voudra dire l'autre ?

Permettez que je vous fasse encore observer que dans toutes les Lettres où vous faites parler Ganganelli sur les démêlés de *Clément XIII* avec les Souverains, vous semblez prendre à tâche d'embrouiller toutes les idées sur ces objets ; car tantôt, de l'affaire de Parme, vous en faites celle des Jésuites ; tantôt vous présentez la demande des Souverains comme un acte de justice qu'on ne peut leur refuser ; tantôt vous faites envisager leurs sollicitations comme méritant de la part du Saint Siege un acte de pure déférence, pour éviter de plus grands maux. Il regne sur cette matiere une telle confusion de principes, & un tel galimatias d'expressions, qu'on n'y voit rien de clair, si ce n'est que vous avez beau *tartuffier*, en invoquant sans cesse les noms sacrés de *Religion*, de *paix*, & *charité* ; on s'apperçoit du premier coup d'œil ; que votre plume est celle d'un homme qui, par ses vœux secrets, hâtoit *l'anéantissement du bois verd*.

J'ai une autre réflexion à vous communiquer. Vous ne faites pas attention qu'en nous faisant lire *rupture*, *scission*, où avant vous nous faisiez lire *schisme*, tout ce que dit Ganganelli dans ses Lettres sur la contestation entre *Rome* & les *Souverains*, n'est plus de faison, & est sans objet : car rappelez-vous que quand vous nous peignez Ganganelli comme n'étant pas de l'avis de *Clément XIII*, & comme désirant qu'on satisfit les Couronnes, vous lui faites dire que ce Pontife devoit plutôt sacrifier les Jé-

fuîtes, que de s'exposer à voir abandonner *le centre d'unité*, & aux malheurs d'un *schisme*, *le plus grand de tous les maux*. Tel est en substance le langage de Ganganelli. Or à s'en tenir à ce motif dominant, dont il étoit son opinion, la substitution mal-adroite que vous avez faite du mot *rupture* à celui de *schisme*, anéantit toute la force principale des raisonnemens de Ganganelli : car s'il ne peut plus débattre l'obstination de Clément XIII que par les seuls motifs de la crainte d'une *rupture*, telle qu'il en arrive de Souverain à Souverain, c'est sans doute un grand mal ; mais ce n'est pas le plus grand des maux *pour le Saint Siege*, puisque de là il résulteroit que chaque discussion entre les Souverains produiroit un contre-coup sur *la chaire de Pierre*. Ainsi tous ces argumens spécieux que Ganganelli avoit d'abord empruntés de l'essence de *la Catholicité*, & dont il établissoit les fondemens sacrés sur ceux de la Religion, ne sont plus, dans sa seconde version, que des sophismes déplora- bles, qui perdent même l'énergie apparente qui avoit séduit dans la première édition.

Rêvez, je vous supplie à tout ceci : le cas en vaut la peine, parce que vos Lettres sur l'affaire des Jé- fuîtes, ne renfermant plus que des considérations étran- gères à la Religion, perdront la moitié de leur crédit.

#### LETTRE CXXVII. (Prem. édit.)

*Le Conclave sera plus supportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie. Je vais tout simple- ment quitter une cellule pour passer dans une autre ; & si l'on CABALE, je vous proteste que je n'en sçaurai rien, &c. (Tome 2, page 293.)*

#### V A R I A N T E.

*Le Conclave sera plus supportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie. Je vais tout simplement*

*quitter une cellule pour passer dans une autre ; & si l'on INTRIGUE, je vous proteste que je n'en sçaurai rien, &c.*  
(Nouv. édit. tome 2, pages 292 & 293.)

Je ne vous cacherai pas, Monsieur Caraccioli, qu'en lisant votre première version, le mot *cabale* me donna de l'humeur contre vous. Vous m'avez un peu calmé en remplaçant la *cabale* par l'*intrigue*. Vous aviez commis là une grande indiscretion. Quoi ! vous faites entrer au Conclave Ganganelli ( que vous sçaviez bien devoir être Pape ), & vous lui faites parler de *cabale* ! Comment n'avez-vous pas vu que la *cabale* du Conclave ne pouvant avoir pour objet que de *faire un Pape*, vous faisiez naître sur celui qui alloit le devenir, le soupçon d'avoir été l'objet de la *cabale* ? Je conviens que vous commencez par nous prévenir que Ganganelli ne *cabalera pas* ; mais enfin on peut ne pas aimer la *cabale*, & cependant lui avoir quelques obligations. C'est donc une insigne imprudence à vous d'avoir touché une corde aussi délicate. Pefez toutes ces circonstances ; vous sentirez les conséquences d'une pareille indiscretion. Vous semblez vouloir l'affoiblir en vous tirant par une *intrigue* : mais que votre première version tombe entre les mains d'un Protestant, que dira-t-il du Sacré College, dont un membre avoue à un laïque, au Comte \*\*\* , qu'il y aura de la *cabale* dans l'élection du Chef de l'Eglise ? Cela n'est nullement édifiant, Monsieur Caraccioli, pour un homme comme vous, qui, dans quelques-unes de ces Lettres, nous avez montré tant de zele pour ramener au giron de l'Eglise *nos freres errans*, & dis-fiper leurs préjugés contre Rome.

LETTRE CXXVIII. (Prem. édit.)

ON M'A ENGAGÉ à prendre un Conclaviste Français. (Tome 2, page 204.)

## V A R I A N T E.

ON M'A PRESQUE ENGAGÉ à prendre un *Conclaviste Français*. (Nouv. édit. tome 2, page 294.)

Autre indiscretion, qui use d'un remede pire que le mal. En lisant la phrase de la premiere édition, tout le monde a jugé qu'il n'y avoit rien là qui ne fût à l'abri de la critique. L'idée de dire un mot même du *Conclaviste Français*, d'après le plan de faire entrer dans vos Lettres tous les plus petits événemens qui concernoient Ganganelli, a été trouvée heureuse. Point du tout : voilà votre imagination qui se cabre. Elle vous fait voir dans une expression assez indifférente, matiere à propos; & sur le champ votre plume pose au milieu de ces mots un *presque*, d'où résulte cette phrase bizarre, *On m'a PRESQUE engagé* : ce qui n'est pas *presque* une ineptie; car qu'est-ce qu'un homme *presque engagé*? On peut être *presque* déterminé, parce qu'il y a une détermination plus ou moins forte sur l'être passif; mais l'action d'engager quelqu'un à une démarche, ne comporte pas différens degrés d'incertitude de la part de l'agent. Convenez donc que vous avez *presque* réfléchi en faisant cette Lettre. Comment n'avez-vous pas remarqué que cette phrase qui suit immédiatement, *D'ailleurs je m'en rapporterai à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de son indiscretion, au cas qu'il voulût parler : Secretum meum mihi* (Nouv. édit. tome 2, page 294.), ne pouvoit plus se concilier avec le *presque engagé*?

Voyez donc votre destinée ! Vous prenez une précaution pour obvier aux soupçons, & c'est précisément la précaution qui fait naître le soupçon. C'est l'ordinaire; *nimia præcautio dolus*. En effet, quand, après la comparaison des deux versions, on eut lu dans la nouvelle, *On m'a presque engagé à prendre un Conclaviste*

*Conclaviste Français* ; on a imaginé mille choses. On a rapproché de *l'ami des Français & du Pape des Souverains*, le choix du *Conclaviste Français* : on n'a pas presque deviné ce que vous vouliez faire entendre, & à quoi personne ne pensoit auparavant. Tant il est vrai que vous n'êtes pas heureux en corrections.

LET TRE CXXXI. (Prem. édit.)

*Ce n'est pas là ce qui m'occupe* ( la justice que lui rendra la postérité ), *mais bien l'éternité, DONT J'APPROCHE*, & *qui est redoutable pour les Papes*, encore plus que pour tout le monde. (Tome 2, page 304.)

V A R I A N T E.

*Ce n'est pas là ce qui m'occupe, mais bien l'éternité, REDOUTABLE POUR TOUT LE MONDE & sur-tout pour les Papes.* (Nouv. édit. tome 2, p. 302 & 303.)

Convenez que ces mots, *l'éternité, dont j'approche*, qu'on lisoit dans la première version, étoient une petite espièglerie d'une finesse, d'une finesse imperceptible. Quelques yeux plus clair-voyans s'en sont aperçus : vous voyant démasqué, vous avez eu recours à la *variante*. Aussi dans la nouvelle édition vous présentez Ganganelli tout occupé de *l'éternité*, mais sans faire d'*épigrammes*, & n'employant qu'un lieu commun, & très-commun, pour nous prévenir sur sa mort fort extraordinaire.

Vous avez lu *l'excellent Ecrivain, M. de Buffon*, & son Histoire Naturelle, *l'excellent livre*. Vous rappelez-vous le nom de ce reptile qui, après avoir dardé son venin, se replie sous sa queue, & cache sa tête pour n'être pas aperçu, mais qui la leve bientôt après, pour réitérer sa perfide éjaculation ?

Me voilà enfin parvenu au terme de ma comparaison de vos deux versions.

D'après ce rapprochement fait avec la plus scrupuleuse exactitude, & d'après les observations critiques dont j'ai accompagné l'extrait des Lettres placé avant la collation des deux éditions, il est incontestable que ce n'est pas Ganganelli qui a écrit les Lettres publiées sous son nom, *ains* au contraire que c'est vous, Monsieur le Marquis, qui les avez fabriquées à Paris, dans votre atelier de l'hôtel de Nevers.

Mais vous n'êtes pas au bout. Si la bizarrerie des *variantes* qui différencient les deux éditions de ces Lettres, forme un terrible argument contre l'authenticité de ce recueil, une autre espèce de *variantes* que je vais mettre sous les yeux du public, va porter la preuve de l'imposture jusqu'au suprême degré de l'évidence.

Ces *variantes* sont celles qui se trouvent entre les deux éditions que je viens de comparer, & celle du texte *italien*, à qui vous venez de donner le jour après le plus long & le plus laborieux enfantement. Un de mes amis a fait l'emplette de cette nouvelle production, qu'il m'a communiquée : je puis donc vous en parler maintenant avec connoissance de cause.

## E P I S O D E

### SUR L'ÉDITION ITALIENNE.

LE voilà donc *enfin*, *enfin*, *enfin*, ce *texte* qui a épuisé toute l'ardeur de nos desirs ; ce *texte* sur qui toute l'Europe avoit les yeux ouverts ; ce *texte* attendu par les Littérateurs avec autant d'impatience, que les Politiques attendent les nouvelles des opérations de *Howe* & de *Waginssthor*, arbitres célèbres de la destinée de l'Amérique ; ce *texte* qui doit décider à jamais cette mémorable question : *Est-ce le Pape Ganganelli, ou le Marquis Caraccioli qui est l'Au-*

neur des deux cents *Lettres*, Ouvrage qui porte plaque sur le front le gallicisme le plus gallican ? ce *texte* dont vous avez menacé cent fois les mécréans ; ce *texte* mille fois promis à vos partisans ; ce *texte* dont l'impression a occupé deux ans entiers les presses de Pissot : ce n'étoit pas sans doute pour perfectionner la partie typographique ; car vous conviendrez qu'elle est des plus maussades : ce *texte*, le *texte des textes*, le *texte italien*, qui devoit foudroyer à jamais les ennemis de la gloire de Ganganelli, les hommes de parti, les gens à dévotionnettes, à petites dévotions. Or, quand ils ont vu ce *texte*, sçavez-vous ce qui est arrivé à tous ces fanatiques ? *Gavisi sunt gaudio magno valde vehementer*. Pourquoi ? Parce que ce fameux, ce mémorable *texte italien* est, disent-ils, le *pilon* le plus triturant dont on puisse se servir pour broyer au mortier vos cent trente-deux Lettres & les réduire en poudre.

Commençons par quelques observations sur ce qu'on lit en tête de cette *édition italienne* ; elles vont préparer la preuve de l'artifice par lequel M. le Marquis vient de mettre le comble au système d'impof-ture qu'il a juré d'établir.

D'abord ce titre, *Lettere originali del R. P. Maestro Ganganelli*, est étonnant & fort étrange. Il y a beaucoup de Lettres de lui *Cardinal*, & quelques-unes de lui *Pape*. D'où vient cette différence avec le titre des Lettres des éditions Françaises ? C'est qu'on a badiné M. le Marquis sur ce titre, *Lettres intéressantes du Pape Clément XIV*. Pour ne plus prêter au ridicule, il nous donne aujourd'hui ce titre, *Lettres ORIGINALES du Révérend Pere Maître Ganganelli*. Il faut convenir que l'Editeur est un maître homme en fait de Lettres.

*Lettere originali, Lettres originales*. Où en est la preuve ? Ce n'est point un imprimé portant le titre de *Lettere originali*, que nous avons demandé, mais les



copies authentiques, déposées chez un Officier public :

Il est à remarquer qu'il y a, tant dans le recueil qu'à la fin de la Vie de Ganganelli, des Lettres adressées à M. Caraccioli : il doit avoir, non pas des copies authentiques de celles-ci, mais le manuscrit autographe, puisqu'elles sont adressées à lui-même. Quand il a voulu convaincre l'incrédulité du public, qu'a-t-il fait ? Il a donné dans sa nouvelle édition française une Lettre de Ganganelli *en italien*, du 19 Septembre 1762, nous assurant qu'il l'avait sous les yeux, & qu'il pouvoit la montrer à quiconque voudroit la voir. N'est-il pas singulier qu'il n'ait pas cité plutôt l'original des premières, faisant partie de la collection attaquée ? Sans doute. Mais quand les premières parurent, il se flattoit que le public seroit dupe : il a été trompé. Il n'eût pas été prudent de donner le défi de venir les voir ; voici pourquoi : c'est que ces Lettres adressées à M. le Marquis dans la Vie & dans le recueil, ayant été imprimées, comment faire pour que l'autographe de ces Lettres se trouvât parfaitement semblable à l'imprimé ? Pour se tirer d'embarras, il crut devoir faire une diversion artificieuse, & devoir insister sur la Lettre de 1762, qui n'avoit point encore paru, & qu'il pouvoit arranger à sa façon, bien persuadé que d'ailleurs personne n'iroit vérifier l'écriture de celle-ci, parce que n'ayant point fait partie de la collection, il étoit dès-lors indifférent qu'elle fût de Ganganelli ou qu'elle n'en fût pas.

*Parigi, presso Pissot, Libraio, quai des Augustins.*

Ce quai des Augustins, en français, sur lequel demeure Pissot, métamorphosé *en italien*, fait une disparate grotesque. Est-ce que vous n'avez pas pu mettre ce quai-là en italien ? Vous m'avouerez que si ce *Parigi, presso Pissot, Libraio, QUA DES AUGUSTINS*, est une des preuves des *Lettere originali*, dont vous avez les copies *authentiques*, cette preuve n'est pas des plus triomphantes.

*Avvertimento al Lettore.*

N'est-il pas souverainement plaisant , infiniment ridicule que cet *Avis au Lecteur* qui précède l'édition italienne ; soit en italien ? Sçavez-vous ce qu'il veut dire , cet *Avvertimento al Lettore* ? Il signifie : « AVIS AU » LECTEUR que ces Lettres données pour *originales* » par M. Caraccioli , ont été traduites par lui du français en italien ; car la preuve qu'il les a faites , c'est » que l'italien de l'*Avertissement* est du même (a) style » que les Lettres : & la preuve qu'il a pu traduire , » c'est qu'il sçait l'italien ; & la preuve qu'il sçait » l'italien , c'est qu'il nous régale , dans l'*Avvertimento* » *al Lettore* , d'un échantillon d'italien de sa façon ». Comment n'avez - vous pas pressenti , Monsieur le Marquis , que cet Avertissement en italien étoit le manège le plus gauche ?

Autre gaucherie. Dans votre *Discours préliminaire de la première édition* , page 21 , vous nous aviez dit que vous ne vouliez pas nous donner les Lettres en italien , parce qu'en France la langue italienne est absolument étrangère au plus grand nombre.

Lorsque vous vîtes que , malgré votre imperturbable impudence , la France entière crioit à l'imposture , & vous sommoit d'exhiber l'original italien , vous jugeâtes qu'il n'étoit pas aisé de reculer : en conséquence , bon gré , malgré , il vous fallut risquer une édition quelconque italienne . Vous fîtes une traduction sur le français ; vous ne manquâtes pas de la donner pour texte véritable . Je conçois votre embarras : & que c'étoit le seul parti qui vous restoit à prendre : mais ce que je ne conçois pas , c'est qu'en lançant dans le public cette édition adultérine , vous l'ayiez fait précéder d'un *Avis au Lecteur* précisément en langue italienne .

(a) On trouve dans l'*Avvertimento al Lettore* les mêmes fautes contre la grammaire italienne , que dans les Lettres .

Car si en France *la langue italienne est ABSOLUMENT étrangere un plus grand nombre*, comment voulez-vous que ce *plus grand nombre*, qui, sur le français, avoit jugé vos Lettres apocryphes, les juge véritables d'après l'édition *italienne*? La ressource du *plus grand nombre* étoit au moins l'*Avis au Lecteur*. D'après vos raisonnemens insérés dans cet Avis, il eût commencé à fixer son opinion sur le mérite de cette édition; & précisément vous lui parlez une langue qu'il n'entend pas, afin qu'il soit dans l'impossibilité physique de juger, d'après l'italien, de l'authenticité des Lettres: car tel portier d'hôtel que j'ai réellement vu lisant les Lettres françaises, n'aura pas eu sous la main quelque portier Italien de ses voisins, pour lui traduire en français l'*Avvertimento al Lettore*. Jetons un coup d'œil maintenant sur ce que renferme cet Avertissement.

*Eccole dunque cotesle preziose Lettere, che mentre a Clemente XIV l'immortalità assicurano, fann' onore all' umanità, &c.*

Les voici donc ces précieuses Lettres, qui, en même temps qu'elles assurent l'immortalité à Clément XIV, font honneur à l'humanité, &c.

Cela n'est pas exact: il falloit dire, qui assurent l'immortalité au Révérend Pere Maître Ganganelli, devenu Pape; car ce sont *Lettere originali del R. P. Maestro Ganganelli, divenuto Papa*.

*E partoriscono un segreto amore verso la Religione, la padria. (a)*

*Et inspirent un secret amour pour la Religion & la patrie.*

*Verso la padria!* Vous n'y pensez pas, Vous avez donc oublié que dans la Lettre XCI, & un Milord,

(a) Nous prévenons ici le public que dans les extraits que nous donnons de l'*Avvertimento al Lettore*, nous copions jusqu'aux barbarismes italiens.

vous censurez les Gouvernemens qui , par la raison qu'ils ont du ressort & de la circulation , deviennent despotiques ( conclusion politique supérieurement tirée ) ; qui écrasent sous le poids des impôts , parce que les pays riches sont taxés à proportion de leurs richesses , & qu'on leur fait payer des droits exorbitans , qui laissent tout au plus le moyen de subsister ; pays qui gagnent beaucoup , & donnent presque tout ; ou ceux qui possèdent tant de sequins , sont obligés d'en donner quatre-vingt-dix. La lettre finit par avertir qu'on est souvent entraîné par un avantage SPÉCIEUX , dans ce qu'on débite. **SUR LES GOUVERNEMENS.**

Il est clair que voilà une satire amère sur un certain Gouvernement que vous n'avez pas voulu nommer , mais dont vos lecteurs ont répété tout bas le nom. Or croyez-vous que ceux qui vivent sous ce Gouvernement ( vivement attaqué ici par le *Père Mère Ganganelli* , entiché dépendant de ce pays-là ) , croyez-vous que ceux qui vivent sous un tel Gouvernement , en lisant cette Lettre , y auront puisé de grands principes d'attachement pour leur patrie ? Et cependant , selon vous , ces Lettres *patriotismo un segreto amore verso la patria*. Monsieur le Marquis , si vous êtes Italien d'origine , vous êtes Gascon d'habitude. Mais voilà du fat , fin , s'il en fut jamais.

*La lingua francese rase offende un idioma universale ; bisognava pure che la traduzione , precedendo l'originale , recasse ad ognuno la cognizione di questa eccellente opera , e protigesse la presente edizione.*

La langue française étant devenue une langue universelle , IL FALLOIT que la traduction , PRÉCÉDANT l'original , donnât à tout le monde connoissance de cet excellent Ouvrage , & préparât la présente édition.

M. Caraccioli formant le projet de fabriquer cent trente-deux Lettres , qu'il devoit donner comme forties de la plume de Ganganelli , sentit bien que s'il

venoit à publier d'abord son Ouvrage apocryphe en italien, personne ne le liroit. Qu'imagine-t-il ? Paris étant le centre du parti qui devoit faire la fortune des *Lettres*, & l'imagination des Français étant toujours facile à exalter, dès qu'on les prend par ce qui peut flatter leurs goûts, M. Caraccioli ne balançoit pas à composer son recueil en français, en y prodiguant toutes les richesses de cette langue, en l'embellissant de l'aménité des expressions adoptées par les gens de la bonne société, & en y faisant valoir le ton du jour, les préjugés & les opinions à la mode : mais il eut l'attention, pour premier artifice, de nous avertir que ces Lettres étoient traduites de l'*italien & du latin*. C'étoit, il est vrai, la première fois, depuis la création du monde, qu'on donnoit la traduction d'un Ouvrage avant qu'il eût vu le jour dans la langue de l'Auteur. Cette réflexion n'avoit échappé à personne ; elle formoit une des objections insolubles proposées à M. Caraccioli. N'importe, il n'en parut pas plus ému. Il favoura pendant deux ans le plaisir de voir les fots & les badauds persuadés de l'authenticité des Lettres. Alléché par le produit de sa première édition, il en fit une seconde, puis une troisième, & puis une quatrième. Il ne manqua pas d'ajouter sur-tout un *Supplément*, qui fera peut-être suivi d'un autre *Supplément*, & puis encore d'un autre. Cependant une réclamation universelle s'élevoit de tout côté ; on demandoit à cor & à cri à voir l'*original italien*. La patience du public étant épuisée, il eût été dangereux de la mettre à de plus longues épreuves. M. Caraccioli, assisté d'un ami, traduit, ou pour mieux dire, met en italien le fond des Lettres françaises ( Dans un instant j'en administrerai la preuve. ) ; & pour satisfaire les Français, il donne à cette nation deux in-12 intitulés, *Lettres originali*, & si bien *italiens*, qu'ils sont im-

primés avec *Avvertimento al Lettore*, dans une certaine ville *Italienne de la Gaule Cisalpine*, connue sous le nom de *Parigi*, chez un certain Italien appelé *Pissot*, *Libraio* de profession ; & pour répondre à l'argument fourni par l'insolite traduction qui précède l'existence de l'Ouvrage original ( prodige inoui dans la littérature ), M. Caraccioli, du plus grand sang froid, nous avance cette proposition, que *la langue française étant l'idiome de toutes les nations de l'Europe, IL FALLOIT que sa traduction, précédant l'original, fût connoître à tout le monde cet excellent Ouvrage, & qu'elle préparât la présente édition.* Français ! comment, avec tant d'esprit, ferez-vous toujours les dupes de votre frivolité ?

*La quale se rimane gradita, come merita per tante sue cose pregevoli, sarà seguita dal SUPPLEMENTO, in quella maniera appunto che si è osservato per quel che riguarda la traduzione.*

*Si celle-ci ( cette édition ) est bien reçue, comme elle le mérite par tant de choses estimables, elle sera suivie d'un SUPPLÉMENT, de la même manière qu'on a fait pour la traduction.*

Ah ! oui, ce *Supplément* des Lettres de Ganganelli est une chose vraiment digne d'être rappelée. Je vous conseille, en effet, de nous en donner un semblable au premier ; ils recevront tous deux le même traitement. Vous voyez ce que le *Supplément* que vous avez déjà publié, vous a valu de ma part.

(a) *Alors, POURVU QUE LE PUBLIC PAROISSE LE DESIRER, on imprimera de plus des Lettres latines, qu'on laisse là pour le présent, parce que le latin mêlé avec l'italien auroit mal figuré, & qu'en outre il paroît que la langue des Sallustes & des Cicérons est malheureusement tombée en discrédit.*

(a) Pour abrégé, je me contenterai de donner la traduction des extraits suivans de l'*Avvertimento al Lettore*.

Je vous assure, Monsieur Caraccioli, que si un de vos adversaires avoit été choisi pour donner au public, sous votre nom, le raisonnement le plus pitoyable, & pour en faire germer la preuve la plus complète de l'imposture de votre texte italien, il ne s'y feroit pas pris autrement.

D'abord vous nous aviez promis le texte *latin* avec *l'italien* : après avoir fait bien des façons, vous nous avez donné une édition italienne, qui n'est qu'une traduction faite sur le français. Pour enfanter celle-ci, il ne vous falloit que du temps & des ressources. Cette langue étant vulgaire, il a été facile de faire passer dans cet idiome, tellement quellement, la tournure en général, & la manière épistolaire qui dominoit dans le recueil des Lettres françaises. Pour le *latin*, il n'en étoit pas de même. Comme les monumens de la langue latine qui ont survécu aux ravages des temps, ne sont que les restes de la belle latinité qu'employoient les Romains dans le genre poétique & oratoire, & que même dans *Térence* & dans *Plaute*, nous n'avons rien qui nous ait transmis les élucubrations du style familier qui répondent aux termes usités de nos conversations françaises; comme, d'ailleurs, le ton du style épistolaire de votre édition française n'a aucune analogie avec celui que vous auriez cru pouvoir emprunter des Lettres de *Pline* & de *Cicéron*; enfin comme la langue latine n'est plus vivante, & qu'il seroit difficile de trouver un seul homme qui pût imiter le langage épistolaire des Romains, même tel que nous l'avons, & avec toutes les nuances qui le différencient du ton ordinaire de nos lettres, toutes ces raisons accumulées vous ont fait sentir que jamais vous ne vous tireriez du mauvais pas où vous aviez engagé la promesse indiscrette de nous donner le texte *latin* de Ganganelli. Voilà pourquoi, ne sachant plus de quel bois faire fleche, vous avez employé le sub-

terfuge le plus pitoyable , celui de faire dépendre aujourd'hui la publication de votre texte latin , de la demande non-seulement ordinaire , mais du *desir & des vœux* que le public vous adressera sur cet objet , bien persuadé que nous n'irons pas dresser une requête pour vous émouvoir , vous attendrir , & vous conjurer de nous donner *le texte latin*. En attendant, vous nous signifiez que vous *laisserez là le latin pour le présent*. Comme l'existence de l'autographe latin de Ganganelli formoit la moitié de la preuve de l'authenticité de ses Lettres , il s'ensuit que vous *laissez là, pour le présent*, la moitié de votre justification , & cela pour deux raisons impayables :

La première , parce que *le latin mêlé avec l'italien*, auroit mal figuré : la seconde , parce que *la langue des Sallustes & des Cicérons est tombée en discrédit*.

1<sup>o</sup>. *Le latin auroit mal figuré avec l'italien*. Mais pourquoi précisément dans la première Partie de votre *Supplément*, nous avez-vous donné *en latin l'Épître dédicatoire de la thèse de théologie soutenue à Turin ?* (P. 292 & suiv.) Pourquoi , dans la dernière Partie du même *Supplément*, nous avez-vous donné un autre morceau *latin* , intitulé *Gestorum Pontificis maximi Clementis decimi-quarti , Synopsis*, suivi de deux *Inscriptions* dans la même langue ? Et ce *latin* devoit si bien figurer dans l'Ouvrage , que vous vous exprimez ainsi (Page 303 , tome 2 du *Supplément*) : *Nous ne pouvons MIEUX faire que de terminer ce volume par un ELOGE LATIN, en style lapidaire, qui a été imprimé à Rome. La traduction qu'on y a jointe, &c.* Or si vous avez cru ne pouvoir mieux faire que de nous donner tout ce latin-là , vous avez donc mal fait de nous dire que le latin figuré mal avec toute autre langue. Pourquoi voulez-vous qu'il figure plus mal avec l'italien qu'avec le français ? Mais le plaisant , c'est qu'on lit grand nombre de phrases latines précisément dans la même



*édition italienne*, dont la *Préface* nous apprend que vous n'avez point voulu nous donner du *latin*, parce qu'il auroit mal figuré avec l'*italien*.

2°. De quel front osez-vous avancer que *la langue des Sallustes & des Cicérons est tombée en discrédit*? Quoi! il n'y a aujourd'hui qu'un très-petit nombre de personnes qui entendent le *latin*, non-seulement en France, mais en Europe! Si vous étiez persuadé de cette vérité, pourquoi donc tout ce que vous nous avez donné de Ganganelli, & sa *Vie*, & ses *Lettres*, est-il farci de pages entières écrites dans la *langue des Sallustes & des Cicérons*? En vérité, Monsieur le Marquis, peut-on se jouer ainsi du public? Il faudroit se fermer les yeux avec la main, pour ne pas voir que ce tissu d'inconséquences grossières & bizarres ne sert qu'à prouver l'embarras extrême où vous êtes de traduire vos *Lettres Françaises en latin*, de manière à les rendre dignes de Ganganelli, qui écrivoit en *latin* comme Cicéron.

Les connoisseurs verront aussitôt que le naturel, l'énergie, & ce ton qui distingue l'*ORIGINAL* d'une traduction, se trouve évidemment dans les *Lettres italiennes*.

Les connoisseurs verront dans un moment, que le ton qui distingue votre traduction française, rapproché de celui des *Lettres italiennes*, prouve évidemment que celles-ci ne sont point originales. La preuve que j'en administrerai sera si palpable, qu'il n'y aura que l'obstination la plus invincible qui pourra se refuser à cette vérité.

Ils me rendront en ce point la justice qui m'est due, que si quelquefois j'ai *ABRÉGÉ*, pour m'accommoder au génie du siècle, qui ne goûte pas les longs Ouvrages, néanmoins le fond n'en a pas souffert.

Encore une gasconnade, Monsieur le Marquis. En comparant vos *Lettres italiennes* avec les françaises, on devoit être étonné de voir que ces dernières n'étoient

que l'*élixir* des premières ; d'où vous concluez qu'on vous rendra la justice qui vous est due d'avoir *ABRÉGÉ*. Est-ce par la raison qu'on lit à la page 8 de votre *Avvertimento al Lettore* : On a pensé que cette liberté (de changer les expressions) n'étoit pas permise à UN *EDITEUR*, qui ne doit se proposer d'autre but que de conserver *FIDELLEMENT* à la postérité ces écrits *TELS QU'ILS SONT SORTIS* de la plume de l'immortel Ganganelli. Ma coteſta libertà ſi è meritamente conſiderata come illecita ad un Editore, che non debbe avere altro ſcopo, ſe non di conſervare *FEDELMENTE* alla poſterità queſti ſcritti, tali quali ſono ſortiſi dalla penna dell' immortal Ganganelli. Vous n'y pensez pas, Monsieur Caraccioli, qui ne vous donnez que pour *Editteur*. Si, en cette qualité, vous n'aviez pas la liberté de changer même les expressions de Ganganelli, comment avez-vous pris la liberté de réduire ſouvent des pages entieres de l'italien à quelques lignes de français, comme il ſera aisé de le vérifier par la comparaison ? Est-ce là conſerver fidellement à la poſtérité les écrits de l'immortel Ganganelli, tels qu'ils ſont ſortis de ſa plume ? Ce principe ne devroit-il pas également militer pour le français comme pour l'italien ? Si vous avez abrégé, pour vous accommoder au génie du ſiecle, qui ne goûte pas les longs Ouvrages, pourquoi le texte italien ſe trouve-t-il plus long de vingt toises que le français ? Est-ce que les Italiens d'aujourd'hui ne vivent pas dans le même ſiecle que les Français ?

*La traduction italienne qui a été faite ſur ma verſion française, & qui a été imprimée à Florence ( quoique ſans date ), prouve à la lumière de l'évidence, que la préſente édition n'eſt ni copiée, ni une choſe calquée ; & quiconque voudra ſe procurer les deux, pourra diſſiper tous les doutes par la comparaison qu'il en fera.*

Je le vois bien, cette traduction faite à Florence, ſur le français, vous tient grandement au cœur. Voilà

deux fois que vous y revenez. Qu'importe qu'elle ait été imprimée (*quoique sans date*) ? Vous avez raison de dire qu'il est évident que *la présente édition n'est ni une copie, ni une chose calquée sur la traduction italienne de Florence faite sur votre version française*. Il est comique de vous voir faire cette remarque. Rappelez-vous qu'en nous donnant votre édition française, vous nous assurâtes que vous aviez traduit fidèlement sur l'italien. Ainsi, d'après votre assertion, les Lettres françaises étoient authentiques. Qu'a-t-on fait à Florence ? On a traduit en italien sur votre français. De votre côté, vous avez fait une traduction italienne, que vous ne nous donnez tout simplement que pour une *édition*, & vous venez nous dire qu'elle n'est ni *copiée* ni *calquée* sur celle de Florence ! Donc votre édition italienne est totalement différente de la française ; donc ce n'est point une *édition des Lettres* de Ganganelli. Que répondrez-vous à cet argument, Monsieur le Marquis ?

*Néanmoins il est sûr que ceux qui ont traduit les Lettres Ganganelliennes sur ma traduction ; auroient dû, en bonne règle, attendre l'original, ou me le faire demander, &c.*

Pourquoi ceux qui ont traduit les *Lettres Ganganelliennes* sur votre traduction, auroient-ils dû attendre l'original, ou vous le demander, puisque vous aviez donné votre français comme traduit exactement sur l'original italien ? Rappelez-vous donc que dans le Discours préliminaire de la nouvelle édition française, vous nous avez dit (page 10) : *Ce qui prouve d'une manière évidente que ces Lettres ne sont pas supposés, c'est qu'en ayant COPIÉ MOI-MÊME un certain nombre à FLORENCE, dès l'année 1758, sur DES ORIGINAUX . . . j'eus envie de les mettre au jour en 1762. Et (page 12) : Il est donc manifeste que dès 1762 j'avois de véritables Lettres de Ganganelli. Il n'est pas moins*

évident que celles qu'on m'a fait passer dans le cours de l'année dernière, ont une telle ressemblance avec les autres, qu'on ne peut s'y méprendre. Aussi l'Auteur du *Journal des Sciences & des Beaux Arts* dit-il avec raison, que si l'on s'accorde à reconnoître seulement trois Lettres pour être de Clément XIV, il faut nécessairement qu'elles en soient toutes, parce que c'est la **MÊME AME & LE MÊME GÉNIE** qui les ont dictées. Les connoisseurs ne se trompent point sur cet article : pour peu qu'on ait du goût, on distingue facilement, parmi les lettres comme parmi les tableaux, ce qui est **ORIGINAL** de ce qui n'est qu'imité. Enfin (page 18) : J'ai aussi **REVU L'OUVRAGE ITALIEN, & JE L'AI COMPARÉ** avec la traduction française, dans laquelle j'ai trouvé quelques fautes que j'ai fait disparaître, pour rendre aux pensées leur véritable sens.

Or si les Lettres françaises que vous avez données, n'étoient qu'une traduction de celles copiées par vous-même à Florence, sur des originaux ; si celles qu'on vous a fait passer dans le courant de l'année dernière, ont avec celles copiées à Florence, & traduites sur cette copie, une telle ressemblance qu'on ne peut s'y méprendre ; si, après le témoignage du bon M. CASTHILLON, **AUTEUR DU JOURNAL DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS**, toutes les Lettres sont de Ganganelli, parce que c'est **LA MÊME AME & LE MÊME GÉNIE** qui les ont dictées ; si, d'après vous, ceux qui ont du goût, peuvent distinguer facilement, parmi les Lettres de Ganganelli comme parmi les tableaux, ce qui est original de ce qui ne seroit qu'imité ; si, avant de donner votre seconde édition française, vous avez revu l'Ouvrage italien, & comparé avec la première traduction française, dans laquelle vous avez trouvé quelques fautes que vous avez fait disparaître, pour rendre aux pensées leur véritable sens ; je le demande à tout homme sensé ; les Florentins ont-ils eu tort de prendre, d'après votre déclaration, vos Lettres françaises pour une copie

authentique de l'original, & devoient-ils encore, *en bonne regle, attendre l'original, ou vous le demander ?* Vous trouveriez fort mauvais qu'on vous eût disputé le droit d'avoir traduit *sur l'italien* : pourquoi donc disputez-vous aux *Florentins* le droit d'avoir traduit *sur le français*, qui, d'après vos protestations, étoit pour eux l'original ?

De grace, Monsieur Caraccioli, terminez donc vos déraisonnemens fastidieux contre la traduction faite à *Florence* : ils prouvent à la lumière de l'évidence, *colla face dell' evidenza*, que vous êtes piqué jusqu'au vif de ce que les *Florentins* vous ont dérobé une marche, & vous forcent à l'une de ces deux extrémités, ou de leur prouver que votre français n'étoit pas traduit sur l'original, ou d'avouer que votre italien, qui ne ressemble pas au leur, n'est pas l'original des Lettres de Ganganelli.

*D'autant plus que je ne me suis déterminé à les faire imprimer ici qu'après que j'ai vu, par de longues & ennuyeuses négociations avec différens Imprimeurs d'Italie, qu'il y avoit risque de perdre ses frais, vu l'impossibilité d'empêcher les contrefaçtions dans tant de Principautés indépendantes l'une de l'autre.*

Autre insulte faite à la raison & à la vérité ; parce que vous vous attendiez bien qu'on vous demanderoit pourquoi vous, qui aviez des intelligences avec les habitans de Florence, où vous aviez copié en 1758 les manuscrits de Ganganelli, pourquoi vous n'avez pas chargé un Imprimeur de cette ville de votre édition italienne ? Vous répondez d'avance à l'objection, en nous citant le danger des *contrefaçtions*. Ici la risée fait place à l'indignation. Daignez donc, le plus inconséquent des *Marquis*, daignez lire ces mots, à la page 21 du Discours préliminaire de votre nouvelle édition : *Les contrefaçtions qui se multiplient de toutes parts, & qui fourmillent de fautes, m'engagent à*  
répéter

répéter encore ici que la seule édition qui soit exacte & vraie, est celle imprimée à Paris, chez Lottin le jeune.... Les contrefaiteurs dont on parle, en imprimant la *Vie de Clément XIV*, ont eu la mal-adresse de faire leur impression sur la première édition, &c.

Venez nous bercer, après cela, de vos terreurs paniques sur les contrefaçtions Florentines, tandis qu'en France, grande Principauté également indépendante, la crainte d'essuyer de pareilles contrefaçtions, ne vous a pas empêché d'y faire imprimer & les *Lettres & la Vie* de Ganganelli.

A d'autres, Monsieur Caraccioli! à d'autres! Tous les coq-à-l'âne que vous débitez, ne peuvent servir qu'à verser sur vous le ridicule à pleines mains.

*En italien on donne CERTAINES TOUCHES ET CERTAINS COUPS DE PINCEAU, qu'il m'a été d'autant plus impossible de bien rendre en français, que j'en me suis peu exercé dans l'art de traduire.*

Je vous entends à demi-mot. Dans le principe, quand vous fabriquâtes les *Lettres françaises*, vous ne prévoyiez pas qu'on vous mettroit au pied du mur, & qu'on exigeroit de vous absolument l'original italien. Votre français devoit tout naturellement se ressentir des gentilleses de votre plume française. Quand il fut question de rendre le tout en italien, vous sentîtes où le bât vous bleffoit. Si rien ne coûte à M. le Marquis, rien ne l'embarrasse. Il usa d'un expédient dont l'idée n'exigeoit pas de grands efforts de tête; ce fut de laisser le canevas des *Lettres* tel qu'il étoit dans la première édition, & de ne changer que la broderie. Aux idées, aux expressions amphigouriques & précieuses dont il avoit orné son français laconique, il substitua dans son italien prolix d'autres pensées & d'autres tournures du même *acabit*. Le moment de la crise étant arrivé, il fallut bien apporter une raison de la différence qui se trouvoit entre la phy-

Économie de l'original & celle de la copie. On n'auroit pas deviné la manière dont l'Auteur devoit s'en tirer : la voici ; c'est en nous avertissant que tous les *Caracciolismes* qui sont incrustés dans le français , & qui ne se retrouvent pas dans l'italien , sont ce qu'on appelle *DE CERTAINES TOUCHES , DE CERTAINS COUPS DE PINCEAU* qu'on donne en italien..... Tant il est vrai que M. Caraccioli est de l'avis de Salomon , qui disoit : *Stultorum infinitus est numerus.*

*Il m'a été d'autant plus impossible de bien rendre en français ( ces certaines touches ) , que je me suis peu exercé dans l'art de traduire.*

Puisque M. le Marquis étoit si novice en fait de *traduction* , pourquoi nous a-t-il donné comme traduits , & traduits *exactement* de l'italien ou du latin , quatre volumes in-12 ?

*Cette édition , comme l'observe bien l'Eminentissime Seigneur Cardinal de Bernis (a) , dont les paroles doivent être des oracles , DOIT LEVER TOUT DOUTE SUR L'AUTHENTICITÉ (des Lettres).*

Bon ! voici du nouveau : on va faire parler les *oracles*. Mais voyons si celui qu'on nous cite , semblable à ceux de Delphes , ne seroit pas à double sens.

Il faut sçavoir que M. Caraccioli , pour faire la fortune de ses Lettres , dès qu'elles parurent , crut devoir mendier les suffrages des Grands & des hommes en place. Il se persuada qu'en leur faisant part d'un exemplaire de son Ouvrage , accompagné d'une Lettre pleine des complimens les plus flatteurs , il en recevrait une réponse , où , selon l'usage , il y auroit quelques-unes de ces honnêtetés banales qu'on appelle *de l'eau-bénite de Cour*. Il sentit qu'il pourroit au besoin opposer toutes ces formules d'étiquette aux argumens

(a) Lettre du 10 Avril 1776 , à l'Editeur des Lettres.

de ses adverfaires. Il s'adreffa d'abord à un Miniftre tout-puiffant qui lui fit une réponfe amphibologique, & qui, comme de raifon, ne révoquoit pas en doute l'authenticité des Lettres de Ganganelli. Mais comme Verfailles n'eft qu'à quatre lieues de Paris, il n'eût pas été prudent de chanter victoire fur cette épître *miniftérielle*, parce qu'il eût été facile de s'en procurer verbalement le commentaire. L'exhibition de cette piece fut donc renvoyée à un temps plus opportun. Le public n'y perdra rien : je lui garantis, en effet, que M. Caraccioli ne manquera pas de nous la montrer & de la faire imprimer lorsque le Miniftre ne pourra plus parler. *Interim*, M. le Marquis s'est tourné d'un autre bord. Rome étant une ville fort éloignée de nous, parut offrir une reflource plus sûre. On adreffa donc une belle Lettre à M. le Cardinal de Bernis. M. Caraccioli avoit mandé à cet Ambaffadeur qu'il avoit les originaux des Lettres de Ganganelli : cette Eminence lui répond que l'original qu'il avoit dit avoir, mais que M. le Cardinal n'a pas plus vu que le public, doit lever tout doute fur leur authenticité. Il ne pouvoit écrire que fur ce ton ; tout autre juroit avec la Lettre qu'il avoit reçue : car apparemment M. de Bernis ne pouvoit honnêtement répondre en ces termes : *Monfieur le Marquis, vous êtes un impojteur. Je ne puis attester que vous avez LES ORIGINAUX, car je ne les ai point vus : mais PUISQUE vous DITES avoir les originaux, cette affurance DOIT LEVER TOUT DOUTE SUR L'AUTHENTICITÉ des Lettres italiennes.* Proposition affurément bien indifférente. Que fait M. le Marquis, lui le premier homme du monde pour ne jamais faire grace au public d'un *iota* de tout ce qui intérefle Ganganelli ; lui qui fe met en quatre, depuis deux ans, pour prouver que les Lettres font vraiment de ce Pontife ? Il omet de nous donner dans fon entier la Lettre de l'Em-



*mentissime Seigneur Cardinal* ; il ne nous cite que la finale d'une phrase où on lit le mot *authenticité* ; & aussi-tôt M. Caraccioli gambade , saute de joie , & s'écrie : *Voilà un personnage dont les paroles sont des oracles ! Le parole di cui hanno pondo di sentenze ! M. le Cardinal est notre Ambassadeur A ROME : il décide que les Lettres sont authentiques. Ainsi , Roma locuta est , causa finita est.*

Et pour nous prouver que cette Lettre est bien certainement de M. le Cardinal de Bernis , on va nous donner cet oracle textuellement cité *en italien* , & comme tel , sous-ligné précieusement : *Deve togliere ogni dubbio sulla di lei legittimità.* Quoi ! un Ambassadeur Français qui écrit précisément *en italien* à un Français résidant en France , & cela parce qu'il s'agissoit de prouver que les Lettres *italiennes* de Ganganelli étoient authentiques ! Pour le coup , cela est trop fort , Monsieur le Marquis. Je vous proteste que je suis persuadé que celui qui vous a fait votre *Avvertimento al Lettore* , où se trouvent toutes ces farces ridicules , a été soudoyé par les gens à dévotionnettes pour vous jouer un mauvais tour , en les amusant à vos dépens.

*Mais il y en a trop ici ( de gens ) que L'ESPRIT DE PARTI porte à rester dans leurs doutes.*

Tout le monde sçait l'aventure de ce curieux qui , allant à Bicêtre pour voir les fous qui y sont renfermés , trouva un homme à la porte , qui se chargea de le conduire , & de les lui montrer. Le Cicerone s'acquitta à merveille de sa fonction. Toutes les loges étoient parcourues ; un seul fou , ou plutôt deux restoient à voir : En voici un , dit le conducteur , qui s'IMAGINE ÊTRE LE SAINT-ESPRIT : mais ne le croyez pas ; car je suis bien sûr du contraire , moi qui suis le PERE ETERNEL.

La manie de M. Caraccioli , plus entêté que personne de l'esprit de parti , & qui perpétuellement

montre au doigt ceux qu'il appelle *gens de parti*, n'est-elle pas aussi plaisante ?

*Je m'en suis d'autant plus convaincu ( de cet esprit de parti ) par l'invitation que j'ai faite il y a quatre mois , dans la Préface de mon Supplément , à tous ceux qui se montraient obstinés à combattre l'authenticité des Lettres de Clément XIV , de me faire l'honneur de venir chez moi , pour qu'on leur en fît voir la vérité : malgré cela , aucun n'est venu me trouver.*

Cette inaction de la part du public vous étonne , Monsieur le Marquis ! Je vais vous en dire la raison. Parmi vos lecteurs il n'y a point eu d'*inconvaincus* , parce que des Lettres de Ganganelli publiées dans les circonstances, venoient trop à propos pour être indifférentes. Les uns se sont *obstinés* à croire les Lettres véritables ; & ils se sont donné bien de garde d'aller chez vous pour demander à voir les copies authentiques , par la raison qu'ils eussent tremblé que vous n'eussiez pu les leur faire voir , & que dès-lors ils eussent été forcés de renoncer à la douce illusion qui les flattoit trop pour ne pas leur être infiniment chère. Les autres se sont *obstinés* à combattre l'authenticité des Lettres ; & ils auroient cru insulter à la raison de douter même qu'un homme âgé seulement de *quarante-quatre ans* ait pu , dans son bon sens , écrire qu'il y avoit *plus de quarante-cinq ans qu'il étudioit* ; & que le même individu , qui ne sçavoit pas le français , ait osé avancer qu'il possédoit à ravir la littérature française , & qu'il lisoit les *Journaux* & le *Mercur de France*. Que M. le Marquis ne soit donc plus si courroucé de ce que le public ne lui a pas fait l'honneur d'aller le trouver processionnellement en son hôtel , pas même , en son absence , d'écrire chez son Suisse : *Un tel est venu pour avoir l'honneur de sommer M. le Marquis ( à la parole duquel il ne croit pas ) de montrer le manuscrit des Lettres de Ganganelli.* Qui ne sent que le

livre du *Suisse* de l'hôtel *Caraccioli* fût devenu bientôt un recueil des plus fines épigrammes ?

Soyez de bonne foi, Monsieur le Marquis; convenez qu'il ne faut que discuter votre *Avvertimento al Lettore*, pour répudier votre édition italienne. Mais plusieurs autres preuves viennent encore à l'appui de celles que je viens d'établir.

Qui le croiroit ? Pour démontrer que ces Lettres italiennes ne sont point originales, je ne veux que le *Privilege du Roi*, qui vous a été accordé en dernier lieu pour leur impression. Car qu'on prenne votre édition italienne; il est constant qu'elle a pour titre, *Lettre originali del R. P. Maestro Ganganelli*. Qu'on ouvre ensuite le second volume; on y verra à la fin le *Privilege du Roi*, qui porte : *Notre amé le Sieur Caraccioli nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre, LETTRES DE CLÉMENT XIV, EN ITALIEN*. Il faut bien observer que ce *Privilege* est tout différent du premier qu'on avoit obtenu pour l'édition française, puisque l'un est du 9 Avril de la présente année 1777, & que l'autre est du 15 Novembre 1775. Or, pour peu qu'on soit au fait des usages de la Librairie, l'on ne peut ignorer que c'est un statut inviolable que dans le *Privilege* le titre de l'Ouvrage dont on demande l'impression, soit parfaitement conforme au titre véritable donné à l'Ouvrage imprimé. Aussi le premier *privilege* qu'avoit obtenu le Libraire de M. Caraccioli, porte : *Notre amé le Sieur Lottin le jeune, Libraire, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage ayant pour titre, LETTRES INTÉRESSANTES DE CLÉMENT XIV*. Le titre des Lettres françaises est conforme à l'énoncé de cette requête; on y lit de part & d'autre : *Lettres intéressantes de Clément XIV*. Pourquoi donc, dans la requête que contient le *Privilege* du 9

Avril 1777, ne fait-on mention que de *Lettres de Clément XIV, en italien*, tandis que le titre véritable de l'Ouvrage italien est : LETTRES ORIGINALES DU R. P. MAÎTRE GANGANELLI, DEVENU PAPE ? D'où vient une différence aussi frappante ? Pourquoi le titre indiqué dans le Privilège sur la demande de M. Caraccioli, ne porte-t-il pas au moins : LETTRES ORIGINALES, EN ITALIEN, ou LETTRES ORIGINALES DE CLÉMENT XIV ? L'on va se convaincre que ces mots, *Lettres de Clément XIV, en italien*, forment la preuve la plus démonstrative, quoique la plus simple, de l'imposture de M. Caraccioli. En effet, lorsqu'il fut forcé de nous donner des *Lettres* quelconques de *Clément XIV, en italien*, il sentit que si, dans sa requête à fin du Privilège, il s'avisait de mettre, *Un Ouvrage qui a pour titre, LETTERE ORIGINALI*, le Gouvernement, qui a trop de dignité pour être de moitié dans les tricheries d'une cabale qui a imaginé de faire passer ses principes dans une prétendue correspondance épistolaire de Ganganelli, auroit dit : *Montrez-nous cet original ; ou si vous ne l'avez pas, sçachez qu'on ne plaisante pas avec le Roi ; contentez-vous de leurrer le public pour son argent*. En conséquence M. Caraccioli, qui ne voulut pas courir les risques d'une apostrophe aussi désagréable, prit le parti de donner à son Ouvrage un titre vague, & moins susceptible de réveiller l'attention du Chef suprême de la Librairie : il s'en tint, dans sa requête, à solliciter la permission de faire imprimer des *Lettres de Clément XIV, EN ITALIEN*. Ces expressions lui laissoient la liberté de sous-entendre au besoin, qu'elles étoient *TRADUITES en italien* ; & d'un autre côté, elles donnoient à entendre au public, par une équivoque, que c'étoient des *Lettres ORIGINALES, en italien*. Tant il est vrai que M. Caraccioli, en fait de manège, en sçait plus d'une ! Mais toujours est-il constant qu'il n'a pas osé soutenir en

face du Gouvernement que *les Lettres italiennes étoient originales*. Je n'en demande pas davantage.

Que dire maintenant de l'Approbation du *Censeur*? Le titre qu'elle relate, ne ressemble pas à celui du *Privilege*.

*Approvazione.*

*Ho letto per ordine DE MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX, LE LETTERE ORIGINALI di Clemente XIV, e non ho trovato cosa alcuna, che potesse impedir ne la stampa. Parigi, 17 Gennaio 1777.*

BRUTÉ, *Censore Regio.*

Nous avons vu l'adresse du *Libraire Pissot & l'Avis au Lecteur* en italien; maintenant on nous donne l'*Approbation du Censeur* en italien; ce qui est assez plaisant. Que ne nous donnoit-on aussi le *Privilege du Roi* en italien? En vérité M. Caraccioli nous dédommage avec usure d'avoir été si long-temps sans nous donner son texte italien; car sous sa main tout se change en italien: c'est une vraie rage d'italien.

Son *Censeur Royal* est plus modéré; car dans son Approbation il parle tout à-la-fois *français & italien*: *Ho letto per ordine DE MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX*. Ce mélange grotesque fait un effet merveilleux. Est-ce que M. l'Abbé Bruté n'a jamais lu d'approbation de ses confreres pour des Ouvrages latins, conçue en ces termes: *Legi, jussu DD. Cancellarii Franciæ*, ou bien, *jussu Sigillorum Custodis, &c?*

Je voudrois bien que M. l'Abbé me dit pourquoi, dans son Approbation, il a appelé l'édition italienne, *LE LETTERE ORIGINALI DI CLEMENTE XIV*; mots précieux imprimés en belles lettres majuscules (sans doute pour pénétrer le public de l'*originalité* de M. Caraccioli. Si le *Privilege du Roi* n'a permis, dans le fait, à celui-ci que d'imprimer des *Lettres de Clément XIV, en italien*, pourquoi le *Censeur Royal* dit-il qu'il a lu, *par ordre de Monseigneur le Garde des*

*Sceaux, les Lettres ORIGINALES de Clément XIV, & qu'il n'y a rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression ?* Il a donc approuvé un Ouvrage tout différent de celui du Privilège qui est au bas ; car des *Lettres de Clément XIV, en italien*, peuvent ne pas être des *Lettres originales de Clément XIV*.

Autre supercherie de M. Caraccioli. On lit à la fin de la Table une note conçue en ces termes : *N. B. Non ostante gli errori di SILLABE, di DATE, e specialmente di punteggiatura che son corsi, non si è stimato metter qui un Errata, perchè, lasciando da parte che non si legge, il lettore può facilissimamente supplire.*

C'est-à-dire : *Nonobstant les erreurs de mots, de dates, & spécialement de ponctuation, qui se sont glissées, je n'ai pas cru devoir mettre un ERRATA, parce que, laissant de côté ce qui ne se lit point, le lecteur pourra plus facilement y suppléer.*

Quel déplorable raisonnement ! Quel inextricable galimatias ! Je ne comprends en vérité pas ce que veut dire M. Caraccioli. Il ne veut pas mettre d'*Errata*, parce que le lecteur laissera de côté ce qui ne se lit point ! *DONC* le lecteur pourra plus facilement y suppléer. L'Auteur d'une note aussi absurde, pouvoit-il nous donner une preuve plus ténébreuse, mais plus certaine, que s'il nous prévient qu'il y a des fautes de mots & de dates dans son édition italienne, c'est que cet Ouvrage a été composé par un Français peu versé dans la langue italienne ; & qu'il n'a pas voulu dresser d'*Errata*, parce que ce seul *Errata* eût formé un volume entier ? Telle est la clef de la note logogryphique.

A propos d'*Errata*, j'ai d'excellens matériaux pour en composer un des plus curieux. On lit, par exemple, dans la Lettre CX, tome 2 de la première édition française : *Tout le monde dit ; en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli : Il n'est pas croyable que, sans cabale, il soit parvenu jusques-là ; & cependant QUESTO È BEN VERO.*

Voilà trois mots italiens qui nécessairement doivent se trouver dans l'original italien, puisque M. Caraccioli nous a donné son édition française comme *traduite* de l'italien ; & à moins qu'il n'avoue n'avoir point donné une traduction, il faut absolument qu'il ait lu ces trois mots italiens dans le manuscrit de l'Auteur qu'il avoit sous les yeux. Ouvrons donc les Lettres originales de Ganganelli ( car il faut bien se rappeler que ce sont *Lettere originali* ) : prenons la Lettre CX, italienne, & cherchons l'*alinéa* italien qui répond à l'*alinéa* français. . . . Le voici.

*È incredibile, dice il mondo, parlando del Cardinal Ganganelli, che abbia fatto un sì gran salto, senza occulti maneggi e gheminelle ; ma voi mi conoscete, e sapete di più, che nel corso della vita ci accadono cose, delle quali non possiamo renderne ragione. La Provvidenza, che è il vero principio del tutto, le ordina, e le circostanze poi pare, che le partoriscono.*

Je demande à tout homme meublé de deux yeux, même de lynx, s'il apperçoit dans ce texte la moindre trace, le moindre vestige de ces trois mots, *questo è ben vero*. Donc M. Caraccioli est atteint & convaincu à la face du soleil, d'être l'imposteur le plus hardi, le plus effronté & le plus impudent qu'il y ait sous le ciel.

La différence qui se trouve entre un morceau de la Lettre XII<sup>e</sup>, française, & le morceau parallele de la même Lettre en italien, pourroit former un autre *Errata* des plus remarquables. On doit se rappeler que dans l'édition française on avoit lu cette phrase : *Il y a plus de quarante-cinq ans que j'étudie la Religion*. La critique que j'ai faite de cette bévue, fondée sur ce que Ganganelli n'avoit que *quarante-quatre ans* à l'époque où il étoit censé écrire, a dû paroître lumineuse : l'impossibilité où a été M. Caraccioli de réformer cette phrase dans la seconde édition, est venue renforcer

La preuve de l'imposture dont je l'accusois. Mais si nous avons triomphé de l'avoir trouvé en défaut, il a pris sa revanche lorsqu'il a fabriqué le texte italien. Cette édition lui présentait une ressource ; il l'a faisie. Nous allons voir que dans l'italien, Ganganelli ne fait aucune mention des *quarante-cinq ans d'étude*, encore moins de *plus de quarante-cinq ans*. *Quanto à me posse attestare, che DA MIEI PIU TENERI ANNI io la studio ; e quanto più la considero, tanto più ne-sono commosso e rapito, &c.* Ce qui veut dire littéralement : Quant à moi, je puis attester que DÈS MES PLUS TENDRES ANNÉES je l'étudie ; & plus je la considère, plus j'en suis frappé & ravi. M. Caraccioli, dans sa prétendue traduction française, s'exprime ainsi : *Il y a plus de quarante-cinq ans que j'étudie la Religion, & j'en suis toujours plus frappé.* Rien de plus facile à traduire que ces mots, *Da miei più teneri anni*. Pourquoi y substituer les *quarante-cinq ans* ? Pourquoi plus de *quarante-cinq ans*, qu'un autre nombre ? Je l'ai démontré : il n'a pu se présenter à l'esprit de M. Caraccioli que par le calcul arithmétique que j'ai fait au commencement de cet Ouvrage. Or si M. Caraccioli s'est permis de composer un nombre à sa manière, en nous faisant accroire qu'il traduisoit les écrits de Ganganelli *tels qu'ils sont*, comme il nous l'a dit vingt fois, quelle haute opinion ne devons-nous pas avoir de son exactitude ! Et qualifier d'apocryphes les Lettres de Ganganelli, est-ce injurier sa mémoire ?

Mais ce n'est pas tout. Ce qui nous avoit fait découvrir qu'à l'époque de la Lettre Ganganelli n'avoit pas *quarante-cinq ans*, c'est qu'elle étoit datée du 6 Février 1749. Il nous fut aisé de voir que Ganganelli, qui étoit né en 1705, n'avoit en 1749 que quarante-quatre ans. Lorsque nous avons donné les variantes de la seconde édition, étonnés de voir encore ce 6 Février 1749, nous en avons conclu que l'Auteur de



La Lettre n'avoit pas osé changer cette date, parce qu'on auroit trouvé un nombre au-dessus ou au-dessous de celui qu'il avoit indiqué dans le texte même de la Lettre : qu'a fait M. Caraccioli ? Il a tout simplement retranché *la date* de l'édition italienne. Il faut avouer que rien n'est plus fin. Je conçois actuellement le sens de la fameuse note : N. B. *Non ostante gli errori . . . di date, &c.*

Je viens de découvrir encore quelques tricheries d'une autre espece. Le public, en lisant dans l'édition française *la Lettre CXXIII*, adressée à M. l'Ambassadeur de \*\*\* , avoit été révolté d'y voir Ganganelli faire la satire du Gouvernement de son bienfaiteur, & avoit crié à l'imposture. On n'a pas oublié sans doute l'étrange parti qu'a pris M. Caraccioli, celui d'oser avancer dans une note qu'on lit à la page 263, tome 2 de la nouvelle édition, que *tout le commencement de cette Lettre*, quoique Ganganelli y portât évidemment la parole à l'Ambassadeur, étoit au contraire *une Lettre de cet Ambassadeur, à laquelle celle musilée par M. Caraccioli est la réponse, & QU'UN COPISTE, PAR ERREUR, avoit confondu les deux Lettres ensemble, & n'en avoit fait qu'une.* Si l'imposture a paru révoltante, qu'on juge avec quelles huées a été accueillie par le public une défaite aussi grossière & aussi impertinente : car, entre autres objections, on avoit fait celle-ci à M. le Marquis : .... Si le commencement de la Lettre n'est pas de Ganganelli, mais d'un *Ambassadeur*, & que cette bévue provienne du *copiste*, comment l'Imprimeur, le Prote, & vous qui avez dû corriger les épreuves, puisque l'Ouvrage a été imprimé sous vos yeux à Paris, pas un de vous trois ne s'est aperçu d'une erreur aussi palpable ? Cette Lettre a été *traduite*, comme les autres, *de l'italien ou du latin.* C'est vous qui êtes le traducteur, & non pas le copiste. Celui-ci n'a pu tenir le manus-

crit français , qui est le siege de l'erreur , que de vos propres mains : or comment , Monsieur le Marquis , vous , à qui les objets les plus imperceptibles ne peuvent échapper , qui avez déployé dans la combinaison de ces Lettres la plus grande sagacité , comment avez-vous pu prendre la Lettre d'un Ambassadeur à un Cardinal , pour celle d'un Cardinal à un Ambassadeur ? Et si elle est d'un Ambassadeur à Ganganelli , vous avez donc trouvé une Lettre enfin adressée à lui ? découverte que j'étois étonné plus haut que vous n'eussiez pas faite. Et si vous avez déterré cette Lettre écrite à Ganganelli , comment arrive-t-il que cette trouvaille vienne à votre secours précisément au sujet d'une Lettre qui vous avoit attiré précédemment la plus vigoureuse sortie ?

Pour avoir la solution de toutes ces difficultés , M. Caraccioli , dans une de ses notes ou de ses apologies , nous avoit renvoyés à l'édition italienne : c'étoit là que je l'attendois de pied ferme. J'avoue que M. le Marquis m'a bien attrapé ; car j'ouvre l'édition italienne , & je trouve à la Table : *Lettera CXXIII , al Signor Ambasciatore di \*\*\*. IN LATINO*. Cette formule va devenir , entre les mains de M. Caraccioli , un instrument qui sans cesse va le tirer d'affaire , lorsqu'il se trouvera enfoncé dans quelque borbier. Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je pense que chaque fois que nous ferrerons le bouton à M. Caraccioli , il nous dira : *In latino. Patience , Messieurs : attendez le LATIN , & vous verrez*. Il ne faut pas oublier que M. le Marquis , dans son *Avvertimento al Lettore* , nous a prévenus QU'IL LAISSEROIT LA LE LATIN POUR LE PRÉSENT . . . . parce que la langue des Sallustes & des Cicérons est malheureusement tombée en discrédit. *Le Lettore latine , chesi omettono per ora a motivo che . . . . pare che , disgraziatamente , la lingua de' Salusti e de' Ciceroni sia venuta a schifo*,

Quoi qu'il en soit, n'est-il pas singulier que le Cardinal Ganganelli écrive *in latino* à M. l'Ambassadeur de \*\*\* ; *in latino* à un Seigneur Comte, Lettre LIX ( c'est le Comte converti dont nous avons tant parlé ) ; *in latino* à M. le Comte de \*\*\* , Lettre XCV ; *in latino* au Prince de San-Severo, Lettre CI, tandis que la Lettre LXXXII, au même Prince, est en italien ; *in latino* encore à un autre Seigneur Comte, Lettre CXX ; *in latino* à un Seigneur Marquis de \*\*\* , Lettre CXXIV ?

Jamais vit-on tant de Princes, d'Ambassadeurs, de Comtes & de Marquis aussi fêrés sur le latin, & si fêrés, que les Lettres qu'on leur a écrites, l'étoient en latin de Salluste & de Cicéron ? Car la raison pour laquelle on nous a privés, nous autres, de ces Lettres en latin, c'est que c'est du latin de Salluste & de Cicéron ; latin qu'il est d'autant plus étonnant que ces Princes, Ambassadeurs, Comtes & Marquis aient pu entendre, que c'est du latin tombé en discrédit.

Si M. Caraccioli s'étoit contenté de nous dire que ces Lettres étoient écrites dans un latin usuel, tel que le parlent les Polonais & les Allemands, nous eussions pu concevoir que tous ces doctes Comtes & Marquis auroient pu l'entendre ; mais aussi, il n'eût pu trouver d'expédient pour refuser de nous le donner. Mais non, c'est du latin de Salluste & de Cicéron, qui, quoique tombé en désuétude, est l'idiome dont il se sert pour écrire deux Lettres à son jeune Comte, qui, sortant du collège, & , comme on le voit dans la Lettre XIX, plus occupé de sa maîtresse que de Salluste & de Cicéron, entendoit cependant supérieurement leur langage, de manière à soutenir une correspondance épistolaire.

M. Caraccioli nous paie également d'un *in latino*, pour la Lettre CXXXII, au Révérend Pere Aimé de Lamballe, Général des Capucins. Cette tournure est

adroite. Ces Religieux ont attesté n'avoir trouvé dans les papiers de feu leur Général, aucune Lettre de Ganganelli. Si M. le Marquis l'avoit donnée en italien, on auroit eu la piece de comparaison avec quelque Lettre qu'on eût découverte dans la suite ; au lieu qu'en renvoyant pour l'original à une langue différente de l'italien, c'étoit tenir, en attendant, les esprits en suspens : voilà pourquoi, au sujet de la *Lettre du Révérend Pere Aimé de Lamballe*, on nous dit encore : *IN LATINO*.

Dans l'instant je mets la main sur une Lettre qui mérite quelque réflexion. A la *Table* du premier volume italien, on lit : *Lettera LXXVIII, ad un Canonico di Milano. ( Si trova alla fine del secondo tomo. )* Je trouve, en effet, cette Lettre en italien à la fin du dernier volume, avec cette note au bas : *Questa Lettera fu, per abbaglio di stampa, contata tra le latine. Ce qui veut dire : Cette Lettre, par une erreur d'impression, a été comprise DANS LE LATIN.*

Il y a ici du *diabolus in machinâ*, Monsieur Caraccioli. Si l'Imprimeur, par une bévue, a compris cette Lettre dans le latin, nous devrions lire & dans la place de cette Lettre, & dans la Table, ces mots, *In latino* ; car ce sont les seuls endroits où l'Imprimeur annonce celles qui sont du nombre des latines. Cependant ce même Imprimeur que vous accusez d'une bévue, dit précisément dans l'*Indice*, en rapportant la *Lettre LXXVIII, ad un Canonico di Milano*, qu'elle se trouve à la fin du second tome. (*Si trova alla fine del secondo tomo.*) Comment donc, après avoir dit qu'elle se trouve comprise dans le latin, renvoie-t-il précisément à la fin du second tome italien ?

Est-il si difficile de deviner cette énigme ? Le fabricant des Lettres a hésité s'il traduiroit en italien la Lettre au Chanoine de Milan ; ou bien pressé par le temps, il n'avoit pas eu le loisir de la traduire en-

core en italien , lorsque l'impression des autres étoit presque achevée. Quand il se fut déterminé à mettre cette Lettre en italien , & qu'il eut achevé sa besogne , il l'envoya à l'Imprimeur : celui-ci l'inséra à la fin du second volume , ne pouvant plus remanier les planches : d'où je conclus que cette Lettre ayant été envoyée après coup , a été composée après coup. Donc elle ne peut être l'original italien. L'on conçoit bien que M. Caraccioli a pu oublier de la joindre avec les autres lorsqu'il remit son manuscrit à l'Imprimeur ; mais l'on ne peut imaginer comment celui-ci , ne voyant dans le manuscrit aucune Lettre adressée à un *Chanoine de Milan* , a entrepris d'aller mettre de son chef que cette Lettre étoit *in latino*. Je défie de forger aucune circonstance vraisemblable où l'Imprimeur fasse une phrase entière de sa tête , pour l'insérer dans l'Ouvrage qu'il imprime. Si M. Caraccioli a joint cette Lettre avec toutes les autres , comment , à l'imprimerie , l'ouvrier voyant non-seulement le titre de la Lettre , mais la Lettre même , contenant plusieurs pages *en italien* , a-t-il pu , non-seulement placer ces mots , *In latino* , dans la Table à la suite du titre , mais encore oublier d'imprimer tout le texte italien , qui lui crevoit les yeux ?

Tâchez , Monsieur Caraccioli , vous qui répondez à tout , de donner à tous ces argumens une réponse un peu satisfaisante.

Il manqueroit quelque chose à la démonstration qui établit l'imposture du texte italien attribué à Ganganelli , si je ne mettois sous les yeux de tous ceux qui daigneront les ouvrir , les *variantes* énormes qui se trouvent entre le prétendu texte original italien , & la prétendue traduction française par laquelle M. le Marquis a débuté dans sa carrière épistolaire. Pour remplir cet objet , qui doit décider à jamais l'une ou l'autre de ces questions intéressantes : *Est-ce Gan-*  
ganelli

*ganelli qui a composé le texte italien ? ou le français donné par M. Caraccioli, est-il la traduction de ce prétendu texte original ?* Je vais joindre un tableau qui contiendra trois colonnes : dans la première on lira le *texte italien*, tel qu'on vient de nous le donner ; dans la seconde la *traduction littérale* que j'ai faite de ce texte ; & dans la troisième, ce que M. Caraccioli a appelé *sa traduction*. Je préviens que quand, dans la *traduction littérale* du *texte italien*, je trouverai quelque chose qui ne sera point analogue à la prétendue *traduction française* de M. le Marquis, je le mettrai en lettres *italiques* ; tout le reste des deux textes français sera en caractères ordinaires : par ce moyen, d'un seul coup d'œil on jugera des *variantes*.

Ce tableau ne renfermera qu'un petit nombre de Lettres : par cet échantillon on jugera de toute la pièce.

Texte Italien.	Traduction littérale.	Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.
LETTER. LXXXIII,	LETTRE LXXXIII,	LETTRE LXXXIII,
Al Signor COMTE ALGAROTTI.	A M. le Comte ALGAROTTI.	A M. le Comte ALGAROTTI.
SCOMETTO, gentilissimo ed amabilissimo mio Signor Conte, che voi non sapete ancora, il perchè adottaste sì felicemente la dottrina dell'attrazione, che avete potuto renderla intelligibile anche alle Dame; ma io l'ho già scoperto, ed eccomi a	JE gage, mon très-charmant & très-aimable Comte, que vous ne sçavez pas encore pourquoi vous avez ajusté si heureusement le système de l'attraction, que vous avez pu le rendre intelligible même aux Dames: mais je l'ai découvert, & je vais vous le dire.	IL y a long-temps, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai été à votre école. Un petit Philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Sçavant qui a mis au jour le Newtonianisme des Dames.

comunicarvelo.

Io godo perfettissima salute; non mi manca niente, non ho niente da desiderare; e pure mi pare che mi manca tutto, solamente a motivo che è sì lungo tempo, che non ricevo vostra lettera, e che il Filosofo Scotista non viene alla vostra scuola, per profittare delle vostre eccellenti lezioni.

Dunque voi siete la calamità di tutti i cuori, e di tutti gli spiriti degli uomini, grandi o piccoli. Dunque era ben naturale il dover voi avidamente ricevere, ed il poter così ben capire un sistema, che spiega maravigliosamente i segreti effetti del vostro merito.

Felice voi, beato voi che possedete tante sì grandi qualità! E perchè non ne ho ancora io una qualche parte? Ma se io gli avessi cotesti rari talenti, io vorrei impiegarli meno per meritare il vanto di primo alunno di Neutono (a), e più

*Je jouis d'une très-bonne santé; il ne me manque rien, je n'ai rien à désirer; & cependant il paroît que tout me manque, par la seule raison qu'il y a si long-temps que je ne reçois pas de vos lettres, & que le petit Philosophe Scotiste ne vient pas à votre école pour profiter de vos excellentes leçons.*

*Ainsi vous êtes l'aimant de tous les cœurs & de tous les esprits des hommes, grands ou petits. Ainsi il étoit bien naturel que vous reçussiez avidement, & que vous pussiez si bien comprendre un système qui explique merveilleusement les secrets effets de votre mérite.*

*Heureux & mille fois heureux vous qui possédez tant de si belles qualités! Et pourquoi n'en ai-je pas quelque peu? Mais si j'avois vos rares talens, je voudrois les employer moins à mériter la gloire de premier disciple de Newton, & plus à servir la*

Une philosophie d'attraction devoit être particulièrement la vôtre, par la raison que vous avez un caractère liant, aimable, qui attire tous les esprits: mais je voudrois, avec tant d'avantages, celui d'être moins Newtonien, & plus Chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les disciples d'Aristote, ni pour être ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées; & plus elle est sublime chez vous, plus vous devez remonter vers sa source.

Vous direz tant qu'il vous plaira, que c'est le fait d'un Moine de prêcher; & moi je vous répéterai continuellement que c'est le fait d'un Philosophe de beaucoup s'occuper d'où il vient, & où il va. Nous avons tous un premier principe & une dernière fin, & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre.

Votre philoso-

(a) Pour témoigner notre scrupuleuse exactitude, nous copions jusqu'aux fautes d'impression.

per servire la Religione, e per divenire buona, anz'illustre Cristiano; giacchè le nostre anime hanno un tutt'altro destino, che quello di farsi unica gloria di militare sotto le insegne di Aristotile, di Cartesio, o pur di Neutrone.

Io pretendo che quanto più la vostra anima è sublime, tanto più debba rimontare e tendere al suo centro: e poi ch'è intende da maestro la legge dell'attrazione, e ne gode sì ampiamente i frutti; perchè non togliere da mezzo ogni ostacolo, e lasciarsi, essa che qui giù attira le altre, attrarre a vicenda al sommo ed eterno bene colassù, ove le nostre anime per naturale legge aspirano?

Questo sì che farebbe degno campo per voi, ed è certo che questa eterna legge di attrazione, spiegata dalla vostra aurea penna, illuminerebbe, e stupirebbe il mondo; immortalizzerebbe il vostro nome, e renderebbe perfet-

Religion, & à devenir bon & illustre Chrétien, vu que nos âmes ont une toute autre destinée *que de se faire uniquement gloire de combattre sous les enseignes d'Aristote, de Descartes, & même de Newton.*

Je prétends que plus votre ame est élevée, plus elle doit remonter & tendre à son centre: & puis-*qu'elle entend en maître là loi de l'attraction, & qu'elle jouit si amplement de ses fruits, pourquoi cette ame qui attire ici-bas les autres, n'ôte-t-elle pas tout obstacle, & se laisse-t-elle pas attirer à son tour, par l'éternel & souverain bien, là-haut où nos âmes tendent par une loi naturelle?*

*Ce seroit là un beau champ pour vous; & il est certain que cette éternelle loi d'attraction, expliquée par votre plume d'or, éclaireroit & étonneroit le monde, immortaliseroit votre nom; & rendroit votre NEWTONIANISME par-* fait & très-utile.

phie, malgré ses raisonnemens, ne roule que sur des chimères, si vous la séparez de la Religion. Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit chercher: mais il aime à se nourrir d'erreurs, comme les reptiles aiment à se rassasier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en soi-même, si l'on vouloit y rentrer. Ce qui fait que le grand Augustin, après avoir parcouru tous les êtres pour voir s'ils n'étoient point son Dieu, revient à son propre cœur, & déclare que c'est là qu'il existe plus que par-tout ailleurs; & redit ad me.

J'espère que vous me prêcherez quelque jour, & que chacun aura son tour: eh, plutôt à Dieu!

Au reste, soit que vous moralisiez, soit que vous badiniez, je vous écouterai toujours avec le plaisir qu'on goûte à entendre une personne qu'on aime

D d ij





ro ed utilissimo il vostro Neuttonianismo.

Dire poi quando volete , che è mestiere da Frate il predicare ; ed io vi replicherò sempre , che il mestier dei Filosofi è di meditare *da dove si viene , e dove si va*. La filosofia dee secondare la Religione , e prefiggersi d'indagare co' soli mezzi naturali , qual' è il nostro primo principio , e qual sarà l'ultima fine ; ingegnandosi a trovar pruove da per tutto , che nostro principio e nostra fine non può esser altro che Dio.

Quando la filosofia mettendo in non cale gli accennati due grandi oggetti , e separandosi si affatto dalla Religione , si sacrifica intieramente ad altre ricerche , allora belle , sublimi , amene , curiose che sieno le di lei scoperte , non sono altro in sostanza ( per mettermi che ve lo dica da Predicatore , cioè senza cerimonia ) che un

Dites , tant que vous le voudrez , que c'est le métier d'un Moine de prêcher , & je vous répondrai toujours que le métier des Philosophes est de méditer d'où l'on vient , & où l'on va. La philosophie doit seconder la Religion , & se proposer de chercher , par les seuls moyens naturels , quel est notre premier principe , & quelle sera notre dernière fin , en s'appliquant à trouver par-tout des preuves que notre principe & notre fin ne peuvent être autres que Dieu.

Quand la philosophie , laissant là ces deux grands objets , & mettant à l'écart la Religion , se livre entièrement aux autres recherches , alors , quelque belles , sublimes , agréables & curieuses que soient ces découvertes , elles ne sont autre chose ( permettez-moi de vous le dire en Prédicateur , c'est-à-dire sans cérémonie ) qu'un babil importun , qu'un amusement & un joujou

de tout son cœur ; & dont on est , autant par inclination que par devoir , le très-humble , &c.

A Rome , ce 7 Décembre 1754.

ticaluccio ; ed un volerfi tenere a bada , e trastullarfi , come i fanciulli.

La somma delle verità che debbono cercar gli uomini , è il Cristianesimo : ma aman meglio voltolarfi nel fango onde son composti , che seguire lo strenuo , e severo volo della Religione , e della ragione.

Bisogna però confessare , che lungi dall' esser voi di questo numero , la vostra vigorosa mente dà dei lanci , che anche i vostri pari ammirano.

Ma perchè andar si lontano , se risiede in voi stesso quel che cercate ? Un uomo come voi dee prendere per modello il grande Agostino , il quale dopo aver diligentemente meditato su tutti gli enti , per scoprire se alcun di essi non fosse il suo dio ; ci assicura che più che altrove lo ha trovato nel suo proprio cuore : *Et rediit ad me.*

Predico io or a voi , ma spero che verrà tempo che

*d'enfant.*

La principale des vérités que les hommes doivent chercher , est le Christianisme : mais ils aiment mieux se rouler dans la fange dont ils sont composés , que de suivre le hardi & sévère effor de la Religion & de la raison.

*Il faut cependant avouer que , bien loin que vous soyez de ce nombre , votre esprit vigoureux prend des élans que vos pareils eux-mêmes admirent.*

Mais pourquoi aller si loin , si ce que vous cherchez réside en vous-même ? Un homme comme vous doit prendre pour modele le grand *Augustin* , qui , après avoir soigneusement médité sur tous les êtres pour découvrir s'il n'y en avoit pas quelqu'un qui fût son Dieu , nous assure qu'il l'a trouvé dans son propre cœur plus que par-tout ailleurs.

Je vous prêche aujourd'hui , moi ; mais j'espere que

voi predicherete a me, ed abbia ogni un di noi la sua debita parte, giacchè fin anche il Poeta ci ricorda, che *amant alterna Camæna.*

Chi meglio di voi può farlo? Voleffe Dio che questo tempo venga presto! E vengano intanto le vostre sospirate lettere, e mi portino quel che piu vi aggraderà, sieno scherzi, o sia morale. Io esulto sempre, quando fa grazia di ricordarsi di me il mio caro, e veneratissimo Conte, a cui sono per inclinazione fedele amico, ed umilissimo servo. F. L. G.

*Roma, 7 Decembre  
1754.*

viendra le temps que vous me prêcherez, & que chacun de nous aura son tour, *vu que, comme dit un ancien Poëte, AMANT AL-*

*TERN A CAMÆNÆ.*  
*Qui le peut faire mieux que vous? Plût à Dieu que ce moment vint bientôt! Viennent en attendant vos lettres tant desirées, & qu'elles m'apportent ce qui sera le plus agréable, soit du badin, soit du moral. Je suis toujours au comble de la joie, quand j'ai le bonheur d'avoir quelque marque du souvenir de mon cher & très-honoré Comte, dont je suis, par inclination, fidèle ami & très-humble serviteur, F. L. GANGANELLI.*

*A Rome, le 7 Dé-  
bre 1754.*



*Teste Italian.**Traduction litté-  
rale.**Traduction pré-  
tendue faite par  
M. Caraccioli.*

LETT. LXXXVI.

LETTRE LXXXVI,

LETTRE LXXXVI;

*A Monsignor  
EMALDI.**A Monsignor  
AYMALDI.**A Monsignor  
AYMALDI.*

**E**CCO, Monsignor mio, che le rimando subito la sua Gazzetta, ed il foglio manoscritto; onde spero, che me ne farà grazia, come la supplico, ogni qual volta ne averà de' nuovi.

Egli è verissimo, che si danno de' prodigi nella politica, come nella natura; ed ella ha ben ragione di stupire della inaspettata alleanza della casa di Austria colla Francia, e di esclamare come, in riceverne la nuova, esclamò Benedetto XIV: *O admirabile commercium!*

Quanto a me io confesso, che dis-

**V**OILA, Monseigneur, que je vous envoie sur le champ votre GAZETTE ET VOTRE FEUILLE MANUSCRITE (a). J'espère que vous me ferez la grace, comme je vous en supplie, de m'envoyer les nouvelles, quand vous les aurez.

Il est donc très-vrai qu'on voit des prodiges dans la politique comme dans la nature. Vous avez bien raison d'être émerveillé de l'alliance inespérée de la Maison d'Autriche avec la France, & de vous écrier, comme fit Benoît XIV, en apprenant cette nouvelle: *O admirable commercium!*

Quant à moi, je confesse que je raison-

**V**ous avez sujet, Monsignor, de vous étonner de l'heureuse alliance qui va désormais unir la Maison de Bourbon à celle d'Autriche. Il y a des prodiges dans la politique comme dans la nature; & Benoît XIV, en apprenant cette surprenante nouvelle, eut bien raison de s'écrier: *O admirable commercium!*

M. de Bernis s'est immortalisé par ce phénomène politique, comme ayant mieux vu les choses que le Cardinal de Richelieu.

Par ce moyen, nous n'aurons de guerre en Europe que lorsqu'on sera las de la paix, & que le Roi de Prus-

(a) Qu'étoit-il besoin, Monsieur Caraccioli, d'enrichir votre texte italien de la GAZETTE & du BULLETIN? Benoît XIV ayant ci-devant fait une pointe sur l'ALLIANCE, vous pouviez vous passer de la Gazette pour apprendre cette alliance.

corro male in politica come in ogni altra materia; ma perchè amo la pace, ed ho in orror la guerra, io torno a dire, che'l sistema del Signor Abbate de Bernis, vale infinitamente meglio di quello del Cardinal di Richelieu.

Io penso, che ceduta oramai quella gara tra le due illustri Case, che da tanti secoli in quà han posto in moto tutta l'Europa, noi potremo alla fine sperare, che non avremo più guerra, se non quando le nazioni faranno stracche di vivere in pace.

Convengo non però con lei, che è da temersi, che'l Re di Prussia renda vane queste belle speranze. Ma l'Europa ha sempre avuto ora i Gustavi, ora i Sobieski, ora i Luigi XIV, che han voluto dar esercizio al loro genio guerriero. E le armi hanno in ogni tempo cooperato più che i ta-

*ne aussi mal en politique qu'en toute autre matiere; mais parce que j'aime la paix, & parce que j'ai en horreur la guerre, je reviens à dire que le système du Seigneur Abbé de Bernis vaut infiniment mieux que celui du Cardinal de Richelieu (a).*

*Je pense que cessant cette rivalité entre les deux illustres Maisons qui depuis tant de siècles, ont mis en mouvement toute l'Europe, nous pourrons à la fin espérer que nous n'aurons plus de guerre, sinon quand les nations seront fatiguées de vivre en paix.*

*Je ne conviens pas pour cela avec vous qu'il y ait à craindre que le Roi de Prusse rende vaine cette belle espérance. Mais l'Europe a toujours eu tantôt des Gustaves, tantôt des Sobieski, tantôt des Louis XIV, qui ont voulu donner de l'exercice à leur génie guerrier; & les armes ont en*

*se, toujours avide de gloire, ne cherchera plus à conquérir. Mais je vois la Pologne à sa bienéance; & par la raison qu'un Héros aussi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'agrandir, il en prendra quelque jour une partie, ne fût-ce que la seule ville de Dantzick. La Pologne elle-même donnera peut-être les mains à une telle révolution, en ne veillant point assez sur son propre pays, & en se livrant à mille différentes factions. L'esprit patriotique n'est plus assez fort chez les Polonais, pour qu'ils défendent leur pays aux dépens de leur propre vie. Ils sont trop souvent hors de chez eux, pour ne pas perdre l'esprit national. Il n'y a que chez les Anglais que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes. L'Europe a toujours eu quelque*

(a) *Nous* que le Cardinal de Richelieu n'est plus en place, & est mort il y a plus de cent ans. D'ailleurs Ganganelli nous prévient qu'il raisonne mal en politique.

lenti ad aggrandir gl'imperi ; facendo vedere al mondo che, nelle materie di stato, non vi è argomento più convincente che la legge del più forte, e che la convenienza, e la volontà sono l'ultima ratio Regum.

Dunque solamente il vicinato di Berlino dee esserne inquieto, e specialmente i Pollovesi, che all'estinzione dell'ultima razza, non han voluto elegerfi un nuovo Re ereditario. Hanno essi amato meglio esser governati in forma di Repubblica ; ma l'amor della patria non avendo avuto presso loro principi così fodi come presso gl'inglesi, è andato a raffreddarsi, e non è più cotanto forte quanto bisogna per difendere col proprio sangue il suo paese. Generalmente parlando, dormono, e riposano tranquillamen-

tous temps contribué plus que les talens à aggrandir les Empires, en faisant voir au monde qu'en matière d'Etat, il n'y a pas d'argument plus convainquant que la loi du plus fort, & que la convenance & la volonté sont l'ULTIMA RATIO REGUM.

*Ainsi seulement le voisinage de Berlin doit être inquiet, & spécialement les Polonais, qui, à l'extinction de la dernière race, n'ont pas voulu élire un nouveau Roi héréditaire (a). Ils ont mieux aimé être gouvernés en forme de République. Mais l'amour de la patrie n'ayant pas eu chez eux des principes aussi solides que chez les Anglais, il en est venu à se refroidir, & n'est pas aussi fort qu'il le faut pour défendre avec leur propre sang leur pays. Généralement parlant, ils dorment & reposent tranquillement ; & je crains qu'ils ne finissent par perdre*

Monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers ; tantôt Gustave, tantôt Sobieski, tantôt Louis le Grand, tantôt Frédéric. Les armes, beaucoup plus que les talens, ont agrandi les Empires, parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'aussi énergique que la loi du plus fort : c'est l'ULTIMA RATIO REGUM.

Heureusement nous ne nous ressentons point ici de ces calamités. Tout y est dans la paix, & chacun en faveur délicieusement les fruits, comme je goûte éminemment le plaisir de vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

(a) Ici M. Caraccioli fait allusion au système de la Cour de Russie, qu'on prétend avoir pour objet de rendre la Couronne de Pologne héréditaire. Comme c'est une nouvelle du temps, elle a été insérée tout bonnement dans le texte original.

te, etemo che non finiscano di perdere lo spirito nazionale, coll'andar si spesso a dimorare fuori di lor casa.

Quindi è vero, che l' prognostico che ne fece il lor ultimo Re, potrebbe ben verificarsi in persona dell'illustre e bellicoso Federico, il quale, subentrato in luogo della Casa d'Austria nell'alleanza de gl'Inglese, potrà prender gusto anche alle armate navali, e quindi dop esser s'impadronito de paesi mediterranei, che le offra da se stessa, la Pollonia aperta, voler per lui almeno Danzica che è un boccone che piace.

Che che però sia di queste pronosticate calamita, ella dovrà convenir con me, Monsignor mio, che non è da temersi, che possan giungere anche così presto fino a l'Italia. Quando un fiume s'ingrossa, sia anche il Nilo, non può allagare, se non le contrade vicine al suo corso, o pure sottoposte al suo

l'esprit national, en allant si souvent demeurer hors de chez eux.

*De-là, il est vrai que le pronostic qu'a fait leur dernier Roi, pourra bien se vérifier dans la personne de l'illustre & belliqueux Frédéric, lequel étant entré, au lieu de la Maison d'Autriche, dans l'alliance des Anglais, pourra prendre goût même aux armées navales; & de-là, après s'être une fois impatronisé dans les pays méditerranées que lui offrira la Pologne ouverte, il voudra pour lui au moins Dantzick, qui est un bon morceau.*

*Quoi qu'il en soit de ces malheurs que je pronostique, vous devez convenir avec moi, Monsignor, qu'il n'y a pas à craindre qu'ils puissent s'étendre si-tôt jusqu'en Italie. Quand un fleuve grossit, sût-ce le Nil, il ne peut inonder que les contrées voisines de son cours, ou au-dessous de sa pente: mais nous sommes éloignés & au-dessus*

pendio. Ma noi  
fiam lontani, ed al  
di sopra del livello  
del Brandebourgo,  
onde ogni un di noi  
si pasce, e si delizia  
de' frutti della bella  
pace, ai quali ag-  
giungo nel mio par-  
ticolare il gran pia-  
cere di esser, Mon-  
signor mio illustris-  
simo, sincerata-  
mente, ed ossequio-  
samente di lei, &c.

*du niveau de Bran-  
debourg ; c'est pour-  
quoi chacun de  
nous se repait & se  
délecte des fruits de  
l'heureuse paix, aux-  
quels j'ajoute en  
mon particulier, le  
grand plaisir d'être,  
Monsignor, très-  
humblement & de  
toute mon ame, &c.*



<i>Texte Italien.</i>	<i>Traduction lit- térale.</i>	<i>Traduction pré- tendue faite par M. Caraccioli.</i>
LETT. XXXVIII.	LETTRE XXXVIII.	LETTRE XXXVIII.
<i>Alla Signora ***, Veneziana.</i>	<i>A la Dame ***, Vénitienne.</i>	<i>A Madame B***, Vénitienne.</i>
<b>I</b> LLMA. SIGNORA,	<b>M</b> ADAME,	<b>M</b> ADAME,
IN una città co- me Venezia, ch'è per dir così in seno de' piaceri, com'è nel mare, trovarsi una Dama del gra- do di V. S. Ill <sup>ma</sup> . che abbia valore di met- tersegli sotto a' pie- di, ed elevarsi, a ciò che la metafisica ha di più subli- me, è un portento che stupisce, ed in- canta: ed è nel tem-	DANS une ville comme Venise, qui est, pour ainsi dire, dans le sein des plai- sirs comme elle est dans la mer, qu'il se trouve une Dame du rang de votre Seigneurie illustre qui ait le cou- rage de fouler aux pieds ces plaisirs, & de s'élever à ce que la métaphy- que a de plus publi-	Vous me faites trop d'honneur en demandant mon a- vis sur votre magni- fique traduction de <i>Locke</i> . Est-il possi- ble, qu'au sein d'u- ne ville aussi véri- tablement plongée dans les plaisirs comme elle l'est dans les eaux, une personne de vo- tre rang s'applique aux profondeurs de



po stesso una gran prova dell'immaterialità della nostra anima, giacchè si vede, che quando questa vuole veramente, può malgrado il suo stato attuale, sciogliersi affatto dalle sensazioni, e ributtare qualunque impressione, che viene dagli oggetti esteriori.

Questo portento, e questa gran prova, ha ella offerto agli occhi miei, colla sua traduzione di Lokio: ma come mai, ill<sup>ma</sup>. Signora, ha prescelto me, che posso appena esser reputato per uno della plebe filosofica, mentre vi sono tanti bravi Accademici, specialmente in Bologna, che avrebbero in effetto potuto darle un parere sodo, e ficuro?

Ella m'impara, che dall'essere, ovvero dall'esser stato taluno, lettore di filosofia, non ne siegue punto, che sia un filosofo. Or

me, c'est un prodige qui étonne & qui enchante; & c'est en même tems une grande preuve de l'immaterialité de notre ame, puisqu'on voit que quand elle le veut véritablement, elle peut, malgré son état actuel, se détacher entièrement des sensations, & rejeter toutes les impressions qui lui viennent des objets extérieurs.

*Ce prodige, & cette grande preuve, votre Seigneurie les offre à mes yeux, dans sa traduction de Locke: mais comment, illustissime Dame, votre Seigneurie m'a-t-elle choisi de préférence, moi qui puis à peine être réputé pour un du menu peuple philosophe, pendant qu'il y a tant de grands Académiciens, spécialement à Bologne, qui auroient pu lui donner un avis solide & pur?*

Elle m'apprend que pour être ou pour avoir été Lecteur en philosophie, il ne s'ensuit pas qu'un homme soit philosophe. Or que

la métaphysique? C'est la plus grande preuve que notre ame se dégage des sens quand elle veut secouer la matière, & par conséquent qu'elle est spirituelle.

J'ai lu & relu avec l'attention la plus exacte, le riche manuscrit où vous avez si noblement déployé les beautés de notre langue, & changé avec tant d'élégance le champ aride de la philosophie en un agréable paterre. Le philosophe Anglois seroit tout glorieux, s'il pouvoit se voir habillé à l'italienne avec tant de goût.

Je voudrois bien, s'il eût été possible, que votre Seigneurie illustissime eût fait disparaître de son Ouvrage l'endroit où LOCKE laisse entrevoir que la matière pourroit penser. Cette réflexion n'est pas d'un philosophe qui a profondément réfléchi. La faculté de penser ne peut être propre qu'à un être nécessairement spirituel & nécessaire.

che dovrà dirsi di me che non ho fatto altro, che copiando dettare quella di Scoto; la quale è un ammasso di fortissimi argomenti, a similitudine di Aristotele suo duce, e capitano?

Noi sentiamo, che la capacità umana è oggi giorno limitatissima; ma quanto non dovetti in quei tempi esserlo più? Riflettendo, possiamo agevolmente comprendere, che s'ella è oggi, per dir così, nell'adolescenza, allora era appena nell'infanzia, anzi nei primi anni della puerizia.

In fatti per quel che riguarda i sospetti che si formavano, circa alla figura sferica della terra, il numero, il moto, la lontananza degli astri, i loro diametri, &c. &c.; quanto lume non ce n'è risultato dalle fortunate scoperte, che han fatto i nostri due Italiani, voglio dire, il Colombo, e l'immortal Galileo, il primo co' suo i antipodi, ed il secon-

*devra - t - on dire de moi, qui n'ai fait que dicter, en copiant celle de Scot, laquelle est un amas d'arguments très-subtils, à l'imitation d'Aristote, son chef ET SON CAPITAINE?*

*Nous pensons que la capacité humaine est toujours très-bornée: mais combien ne devoit-elle pas l'être encore plus dans ces temps? Nous pouvons, en réfléchissant, comprendre aisément que si elle est aujourd'hui, pour ainsi dire, dans l'adolescence, alors elle étoit à peine dans l'enfance, même dans les premières années de la puerilité.*

*En effet, pour ce qui concerne les soupçons qu'on avoit de la figure sphérique de la terre, le nombre, le mouvement, l'éloignement des astres, leurs diamètres, &c. &c., combien de lumière n'a-t-il pas jailli des heureuses découvertes qu'ont faites nos deux Italiens, je veux dire COLOMBE & l'immortel GALILÉE, le premier, avec ses antipodes, & le second, avec le télescope?*

rement pensant. La matiere n'aura jamais le privilege de penser, non plus que les ténèbres d'éclairer. L'un & l'autre impliquent contradiction; mais on aime mieux dire des absurdités, que de ne pas dire des choses extraordinaires.

Je félicite plus que jamais ma patrie de ce qu'elle eut toujours des femmes sçavantes. Il seroit à propos qu'on fit un recueil de leurs Ouvrages & de leurs rares qualités. La traduction de Locke y tiendrait un des premiers rangs, d'autant mieux que vous avez trouvé le secret d'employer de temps en temps un style poétique pour dérider la philosophie, qui fronce ordinairement le sourcil, & qui ne s'exprime qu'en termes grotesques.

Je vous exhorte, Madame, à faire imprimer cet Ouvrage, ne fût-ce que pour prouver aux étrangers que les sciences sont toujours en honneur parmi nous, & que le sexe n'y,

do col teloscopio?

L'istesso effetto ( se lice servirmi di queste comparazioni ) ha prodotto la venuta di Gesù-Cristo, il di lui Vangelo ; dirollo francamente ; il teloscopio delle nostre anime in tutto , ma specialmente nelle cose metafisiche. Ond'io non dubito , che quei savi antichi, e soprattutto Platone , se vivessero a nostri tempi , sarebbero buoni filosofi , e probabilissimamente Cristiani ; Platone che trattò così bene delle sostanze spirituali , che ottenne financo dai SS. Padri l'epiteto di divino ; egli che potè , benchè privo della rivelazione , innalzare il suo sguardo fin alla vera divinità ; cosa che niun altro de' gentili seppe comprendere , tantochè Cicerone stesso , nel suo trattato de *Naturâ Deorum* , non ebbe difficoltà di dire : *Quod Plato sine corpore Deum esse censet , id quale esse possit , intelligi non potest.*

Ma per rivenire

*Le même effet ( s'il m'est permis de me servir de ces comparaisons ), la venue de Jésus-Christ & son Evangile l'ont produit. Je le dirai librement ; c'est le TÉLESCOPE DE NOS AMES en tout , mais particulièrement dans les choses métaphysiques. C'est pourquoi je ne doute point que ces anciens sages , & sur-tout Platon , s'ils vivoient de notre temps ne fussent de bons philosophes , & très-probablement Chrétiens. Platon , lui qui a si bien traité des substances spirituelles , qu'il en a reçu même des saints Peres le surnom de DIVIN ; lui qui a pu , quoique privé de la révélation , élever ses regards jusqu'à la vraie Divinité ; chose qu'aucun autre des Gentils n'a su comprendre ; jusques-là que Cicéron lui-même , dans son Traité de la Nature des Dieux , n'a pas fait difficulté de dire : Quod Plato sine corpore Deum esse censet , id quale esse possit , intelligi non potest.*

Mais pour revenir

est pas si frivole qu'on se plaît à le répéter.

Comment m'avez-vous démêlé dans la foule où mon peu de mérite m'a jeté ? Il y a nombre d'Académiciens , & sur-tout à Bologne , dont le jugement eût été plus sûr que le mien. On n'est pas philosophe pour avoir professé la philosophie , & sur-tout celle de Scot , dont la pointilleuse subtilité n'est qu'un ergotisme continu.

Il y a plus de substance dans une page de nos métaphysiciens du siècle dernier , que dans tous les livres d'Aristote & de Scot. Il n'en est pas de même de Platon , qui , dans un temps comme celui-ci , auroit été un excellent philosophe , & vraisemblablement un vrai Chrétien. Je le trouve plein de choses & de grandes vues. Il porta ses regards jusques sur la Divinité , sans qu'ils fussent obscurcis par les nuages qu'on trouve chez les anciens.

da questa digressione, ove mi ha condotto l'obbligo di confessarle sinceramente, la mia insufficienza intorno ai studi moderni metafisici le avviserò che per supplirla in qualche maniera, ho letto e riletto con tutta l'attenzione il manoscritto di V. S. *ill<sup>ma</sup>*. e dirolle con candidezza che io ne sono stato rapito; ed in grazia, dicami ella, o ammirabile Signora; come ha fatto, per poter trasformare l'arido, e spinoso campo metafisico, in uno amenissimo giardino, e per spargervi da per tutto i più belli, ed i più vaghetti fiorellini di nostr' armoniosissima favella? Sono certo, che se 'l Filosofo Inglese potesse vederli, com'ella l'ha vestito, ne anderebbe superbo, e quasi, per eccesso di gioja, rimbambirebbe.

Desiderarei non però, se fosse possibile, che V. S. *ill<sup>ma</sup>*. col suo sublime genio, e nobilissimo

*de cette digression, où m'a conduit l'obligation de confesser à votre Seigneurie mon insuffisance, quant aux études métaphysiques modernes, je l'avertirai que pour y suppléer en quelque manière, j'ai lu & relu avec toute l'attention le manuscrit de votre Seigneurie illustrissime, & je lui dirai avec candeur que j'en ai été ravi. Et de grace, dites-moi, ô admirable Dame! comment votre Seigneurie a fait pour pouvoir transformer l'aride & l'épineux champ métaphysique, en un très-agréable jardin, & pour y semer par-tout les plus belles & les plus charmantes fleurs de notre langue très-harmonieuse. Je suis sûr que si le philosophe Anglois pouvoit voir comment elle l'a revêtu, il en seroit tout fier, & d'excès de joie, il en retomberoit (pour ainsi dire) en enfance.*

Je desirerois néanmoins, s'il étoit possible, que votre Seigneurie illustrissime, avec son su-

Je souhaiterois, Madame, que dans les dernières feuilles de votre traduction on n'y trouvât point certains jeux de mots qui la déparent. Ce qui est majestueux par soi-même, n'a pas besoin de frères agréables. Cicéron ne seroit plus ce qu'il est, si l'on s'avisoit de le faire parler comme *Séneque*. Pardonnez ma franchise: mais vous aimez la vérité, & cette qualité est plus grande à mes yeux que toutes celles qui vous illustrent.

Si vous pouvez répandre à *Venise* le goût de la philosophie, vous opérerez un grand miracle. C'est un pays où il y a beaucoup d'esprit, même parmi les artisans; mais le plaisir y est un cinquième élément, qui arrête l'émulation: on lui sacrifie son repos & son temps, excepté dans l'ordre des Sénateurs, qu'on peut dire être les esclaves de la nation, tant ils sont occupés. Le peuple ne s'applique qu'à se

stile, estirpasse affatto quelle erbe odiose che Lokio, con errore indegno di lui, vi ha in quà, ed in là disseminato; facendo sospettare, benchè non abbia osato avanzarlo, che tutto ciò che pensa in noi potrebbe, non essere altra cosa, che la materia modificata in una certa maniera. Desiderarei anzi, ch' ella vi aggiungeresse un' ampia nota, per far vedere, che 'l di lui sbaglio nasce dall' aver' egli preso la parte pel tutto; o per dir meglio, la semplice qualità accidentale, per l'attributo primario, ed essenziale.

Il principio che pensa in noi, la nostr' anima, debb' essere considerata in due aspetti, vale a dire, qual' ella è in se stessa, cioè secondo il suo esser' assoluto di sostanza spirituale, ed immateriale; oppure può considerarsi, qual' ella è secondo il suo essere rispettivo, o sia accidentale; cioè secondo il rapporto che ha

blime génie & son très-noble style, *extirpât tout-à-fait ces herbes pernicieuses que Locke, par une erreur indigne de lui, a semées çà & là, en faisant soupçonner, quoiqu'il n'ait pas osé l'avancer, que tout ce qui pense en nous, pourroit n'être autre chose que la matière modifiée d'une certaine manière. Je désirerois même qu'elle y ajoutât une ample note, pour faire voir que son erreur vient d'avoir pris la partie pour le tout, ou, pour mieux dire, la qualité purement accidentelle, pour l'attribut principal & essentiel.*

*Le principe qui pense dans nous, ou notre ame, doit être considéré sous deux rapports, c'est-à-dire, telle qu'elle est en elle-même, ou selon son être ABSOLU de substance spirituelle & immatérielle; & elle peut l'envisager telle qu'elle est selon son être RELATIF ou accidentel, c'est-à-dire, suivant le rapport qu'elle a au corps auquel elle est unie.*

réjouir, tandis qu'ils travaillent. Mais je m'apperois insensiblement que je viendrois à parler du Gouvernement, & ma Lettre seroit bientôt coupable du crime de *lese-Sérénité*. Je connois combien la Sérénissime République est chatouilleuse sur tout ce qui a rapport à ses us & coutumes, ainsi qu'à ses loix.

Je me bornerai donc, Madame, à vous dire ce qui n'éprouvera point de contradiction, & ce qui sera conforme aux sentimens de tout le Sénat; c'est qu'on ne peut assez vous assurer du respect dû à votre esprit, à votre naissance, à vos vertus, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

A Rome, ce 10 Janvier 1753.

col corpo, a cui è unita.

All' *essere rispettivo*, o sia allo stato attuale della nostr' anima, appartengono senza dubbio le sensazioni, e tutte le altre operazioni, nelle quali, a similitudine degli altri animali, agisce, o patisce in compagnia del corpo.

Ma il pensare propriamente detto, non può convenire, se non privatamente al di lui *essere assoluto*, perchè il pensare è necessariamente semplice ed indivisibile; e per conseguenza immateriale. Che s' egli avesse come la materia, parti esistenti le une fuori dell' altre, indipendenti, realmente distinte, e separabili le une dall' altre; ne seguirebbe che la parte *A*, dell' oggetto, colpirebbe la parte *A* del soggetto che riceve l'impressione, e la parte *B*, &c. E quindi niuna parte del soggetto scernerebbe indivisibilmente tutto l'oggetto, com' è pur necessario per po-

*A son être relatif, ou à l'état actuel de notre ame, appartient sans doute les sensations, & toutes les autres opérations dans lesquelles elle agit, & patit en compagnie du corps, comme les autres animaux.*

*Mais la pensée proprement dite, ne peut convenir qu'à son ÊTRE ABSOLU, parce que la pensée est nécessairement simple & indivisible, & par conséquent immatérielle. Si elle avoit, comme la matière, des parties existantes les unes hors des autres, indépendantes, réellement distinguées & séparables les unes des autres, il s'en suivroit que la partie A de L'OBJET frapperait la partie A du SUJET qui reçoit l'impression, & la partie B frapperait la partie B, &c. & conséquemment aucune partie du sujet ne discerneroit indivisiblement tout l'objet, comme il est cependant nécessaire, pour en pouvoir porter un jugement, de l'unir & de le séparer des au-*

terne far guidizio, unirlo, o separarlo da altre idee, o servirsene, meditando, in qualsivoglia altra maniera; ch'è quello in che consiste veramente il pensare.

I materialisti s'allucinano dunque allora, quando prendono per essenza, e significato della parola *pensare*, unicamente quegli effetti che risultano nella nostra mente, dalla facoltà che hanno i spiriti animali di essere, dalla presenza degli oggetti, determinati, e spinti a colare, per mezzo del cervello, più tosto negli uni, che negli altri muscoli.

In tanto è chiarissimo, che l'accennata facoltà, e sue dipendenze, non costituiscono il suddetto vero pensare; ma è un semplice effetto accidentale, e dipendente dal modo attuale di esistere, che nascendo originariamente dai spiriti animali, non appartiene alla nostra anima se non in quanto al dilei essere relativo, cioè alla stretta legge

*tres idées, & de s'en servir en méditant, & de quelque autre manière que ce soit, parce que c'est en quoi consiste véritablement la PENSÉE.*

*Les matérialistes se trompent donc, lorsqu'ils prennent pour l'essence & pour la signification du mot PENSER, uniquement les effets qui résultent dans notre esprit de la faculté qu'ont les esprits animaux d'être, par la présence des objets, déterminés & excités à couler, par le moyen du cerveau, plutôt dans des muscles que dans d'autres.*

*Il est cependant très-clair que ladite faculté & ses dépendances ne constituent pas la susdite vraie pensée; mais c'est un simple effet accidentel & dépendant de la manière actuelle d'être, lequel naissant originairement des esprits animaux, n'appartient à notre âme qu'en ce qui concerne son ÊTRE RELATIF, c'est-à-dire, la loi stricte de son union avec le corps, qui doit durer quel-*

della di lei unione col corpo, che dee durare alcuni anni: E questo maraviglioso effetto, a differenza della ragione osia pensare, ch' è incomparabilmente più ammirabile, chiamasi più propriamente istinto. Che se i materialisti per singolarizzarsi, come pur troppo gli uomini ambiscono, non vogliono chiamarlo istinto, mutino pure il vocabolo, e lo chiamino, *il pensar della materia.*

Ma bisognerebb' esser un stordito, per non discernere l'assurdità dell' equivoco, quand'eglino confondendo la differenza che passa tra l'istinto, e la ragione, affermano con termini assoluti, che la materia è capace di pensare; poichè sarebbe necessario presupporre, che la materia può, quando è vivificata, acquistar il privilegio di penetrarsi, di aggirarsi su se medesima, di conoscer se stessa, e di accorgersi, e vedere la propria azione.

*ques années ; & ce merveilleux effet, pour le différencier de la raison ou de la pensée, qui est incomparablement plus admirable, s'appelle plus proprement INSTINCT. Que si les matérialistes, pour se singulariser, comme les hommes ne l'affectent que trop, ne veulent pas l'appeller INSTINCT, ils n'ont qu'à changer de terme ; qu'ils l'appellent la PENSÉE de la matière.*

*Mais il faudroit être stupide pour ne pas voir l'absurdité de l'équivoque, lorsque confondant la différence qu'il y a entre l'instinct & la raison, ils affirment en termes absolus, que la matière est capable de penser ; puisqu'il faudroit présumer que la matière peut, quand elle est vivifiée, acquérir le privilège de se pénétrer, d'agir sur elle-même, de se connoître elle-même, & de voir sa propre action.*



Ed oltre detti assurdi ne seguirebbe ancora, che i bruti emoli dell' uomo a cui renderebbonfi uguali, potrebbonfi applicare come l'uomo, alla scoperta delle prime cognizioni metafisiche, alla meditazione del passato, del presente, e dell'avvenire, alla combinazione delle verità fisiche, e matematiche; E quindi pervenuti una volta a conoscer sè stessi, elevarebbonfi come l'uomo, alla conoscenza del Creatore, ed inventando, e perfezionando le scienze e le arti, anderebbero anch' essi misurando l'immensità dei cieli, e predicendo, meglio dell' uomo, il ritorno delle comete, e degli eclissi; giacchè è incontestabile, che alcuni di essi hanno le loro facoltà corporali più forti, o più forti dell' uomo, e che Locke fa intendere, che tutta la prerogativa del nostro pensare è un regalo che ci proviene dai soli nostri sensi.

Una tal nota dun-

*Et outre ces absurdités, il s'ensuivroit encore que les brutes, rivales de l'homme, à qui elles deviendroient égales, pourroient s'appliquer, comme l'homme, à la découverte des premières connoissances métaphysiques, à la méditation du passé, du présent & de l'avenir, à la combinaison des vérités physiques & mathématiques; & ensuite parvenues à se connoître elles-mêmes, elles s'éleveroient, comme l'homme, à la connoissance du Créateur; & inventant & perfectionnant les sciences & les arts, elles iroient jusqu'à mesurer l'immensité des cieux, & à prédire mieux que l'homme le retour des comètes & des éclipses, vu qu'il est incontestable que quelques-unes d'elles ont leurs facultés corporelles plus subtiles & plus fortes que l'homme, & que Locke fait entendre que toute la prérogative de notre pensée est un avantage qui vient de nos seuls sens.*

*Une pareille note,*

que , specialmente quando sarà stesa da V. S. ill<sup>ma</sup>, che ha tanta facilità di spiegarfi, e tanti lumi, gioverà infinitamente all' opra ; altrimenti potrebbe il lettore dar nell' errore de' materialisti, e prendere, dirò anch' io , il pensar della materia, o sia l'istinto, pel vero pensare, o sia la ragione, che è la qualità essenziale all' uomo, e quella che lo mette tanto al di sopra di tutti gli altri animali, e rendelo padrone di tutto quanto la terra produce ; infinchè arrivi l'ora di un' altra possessione, e di un' altra vita, incomparabilmente migliori.

Ecco, ill<sup>ma</sup>. Signora, qual è il mio debole parere sulla sostanza della sua traduzione di Lockio ; ma giacchè pel suo ardente amore alla verità, che, a mio giudizio, è la più illustre tantequalità che l' adornano, mi ha fatto incalzare, affinchè io rifletteffi anche sullo stile ; farò liberamente

*sur-tout quand elle sera étendue par votre Seigneurie illustrissime, qui a tant de facilité pour s'expliquer, & tant de lumières, servira donc infiniment à l'Ouvrage ; autrement le lecteur pourroit donner dans l'erreur des matérialistes, & prendre, le dirai-je ? la PENSÉE de la matiere ou L'INSTINCT, pour une vraie pensée, ou pour la raison, qui est la qualité essentielle à l'homme, & celle qui l'élève tant au-dessus des autres animaux, & le rend maître de tout ce que la terre produit, jusqu'à ce qu'arrive l'heure d'une autre possession & d'une autre vie incomparablement meilleures.*

*Voilà, illustre Dame, quel est mon débile avis sur la substance de votre traduction de Locke : mais vu que par votre ardent amour pour la vérité, qui, selon moi, est la plus illustre entre tant de qualités dont elle est ornée, votre Seigneurie m'a aussi fait presser de lui faire des observations sur son style ; je lui représenterai libre-*

presente, che solamente verso gli ultimi fogli vi ho trovato certo gioco di parole, che mi pare stranetto; perchè quel che è maestoso in se stesso, non ha bisogno di adornamenti, anzi perde pregio; come Cicerone il perderebbe, se gli si volesse dar' in prestito il linguaggio di Seneca.

Del resto io debbo rallegrarmi, che la nostr' Italia racchiuda semdelle donne piene di scienza; e desiderarei che si facesse oramai una raccolta de' loro scritti, e delle loro rare qualità: sicurissimo che *Lokio* non farebbe tra essi l'ultima figura, poichè V. S. *ill<sup>ma</sup>*. ha avuto il talento di serenare il fronte rigido della Filosofia, con aver sparso da per tutto poetici fiori, in luogo delle dure, aspre parole, che annojanno, e che qualche volta, danno anche da ridere alla gente.

La prego quindi instantemente di farlo stampare,

seulement que, seulement dans les dernières pages, j'ai trouvé un certain jeu de mots qui me paroît un peu étrange, parce que ce qui est majestueux de soi-même n'a pas besoin d'ornemens, & perd même de son prix, comme *Cicéron* en perdrait, s'il eût voulu emprunter le langage de *Séneque*.

Du reste je dois me réjouir de ce que notre Italie a toujours des Dames pleines de science; & je désirerois qu'on fît désormais un recueil de leurs écrits & de leurs rares qualités, étant bien assuré que *Locke* ne figureroit pas le dernier, puisque votre Seigneurie illustrissime a eu le talent de dérider le front austère de la philosophie, en répandant par-tout des fleurs poétiques, au lieu des dures & rudes paroles qui ennulent, & qui quelquefois font rire les gens.

C'est pourquoi je la prie instamment de le faire imprimer.

quando non fosse per altro, a fine di provar' ai forestieri, che le scienze sono ancora presso noi, come furono sempre, in alta stima; e da altra parte per far tacere quei cicalatori che si sfatano, per sostenere, che le donne non son buone ad altro, che per maneggiare la rocca, e 'l fuso.

Intanto veda un poco, ill<sup>ma</sup>. Signora, se può comunicare il suo filosofico gusto ai suoi compatriotti. Qual utile non potrebb' aspettarne la republica delle lettere, se una città qual' è Venezia, ove fin ancora gli artigiani, ed i gondolieri, sgorgano spirito ed ingegno, volesse rendersi di lei ausiliaria? Ma è da temersi, che questo miracolo non si farà, per colpa dei piaceri che tolgono via ogni emulazione, ed ai quali sono molti Veneziani talmente avvezzi di sacrificare il tempo, e 'l riposo, che gli riguardano come lor quinto elemento;

mer, quand ce ne seroit que pour prouver aux étrangers que les sciences sont encore chez nous en grande gloire, comme elles y ont toujours été; & d'un autre côté pour faire taire ces babilards qui se mettent hors d'haleine pour soutenir que les Dames ne sont bonnes à autre chose qu'à manier la quenouille & le fuseau.

En attendant que votre Seigneurie illustissime voie si elle peut communiquer son goût philosophique à ses compatriotes, quel avantage ne pourroit pas en attendre la république des lettres, si une ville telle que Venise, où, jusqu'aux artisans & aux gondoliers, tous sont pleins d'esprit, vouloit venir à son secours? Mais il est à craindre que ce prodige ne s'opere pas, par la faute des plaisirs, qui ôtent toute émulation, & auxquels beaucoup de Vénitiens sont tellement accoutumés à sacrifier leur temps & leur repos, qu'ils les

Eccetto non però l'ordine senatorio, che mentre gli altri cittadini badano solamente a darfi bel tempo, ei fuda, e vigila efficacemente pel ben publico... Ma mi accorgo, che questa digressione mi porterebbe insensibilmente a far la lode del Governo, e mi sento intonare all' orecchio, che non lice.

regardent comme leur cinquieme élément. J'en excepte cependant l'ordre Sénatorial, qui, pendant que les autres habitans ne pensent qu'à se donner du bon temps, veille & travaille efficacement pour le bien public..... Mais je m'apperois que cette digression me conduiroit insensiblement à faire l'éloge du Gouvernement, & je m'entends dire à l'oreille que cela n'est pas permis.

Ed in vero se la Serenissima Repubblica ha ragione di condannare i sciocchi, oppure i maligni fatirici, perchè la maldicenza non repugna meno all'onestà naturale, chè alla publica tranquillità; ella non dà minor prova di sua saviezza, quando proibisce i panegirici bene o male fatti, perchè essendo la più vecchia signoria in Europa moderna, le sue lodi debbono già, fin da tempi antichi, essere conte, e palesi a tutte le nazioni: senza dire che niente è più gi-

Et dans le vrai, si la Sérénissime République a raison de condamner les satyriques sots ou malins, parce que la médisance n'est pas moins contraire à l'honnêteté naturelle, qu'à la tranquillité publique, elle ne donne pas une moindre preuve de sa sagesse, en défendant les panegyriques bien ou mal faits, parce qu'étant la plus ancienne Seigneurie de l'Europe moderne, ses louanges doivent déjà depuis long-temps être connues & évidentes à toutes les nations; outre que rien n'est plus juste que de respecter les loix, les

utto, che il rispettar-  
fi le leggi, gli usi,  
ed e costumi di qua-  
lunque Governo.

Finirò dunque con  
dirle, ed in ciò avrò  
sicuramente il gra-  
dimento del Sena-  
to, perchè ogni pa-  
dre si compiace de'  
meriti de' fuoi figli,  
ch' io resto pene-  
trato di quella ve-  
nerazione, e di quel  
profondo rispetto,  
ch' esigono i di lei  
rari talenti, alte vir-  
tù e nobilissima na-  
cita: E pieno di vi-  
vissima gratitudine  
per l'onor che mi  
ha fatto, umilissima-  
mente mi fo scrivo,  
di V. S. ill<sup>ma</sup>.

Roma, 10 Gen.  
1753.

*usages & les coutu-  
mes de quelque Gou-  
vernement que ce soit.*

Je finirai donc  
par lui dire, & en  
cela j'aurai sûre-  
ment l'agrément du  
Sénat (*parce que tout  
pere se complait dans  
le mérite de ses en-  
fans*), que je demeure  
pénétré de cette  
vénération & de  
ce profond respect  
qu'exigent ses rares  
talens, ses éminen-  
tes vertus & sa très-  
noble naissance: &  
plein d'une vive re-  
connoissance pour  
l'honneur qu'elle  
me fait, je me souf-  
cris très-humble-  
ment de votre Sei-  
gneurie illustrissi-  
me.

Rome, 10 Janvier  
1753.



*Texte Italien.**Traduction littérale.**Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.*

## LETTERA CIV.

## LETTRE CIV.

## LETTRE CIV.

*Al Reverendo Padre . . . della Congregazione Soma-  
masca.*

*Au Révérend Père\*\*\*  
de la Congrégation  
des Somasques.*

*Au R. P.\*\*\*, Reli-  
gieux de la Con-  
grégation des So-  
masques.*

**M**I sono alzato di buon' ora, perchè non è stato possibile di rispondervi jeri sera, e perchè le idee sono più fresche la mattina. Non dubitate, che io non entri volentierissimamente nelle vostre mire, giacchè si tratta dell' elogio del gran Lambertini, per la vita del quale, piacesse a Dio, che io avessi potuto offrir in intercambio la mia!

Oh la gran perdita che la Chiesa ha fatta! E per quanti motivi non debbono piangerne i particolari! Io posso dire realmente, di aver perduto il mio padre, ed il mio più gran protettore; perchè da che sono ritornato in Roma, cioè, dal primo anno del suo

**J**E me suis levé de bonne heure, parce qu'il ne m'a pas été possible de vous répondre hier au soir, & parce que les idées sont PLUS FRAICHES LE MATIN. Ne doutez point que je n'entre très-volentiers dans vos vues, dès qu'il s'agit de l'éloge du grand Lambertini, pour la vie duquel, plutôt à Dieu que j'eusse pu offrir la mienne en échange!

O la grande perte que l'Eglise a faite! & pour combien de motifs les particuliers ne doivent-ils pas la pleurer! Je puis dire réellement que j'ai perdu mon père, & mon plus grand protecteur, parce que depuis mon retour à Rome, c'est-à-dire, depuis la première année de son

**L**A perte que l'Eglise vient de faire, mon Révérend Père, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la première année de son pontificat; & depuis ce moment, il n'a cessé de m'honorer de ses bontés. Si vous voulez faire son Oraison funebre, vous aurez la plus belle matière à traiter. Vous n'oublierez sûrement pas qu'il fit ses études chez vous au College Clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces sublimes & vastes connoissances qui le rendent un Docteur de l'Eglise, & qui l'associeront un jour

pontificato ; non cessò mai di farmi sentire gli effetti di sua bontà : Ed a chi no ? Ma lasciamo questi giusti sospiri , che sarebbono per non finir mai , e veniamo al proposito.

Voi avete nelle mani , caro amico , la più bella materia , che si possa desiderare ; onde badate solamente a non indebolirla , con racconti troppo minuti , o pur con immagini , o comparazioni eccessive in numero , ovvero improprie al gran soggetto.

Sono di parere , che conniare , solamente alla sfugita , quanto riguarda la puerizia del vostro Eroe ; perchè la più grande , anzi la vera differenza tra gli uomini , non si manifesta chiaramente , se non quando le facoltà della mente vanno a disnodarsi , e la ragione comincia a lampeggiare.

Parlate , ne avete ragione , de' studi che fece presso voi al Collegio Clemen-

pontificat , il n'a jamais cessé de me faire sentir les effets de sa bonté. *Et à qui ne les a-t-il pas fait ressentir ? Mais laissons là ces justes soupirs , qui seroient pour ne jamais finir , & venons-en à notre but.*

Vous avez entre les mains , mon cher ami , la plus belle matière qu'on puisse désirer ; c'est pourquoi pensez à ne la point affaiblir par des détails trop minutieux , ou par des images , ou des comparaisons trop multipliées ou quine conviennent point à ce grand sujet.

Je suis d'avis que vous traitiez seulement à la hâte tout ce qui regarde l'enfance de votre héros , parce que la plus grande & même la vraie différence entre les hommes ne paroît clairement , que quand les facultés de l'esprit commencent à se développer , & que la raison commence à luire.

Parlez , & cela vous convient , des études qu'il fit chez vous au College

aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez soin dans cette Oraison funebre , que votre esprit s'élève autant que votre héros , & que la magnanimité qui le caractérise , soit dignement exprimée.

Tâchez d'être Historien autant qu'Orateur , mais de manière cependant qu'il n'y ait dans vos récits ni langueur , ni sécheresse. L'attention du public doit être continuellement réveillée par de grands traits dignes de la majesté de la chaire , & de la sublimité de Lambertini.

En vain vous appellerez à votre secours toutes les figures de rhétorique , si elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'est belle qu'autant qu'elle coule de source , & qu'elle naît de la grandeur du sujet. Des éloges forcés sont des amplifications , & non des éloges.

Faites sortir des cendres de Benoît XIV une vertu qui faussé vos audi-



tino, ove i vostri Reverendi Padri, appoggiando lo sviluppo de' di lui mirabili talenti, hanno, per dir così, dato la prima forma a quelle vaste, e sublimi cognizioni, che lo rendono già un Dottore della Chiesa, e che lo ascriveranno un giorno nel numero de' Bernardi, e de' Buonaventura.

Ma abbiate cura di non lasciar indietro neppure un iota, ove si tratta di esprimere bene la magnanimità; che costituì la di lui virtù caratteristica; E per giungere a tanto 'è assolutamente necessario, far de' sforzi su voi stesso, ed elevarvi in ispirito, al parallelo di lui medesimo; per prender ad impretito la grandezza del suo animo, ed andar narrando con energia, degna del pulpito, e della sublimità dell'immortal Lambertini.

I di lui fatti sveglino continuamente, ma gradatamente, l'attenzione degli uditori, in maniera che, bilacian-

Clémentin, où vos Révérends Peres, secondant le développement de ses admirables talens, ont, pour ainsi dire, donné la première forme à ces vastes & sublimes connoissances, qui en font déjà un Docteur de l'Eglise, & qui le feront mettre un jour au nombre des Bernard & des Bonaventure.

*Mais ayez soin de ne pas omettre même un iota de tout ce qui peut servir à bien exprimer la magnanimité qui fut sa vertu caractéristique; & pour y réussir, il est absolument nécessaire de faire des efforts sur vous-même, & de vous élever en esprit au niveau de lui-même, pour emprunter la grandeur de son ame, & raconter avec une énergie digne de la chaire, & de la sublimité de l'immortel Lambertini.*

*Que ses actions réveillent continuellement, mais par degré, l'attention des auditeurs, de manière qu'en vous balan-*

teurs, & qui les transforme en lui-même, pour qu'ils ne soient remplis que de lui.

Point de détails minutieux, point de choses extraordinaires, point de phrases boursoufflées. Fondez, autant qu'il est possible; le genre sublime avec le tempéré, pour former ces nuances agréables qui donnent de la grace aux discours. Attachez-vous à choisir un texte heureux, qui annonce tout le plan de votre Oraison, & qui caractérise parfaitement votre héros. La division est la pierre de touche d'un Panegyriste: le discours ne peut être beau, si elle n'est pas heureusement choisie.

Semez la morale avec discrétion, de sorte qu'elle paroisse venir se placer d'elle-même; & qu'on puisse dire, Elle ne pouvoit être mieux que là; c'étoit là sa place.

Redoutez les lieux communs; & faites en sorte que chacun voie Lambertini, &

dovi tra il carattere d'istorico, e quello di oratore, sia la vostra lingua veridica, feconda, e franca: e per ciò fare, io credo, che bisognà diffidarvi della Rettorica.

Questa bell' arte è fatta, per illuminare la mente, e non già per rendersene padrona. Il principal motore debb' esserne il cuore, il quale com-mosso dalla forza della verità, e fermentando le idee, che lo spirito presenta, e che 'l genio, frenato dal buon gusto, raffina, erutti fuori *verbum bonum*.

Ed ecco, quali sono le vere figure, ed il vero fonte dell' eloquenza. Tutto dee forgere, e scorre di sua propria natura dalla grandezza del soggetto; onde se, in vece che le figure vengano da loro stesse, si va a ricercarle per via delle regole dell' arte, in luogo d'un elogio non si perviene a far altro, che una magra, e languidissima amplificazione.

cant entre le caractère d'historien & celui d'orateur, votre langue soit véridique, féconde & libre: c'est pourquoi je pense qu'il faut vous défier de la rhétorique.

*Ce bel art est fait pour éclairer l'esprit, & non pour s'en rendre maître: le cœur doit en être le principal moteur, & mu de la force de la vérité, & faisant fermenter les idées que l'esprit lui offre, & que raffine le génie retenu par le bon goût.*  
*ERUCTAT FORAS*  
*VERBUM BONUM.*

*Et voilà quelles sont les vraies figures & la vraie source de l'éloquence. Tout doit couler de source, & sortir de la propre nature de la grandeur du sujet. C'est pourquoi au lieu de figures qui se présentent d'elles-mêmes, on va en chercher par le moyen des règles de l'art: au lieu d'un éloge, on ne réussit à faire autre chose qu'une amplification maigre & très-languissante.*

n'apperçoive point l'Orateur. Louez avec autant de finesse que de sobriété, & donnez à vos louanges un ressort qui les fasse remonter vers Dieu.

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuses surprises, & par de grandes images, votre Ouvrage ne sera qu'une piece d'esprit, & vous n'aurez fait qu'une simple épitaphe, au lieu d'ériger un mausolée.

Parlez sur-tout au cœur, en le remplissant de vérités terribles, qui le détachent de la vie, & qui fassent descendre tous vos auditeurs dans le tombeau du Saint Pere.

Passiez légèrement sur l'enfance de votre héros: tous les hommes se ressemblent, jusqu'au moment où leur raison commence à rayonner. Que vos phrases ne soient ni trop longues ni trop coupées: il n'y a point de nerf dans un discours quand il est morcelé.

Que votre exorde soit pompeux,

In somma io penso, che le cognizioni, che dà la Rettorica, deono metterfi sotto la rubrica delle altre idee, che servono alla mente, dirò così, di semplice avviso, a fine di saperfi regolare nelle occasioni.

Quel, che ne trae maggior profitto, è il genio, la funzione del qual essendo di creare nuove bellezze sull' idee, che lo spirito richiama al bisogno, il genio si serve degli esempi de' bravi Oratori per regolar se stesso, non già imitando servilmente, perchè allora sentirebbe la qualità d'una copia, ma a loro imitazione, creando bellezze originali, che è il vero carattere della verità, e delle cose nuove.

Dee perciò, secondo me, un Oratore, appresa che abbia una volta l'arte Rettorica, servirsi solamente, come si dice, per esser sicuro del fatto suo, e per saper discernere, di quale specie sieno le figure che partorisce; ma

*En un mot, je pense que les connoissances que donne la rhétorique, doivent se mettre SOUS LA RUBRIQUE des autres idées qui servent à l'esprit de simple avis, pour s'en servir dans l'occasion.*

*C'est le génie qui sçait le mieux en profiter, sa fonction étant de créer de nouvelles beautés sur les idées que l'esprit réclame au besoin; le génie se sert des exemples des grands Orateurs pour se régler lui-même, & non en imitant servilement, parce qu'alors cela sentiroit le copiste, mais en créant, à leur imitation, des beautés originales; ce qui est le vrai caractère de la vérité & des choses neuves.*

*C'est pourquoi, selon moi, un Orateur, une fois qu'il a appris la rhétorique, doit s'en servir seulement pour ÊTRE SUR, comme on dit, DE SON FAIT, & pour sçavoir discerner de quelle espece sont les figures qu'il enfante: mais toutes ses espé-*

sans être enflé; & que votre première période sur-tout annonce quelque chose de grand. Je compare le début d'une Oraison funebre au portique d'un temple; je juge de la beauté de l'édifice, si j'y trouve de la majesté.

Faites voir, de la manière la plus forte, la mort renversant les trônes; brisant les sceptres, foulant à ses pieds les tiaras, flétrissant les couronnes; & placez sur ces débris le génie de Benoît, comme n'ayant rien à craindre des ruines du temps, comme défiant la mort de ternir sa gloire & d'effacer son nom.

Détaillez ses vertus; analysez ses écrits; & par-tout faites voir une ame sublime qui auroit étonné Rome païenne, qui édifie Rome Chrétienne, & qui s'attira l'admiration de l'univers.

En un mot, éclairez, tonnez, mais en ménageant des nuages qui fassent plus vivement tor-

tutte le fue speranze deono fondarfi full' entusiasmo, che la verità v'ad eccitar nella mente, per mezzo dè violenti impulsi che dà il cuore, quando ce la rappresentiamo al vivo.

Esaminate questo mio parere, e se vi piace, abbandonate affatto la Rettorica, ed in contraccambio ingegnatevi di ebriarvi dell' idea delle tante qualità eminenti, e veramente straordinarie nel secol nostro, che adornarono il magnanimo Bened. XIV. Io son di sentimento, che allora partirà dalla vostra bocca, naturalissimamente, un eloquenza maschile, che richiamando ne' vostri uditori la di lui memoria, ancor fresca, s'impadronirà in maniera de' loro animi, che non solamente vi ascolteranno con attenzione, ma rapiti dal ritratto d'una virtù sì pura, non si stancheranno mai di sentirvi, quando anche la vostra Orazione funebre durerà un giorno intero.

*rances doivent se fonder sur l'enthousiasme que la vérité tend à exciter dans l'esprit par le moyen des violentes impulsions que donne le cœur, quand il se la représente au vif.*

*Examinez non-seulement sur ce point, & s'il est de votre goût, abandonnez tout-à-fait la rhétorique, & en place tâchez de vous enivrer des idées de tant de qualités éminentes & vraiment extraordinaires pour notre siècle, qui orneront le magnanime Benoit XIV. Je pense qu'alors sortira très-naturellement de votre bouche une éloquence mâle, qui, en rappelant à vos auditeurs son souvenir encore frais, se rendra tellement maîtresse de leur esprit, que non-seulement ils vous écouteront avec attention, mais que, ravis par le portrait d'une vertu si pure, ils ne se laisseront jamais de vous entendre, quand même votre Oraison funebre durerait un jour entier.*

tir la lumière, & qui forment des contrastes frappans.

Mon imagination s'allume, quand il s'agit d'un aussi grand Pape que Benoît, ce Pontife regretté des Protestans mêmes, & qui ne pouvoit être peint que par un Michel-Ange.

Si je me suis étendu sur cet article, c'est que je sçais que vous pouvez facilement saisir ce que je vous recommande. Une Oraison funebre n'est belle qu'autant qu'elle est pittoresque, & que la force & la vérité tiennent le pinceau. La plupart des éloges descendent dans le tombeau de ceux qu'on loue, parce que ce n'est qu'une éloquence éphémère produite par le bel esprit, & dont l'éclat n'est qu'un faux brillant.

Je serois au désespoir de voir Lambertini célébré par un Orateur qui ne seroit qu'élégant: il faut servir chacun selon son goût; & le sien fut toujours sûr & toujours bon.

Travaillez, mon

La nobiltà del soggetto scaccerà da se stesso le frasi ampollose, o basse, le metafore mostruose, e cose simili; ed il genere sublime s'impasterà talmente col genere temperato, che produrrà da se stesso ancora, quegli amabili chiaroscuri, che danno vezzi, e leggiadria all' aringo; sicchè per lo stile io fondi opinione, che non vi affatighiate molto, perchè in simili materie vien da se stesso, e non può mancare.

Mettete in vece ogni studio per fare una felice scelta del testo, ed una bella divisione: ecco la grande difficoltà, per ogni Panegirista!

Il testo dee accennare il piano di tutta l'orazione, e definire perfettamente il suo Eroe. E come trovare una proposizione generale, che abbracci, nel tempo stesso, ambidue questi punti? Dunque bisogna

*La noblesse du sujet bannira d'elle-même les phrases ampoulées ou basses, les métaphores monstrueuses, & autres choses semblables; & le genre sublime s'algamamera tellement avec le genre tempéré, qu'il produira encore de lui-même ces admirables clairs-obscurs qui donnent des charmes & de la légèreté à la harangue, tellement que pour le style, je pense que vous ne devez pas vous gêner beaucoup, parce que dans de pareils sujets il vient de lui-même, & ne peut manquer.*

En revanche mettez toute votre application à faire un heureux choix du texte, & une belle division; car c'est là le grand embarras pour tout Panegyriste.

Le texte doit insinuer le plan de tout le discours, & définir parfaitement le héros. Et comment trouver une proposition générale qui embrasse en même temps ces deux points? Il est donc besoin de se mettre

très-cher; je verrai volontiers ce que vous jetterez sur le papier, convaincu que ce seront des traits de feu qui consumeront tout ce qui ne sera pas digne d'un tel éloge. J'en juge par les productions dont vous m'avez déjà fait part, & où j'ai remarqué de grandes beautés. Il est temps que notre Italie perde ses *conceitti*, & qu'elle prenne un ton mâle & sublime analogue à la vraie éloquence.

Je tâche de former par mes avis quelques jeunes Orateurs, qui prennent la peine de me consulter; & je m'efforce, autant qu'il est possible, de les dégouter de ces disparates qui mettent continuellement dans nos discours le burlesque à côté du sublime. Les étrangers se révoltent, avec raison, contre un alliage aussi monstrueux. Les Français surtout ne connoissent point cette étrange bizarrerie: leurs discours sont souvent superficiels, mettre

metter lo spirito alla tortura, per scegliere, tra mille, quella che approssima il più, e si possa facilmente piegare al fine proposto.

Il discorso non farà mai bello, se la divisione non è ben fatta; e voi m'imparate, che per esser ben fatta, è necessario eleggere tra le molte parti, che ha un oggetto, solamente quelle che sono più atte a pingerlo vivamente, a fine di farlo presente allo spirito di chi vi ascolta.

Ma, se si oblia qualche parte principale, la pittura riesce mancante, e se se ne accumulano più del bisogno, le idee si confondono per troppo abbondanza, e si guasta tutto, giacchè lo scopo della divisione, è la chiarezza, e la facilità. Onde quanta pazienza non è necessaria, per poter trovare il giusto punto, tanto in riguardo alle parti integranti, che alle subbietive, o sieno inferiori?

Salvati li suddetti due punti; siate poi

*l'esprit à la torture, pour choisir entre mille celle qui en approche le plus, & qui se peut facilement plier au but qu'on se propose.*

Le discours ne sera jamais beau, si la division n'est bien faite; & vous sentez que pour être bien faite, il est nécessaire de choisir, entre bien des parties que renferme un objet, celles-là seulement qui sont plus propres à le peindre vivement, afin de le rendre présent à l'esprit de quiconque vous écoute.

Mais si l'on oublie quelque partie principale, le portrait est imparfait; & si l'on en accumule plus qu'il ne faut, les idées se confondent par le trop d'abondance, & on gâte le tout, vu que le but de la division est la clarté & la facilité. C'est pourquoi quelle patience ne faut-il pas, pour trouver le juste point, tant à l'égard des parties *INTEGRANTES*, que des parties dépendantes?

*Les deux points susdits une fois assu-*

ayant beaucoup moins de substance que de surface; mais du moins on y trouve ordinairement un style soutenu. Rien de plus choquant que de s'élever au delà des nues, pour tomber ensuite lourdement. Mes civilités à notre petit Pere, qui auroit fait merveilles sans sa déplorable santé.

A Rome, ce 10  
Mai 1758.

talmente modesto in seminar a proposito la morale, che gli uditori non si accorgano nemmeno, che andate così riempendo questo grand' obbligo che ha chiunque monta sul pulpito; ma la sentano nascere, più dal loro proprio cuore, che dalla forza delle vostre parole.

Mi spiego. Voi dovete per esempio, parlare a varie riprese del passaggio all' altra vita del vostro Eroe: E quello farà il luogo opportuno, di presentare con vivissimi colori l'inesorabile morte che or getta a terra i troni, or sfracella i scettri, ed or mettesi sotto i piedi, fin anche le corone, e le tiare. Allora, come una miccia che basta solamente accostarsi, per dar fuoco, una sola parola basta, per riempire delle verità terribili i cuori de' vostri ascoltatori, e far che viventi discendano, in ispirito, tutti al sepolcro del Santo Padre.

Ma, allor appun-

rés, soyez ensuite tellement réservé à semer à propos la morale, que les auditeurs ne s'en aperçoivent pas, & que néanmoins vous remplissiez cette grande obligation imposée à quiconque monte en chaire; mais qu'ils la sentent naître plus de leur propre cœur, que de la force de vos paroles.

*Je m'explique : vous devez, par exemple, parler à différentes reprises du passage de votre héros à une autre vie ; & ce sera le lieu à représenter, avec les plus vives couleurs, l' inexorable mort qui tantôt renverse les trônes, tantôt brise les sceptres, tantôt foule aux pieds jusqu'aux couronnes & aux tiaras. Alors, comme une MECHÉ qu'il suffit d'approcher POUR FAIRE FEU, une seule parole suffit pour remplir de vérités terribles les cœurs de vos auditeurs, & faire que les vivans descendent tous en esprit dans le tombeau du Saint Pere.*

*Mais alors il sera*

to farà tempo, dirò così di refuscitargli; esponendo repentinamente agli occhi della loro mente, il genio di Benedetto, come quello che, a caufa delle fue rare virtù, è superiore alle ruine de' tempi, e sfida la morte d'oscurar, se può, la sua gloria, o pur di cancellare il suo nome dal libro degli uomini mortali.

Non dimenticate di far un analisi delle sue opere, per andar spiegando i suoi pregi ad uno, ad uno; ma riluca sopra tutto quella sua anima eccelsa, che averebbe stupito anche Roma pagana, e vedasi intanto, com' essendo stato l'edificazione, il conforto, e la gloria di Roma Cristiana, si meritò, e riscosse l'ammirazione di tutto l'universo.

In breve: il vostro cuore s'infiammi, e si sfoghi indifferentemente, e come meglio gli torna, or in pianto, ed or in esultazione; in maniera che, anche le nu-

*temps de le ressusciter ( pour m'exprimer ainsi ), en exposant tout d'un coup aux yeux de leur esprit, le génie de Benoit, comme celui qui, à cause de ses rares vertus, est supérieur aux ruines des temps, & qui défie la mort d'obscurcir, si elle peut, sa gloire, ou même d'effacer son nom du catalogue des hommes immortels.*

N'oubliez pas de faire une analyse de ses œuvres, pour en développer le mérite de chacun en particulier; mais qu'on voie sur-tout briller cette ame élevée, qui auroit étonné Rome la païenne; & qu'on voie comment, ayant été l'édification, le soutien & la gloire de Rome Chrétienne, il a mérité & excité l'admiration de tout l'univers.

*Bref, que votre cœur s'enflamme, & qu'il s'exhale indifféremment & comme bon lui semblera, tantôt en gémissemens, tantôt en cris de joie, de manière même que les nuages servent à faire*



vole, servano per far venir fuori, con maggior forza, la luce, e rendano più profonda l'impressione, che fa il contrasto del grand' uomo, che abbiamo perduto, colla dolce memoria di averlo posseduto tra noi, e co' grandi esempi che ci ha lasciati.

Le idee vengono a folla, e la mia immaginazione si confonde, perchè si tratta d'un Papa che fin anche i Protestanti compiangono; onde quando pure fossi un secondo Michel-Angelo, farebbe forza di rinunciare all' affinito di designarvene un ritratto; ma mi consolo pensando, che voi siete uomo da intendere, e da spiegarvi meglio di me.

Industriatevi solamente, che si veda sempre il gran Lambertini, e mai l'oratore; lodandolo con delicatezza, e con sobrietà, cioè evitando al possibile i fonti comuni, e facendo in maniera, che le lodi da loro stesse, sgor-

fortir avec plus de force la lumière, & à rendre plus profonde l'impression que fait le contraste du grand homme que nous avons perdu, avec le doux souvenir de l'avoir possédé au milieu de nous, & avec les grands exemples qu'il nous a laissés.

Les idées se présentent en foule, & mon imagination se confond, parce qu'il s'agit d'un Pape que les Protestans eux-mêmes regrettent; c'est pourquoi, fussé-je un second Michel-Ange, je serois obligé de renoncer à l'entreprise: mais ce qui me console, c'est de penser que vous êtes un homme qui entendez & qui vous expliquez mieux que moi.

Appliquez-vous seulement à faire voir toujours le grand Lambertini, & jamais l'orateur; en le louant avec délicatesse & avec sobriété, c'est-à-dire, en évitant autant qu'il est possible les lieux communs, & en faisant

ghino dal fondo del racconto delle di lui magnanime azioni, e rimontino verso Dio, che è l'autore d'ogni bene; affinché sorpre- si, da quando in quando, i vostri uditori da queste grandi e celesti immagini, sia la loro anima commossa, ed ottenga la vostra orazione il suo fine, che è di ergere ne' loro cuori un fontuoso mausoleo, e non già d'imprimere nella lor memoria un elegante, e spiritoso epiraffio.

Certamente, che l'eleganza non è inimica di questa specie di ragionamenti, anzi un' Orazione funebre non è bella, se non in quanto è pittoresca; ma l'eleganza dee efferne un modo, e non già la sostanza, od il principale agente: altrimenti gli elogi anderebbono, come pur troppo vediamo, a sepellirsi con coloro che si lodano, e passa tosto nell' oblio, quel che meritò il lodato, e quel che ne disse il

*en forte que les louanges d'elles-mêmes for- tent du fond du récit de ses magnanimes actions, & remontent vers Dieu, qui est l'auteur de tous biens; tellement que vos auditeurs surpris de temps en temps de ces grandes & célestes images, leur ame soit émue, & que votre discours parvienne à son but, qui est d'ériger dans leur cœur un magnifique mausolée, & non pas d'imprimer dans leur mémoire une élégante & ingénieuse épi- taphe.*

*Il est certain que l'élégance n'est pas ennemie de cette espece de discours, & que même une Oraïson funebre n'est belle qu'autant qu'elle est pittoresque; mais l'élégance doit en être un mode, & non la substance ou le principal ressort: autrement les éloges iroient, comme nous le voyons trop souvent, s'ensevelir avec tout ce qui en est l'objet, & on oublie bientôt également ce qu'a mérité celui qui est loué, & ce qu'en a dit celui*

Iodante.

Ne è da stupirne, perchè quel, che si produce per forza, o pergioco di spirito, è un chiarore di pur' apparenza, e passaggiero; là dove tutto al contrario, quando la robusta verità, e la bella natura tengon la penna, ne nasce un eloquenza, che resiste ad ogni prova, e non cede nemmeno al tempo vorace, come vediamo della famosa orazione di Plinio; benchè, questa sia, secondo il giudizio de' conoscitori, al quanto afflettata, e benchè non sia che 'l Panegirico d'un gentile. La ragione ne è chiarissima: quel che è vero in sua propria sostanza, è vero sempre, e quel che è vero in questo senso, non può mai finire di piacere, perchè gli usi cangiano, ma la natura non cambia mai.

Io farei per ciò inconsolabile, se vedessi, che si fosse dato il carico di far l'elogio del gran Lambertini ad un, che non sapesse far

*qui l'a loué.*

Et il ne faut pas s'en étonner, parce que tout ce qui n'est qu'un effort ou qu'un jeu d'esprit, n'est qu'une lueur de simple apparence & purement passagere; au lieu que quand la forte vérité & la belle nature tiennent la plume, il en naît une éloquence qui résiste à toute épreuve, & qui ne cède nullement au temps destructeur, comme nous le voyons pour le fameux PANÉGYRIQUE DE PLINE; quoiqu'il soit, au jugement des connoisseurs, un peu affecté, & quoique ce ne soit que l'éloge d'un païen. La raison en est très-claire: ce qui est vrai de son fond, est toujours vrai, & ce qui est vrai en ce sens, ne peut jamais cesser de plaire, parce que les usages changent, mais la nature ne change jamais.

Je serois cependant inconsolable, si je voyois qu'on eût choisi, pour faire l'éloge du grand Lambertini, un homme qui ne

altra cosa, che esser elegante : ma son contento al *non plus* *ultra*, che abbiamo eletto voi, perchè dal quel poco, che mi avete fatto vedere, di altre vostre composizioni, giudico di ciò, che potete far in questa giacchè *ab ungue leonem* ; e giacchè si mette là vela secondo il vento.

Son sicuro, che non si trovare neppure una frase, che non sia ben martellata, ed in sua giusta proporzione, nè troppo lunga, nè troppo corta, un discorso tagliato non e mai robusto. E son più che certo, che partiranno dalla vostra mente tratti di fuoco che, in camin facendo per venir sulla carta, sbaraglieranno tutte quelle idee, che non son degne di entrare nell'elogio di un uomo sì straordinario, e sì cospicuo. E nel tempo stesso faranno, che l'Italia, per imitare il gran modello che rinovellate alla di lei memoria, abbandoni tutti i di

*scût faire autre chose qu'être élégant : mais je suis content jusqu'au NON PLUS ULTRA, qu'on vous ait choisi ; parce que sur le peu que vous m'avez fait voir de vos autres compositions, je juge de ce que vous pouvez faire, vu que AB UNGUE LEONEM, & vu QU'ON MET LA VOILE SELON LE VENT.*

Je suis sûr qu'on n'y trouvera pas même une phrase qui ne soit bien *martellée* & dans la juste proportion, ni trop longue ni trop courte. Un discours taillé n'est jamais robuste. Je suis plus que certain qu'il partira de votre esprit des traits de flamme, qui, *chemin faisant, pour se placer sur le papier, disperseront toutes les idées qui ne sont pas dignes d'entrer dans l'éloge d'un homme aussi extraordinaire & aussi illustre ; & ils feront en même temps que l'Italie, pour imiter le grand modèle que vous rappelez à son souvenir, abandonnera tous ses préjugés, & entre autres*

lei pregiudizi, e tra questi, quello di dar ascolto ai compositori di soli *concetti*; ma gli sforzi a ritornare oramai alla fatica seria, ed al vero fonte dell' eloquenza; come per parte mia, non lascio mai di predicare a certi giovani oratori miei amici, sforzandomi, quanto mi è possibile, di alienarli da quelle assurde discordanze, che ci portano continuamente a mettere, accanto del sublime, lo stile burlesco.

In fatti cosa è mai più stravagante, che l'innalzarsi di là dalle nuvole per cadere poi di piombo, e goffamente nel fango? I forestieri, e specialmente i Franzesi ce ne befano, e ne han ragione; perchè, quantunque i loro discorsi sieno più superficiali che sostanziosi, conservano almeno l'unità dello stile, il che, sebbene non sia qualità primaria, è non però la prima a far impressione alla nostra mente, onde avviene, che si so-

*celui d'écouter ceux qui ne donnent que des concetti, & les forcera d'en revenir désormais à des travaux sérieux, & à la vraie source de l'éloquence; comme de mon côté je ne cesse jamais de le prêcher à certains jeunes orateurs de mes amis, en m'efforçant, autant qu'il m'est possible, de les détourner de ces absurdes discordances qui les portent continuellement à mettre le style burlesque à côté du sublime.*

En effet, y a-t-il rien de plus extravagant que de s'élever d'un côté jusqu'aux nues, pour retomber ensuite lourdement & platement dans la fange? Les étrangers, & en particulier les Français, s'en moquent, & ils ont raison; car quoique leurs discours soient plus superficiels que substantiels, ils conservent au moins l'unité de style, qualité qui, sans être la principale, est néanmoins la première à faire impression sur notre esprit: d'où il

fre più tosto un uomo, che racconta le cose alto alto, ma con facilità, e naturalizza, che un altro che suda per abbatter l'albero intiero, ma dà più colpi al terreno, che al tronco. E quindi può dirsi, che presso i Franzesi, il giudizio si lagna, perchè lo lasciano a corto, e dicongli troppo poco; ma presso noi, il senso comune grida, perchè facciamo sovente, unioni ridicole.

Animo dunque; all'opra: E spero, che quando l'avrete finita, vorrete volentieri farla leggere al vostro vero amico, e servitor fedele,

F. L. G.

Roma, 10 Mag.  
1758.

P. S. Vi prego di portare i miei ossequj al nostro piccolo Padre, e dirgli, quanto mi affliggo, pe' suoi dolorosi acciacchi, i

*arrive qu'on supporte plutôt un homme qui raconte les choses uniment, mais avec facilité & d'une manière naturelle, qu'un autre qui sue pour abattre l'arbre entier, mais qui donne PLUS DE COUPS PAR TERRE, QU'A L'ARBRE MÊME. C'est pourquoi on peut dire que chez les Français le jugement a à se plaindre, parce qu'ils LE LAISSENT DE COURT, & qu'ils lui disent trop peu; mais chez nous LE SENS COMMUN se récrie, parce que nous faisons souvent des assemblages ridicules.*

*Courage donc à la besogne: j'espère que quand vous l'aurez achevée, vous voudrez bien la faire lire à votre véritable ami & fidele serviteur,*

Frere Laurent  
Ganganelli.

A Rome, ce 10 Mai  
1758.

P. S. Je vous prie de présenter mes civilités à notre petit Pere, & de lui dire combien je suis affligé de ses douloureuses indispositions, les-

quali sono una perdita per tutti. *quelles sont une perte pour TOUT LE MONDE.*

<i>Texte Italien.</i>	<i>Traduction littéraire.</i>	<i>Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.</i>
LETTERA CX.	LETTRE CX.	LETTRE CX.
<i>Al Signor Conte.</i>	<i>Au Seigneur COMTE.</i>	<i>A Monsieur LE COMTE***.</i>
<p><b>P</b>RENDO, caro amico, la penna per scrivervi, e quantunque sieno già scorsi otto giorni, non so ancora, per così dire, se quel che mi è accaduto sia cosa reale, o più tosto un sogno, o un delirio di febre ardente. Mi tocco il polso, mi guardo intorno, e trovo pur troppo vero, che sono sano, e veglio. E pure quello stesso FRA LORENZO che vi ama, e che vi amò sempre teneramente, è divenuto senza saper come, nè perchè, Cardinale.</p>	<p><b>J</b>E prends la plume, mon cher ami, pour vous écrire. Quoiqu'il y ait déjà huit jours écoulés, je ne sçais encore, pour ainsi dire, si ce qui m'est arrivé, est une réalité, ou plutôt un songe, ou un délire de fièvre chaude. Je me tâte le pouls; je me regarde de tous côtés; &amp; je trouve cependant trop vrai que je suis sain, &amp; que je veille. C'est cependant ce même FRA LAURENT, qui vous aime, &amp; qui vous aimera toujours tendrement, qui est devenu Cardinal, sans sçavoir comment ni pourquoi.</p> <p><i>C'est là pour vous, mon cher fils, une ample matière à ré-</i></p>	<p><b>J</b>E vous apprends; mon cher ami, dans la solitude où vous êtes pour quelques semaines, que ce FRERE GANGANELLI, qui vous aimait toujours tendrement, est devenu Cardinal, &amp; qu'il ne sçait lui-même ni comment ni pourquoi.</p> <p>Il y a des évènements dans le cours de la vie dont on ne peut rendre compte: ils sont amenés par des circonstances, &amp; ordonnés par la Providence, qui est le principe de tout.</p> <p>Quoi qu'il en soit, pourpré ou non pourpré, je n'en serai pas moins tout entier à vous, &amp; je serai toujours char-</p>
<p>Eccovi, caro figlio, nella solitudine in cui vi siete</p>		

ritirato per qualche settimana, ampia materia di meditazione. In fatti; perchè tra tanti soggetti capacissimi, è caduta l'elezione su un povero Frate? E se era scritto, che si dovesse fare quest' onore all' abito di S. Francesco, perchè è toccato in sorte ad un semplice, e pusillanimo come me, mentre che ci sono tanti Religiosi meritevoli e valenti?

È incredibile, dice il mondo, parlando del Cardinal Ganganelli, che abbia fatto un sì gran salto, senza occulti maneggi e ghemine; ma voi mi conoscete, e sapete di più, che nel corso della vita ci accadono cose, delle quali non possiamo renderne ragione. La Provvidenza, che è il vero principio del tutto, le ordina, e le circostanze poi pare, che le partoriscono.

Del resto, caro amico, la porpora non ha potuto cam-

*flexions* dans la solitude où vous êtes retiré pour quelques semaines. En effet, pourquoi, parmi tant de sujets très-distingués, le choix est-il tombé sur un PAUVRE-FRERE? *Et s'il étoit écrit que cet honneur dût être fait à l'habit de S. François*, pourquoi est-il tombé en partage à un simple & pusillanime comme moi, pendant qu'il y a tant de Religieux si méritans & si capables?

*Il est incroyable*, dit le monde, en parlant du Cardinal Ganganelli, *qu'il ait fait un si grand saut*, sans manège, sans intrigues & sans tours de passe-passe. *Mais vous me connaissez, & vous savez de plus que dans le cours de la vie, il nous arrive des choses dont nous ne pouvons rendre raison. La Providence, qui est le vrai principe de tout, les ordonne, & il paroît ensuite que les circonstances les amènent.*

*Du reste*, mon cher ami, la pourpre n'a pu me chan-

mé de vous voir & de vous obliger.

Quelquesfois je me tâte le pouls pour sçavoir si c'est bien moi-même, vraiment étonné de ce que le sort qui m'élève à une des plus grandes dignités, n'ait pas tombé de préférence sur quelqu'un de mes confreres; il y en a nombre à qui cela eût parfaitement convenu.

Tout le monde dit, en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli: Il n'est pas croyable que, sans intrigue; sans cabale, il soit parvenu jusques-là; & cependant cela est bien vrai.

O mes livres! ô ma cellule! Je sçais ce que je quitte, & j'ignore ce que je vaistrouver. Hélas! bien des importuns viendront me faire perdre mon temps; bien des ames intéressées me rendront des hommages simulés.

Pour vous, mon cher ami, perséverez dans la vertu. On est au-dessus de toutes les dignités quand on est sincé-



biarmi, onde il mio cuore arderà sempre di desiderio di servirvi e di vedervi, per quanto si può in questo mondo, felice, e contento, mediante la vostra bella perfeveranza nel cammino della virtù, che è l'unico mezzo per renderfi superiore a tutte le dignità della terra. Ma pensate, caro figlio, che 'l'perseverar dipende dall'evitar le occasioni, e dal diffidarsi delle proprie forze; onde abbiate per massima certissima, che, chi presume, ricade certamente.

Infilzo queste riflessioni a fine, che il piacer della notizia che vido, non vi trasporti ad obliar tutto, per andar come tanti altri a farmi, in iscritto, ed a voce, de' complimenti, che sono il mio tormento, specialmente quando vengono da parte degli amici.

Le apparenze mondane sono tut-

ger; *c'est pourquoi mon cœur brûlera toujours du désir de vous servir, & de vous voir heureux & content, autant qu'on peut l'être en ce monde, moyennant votre constante persévérance dans le chemin de la vertu, qui est l'unique moyen pour se rendre supérieur à toutes les dignités de la terre. Mais pensez, mon cher fils, que la persévérance dépend du soin d'éviter les occasions, & de se défier de ses propres forces. C'est pourquoi tenez pour maxime très-certaine, que quiconque présume de soi-même, retombe très-certainement.*

*J'enchaîne ces réflexions, afin que le plaisir de la nouvelle que je vous donne, ne vous transporte pas à oublier tout, pour venir, comme tant d'autres, me faire, par écrit ou de vive voix, des compliments, qui sont mon tourment, spécialement quand ils viennent de la part de mes amis.*

Les apparences mondaines sont tou-

rement vertueuses. La persévérance n'est promise qu'à la défiance de soi-même, & qu'à la fuite des occasions. Quiconque a de la présomption, doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je pense que les papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire passer mon nom au-delà des Alpes, pour apprendre aux diverses nations quand j'aurai la migraine, & quand je me ferai saigner, j'en ris de pitié. Les dignités sont des pièges qu'on a brillantes pour qu'on s'y laissât prendre. Peu de personnes connoissent bien les désagréments de la grandeur. On n'est plus à soi; & de quelque manière qu'on agisse, on a des ennemis.

Je pense comme S. Grégoire de Nazianze: il s'imaginait, lorsque le peuple se rangeoit pour le voir passer, qu'on le prenoit pour un animal, extraordinaire. Je ne m'accoutume point, je

te inganni: E se in molte cose è necessario pel bene pubblico, di non lacerare il falso velo, che le copre; ma passar docilmente per dove passan gli altri; qual consolazione resterebbe ad un uomo, se non potesse sfogarsi co' suoi amici?

Ed in verità; oh il bel guadagno, che ho fatt' io! questa dignità, che pare, per dir così, che beatifichi un uomo in questo mondo; quanto non è terribile, e crudele? Basta dire, che dee responderli à Dio, sulla propria anima, di quelle cose stesse, che quando si era un particolare, era qualche volta un merito di stringer le spalle, ed uniformarsi al deciso. Basta riflettere, che se allora io m'ingannava in consigliando altrui non potea nuocere, se non ad alcuni particolari; ma oggi un mio consiglio potrebbe far male all'intera greggia di Gesù-Christo. In una pa-

tes des tromperies; & si en plusieurs choses il est nécessaire, pour le bien public, de ne pas déchirer le voile trompeur qui les couvre, mais de passer avec docilité par où en passent les autres, quelle consolation resteroit à un homme, s'il ne pouvoit pas se décharger le cœur vis-à-vis de ses amis?

Et en vérité, ô le beau profit que j'ai fait! Cette dignité qui paroît, pour ainsi dire, mettre un homme en ce monde au comble du bonheur, combien n'est-elle pas terrible & cruelle! Il suffit de dire qu'on doit répondre à Dieu sur son âme des choses même sur lesquelles, lorsqu'on étoit simple particulier, c'étoit quelquefois un mérite de baisser les épaules, & de se conformer à ce qui a été décidé. Il suffit de faire réflexion que si alors je me trompois en donnant des conseils, je ne pouvois nuire qu'à quelques particuliers; mais aujourd'hui un de mes conseils pourroit nuire au troupeau entier de Jésus-Christ. En un mot,

l'avoue, à cet usage; & si c'est là ce qu'on appelle grandeur, je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes frères: je suis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons roturières; & je ne crains point ce reproche; car je n'apprehende que l'orgueil. Il est si subtil, qu'il fera son possible à dessein de me pénétrer & de me saisir; mais je verrai le néant qui est en moi, & qui m'environne: c'est le meilleur moyen de repousser l'amour-propre.

N'allez-pas vous aviser de me faire un compliment quand vous viendrez me voir, c'est une marchandise que je n'aime pas, & sur-tout de la part d'un ami. Mais voilà des visites, c'est-à-dire tout ce qui me contrarie, & ce qui me rend depuis quelques jours insupportable à moi-même. La

rola, basta considerare, che la coscienza del Santo Padre è, in una certa maniera di dire, discaricata su quella de' Cardinali; perchè questi sono rigorosamente tenuti in solido a vigilare, a resistere, ed a rappresentargli non solo una, ma due e tre volte l'utile, ed il danno della Christianità. Ed oh il laborioso, e difficile obbligo!

Da una parte vengono gl'importuni per togliervi un tempo che vi è tanto prezioso; e pure non è permesso di congedarli, perchè la buona creanza nol soffre, e perchè si rischierebbe, giacchè l'uomo pensa sempre al male, di farsi reputare per superbo.

Dall'altra parte gli adulatori, e le anime interessate vi circondano, e con simulati omaggi alimentano il vostro amor proprio; ed oh Dio, che funeste conseguenze non è da temersene!

Ed eccovi, caro figlio, qual è il vero

*il suffit de considérer que la conscience du Saint Pere est, pour ainsi dire, déchargée sur celle des Cardinaux, parce qu'ils sont rigoureusement tenus solidairement à veiller, à lui résister, & à lui représenter, non-seulement une, mais deux ou trois fois, ce qui est de l'avantage ou du désavantage de la Chrétienté. O la pénible & laborieuse obligation!*

D'un côté viennent des importuns vous enlever un temps qui vous est si précieux; & cependant il n'est pas permis de les congédier, parce que l'honnêteté s'y oppose, & parce qu'on risqueroit de se faire taxer de fierté, vu que l'homme pense toujours à mal.

D'un autre côté les flatteurs & les ames intéressées vous assiègent, & par des hommages simulés ils nourrissent votre amour-propre; & quelle funeste conséquence, ô Dieu! n'en a-t-on pas à craindre!

*Voilà, mon cher fils, quel est le vrai*

grandeur a exactement les nuages, les éclairs & les tourbillons, comme les tempêtes: j'attends le calme & le moment de la sérénité. Je suis sans réserve, & au-delà de toute expression, ainsi que par le passé, votre bon & vrai serviteur, &c.

*A Rome, ce 3 Octobre 1759.*

aspetto del Cardinalato: or giudicate voi, se i miei veri amici debbono congratularsene meco, o pur compassionarmi. Ah! che io conosco pur troppo, che rabbia è. So il ben che lascio, ma non so il male, che troverò nel procelloso, ed immenso mare, in cui m'ingolfo; onde sospirando dico: O mia cara cella! o miei cari libri!

A che mi serve, che la Gazzette facciano passare il mio nome al di là dalle Alpi? e vadano annunziando alle diverse nazioni, quando mi troverò con mal di testa, o quando mi sia stato fatto un salaffo; se prescindendo dalle suddette terribili verità, io ho perduto la mia preziosa libertà, e so di certo, che in qualunque maniera, io mi porterò, è impossibile che la mia condotta possa piacere intieramente a tutti gli uomini, non che a Dio, che giudica anche le giustizie.

*point de vue sous lequel il faut envisager le Cardinalat. Or jugez si mes vrais amis doivent s'en réjouir avec moi, ou plutôt me porter compassion.*

*Ah! que je connois bien trop ce que c'est! Je sçais le bien que je quitte, mais je ne sçais pas le mal que je trouverai dans la mer orageuse & immense où je m'engage; c'est pourquoi je dis en soupirant: O ma chere cellule! ô mes chers livres!*

A quoi me sert-il que les Gazettes fassent passer mon nom au-delà des Alpes, & aillent annoncer à diverses nations quand je me trouverai avoir mal à la tête, ou quand on m'aura fait une saignée; si, même en faisant abstraction des terribles vérités susdites, j'ai perdu ma précieuse liberté; & si je sçais certainement que de quelque manière que je me comporte, il est impossible que ma conduite puisse plaire entièrement à tous les hommes, beaucoup moins à Dieu, qui juge jusqu'aux justices mêmes?

Quindi ogni volta, che prendo a considerare le industriose arti dell' umana politica, ne rido per compassione; perchè vedo chiaro, che coll' aver inventato quel che si chiamano onori, o ricchezze, si è proposto di adescarci, e farci piegare il collo ad un giogo, che altrimenti, senza un miracolo di carità, o un portento di amor per la patria, nessun uomo accetterebbe.

Pochi fanno, che il peso e sempre tanto più grande, quanto più grandi appajono gli onori, e le ricchezze; e pochi pensano, che *latet anguis in herbâ*. Imperciocchè se pensassero ai crepaci, ed ai disgusti, che sono inseparabili dalle grandezze, e dagli onori qualsivogliano; io credo fermamente, che non si troverebbe più neppure, chi volesse accettare una corona, non che un baston di comando.

Ma voi mi direte;

*C'est pourquoi, toutes les fois que je me mets à considérer les détours tortueux de la politique humaine, j'en ris de pitié, parce que je vois clairement qu'en inventant ce qu'on appelle honneurs ou richesses, elle s'est proposé de nous amorcer & de nous faire plier la tête sous un joug auquel aucun homme ne se soumettroit autrement, sans un miracle de charité ou un prodige d'amour pour la patrie.*

*Il en est peu qui sçachent que le poids est d'autant plus grand, que les honneurs & les richesses paroissent plus considérables; peu qui pensent que LATET ANGUIS IN HERBA. C'est pourquoi si l'on réfléchissoit aux CRÊVE-CŒURS & aux dégoûts qui sont inséparables des grandeurs & des honneurs quels qu'ils soient, je crois fermement qu'il ne se trouveroit plus personne qui voulût accepter une couronne, beaucoup moins un BASTON DE COMMANDEMENT.*

*Mais vous me di-*

perchè,

perchè, prevenuto, come io sono, contra le grandezze, mi sono andato mischiando in questi guai ? Ah ! caro amico, perchè bisogna, che la volontà di Dio sia fatta, e non la mia.

Del rimanente quando vedrò, che al mio apparire la gente si mette in linea, per lasciarmi passare, o per vedermi, io dirò meco stesso quel che diceva S. Gregorio Nazianzeno, che s'immaginava, che lo prendessero per un animale straordinario. Continuerò per tanto a riguardar tutti gli uomini come miei fratelli, e mi crederò onorato ugualmente, quando mi son creduto fin ora, quando uno ( sia anche il più povero di tutti ) mi faccia la grazia di parlarmi, o di accostarsi a me. E se la mia nuova grandezza ne vorrà mormorare, io risponderolle, che è impossibile cambiar natura, o sia un abito fatto, che presto a poco produce l'istesso effetto.

*rex pourquoi, prévenu comme je le suis contre les grandeurs, me suis-je engagé dans ces malheurs ? Ah, cher ami ! c'est qu'il faut que la volonté de Dieu soit faite, & non la mienne.*

*Du reste, quand je verrai, à mon approche, le monde se ranger, pour me laisser passer, ou pour me voir, je dirai en moi-même ce que disoit S. Grégoire de Nazianze, qu'il s'imaginoit qu'on le prenoit pour un ANIMAL EXTRAORDINAIRE. Je n'en continuerai pas moins de regarder tous les hommes comme mes freres, & je ne me croirai pas moins honoré que je ne me suis cru jusqu'à présent, quand quelqu'un, fût-ce le plus pauvre de tous les hommes, me fera la grace de me parler ou de m'aborder : & si ma nouvelle grandeur en veut murmurer, je lui répondrai qu'il est impossible de changer la nature, ou une habitude tellement enracinée, qui produit presque le même effet.*

Averò per conseguenza mala grazia, & le maniere goffe; ma perchè vergognarmene? Ogni uno fa, che io non son nato figlio di un gran Signore. Ma quel che potrebbe farmi vergogna veramente, farebbe l'orgoglio; perchè se è tanto abominevole in qualunque persona si annidi; cosa dovrebbe dirsi, se alzasse bandiera in casa mia? Questo sì che mi fa paura, e ne tremo già, perchè so, che è un veleno sottile, che s'insinua, quando men si teme: ma io non mi scorderò mai di S. Arcangelo, e così ricordandomi sempre i miei poveri natali, mi manterrò nello stato di potermi ridere de' vani tentativi del mio amor proprio.

Oh quante altre cose bisognerebbe che vi diceffi, per alleggerirne alquanto il mio cuore; ma si avvicina l'ora del mio nuovo martirio, cioè delle visite, nelle quali, malgrado quel

J'aurai en conséquence mauvaise grace, & des manières grossières; mais pourquoi en rougir? Chacun sçait que je ne suis pas NÉ FILS D'UN GRAND SEIGNEUR. Mais ce qui pourroit me faire vraiment rougir, ce seroit l'orgueil, parce que s'il est si détestable en quelque personne qu'il s'en niche, que devroit-on dire s'il levoit l'étendard dans ma maison? C'est ce qui me fait peur, & j'en tremble déjà: c'est que je sçais que c'est un poison subtil qui s'insinue lorsqu'on le craint le moins. Mais je n'oublierai jamais S. ARCHANGELO; & en me rappelant toujours ainsi ma naissance pauvre, je me maintiendrai en état de pouvoir me moquer des vains efforts de mon amour-propre.

O combien d'autres choses seroit-il besoin de vous dire pour alléger un peu mon cœur! Mais voici l'heure de mon nouveau martyre qui approche, c'est-à-dire, des visites, dans lesquelles, quelque dé-

che ne sento, è d'uo-  
po tacermi, perchè,  
come ho detto, po-  
chi sono gli uomini,  
che conoscono i  
mali, che si nascon-  
dono sotto le gran-  
dezze; onde corre-  
rei pericolo di scan-  
dalizzarli, se me ne  
lagnassi.

Aspetto perciò  
con impazienza,  
che questo tempo  
passi: e buono s'è  
che son sicuro, che  
passerà, perchè l'e-  
mozione è figlia  
della novità, onde  
un avvenimento  
non tarda mai ad  
invecchiare, e dop-  
po un mese, o due  
non sene parla piu.  
Ed ecco come le  
grandezze, quasi  
altretrante tempe-  
ste morali, hanno  
anch' esse le loro  
nuvole, i baleni,  
ed i turbini, e las-  
cian vedere la sere-  
nità, in lontananza.

Voglia il Cielo che  
io la trovi presto;  
e se la vostra espe-  
rienza non vi per-  
mette di assistermi  
co' vostri consigli,  
non cessate però di  
pregare Dio, che  
mi conceda il suo  
fanto lume, e rice-  
vetevi intanto un

plaisir que j'en res-  
sente, *il est besoin de*  
*me taire, parce que,*  
*comme je l'ai dit, il*  
*y a peu d'hommes qui*  
*connoissent les maux*  
*cachés sous les gran-*  
*deurs. C'est pourquoi*  
*je courtois risque de*  
*les scandaliser, si je*  
*m'en plaignois.*

*J'attends néan-*  
*moins avec impatien-*  
*ce que le temps passe;*  
*& le bon est que je suis*  
*sûr qu'il passera,*  
*parce que l'émotion est*  
*filie de la nouveauté;*  
*ce qui fait qu'un évé-*  
*nement ne tarde ja-*  
*mais à vieillir, &*  
*après un mois ou deux*  
*on n'en parle plus. Et*  
*voilà comme les gran-*  
*deurs, semblables à*  
*autant de tempêtes*  
*morales, ont elles-*  
*mêmes leurs nua-*  
*ges, leurs éclairs &*  
*leurs tourbillons,*  
*& laissent voir la*  
*sérénité dans l'éloi-*  
*gnement.*

*Peuille le Ciel que*  
*je la trouve bientôt!*  
*Et si votre expérience*  
*ne vous permet pas de*  
*m'assister de vos con-*  
*seils, ne cessez pas*  
*ou moins de prier*  
*Dieu qu'il m'accorde*  
*sa sainte lumière, &*  
*recevez toujours une*  
*embrassade plus ten-*



abbraccio più tene-  
ro che mai, perchè  
il sono più che pel  
passato, e più che  
non potrei spiegare,  
vostro fedele amico,  
e servitore, &c.

*dire que jamais, par-  
ce que je suis plus  
que par le passé, &  
plus que je ne pour-  
rois vous l'expli-  
quer, votre fidele a-  
mi & serviteur, &c.*

Roma, 3 Ottobre  
1754.

A Rome, le 3 Oc-  
tobre 1754.

Je vais terminer ce tableau par deux extraits qui  
me paroissent devoir mériter une place ici.

*Texte Italien.*

*Traduction lit-  
térale.*

*Traduction pré-  
tendue faite par  
M. Caraccioli.*

LETTERA XCIII.

LETTRE XCIII.

LETTRE XCIII.

*Al medesimo ( Me-  
dico ).*

*Au même Médecin.*

*Au même ( M. \*\*\*;  
Médecin ).*

**F**INISCO questa  
Lettera, perchè de-  
vo andar a vedere  
l'avvisatovimio Mi-  
lordo, che ha un  
pensare, ed una es-  
pressione tanto ner-  
boruta quanto Er-  
cole avea di forza  
nelle braccia. Io mi  
rodo, che non sia  
stato educato coi  
nostri principi, per-  
chè son sicuro, che  
sarebbe stato un se-  
condo S. Agostino.  
Dicefi, ch' gl' In-  
glesì, per le loro  
fatezze corporali,  
sieno stati chiamati

**J**E finis cette Let-  
tre, parce que je  
dois aller voir mon  
Milord dont on vous  
a parlé, qui a une  
façon de penser &  
une expression aussi  
nerveuse qu' *Hercule*  
avoit de force dans les  
bras. *J'enrage de ce*  
qu'il n'a pas été élevé  
dans nos principes,  
parce que je suis sûr  
qu'il eût été un second  
*Saint Augustin*. On  
dit que les *Anglais*,  
pour la beauté du  
corps, ont été appelés  
*ANGLI*, comme qui  
dirait *ANGELI* : &

**J**E vous quitte  
pour aller voir un  
Milord qui pense  
fortement, & qui  
s'exprime de même.

Angli, quasi Angeli. Ed io, facendo riflessione a certi lancia sublimi, che fuol dare la loro mente, tanto inclinata a meditare, e che i loro filosofi hanno tramandati fino a noi, dico che questa etimologia sta loro veramente bene, anche in riguardo delle facoltà spirituali. E perciò non so darmi pace, quando penso alla sciagura, che gli ha separati da noi: ma lasciamo questo punto, perchè, in vece di finire, comincierei da capo.

moi, en faisant réflexion à certains élans sublimes qu'a coutume de faire leur esprit, si porté à méditer, & que leurs philosophes ont fait passer jusqu'à nous, je dis que cette étymologie leur va vraiment bien, même à l'égard des facultés spirituelles; & pour cela je ne saurois être tranquille, quand je pense au malheur qui les a séparés de nous. Mais laissons cet article, parce qu'au lieu de finir, je commencerois derechef, &c. &c.

*Texte Italien.**Traduction littéraire.**Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.*

## LETTERA CXXII.

## LETTRE CXXII.

## LETTRE CXXII.

*Al Marchese  
CARACCIOLI.*

*Au Marquis  
CARACCIOLI.*

*Au Marquis  
CARACCIOLI.*

**R**ENDO a V. S. ill<sup>ma</sup>. grazie infinite pel libro provvistomi, intitolato: *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans*. L'ho letto attentamente, e posso

**J**E rends à votre Seigneurie illustrissime des graces infinies pour le livre qu'elle m'a procuré, intitulé: *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans*. Je

**J**E vous rends mille actions de graces, Monsieur, pour l'Ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre: *Les derniers Adieux de la*

dirle , che quella tal  
 fvisceratezza mater-  
 na onde ha ella fa-  
 puto condirlo , ope-  
 ra con tanta forza  
 full' anima , che io  
 ne sono stato viva-  
 mente commosso ,  
 e lo riguardo non  
 già semplicemente  
 come un opera if-  
 truttiva , ma come  
 un libro che appa-  
 rtiene al cuore , e  
 come un trattato di  
 educazione vera-  
 mente perfetto , e  
 compito ; e quindi  
 tanto maggiormen-  
 te ne conchiudo ,  
 ch' ella avrebbe do-  
 vuto darcelo in ita-  
 liano.

*J'ai lu attentivement ,  
 & je puis dire que  
 cette tendre affection  
 maternelle , dont vous  
 avez scû l'assaison-  
 ner , opere avec une  
 si grande force sur  
 l'ame , que j'en ai  
 été vivement tou-  
 ché , & je le regarde  
 non plus simplement  
 comme un Ouvrage  
 instructif , mais com-  
 me un livre qui ap-  
 partient au cœur ,  
 & comme un traité  
 d'éducation vrai-  
 ment parfait & com-  
 plet ; & de là j'en  
 conclus d'autant plus  
 hardiment , que vo-  
 tre Seigneurie au-  
 roit dû nous le don-  
 ner en italien , &c.  
 &c. &c.*

*Maréchale à ses en-  
 fans. C'est le livre  
 du sentiment , & qui  
 agit si fortement sur  
 le cœur , que j'en  
 ai été vivement at-  
 tendri. Vous devriez  
 nous le donner en  
 italien , d'autant  
 plus que je le regar-  
 de comme un traité  
 d'éducation parfait-  
 tement complet ,  
 &c. &c. &c.*

Je m'arrête ici. J'ai cru ne pouvoir mieux finir  
 mes *triangles* que par le petit extrait d'une Lettre  
 adressée au *Marchese Caraccioli* lui-même. J'ai trem-  
 blé , je l'avoue , qu'il ne renvoyât *in latino* son *mar-  
 quisat* , & l'Épître si flatteuse pour l'Auteur des *derniers  
 Adieux de la Maréchale à ses enfans*.

Franchement dites-moi , *Signor Marchese* , d'après  
 le rapprochement des trois textes dont je viens de  
 former le tableau , que voulez-vous que nous pen-  
 sions de vos *Lettres italiennes* mises en parallèle avec  
 les *françaises* ? En toute ame & conscience , votre  
 version n'est-elle pas une paraphrase libre , très-libre ,  
 on ne peut pas plus libre ; si libre , qu'on n'a jamais  
 autant abusé des *libertés de la traduction gallicane* ?  
 Rappelez-vous que dans votre Discours préliminaire

de la premiere édition ( pages 21, 22 ), vous aviez juré, foi de Gentilhomme, que vous nous donniez une traduction *d'autant plus fidelle ; que vous avez regardé comme sacrées les productions d'un Pontife tel que Clément XIV*, & que vous avez même poussé l'exactitude de la traduction jusqu'à laisser les omissions de dates. Rappelez-vous que dans la Préface de votre seconde édition, vous nous assurez que vous avez revu l'Ouvrage italien, & que vous l'avez comparé avec la traduction française, dans laquelle vous avez trouvé quelques fautes que vous avez fait disparaître, pour rendre aux pensées leur véritable sens. ( P. 18. ) Or *quo facto fieri dicam*, Signor Marchese Caraccioli, qu'ayant revu l'Ouvrage italien, & que l'ayant comparé avec la traduction française, votre italien renferme non-seulement grand nombre de phrases, de pensées, de figures, de sentences, de proverbes, mais même des fragmens entiers, dont on n'apperçoit pas la moindre trace dans votre français ? Par quelle opération magique, dans une *production de Clément XIV*, tellement sacrée que vous n'avez pas voulu y toucher, souvent ce qui se lit au haut de la premiere page italienne, ne se trouve-t-il que quatre pages plus bas dans la version française ? Par exemple, la *Lettre CIV italienne*, quoiqu'à peu près d'un caractère de la même grandeur que celui de l'Ouvrage français, renferme *seize pages* bien pleines & bien fournies, tandis que le français n'en renferme que *neuf* ; ce qu'à la seule inspection des différens textes on peut vérifier. Apprenez-nous, de grace, Signor Marchese, comment s'est opéré sous votre plume ce prodige de traduction.

Une phrase, sans doute, peut se traduire de plusieurs manieres ; mais si dans la version l'on ne trouve pas au moins la teinte des idées que renferme le texte original, on ne se contentera pas de dire que la traduction est mauvaise & infidelle, mais on assurera

qu'il n'y a pas ombre de traduction ; qu'il y a au contraire une refonte totale du texte de l'Auteur : on inférera de là qu'il y a imposture ou dans l'original ou dans la copie.

Je suppose qu'un Ouvrage, sous le nom d'*Epîtres familières de Cicéron*, vît le jour en français pour la première fois, & qu'on le publiât comme traduit du texte latin, dont personne n'auroit encore constaté l'authenticité. Prenons une phrase au hasard ; celle-ci, par exemple : *Si benè vales, tibi gratulor ; ego autem benè valeo*. Supposons qu'on traduise d'abord cette phrase de cette façon : *Si vous vous portez bien, je vous en félicite : pour moi, je me porte bien*. Qu'à cette traduction on substitue celle-ci : *Si vous jouissez d'une bonne santé, je vous en fais mon compliment ; quant à la mienne, elle est très-bonne*. Cette version seroit sans doute plus élégante : mais quoique faite en d'autres termes que la première, elle ne seroit pas révoquer en doute l'authenticité du texte primitif, quand même personne ne l'auroit lue.

Si dans une nouvelle traduction on retrouvoit la même phrase sous cette forme : *Si vous n'avez pas la gravelle, cela est heureux ; car c'est un mal douloureux : pour moi je n'ai pas la goutte ; cette traduction rapprochée de la précédente, seroit assurément très-inexacte, parce qu'elle renfermeroit une nuance des plus tranchantes. Cependant elle conserveroit dans ses idées quelque analogie éloignée avec le sens de la première version, par la raison que n'avoir ni la gravelle ni la goutte, c'est jouir de la santé, au moins sous ce rapport.*

Mais, si au contraire, bien loin de parler de *gravelle* & de *goutte*, dans un endroit où il ne s'agit que de *santé*, & de *complimens* faits à ce sujet, on lisoit dans la nouvelle version : *Si vous n'avez pas de procès, vous êtes heureux ; pour moi je n'aime pas les Procureurs ;*

les lecteurs s'écrieroient en se regardant : « Quoi !  
 » l'Auteur d'une pareille besogne se dit *traducteur* !  
 » En vit-on jamais un de cette espèce ? N'est-ce pas  
 » plutôt un empyrique, qui nous vend de sa drogue  
 » sous le nom d'*Epîtres familiales de Cicéron* ? Qui  
 » peut douter que ces *Epîtres* n'aient été fabriquées à  
 » plaisir ? En effet , outre que personne n'a vérifié  
 » l'ouvrage de *Cicéron* , un homme qui a le front  
 » de nous donner des phrases de son crû sous le  
 » nom de version , peut n'avoir pas fait plus de fa-  
 » çon pour fabriquer tout simplement le texte origi-  
 » nal qu'il prétend avoir traduit. »

Cela posé , *Signor Marchese* , formons un second tableau qui rapprochera la traduction de l'opérateur dont je viens de parler , de celle du commencement de la Lettre CIV , telle qu'elle est traduite par le *Signor Caraccioli*.

Texte latin de Cicéron.	Traduction très- étonnante.	Texte italien de la Lettre CIV , rendu littéralement.	Traduction pa- rallèle de M. Caraccioli.
<i>Si benè vales , tibi gratulor ; ego autem benè valeo.</i>	Si vous n'avez pas de procès , vous êtes heu- reux ; pour moi , je n'aime pas les Procureurs.	JE me suis le- vé de bonne heu- re , parce qu'il ne m'a pas été pos- sible de vous ré- pondre hier au soir , & parce que les idées sont plus fraîches le matin.	LA perte que l'Eglise vient de faire , mon R. Pere , dans la personne de Be- noît XIV , m'est d'autant plus sensible , que j'a- vois en lui un excellent pro- tecteur.

Avouez , mon cher *Marchese* le traducteur , qu'il est  
aussi plaisant que la perte que l'Eglise a faite dans la  
personne de *Benoît XIV* , vous ait fait lever de bonne  
heure , parce que vos idées sont plus fraîches le matin ,  
que de voir le traducteur des *Epîtres de Cicéron* trou-

ver des *Procureurs* & des *procès* là où il n'étoit question que de *santé* & de *félicitation*.

Aussi vous parlez d'or quand vous nous dites que *les connoisseurs s'apercevront bientôt qu'on trouve dans les Lettres italiennes LE TON qui distingue un original d'une traduction : I conoscitori si arvederanno subito... quel tuono che distingue l'originale da una traduzione.* Ah ! oui sûrement. Ce *ton* y est si bien marqué , votre *original* est si *distingué* de votre *copie* , qu'on vous rendra la *dovuta giustizia* de l'avoir pris dans votre français sur tout un autre *ton* que vous ne l'avez fait dans l'italien.

En effet , le *ton* du français de la *Lettre XXXVIII, à la Vénitienne* qui avoit traduit *Locke* , se ressent de l'aménité du style qu'on doit toujours employer en écrivant au beau sexe , lors même qu'au lieu des fleurs dont la nature veut qu'il se pare , il manie les épines de la *métaphysique*. Dans votre italien , au contraire , quel langage rébarbatif ! L'*attribut principal & essentiel* , & la *qualité purement accidentelle* : l'*être absolu & l'être relatif* : la *partie A* de l'*OBJECTUM* qui *frappe la partie A* du *SUBJECTUM* qui reçoit l'*impression* : la *partie B* qui *frapperait la partie B* : les *esprits animaux* qui , par la *présence des objets* , *déterminés à couler par le moyen du cerveau* , plutôt dans des *muscles* que dans d'autres , &c. Vous conviendrez que voilà un ton des plus *metaphysico-chirurgico-pédantesques* , si jamais il en fut , & d'autant plus étonnant sous la plume de Ganganelli , que dans la même Lettre il persiffla l'idiome scholastique du *Capitaine Aristote* & de son Lieutenant *Scot*.

Je me suis , en vérité , fort amusé du nouveau *VADIUS* employant vis-à-vis la *Philaminte* italienne la *partie B* qui *frappe la partie B*. Vous avez bien fait de nous supprimer dans le français tous ces *B* ; car jamais cette lettre initiale ne doit se placer sur

les levres d'un homme de la bonne compagnie, en présence des femmes. Comment donc Ganganelli avoit-il imaginé d'aller parler de *B* à sa docte Vénitienne ? Et comment vous, *Signor Marchese*, pouvez-vous appeller tout ce jargon-là *CERTAINES TOUCHES*, *CERTAINS COUPS DE PINCEAU* qui se donnent en italien : *Nella lingua italiana certi tocchi, e certe pennellate* ?

Vous qualifiez de ce nom tout ce qu'il vous a été impossible de traduire en français, *che mi impossibili di esprimere in francese*. Si donc la figure de la terre, le nombre, le mouvement, l'éloignement des astres, leur diamètre, les antipodes de Colomb, le télescope de Galilée, sur-tout l'Évangile de Jésus-Christ, qui est le télescope de nos âmes (Voyez ci-dessus, Lettre 38 italienne.), n'ont point été traduits par vous, j'en conçois maintenant la raison ; c'est que ce sont de *CERTAINES TOUCHES & DE CERTAINS COUPS DE PINCEAU* qui se donnent en italien.

Autre *TOUCHE* que vous n'avez pu traduire : Les Anglais qui, pour la beauté du corps, ont été appelés *ANGLI*, comme qui diroit *ANGELI*. (Lettre XCIII.) Fort bien ! Mais vive l'Auteur, comme qui diroit le vénérable Bede, où vous avez puisé ce trait. Vous avez manqué votre coup ; il falloit renvoyer *in latino* cette réflexion sur les Anglais ; car le jeu de mots entre *Angli* & *Angeli* n'est sensible & piquant qu'en latin, & non en italien. Autre *TOUCHE* : L'éloquence de Saint Cyprien comparée au sabre de Scanderberg, qui d'un seul coup abattoit la tête d'UN BŒUF : *Anzi alla sciabla di Sanderbergo, che d'un colpo solo mozzava la testa ad un bue*. (Lett. CXVI ital. tom. 2, page 84.) C'est bien dommage que vous n'ayiez pu nous donner cette métaphore en français ; car c'est une belle & grande image que celle de ce grand sabre de Scanderberg, ce terrible pourfendeur !



Mais seroit-ce aussi une certaine **TOUCHE** que cette phrase de la *Lettre CXXII*, adressée à votre *Seigneurie illustrissime* : *L'ho letto attentamente ; je l'ai lu attentivement* ( l'Ouvrage intitulé , *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans* ) ? Dans votre traduction française , Ganganelli ne dit point qu'il ait lu ce livre de M. Caraccioli. Sans doute il vous étoit d'une difficulté épouvantable de traduire ces trois mots ; mais sans doute aussi , à ce que disent vos ennemis , les gens de parti , ayant à nous prouver après coup que Ganganelli sçavoit le français , & ayant composé votre texte italien postérieurement au français , vous avez cru devoir insérer dans l'italien que Ganganelli avoit lu attentivement vos derniers Adieux de la Maréchale , Ouvrage français ; d'où vos lecteurs concluroient que Ganganelli sçavoit le français à merveille : tournure assurément fort adroite , mais qui par malheur ne quadre plus avec ce qu'on avoit d'abord lu dans l'édition faite en cette langue ; car rappelez - vous que Ganganelli vous y invite à donner cet Ouvrage en français. Comment n'avez-vous pas vu qu'en composant votre italien , il falloit , pour n'être pas incohérent , supprimer cette invitation ? Convenez , *Signor Marchese* , que vous avez été bien mal-avisé de ne pas nous donner encore là une CERTAINE **TOUCHE**.

En vain , pour chercher à nous faire prendre le change sur toutes ces **TOUCHES** , nous avez - vous dit que vous avez **ABRÉGÉ** quelquefois , pour suivre la trace du génie du siècle , qui n'agrée point les longs ouvrages : *qualche volta ho abbreviato , per andar in traccia del genio del secolo il quale le opere non gradisce di lungo lavoro*. ( Voyez p. v du prem. vol. ital. )

Je vous avoue , *Signor Marchese* , qui parlez si bien italien , que je ne conçois pas ce système d'abrégé. Je vois bien clairement que vous avez abrégé ; car la

*Lettre CX* française, ainsi que toutes les autres ci-dessus transcrites, n'est assurément pas de la même *stature* que la Lettre italienne, puisque celle-ci est deux fois plus longue. Sur cet article je me donnerai donc bien de garde de vous faire la moindre querelle. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que, 1<sup>o</sup>. vous dites n'avoir *abrégé que quelquefois*, *qualche volta*; & cependant les trois quarts de vos *cent trente-deux Lettres italiennes* contiennent des morceaux entiers qu'on ne retrouve pas dans les françaises: & vous appelez cela *avoir abrégé quelquefois*! Vous êtes, *qualche volta*, *Signor Marchese*, d'une hardiesse bien étonnante.

2<sup>o</sup>. Les Lettres françaises n'étant, comme je l'ai prouvé, non pas ce que vous appelez un *VIEIL HABIT RETOURNÉ*, mais un tissu de centons cousus avec art, il résulte de là que la version faite en cette langue, n'est, de votre aveu, qu'un mélange de rognures des Lettres italiennes de Ganganelli; & comme l'*abrégé* forme la moindre partie de l'ouvrage *menuisé* par l'Abréviateur, l'extrait ne peut jamais être que la moindre partie de l'Auteur rapetissé. Ainsi les Lettres françaises de Ganganelli ne forment pas la portion principale de sa correspondance épistolaire. Sçavez-vous ce qui résulte de là? C'est qu'en lisant ces Lettres françaises, on ne tient rien, en croyant tenir tout: on juge Ganganelli sur un Ouvrage qui n'est pas proprement le sien, puisque ce n'est qu'un *abrégé*, à ce que nous apprend lui-même le *Signor Marchese* qui l'a traduit. À quoi se réduit donc l'emphase de toutes ces exclamations que, par une mal-adresse insignifiante, vous avez placées précisément dans le Discours préliminaire français? Il semble en effet, à la lecture de ces Lettres, voir Ganganelli sortir du tombeau, & présenter lui-même son propre portrait au siècle & à la postérité: il semble entendre dire aux hommes: *ME VOILA*

**TEL QUE J'ÉTOIS ..... VOILA QUELLES FURENT..... MES PENSÉES LES PLUS SECRETES..... enfin ME VOILA TOUT MOI-MÊME.**

Quoi ! *tout lui-même, tel qu'il étoit !* Doucement, *Signor Marchese*, doucement. Vous avez été trop vite en besogne ; vous avez introduit trop tôt sur la *scène française* Ganganelli *sortant du tombeau & montrant son portrait* : il falloit réserver ce coup de théâtre pour votre *farce italienne*. Trop de *pétulance gâte tout*. Car ce n'est que dans les *Lettres italiennes* que vous n'avez point abrégées, où Ganganelli peut s'écrier : *Me voilà tout moi-même*, puisque dans les *Lettres françaises* vous ne nous avez donné qu'un *petit Ganganelli*.

A quoi se réduit donc ce fameux arrêt prononcé par l'enthousiasme ; qui jugeant Ganganelli d'après ces *Lettres françaises*, & *canonisant son génie* d'après sa plume, le plaçoit au rang des *immortels* ? Je ne vois qu'un seul parti à prendre, c'est d'interjeter appel de cet arrêt, non pas au *futur Concile*, non pas du *Pape mal informé au Pape mieux informé*, mais d'interjeter appel du jugement sur le *Pape mal connu* par ses *Lettres françaises*, au *Pape mieux connu* par ses *Lettres italiennes*.

En effet, d'après le dire même du *Signor Marchese*, nous sommes forcés de trouver deux Ganganelli dans les deux textes totalement différens l'un de l'autre ; car M. Caraccioli, *traducteur du français & éditeur de l'italien*, veut absolument que nous jugions Ganganelli d'après ses *Lettres*.

Or Ganganelli, dans l'italien, nous donne des idées sans ordre & sans liaison : ce sont des cascades perpétuelles : il parle de *migraine* & de *saignée* en même temps que de la *persévérance chrétienne* (V. Lett. CX) ; de la *Gazette* en même temps que de *son humilité*. (Ibid.) Sans cesse il emploie des métaphores gigan-

tesques & burlesques : le *fabre de Scanderberg* est affimilé à la langue de *Saint Cyprien* : ses raisonnemens ne sont que des dissertations seches & abstraites , telle que sa réfutation du *système de Locke* ; son style est lâché , diffus , pesant & monotone.

Dans le français , au contraire , ce même Ganganelli est fardé , maniéré , pincé , musqué ; il est tout en images ; il fème les figures & les fleurs à pleines mains ; il aime tant *la gaieté* , qu'il en est quelquefois bouffon : ses tableaux sont pittoresques , ses portraits sont en miniature ; il ne s'appesantit sur rien ; il effleure les matieres ; il papillonne , il perfifle , il badine ; son style est coupé , épigrammatique , antithétique ; & pour tout dire en un mot , on y voit briller le *néologisme* & l'*enluminure* à la mode.

Voilà donc deux Ganganelli qu'on ne prendra jamais pour *Ménechmes* ; l'un ne nous donnant que de grandes périodes italiennes dénuées de nerf , d'intérêt & de chaleur ; l'autre n'écrivant que de petites phrases sentencieuses où dominent les faillies & les pointes. Auquel des deux Ganganelli devons-nous nous en rapporter ? Lequel des deux devons-nous croire être l'Auteur véritable des fameuses Lettres ?

Le problème n'est pas difficile à résoudre , *Signor Marchese* ; d'un mot je vais trancher la difficulté. Ni l'un ni l'autre des deux Ganganelli n'aura la palme épistolaire : tous deux sont des personnages factices. Pour le Ganganelli français , la preuve en est acquise ; plus de cent pages de cet Ouvrage ont établi que c'étoit *M. le Marquis Caraccioli* : & quant au Ganganelli travesti en italien , je vais lui arracher le masque & le nommer ; il s'appelle *Signor Marchese Caraccioli* , mais un *Signor Marchese* qui n'est pas rompu à écrire en italien. Or le *Padre Maestro* Ganganelli ne peut être individuellement le même que le *Signor Marchese* Caraccioli : en outre le premier écrivoit l'ita-

lien en maître, tandis que le second l'a écrit en écolier. Donc les Lettres italiennes ne sont pas de Ganganelli.

Saisissez bien ce petit raisonnement, *Signor Marchese*. 1°. C'est M. Caraccioli qui a composé les Lettres italiennes, parce que telles qu'on nous les a données, elles se trouvent avoir une physionomie si différente des Lettres françaises, que nécessairement l'Editeur a dû en être & en a été l'Auteur.

Nous établirons cette assertion en répondant à une question qu'on a faite lorsque les Lettres italiennes ont paru. Frappés d'y rencontrer une infinité d'idées & de phrases qui ne se trouvent pas dans le français, & de voir que cependant dans plusieurs endroits le français & l'italien se suivent de mot à mot, quelques-uns de ceux qui doutent encore de l'imposture des *Ganganelliques*, demandent si de la variété qui se trouve entre la substance du texte français & celle de l'italien, en admettant même le dernier pour un abrégé, on ne pourroit pas conclure que le texte italien porte l'empreinte d'un *original* ?

Il faudroit être d'une crédulité bien niaise pour se livrer à un pareil soupçon ; car cette différence du français & de l'italien est précisément un nouvel artifice de l'imposteur.

M. Caraccioli étoit trop rusé pour ne pas sentir que si, après nous avoir donné le français comme une traduction fidelle, il alloit nous donner le texte italien parfaitement conforme au premier, on s'apercevrait aux tournures & aux idiotismes, que son italien n'eût été qu'une traduction du français. Comme cependant, n'ayant point d'original italien, il falloit bien absolument en fabriquer un, & qui, dans le fond, eût au moins quelque ressemblance & quelque analogie avec les Lettres françaises, il crut qu'il pareroit aux deux inconvéniens en étendant le texte italien, convaincu que cette paraphrase donneroit à ce  
texte

texte-précisément cet air quelconque d'originalité qui l'embarrassoit , que le public attendoit , & dont le faussaire avoit un besoin indispensable , pour soutenir sa gageure aux yeux des sots : & voilà M. Caraccioli qui étend , qui amplifie , qui paraphrase en italien ses Lettres françaises , & qui s'écrie : *O tempora ! ô mores !* ( Tom. 2 , p. 89. ) Ce n'est pas de l'italien , mais cela ne fait rien ; c'est toujours une idée de plus , dont il nuancera son nouveau texte. Il s'accroche même à des vers latins. *Amant alterna Camæna.* ( Lett. ital. LXXXIII , tom. 2 , p. 23. ) *Latet anguis in herbâ.* ( Lettre ital. CX , tom. 2 , p. 28. ) *Brevis esse laboro , Obscurus fio.* ( Lett. ital. CXVI , tom. 2 , page 88. ) *Incidit in Scyllam , cupiens vitare Carybdim.* ( Lettre ital. CXIX , tom. 2 , page 137. ) *Nota* qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans le français. Nous nous attendions à de la prose italienne , & ce n'est pas là de l'italien : mais cela revient au même pour M. Caraccioli ; ce sont toujours dix-huit mots de plus.

Il s'est rappelé un quatrain de Métastase , & aussitôt il l'insère :

*Voce dal sen fugita ,  
Poi richiamar non vale :  
Non si trattien lo strale ,  
Quando dal arco uscì.*

( Lett. ital. LXXXVIII , tom. 2 , p. 51. )

Pas un mot de tout cela dans le français.

Trois autres vers se présentent encore sous la plume de notre faiseur d'italien , & il en enrichit son manuscrit.

*Sola l'Etrusche voci e cribra e affina.* ( T. 2 , p. 43. )

*Fa faccia tosta , e va con lieta fronte ,*

*Sperando che venga ogni ora un accidente.* ( T. 2 , p. 47. )

Pas un mot de tout cela dans le français.

H h

Pour faire dire à Ganganelli, en badinant, qu'il sçait à peine mettre en forme quelque argument dans le patois d'Aristote, M. Caraccioli ajoute tout de suite : *In FERISON, BARALIPTON, DARAPTI, FRISO-SOMORUM.* (Lett. ital. CIII, tom. 2, p. 188.) Pas un mot de tout cela dans le français ; mais n'importe. Charmante plaisanterie, Monsieur Caraccioli ! Comment Ganganelli, qui avoit professé la philosophie, pouvoit-il, même en badinant, écorcher ce vers technique de l'école ? En le citant exactement, n'eût-il pas pu également le tourner en ridicule ? Où a-t-il pris le *ferison*, *baralipton*, pour *ferio*, *baralipton* ? Il n'y a pas de petit écolier de philosophie qui ne puisse relever le *Pere Maître* Ganganelli, & qui ne soit en état de lui apprendre que *ferio*, *baralipton*, & non *ferison*, *baralipton*, est la fin du fameux *Barbara*, *celarent*, *darii*. N'est-il pas visible que le *ferison* n'est pas une faute de typographie, mais une *anerie* de M. Caraccioli, qui depuis long-temps a égaré ses vieux cahiers de philosophie ?

Enfin, pour donner une idée du talent du *Signor* qui nous donne de l'italien à la toise, je supplie mes Lecteurs de comparer la *Lettre XCI*, (P. 87 & suiv.) qui contient vingt-quatre mortelles pages italiennes, & à peu près onze françaises. Comment M. Caraccioli, travaillant sur la longueur, a-t-il pu faire une aussi fastidieuse amplification ? Qu'on lise, & on verra que d'une vingtaine de lignes écrites en français sur certaines *Inquisitions*, il est venu à bout de faire un petit *factum* sur le tribunal du *Saint-Office* de Rome.

Qu'on prenne la *Lettre LXXXVIII*, à M. Stuart, (Tom. 2, p. 43.) & l'on entendra Ganganelli lui dire :

*Ma che peccato, che voi negligiate la nostra lingua ! Io credo fermamente, che non vi è italiano che la conosca così bene come voi, perchè ordinariamente noi l'impariamo dalla sola nutrice, o al più da un poco*

*di lettura, sicchè rari sono quelli che fanno, per dir così, che vi sia una grammatica, ed un dizionario. Ma qual libro non è familiare a voi ? Voi che non contento di conoscere a pelo le definizioni di ogni parola.*

*C'est bien dommage s'il négligeoit l'italien : qu'il croit fermement que les Italiens ne connoissent pas aussi bien cette langue que M. STUART, parce qu'ordinairement ils ne l'apprennent que par leurs nourrices, ou tout au plus par un peu de lecture, &c. &c. qu'enfin tous les livres sont familiers à M. STUART, qui connoît à ravir la définition de tous les mots. En vain l'on chercheroit dans le français des traces de ce compliment fait à M. Stuart sur ses rares connoissances en fait d'italien. Il y a sur cet article une lacune dont le motif n'est pas difficile à entrevoir ; c'est que depuis la publication des Lettres françaises, on auroit pu deviner que ce M. Stuart dont j'ai déterré, au commencement de cet Ouvrage, comme on doit se le rappeler, l'intimité avec M. Caraccioli, ne sçavoit pas assez l'italien pour correspondre avec Ganganelli. Il falloit par conséquent prouver que non-seulement M. Stuart sçavoit l'italien, mais même qu'il sçavoit toutes les langues : & il est bien singulier que M. Caraccioli, qui pouvoit craindre qu'on ne lui fit la même objection pour plusieurs autres personnages à qui les Lettres sont adressées, ait choisi de préférence M. Stuart, dont la qualité de *Gentilhomme Ecossois* juroit un peu plus avec celle de puriste italien. Ainsi le *Signor Marchese* a fait, comme on dit, d'une pierre deux coups ; il répond à une objection contre l'authenticité de ses Lettres, & en même temps il a l'avantage de faire de la prose italienne.*

De tout ceci que conclure ? Que de toutes ces citations, & de mille autres que j'omets pour ne pas excéder mes Lecteurs, il n'y a pas un mot qui y ait trait dans le français. Et le *Signor Marchese* appelle



toutes ces additions disparates, l'*ô tempora ! ô mores !* le *latet anguis in herbâ*, &c. &c. &c. &c. &c. un air original, un air de franchise, d'énergie que les connoisseurs appercevront sur le champ, & qui se trouve évidemment dans les Lettres italiennes : *I conoscitori si avvederanno subito che la FRANCHEZZA, L'ENERGIA ... si trova evidentemente nelle Lettere italiane*, &c. (Tom. 1, p. iv de l'*Avvertimento al Lettore*.)

Il faut tout dire : peut-être M. Caraccioli eût choisi un autre système pour le genre de fabrication de son italien, s'il n'eût pas été nécessité par les circonstances. Qu'on se rappelle la malheureuse aventure de la traduction faite à Florence. Furieux de s'être vu gagner de vitesse par les Florentins, qui avoient traduit sur son français, & se trouvant dans l'impossibilité d'employer la même ressource, parce que c'eût été une gaucherie de ne pas donner à son édition italienne des Lettres originales un petit air étranger qui n'eût été imité par personne, il lui fallut, bon gré, malgré, pour que son édition n'eût aucun air de famille avec la Florentine, qui avoit suivi le français mot à mot, prendre le contre-pied, & dénaturer le fond des Lettres qu'il donnoit en italien. Tellé fut la revanche du tour cruel qu'on lui avoit joué ; espiéglerie à laquelle assurément ne s'attendoient pas les Florentins ; & comme M. Caraccioli est un mortel né sous la plus heureuse étoile, on ne peut pas dire de lui : *On ne s'avise jamais de tout* ; car pour lui les difficultés se changent en moyens.

2°. Après avoir démontré que Ganganelli n'est point Auteur des Lettres italiennes, parce que j'ai pris sur le fait M. Caraccioli les fabriquant, je vais rendre l'imposture encore plus sensible, en prouvant que le texte italien de ces Lettres est farci de solécismes & de barbarismes ; d'où il sera aisé de tirer cette conséquence : Donc ces Lettres attribuées à Ganganelli

comme originales, sont supposées : car apparemment écrivant dans sa langue maternelle, il ne s'est pas avisé de violer sans cesse les règles les plus communes de la grammaire italienne.

D'abord, pour en agir loyalement avec le *Signor Caraccioli*, je le préviens que je ne le chicanerai pas sur une quantité infinie de mots, parce qu'il pourroit m'objecter qu'ils ne sont que des erreurs de typographie, & que c'étoit justement pour cela qu'il avoit cru devoir prévenir le public par la note insérée à la fin de la table du tome second, *Non ostante gli errori di sillabe, &c.* J'ai dévoilé ci-dessus l'artifice de cette note : mais soit ; pour le moment, faisons semblant de la prendre pour argent comptant, & en conséquence faisons grace au *Signor Marchese* sur tout ce que nous pourrons, *ad duritiam cordis*, imputer à l'inadvertance de son Imprimeur. Ainsi nous passerons l'éponge sur *padria* pour *patria*, faute répétée très-souvent dans ces Lettres ; *esaggerare* (Tom 1, p. 3.) pour *esagerare* ; *jo* (P. 4.) qui se prononceroit comme l'espagnol *yo*, pour *io* ; *pen-sar' AL altro* (P. 42.) pour *pensare AD altro* ; *il Patre Mabillon* (P. 12.) pour *Padre Mabillon* ; *sghizzi* (P. 102.) pour *schizzi* ; *donatorio* (P. 159.) pour *donatario* ; *et intanto* (P. 23.) pour *ed intanto*, &c autres de cette espece. Tout ceci peut absolument ne passer que pour des vétilles : allons au solide.



## B O R D E R E A U

*DES Solécismes & Barbarismes italiens qui se trouvent dans le Texte italien des Lettres données sous le nom de Ganganelli, qui étoit véritablement ITALIEN, & dont M. Caraccioli, qui se dit être ITALIEN d'origine, se prétend l'Editeur.*

1°. *JE* lis *anzi un stupore*. (Page 4.) C'est ce qui s'appelle un outrage fait au rudiment de la langue italienne, qui défend d'abrégier jamais avant un mot qui commence par *s* suivie d'une autre consonne. Il falloit dire *uno stupore*.

2°. *ELLA M'IMPARA* *che con la di lui grazia, noi possiamo render meritorie*, &c. (page 7.) : Elle m'apprend qu'avec sa grace nous pouvons rendre méritoires, &c. Il falloit dire : *Ella m'insegna*, &c. car *imparare* signifie *DISCERE*, acquérir une connoissance, & non la communiquer, *DOCERE*, *insegnare*. Mais comme le *Signor Marchese* a plus d'usage de la langue française, où le verbe *apprendre* a les deux significations de *discere* & *docere*, il s'est tout simplement servi du mot *imparare*, parce que c'est le premier qu'il a trouvé en feuilletant le dictionnaire. Vous m'avouerez, Monsieur Caraccioli, que ce n'est pas là un *errore di sillabe*, mais au contraire une incorrection majeure, qui n'auroit pas échappé à un Italien.

De même encore (page 30.) vous avez mis, en parlant des dispositions des Romains pour les sciences : *Facilità tale di gesti, che par che vi nascano imparati* : Une telle facilité . . . qu'il paroît qu'ils y naissent instruits. Cet *imparati* est encore vicieux; il falloit *nascano instruiti*.

3°. In altre della maniera come gli uomini son fatti , e da giudicarfi , che se i Monaci , in vece di aver eletto di non far altro , che orare , e contemplare , avessero continuato ad impiegar una parte del tempo in opere utili , il mondo non gli avrebbe tanto gridato dietro ( page 9 ) : *En outre , de la maniere dont les hommes sont faits , il est à croire que si les Moines , au lieu d'avoir choisi de ne faire autre chose que prier & contempler , avoient continué d'employer une partie de leur temps en ouvrages utiles , le monde n'auroit pas tant crié contre eux.*

Il y a , Signor Marchese , dans votre italien un gallicisme des plus frappans , qui est cette tournure : *De la maniere dont les hommes sont faits.* Un Italien auroit pris celle-ci : *Les hommes sont faits de telle maniere que , &c.* *Gli uomini sono fatti di tal maniera che se i Monaci , &c.*

Autre ânerie : *Non gli avrebbe tanto gridato dietro.* Il falloit mettre : *Non avrebbe gridato lor dietro tanto , & non pas gli ,* qui ne peut signifier , dans cet endroit , que *lui* , au datif singulier masculin.

4°. *Veddesi per le cure di S. Benedetto . . . . sortire a schiera da Monte-Casino (a) personaggi illustri , &c.* ( page 11. ) : *On a vu , par les soins de S. Benoît . . . .*

(a) Pour donner une idée de la maniere du Traducteur des Lettres de Ganganelli , citons ce morceau tout entier de la Lettre premiere italienne ( P. 11. ) : *In vigore di questo istituto , che unisce alla vita contemplativa di Maria , la vita attiva di Marta , veddesi , per le cure di S. Benedetto , gran conoscenza de' nostri doveri verso la patria , e verso il prossimo , sortire a schiera da Monte-Casino personaggi illustri in ogni genere , che servirono di tanti campioni alla Religione , ed allo stato.* Ce qui veut dire en français : *En vertu de cet Institut , qui unit à la vie contemplative de Marie , la vie active de Martha , on a vu , par les soins de S. Benoît , grand connoisseur de nos devoirs envers la patrie & envers le prochain , sortir par bandes du Mont-Cassin des personnages illustres en tout genre , qui ont servi de grands défenseurs à la Religion & à l'Etat.* Par exemple , comme le célèbre Abbé

*SORTIR par bandes du Mont - Cassin des personnages illustres, &c.*

Quoi ! *sortire* pour *sortir*, *aller dehors*. Voilà de l'italien nouveau. Quoique *schiera* signifie proprement *rangs de soldats*, ici il est évidemment pris au figuré : mais il ne falloit pas pour cela vous servir du verbe *sortire*, que jamais en italien on n'a employé que pour signifier *faire quelque sortie* ou *se mettre en campagne*, termes militaires, *sortire in campagna*. Voyez le Dictionnaire d'*Antonini*. Il falloit mettre *escire* ou *uscire*. On retrouve encore à la page 12, *sortire*, en parlant des écrits qui sont *sortis de la plume des Peres de la Congrégation de S. Maur*.

5°. *Nel.... celebre Trattato de' Studi monastici, &c.* (page 13.) : *Dans le célèbre Traité des Etudes monastiques, &c.* Mauvais italien, *Signor Marchese* : il falloit dire *degli studi* ; par la raison que les noms commençans par *s* & une autre consonne, demandent l'article *lo*. Par le même principe, au lieu de *dalle punta de' scogli* (page 15.), il faut *degli scogli*, & *degli sforzi* au lieu de *di sforzi*. (Page 40.) C'est sans doute une

*Suger*, Régent du Royaume sous *Louis - le - Jeune*.

*M. Caraccioli* va tirer grand parti de cette idée. Croiroit-on bien qu'il traduit ainsi ce morceau : *S. Benoît sentit qu'on devoit être utile à sa patrie, & il faisoit élever en conséquence des PÉPINIÈRES DE GENTILSHOMMES AU MONT - CASSIN. Il savoit les regles qu'inspire l'amour du prochain.* (P. 9, nouvelle édit. française, tom. 2.)

Oui, assurément, il y a eu *au Mont - Cassin*, du temps de *S. Benoît*, toujours en contemplation dans son désert, une brillante école militaire. Qui en doute ?

*Des pépinières de Gentilshommes au Mont-Cassin* : quelle charade, *Monsieur Caraccioli* ! Allons, convenez que vous avez voulu flatter ici les *Peres Bénédictins* sur le goût dans lequel ils se mettent depuis quelque temps, de se charger des *Collèges* où l'on élève la jeune Noblesse. On ne peut trop admirer l'art avec lequel *M. Caraccioli*, sous le nom de *Ganganelli*, sçait faire entrer dans ses Lettres les moindres petites circonstances du temps.

faute d'impression que *dalle punta* pour *dalla punta*.

6°. Au sujet de *S. Jean-Baptiste*, on lit : *E corrè sulle sponde del Giordano* ( page 14. ) : *Et il courut sur les bords du Jourdain*. *Corrè*, *il courut* : barbarisme, mon cher Editeur italien. Apprenez donc que le verbe *correre* est irrégulier au prétérit : il falloit dire *corse*. Je retrouve encore *sorte* pour signifier *il sort* : *Ma se sorte dal mondo* (ibidem.) : *Mais s'il sort du monde*. Au lieu de *sorte*, il falloit *esce*.

7°. *Da quando in quando* ( page 15. ) : *De temps en temps*. Autre bévue. Quand on veut ne pas écorcher l'italien, on se sert de cette expression : *Di quando in quando*.

8°. *Venite, ed ammirarete in sulle prime gli Apenini, &c.* ( pages 17 & 18. ) : *Venez, & vous admirerez d'abord les monts Apennins*. Vous, Monsieur le Marquis, homme du bon ton, devriez-vous ignorer que le mot *ammirarete* est suranné & populaire ? Il y a plus de deux cents ans que les verbes italiens terminés à l'infinitif en *are*, font au futur *erò*, & non pas *arò*. Le vrai Ganganelli eût dit *ammirerete*.

L'erreur que je relève ici n'est pas une faute d'impression, car elle est répétée ailleurs dans plusieurs autres verbes.

9°. *I vaghi ed i superbi colpi di occhio, &c.* ( p. 18. ) : *Des coups d'œil charmans & superbes*. Quoi ! *colpi di occhio*, des *COUPS d'œil* ! O le plaissant italien, fait à coups de dictionnaire ! Qui ne voit, en effet, que c'est du français tout pur ? En italien on dit *occhiate*, pour l'action de voir ; & quand on veut exprimer une situation agréable à la vue, on dit *viste*.

10°. *Ferrara bella città, che 'l sepolero di Ariosto, &c.* ( page 21. ) : *Ferrare, belle ville : ... que le tombeau d'Arioste, &c. Di Ariosto*. Le Grammairien le moins habile auroit mis *dell' Ariosto*, parce que tous les noms propres de famille demandent l'article dé-

*fini* qui , en italien , sert à exprimer *le* , & non pas le simple *article* qu'on appelle *indéfini*.

11°. *Più la vedrete , e più vorrete vederla* (page 23.): *Plus vous la verrez & plus vous voudrez la voir*. Encore un gallicisme. On dit bien , *più e più volta* , plusieurs fois : *più e più negozi* , beaucoup d'affaires : mais dans deux membres de périodes , il faut dire , *quanto più . . . tanto più*.

12°. *Deposito immenso della scienza , e dello spirito di tutti i Scrittori della terra , &c.* (page 24.): *Dépôt immense de la science & de l'esprit de tous les Ecrivains de la terre , &c. I Scrittori* , pour *gli Scrittori*. Direz-vous que c'est là une faute d'impression?

13°. *I superbi , e bei punti di vista , &c.* (page 25.): *Les superbes & beaux points de vue*. Expression française & nullement italienne , fabriquée mot à mot à l'aide du dictionnaire. Daignez , *Signor Marchese* , ouvrir *Antonini* ; il vous apprendra que *punti de vue* , en italien , s'exprime par *vedute* , tout d'un mot.

14°. *I Francesi . . . che danno il tuono agli altri , &c.* (page 25.): *Les Français , qui donnent le ton aux autres , &c.*

Quoi ! toujours des gallicismes ! Pour celui-ci , il est des plus pommés. Si les Français étoient des organistes qui donnent *le ton* aux musiciens & aux chantres , cette expression , *che danno il tuono* , pourroit devenir italienne dans ce sens ; mais prise dans le figuré , pour signifier un modèle qu'on imite , elle n'est , je vous assure , qu'un idiotisme absolument français. Il est vraiment curieux de voir M. Caraccioli , pour faire goûter Ganganelli aux Français , lui faire parler sans cesse leur langue même en italien. On pourroit adresser à l'Ecrivain de ces Lettres , ce que la servante de Pilate disoit à Pierre : *Galilaus es ; loquela tua manifestum te facit*.

15°. *Talchè vi è sempre con voi di che imparare , &c.*

( page 54. ) : *Tellement qu'il y a toujours avec vous de quoi apprendre.* Un Italien auroit dit , *vi è da imparare , il y a toujours à apprendre , &c.* On lit dans la même page , *Le opere di Newton.* Le plus mince grammairien auroit dit , *del Newton ;* & au lieu de *di Berklei* ( page 55. ) , *del Berklei.*

16°. *Oh i bel spettacolo per la ragione umana ! &c.* ( page 56. ) : *Oh le beau spectacle pour la raison humaine !* Et moi je puis m'écrier : *Oh le beau solécisme !* Sçachez , *Signor Marchese* , qu'il falloit mettre , *bello spettacolo.*

17°. *Degli uomini stravaganti , che han parso , &c.* ( page 58. ) : *Des hommes extravagans qui ont paru.* *Han parso* est une expression barbare. Pour parler italien , il falloit dire , *che son paruti ou parsi.*

18°. *Che non gli è stato possibile di trovarla , &c.* ( page 61. ) : *Qu'il ne leur a pas été possible de la trouver.* Y a-t-il rien de plus contraire aux regles de la grammaire , que de mettre un singulier pour un pluriel ? *Non è stato loro possibile :* Telle sera la variante d'une nouvelle édition.

19°. *La prego a contertarsi , che io non dico nè di sì , nè di no , &c.* ( page 66. ) : *Je la prie de se contenter que je ne dis ni oui , ni non , &c.* Autre solécisme : il falloit mettre , *che io non dica , &c.* Permettez que je vous fasse observer aussi qu'à la page 67 , vous avez mis *Monfignor* pour *Monsignore* , qui étoit indispensable , parce que ce terme de qualification n'est accompagné d'aucune autre. Par exemple , vous êtes *Marquis* : si dans une lettre , vous adressant la parole , je voulois exprimer *Monsieur le Marquis* , je dirois , *Signor Marehese.* Cette qualité ne permettroit pas de mettre un *e* après *Monfignor*. Mais si , sans vous *marquiser* , je voulois vous *monseigneuriser* , je dirois *Monsignore* , & non *Monfignor*. Vous concevez cela maintenant.



20°. *E convengo con lei, che assi pur troppo stampato* ( page 69. ) : *Et je conviens avec elle qu'on n'a que trop imprimé.* Encore un gallicisme. Pour parler italien , il falloit vous exprimer ainfi , *che effi* , ou bien , *fi è pur troppo stampato*. Je lis à la même page : *Far stampar io tra poco : Faire imprimer moi-même dans peu.* Il falloit , *fare stampar* , à cause de l's suivie de la consonne, pour la raison que j'ai donnée ci-dessus.

21°. *Io non le nego , che la più gran parte della gente divota s'immagina , che i Spiriti celesti , &c.* ( page 72. ) : *Je ne nie pas que la plus grande partie des gens dévots s'imaginent que les Esprits célestes , &c. .... La più gran parte* , sent le français à pleine bouche. Il falloit vous servir de *la maggior parte*. Mais ce qui ne sent pas l'italien , c'est *i Spiriti* , pour *gli Spiriti*. Dites-moi donc , *Signor Marchese* , comment Ganganelli , parlant la langue de son pays , échoue sans cesse même sur les *articles* des noms ? Ce n'est cependant pas la mer à boire que ces *articles* italiens.

22°. *Dei sconsigliati , &c.* ( page 75. ) , pour *degli sconsigliati* , &c. Autre école en fait d'*article*.

23°. *E bisogna sentirsi libero , di ogni rancore nell'animo , di ogni alterigia nello spirito , e di ogni singolarità nelle azioni* ( page 76. ) : *Il faut se sentir libre de toute rancune dans l'ame , de toute fierté dans l'esprit , & de toute singularité dans les actions.*

Ne cesserez-vous donc , Monsieur Caraccioli , de nous donner du français pour de l'italien. Au lieu de tous ces *libero di ogni* , &c. il falloit *libero da ogni* , &c. On dit bien , *libero della persona* , mais alors on ne marque pas le terme dont on est libre , mais le sujet qui est libre. Tous ces *di* sont répétés trop souvent dans la même phrase pour être des fautes d'impression.

24°. *A non parlarli mai , nè con ira , nè con dis-*

*prezzo* ( page 77. ) : *A ne leur parler jamais* ( aux domestiques ) *ni avec colere, ni avec mépris.* En voilà une ; pour le coup, qui tiendra bien ici son coin. *Parlarli*, pour *parlar loro*, est un solécisme, si jamais il en fut. *Parlarli* ne seroit bon que pour exprimer le pluriel du substantif *le parler*, *le langage*.

25°. *Ed in vero tanto per la mia maniera di pensare, che per le inclinazioni, io avrei dovuto assolutamente nascere a Parigi* ( page 85. ) : *Et dans le vrai, tant pour ma maniere de penser que pour mes goûts, j'aurois dû absolument naître à Paris.* Nota que c'est ici Ganganelli qu'on fait parler ; & pour prouver que c'est un malheur qu'il ne soit pas né dans la capitale de la France, il parle français en voulant parler italien ; car pour ne pas renier la langue de son pays, il auroit dû dire, *nascere in Parigi*, au lieu de *nascere a Parigi*, qui est un gallicisme tout crud. *L'inclinazione* de Ganganelli pour les idiotismes gallicans, auroit assurément mérité au moins des *lettres de naturalité*. *Monfieur, Sénèque étoit-il de Rome, ou de Paris ?* demande à *Valere* le joueur, son valet *Hector*. *Non, bourreau, il étoit de Rome*, lui répond son maître. C'est ici le cas de l'inverse : & à la question que me feroient les *Hectors* ; si *nascere a Parigi*, est de l'italien *de Rome* ? je leur répondrois : *Non, bourreaux, c'est de l'italien de Paris.*

M. Caraccioli, qui, quoique d'origine italienne, comme on sçait, est né à Paris, ce que peut-être on ne sçait pas, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de faire naître l'Italien Ganganelli à Paris, a pris le parti de lui faire regretter de n'avoir pas eu ce bonheur. Cette petite analogie entre le Marquis Caraccioli, *Editeur des Lettres*, & le *Padre Maestro* Ganganelli, *Auteur des Lettres*, ne laisse pas d'être assez singulière. J'ai administré vingt preuves que tout simplement M. Caraccioli avoit *in vero* glissé dans les Let-

*tres , tanto la sua maniera di pensare , che le sue inclinazioni : tant sa maniere de penser , que ses inclinations.*

26°. *E senz' aver passato , come passano tutti i suoi figli , per l'infanzia , &c. ( page 94. ) : Et sans avoir passé , comme tous ses autres descendans , par l'enfance , &c.*

*Signor Marchese , aver passato .... per l'infanzia , &c. ne fut jamais italien , ni d'origine , ni de naissance.* Le verbe *passare* ne prend pour auxiliaire le verbe *avere* , que lorsqu'il est suivi du régime simple ou l'objet qui reçoit l'action , comme *aver passato il fiume* , *avoir passé le fleuve*. Mais lorsque son régime est composé , il prend pour auxiliaire *essere* : ainsi il falloit dire , *esser passato per l'infanzia*.

27°. *Le virtù le più pure , e le più sublimi ( p. 92. ) : Les vertus les plus pures & les plus sublimes.* Ici il ne faut que des yeux pour convenir que c'est un Français qui nous a fabriqué cet italien. Mettez - vous donc bien dans la tête , Monsieur Caraccioli , qu'on ne répète jamais l'article avant l'attribut du substantif dans la même phrase ou membre de période. Si l'Auteur de cette Lettre eût été le *Pere Ganganelli* , né à *S. Arcangelo* , il auroit dit : *Le virtù più pure e più sublimi*.

28°. *Ah ! quanto ben si vede , che tutte le Accademie del mondo han bisogno di un genio sublime come il vostro , il quale presedendovi , tenghi quasi le mani sul globo elettrico , &c. ( page 102. ) ! Ah ! qu'on voit bien que toutes les Académies du monde ont besoin d'un génie sublime comme le vôtre , lequel y présidant , tienne , pour ainsi dire , la main sur le globe électrique ! Tenghi , qui est la seconde inflexion du singulier du subjonctif que tu tiennes , est un solécisme ; il falloit *tenga*. Le verbe *tenere* , fait à la première & à la troisième du subjonctif *a* , comme tous ses semblables de la seconde classe en *ere*.*

29°. Cioè *ella mediocrità la più ordinaria*, &c. (page 104.): C'est-à-dire, à la médiocrité la plus ordinaire, &c. La *più*, qui forme une répétition de l'article *la* dans le même membre de période, est un gallicisme. Dans la même page, on lit: *Ai studj filosofici*, *Aux études philosophiques*, pour *agli studj*. Plus bas: *Un studio frivolo*, *Une étude frivole*, pour *uno studio*. Ces bévues reviennent trop souvent pour être imputées aux ouvriers de Pissot, *Libraio*, quai des *Augustins*.

30°. *Rubacchiandovi delle frasi da quà, e da là*, &c. (page 107.): Escamotant des phrases par-ci, par-là, &c. Vos barbarismes, *Signor Marchese*, sont trop fréquens pour qu'on puisse dire que vous n'en faites que par-ci, par-là. *Da quà, e da là*, n'est point italien; il falloit dire, *di quà, e di là*. Autre erreur dans la même page: *Vedo bena che non ci son riuscito*, &c. Je vois bien que je n'y ai pas réussi. .... C'est encore une tournure française. Il falloit dire, *Non m'è riuscito* ou *Non ne son riuscito*.

31°. *Pardunque, ch' iddio se compiace a presceglierle le montagne*, &c. (page 115.): Il semble que Dieu se plaît à préférer les montagnes, &c. Autre tournure française. Le verbe *se plaît*, dépendant de *parere*, paroître ou sembler, il falloit dire, *si compiacia*, au subjonctif.

32°. *La santa memoria di fu vostra Signor padre*, &c. (page 126.): La sainte mémoire de feu Monsieur votre pere, &c. *Di fu, de fu*: voilà ce qui s'appelle un gallicisme. Il falloit *del fu*, à cause du mot *Signore* qui suit, de n'étant que l'article indéfini.

33°. *E con quella stessa placidezza, e calma, che parlerebbe a se stesso* (page 128.): Et avec la même tranquillité & la même calme qu'il se parleroit à lui-même. Par la règle des verbes italiens terminés à l'infinitif en *are*, comme je l'ai dit plus haut, il falloit *parlerebbe*, & non pas *parlarebbe*.

34°. *Ma grande che sia la forza de' sensi , e delle passioni , &c.* ( page 128. ) : Mais **GRANDE QUE** soit la force des sens & des passions , &c. Voilà une tournure qui n'est pas heureuse , encore moins est-elle italienne. L'Ecrivain auroit dû se servir de celle-ci : *Ma per grande che sia , &c.* Quelque grande que soit , qu bien , *Sia pur grande , Elle a beau être grande.*

35°. *Se credete , che non ve ne ho fatta la dimanda con bastante umiltà , &c.* ( page 132. ) : Si vous croyez que je ne vous en ai pas fait la demande avec assez d'humilité. Phrase française. *Che non ve ne ho fatta , &c.* Un Italien auroit dit : *Che non ven' abbia fatta , &c.* parce que *credete* étant un verbe d'opinion , il régit le subjonctif.

36°. *Ma fusse mai la ragion per cui mi fugite , che voi avete forse repugnanza ad ogni sorta di ammonizioni , ovunque vengano , e placide che siano ? &c.* ( page 134. ) : Mais la raison pour laquelle vous me fuyez , seroit-ce que vous avez peut-être répugnance à toutes sortes de représentations , **EN QUELQUE PART QU'ELLES VIENNENT** , & quelque modérées qu'elles soient ? &c. C'est là assurément de l'italien bien étrange. *Fusse* , pour *sarebbe* , est tout-à-fait étonnant. *Ovunque vengano , Quodcunque veniant , EN QUELQUE PART qu'elles viennent* , pour *Ondunque vengano , DE QUELQUE PART qu'elles viennent* , est fait pour amuser les lecteurs. *Che siano* pourroit encore donner matière à la critique. C'est apparemment une faute d'impression ; & votre manuscrit portoit incontestablement *sieno*.

37°. *E fa credet loro falsamente , che la Chiesa ama il perseguitare , &c.* ( page 141. ) : Et leur fait croire fausement que l'Eglise aime à persécuter , &c.

Vous oubliez encore ici que le verbe *credet* exige absolument le subjonctif : ainsi *che la Chiesa ama* , nouveau solécisme ; il falloit *ami*.

38°. *Piccola che sia* (page 143.) : *Petite qu'elle soit.* Un Italien qui eût fait les Lettres , auroit mis , *per piccola che sia , quelque petite qu'elle soit.* Et dans la même page , *Sforzi , vani che siano* : *Efforts , vains qu'ils soient , pour per vani che sieno , quelque vains qu'ils soient.*

39°. *Sederebbe molto male ad un uomo che professasse morto al mondo , &c.* (page 148.) : *Il seroit fort mal à un homme qui fait profession d'être mort au monde , &c.* Voilà du français tout pur ; il falloit dire , *Starebbe molto male , Il seroit fort mal.*

40°. *E dico che quella stessa ragione , che ci porta a rimproverare al Sig. Fleuri , il di lui troppo zelo per le libertà della Chiesa Gallicana , portera naturalmente i Francesi a render il contraccambio alla di lei Opera , &c.* (page 157.) : *Je dis que cette même raison qui nous porte à blâmer M. Fleury de son trop grand zèle pour les libertés de l'Eglise Gallicane , portera naturellement les Français à prendre leur revanche sur vos Ouvrages.* Faut-il être très-verfé dans les idiotismes de notre langue , pour sentir que le *Signor Marchese* nous donne ici du français marqué au bon coin ? *Ci porta a rimproverare : Portera naturellement , &c.* Quel italien ! Il falloit dire : *Induce a rimproverare , & Indurrà naturalmente.*

41°. *Un semplice depositario di buona fede , non ha verun diritto , di frustrarlo del dono , &c.* (page 160.) : *Un simple dépositaire de bonne foi , n'a pas le moindre droit de le frustrer du don , &c.* *Frustrarlo del dono.* Il falloit *frustrarlo* ; car *frustare* veut dire *fouetter*. M. Caraccioli nous donne de tout dans les Lettres de Ganganelli , jusqu'aux *étrivieres*.

42°. *In qual caso , dopo aver sperimentati inutili quei mezzi che detta la prudenza , &c.* (page 165.) : *Auquel cas , après avoir trouvé inutiles , par expérience , les moyens que dicte la prudence.* Fort bien , *Signor Mar-*

*chefe !* Encore un solécisme. Lorsque le pronom *quale* sert de qualification, on le met avec une simple préposition ; mais lorsqu'il est relatif, comme ici, signifiant *auquel cas*, il demande l'article *il* ; ainsi il falloit dire, *nel qual caso*.

43°. *Come il nostro Padre S. Francesco, il qual dicea ;* **IDDIO COLL' ISPIRARCI IL DESIDERIO DI FARCI RELIGIOSI, CI HA PRIVATO DELLE MOGLI ; MA TEMO FORTEMENTE CHE 'L DEMONIO NON CI ABBA DATO DELLE SORELLE** *per tormentarci, &c. (page 167.) : Comme notre Pere S. François, lequel disoit : DIEU, QUI NOUS A INSPIRÉ LE DESIR DE NOUS FAIRE RELIGIEUX, NOUS A PRIVÉS DES FEMMES ; MAIS JE CRAINS FORT QUE LE DÉMON NE NOUS AIT DONNÉ DES SŒURS POUR NOUS TOURMENTER.*

Il paroît que le Ganganelli qu'on fait parler ici, aimoit à dire le petit mot pour rire ; mais *je crains fort* que les *Capucines* ou les *Clairistes*, qui sont les *sœurs des Franciscains*, ne soient pas très-édifiées des propos joyeux du *Pere Maître Ganganelli* : heureusement il n'étoit alors que *Cordelier*. Quoi qu'il en soit, son Editeur a oublié de faire accorder dans son italien *le participe* avec le pronom. Au lieu de *privato*, il falloit dire *privati*, à cause du *ci*, qui signifie nous.

44°. *Nè tampoco mi maraviglio, Eccellenza, che sua Maestà medesima ha grandemente a cuore, &c. (page 191.) : Je ne m'étonne pas non plus, Monseigneur, que Sa Majesté même ait tant à cœur, &c. &c.* Pour observer les règles de la grammaire, j'aurois cru qu'il eût fallu *abbia a cuore*, & non pas *ha .... a cuore*.

45°. *È lungo tempo, che i nostri pulpiti aveano di bisogno un Oratore come V. Rev., che intraprendesse di scacciarne via quella dicitura vana, o poetica, ch' eranfi adottati, &c. (page 253.) : Il y a long-temps que nos*

chaires avoient besoin d'un Orateur comme votre Révérence, qui entreprit d'en chasser cette élocution vaine ou poétique QU'ELLES S'ÉTOIENT ADOPTÉ, &c.

Où avez-vous pêché cette expression, *ch' eranfi adottati, qu'elles s'étoient adopté* ? Je ne dirai pas que c'est là un gallicisme, à moins que ce ne fût un dialecte usité parmi nos peres les Sicambres. En français on diroit, *qu'elles avoient adoptée*, & en italien, *che avevano ou che si avevano adottata*.

46°. *Mi piacerebbe meglio, che sieno in vostre mani le lettere di Plinio, &c.* (page 271.) : J'aimerois mieux que les lettres de Pline SOIENT dans vos mains, &c. Quoi, *Signor Marchese* ! parce que je vous ai mystifié sur ce qu'en italien vous nous parliez français, voulez-vous donc ne plus nous parler qu'allemand ? Pourquoi prendre la mouche ? Je vous conseille, dans votre premiere édition, de vous rapatrier avec les regles de la grammaire, & de vous rappeler que de même qu'on ne dit pas, *J'aimerois mieux que les lettres de Pline SOIENT DANS VOS MAINS*, mais *FUSSENT DANS VOS MAINS*, il faut mettre en italien, *fossero*, & non *sieno*.

47°. *È assolutamente necessario di esser libero DI qualunque prevenzione* (page 273.) : Il est absolument nécessaire d'être libre de toute prévention.

Vous avez une prédilection marquée pour ces *di*. Je crois cependant qu'il est absolument nécessaire de mettre *da qualunque*, afin que votre phrase ait un petit air italien.

48°. *Da tempo in tempo* (page 280.) : De temps en temps. Doucement, *Signor Marchese*. Ceci évidemment est encore un coup de tête. Parce que je viens de vous gronder pour avoir mis *DI qualunque*, vous me fourrez maintenant précisément un *da* où il falloit un *di* : car on ne dit pas *da tempo in tempo*, mais *di tempo in tempo*.



49°. *Per poter sentire i bei odori (Ibid.)* : Pour pouvoir sentir les bonnes odeurs. Que diriez-vous d'un Auteur Français qui parleroit ainsi : *Mon beau habit*. Vous partiriez d'un éclat de rire, & vous vous écrieriez : *Peste du Suisse !* Eh bien, *bei odori* est de la même force que le *beau habit*. Permettez que je vous apprenne qu'il falloit mettre *i begli odori*.

Je pourrois encore vous tracasser, si je le voulois, sur *Dominicani*, qu'on lit dans la même page, pour *Domenicani*, les *Dominicains*, dont ce pauvre *Pere Brémond* étoit Général. Vous pourriez vous en tirer en disant que c'est une bévue typographique, mais par malheur quelques lignes plus bas, on lit encore *S. Dominico*, pour *S. Domenico*.

50°. *Altri resta qual scoglio (page 281.)* : Les uns restent comme un rocher. Et moi je suis pétrifié de voir *Ganganelli*, Italien, tomber sans cesse dans la même faute, par l'ignorance où il étoit que dans sa langue jamais on n'abrége avant une *s* suivie d'une consonne. On dit *quale scoglio*.

51°. *I Religiosi, che vivono in America, se non HAN scolpito nel cuore l'Evangelo, son perduti, &c. (page 283.)* Les Religieux qui vivent en Amérique, s'ils n'ont pas gravé dans le cœur l'Evangile, sont perdus, &c.

Et vous, *Monsieur le Marchese*, vous devriez vous graver dans l'esprit que, par la raison tant de fois répétée, que jamais on n'abrége avant une *s* suivie d'une consonne, on ne peut pas dire *han scolpito*, mais *hanno scolpito*.

52°. *Perchè QUE' stessi che pajano (page 284.)* : Parce que ceux-là même qui paroissent. Toujours des mots abrégés avant *s* suivie d'une consonne ! Le pronom *quello* fait au pluriel *quegli*, mis avant *stessi*.

53°. *E quando si sa incuterGLI un certo timore (page 285.)* : Et lorsque l'on sçait leur inspirer une

*certaine crainte.* Vous n'y pensez pas ! *Gli* ne se dit point au datif pluriel , mais au datif singulier masculin. Ainsi *incutergli un certo timore* , signifie *LUI inspirer une certaine crainte.* Vous étoit-il donc si difficile de dire *incuter loro* ?

54°. *Tornera il dì sereno , ed il secolo amico DEL BUON SENSO : Le jour serein reviendra , & le siècle ami du bon sens.* ( Page 289. )

L'Auteur , dans une des phrases précédentes , nous fait remarquer que *chaque siècle a son génie caractéristique* , & qu'il paroît que le nôtre a quelque chose de l'aimable frivolité des Français : *Ogni secolo ha il suo genio caratteristico ; ed è pare , che 'l nostro abbia quello dell' amabile frivolità Franzese.* ( Page 288. )

Il est clair que celui qui a écrit cette Lettre est fort amoureux des Français. Il est naturel d'imiter ce qu'on aime. Tout en se délectant sur le chapitre de *l'amabilité des Français* , le Signor Caraccioli nous glisse une expression propre de leur langue. *SECOLO DEL BUON SENSO , LESIÈCLE DU BON SENS* , n'a point assurément le *genio caratteristico* de l'idiome italien , mais du français. Je vous conseille , quand vous ferez réimprimer cette Lettre , de mettre *Secolo del senno.*

55°. *I pensieri , e lo stile STUPISCONO* , e vi trascinano seco , pella loro energia : *Les pensées & le style étonnent , & vous entraînent avec eux par leur énergie.* ( Page 290. ) Voulez-vous bien me permettre de vous représenter très-modestement que le verbe *stupire* ne signifie pas *étonner* , mais *s'étonner* ? Pour faire de l'italien , il falloit nous dire , *Fanno stupire* , *Font* *qua l'on s'étonne* , au lieu de *stupiscono.*

56°. *Senza fare violenza alla imaginazione , ed allo spirito , per applicarsi A DELLE minutie , &c.* Sans faire violence à l'imagination & à l'esprit pour s'appliquer à des minuties. ( Page 292. ) L'article partitif *delle* ne va pas à la suite de la préposition *a* , non plus

que des autres, *per*, *sopra*, *POUR*, *sur*. Il falloit donc omettre votre *delle*, & dire *per applicarsi a minuzie*. Vous me répondrez qu'un *article* de plus ou de moins est une misère, & que précisément vous nous avertissez ici que vous méprisez les *minuties*. A la bonne heure.

57°. *Ma sarei inconsolabile, se DASTE nella pania de' scrupoli*: Mais je serois inconsolable, si vous donniez dans la *GLU* des *scrupules*. (Page 293.) Et *I scrupoli*. (Page 294.)

*La glu des scrupules*. Voilà qui fait image ! Je m'imagine voir, en effet, votre petit Comte, de *vaurien* qu'il étoit, devenir, malgré vos turlupinades contre les *dévotionnettes*, un *dévo*t scrupuleux, *empêtré* jusqu'aux oreilles. Si dans votre traduction française les *scrupules* ne sont pas *visqueux*, c'est que la *glu* des *scrupules* est une de ces *certaines touches* qu'il ne vous a pas été possible de bien rendre en français.

Quoi qu'il en soit, le verbe *dare*, faisant *dessi*, *dessi*, *desse*, *dessimo*, *deste*, *dessero*, c'est probablement une distraction qui vous a fait mettre *daste*, pour *deste*. Quant à vos *scrupules*, pour nous en donner à l'italienne, il falloit, au lieu de *de' scrupoli*, *DEGLI scrupoli*. Item, *gli scrupoli*, & non pas *i scrupoli*, à cause de l'*s* suivie d'une consonne ; *a fortiori* de deux.

58°. *Sichè meglio sarebbe per costoro che non DASSERO niente*: De sorte qu'il seroit mieux pour ces gens-là qu'ils ne donnassent rien. (Pages 296 & 297.) Est-ce une bévue typographique, que *dassera* pour *desfero* ? Je soupçonne que non ; car l'erreur relevée ci-dessus prouve que vous n'êtes pas rompu à conjuguer le verbe *dare*.

59°. *E tanti COLPI DI PENNELLO maestro, che delineano al vivo, &c. Autant de coups de maître pinceau* (ou de pinceau maître), *qui peignent au naturel, &c.* (Pages 303 & 304.)

Quoi ! encore un coup de maître Aliboron en fait d'italien ! Parce qu'en français on dit des COUPS DE PINCEAU , donc en italien c'est *colpi di pennello* , par la raison que *colpi* signifie coups , & *pennello* , pinceau.

Vous vous rappelez bien le *colpi d'occhio* , pour des coups d'œil ? Le *colpi di pennello* fera le pendant. Dites-moi un peu , Monsieur Caraccioli , comment , n'ayant pas assez d'usage de l'italien pour vous flatter de traduire correctement cent trente-deux Lettres , ne vous est-il pas venu à l'esprit de communiquer votre manuscrit à quelque Maître de langue italienne , ou à quelqu'un de vos amis qui la sçût assez , pour en retrancher au moins les bévues les plus grossières ? Il auroit certainement fait main basse sur *tanti colpi di pennello maestro* , italien tout-à-fait plaissant , & y auroit substitué tante pennellatie maître.

60°. *Una cert'aria di sostenutezza SIEDE BENE ai figli de' gran Principi : Un certain air de gravité sied bien aux enfans des grands Princes.* ( Page 309. )

Voilà encore le français qui vous joue un mauvais tour. Parce que dans notre langue le verbe *seoir* (verbe irrégulier de la troisième conjugaison) signifie *convenir* , & *disconvenir* , quand il est joint à une négation , vous en avez conclu qu'il en étoit de même dans l'italien. En conséquence vous avez cherché dans votre dictionnaire , & vous avez trouvé *sedere*. Vous avez ensuite cherché *bien* , & vous avez trouvé que c'étoit *bene*. Vous avez dit : Donc *siede bene* , signifie *sied bien* ; & vous avez mis *siede bene*. Mais par malheur ce *siede bene* sied on ne peut pas plus mal. Sçavez-vous pourquoi ? C'est qu'en italien on ne se sert que de cette expression *sta bene*.

61°. *Ed ecco , caro amico , come il vostro regno non cede in vere grandezze a CHIUNQUE altro : Et voilà , cher ami , comme votre Royaume ne cede en véritables grandeurs à aucun autre.* ( Page 324. )

Êtes-vous bien sûr d'avoir trouvé dans votre dictionnaire *chiunque* avec un adjectif, lorsqu'il n'a rapport qu'à un nom de chose ? Je m'imaginois que de temps immémorial *chiunque* ne se disoit que des personnes, & qu'il falloit dire *qualunque alero*.

62°. *Perchè un GONFALONIERE DI S. MARINO non può acquistarfi gloriosa fama ? &c. Pourquoi un GONFALONNIER DE SAINT-MARIN ne peut-il se faire une réputation glorieuse ? &c.* (Page 320.)

Ceci n'est point une querelle sur l'italien de votre thème : je vais vous en faire une d'un genre tout différent, & bien plus importante. Le nom de *Gonfalonnier*, dont vous gratifiez très-libéralement le Chef de la République de *Saint-Marin*, me force de revenir sur cette Lettre, dont j'ai fait la critique au commencement de cet Ouvrage. Lorsque je me suis entretenu avec vous sur ce chapitre, la tête remplie de mille idées que faisoient naître à chaque instant les erreurs & les inepties de toute espece que je rencontrois dans vos *Ganganelliques*, il m'échappa une distraction dont je vous fais humblement l'aveu. La voici : ce fut d'appeller, avec vous, les Chefs de la République de Saint-Marin, *Gonfalonniers*, tout en prouvant contre vous qu'il y en avoit deux, au lieu d'un seul que vous supposiez. Pendant qu'on travailloit à l'impression de ma critique, différentes recherches auxquelles je me suis livré, m'ont fait découvrir, entre autres, qu'il n'y a point de GONFALONNIER à Saint-Marin ; qu'il n'y en a jamais eu, & que les Chefs de ce petit État aristocratique n'ont de titre que celui de CAPITAINES ; mais que c'est à Lucques qu'il y a un GONFALONNIER. Si vous doutez de ce fait, donnez-vous la peine de feuilleter la *Géographie de La Croix*, & les *Dictionnaires de Vosgien*, de *La Martiniere* & de *Baudrand*, &c. &c.

Voilà une découverte qui change assurément la

thèse entre nous deux : découverte infiniment précieuse , puisque n'y ayant point de *Gonfalonniers* à Saint-Marin , comment , non-seulement vous , Monsieur Caraccioli , *Editeur* , *Traducteur* ( tout ce que vous voudrez ) , avez - vous pu adresser en français & en italien cette Lettre au *Gonfalonnier de la République de Saint-Marin* , mais encore comment Ganganelli , dans son *texte original* , a-t-il pu , en parlant de ce personnage , dont il fait une manière de Souverain , le qualifier de *GONFALONNIER* , en lui disant : *Pourquoi un GONFALONNIER de Saint-Marin ne peut-il se faire une réputation glorieuse ? Perché un GONFALONNIERE di S. Marino non può acquistarsi gloriosa fama ?* Où le Pere Maître Ganganelli , Italien , a-t-il été prendre à Saint-Marin , qui est en Italie , un *Gonfalonnier* ? Comment a-t-il pu écrire une Lettre à un *Gonfalonnier* qui n'existe pas ? Voilà , *Signor Marchese* , voilà une petite objection qui en vaut bien une autre. Je ne sçais comment vous allez vous y prendre pour repousser cette attaque. Pour le coup , il n'y a pas moyen , je crois , de vous en tirer en grondant les Ouvriers Imprimeurs de *Pissot* & de *Lottin* , ni votre copiste mal-adroit , qui a pris la calotte rouge d'un *Cardinal* pour le caducée d'un *Ambassadeur*. Prenez seulement garde à une chose : n'allez pas nous citer quelque Géographe ignorant , qui prétende qu'il y a un *Gonfalonnier* à Saint-Marin : car que résulteroit-il de là ? C'est que tous les Italiens attestant que les Chefs de cette petite République ne sont appelés que *Capitaines* , & non *Gonfalonniers* , ce seroit une preuve que vous avez fait précisément cette Lettre d'après votre méchant Géographe ; par conséquent que la Lettre est de vous ; ergo , qu'elle n'est pas de Ganganelli. Vous êtes dans une position vraiment unique. Si vous me citez un seul livre de Géographie en votre faveur , vous êtes perdu.

Revenons, non pas à nos moutons, mais à notre bourrique italienne.

63°. *Gli antichi filosofi, che non ebber la sorte di aver i lumi della fede, sospiravano PRESSO una rivelazione, &c. Les anciens philosophes, qui n'eurent pas le bonheur d'avoir les lumieres de la foi, soupiroient PRÈS une révélation, &c. (Page 325.)*

Ici l'Auteur ne parle ni français ni italien : car nous ne disons pas *soupirer près*, mais *soupirer après*; & les Italiens *sospiravano presso*, mais *sospiravano dietro*. Vous voyez bien que, sans vouloir en agir avec vous de *Turc à More*, on peut relever des fautes aussi lourdes.

Je n'insisterai pas sur *manea tutto* (T. 2, p. 19.), pour *manchi tutti*. *Avrà* (T. 2, p. 22.), pour *abbia*. *Venga* (T. 2, p. 23.), pour *venisse*. *Ultima fine & nostra fine* (T. 2, p. 21.), pour *ultimo & nostro*. En italien *fine* est du genre féminin lorsqu'il veut dire *issue d'une affaire*; mais il est du masculin quand il signifie *but, terme*.

La source de l'erreur où le manouvrier de cette Lettre est tombé, est palpable. Il s'est imaginé que le mot *fin*, dans l'un & l'autre sens, étant du féminin en français, il en étoit de même en italien. Nouvelle démonstration que tout ce monument épistolaire est de la plume d'un Français, & d'un Français qui a eu le bonheur de *nascere a Parigi*.

Mais voici quelque chose du bon coin.

64°. *Stupirebbe il mondo; IMMORTALIZZEREBBE il vostro nome, &c. Etonneroit le monde, immortaliserait votre nom, &c. (Tome 2, page 20.)*

C'est tout juste le compliment qu'on peut adresser à M. Caraccioli. En effet, cet *immortalizzerebbe*, qui ne finit point, qui est si long, si long, qu'il semble toucher d'un pôle à l'autre, est un barbarisme si rébarbatif, qu'il a de quoi plonger dans la stupeur

tous les Italiens, & *immortaliser* à jamais votre nom ; *Signor Marchese* : car la paternité de cet *immortalizzerebbe* vous appartient sans contredit. Nous réclamons sa parenté ; car c'est un *remué de germain* de notre mot français *immortaliser*. Mais je désirerois sçavoir pourquoi votre dictionnaire italien ayant à votre service le verbe *immortalare*, vous n'avez pas voulu faire sortir de cette racine *immortalerebbe* ?

65°. *ROMA*, 12 *MAY* 1753 : *A ROME*, CE 12 *MAY* 1753. (Tome 1, page 281.)

Telle est la date de la Lettre XLII italienne.

En vérité, Monsieur Caraccioli *Marchese*, vous abusez de la permission. Ce n'est plus ici solécisme, barbarisme italien, pas même du gallicisme, mais du français tout pur & tout crud que vous nous donnez.

Quoi ! *Roma*, 12 *MAY*, pour *Roma* 12 *MAGGIO* ! Quand on apprendra que j'ai fait cette trouvaille, ce fera dans tout Paris un *rire inextinguible* (a). *Roma*, 12 *MAY* ! Je n'en reviens point. *Roma*, 12 *MAY* ! Permettez que je savoure tout à mon aise ce *franc italien*.

On prétend qu'*Auguste* mourant demanda à ceux qui étoient auprès de lui s'il avoit bien joué son rôle ? *Fort bien*, lui répondit-on. *Battez donc des mains*, répliqua-t-il ; *la piece est finie*. En entendant le *Roma*, 12 *MAY*, de M. Caraccioli, caché sous le masque de Ganganelli, la patience du public ne pourra plus y tenir : de tous les coins & recoins du parterre on fera *chorus*, & l'on criera : *Baissez, baissez la toile* ; *la farce est manquée* : *sifflez, sifflez* M. Caraccioli.

En effet, est-il une preuve plus faillante, plus heureuse & plus lumineuse que vos Lettres italiennes ne sont qu'une traduction mal-adroite des Lettres fran-

(a) Expression du bon La Fontaine,



caïses ? En composant en italien la XLII<sup>e</sup>, vous aviez sous les yeux l'édition française : vous y avez lu *A Rome, ce 12*, que vous avez traduit comme il faut. Immédiatement après, une distraction fatale est venue intercepter votre attention ; & vous imaginant toujours composer en français, vous nous avez *planté* machinalement un beau *May*, dans l'endroit où votre main auroit dû tracer le mot italien *Maggio*. On a porté votre manuscrit chez l'Imprimeur ; il a lu *Roma, 12 MAY 1753*, & il a mis *Roma, 12 MAY 1753*. Telle est en bref l'histoire de la date inénarrable.

Et c'est comme cela que vous vous y prenez pour faire des *éditions italiennes* ! C'est sur une production aussi bizarre & aussi informe, que votre *imagination s'allumant comme un volcan*, & les *pensées*, les *perceptions* les plus ridicules *bouillonnant dans votre tête & sur le papier d'une manière assurément très-surprenante* (a), vous vous permettez cette emphatique exclamation : *ECCOLE DUNQUE COTESTE PREZIOSE LETTERE*, &c. *Les voici donc, ces précieuses Lettres* ! ces Lettres, dont le *débit peut être appelé une explosion* (b) ! Quelle explosion, Monsieur Caraccioli *Marchese* ! Celle d'une bombe qui crève sur la tête du mal-adroit qui l'a jetée, & dont la fumée n'a aveuglé que pour un instant les yeux du public, parce qu'on a eu le temps de lui crier, GARE LA BOMBE ! Quel autre effet est-il résulté de cette bruyante *explosion* ?

Le Français, toujours esclave de la nouveauté, & qui de la frivolité fait son unique idole, s'est jeté d'abord avec empressement sur ces Lettres tant préconisées par le parti dont elle canonisoit les maximes. Séduits par le clinquant qui brille dans cet Ouvrage, & par les bluettes qui y étincellent, les lec-

(a) Voyez *Lettre CXXXIV* du tome 3.

(b) Voyez la Préface de la seconde édition des *Lettres françaises*, tome 1, p. 1.

teurs superficiels ne se sont pas aperçus de l'art de cette insidieuse compilation. Calquée sur l'esprit du jour, écrite dans le style de l'amphigouri, & ornée de l'enluminure à la mode, elle avoit pour but d'intéresser & de flatter le caractère futile des Français. Vous vous étiez contenté d'appeller *intéressantes* les Lettres de Ganganelli. Arbitres souveraines de l'opinion, les femmes les ont trouvées *charmantes*. Les jeunes gens, toujours, parmi nous, l'écho du sexe, ont répété qu'elles étoient *admirables*. L'engouement s'est communiqué de proche en proche, & la séduction est devenue presque universelle.

Heureusement le prestige n'a pas été de longue durée; car bientôt cette nation légère, qui porte son inconstance jusques dans ses plaisirs, a tourné son attention sur une autre production du jour. Parut alors le quarantième numéro de *l'Année littéraire*. Le public, toujours avide de ces feuilles immortelles, s'empressa de lire le jugement que portoit sur les fameuses Ganganelliques le Grand - Prévôt de notre littérature. Le coup dont ce judicieux Critique frappa d'une main mourante l'authenticité de ce monument épistolaire, ne fit qu'ébranler le colosse pontifical élevé à si grands frais. On n'avoit encore conçu que des soupçons de l'imposture; le doute se fortifia. Sur toutes les terres de la république littéraire on sonna l'alarme. M. l'Abbé Grosier, d'une main hardie, eut le courage d'arracher le masque qui couvroit le *pseudo-Ganganelli*; & moi j'aurai eu le plaisir de faire descendre des treteaux M. Caraccioli, après l'avoir poursuivi le long des coulisses, en lui criant, avec Regnard : *Saute, Marquis*.

Ainsi l'imposture avérée, ces Français qui faisoient leurs délices des Lettres de *Clément XIV*, se sont mis à rire de leur propre badauderie, & ont jeté là brusquement ces mêmes Lettres qu'ils dévorioient

vingt - quatre heures avant. Ainsi s'est vérifié cette maxime que j'ai mise en tête de cet Ouvrage : *VERITAS VISU ET MORA, falsa festinatione & incertis valescunt*. Maxime de Tacite, l'homme aux portraits, de l'aveu de M. Caraccioli (a).

D'après ces faits, je vous le demande, Monsieur le Marquis ; à quoi donc a abouti tout le fracas opéré par l'explosion de toute votre artillerie, si ce n'est à vous procurer des amertumes cruelles, qui, vous consumant cruellement, & déchirant votre cœur par des douleurs inouïes, vous feront tomber insensiblement dans un marasme universel, & cela pour avoir brûlé votre sang dans l'ardeur du pénible travail de la fabrication de votre salpêtre, & pour avoir empoisonné (b) la doctrine de Ganganelli, & la réputation des pauvres défunts qui ne vous avoient jamais fait de mal ?

Encore si dans l'humiliante position où vous vous trouvez, vous pouviez vous flatter de jouir aujourd'hui de la crédule estime de ceux qu'un intérêt commun doit rendre les partisans aveugles de vos Lettres, ce seroit une consolation, triste & foible, il est vrai. Mais non ; pour comble de disgrâce, il n'y a pas jusqu'à cette ressource dont vous ne soyiez privé dans ce moment.

Car vous ne pouvez l'ignorer : on a vu ceux mêmes de votre communion forcés de rendre hommage à la vérité, en convenant de l'imposture des Ganganelliques, quoiqu'en même temps ils aient affecté de dire qu'ils regrettoient de se voir arracher le plaisir de croire que les Lettres avoient Ganganelli pour Auteur.

(a) Voyez tome 3 des Lettres de Ganganelli, page xvj de l'Avertissement.

(b) Tous les mots soulignés dans cet alinéa font allusion à ceux qui se lisent dans la Vie de Ganganelli, au sujet de sa maladie & de sa mort. Pag. 246, 247, 274, 275, 301.

Ainsi la rédaction de ce recueil ténébreux étoit tellement une affaire de parti , qu'en rendant les armes à la vérité , on a regretté qu'elle n'ait pu servir d'instrument à la passion. De quoi n'est donc pas capable l'animosité de cette secte , puisqu'elle a osé se revêtir des infules sacrées du Vicaire de Jesus-Christ ?

Qu'il est à plaindre , Ganganelli , doublement malheureux d'avoir été contraint de faire le sacrifice d'une Société dont les services sembloient devoir suspendre le coup dont il l'a frappée , & en même temps d'avoir , par ce rigoureux sacrifice , fourni , non pas aux amis de l'autorité du Siege qu'il occupoit , mais du décret fatal lancé par lui , le prétexte d'outrager sa mémoire , en lui attribuant le monument le plus infigne de l'imposture la plus scandaleuse !

En vain , employant le langage du zèle , le parti diroit qu'il ne fonde ses regrets de ne pouvoir attribuer ces Lettres à Ganganelli , que sur ce que le génie qui y brille , supposant des talens supérieurs , seroit rejaillir sur l'Eglise la gloire que son Chef emprunteroit des Lettres dont il seroit l'Auteur. Défaite artificieuse. Quoi ! dans toute la suite des Pontifes qui ont successivement occupé la chaire Apostolique , n'y auroit-il donc eu que Ganganelli qui eût écrit des Lettres intéressantes , dignes de passer en notre langue , & d'être accueillies comme autant de chefs-d'œuvre ?

Pour ne parler que des Papes qui ont vécu dans des temps moins éloignés de nous , qui plus que Benoît XIV a possédé des qualités analogues au génie du siècle ? Son sçavoir , reconnu de toute l'Europe , a laissé des monumens qui lui ont fait une réputation éclatante. Estimé , chéri pour les lumières de son esprit & l'aménité de son caractère , il a sçu

réunir le suffrage unanime de toutes les Communions. Consulté de toutes parts, comme Chef de l'Eglise, & comme un Sçavant distingué, il a dû nécessairement avoir des rapports qui n'ont pu que faire naître une correspondance pleine de charmes & d'intérêt. Cependant la collection de ses Lettres n'a point encore paru. Par quelle fatalité la destinée de *Benoît XIV* a-t-elle cette différence avec celle de *Clément XIV*? Pourquoi M. Caraccioli, qui se donne depuis quelque temps comme breveté pour recueillir tout ce qui concerne les Papes, ne nous a-t-il pas donné encore les Lettres du *grand Lambertini*, en même temps qu'il publioit celles de *l'immortel Ganganelli*? Pourquoi? Tranchons le mot : *c'est que Benoît XIV n'a pas détruit les Jésuites.*

Cette réflexion simple & naturelle, qui donne la clef de toute la machination épistolaire, a fait une telle impression, même sur l'esprit de l'artificieux Ecrivain, que pour en affaiblir la force, il s'est enfin déterminé à annoncer qu'il alloit mettre aussi au jour les Lettres de *Benoît XIV*.

Vos premiers essais dans l'art de fabriquer des Lettres, ont été si malheureux, Monsieur Caraccioli, que vous devez bien vous attendre que le public se tiendra désormais sur ses gardes contre tout ce qui sortira de votre atelier. Mais les Lettres de Benoît XIV, fussent-elles véritables, n'étonneront personne, & n'exciteront pas même l'enthousiasme des têtes les plus exaltées, par la raison que Lambertini a prouvé qu'il étoit capable d'écrire quelque chose de bien plus important que des Lettres.

Ainsi n'en résultera-t-il rien en faveur de celles de Ganganelli, pas même en faveur de la candeur & de la simplicité des vues qu'afficheroit l'Editeur des *Bénédictines*. Pourquoi? C'est qu'il sera toujours vrai de dire que cet Ouvrage n'aura dû le jour qu'au reproche

reproche qu'on vous a fait depuis la publication des *Clémentines*, d'avoir été si long-temps sans avoir eu l'idée de donner la correspondance de *Benoît XIV*. Ainsi, quand vous seriez encore assez hardi pour tenter de nouveau la curiosité publique, même par la traduction des Lettres authentiques de Lambertini, la vérité, sous votre plume, ne sera regardée de votre part, que comme un mauvais artifice de plus, parce qu'elle sera le fruit tardif d'une objection dont vous aurez senti toute la force.

Cette mal-adresse viendra mettre le comble à toutes celles dont déjà vous vous trouvez atteint & convaincu : car si le recueil de vos Lettres est le monument de l'imposture la plus noire, il est encore le plus gauche de tous les mensonges. Montrons, en effet, que c'est à pure perte que vous l'avez enfanté, puisqu'il étoit inutile au but ténébreux que vous vous proposiez.

Quel étoit votre projet & celui de vos conforts dans l'*explosion* des ineffables Ganganelliques ? C'étoit de convaincre cette partie *moutonnière* du genre humain, appelée le vulgaire, que le grand & très-grand Ganganelli avoit sacrifié, pour les raisons les plus graves, les antagonistes du parti dont vous portez les couleurs ; & que ce même Pape, à son tour, avoit été la victime de l'arrêt fatal prononcé contre eux.

Or, pour remplir cet objet, qu'aviez-vous besoin de décocher contre eux de nouveaux traits envenimés ? Que vous falloit-il de plus que *la Vie* de Ganganelli, dont tout le système étoit de présenter votre Héros comme le plus vertueux & le plus érudit des mortels, & où vous aviez eu l'art, en répandant d'une main quelques fleurs artificielles sur la tombe de la Société, de verser de l'autre le fiel le plus amer sur la cendre de ces infortunés ?

D'après cette manœuvre perfide, votre coup étoit

porté, la plaie funeste étoit faite ; le parti avoit de quoi assouvir sa haine implacable ; & vous , Monsieur Caraccioli , quoique l'atrocité d'une telle imputation dénuée de preuves , vous eût fait regarder par les âmes honnêtes , comme le plus impudent calomniateur , cependant , aux yeux du public , vous n'encouriez pas le reproche humiliant d'avoir fabriqué de différens lambeaux de vos Ouvrages deux cents Lettres , pour les attribuer modestement à un Pape : confusion à laquelle il étoit d'autant plus important pour vous d'échapper , que la preuve acquise d'une pareille imposture , n'étoit pas facile à détruire , & comportoit avec elle un odieux mêlé de ridicule. Qui ne sent , en effet , que jamais persifflage ne fut plus fait pour désopiler la rate , que celui qui tombe sur un original d'abord *Manseau* , puis brusquement devenu *Marquis Italien* , s'emparant , à la mort de Ganganelli , de ses dépouilles , & qui , affublé de ses habits pontificaux , se cache derrière une gaze transparente , & s' imagine sérieusement que personne ne le voit ?

Au contraire , dans le récit purement historique de la Vie de Ganganelli , en qualité d'Ecrivain qui ne donniez même que des mensonges & des calomnies , vous pouviez toujours trouver votre justification dans l'infidélité des mémoires qu'on vous avoit fournis. A l'aide de ce préjugé favorable à tous les Historiens , vous n'eussiez pas paru choquer les vraisemblances. Ainsi en mettant votre réputation à couvert du côté des faits , votre malignité avoit de quoi se dédommager amplement du côté du style & de la composition ; objets sur lesquels ne pouvoit frapper l'accusation d'imposture.

Telle étoit la marche que vous deviez suivre , tel le procédé qui auroit dû annoncer au public le rusé panégyriste de Ganganelli. Votre méchanceté n'y eût rien perdu , & votre plan n'en eût été que plus sûrement & plus prudemment combiné.

Mais point du tout ; à la *V<sup>e</sup>* vous avez joint les *Lettres* , & vous avez tout gâté. Vous en concevez aujourd'hui les regrets les plus cuisans ; mais regrets inutiles & impuissans.

Je me fais une idée de la situation de votre esprit horriblement agité depuis un an. Quand rentré au fond de votre-cœur , vous vous trouvez vis-à-vis de vous-même , ou que vous êtes étendu dans votre lit pour y goûter les douceurs du sommeil , combien de tristes & d'ameres pensées doivent troubler votre repos ! Je m'imagine vous entendre exhaler votre douleur en ces termes :

« Mon projet a échoué ! Le public m'a deviné !  
 » Je suis la fable de tout Paris ! En vain je parois faire  
 » bonne contenance : sur le visage même de ceux qui  
 » avoient intérêt de soutenir les *Lettres de Ganganelli* , je lis ma honte & mon ignominie. J'ai beau  
 » me mettre à la torture pour répondre aux critiques  
 » qui m'ont démasqué ; j'ai beau adresser des *Remerciemens* à l'Auteur de l'*Année littéraire* ; j'ai beau  
 » écrire des *Lettres bouffonnes* sous le nom de *Frère François* , & d'un *Académicien des Arcades* ; j'ai  
 » beau faire donner des *défenses* d'écrire contre mes  
 » *Lettres* ; j'ai beau insérer des articles de ma main  
 » dans le *Journal des Arts* (a) ; je ne puis me dissimuler mon malheur. Hélas ! je viens d'apprendre  
 » qu'on avoit offert les deux tomes des *Lettres de Ganganelli* françaises ou italiennes , *tout neufs* , &  
 » *bien reliés* , pour la somme de *quarante sous* (b) ; &  
 » une proposition aussi mesquine n'a pu émouvoir la  
 » froide apathie des acheteurs.

» O rage ! ô désespoir ! Il n'y a pas jusqu'aux Im-

(a) Ce qui est arrivé plusieurs fois à M. Caraccioli : son style l'a décelé. Qu'il juge, d'après cela , si le public est aussi bête qu'il l'imagine.

(b) Le fait est très-vrai , & fort récent.



» primeurs étrangers qui, pour désigner mon nom  
 » dans les Ouvrages que j'ai faits postérieurement aux  
 » Lettres, ne mettent sans façon, dans le frontif-  
 » pice, PAR L'AUTEUR, au lieu de mettre PAR L'E-  
 » DITEUR des Lettres de Ganganelli.

» Si dans une ville comme Paris, où ma présence,  
 » les mouvemens que je me donne, & mon crédit  
 » dans la *Librairie*, dont j'ai fait fermer toutes les  
 » presses (a) à mes antagonistes, doivent fortifier le  
 » parti de ceux qui sont tentés de croire aux Lettres,  
 » je vois une défection aussi considérable, que doit-  
 » ce donc être dans les provinces, où mon absence  
 » doit laisser aux preuves contre les Lettres, toute  
 » leur énergie, & à la vérité tout son empire sur  
 » des esprits loin du foyer de mes manèges & des  
 » préjugés? Si, pour comble de fatalité, les person-  
 » nages à qui j'ai cru devoir faire des confidences,  
 » dont je ne prévoyois pas dans le temps les suites  
 » funestes, alloient se ranger du côté de mes agref-  
 » seurs, & publier certaines démarches délicates,  
 » donner copie de *certaines Lettres*, que deviendrois-  
 » je? Je serois perdu sans ressource: il ne me resteroit  
 » plus qu'à m'aller cacher. La seule idée de ce coup  
 » accablant me fait frémir. Insensés, mille fois insen-  
 » sés ceux qui sont les instrumens d'une secte! Ils  
 » finissent toujours par être les dupes du zèle aveugle  
 » le mieux payé».

Je suis bien de votre avis, mon cher Marquis:  
 puisse votre exemple servir de leçon à tous les Ca-  
 racciolis qui s'aviseroient de vouloir se travestir en

(a) Un ancien Confrere de M. Caraccioli, par son crédit,  
 empêche qu'on n'imprime rien pour prouver la fausseté des  
 Lettres. Le prétexte dont se sert M. Caraccioli, est *qu'on en*  
*vaut à la mémoire de Ganganelli*. Ce tour est adroit: mais il est  
 fâcheux que démontrer l'imposture des *Lettres sous le nom de*  
*Ganganelli*, c'est administrer la meilleure preuve qu'il n'est  
 point du tout ici question de la *mémoire de Ganganelli*.

Pape, & de fabriquer deux cents Lettres, uniquement pour avoir le plaisir d'établir, après avoir bien biaisé & bien louvoyé, ces deux petites assertions, *que la destruction de la Société est l'ouvrage du plus saint & du plus grand de tous les Pontifes, & que Ganganelli vivroit encore, si la Société n'eût jamais existé.*

*His dictis*, Monsieur Caraccioli, Marquis-Colonel au service du parti, pour signaler la haute estime que je fais de vos Lettres, je ne crois pouvoir mieux terminer celle que je viens de vous écrire, qu'en me servant d'un des protocoles dont vous nous donnez presque à la fin de chacune de vos Lettres, des modèles achevés. Trouvez donc bon qu'en copiant celui que le hasard me présente à l'ouverture d'un de vos volumes, j'ose me flatter, quoique ma Lettre ne vous soit pas envoyée, Monsieur le Marquis, comme un *Ouvrage de Trigonométrie*, d'avoir prouvé géométriquement, c'est-à-dire jusqu'à la démonstration, parce que cela étoit nécessaire, que les Lettres de Ganganelli sont très-apocryphes, & qu'en cela je suis, sinon votre meilleur ami (a), du moins celui de la vérité, dont je ne vous dirai pas que j'ai l'honneur d'être avec respect (b), parce que ce n'est pas le ton de la bonne compagnie, mais dont je suis avec respect,

Le très-humble & très-obéissant  
serviteur, K. A. C. D. K.

(a) Tous ces termes soulignés sont la finale de la Lettre LIX de Ganganelli, sur les *Mathématiques*, au Comte \*\*\*, tome 1, prem. édit. p. 298.

(b) Voyez la finale de la Lettre XXXIII, page 180, & celle de la Lettre XXVII, p. 202; Lettre LXVI, p. 339, tome 1, prem. édit. Lettre CI, p. 112, tome 2, prem. édit.



## ERRATA.

**P**A G E 1. Il ne faut point d'accent aigu sur l'e dans les mots mathématico, géographico, medico, & autres semblables dérivés du latin.

Page 2, ligne 7; même remarque dans le mot épistolo-planétaire.

Page 113, ligne 19. Rapportez au commencement de cette ligne le mot de qui se trouve à la fin.

Page 114, ligne 14. è Galeno; lisez e Galeno.

Page 152, ligne 30. io me ne; lisez io me ne.

Ibid. ligne 31. è jo so; lisez e io so.

Ibid. ligne 35. jo so; lisez io so.

Page 153, ligne 33. jo me ne, & jo so; lisez io me ne, & io so.

Page 252, ligne 17. avant 1762; lisez avant 1758.

Page 265, lignes 25 & 26. préférer; lisez proférer.

Page 278, ligne 1. dès qu'elles parurent; lisez dès 1758.

Page 365, ligne 17. blouzè; lisez blousé.

Page 404, ligne 13. dubbio; lisez dubbio.

Page 408, ligne 10. impedir ne; lisez impedirne.

Page 410, lig. 10 & 11, & pafsim; il ne faut point d'è aigu au mot ainea.

Ibid. ligne 16. renderne; lisez rendere.

Page 413, ligne 34. chefi; lisez che fi.

Page 418, ligne 19. calamita; lisez calamita.

Page 464, col. franç. ligne 41. beaucoup moins; lisez pas même.

Page 489, ligne 31. sepolero; lisez sepolcro.

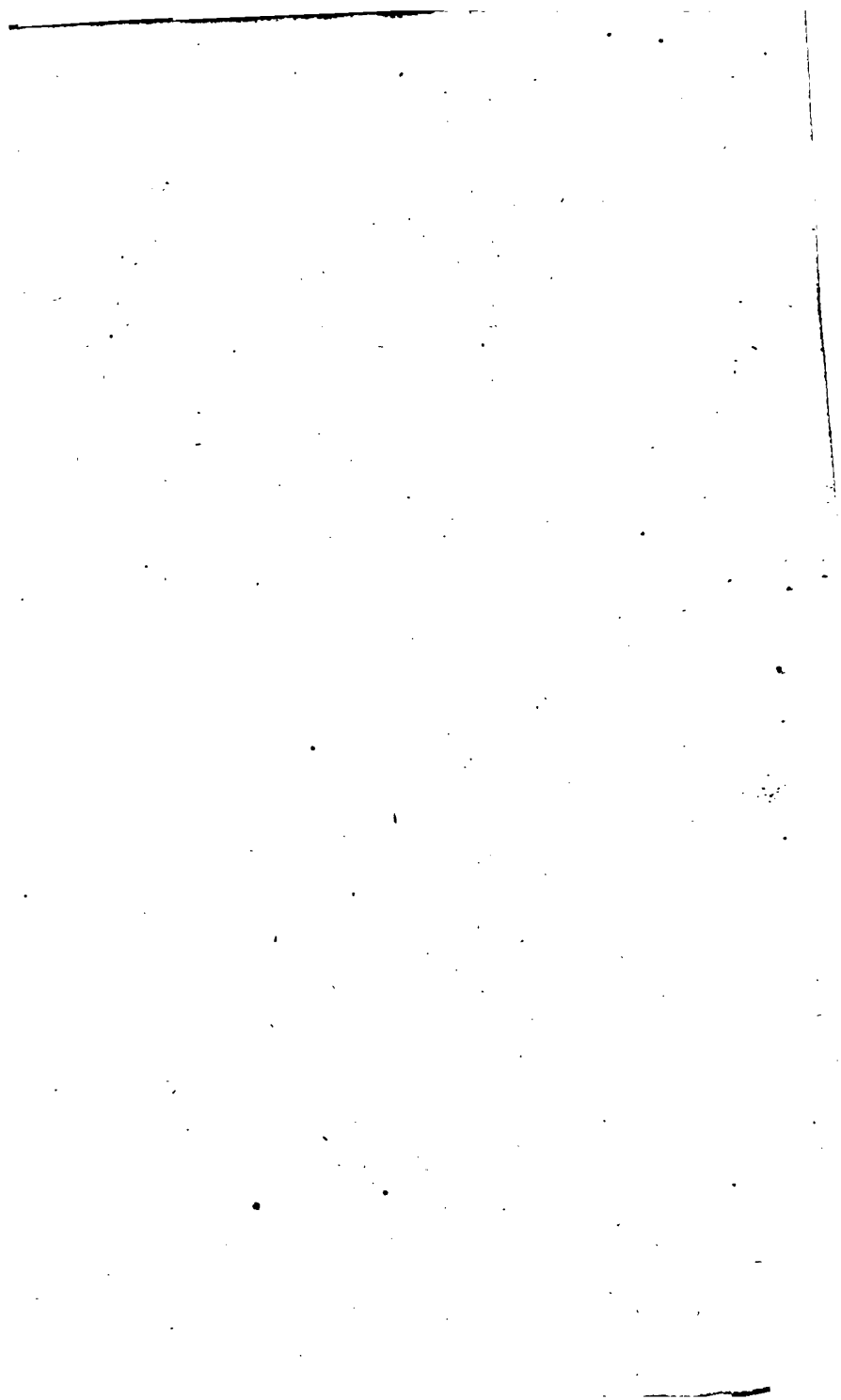
Page 491, ligne 22. contertarfi; lisez contentarfi.

Ibid. ligne 33. Monsignor; lisez Signor.

Page 492, ligne 5. tropo; lisez troppo.



852247



Librairie Hatchuel

11.1.1986

[ZAH.]

